

Mythologie arméno-caucasienne et hétito-asianique

répertoire des antiques religions païennes de l'Asie antérieure septentrionale comparées avec le panthéon chamito-sémitique, pélasgo-égéen et hespéro-atlantique

par Josef Karst

(Strasbourg, 1948)

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE DEUXIÈME (APPENDICE-COMMENTAIRE)

REMARQUES PRÉLIMINAIRES

CONCERNANT LA LITTÉRATURE

A. — MYTHOLOGIE ARMÉNIENNE

1) L. Alishan, *Hin Havatk' kam Het'anosakan Krônk' Hayots «L'antique foi, ou la Religion payenne des Arméniens»*, Venise 1895.

2) H. Gelzer, *Zur armenischen Götterlehre* (Berichte der K. Sächs. Ges. d. Wiss. 48. Bd. 1896, pp. 99—148 (Vers. arm. éd. J. Thorossian, Venise 1897.)

3) Minas Tchéraz, *Notes sur la mythologie arménienne* (Transactions of the IXth international Congress of Orientalists, Lond. 1893, II. pp. 822—845.

4) Abeghian M., *Der armenische Volksglaube*, Lpz. 1899.

5) Sandalgian Jos., *Histoire documentaire de l'Arménie des âges du paganisme,* Tome II. *Mythologie arménienne* (pp. 591—798).

6) Prof. Dr. Vetter, *Die nationalen Gesänge der alten Armenier.*

7) Jean-Baptiste Emin, *Vêpkh henuyn Hayastani* («Chants historiques [Rapsodies] de l'ancienne Arménie»). Moscou 1850 et 1898.

8) J.-Bapt. Emin, *«Moïse de Chorène et les chants rapsodiques des anciens Arméniens.* Tifl. 1886 (en russ. et arménien).

9) Ed. Dulaurier, *«Etudes sur les chants historiques et les traditions populaires de l'ancienne Arménie, d'après une dissertation de M. J.-B. Emin.»* (Journ. As. 1852, pp. 1—58.)

10) Greg. Chalatiantz, *Armianskiy Epos w Istorii Armenii Moïsséy Chorenskawo,* I. II. Moscou 1896 [ouvrage fondamental, bien que, par endroits trop radical et hypercritique].

11) N.-O. Emin, *Moisséy Chorenskiy i drewniy Epos armyanskiy.* Moscou 1896.

12) id., *Po armyanskom Mifologii* (Emin. Stat. II p. 1—109).

13) A. Carrière, *Les huit sanctuaires de l'Arménie payenne d'après Agathange* et Moïse de *Khorên,* Paris 1899.

14) Arakhélian, *La religion ancienne des Arméniens* (*2ème Congr. pour l'Hist. gén. des Religions*). Bâle 1905, p. 291 ss.

15) Ananikian, *Encycl. of Relig. and Eth.*, s. v. Armenia, avec Littérature.

16) Tournebize, *Hist. de l'Arménie,* I. p. 42 ss. et 765 ss.

17) J. de Morgan, *Hist. du peuple arménien*, p. 53 ss.

Comme sources primitives nous nommons : 1) Moïse de Khorène, *Hist. Armén.* (Ed. Ven. II. ed. 1865. 2) Agathangelos, *Hist.* (*Armén.*) ed. Venet. 1835.

B. — MYTHOLOGIE GÉORGIENNE

1) O. G. von Wesendonk, *Über georgisches Heidentum* (*Caucasica*, ed. A. Dirr, 1924 pp. 1—102).
2) Prof. I. Djavakhichvili, *Hist. de la Nation géorgienne* (en grusinien), Tiflis, 1928, dont le Vol. I. 3ème Ed. chap. II pp. 31—137 donne une bonne description de la religion de la Carthvélie payenne, sous le rapport documentaire.
3) Prof. M. Tséréthéli, «*Le pays de Hatti, ses peuples, langues, histoire et civilisation*» (en grus.). Constantinople 1924.
4) id.; *The asianic* (*Asia Minor*) *Elements in National georgian Paganism.* (Rev. *Georgica*, Octobre 1935.)
5) Prof. Nic. Marr, *Bogy yasyčeskoy Grusii* (*Les dieux de la Géorgie payenne*) 1902 [Zapisky Vostoč. otdél. Imp. Russk. Arch. Obš., Vol. XIV]. (Ouvrage savant, aux théories hasardées, tendant à contester la valeur des sources historiques concernant la mythologie karthlienne.)
6) Les plus importantes sources littéraires, d'où proviennent nos informations sur le culte payen ou la mythologie géorgiens, sont: *a*) L'ouvrage chronical, intitulé *La Conversion de la Géorgie* (7ème S.). *b*) *La* «*Vita Stae Ninonis*» (en géorg. du 9ème Siècle. *c*) La *Chronique ğéorgienne* dans sa partie archaïque de Léontius Mroveli, ed. Taqaïchvili et Brosset (du 11ème Siècle). *d*) *Vita S. Joh. Zedadsneli* (7ème S.).

C. — MYTHOLOGIE ASIANIQUE

1) Prof. Dr. P. Carolidis, *Bemerkungen zu den alten kleinasiatischen Sprachen u. Mythen.* Strasbourg 1913.
2) Paul Kretschmer, *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache.* Göttingen 1896.
3) Fritz Hommel, *Ethnologie des alten Orients, Babylonien u. Chaldäa.* (Grundriss der Geographie u. Geschichte des alten Orients I. II.) Munich 1904—1926.
4) Eduard Meyer, *Geschichte des Altertums*, Bd. I. II. (3ème Ed.) 1909, 1913.
5) O. Gruppe, *Griechische Mythologie u. Religionsgeschichte*, I. II. Munich 1906.
6) Eugène Cavaignac, *Histoire de l'Antiquité. I. Javan, l'Orient et les Grecs.* Paris 1919 (chap. V, *La civilisation mycénienne et la religion grecque*).
7) H. Hübschmann, «*Sage u. Glaube der Osseten*» (ZDMG. 41, 523—576).
8) J. Karst, «*Grundsteine zu einer mittelländ.-asianischen Urgeschichte*». Leipzig 1928 [à utiliser avantageusement dans sa partie mythologique, en tant que répertoire de matériaux asianiques et méditerranéens].
9) Max Semper, *Rassen und Religionen im alten Vorderasien.* Heidelberg 1930.
10) B. Hrozny, *Die älteste Geschichte Vorderasiens und Indiens.* 2ème éd. Prague 1943.
11) «MANA», *Introduction à l'Hist. des Religions.* T. I: J. Vandier, *Religion Egyptienne*; T. II: E. Dhorme, *Religions de Babylonie et d'Assyrie.* — R. Dussaud, *Religions des Hittites et des Hourrites, des Phéniciens et des Syriens*, Paris 1945.
12) Revue Hittite et Asianique, éd. Eug. Cavaignac et A. Juret.

Malgré les travaux méritoires des auteurs ci-dessus cités concernant la mythologie des Géorgiens, cette matière est moins bien encore élucidée que celle de la religion payenne de l'Arménie. Ce qui importe, c'est de faire la séparation des diverses couches de la tradition religieuse-mythique, superposées les unes aux autres, en vue de déterminer le fonds authentique, national et indigène du culte et des divinités des

peuplades transcaucasiennes, dans leur période préchrétienne. Ce problème a déja été fructueusement, bien que partiellement, traité par Tséréthéli dans l'ouvrage prémentionné (B. n° 4). Dans notre étude suivante nous nous proposons d'élucider bon nombre de questions, restées en suspens encore, et de résoudre, autant que possible, le problème des rapports de parenté qui existent entre les mythologies ibéro-transcaucasienne et arménienne d'une part, et le panthéon asianique resp. présémito-syro-mésopotamien de l'autre part; en d'autres termes, cet ouvrage a pour but principal d'étudier les religions et mythologies des peuples transcaucasiens dans leurs fondements et leurs diverses couches ethnologiques-linguistiques superposées, en visant à établir et à faire ressortir les concordances entre le panthéon hétito-asianique, le présémitique-suméro-élamique et les mythologies de l'ancienne Arménie et de l'Ibérie caucasienne.

En seconde ligne on a tâché d'examiner et de démontrer certaines affinités et cohésions intimes qui relient les religions païennes et mythologies de cette Asie Antérieure à celles du monde créto-égéen, tyrrhéno-pélasgique-étrusque et de l'Occident atlanto-ligure, ibéro-hispanique et celto-germanique; vaste domaine d'investigations et de découvertes pour une mythologie comparée. L'auteur s'est efforcé d'y préparer et défricher le terrain et de fournir, par ce présent ouvrage, en humble et consciencieux pionnier, une base fructueuse et fondamentale pour des études et recherches ultérieures au monde savant des archéologues, orientalistes et à tous ceux qui s'intéressent aux questions si fascinantes des migrations culturelles-ethniques préhistoriques et aux relations lointaines entre l'Orient et l'Occident primitif.

Cet ouvrage se compose de deux livres, dont le second, commençant à la page 203 sous la rubrique «Appendice», forme le **Commentaire,** le développement élargi du livre premier, fondamental. Quant à son titre, le terme de ***Mythologie*** est à entendre au sens expressif de **Théologie païenne,** équivalent à l'allemand «Götterlehre», présentée ici sous un point de vue nouveau, historique-comparatif.

Je n'ai pas voulu manquer d'exprimer ma profonde reconnaissance à mon éditeur, M. Paul HEITZ, qui, en dépit de la période incertaine que nous passons actuellement, n'a épargné ni peines ni sacrifices pour faire sortir de ses presses le présent volume.

J. KARST

CHAPITRE PREMIER

DIVINITÉS ARMÉNIENNES

Article Ier.

Armén. *Oskia,* carien *Osogoa,* proto-chati *Wašhaw* «Dieu».

Le terme proto-chati *Wašhaw* «Dieu», rapproché d'abord par E. Forrer (MDOG, p. 26) du caspique *mašhum,* a été ensuite reconnu par Rob. Bleichsteiner[1] *(Zum Protochattischen p. 104)* comme équivalent étymologique du mot čerkesse *uašḫo,* terme archaïque pour l'idée de «Dieu», entré pareillement en mythologie ossète pour désignation d'une divinité, sous forme de *Ŭasḫo* aussi bien que sous la variante *vac, vas,* dans le composé *Vacilla,* interprété «St Élie»; puis dans *Vastyrci* «St George», proprement: *le Dieu Ilja,* le Dieu Tyrci (Giorgi). En outre nous y comparons encore, d'après un ouvrage antérieur,[2] paru en 1928: le circassien *vuašo, uaše, vuaχüe* «le ciel»; en abchase: *azyγχvan, aχvgvan* (id.). Cf. en plus: finn.-ugr. *vatz, paz* «Dieu, Ciel, Destin».

La correspondance arménienne est *Oskia (Voskia, Uoskia)* ou *Oskia-mayr* «la mère Oskia», interprétée vulgairement dans le sens de «la Déesse Or, la mère de l'Or», et appelée encore: *Oskiacin* «déesse native d'Or», ou *Oskiahat* «le grain d'Or»;[3] ainsi, en supposant une origine commune de cet appellatif divin avec le haycano-

---

[1] *Berichte des Forschungs-Institutes für Osten u. Orient,* III. Bd., Wien 1923.

[2] J. Karst, *Grundsteine zu einer mittelländ.-asianischen Urgeschichte,* Leipz. 1928, p. 36-37.

[3] Pour l'essence et le rôle mythologique d'*Oskia,* cf. P. Carolidis, *Kleinas. Sprachen u. Mythen,* p. 79 ss.; H. Hübschmann, *Arm. Gramm.,* I, p. 76 sq., article *Vahagn*; H. Gelzer, *Armen. Götterlehre* (passim).

arménien *oski* «l'or»; en réalité il s'agit d'une divinité préarménienne, issue du cercle de culture alarodique-asianique. *Oskia* nous paraît une transformation arménienne d'un prototype asiano-alarodique * *ᵘosuqya,* * *ᵘosüqva.*

Le même personnage mythique réapparaît en Carie, sous forme de 'Οσογῶα (ou: *Osogô-s, Osogôos*), le Zeus carien ou Zênoposéidon, dont le culte, attaché au sanctuaire de Mylasa, le caractérise comme divinité parallèle à Imbramos. Dans notre livre sus-cité (§ 40, p. 37) nous avons cru devoir relier et mettre en relation étroite ce clan caro-lélégien, resp. alarodique d'Osogôa-Oskia avec le phénicien *Usôos,* resp. avec *Osochôr* (Var. *Osorchô*) (Syncell. 140; Euseb. Chron.), qui figure comme espèce d'Hercule ou d'Héraclès chez les Égyptiens.

Chrysaor (-aorios, -aoreus), le nom cultuel du Zeus carique à Stratonicée, pourrait, à la rigueur, s'expliquer comme transcription hellénique d'Ossogôa, resp. de l'asiano-arménienne *Oskia,* sur la base comparative de: arm. *oski* «l'or», gr. χρυσός. A comparer toutefois notre même ouvrage précité (p. 39 sqq.), où une analyse différente est proposée.

COROLLAIRE

Nous statuons et répétons ici encore formellement que, nonobstant la désignation d'*Oskiamayr* qui a été, déjà dans l'antiquité, interprétée dans le sens de «*la Mêre d'Or*», il a existé en Arménie payenne une déesse appelée *Oskia,* ou plus exactement *Oskua* (Ossᵘkua), dont le nom nous est plus que suffisamment garanti par le dieu *Osogoa* - *Osogôs* de la Carie. Ce nom n'a aucune connexion radicale-étymique avec le substantif appellatif arm. *oski* (*ᵘoski, ᵘeski* «l'or»). Il est vrai que, en vertu d'une symbolique de mysticisme, cette divinité, comprise, par étymologie vulgaire populaire, comme étant de par son nom même la déesse de l'or ou la «dorée», reçut dans le culte officiel, royal, une statue d'or.[1] Mais ce n'est pas cette statue qui a donné lieu à la désignation d'Oskia, comme plu-

---

[1] Parmi les temples d'Oskia-Anahit, à Artachat, Armavir, Aštišat ou Yaštišat (en Taraun) et Eriza (Erêz), ce dernier excellait par sa statue d'or et la richesse de sa pompe liturgique. Cf. Cicéron, De imp. Gn. Pomp. — Pline, Hist. n. 33, 82; Gelzer, loc. cit. 270. Le passage fondamental sur le culte d'Oskia, à Jaštišat en Taron, se trouve chez Agathange, ed. Ven. 1835 p. 603.

sieurs auteurs anciens et modernes, entre autres aussi Tournebize,[1] l'ont erronément prétendu. Tout au contraire, la statue d'or ou dorée d'Oskia-Anahit a été conditionnée et provoquée par le nom divin, déjà préexistant et propre essentiellement à la déesse. *Oskia* ou *Oskua* (Oskva) est le nom authentique, indigène-arménien de la divinité qui plus-tard, sous l'influence syncrétiste de la religion chaldéo-babylonienne, et de l'irano-persane, fut amalgamée et identifiée avec Anahit. Cette même déesse est essentiellement équivalente à Mâ Commana et à la Mère des Dieux Cybèle. De là s'explique le terme *Oskiamayr,* i. e. *Oskia* combinée avec Mayr = Mater - Deorum. Vu sous cet aspect, Oskia-mayr est une formation secondaire ou transformation de Osk^{u}a-Mâ.[2]

Article II.

Armén. *astuats* (astvac) «Dieu», thrako-phryg. *Sabazios* - *Sabadios.*

Le terme arménien paraît transformé, par analogie ou abstraction savante, théologienne, d'un prototype **tsavatz,* **čabac,* dans lequel nous conjecturons un thème préarméno-alarodique-asianique, qui trouvait son analogon dans le mordvinique *Ški-pas, Škabavas* ou *Škabas,* (*škaj* + *paz* «Dieu»), «le Dieu du ciel»; *ška, škai* en mordvine = «ciel, temps, Dieu»; *paz, baz* «Dieu» (cf. iran. *baga, bag,* slav. *bog* «Dieu»). *Sabazios,* fils de Rhéa-Kybelé, était le grand Dieu asianique, en général.

Article III.

Armén. *Vahê, Vahan, Vahagn* et *Vahêvahean*: asian. cercle de Hyês - Attês (Attis, Atys); Bakchos.

«En mal d'enfant étaient le ciel et la terre,
En mal d'enfant était la mer empourprée,
Le mal d'enfant saisissait dans la mer le petit roseau rouge,
De la tige du roseau sortait de la fumée,
De la tige du roseau sortait de la flamme,

---

[1] Tournebize, op. cit. p. 767.

[2] Ainsi aussi, dans la Vers. grecque d'Agathange (71), le terme correspondant χρυσῆ μήτηρ τῶν δαιμόνων, n'est que le résultat de l'interprétation fausse et erronée du nom primitif de la déesse Oskia - Oskua, n'a donc qu'une valeur subordonnée. — Le mot Oskiamayr trahit d'ailleurs déjà par sa forme son origine secondaire et la

Et à travers la flamme s'élançait un adolescent,
S'élançait un blond adolescent;
Il avait des cheveux de feu,
Il avait une barbe de flamme,
Et ses yeux étaient des soleils.»

Ainsi fut chantée d'après une antique rapsodie, à nous transmise par Moïse de Khorène (Livr. I[er], chap. 31) la naissance de *Vahagn* ou de la divinité *Vahêvahean*, issue de l'enfantement du ciel et de la terre. Bien que mentionné chez les anciens auteurs arméniens sous l'épithète d'un Héracle arménien et ramené très judicieusement, par H. Hübschmann, à un original Verethragna, le héros tueur de dragons dans l'épopée irano-arienne[1], un examen approfondi de l'essence et de la fonction de cet être mythologique a démontré que Vahagn - Vahêvahean est le résultat d'une syncrase de 2 divinités différentes: 1) de Verethragna; 2) d'un dieu solaire, génie de la lumière naissante, du feu céleste, apparenté essentiellement à l'arien *Agni*, au Phoibos-Apollon à la fois et au Dionysos hélléno-égéen. Le culte de Dionysos étant d'origine thraco-asianique, Vahê et ses dérivés: Vahagn, Vahêvahéan, se combineront étymologiquement avec le clan suivant: *Bakchos*, *Euios* (thraco-pélasg.), asian. *Hyês-Attês*, *Hyagnis* (phryg.) et Hyakinthos (pélasg.). Par contre l'hypothèse de P. Carolidis,[2] qui combine Vahagn avec le clan anatolien de *Papês* (phryg.), *Papâs* (cilic.), Papos, Pappos (lyc.) Papas (bithyn.), l'antique Dieu du ciel en Asie préhistorique, ne nous semble guère admissible, par suite de la non-congruence phonétique. Cette divinité, transcrite, en épopée arménienne, par *Pap* ou *Bab* (Moïse Chor.), a été par nous, dans un travail antérieur, déjà identifiée à un original finno-ugrien: suomi *päivä* «le jour, la lumière céleste, le soleil».

Notre combinaison entre Vahagn et Bakchos-Dionysos s'appuie particulièrement sur ce fait encore, que parallèlement à celle de Va-

---

non-authenticité de l'interprétation la «Mère-Or». Car il faudrait qu'en bon style arménien le nom soit Oskeamayr ou Oskēmayr. La formation actuelle trahit le fait que sous Oskia se recèle une divinité Oskua ou Osküva, qui n'a rien à faire avec Oski «Or»; Oskiamayr s'est donc substitué à un ancien Oskua-mayr «la Mère Oskua», ou la dyade Oskua-Ma.

[1] Hübschmann, Arm. Gram. 75—78.

[2] Carolidis, op. cit. 42 ss., n° 31.

hagn, la naissance de Dionysos procède sous des phénomènes caractéristiques à un génie du feu solaire: Zeus s'unit à Sémélé sous forme d'éclair, en foudre et tonnerre; une mer de flammes enveloppe ensuite Sémélé et sa maison; laquelle, mourante, accouche d'un garçon, c.-à-dire de l'enfant Dionyse. Ce dernier est de nature pyrogénétique, tout aussi bien que Vahagn. Bakchos-Jakchos ou Dionysos et Vahê-Vahagn participent aussi bien à la nature de l'Agni arien, qu'à celle d'Héracle (Dionyse comme conquérant et dompteur de monstres; Vahagen comme tueur de dragons). Le Phanês, dans la genèse cosmique des Orphiques, n'est qu'une transcription hellénique de notre *Vahagn*: Vahagn, comme entité cosmologique, correspondra donc à Phanês-Erikapaios, à Erôs-Protogonos; il est Paian-Dionysos et Pan-Aigipan. C'est le Logos-Démiourgos de la création chaotique primitive, figuré chez les Orphiques comme androgyne, être amphibique, tenant à la fois du dragon-serpent-poisson, du taureau (deux têtes de taureau, émergeant des épaules), et de l'ange aux ailes d'or; bref héros civilisateur du type d'Erechtheus-Erichthonios, de Kékrops diphyès et de Persée.

Vahagn dans sa seconde fonction, celle d'un génie dionysiaque, se présente comme Éôn, Logos ou Héros civilisateur. Les Rhapsodies et chansons épiques, qui avaient cours à son propos, chantaient ses exploits — d'après ce que nous en rapportent les anciens historiens — à la guise de l'Héracle hellénique. Héracle figure en ce contexte comme un pendant du Dionysos civilisateur. Dans une variante du mythe de la naissance de Vahagn, courante encore parmi les colonies arméniennes de la Transsylvanie, Vahagn apparaît comme fils du «Taureau marin», qui l'engendre en insufflant des flammes à un roseau. Le taureau marin remplace apparemment ici le *Logos-amphibion* des Chaldéens, mi-homme, mi-poisson, du type de l'Ôannês bérossien. Vahagn, en tant que «fils du Taureau marin», est identique à *Ôan-Odakon*. D'autre part il sera difficile de séparer ce même *Vahagn*, en tant qu'entité dionysiaque-apollinienne, du dieu phrygien *Hyagnis*.

COROLLAIRE Ier.

Au culte de la divinité Vahagn-Vahan, resp. Vahê-Vahêvahean était assigné dès l'origine une caste sacerdotale spéciale, celle des *Vahuni*'s ou *Vahnuni*'s: «Les princes des prê-

tres qui étaient de la race des Vahunikh» — Mos. Chor. 85; ibid. 88; Joh. Katholikos, Hist. Arm. (éd. Mosk. 1853, p. 15). Ce nom appellatif de la caste sacerdotale est visiblement dérivé du nom de leur divinité cultuelle. Mais, ce qui est intéressant, c'est que Vahuni ne provient pas de *Vahagn*, mais d'une autre variante d'appellation de la même divinité, soit d'une base *Vahê* ou *Vah* (resp. *Vahun*) comme radical. D'où il ressort qu'en outre de «*Vahagn*», il doit y avoir existé une appellation plus primitive de la même divinité. Si Vahagn est l'équivalent de l'iranien Verethragna, *Vahê-Vah* doit être revendiqué comme proprement arménien, comme phase indigène de la divinité en question. Par syncrétisme cette ancienne divinité arménienne a subi une combinaison avec le culte perse d'Agni, resp. du perse Verethragna.

COROLLAIRE II.

Βάκχος Bacchus, le Dieu Dionysos, représente originairement un appellatif signifiant «Dieu» en général, ou encore «Ciel, Dieu céleste». Parenté étymologique: iran. *baga*, slav. *bog*, *bok* «Dieu»; cf. en langue mordvinique (ouralo-finnoise): *baz* ou *paz* «Dieu, ciel»; thraco-phrygique *Sabazios* = arm. astvats, astuats «Dieu», pour *ast + vag > vac, vats. Quant à son titre de Dieu du vin et de la vigne, inhérent à Bacchus, relevons que son nom divin a dû être chez les Phrygo-Thraques compris, par étymologie populaire-«verbale» dans le sens de «vigne, vin» ou d'un concept apparenté; en effet le thème de Bacch-us rappelle le clan étymique suivant: ibéro-carthvélique *vazi* «cep de vigne, vigne»; basque *mahatz*, *matza* «raisin, grappe de vigne». — Pour ce qui est de *Iakchos*, le nom mystique de la même divinité, il paraît apparenté au basque *yainko* (yinko) «Dieu», auquel on adjoindra encore le biblique «Yahve»; nous supposons une couche de langues et civilisations pré-ariennes et pré-sémitiques, ibéro-pélasgiennes, de laquelle seraient issus ces appellatifs de la divinité suprême, tels que nous les rencontrons en Egée pélasgo-lélégienne, en Asie Antérieure primitive et en Ibérie pyrénaïque.

Article IV.

Le symbole divin du Roseau et ses génies représentants en Arménie et en Asie Mineure.

Vahagn n'est pas la seule divinité à symbole du Roseau mystique. Plusieurs autres appartiennent en outre à cette catégorie, dont nous nous bornerons à mentionner les génies mythologiques suivants:

1) *Alêk-Manuk* ou *Alèg-Manug*, *Aγêk-Manouk* chez les Arméniens modernes, un démon - lutin, «le bon garçon» d'après l'étymologie vulgaire,[1] tandis qu'en réalité c'est *Manu* ou *Manuk* au symbole du «roseau»; car *alêg*, *aγêk* n'est qu'une variante dialecticale du terme classique-arménien *elêgn* «roseau». Il s'agit d'un aspect de Vahagn-Ôan. Manuk est le Dieu-Logos *Manu* de l'Inde, le génie du déluge, avatara de Višnou; en Asie-Mineure nous trouvons comme corrélat la divinité phrygo-asianique *Mên.*

2) *Mezmê-Alêkn-er* ou *Menê-Alekner* (Meznię-), démons du sort, de la destinée,[2] pluralisé (suff. -er), dont l'appellation se réduit à un ancien *Mezne̱- ou Mene̱-, de sorte que le simple nom est *Meznê-Alek(n)*, avec le même élément signifiant «roseau» comme 2ème compositif. En restituant[3] un original **menþe-elegn* (*alekn*) nous aboutissons au fameux *Oracle à Roseaux* du héros mythique et roi Midas de Phrygie: **menþe*, *mēþen-elegn* est «le roseau de Midas», car Midas se réduit à un original *Miñda* ou *Mīđan*; ce nom théophore doit, à notre avis, être équivalent à celui du Dieu messapo-illyrique *Menzana* (Jupiter). D'ailleurs, le radical *Menz-* ou *Mezn-* de ces noms divins n'est pas la prolongation du radical de Mên (phryge), de sorte que les *Meznê-Alêkner* ne constituent qu'une variante modifiée de l'*Alêk-Manuk.* La divinité pré-arménienne *Oskia-mayr* est le phrygien Mên-Askaênos. La divinité phrygienne Mên est Midas-Menzana, dont le corrélat est en lydien: Μηδινεύς Medineus, le Zeus des Lydiens; cf. l'étrusque Maecenas.

3) Probablement aussi que le héros *Hyagnis*, l'inventeur de la flûte phrygienne, et Linos, le divin musicien (Ailinon), dont le nom paraît remonter à un original *liγno ou lingo- (cf. skr. *lingam*) sont des génies caractérisés par le symbole du «roseau» *elêgn*, pris et entendu ici spécialement dans le sens dérivé de «flûte» phrygienne.

---

[1] Alishan. *Hin Havat.* p. 205.

[2] id. ibid. Les Arméniens le comprennent dans le sens littéral de «Ceux qui sont *meilleurs que nous*», étymologie absurde, banale-«populaire».

[3] Voir en détail notre exposé dans *Grundst.* p. 103 sq.

COROLLAIRE Ier.

La divinité asianique *Mên* aurait, d'après cela, été à tort prise pour un génie lunaire.[1] Le Μήν asianique n'a rien à faire avec gr. μήν «mois». Déjà son identité avec Mithras, Sabazios et Attis, génies solaires, suffirait à démontrer l'impossibilité d'y voir un dieu de la Lune. *Mên*, comme divinité asianique, est issu d'un thème *mend-* ou *medn*, d'ont est dérivé, par exemple, le *Menzana* Juppiter des Illyriens, et le *Mêdineus*, Zeus des Lydiens. Zeus-Juppiter n'étant pas un dieu lunaire, mais le seigneur suprême du ciel, le maître du monde éthérique-solaire, il s'ensuit que le dieu asianique Mên ne saurait être un génie de la Lune.

COROLLAIRE II.

La divinité *Alêk-Manouk* a été postérieurement dissoute en une pluralité d'individus, à l'instar des *Meznê-Alêkn*, sous lesquels nous nous figurerons des génies ailés, du type approximatif des Pêrî's iraniens. Leur influence est censée être tantôt bonne, tantôt nuisible. Ainsi, à propos de la classe des *Alêk*(*Aɣek*)-*Manukner* ou *Aɣek-Manktik'* nous pouvons produire les témoignages suivants[2]: *a*) dans un ouvrage moral un sorcier dit à un autre: «O mon fils, celui qui t'opprime n'est pas un Dev, mais un coup de vent t'a saisi»; ou bien: «*Alêk-Manouk* t'a frappé, par envie.» *b*) Un Livre de Médecine (*Bžšk-karan*) dit, en analysant les sensations d'une sorte de malades frénétiques: «Ils s'imaginent ceci: „Les *Aɣek-Manuk*'s,“[3] — ainsi se le figurent-ils — „me saisissent“ („me prennent en possession“).» *c*) Dans un Traité médiéval-arménien d'Astrologie (*Aghtark'*)[4] l'auteur fait avouer à un Dève fascinateur: «J'épuise l'*Aɣek-Manuk*[5]; je torture l'enfant dans le sein de sa mère.» —

---

[1] Certes, il a existé également un culte lunaire en Phrygie. Mais ce culte n'était pas celui de la divinité Mên, qui est solaire. La déesse de la lune était plutôt *Mâ*, d'un original *Hęmay*, qui en arménien signifie talisman, amulette. La forme primitive de cette Mâ-Hęmay a été *Humay*. C'est le *Haoma* iranien, le *Soma* des Indo-Ariens. Soma est le génie de la lune d'abord, puis de la magie, du pouvoir miraculeux.

[2] Extraits d'*Alishan*, op. cit. 205.

[3] Arm. *Aɣek-Manktik'*.

[4] Terme issu du pers. *Aḫtar* constellation, destinée, Horoscope.

[5] Ou: son Génie-tutélaire. C.-à-d. par mon sortilège je paralyse l'ange tutélaire de la mère enceinte, afin de faire dépérir l'enfant futur.

Dans ce dernier cas l'Aɣek-Manouk apparaît comme ange gardien de l'enfant conçu ou devant naître. La nature de ces génies apparaît donc essentiellement bonne et salutaire; maintefois, cependant, il est question aussi de la malveillance ou du caractère lutin de ces génies; en ce cas leur nom est, dans le le sens populaire de «*Bon-Garçon*» ou «Bon-Enfant» qu'on lui prête, un euphémisme prononcé. — La même remarque est applicable également aux *Meznê-Alêkner*: cette transformation du nom primitif, signifiant vulgairement «*Ceux qui sont meilleurs que nous*» a été ostensiblement effectuée en vue de cacher leur vrai nom original, dans la crainte que la prononciation du nom authentique ne fasse apparaître l'Esprit en réalité; celui-ci était donc réputé comme puissance terrible, capable de faire le bien et de récompenser, mais également chargé du pouvoir de sanction ou de punition.

Article V.

Armén. *Vanatur*, *Amanor-Vanorê*: Asian.-hénét. *Antenor*, pélasg.-tyrrhénique: *Evander*.

Divinité lunaire, cyclique. — Lieux de culte: grottes, labyrinthes souterrains. — Les trois termes sus-énoncés: Vanatur, Amanor, Vanorê sont authentiques et synonymes pour la même entité divine; cf. Mos. Choren. II 66; la „tombe ou le «s' sépulcre» de Vanatur" à Bagavan se présente comme pendant du sépulcre de Zeus crétique, de la tombe de Dionyse à Delphes, de la sépulture de Karthlos dans la banlieue de Mtzkhétha, ainsi que d'autres soi-disant «tombes de Dieux» ou de héros divins. (Cf. H. Gelzer, l. cit. 133 sq.)[1] Conformément à un axiome général, d'après lequel les génies lunaires-périodiques évoluent, quant à leur fonction, sémantiquement dans le sens de génies tutélaires des migrations ou colonisations (Héros οἰκισταί), Vanatur-Amanor-Vanorê nous apparaît déjà dans nos documents anciens comme divinité protectrice des voyageurs ou colonisateurs. Le nom *Vanatur* lui-même dut suggérer cette idée: car il existe en arménien un substantif appellatif *van-a-tu*, *van-a-tur*, signifiant «l'hôte qui accorde logis» (*van*), «hospitalier». Ce qui ne veut

---

[1] Cf. Karst, *Grundsteine* p. 53 ss.; p. 116 ss.; *Orig. Méditer.* 473. — La source documentaire principale de ce mythe et culte est Agathangelos 619-620 (Ed. Ven. 1884).

nullement dire que *Vanatur* est un épithète secondaire, rattaché postérieurement au nom de la divinité Amanor-Vanorê. Tout au contraire : il s'agit de l'appellation primitive et authentique de cette entité divine ; car le thème *Van-* ou *Vanat-* nous est attesté, en outre, par *Bendis*, *Bendidia*, comme déesse lunaire thraque ; par *Pandora*, *Pentheus* etc. Ensuite il y a l'équation suivante, qui s'impose : Vanatur = pelasg. tyrrhen. *Evander* (Evandros) = cappad. pont. (énète) *Antenor*. Comme Vanatur ces deux derniers fonctionnent en génies *oecistae*, conducteurs et protecteurs de colonies, héros culturels et civilisateurs ; Antenor fut connu dans l'antique tradition comme hôte-protecteur des Grecs dans la Troïade, puis comme chef des colonies transférées du Pont asianique (Enètes, Paphlagons) en Libye, resp. en Thrace, et de là dans le pays des Euganéens sur l'Adriatique (Liv. I, 1). Evander est le nom du fameux héros-colonisateur du Latium, originaire, selon le mythe, de Pallantion en Arcadie. Il s'agit d'une divinité troïco-phrygo-protoarménoïde (alarodo-asianique) du type *Evan-atur*, *Evant-*, *hvant-anur* ; partiellement transformé et interprété vulgairement dans le sens de «le donneur d'hospitalité», «l'accordeur du logis». C'est là, à notre avis, l'original asianique, d'où les Grecs ont formé leur *Zeus Xenios*.

Antenor, **Vantenor* ou **hvantenor* s'analyse ainsi : *Van-t-enor, *hvan-t-enor = alban.-škip. *hannë* (hennë) «la lune» (cf. nuba *unatti* lune) ; = (2ème élément) armén. *anur* «cercle, cycle, circuit, anneau» ; ce dernier thème peut se supposer de même dans *Ev-andros*, si nous admettons comme prototype un **Ev-anro*, < *-anuro ; la signification de *Evander-Antenor* serait donc le cercle de la lune, le cycle ou la période lunaire. Cf. la déesse lunaire Anna Perenna (alb. perȩndi «dieu»), ainsi que la *Didô* libyenne (karthvél. *ththve*, *thutha* «mois, lune»). En général l'on distinguera dans ces appellations théophores deux phases : *a*) une phase secondaire, postérieure, de caractère pélasge-indoeuropéen ; *b*) une phase archaïque, préasianique, soit khamitique, soit caucasoïde. Ainsi dans Vanatur < *evan-tur, dans Evan-dro-s(-tur), auxquels nous joindrons étymologiquement encore *Eve-doranchos* (-dorachos, -doreschos), un des dix patriarches prédiluviens, le 1er élément compositif, *eve-*, *eved-* est le nom appellatif de la lune en Chamitique : hiérogl. égypt. *ioh*, *i'h*, copt. *ebot* (abot, ebat) «le mois» ; le 2d élément, *tur*, *dro* (cf. géorg. *dro* «période, temps»), *-doranchos* se combine avec le carthvél. *thoray*, *mthvare* «lune», resp. avec *Turan*, nom tyrrhéno-étrusque de la Vénus.

Quant à la variante arm. *Amanor*, elle doit être d'origine relativement jeune, datant d'une période où la divinité originaire évolua en direction d'un génie du Nouvel-An : car *Amanor* fut compris comme *am-a-nor* Annus novus ; composé qui trahit déjà par sa formation irrégulière; non classique, son caractère postiche, illégitime. Comme formes plus anciennes il faut rétablir : *a*) *am-anur* i. e. «*annicirculus*, la période de l'an, le cercle annuel» ; *b*) *Avanur* ou *Evanur*, ce qui n'est qu'une variation phonétique de *Evandro-s*, de *Vanatur* < *evan*^{a}*tur*. Pour de plus amples détails concernant des points de liaison cf. notre ouvrage *Grundsteine* 116 sq. — Cf. aussi *Agenôr*, père mythique du héros culturel Kadmos.

COROLLAIRE Ier.

D'après certains indices cette divinité chtonique unissait à son culte la vénération du Serpent primitif ou génie des Dragons. C'est pourquoi nous osons rapprocher ce culte de celui d'Erechtheus-Erichthonios, d'Erôs et Phanês-Erikapaios et de l'Agathodaimôn.

COROLLAIRE II.

Si *Vanatur-Vanorê* était vénéré comme génie du Nouvelan, il peut se comparer au dieu pré-romain Janus, qui avait la même fonction d'introducteur de l'année (Januarius). Janus a comme épouse ou parèdre féminine, la nymphe Juturna. Ceci, ainsi que son étroite relation avec Saturnus resp. Turnus, nous autorise à reconstituer, par conjecture, une divinité prélatino-aborigène *Jantur, dont la réalité nous paraît attestée et confirmée par l'épithète *janitor*, attribué à Janus, et qui ne peut provenir que d'une interprétation erronée, vulgaire-populaire, d'un nom divin du type de Iantur ou Ianutor. Ainsi notre divinité orientale contribue à mettre en lumière le mystère qui plane encore toujours autour de la figure archaïque du dieu Janus.

Janus «biceps» est d'ailleurs, sans aucun doute possible, le même personnage mythique que le Logos-Éon *Oannês-Ôwan*

de la religion chaldéo-babylonienne. Ou, plus exactement encore: il paraît y avoir eu *syncrasis* entre un génie autochtone, le *Jânus* proprement dit, resp. *Jauno-*[1], dieu de la voûte céleste, et entre un autre, correspondant à *Oannês-Ôwan* des Chaldéo-Sumériens. Ce dernier est à fixer comme principe de la lumière primordiale: son nom correspond à l'égyptien-hiérogl. *wni*, *win* (wbn) «lumière» = kopte *ûoein*, *ûôini*, *ouain*, *ouaine* «lumière». Oannês-Ôwan s'identifie par conséquent à *Jânus Matutinus*[2], le Dieu J. du Matin, de la lumière matinale. *Jânus* sous cet aspect, serait d'importation orientale, d'origine égypto-chaldaïque-sumérienne. — Comme troisième élément constitutif de la divinité Janus, nous citons de plus l'élément aborigène, liguro-sicule ou sicano-ibérique, représenté autrefois en Italie tyrrhéno-prélatinique par une divinité du ciel adéquate au terme basque-euscara signifiant Dieu: *jainko*, *yaungoiko*, dont le premier élément composant est *yaun* «seigneur, maître». *Yaun-goiko* est littéralement «le Seigneur la Lune», resp. «le seigneur de la voûte du ciel». — Ainsi Janus est une entité polymorphe, mi-autochtone préitalique, mi-orientale; sa divinité est le résultat de la syncrase, du syncrétisme de diverses couches cultiques-mythiques, qui se sont succédé dans le cours des périodes préhistoriques en Hespérie, resp. en Asie Antérieure.

Article VI.

Armén. *Gisanê* et *Demeter* (Demetr).

Ces deux divinités, vénérées sur les confins de la province de Taron, où ils avaient deux statues, sur l'emplacement où plus tard

[1] Dérivé du radical *yân-*, *yaun-*, qui produit *a*) en sanscrit: *yōni* «arc, voûte, concavité, caverne, grotte»; *b*) en arménien: *yaun*, *yôn*, plur. *yônk'* «le sourcil, les sourcils», proprement «le cintre, la voûte, l'arc, arche, ogive»; *c*) en latin: *janus* «arc, arcade voûte, portique»; *janua* «porte voûtée»; il est possible, voire même probable qu'il ait existé, en outre, une formation issue du même radical, qui en un idiome aborigène-illyro-italique ait signifié «la lune, le mois lunaire»; cette supposition est appuyée par le terme albano-škipétarien *hanne* «la lune» (d'un original janne? cf. Anna Perenna); cf. aussi en bab.-assyr. *jâna* «le mois».

[2] G. Wissowa, *Relig. u. Kultus der Römer*, p. 96. — De là l'étroite conjonction de Janus avec la déesse Mater Matuta.

fut construit le Couvent de St Jean-Baptiste à Glak, étaient représentées comme couple de frères. De prime abord il faut supposer qu'il s'agit d'une dyade équivalente aux Dioscures, Castor-Pollux, Etoile du Matin — Etoile du Soir. Nous croyons y reconnaître un autre couple: *Gatz* (*Gatzay*, *Gatzim*) et *Gaïm* (Gaïma), divinités géorgiennes, parèdres d'Armaz, dont il sera question dans la suite de cette présente étude (Art. XXVII); dyade qui correspond à Attis et Magna-Mater, dont l'identité avec Gisanê-Demetr nous paraît hors de contestation. L'historien Zenob Glacensis, d'où nous puisons exclusivement les maigres informations[1] qui concernent Gisanê et *Demetr*, les présente comme dieux allogènes, amenés en Arménie par une colonie immigrée de l'Inde. Tout analoguement la dyade géorgienne Gatz et Gaïm proviendrait, sur la foi des documents géorgiens, d'une colonie d'«Arian-K'arthli». Il ne s'agit, à notre avis, ni de l'Inde, ni de l'Iran (Airyana), mais probablement de quelque contrée de l'Asie antérieure araméenne ou cappadoco-pontique: cf. les *Enetoi-Henetoi* du Pont cappadocien; les Indoi ou Sindoi du rivage colcho-ibérique et le peuple iranien des Osses (Ossètes), qui s'appelle *Iron*, i. e. «Ariens».[2]

---

[1] Zenob Glak, *Hist. de Taraun* (Patmut'iun Taraunoy), ed. Ven. 1832, p. 8.

[2] Le terme *India* paraît parfois employé, soit abusivement, soit par suite d'une abstraction inexacte, pour les pays riverains du Pont Euxin cappadocien-colchique. Ainsi l'histoire de Ste Nino est racontée dans le Synaxaire arabe, à l'usage des Coptes dissidents, en ces termes-ci: «Le 17ème jour du mois de *Toût* se reposa la bienheureuse Théognoste (nom copte hellénique de Ste Nino). Elle vivait sous le règne des justes empereurs Honorius et Arcadius. Un jour les envoyés du roi de l'*Inde* apportèrent des présents à l'empereur, et à leur retour rencontrèrent la vierge Théognoste (Nino) qui lisait un livre. Ils l'enlevèrent et l'emportèrent dans leur pays (scil. en Inde = Ibérie), où on lui confia le soin des domestiques et des femmes du roi.» Déjà Tamarati, qui cite ce texte arabe-copte, a rendu attentif à la confusion des noms: «l'Ibérie est prise ici pour l'Inde» (Tamarati, *Eglise Géorgienne*, p. 171). Cette terminologie s'explique peut-être, croyons nous, par un terme originaire *Punt* ou *Peunt* qui avait été, dans une source copte, usité dans le sens de *Pontus* Euxinus; par suite d'une analyse vulgaire, inexacte, il aurait été interprété, sur base de l'article défini du copte-égyptien, *pe-*, dans le sens de *pe-und-* ou *pe-Ind-* «l'Inde». — Dans la Chronique intitulée *Conversion de l'Ibérie* le terme d'Inde resp. d'Indiens, paraît, au contraire, signifier l'Ethiopie, resp. l'Arabie: c'est le *Punt* véritable, le pays érythréo-arabique de ce nom, prétendu habitat primitif des *Puni*, *Poeni* ou *Phoinikes*. — Il n'est pas probable que Gisanê (pron. *Guissanê*) soit l'indo-arien Viçnu; plutôt pourrait-on comparer encore notre *Demetr* avec le Dieu Mithra; cependant ce serait une hypothèse mal fondée. Nous croyons que sous *Demetr* se recèle un original inexactement transcrit du type *Gêmeter = Magna-Mater, ou bien aussi du type *Temetr* < **tamudr* = Tamuz ou *Thammuz*; cf. géorg. Thamar = *Thamadr. — Voir aussi plus bas, l'article *Gatz-Gaïm* (Art. XXVII).

Article VII.

Armén. *Sandaramet* et *Sandarapet*: Asian.-égéen *Sarpedon* et *Andromeda.*

Armén. *Sandaramet* Hadès, Orcus; la divinité infernale; plur. *Dikʿ Sandarametakan* = θεοὶ καταχθόνιοι; *Sandara-pet* et *Sandarameta-pet* (*-bʿed*) (formation hybride, arméno-persane) «le seigneur souverain des Enfers», terme employé, ainsi que son synonyme *Sandaramet*, dans la signification et fonction de Pluton, resp. Cérès-Déméter, resp. Perséphoné. Le même terme *Sandaramet* désigne encore la phase hivernale-infernale lugubre du dieu Dionysos, c.-à-d. Zagreus-Dionysos équivalent d'Osiris-Adonis ou Attis; tandis que sous sa forme radieuse, estivale le même dieu, en tant que Bacchus, patron des joyeuses orgies et des vignerons, se traduit en arménien par *Spandaramet.* Ce Spandaramet-Dionysos ou Bacchus forme donc une entité mythique à part, non pas à confondre avec *Sandaramet.* Spandaramet est de provenance irano-perse et correspond à la *Spenta-Armaiti*, l'une des divinités suprêmes du Zoroastrisme, génie de la Terre[1]. *Sandaramet*, par contre, est d'origine asiano-arménienne. Cette divinité, qui correspond au clan des dieux souffrants-rédempteurs, a été reconnue déjà par P. Lagarde (Ges. Abhdl. 264 sq.) et P. Carolidis (Kleinasiat. Sprach. u. Myth., p. 112, n° 163) comme pendant et équivalent du clan asianique Σανδαρα *Sandara* (kapp.), *Sardan*, *Sardon*, et surtout aussi de *Sarpêdôn*, dieu créto-lycien, vénéré également en Carie, en Cilicie et en Phrygie. Cf. Sandan, lyd. Σανδιεύς. Il s'agit donc d'une divinité arméno-asianique et non pas arméno-iranienne. La correspondance italo-étrusque serait Saturnus; *sandar-*, = *saturn-* pour **Santur.*[2]

La déesse Andromeda, identique, comme personnage mythique, avec la déesse Semiramis-Šamram, nous paraît une transformation grécisante d'un original asianique **Sandrameda*, par une forme intermédiaire **Handrameda*[3]. Nous la concevons comme une sorte de Perséphoné-Proserpina, ou d'Ariadné. Le nom théophore *Semiramis-Šamram*, lui-même, n'est pas original non plus, mais, à n'en point douter, une modification gréco-sémitoïde d'un prototype **Sanramida*,

---

[1] H. Hübschmann, *Arm. Gramm.* I. 73, n° 169.

[2] P. Carolidis, op. cit. p. 112; J. Karst, *Grundsteine* p. 77.

[3] D'après la loi, selon laquelle une ancienne sifflante initiale du préarménien se mue en spirante (aspirée 'h') dans l'arménien historique. Finalement l'initiale 'H' ainsi produite, s'élide ordinairement.

respectivement : *Sandramida. Andromeda, dans sa forme primitive **Han- < *Sandrameda* correspond donc par son essence et entité aussi bien que par son nom, à la déesse Sémiramis[1]. Son époux, Perseus, est un génie du type de Mithra Tauroktonos, d'Indra, d'Apollon vainqueur du Python, de Verethragna iranien et de Vahagn, l'Héracle des Arméniens. Perseus est le héros solaire ; il représente la révolution annuelle du soleil, spécialement le côté estival de l'écliptique, tandis que l'hémisphère méridionale, le parcours hivernal de l'écliptique solaire, est régi par Dionysos, lequel, dans ce mythe, apparaît comme antagoniste, ennemi déclaré de Perseus. — Andromeda qui est Sandaramet, c.-à-d. la divinité dionysiaque, resp. plutonique-démétrique, selon ce que nous venons d'établir ci-dessus, forme donc la contre-partie de *Perseus*; elle tient le rôle de *Perséphoné*, déesse du monde infernal. La Gorgô Médusa, immolée par Perseus, paraît comme prototype d'Andromeda ; selon une certaine tradition, cette Gorgô aurait figuré comme première épouse du héros.

De même qu'Andromeda, Perseus, bien que cultuellement fixé et acclimaté en Argolide, nous apparaît comme produit de la mythologie orientale, ou, tout au moins préhéllénique, pélasgo-asianique. Le culte des Gorgones, caractéristique au mythe de Persée-Andromède, correspond entièrement à celui de la «Mère des Dragons» (Višap's) en mythologie arménienne.

Le tyran démoniaque *Biurasp* (Aždahak), qui figure en Arménie et Médie comme chef et propagateur des mystères de la divinité des Dragons ou Serpents, auxquels on immolait des sacrifices humains, se dévoile être Perseus lui-même. *Biurasp*[2] (pehl. *Bêvarâsp*) repré-

[1] En tout cas cette Sémiramis, dans son aspect primitif, ne saurait être revendiquée pour divinité sémitique, ni même chamitique. Elle est asianique d'origine, et n'a été sémitisée qu'après coup. C'est pourquoi l'opinion de H. Gelzer, qui déclarait le mythe de Šamram et d'Aray pour araméen, ne saurait valoir ni être admise comme conforme à la réalité. Pareillement erronée et à répudier est la théorie de H. Gelzer relative à la légende de Hayk. Le fait que Hayk a pour antagoniste le chaldéen Bel (Belos) ne suffit nullement pour classer ce mythe arménoïde parmi ceux de la littérature araméo-mésopotamienne.

[2] Mos. Choren. l. I. p. 62 : Aždahak Biurasp nous est dépeint par l'histor. arménien comme générateur des serpents (cf. le Châhnâmé), tyran superbe, qui finalement subit une catastrophe et est enchaîné dans une caverne du mont Démavend, afin de ne pas détruire le monde. — Id. ibid. p. 58 : «Aždakak (Biurasp) est, dans notre langue = *višap*» i. e. «dragon». Dans Yasna IX, 8, le même dev est décrit ainsi : «le Dragon Dahaka, muni de 3 gueules, 3 crânes, de 6 yeux et 1000 sens, le puissamment fort, le monstre dévique, créé par le Mauvais Esprit, pour la ruine des êtres humains, pour gâter le peuple des justes». Cf. Firdonsi I 40, 61 ; Bundéhišn 24, 12.

sente la forme arianisée, travestie pour les besoins du mythe, d'un original **Biursip* ou **Biursiph-*, équivalent au nom de notre Perseus (*persev, perseph-one); le nom original fut apparemment interprété dans le sens de «possesseur d'une myriade de chevaux» (avest. *baevare*, arm. *biur* «10000, une myriade»; *aspa* «cheval», gr. ἵππος **sipp*, **siqv*).[1] En plus de cette déformation onomastique, les rôles ont été intervertis dans le mythe arméno-médoparthe, car ce Biurasp n'est ici plus l'antagoniste de la divinité chtonique du Dragon, mais il s'est substitué lui-même à cette divinité; en d'autres mots: Biurasp, le Persée de la mythologie arméno-arsacide, a été confondu avec Aždahak, le «Dragon Dahaka» (= Zohak), apparemment sous des influences théologiques, syncrétistiques, en vue de relever le niveau de cette religion chtonique arménienne des Mystères du Serpent. — Par contre il a subsisté dans sa fonction primitive chez les Indo-Ariens, sous la forme également défigurée et fortement arianisée de *Brihaspati*. Ici la forme du nom dérive d'un original asiano-égéen du type *Persephatta* (Perrephatta, -phassa), i. e. Perséphone. Brihaspati est un héros doublet d'Indra: il abat les Rakchas, démons des ténèbres etc.; il réflète encore nettement le Persée asianique-égéen.

Persée est une phase, une hypostase du Bel (Belos) assyrien. De même que celui-ci combat et tue Tiamat-Markayê, la déesse du Chaos original, ainsi Persée immole la Gorgô. D'après une autre version, Bel se tranche la tête lui-même, comme démiurge-créateur de l'humanité; le tranchement capital de la Gorgô constitue pareillement un acte créateur: le Chrysaor et le Pégasos en naissent, comme êtres primitifs.

Le culte du couple Persée-Andromède nous est attesté pour le sud de l'Asie Mineure et pour la Syrie-Palestine par des témoignages documentaires. Jafa-Joppé y est nommé comme lieu de culte d'Andromeda. — Ensuite le Dieu araméo-arménien *Baršam*, *Baršamên* ou *Baršimnia* (Agat. Βαρσαμήνη), qui, sous sa forme cultuelle paraît être influencé par le syriaque *Be'elšemîn* «le Bel du ciel», remonte certainement au mythe de Persée-Perséphone-Andromède. Dans le cas où le terme syriaque en aurait été le seul substrat et vrai original, le mythe arménien l'aurait transcrit *Balšemin*, avec 'L' au lieu de 'R'. Cette singulière transcription par 'R' resterait énigmatique, si

[1] Cf. notre article *die Hippos-Gottheit*, dans *Grundst.* § 96—99.

nous n'admettons pas que l'original a dû être une forme du nom de Persée, resp. de son pendant féminin, de Persephoné-Proserpina; celle-ci se rattache à *Prosymnos* et est en connexion avec *Prosymna* (Hera) et *Prosymnaia* Demeter. En effet dans le mythe arménien ce *Baršam* ne figure nullement comme Maître suprême du ciel mais comme régent-gouverneur de la voie lactée *hivernale*, qui se fait voler ou ravir de la «paille» par le héros divin Vahagn[1]. Mythe très instructif: en effet Vahagn, le Héracle des Arméniens, équivaut à Persée. Par contre Baršamên ou Baršimnia sera à identifier avec son épouse, Androméda, resp. Sandaramet (Dionysos), resp. *Persephoné-Proserpina*, qui, tous les trois ne sont qu'une seule entité, et rèprésentent le côté hivernal de l'écliptique (le règne «infernal»), dans lequel le génie du règne estival, ensoleillé, fait invasion. C'est, en d'autres termes, le même événement que celui que le mythe nous raconte sous forme d'une guerre ou attaque ennemie de la part de Persée contre son adversaire Dionysos, dans laquelle finalement Dionysos succombe et est tué.[2] Nous proposons donc de restituer ce mythe arménien de la manière suivante: au lieu de *Baršam* ou Baršamin (Baršimnia) substituez *Bersephane* i. e. Persephone-Persephatté, divinité identique à Andromeda (Sandaramet).

Cette divinité, la phase féminine, ou hivernale, ténébreuse de Perseus, serait à rapprocher avec Persê, Perseia Hekatê, déesse lunaire; puis avec *Gorgo-phonê*, formation analogue à Perse-phonê (cf. le *Phanês* orphique); Persês, le titan, père de Hécatê; *Perseis* «Persephonê»; et finalement, comme transcription étrusque: Perse, Φerse; cf. le génie funéraire étrusque Phersu (Tomba degli Auguri, à Corneto).[3] Instructive est aussi la glose Hésychienne concernant *Persithea*: Hesch. Περσιθέα· ἡ Ἀφροδίτη. Le culte de Persée-Perséphone, qui était surtout implanté en territoire philistin, sur la côte phénico-cananéenne, y a laissé ses vestiges.

Le démon *Belzebul* (dont la variante Belzebub est postérieure et dû à une modification arbitraire) ne s'explique guère autrement

---

[1] Anania Shirak, p. 48. — Cf. Alishan, Hin. Havat. 116, 293, 312. — La «Voie Lactée», armén. Yard-gol, a été interprétée mythologiquement «la piste (voie) du 'voleur de paille'».

[2] Cf. Eusèbe, *Chron.* (éd. J. Karst) p. 29. — Roscher, *Gr. röm. Myth.* (Art. *Perseus*, p. 1986 ss.).

[3] L'étrusque *verse* «feu» ne saurait guère être admis comme étymon de Persée.

que par l'hypothèse de l'existence d'un original **B*erzebun*, qui serait *Perse-phonê*; ou encore en supposant comme base primitive un nom théophore *Bers*-v-ep'ul* ou *-apul*, nous abouterions à un couple *Perseus-Apollo*. En tout cas le Dieu judéo-palestinien Beelzebul -zebub nous paraît être une sémitisation d'un original égéo-asianique, identique à Perseus-Persephone-Persephatta, considéré sous sa phase chtonique comme divinité infernale, comme Hadès-Pluton ou Sandaramet-Andromeda. — Un rejeton occidental de ce clan «perséen» sera finalement à mentionner: le héros *Perceval* ou *Parsival* (Parzifal) de l'épopée médiévale du St Gral, n'est, à notre avis, rien d'autre que la continuation hespéro-ibérique du mythe égéo-asianique de Persée-Andromeda; mythe dans lequel, outre Hermês (Psychopompos), le dieu Hadès-Pluton joue, comme entremetteur du casque qui rend invisible («Tarnkappe») et donateur des chaussures ailées, un rôle considérable.

COROLLAIRE Ier.

Sandaramet équivaut, comme divinité infernale, à Kronos. Kronos est identique à Saturne. C'est pourquoi le thème *Sandar* de Sandaramet ou Sandarapet doit, étymologiquement, correspondre à Saturnus < **Santur*. De par son essence et fonction primaire, ce Sandar-Santur paraît avoir signifié la révolution de l'année, le circuit d'une période astronomique. Un thème plus primitif nous est encore transmis de cette divinité sous forme du nom théophore *Sanatrûk* (Σινατρούκης, Σανατρούκης) ou *Sanatrû*, porté par plusieurs princes parthes arsacides, arméniens et même arabes; cf. Justi, *Iran. Namenbuch* 282 sq. Ce nom n'est ni irano-arien, ni explicable par l'arménien ou un autre idiome indoeuropéen. Il doit remonter à une origine asianique préindoeuropéenne. Or nous trouvons en carthvélien (géorg. mingrél.) pour le concept «hiver» le vocable *ʒamthari* ou *ʒamthar*. Ce mot est visiblement transformé d'un ancien **ʒanthar* ou *zan-thro, **tsandero*, moyennant assimilation au persan *ʒemistân*, zend *ʒima* (zimō) qui sont synonymes. Il s'agit, certes, d'un terme primitif ayant signifié à la fois le tour ou circuit annuel et la tempête, la bourrasque hivernale: le prototype supposé *ʒanthar-* ou *tsandero* s'analyse parfaitement sur base des idiomes karthvéliques même: «l'an» ou «l'année»

s'exprime en svane par *ʒa*, *ʒaa*, en mingrél. laze par *tcana*, *cana* (sana)[1] en outre, comme second élément de composition se présente le karthlique *dro* «le temps, la période» [apparenté primitivement au syr. dârā (arm. *dar*, mot emprunté au syr.), à l'hébreu *dôr* aetas, aevum]. *Sandar - Sanatru-k* serait donc issu d'un idiome ibéro-carthvélique, dans lequel un nom appellatif du type *ʒan-dro* ou *tsan-dro* aurait existé, signifiant l'évolution (le tour) de l'an, la période annuelle.

Quant au second élément *-amet* dans *Sandaramet*, il s'explique ainsi : 1°) ou bien par une syncrase du dieu asianique Sandar-Sanatru avec une divinité lunaire du type sanscrit-arien *Čandra-mâsa* «le mois (*mâsa*) lunaire» (*čandra* la lune) ; 2°) ou bien encore, en admettant dans *Sandaramet* un composé du type San-ªdramet, qui serait issu d'un prototype **Djana -artamed*, ce qui aboutirait à une combinaison dualiste du couple Diana + Artemis. — *Andromeda* (*Handromeda) - *Sandaramet* serait, selon notre supposition, le vrai nom primitif, authentique asianique de la grande déesse éphésienne, connue sous le nom grec-égéen d'Artemis ; Artemis serait une altération de *Atramiθ ; le véritable nom de la Diana Ephesia aurait donc été *Zan-ªtramiθ* ou *Zanª-dromiθ*, c'est-à-dire une combinaison de Zeus - Zên (Zân = Djân, Jânus [ital.]) avec Artemis. *Zên - Ẓân* n'a, à notre avis, rien à faire directement avec Zeus - Djâus, mais serait une divinité pré-indoeuropéenne, la même probablement que l'italique Janus, resp. que Diana.

COROLLAIRE II.

La déesse Europa. — Cette déesse, enlevée par rapt et transportée, par « Zeus le Taureau », de Phénicie en Crète, et qui figure tantôt comme fille d'Agénôr et de Telephassa, tantôt de Phoinix et de Kassiopé, est originairement sinon le même génie divin que Déméter, Cybèle ou Artémis, du moins étroi-

---

[1] Malgré sa similitude avec le mot arabe *sana* «an», le terme mingrélo-laze ne nous semble pas tiré de l'arabe, mais tout au plus assimilé secondairement au sémitique ; le svanique *ʒa* (zaa) garantit l'authenticité originale des corrélats du Mingrélo-Laze ; en Géorgien littéraire «an» s'exprime par *tʒeli* ou *tʒelitʒadi*. — De même pour *ʒamthari*, qui n'est qu'accidentellement influencé et modifié secondairement par l'iranien.

tement apparentée à celles-ci. De même qu'Andromeda elle est rattachée et localisée au littoral syro-phénico-palestinien. Par le lien généalogique d'une mère commune, Kassiopé, Andromède se décèle comme pendant ou doublette d'Europa. Or nous avons montré que le nom d'Andromeda n'est qu'une forme altérée, dialecticale d'un original *Sandurameda*, resp. Santurameda = armén. *Sandaramet* Dionysos, ou Pluton-Proserpina. La variante arm. *Sandarapet* désigne Déméter-Cérès ou Proserpina; *Sandarapet* resp. *Sandarmet* se révèle comme modification iranopersoïde d'un original **santurapad* ou **santurapid.* Le couple divin de Zeus (i. e. Zan, Dan, Tan, dans sa phase crétique) combiné avec Europa suppose un nom théophore correspondant, qui se reconstruit selon le type approximatif suivant: **Zan-djuropad*; car il est manifeste que le nom de la divinité *Europa* n'est, sous sa forme historique, rien moins qu'authentique; déjà les anciens l'ont interprété par le vocable hebraïque ʿereb « soir, occident », en la confondant avec une divinité du couchant. En faveur de cette fausse etymologie le nom primitif de la déesse a été défigurée. On le restituera par une forme intermédiaire **yuropa(d)*, qui, elle-même, doit remonter à une plus ancienne: **djuropad*, **djuropal* (selon le modèle de: Hannibas: Hannibal, Jobates: Jobas: Jubal). Ainsi nous aboutissons à un nom composite: *Zan-Djuropad*, *Zandjuropas*, *-opal*, qui formalement se trouve être congruent *a*) avec arm. *Sandarapet* (-amet), *b*) avec la forme primitive d'*Andromeda*; *c*) avec *Sarpedon*, qui n'est qu'une transformation syncopisante d'un original **Zandurapedon* ou *-*peduni.* Ajoutons y encore le dieu ponto-asianique *Sarapis* (Serapis), hypocoristique de **Sandurapid.*

Europa serait donc une simplification d'une divinité composée *Zan-Djuropad*, resp. d'une déesse archaïque asiano-syriaque *Yuropa(s)*, *Djuropad* ou *Tjuropal* (avec les variantes secondaires *Zuropad*, *Zuropal*). Il s'agirait de la forme réduite d'une déesse de la lune, la même qui apparaît encore sous les dénominations de *Taurobolos* et *Tauropolos*, attribuées du côté hellénique à Athéna, Damatra ou Hékaté; originairement il s'agit d'une divinité indépendante. Sous cette divinité asianique-pélasgique du type *Tiuropal*

nous reconnaissons l'Héracle «*Tyrien*». Le type secondaire, sibilantisé, *Zuropal* (Zurobal, Zuropat) fut traduit par les Gréco-Egéens sous l'appellation de la «*Déesse syrienne*».[1] Il s'ensuit que la déesse phénico-syr. Europa, épouse de Zeus Creticus, est de par sa substance et son appellation équivalente à la *Dea Syra.*

Europa est encore essentiellement identique à Rhea-Kybélé. Celle-ci, en tant que Génie présidente du culte de la caste sacerdotale des *Corybantes* doit avoir porté primitivement le même nom, du type *Korybad*, *Korybal* (Korybant-), lequel sera issu d'un **Kjorybad*, *-bal*; ce dernier n'est qu'une modification phonétique, dialecticale du nom original de l'*Europa* crétique: **Kjorybad* est la résultante d'un **Tyorybad*, qui équivaut à *Tyuropad*, i. e. Europa.[2] La grande déesse Korybante, la Magna Mater du culte corybantique est donc la même qu'*Europa*, fille d'Agénor-Phoinix, épouse du Zan crétois. Cette ancienne et obsolète dénomination de Rhéa-Cybèle, K'oryba < Kjoruba (> Tjorubad) a laissé son empreinte dans le culte chrétien des Ponto-Cappadociens, où le sacrifice du *Kolyba* (*Kollyba*), consistant en une collation de froment cuit, rappelle encore l'antique nom de la divinité *Koryba* i. e. Kybele, i. e. Europa < *Tyuropa(d). Celle-ci est d'ailleurs encore reconnaissable sous les traits de *Korê* (Persephonê-Demeter), ou *Kora.*

Zeus Creticus, i. e. qui se manifeste sous figure du Taureau, Zan-Tauros, est la phase masculine d'Europa; à reconstruire un *Tauropal, Tiuropal. Ce héros-taureau réapparaît dans le dieu lunaire *Jaribolos* de Palmyre; puis dans la triade des Lamechides: *Jabal* (Jôbël), *Jubal* et *Tubalkain* (Genes. 4, 19—24); nous conjecturons au lieu de Jubal-Jobël une ancienne forme *Jurbal, = *Tjurpal; peut être que Tubal est également issu de **Tjurpal.* Car Tubal est fils de Zilla ou Silla; celle-ci est homonyme à Silpha, femme accessoire de Jacob; or Silpha correspond à *Telephé* ou *Telephassa* (Tyrô), mère d'*Europa.* — *Europa* est la Lune divinisée. Sous ce point de vue, et en la prenant pour hypostase de l'année lunaire, on osera

---

[1] Il va de soi que l'élément final *-bal* ou *-pal* n'a rien à faire proprement avec *ba'al* seigneur Dieu; mais il est manifeste qu'en Syrie sémitique cette confusion a vraiment eu lieu, de sorte qu'on interprétait vulgairement ainsi: le Ba'al Tyr (Tyrios Herc.), la déesse *Zur* ou *Zurô*, comprise «la Syrienne».

[2] Mutation consonantique qui se retrouve en Ossète, où p. expl. le Giorgi (George, Georgios) karthvélien devient Vas-*Tyrdji*, i. e. «le Saint» *Tyrgi* (*Tjurgi); cf. τέτταρες — quatuor.

l'analyser encore comme suit: *Eu-ropé*, c.-à-d. une copulation de la déesse égyptoïde *Iô* (= ég. kopt. *ioh* «la lune») avec le terme expressif du concept de la révolution de l'an: égypt. *rnp-t* an, année, kopt. *rompe*, *rompi* (rampe). — Sous cet aspect nouveau les formules sacrales *Io-Triumphe! Io-Saturnalia!* gagnent toute leur signification mystique, comme vénérables réminiscences d'un ancien culte hespéro-préitalique de Saturne et d'Europa, culte déduit du bassin créto-asianique de la Méditerranée.

Ainsi, pour nous résumer: En partant de l'équation entre l'arménien Sandaramet et l'asianique Andromeda, nous remontons à *Europa*, la déesse conjointe-parèdre de Zan (Zeus) Creticus. Celle-ci étant, par sa substance et fonction, équivalente à Andromeda, nous avons été amené à restituer un couple primitif, créto-égéen *Zanyuropa[d]*, < *Zan-Djuropad*, ou *-Tjurpal*, dont le second composant correspond à: 1° *Europa*, 2° à la déesse «Syrienne»; 3° à une divinité syro-palestinienne, pré-sémitique Jubal-Tubal, i. e. *Jurbal (Jaribolos) ou **Tjurpal*; 4° au nom supposé primitif de Rhea-Kybele, qui doit avoir été *Kjoruba(d)*, modification phonétique de **Tyoruba(d)*. Sandaramet, -pet sont en mythe arménien des transformations iranoïdes (Spenta-Armaiti, Spandaramet) d'une divinité proto-asianique *Zan-tjurapat* ou *Sandur°-bad*; celle-ci est l'original, la source commune d'où est issu à la fois le Saturne hespéro-italien, le Sarpédon et Sérapis asianique, ainsi que, bien entendu, le Sardanapal assyrien, dans sa forme mythique, tel qu'il apparaît chez Ctésias (Diodore), où Sardanapalos se manifeste nettement comme divinité revêtue s e c o n d a i r e m e n t d'un aspect mi-iranien (ar.-iran. *çaredha* l'an, année), mi-sémitoïde (*-pal* confondu avec Baal-Bêl), mais remontant à la même origine que le créto-asianique *Zan-djurapal.*

COROLLAIRE.

Une autre hypothèse pour l'étymon de cette divinité serait celle-ci: on suppose un prototype a) *tyur* + b) *apad* ou *tjur-epâd*, qui, conformément à la nature de cette divinité essentiellement *lunaire*, impliquerait la signification de «*mois-lunaire*» (cf. allem. der *Mond-Monat*).

a) L'élément tyur (tiur) est le même qui réapparaît comme dieu indépendant du type mercurien, en Arménie préindoeuropéenne: Tiur; ce *tjur* devient en chamitique *yor*, dont le kopte

égypt. a fait *ioh* «la lune» et le berbère-tamašek *ior* «lune»; cf. en karthvélien: thoray, thora (ing.) et *m-thvare* (grus.) «la lune», thve et *thutha*, *thöv* «le mois, la lune».

b) L'élément *apad* (epåd) signifiant par conjecture «mois» est en égypt. hiérogl. *'bd* «mois», en copte *abot*, *ebot*, *ebat* (plur. *abêt*, *ebate*) «le mois lunaire». Cette théorie nous paraît la plus assurée et quasi certaine scientifiquement.

Cf. notre article suivant: IX. *Tiur*.

Article VIII.

Armén. *Vardavaṙ*, asian. *Vartubar*.

Vardavar ou, en prononciation ouest-arménienne, Vartavar s'appelle, chez les Arméniens chrétiens, la fête de la *Transformatio Christi*, gr. Μεταμόρφωσις. Ce terme n'est pas proprement arménien mais alarodo-cappadoco-asianique en général; selon l'étymologie populaire-arménienne *Vardavaṙ* signifierait la fête de la «Rose» (armén. *vard* «la rose»), littéralement: «l'embrasement (arm. *vaṙ*) de la rose»[1]; mais, en réalité, il faut supposer un ancien génie du circuit annuel, de la révolution d'une époque, des phases périodiques du Cosmos ou du système astral, appelé Vardavar ou Vartavar; c'est ce qui ressort déjà du fait que la fête du Vardavar, coïncidant à peu près avec la période festivale du retour de l'an (Nouvel-an, arm. *Amanor*), célébrée d'abord au début de l'année solaire de l'Arménie payenne et culminant dans la journée principale du 11ᵉ août, forme avec celle-ci un ensemble, un complexe de fêtes homogènes. La ***Metamorphosis*** du Christ constituant le point critique d'évolution et, pour ainsi dire, le solstice dans la carrière du divin Sauveur, il était tout naturel que l'ancienne dénomination *vardavaṙ*, attribuée primitivement au génie chronique-calendarique présidant le circuit astral,

[1] Dans un temps postérieur, soit à l'issue de la période payenne-arsacide de l'Arménie, ***Vardavar*** apparaît usité comme épithète théophore de la déesse Astlik, i. e. Vénus-Aphrodité, en tant que patronne du printemps, de la saison des fleurs, spécialement des roses. Pris dans cette acception, le terme ***Vardavaṙi tônըn*** signifiait «la fête de la [déesse] ardente des Roses», ou: «— de l'embrasante [déesse] des Roses»; Astlik-Vardavar, vue sous cet aspect est la divinité qui se manifeste spécialement dans l'éclat ardent de la Rose; celle qui se métamorphose en Rose, symbole du haut printemps, du solstice de l'été. La rose est l'emblème de la victoire de la Lumière, du soleil levant; ainsi notre ***Astlik*** (***Venus***)-***Vardavar*** est le pendant arménien de la ***Rhododaktylos Eôs*** de la mythologie grecque.

resp. au Dieu régulateur du sort et du destin cosmique, fût transférée à la «Transfiguration» de J. Chr. En Asie Mineure cappadocienne, une fête Vartuvaria (forme hellénisée), fixée ici en printemps, se célèbre en l'honneur et sous le titre de S[t] Théodoros *Vartuvarês* et de S[t] Johannès Vartuvarês (Jean Baptiste); deux saints, qui, comme on sait, se trouvent ancrés dans la croyance populaire comme génies du solstice d'été. L'appellation de *Rhodismos*, *Anthismos* et «fête des *Klêdones*», usitée dans les mêmes régions, comme synonyme de *Vartuvaria*, est rapportée symboliquement au caractère de cette fête, qui se présente comme consécration ou bénédiction des Roses, Fleurs, Fruits et Rameaux; en réalité et effectivement ce symbolisme mystique indique l'attribution secondaire de la divinité Vartavar comme génie du sort, du destin et des oracles; car les fleurs, fruits et rameaux d'arbres sont des emblèmes sacrés des génies fatidiques et oraculaires. Ainsi P. Carolidis (op. cit. 163) a pu, en effet, démontrer déjà péremptoirement l'étroite «affinité de la fête printanière des Βαρτουβάρια et Κλῃδόνες, célébrée dans toute l'Asie Mineure, en Arménie et dans les pays grecs», avec *Purim*, la fête des sorts du judaïsme, en accentuant que les Vartuvaries, resp. Cléidones ont évolué dans le sens d'une solennité du sort, de la destinée, caractérisée par des baguettes magiques ou bâtons à sortilège, et par des *vičakk'* (armén. «les sorts», lots-symboles du destin), fête du Destin, qui, dans son essence aussi bien que dans sa dénomination, c.-à-d. dans son thème radical, apparaît être congruente avec le Purim judaïque, le Phordigan-Phrodigan des Perses, le Hrotitz arménien, ou encore le Fravartikân parthe-pehlevi, en tant que fête des jours fatidiques (bissextes) et commémoration funèbre.

Ce caractère d'une divinité fatidique-oraculaire, dominatrice du sort, de la destinée, ressort par-dessus encore d'une analyse du terme *Vardavar* lui-même: son premier élément compositif, *vard*, qui se retrouve en arm. *vard-a-pet* «Docteur, *Magister*, maître spirituel ou archimandrite», est un terme sacral, originaire de la période payenne, terme lequel, étant approximativement équivalent au *Môbed* ou *Môg-pat* des Iraniens, doit avoir signifié «Magister Oraculorum, pontifex» dans le sens de «chef sacerdotal des Mages, chef-prophète». Notre *Vardavar* ou *Vartubar* peut en conséquence s'analyser ainsi: *Vard-davar*, *-tubar*; ce qui signifierait environ: «la Magie (pouvoir magique) du Destin» (Sort, Oracle); *vard* (vart) correspondrait au norrois *wurth*, *urdr* «le destin, fatum» (angl. *weird*, angs. *wyrd*);

davar, *tavar*, *tubar* serait congruent au nordique *taufr*, ndl. *toover*, ahd. *zoubar* (zouvar), i. e. allmd. «Zauber» = magie; cf. le thème arménien *t'ow-* «ensorceler», *t'owič* «sorcier, magicien», *t'owčut'iun* «magie». A Vardavar-Vartubar asianique correspondent: a) *Britomartis* (Bryto-, Britamartis), une modification de la déesse lunaire Artemis, propre à la Crète; b) *Vertumnus* (Vortumnus), dieu italo-pélasge des saisons (automne et printemps). Le thème vort, brit, vrit, vryt, qui figure dans ces composés, est = *vard*, *vart* en *Vardavar*; il suppose la signification primitive de «année» ou «période»; Vartavar pourrait, à la rigueur, être revendiqué au glossaire indo-européen (cf. scr. vrt, lat. *vertere*, scr. *varśa* «an»). Toutefois la probabilité parle plutôt en faveur d'une origine préindoeuropéenne, asiano-pelasgique du clan Vardavar-Britomartis-Vertumnus. En supposant une base méditerranéenne à ce clan, nous proposerions l'équation suivante: *vartavar-vartubar*, resp. *Britomartis* = ibéro-basque *urte-barri* ou (variante dial.) *urte-berri* «le retour de l'an, nouvel-an»; le b. *urte* est équivalent de *vṛrte* ou *varte.*

Comme Vardavar, en tant que génie du temps, de la révolution sidérique, est substantiellement apparenté à la divinité Vanatur (Amanor) du circuit annuaire, nous adnumérerons encore les génies suivants, provenant du cycle de Vanatur, au clan Vardavar-Britomartis, comme êtres homogènes:

a) *Porrima*, compagne d'Evandre (= irano-jud. Purim); b) *Prorsa*: cf. pers. Phordigan, Frordigan, c) *Antevorta*, une phase de la Carmenta. Cette dernière, Carmenta, est en cohésion avec l'anatolien Mên Κάρος ou Καρου.

COROLLAIRE.

Il ne serait guère nécessaire de remarquer que Vardavar n'est point la traduction arménienne du terme Rosalia (Roussalia), si cette opinion erronée n'avait déjà été soutenue sérieusement d'un certain côté. En cela nous sommes d'accord avec P. Carolidis, lequel dans sa belle étude afférente à ce sujet a aussi judicieusement constaté qu'il ne peut point être question de considérer le terme *Rosalia* ou *Rhodismos* comme prétendue formation postérieure, basée sur traduction ou transcription en grec du terme Vardavar (interprété dans le sens de «fête des Roses»). Vardavar et Rosalia sont des noms authen-

tiques de fête, issus chacun indépendamment de l'autre. Le thème *vard-* a d'ailleurs comme corrélat en grec la forme ῥοδ *rod*, réduite d'un original *ϝροδ, *vrod. *Rosalia* et Vardavar sont ainsi basés sur deux aspects divers d'une même racine primitive *vråd* ou *vard*, signifiant: 1) circuit chronique, année, période, resp. l'évolution cosmique, le fatum, sort, destin, oracle; 2) «rose», comme symbole du destin. Cf. d'ailleurs, par rapport spécial au *Rhodismos*, encore le terme arménien *Hrotitz* (Gen. pl. d'un n. pl. inusité *hrot* ou *hrort-k'*) «le dernier mois de l'ancienne année arménienne, y inclus les 5 jours bissextiles (Hübschmann, *Arm. Gr.* 360).

Article IX.

Armén. *Tiur* (*Tiwr*, *Tyr*, *Tuir*).

Génie des oracles, «secrétaire d'Aramazd», dieu de la prophétie et du destin, Tiur est le Mercure arménien. Son corrélat iranien est *Tîr*, la planète Mercure des Persans.[1] Cependant l'origine du génie persan aussi bien que de l'arménien paraît plutôt être le dieu *Tir* assyrien, fils de Nébo, Nabu[2]; cf. Mos. Chor. II 12, 49; Agathangel. cap. 108; respectivement une divinité préasianique, de laquelle serait issu à la fois l'arménien Tiur, le persan Tîr (planète), l'assyro-accadien Tir, Têr. En faveur de cette théorie nous alléguons le dieu *Tir* et son composé *Tirutir* du culte élamitique, dans lequel nous rencontrons en outre encore un génie *Ruchur-a-tir* (Lachuratil), dont le second élément composant correspond nettement à notre Tiur.[3] En outre de la forme Tiur (Tiwr, Tyr), le même génie se manifeste en Arménie encore sous les noms de *Tir* ou de *Têr*, surtout dans des composés théophores; pour tous ces détails nous renvoyons à notre précédent ouvrage[4]. Parmi les noms dérivés théophores de cette divinité herméenne nous ne ferons que relever ici les suivants:

Tirgatao = Targitaos, dont la connexion avec la protosyrienne Derketo-Atargatis est patente; cf. Ataredata-Atradates.

---

[1] Cf. Karst, *Grundst.* 135 sq. — Gelzer, op. cit. p. 109 sq.

[2] P. Jensen, *Hittiter u. Armenier* p. 185 ss. A noter spécialement: assyr. *têrtu* «oracle».

[3] Hommel, *Ethnol. orient.* I, 35.

[4] Karst, ibid. 136—138. Cf. aussi Hübschmann, *Festgruss an Roth* p. 104 ss.

Tiratur (cf. Asva-tur, Chačatur), dont la traduction «Dieudonné» est factice, arbitraire; il s'agit d'une ancienne divinité, qui a laissé son empreinte également dans le terme *têrtêr (dêrdêr)*, usité en dialectes arméniens comme désignation du «prêtre» ou «curé»; = *T'iur-atur.*[1]

Tiribazos Satrape de l'Arménie de l'O. (Xenoph. Anab. IV, 4, 4; Tirībazu, Τειριβαζου sur des monnaies): nom théophore qui, par métathèse de ses éléments composants, correspond à celui du narte *Vas-tyrdzi* de la mythologie ossète. *Vas-tyrdzi*, le «dieu» ou «génie (oss. *vas*, mordv. paz, baz «dieu»; cf. ar. *baga*, slav. bog) *Tyrdzi*», de **Tiurgi* est le Hermês-Mithra des Irôn-Ossètes.[2] Il s'identifie avec le chevalier St George, le Giorgi des Grusiniens, sans pourtant en dériver directement.

Il s'ensuit que Tiur est la même divinité que le Dieu cavalier ponto-asianique et thraque, qui, en métamorphose chrétienne apparaît sous les traits de St Théodoros-Tiro, resp. comme Giorgi, Giurgi, Giurdji, en Transcaucasie; Tiur est l'ossète Tyrdzi-*Tiurgi, il est St George, même sous le rapport étymique; car Tiurgi-Tyrdži alterne avec la variante gutturale en idiome ossète, où, à côté de Vastyrdji, il y a, en dialecte digorien, *Vas-kergi*; ce *kergi* équivaut à un original *kiurgi*, *tiurgi*. En conséquence aussi, Tiur sera apparenté avec la divinité asianique à radical *trk-*, *trok-*, *terg-*; avec celle exprimée par le thème Turi- dans les termes sacraux: Tyrios Apollon, Tyrios Heraklès, où Tyrios n'est pas l'attribut toponymique primitivement, mais une transcription grécoïde du nom de la divinité luimême, *Tyr*, *Tyrh*, *Tiurg*.

Tiur est étroitement apparenté avec *Grol*, *Kroγ* **Kuroγ*. Les deux sont également en fonction de Secrétaire de la divinité suprême; les deux sont génies psychopompes, du type d'Osiris-Hermès. Comme tel, *Tiur* ou un de ses dérivés *T'iurg* semble être un parent éloigné du basque-ibérique *Tusuri*[3] «dieu de l'enfer». Le nom de ce dernier rappelle le terme basque *zori* «sort, destin, fatalité». Tiur et son clan apparenté représentent originairement le génie du destin, du fatum; on supposera en outre un sens secondaire de «magie,

---

[1] Dans le dialecte arm. du Carabagh on dit *adêr* le prêtre; dans d'autres le terme est Têr ou Dêr, tout simplement.

[2] Hübschmann, *Sage u. Glaube der Osseten*, 534.

[3] Cf. svan. *doštul* «la lune».

oracle, prophétie». *Tiur-Tiwr* resp. **Tirw*, *Tiriw* se continue en Italie sous forme du nom théophore Tiberius, du dieu *Tiberinus* pater; puis l'oracle sibyllin de Tibur est conditionné par l'existence d'une divinité homonyme, soit *Tiburd* ou *Tivurtina.* — Ici s'ajoute encore la déesse *Trivia*, mal comprise dès l'antiquité et identifiée avec une Τριοδῖτις, prétendue génie des «trois voies», en réalité déesse de la révolution lunaire-mensuelle, du destin, fatum, et pour cela représentante d'une phase de Hékaté.

Comme pendant hespéro-ibérien de Tiwr-Tiur arméno-asianique est finalement à relever encore *Tervigant* ou *Travigant*, divinité de l'ancienne Hispania, dont fait mention encore la Chanson de Roland; puis *Turan* la Vénus des Etrusques.

Article X.

Armén. *Grol*, *Graul*, *Grawl* (*qęroγ*, *qerauγ*).

L'ange de la mort, le Hermès ψυχοπομπός des Arméniens. Son nom paraît apparenté avec le terme babylono-sumérien pour le royaume des morts, l'Enfer: *Arallû*; en outre il est probable que le clan des noms théophores asiano-cappadoco-ibères: Georg-, Grigor, (Kęrikor), *Grigoli* (carthvél.) soit dérivé du même radical que notre arm. *Grol*, *Graul-Grawl*, dont Georgos et Gregorios sont les modifications hellénisées.[1] Grol est dans le même rôle que le Yama des Indo-ariens: il est censé être l'ange ou le génie chargé de recevoir l'âme qui quitte le corps du moribond, et de l'amener à son Créateur. Dans la croyance populaire des Arméniens, les uns le tiennent pour le secrétaire de Dieu, arm. *grol* «l'écrivain» — qui consigne les bonnes et mauvaises actions du mourant; les autres l'interprètent comme un démon, ravisseur de l'âme. «La coutume existe en Arménie» — ainsi déclare un Commentateur (Exégète) des Sermons de S[t] Grigor le Théologien — «de calomnier la Mort, l'Ange qu'ils appellent Grol. Ce jugement est injuste; supprimez-le violemment.» Lorsque le malade profère en songe ou en fièvre des paroles incohérentes, des sons inarticulés, le peuple croit qu'il parle avec Grol ou avec l'ange de la Mort. Dans le *Traité d'Astrologie*, intitulé *Aghťarkʻ* on trouve cette prescription-ci: «Quiconque voit [en songe ou en fièvre] le *Grol* (*Kroγ*), qui s'apprête à prendre son âme, pendant que

---

[1] Auteur, *Grundst.* 136, 138.

lui-même gît en agonie, dans un rêve, celui-là doit aussitôt prononcer son „Confiteor" (litt. „j'ai péché", c.-à-d. faire sa confession *in extremis*)», — à suppléer: «car il n'y a plus d'espoir de guérison.» — «Au lieu du Gabriel chrétien, il y avait jadis (en paganisme arménien) le *Grol*, soit comme écrivain consignant les actes des Humains, soit comme conducteur des Ames (Hogevaŕ, Psychopompos), comme guide de l'âme trépassée» [Revue ethnograph. armén., Tifl. tome VI, 3]. La même divinité entre également, en sens péjoratif, comme agent démoniaque dans certaines formules d'imprécation, ainsi p. exp.: Groɣən tani (Kroɣn dani) «que le diable l'emporte!» — En paganisme arménien, le dieu ou demi-dieu Grol avait un Oracle à Vagharchabat, dont les prêtres prétendaient recevoir de lui l'interprétation des songes, selon le rite de la divinité hermaïque.

Cette divinité réapparaît en culte élamite, dans le composé divin: *Ruchura-tir* (*Lachura-til*); cf. *Tirutur*, var. *Tirutir*, ibid. (cf. Hommel, *Ethnolog. orient.* I. 35). *Ruchura-tir* (Lachuratil) est probablement une forme réduite d'un prototype **ḫruḫur-a-tir* ou **qruɣur-a-tir*. Transposée en alarodo-arménien cette divinité correspondrait à un couple *Grol* (*Grawl*) - *Tiur*, resp. *Grigor* (Grigol) - *Tiur*. Que ce couple ait existé effectivement en mythologie préarménienne, c'est ce dont il n'y a pas à douter. La désignation stéréotype de Tiur par l'épithète: «l'*écrivain*» (secrétaire) en fait foi et témoignage. «L'écrivain» se dit en arménien groł, *groɣ*; expression symboliqne et emblème pour le dieu mercurien Groɣ - Grawł resp. Grigor - Georgius, < **qruɣur*. Nous affirmons donc l'équation-ci: «Le *Secrétaire*» ou Écrivain (du dieu suprême) Tiur est équivalent au dieu élamite *Ruchura-tir*. Ce *Ruchur-a-tir*, divinité susiane-élamitique est, dans sa forme archaïque *ḫruḫur-a-tir*, identique avec une dyade préarménienne du type *Qruɣur-a-Tiur* c.-à-d. Groł (Qȩroɣ, *Qeroɣur = Grigor-Grigoli) Hermès psychopompos, combiné avec *Tiur*, le Mercure-Hermès ou dieu Logos des Arméniens.

COROLLAIRE.

Mentionnons qu'on a d'ailleurs déjà cherché à expliquer le symbolisme de «l'écrivain-secrétaire» en partant du nom Tiur ou *Tiwr* même, que P. Jensen proposait d'expliquer par le pers.-arm. *dȩpir*, *tȩbir*, *debîr* «écrivain» (loc. cit. p. 186).

Article XI.

Arm. *Aṙnak* et arm. *Neṙn (Nerhęn).*

Armén. *Aṙnak* le démon de la mort, génie funèbre, ange conducteur des âmes trépassées. Dans le livre du Prochoron (Histoire mythique-légendaire de S. Jean Evangéliste) le magicien Kinopas dit: «J'envoie *Aṙnak* „le méchant" dans la maison, où il est, et je demande son âme de lui.» Ibid., plus bas, le même postulat se réitère par la bouche du Déve: «J'envoie comme messager le mauvais ange, et je lui demanderai son âme.» Aṙnak, qui nous est encore attesté[1] en Arménien moderne comme synonyme de Grol-Kroγ «ange de la mort»[2], est donc identique à Groł. Il est le génie du Fatum et de la Destinée à la fois, et il est Hermès Psychopompos. Il s'agit manifestement d'un dieu périodique, régulateur de l'évolution des siècles et époques (Kalpas). Son nom, d'origine préarménienne, s'éclipse dans la littérature classique, pour ne réapparaître plus tard que dans une sous-couche dialectique. Il nous est transmis, pour l'antiquité, dans l'*Histoire d'Arm.* de Moïse de Chorène, sous la même forme, *Aṙnak*, où il figure comme dénomination d'un régent (mythique) de la lignée des Haïcanides, entre Haykak-Ampak et Chavarš-Norayr.[3] *Aṙnak*, vulgairement interprété comme «le preneur, l'enleveur» [des âmes], se dévoile être la forme travestie d'un original du type **aNrak* ou **aNṙnak*, **anurak*, **anurnak*, provenant d'un thème **nęṙ-n*, *nuṙ-n* ou *neṙ-en*. Il n'est qu'une variation phonétique d'un autre génie apocalyptique arménien, qui s'appelle *Neṙn* ou *Neṙęn*, «l'Antéchrist» des Arméniens chrétiens, mais en réalité le génie périodique d'un cycle de 600 ans, d'un *Nêr*, terme chaldéo-babylonien signifiant la période de 6 siècles. Ce terme a été superficiellement expliqué par les auteurs chrétiens-arménologistes, comme dérivant du cruel empereur romain Néron! Sur l'étymon et l'origine de *Neṙn* nous renvoyons à l'exposé détaillé d'un de nos précédents ouvrages.[4] — *Aṙnak* < **aṙunak* paraît être apparenté au hittite *aruna* «la mer», *Arunak* N. pr. de la «Déesse de la Mer». — Mais, il y a plus, *Aṙnak* se décèle, de plus, comme intimement lié avec la

---

1 Alishan, *Hin Havatk'* pp. 226—28.

2 Adjarian, *Arm. Dialekt.* Lex. p. 133.

3 Mos. Chor. (ed. Venet.) p. 43. A la rigueur il sera licite de reconstruire un prototype **Narn-ak.*

4 Karst, *Grundst.* § 88 (p. 90) et § 117 (p. 119).

divinité assyro-babylonienne *Nergal.* Dans sa forme plus primitive, **Nẹrak* (ou *ᵃNrak*), l'armén. Arnak se montre congruent avec *Nergal*, qui préside au royaume des morts.

Armén. *Aṙnak - Neṙn* et *Groł - Graᵛl* paraissent ainsi en relation intime avec Nergal. Cf., comme apparentés éloignés : les Nartes de la mythologie ossète ; les Nornes et le dieu Nordr germains ; la Nortia étrusque, déesse du Destin.

Article XII.

Armén. *Aray* et l'asianique Êr Pamphilos ; arm. *Aralez* (*Jaralez*) et le chald. sumérien *Aralu.*

Iaralez ou, dans sa graphie postérieure, *Aralez*, le pendant arménien d'Anubis, figuré, comme celui-ci, en forme humaine avec tête de chien, est une hypostase de Groł, c'est-à-dire Hermès Psychopompos. Arā (Aray), fils d'Aram, l'amant revêche de Shamiram (Sémiramis), ayant été tué en guerre contre les Assyriens, est censé, d'après le mythe authentique de la version préchrétienne de ce sujet, avoir été ressuscité et rappelé à la vie par les Iaralez, à l'instigation de la même reine-déesse Shamram.[1] Un fait analogue est raconté par rapport au général Mušel (Mouchegh) le Mamiconien, mort en 375, dont le cadavre fut exposé sur le balcon de la tour de son château par ses gentiliciens, qui déclaraient : «Parce qu'il a vécu en héros, les Aralez descendront et le ressusciteront de la mort.»

Le mythe d'Ara (Aray) a été reconnu et démontré depuis longtemps par N. O. Emin, comme produit authentique - arménien. La divinité Iaralez (Aralez), représentée ordinairement comme une pluralité, est ostensiblement apparentée au Hadès chaldéo-mésopotamien, *Aralu* ; elle appartient à cette espèce de génies plutoniens, représentée par le Chrysaor carien («le chien d'or»), le Cerbère égéen etc.

Le mythe d'Arâ et d'Aralez n'est pas d'origine araméo-sémitique[2], mais de provenance protophrygo-alarodienne. Il ne saurait être

---

[1] H. Gelzer, *Armen. Götterlehre* p. 130. — Sandalgian, *Hist. Arm.* II 754 ss. — Mos. Chor. I. 15. — Fauste de Byzance, V 35, 36. — Eznik, I, 24. Ces deux derniers mentionnent le nom de la divinité, tandis que Moïse ne fait que rapporter leur mythe, sans citer expressément le nom de ces génies.

[2] Contre H. Gelzer, op. cit. 129. Ainsi encore P. Jensen (op. cit. 184) propage la fausse théorie d'une origine araméenne du dieu Aray, fondée sur la futile allégation de sa filiation du héros *Aram*, lequel, dans le mythe, n'a rien à faire avec l'ethnicum des Araméens. Cf. la judicieuse réfutation de cette erreur, chez J. *Sandalgian*, op. cit. II pp. 665—69.

revendiqué pour «araméen» qu'en tant que le domaine culturel hétito-alarodique s'étendait originairement aussi sur le territoire syrien; «araméen» serait alors à entendre dans le sens de syrien présémitique.

Aram, cité comme père d'Aray dans l'épopée mythique, remonte à un original *Haram ou *Harmay, qui est à identifier avec le dieu *Hermès* des Egéo-Pélasges ou, plus exactement, avec Imbramos, le Mercure des Cariens. Arâ ou Aray, fils de cet Aram (Imbramos) est identique à *Êr* ὁ Ἀρμενίου (Plat. rep. I. 9, c. 61); le mythe qui ce rattache à ce héros «pamphylien» d'après Platon — donc asianique en tout cas — est trop connu, pour être répété ici. L'épithète d'*Arménios*, attribué à Êr (Ἥρ), n'est pas à interpréter dans le sens ethnique, mais à considérer comme purement généalogique: «Er, fils d'Armên ou de Haram-Aram.» La relation de Platon relative à *Êr-Armenios*, avec sa magnifique digression sur l'immortalité des âmes, est découlée d'une source asianique, comme c'est universellement admis. — La déesse Sémiramis, dans ce contexte, et son intime relation avec Aray, nous paraît également présémitique, japhéto-asianique; elle appartient au cycle mythique de la divinité ibéro-caucasienne Thamar, respectivement à celui des Amazones pontiques. — La mère de cette Sémiramis, la déesse proto-araméenne Derketis-Derketô (Atergatis), peut être également revendiquée au domaine cultuel-mythique des Urartéo-Protoarméniens; sa légende est restée survivante dans les régions riveraines du Lac de Van, dans le récit rapsodique de *«l'âtre sacré»*.[1]

COROLLAIRE 1er.

Arai-Êr appartiennent évidemment au même cycle hermaïque qu'Erôs Protogonos, Phanês-Êrikapaios, Erechtheus ou Erichthonios. Comme Hayk, de même Erôs est un génie à l'emblème de l'arc. Son épithète Pamphylos ou Pamphylios n'est pas à comprendre dans le sens ethnologique d'originaire de Pamphylie, mais dans le sens mythique; Pamphylos (Er) équivaut ici à Pompilius, nom théophore (Numa Pompilius), pour l'explication duquel nous renvoyons à notre article supplémentaire nº XL.

---

[1] Communiqué par Gr. Chalatiantz, *Armen. Bibl.* tome IV pp. XXVII—XXX.

COROLLAIRE 2.

Si on ose combiner Aralu - Aralez avec le mauvais génie *Alu* de la mythologie suméro-babylonienne, il faudra mentionner ici également encore *Al* ou *Alk‘*, qui chez les Arméniens figure en croyance populaire comme «démone aux cheveux de serpents, ongles d'airain, dents de sanglier, malfaisante et ennemie acharnée aux femmes enceintes, et aux enfants nouveaux-nés». Pour la description détaillée, voir *Biurakn*, année 1898 p. 296 sq. et 1899 p. 70; Alishan *Hin Havat*, pp. 222—225. Avec ce dernier nous sommes enclin à la comparer avec la déesse norroise *Hel* (gothique *Halja*, v. haut-allmd. *Hellia*), fille de Loki et de la géante Angrboda; de même Hel, notre *Al* < *Hal ou *Alk‘*, doit avoir originairement été la déesse de l'Enfer. Cf. cependant aussi en Hittite: *alwanzak* «ensorceler», *alwanzatar*, *alwanzeššar* «sorcellerie, maléfice», et *alija* «oiseau de présage», *alalima* «épouvante».

Article XIII.

Hayk: Apollon.

En faisant abstraction de sa fonction secondaire de Phylarque ou Héros éponyme du peuple arménien, dont le nom ethnique indigène est *Hay*, plur. *Hayk‘*, nous n'étudierons ici Hayk qu'exclusivement sous le rapport mythologique, en sa qualité de Divinité. Ce dieu Hayk nous offre différents aspects ou phases:

1° *Hayk*, Dieu Colonisateur: l'épopée mythique, à nous transmise par Moïse de Khorène, nous le représente comme chef de tribu, transplantant sa peuplade d'Assyrie-Babylonie, domaine du roi-«titan» Bel («Belos») en Arménie. La région de son premier établissement est celle du lac de Van, d'où les «Haycanides» se répandent ensuite dans la province de *Harkh*, située au nord-est de ce lac, pour s'établir dans leurs migrations ultérieures jusqu'en Airarat (province centrale) et ultérieurement. Hayk, comme colonisateur, trouve un pendant dans Apollon *Ktistês*, *-Archegetês*, *Oikistês*.[1] Le pendant mythologique de la migration de Hayk en Harkh est d'abord celle d'Aigyptos-Danaos en Argos. Puis, en faisant état de Kadmos, petit-

[1] O. Gruppe, *Gr. Myth.* II pp. 1230—1234.

fils de Hayk, qui est doté en première ligne d'un domaine colonial, et qui joue un rôle éminent dans la guerre de Hayk contre Bêl, il faudra en outre statuer un parallélisme entre les migrations colonisatrices de Kadmos le Phénicien et celles de Hayk-Kadmos. Le pays de Thrace (Thrakê), qui figure comme terme primordial de la migration kadméenne, est, dans le sens mythique, certes identique avec le Harkh de l'épopée arménienne: *harkh* remonte à un original *t'harkh*, qui paraît encore avoir survécu dans la narration biblique de l'établissement des Thérachites dans la Mésopotamie septentrionale. — Harkh, Thracia mythique et pays de Thérah ne sont que trois termes modifiés désignant équivalemment une seule et même entité.

Relevons spécialement l'attibut de *Aiakos* ou *Aisakos*, *Aisrakos*, combiné avec Apollon en Locris, Phocis et Crète, en tant qu'il s'agit de sa fonction de *Ktistês*.[1] Cet Apollon-*Aiakos* (Aisakos) rappelle singulièrement notre *Hayk* arménien.

2° *Hayk*, Dieu archer, qui, pareil à Tell, abat le tyran Bel d'un coup de flèche, correspond absolument à Apollon dans la même fonction d'archer: Apollon *Hekêbolos*, *Hekatebolos*, *Hekatos*; *Hekabe* et *Hekatê* (Artemis), *Hekaergos*, et *Hektor* (fils d'Apollon) sont autant de phases similaires entre Apollon-Artemis et Hayk le «titan» archer.

3° *Hayk*, divinité astrale, signifiant: *a*) ordinairement la constellation de l'Orion[2]; *b*) parfois la Balance (signe zodiacal), *c*) parfois encore la planète Mars (arm. *Hęrat*). Cf. Apollon, comme génie sidérique (soleil, étoiles). «Le grand Chien» (Sirius), étoile de la constellation d'Orion, se rapporte à Apollon Κυνηγέτης; Belos, antagoniste de Hayk, est intitulé «*Chien*» par celui-là. La «ceinture de l'Orion» ou «Verge de Jacob» s'appelle en Arménien *hoviv* «le pasteur, berger, pâtre»: et Apollon analoguement est le «Dieu-*Berger*, le «pâtre» ou «conducteur de troupeau»: Apollon *Nomios*, *Poimnios*, *Poimneios*.

4° *Hayk*, dieu cyclique, périodique, représentant de l'évolution des époques cosmiques-astronomiques, en ce sens que l'étoile cani-

---

[1] O. Gruppe, *Gr. Mythol.*, I. 89 sq.

[2] Instructif est à cet égard la version arménienne du Livre de Job. cap. XXXVIII, v. 31: «et as-tu onvert le voile du *Hayk*»; Septuaginta: καὶ φραγμὸν Ὠρίωνος ἤνοιξας; — Isaïe, cap. XIII 10: «Car les étoiles du ciel, avec le Hayk... ne donneront plus de lumière; Septuaginta: οἱ γὰρ ἀστέρες τοῦ οὐρανοῦ καὶ ὁ Ὠρίων... τὸ φῶς οὐ δώσουσι.

cule de la constellation d'Orion-Hayk, le Sirius ou (égypt.) Sôthis, effectue une période astronomique, dite période de Sôthis ou de Sirius. Or à cette période sothiaque (égyptoïde) de 1460 ans correspond en Arménie une analogue, comportant 1460 ans (resp. 1461), période qui s'appelle en arménien *Haykin šęrdjan*, i. e. «*la période de Hayk*[1] ou de *Haykęn*. — Hayk est donc un Dieu périodique-cyclique tout analogue à Apollon-Hélios en tant qu'il figure comme régent des saisons, de l'évolution du ciel astral, des saisons, époques et périodes cosmiques.[2]

5° *Hayk*, dans sa phase estivale, d'astre brûlant, desséchant et léthifère, correspondant à la fonction d'Arês-Mars: comme constellation terrible il apparaît chez Mechithar Anetzi, Astronomie; Mech. Gosh: «Quelques astres sont pestifères (pernicieux), tels que ce Hayk, et d'autres sont bons.» D'après la croyance populaire, quiconque naît sous l'astre de Hayk, meurt par le fer. Dans le *Yaismavourk'* (sous la date du 21 octobre) il est dit: «Un signe apparut dans le ciel: du feu au dessus des 7 étoiles du *Haykęn.*»

A quoi correspond Apollon Λοίμιος, Ὀλέθριος, comme démon pernicieux, promoteur de la peste et de fléaux analogues.

* * *

Hayk est Orion-Arês d'un côté, et de l'autre il correspond à Apollon-Hekatebolos.

Les migrations de Hayk correspondent à celles d'Apollon-Hélios, qui durant la période hivernale se transporte tantôt en Lycie, tantôt en Ethiopie, ou encore et surtout chez les Hyperboréens dans les régions du Nord: l'Apollon *Hyperboreios* est le pendant du demi-dieu Hayk, qui est émigré vers le septentrion, «dans la terre d'Airarat, i. e. le Nord», où le tyran-titanique Bel lui envoie ce message-ci, afin de l'en faire retourner: «Tu t'es acharné à t'établir en habitation, lui dit-il, parmi les *frimas des glaces*; mais laisse fondre en te réchauffant la froideur de ton caractère glacé, superbe! et en te soumettant à moi reviens vivre en paix ici, où il te plaira, en t'établissant dans mon pays» (Mos. Khorên, I cap. 11).

---

[1] Cf. à ce sujet: P. Léon M. D. Alishan, *Haykęn. Le Haygh, Sa période, et sa fête,* Paris 1860. — J. Karst, *Grundst.* p. 195 ss.: «*Hayk u. die Hayk-periode*» (Lpz. 1928).

[2] O. Gruppe, *Gr. Mythol.* I 940, II 1242.

L'attribut de l'Arc, caractéristique à Hayk, aussi bien qu'à Apollon Hekatebolos, nous autorise à retrouver cette Epiklesis dans une phase d'Apollon, celle d'Apollon *Eleleus* (Macrob. *S* I 17, $_{46}$). Eleleus serait à combiner avec arm. *aleln* «l'arc»[1].

Hayk abat Belos comme Apollon tue Pythô, Typhôn et Tityos. Sa rébellion rappelle celle de Feridun-Kâweh contre le tyran Dahaka-Zohak.[2]

Belos-Bel représente, dans l'épopée arménienne, à la fois Nebroth-Nimroud et Zohak.[3] Cependant Nebroth-Nimroud est généralement classé comme identique avec la constellation d'Orion, le grand chasseur et géant. Or, Oriôn étant lui-même = Hayk dans le mythe et le calendrier arménien, il s'ensuit qu'il y a inconséquence dans l'épopée; Hayk-Orion tue Bêlos-Nebroth, qui est lui-même Oriôn. Cette incongruence n'est peut-être qu'apparente; car *Hayk* est l'ensemble des astres de la constellation Orion; Belos en est une partie, à savoir l'étoile Sirius, le *Chien* de l'Orion. Les deux paraissent comme 2 antagonistes séparés. — En réalité il s'agit toutefois d'une espèce de suicide: c'est le suicide de la divinité Belos, laquelle d'après Bérose (Eusèbe, Chron. cap. II) s'abat la tête, afin de mélanger son sang avec de la terre à l'effet de la création de l'homme primitif.

D'ailleurs il existe un passage dans le rapport mythologique de l'Hist. de Moïse de Chorène, relatif aux Haycanides qui nous re-

---

[1] Analoguement peut s'appliquer le Dieu syrien Elaiagabal d'Emesa, Var. *Elegebelos*, *Eleaga-balos*, *Alaga-balos*, une autre phase d'Apollon-Helios: au lieu de «l'arc», pourtant, il est possible de tabler ici sur un etymon basé dans l'arménien *ełegn* «le roseau»; de sorte que cet Apollon syriaque se rapprocherait de l'arm. Vahagn-Vahêvahê, le Dieu à emblème de roseau. — Apollon *Alexi*-Kakos nous suggère l'idée que cet *Alexi* n'est que la transcription hellénique du même terme arménoïde, signifiant *arc*, res. *roseau*; *ałełn*, *ag-eγ(n)* «arc», *ełeg-n* «roseau». A la même catégorie appartient encore *Hêlel*, le dieu assyrien de l'étoile du matin, resp. Hêlios; Hêlel est «le resplendissant, le fils de l'Aurore, tombé du ciel», prototype du Phaéthon grec (Gruppe, Gr. Mythol. 959).

[2] Le Belos de l'épopée arménienne concorde essentiellement avec le Dieu assyro-babylonien Bêl. Ce dernier est le Dieu de la terre, ba'al du monde terrestre, appelé stéréotypiquement: «le roi des pays», «le seigneur des Régions»; en même temps ce Bêl, sous sa phase conjugée de Bel-Enlil (dieu de l'ouragan) est le roi-suzerain des Anounakis ou dieux terrestres, génies chtoniques. Tout analoguement le texte de Moïse Chorêne présente son Belos comme une espèce de grand roi conquérant, dominateur des pays, dont Hayk, le Héros demi-dieu arménien, n'est qu'un vassal tributaire.

[3] Chez l'historien *Johannes Katholicos*, qui raconte le même mythe de Hayk, son antagoniste assyrien s'appelle en effet *Nebrôth*, resp. «*Nebrôth qui est Bêl*» (*Joh. Cath.* Hist. arm. [ed. Mosk.] pp. 11, 29-30).

late ceci : «Par rapport à *Haykak* ils disent qu'il a vécu sous [le règne de] Belochos, et qu'il avait suscité certaines rébellions inconsidérées, et qu'il y a trouvé sa mort.»[1]

Ce *Haykak* n'est qu'une variante de notre Hayk, avec lequel il est à identifier. Cet important passage nous énonce donc que c'est Hayk-Haykak et non pas Belos (Belochos) qui est tombé victime dans une guerre de rébellion. Cela concorde parfaitement avec le mythe hellénique d'Orion, lequel est tué par Artémis (Hom. Odyss. V 121). Il faudra évidemment voir dans cette formulation la version originaire arménienne de la légende de Hayk, tandis que la version officielle, proclamée emphatiquement par Moïse Chorêne, représenterait une modification postérieure, effectuée sous la tendance patrioque de présenter *Hayk*, héros éponyme des Haycano-Arméniens, comme un héros idéal, parfait sous tous les rapports.

D'après cette reconstruction de la légende, Bel (Belos) ou Belochos serait Apollon-Helios proprement dit ; Hayk en serait une phase ou substase, l'aspect Arês-Orion ou martial de la dyade Apollon-Artemis.

ETYMOLOGIE.

Hayk ou Haykȩn a été (par L. Alishan) comparé au dieu *Hyagnis* des Phrygiens. Hayk serait en ce cas apparenté à Vahagn-Vahêvahean. — Il est probable qu'en Hayk il y ait un personnage mixte, une syncrase de deux ou plusieurs êtres divins. Sans faire grand cas de la forme géorgienne de Hayk, qui est *Haos*,[2] il y a deux possibilités d'analyser la divinité Hayk. a) *Hayk* serait issu d'un prototype **Satik*, **sadik*, conformément à la loi phonétique arménienne de la conversion de «S» initial en «h», resp. de l'élision d'une dentale intervocalique. Ainsi Hayk-*Sadyk* ou *Sadükn* correspondrait au présyrien-asianique *Sydyk* (Sydek), le «père des Cabires», resp. au génie syro-phénicien Sadykos, père d'Esmûn (Ešmun). La même divinité se recèlerait, d'ailleurs, sous une forme archaïque, pétrifiée, dans le nom de la Pâque arménienne : *Zatik*, terme énigmatique

[1] Mos. Chor., *Hist. Arm.* (ed. Ven.) 1865 p. 43.

[2] *Haos* pourrait être une réminiscence iranoïde : *Kâweh* «le forgeron», vainqueur de Zohac. Ou bien encore *Haos* remonterait à un original **Saos*, *Sôs*, qui concorderait avec l'oracle de *Sôs* à Armavir ; cf. l'Apollon *Sôter* et le dieu asianique Sôzôn-Sôson (Karst, *Grundst.* p. 125 sq.).

jusqu'à présent, mais qui s'explique parfaitement en admettant l'hypothèse que *Zatik* est une transcription inexacte, faite «ad hoc» sous le point de vue chrétien, d'un original *Satik* ou *Satyk*, qui serait identique à la désignation de Sydyk, Sydek, et aurait signifié d'abord l'Equinoxe printanier. Ce *Satik ou **Satikn* serait encore identique avec la divinité des Ossètes *Satinik* (Satenik), resp. avec *Zadén*, «Dieu ibéro-géorgien».[1] b) *Hayk* sous une seconde phase, dériverait, d'après la règle arménienne de la transmutation de «p» en «h» (cf. l. patêr: arm. hayr), d'un prototype (préarménien) **patik*, **pataik*.

Ainsi nous aurions dans Hayk une syncrase, un syncrétisme de 2 êtres divers: 1° Sadyk-Sydek; 2° la divinité kabirienne des *Pataikoi* (Pataeci); sous cet aspect Hayk serait apparenté à Héracle tyrien Πάταικος ou Παταῖκός.[2]

REMARQUE. Notons ici encore, pour entière documentation, la théorie de M. Joseph Sandalgian qui voit dans le demi-dieu *Hayk* une transformation d'une ancienne divinité ourartéenne-alarodique, *Ua(s)* ou *Hua(s)*, dieu des vents et de l'air «qui avait réuni dans sa personne les dieux Vâyou et Vâta des religions zoroastrienne et védique». Hayk serait d'après cela primitivement un *Vâyou* resp. *Hua(s)*; sa forme actuelle, Hayk, serait le résultat d'une assimilation au nom ethnique des Arméniens, Hay, pluriel Hayk'.[3] — En faveur de cette théorie l'on pourrait alléguer encore le terme *Hao-s*, par lequel les Annales Géorgiennes désignent le héros divin des Arméniens. — Toutefois, malgré l'ingénieuse combinaison de cette explication, l'on y objectera: a) la forme précise du nom de la constellation d'Orion, en arménien *Hayk*; cette appellation authentique suppose une divinité réelle, très ancienne, dont le nom à secondairement passé à la dite constellation; — b) le caractère problématique de la divinité *Ua(s)*-*Hua(s)* du panthéon ourartique,

---

[1] L'explication vulgaire, usitée jusqu'ici du terme *zatik* «Pâques», dans le sens de *zat-umn* «la séparation», comme si zatik dérivait de la racine *zat* «séparer, isoler, détacher», se base sur une étymologie populaire, injustifiée; elle est à répudier. — Par contre le savant P. Lev. Alishan a judicieusement déjà deviné la vraie origine de la fête *Zatik*, laquelle il déduit d'une divinité payenne de même nom, conformément à notre propre théorie (Alishan, *Hin havat*, p. 315).

[2] Une troisième hypothèse est celle-ci: Hayk, en tant que synonyme à *Oriôn* serait issu d'un original *Ayk-*, Aiq-. Or il est avéré que le mythe de l'Oriôn est essentiellement apparenté à celui d'*Aigeus*. *Aigeus* a été dans certains cultes employé comme terme synonyme d'Orion (Gruppe, *Gr. Myth.*, I. 586 sq.). Par conséquent *Hayk*, dans le rôle de l'Orion, serait identique à la divinité *Aigeus* des Pélasges-Grecs.

[3] J. Sandalgian, *Hist. de l'Arménie*, tome II p. 618 sqq.; p. 748 sqq.

trop peu connue, pour qu'on puisse établir sur une si faible base une théorie étymologique-mythologique si importante. — En tout cas le problème aurait besoin d'un examen plus approfondi, avant de pouvoir porter à son sujet un jugement définitif.

Un autre argument, proféré par M. J. Sandalgian en appui de son hypothèse, nous semble plutôt parler en faveur de notre doctrine de l'authenticité du nom et du personnage divin de Hayk; à savoir le fait que certains textes de l'ancienne littérature mentionnent une pluralité de *Hayk's*, ce terme pris dans le sens de Titans, Géants mythiques, de Héros de l'armée sidérique. Ainsi est-il le cas dans la Version classique-arménienne des Œuvres de Philon Jud., chap. XCII, éd. Venet. 1826, p. 66, où il est question d'un grand nombre de *Hayk's*; en même temps le traducteur arménien attribue leur origine à des génies célestes et terrestres, à des anges et des femmes mortelles, d'où naissent des titans pareils aux *Hayks*. «L'être des anges est spirituel; mais il arrive souvent qu'ils prennent la figure des hommes pour satisfaire aux besoins de la nature, comme par expl. dans ce cas où ils ont des relations avec les femmes pour engendrer des *Hayk's*.»[1].

Ceci concorde parfaitement avec l'épopée haycanienne, qui, selon Mos. Chor., représente Hayk comme Géant, ou mieux comme Titan, du genre du demi-dieu Oriôn. Le fait de la dissolution de la divinité originaire en une pluralité de génies subordonnés, qui figurent autant de phases de la divinité primitive, est un phénomène très commun en mythologie. Les Hayk's peuvent ici s'entendre comme l'assemblage des étoiles de la constellation d'Orion, y inclus les Pléiades, Sirius, l'étoile du Matin et Soir, bref les divers génies sidériques et planétaires, ayant un rapport direct avec le Dieu du Soleil, et sa course à travers l'Ecliptique.

Bref, nous concluons: Hayk subsiste comme entité mythologique, comme phase de l'Apollon chez les Arméniens. Avec cela nous ne nions nullement la possibilité d'une influence exercée par les mythes perses de Rostom, de Vayou, de Feridoun etc. sur le récit des combats de Hayk avec Bêl, lequel se trouve substitué chez Mos. Chor., d'après Sandalgian,[2] au tyran Biurasp Aždahak ou Zohak des Iraniens.

Finalement, il nous reste à mentionner ici encore un mythe assyrien, qui paraît être un doublet ou variante modifiée de la légende colonisatrice de Hayk, transmise par Moïse de Chorène. D'après le récit y afférent de Cédrénus (p. 28 ss.), «*Thuros* (Θοῦρος), successeur légendaire de Ninos, appelé chez les Assyriens tantôt Arês (cf. arm. *Aray*), tantôt *Bêl* - Ba'al, et divinisé par le culte

[1] Phil. Jud., *Œuvres en Arménien*, cap. 92, p. 66.

[2] J. Sandalgian, op. cit. 752 sqq.

public, après avoir vaincu le géant Kaukasos,[1] un Japhéthide, et conquis son pays, marcha finalement en Thrakia, où il s'établit, et où se trouve également sa sépulture». Ici les rôles se trouvent intervertis par rapport à la version arménienne du mythe en question: le géant Kaukasos, tué par Thuros-Bel, correspond réellement au Bêlos de Moïse Chor., nominalement ou phonétiquement il équivaut plutôt à Hayk; car Kaukasos paraît n'être,[2] dans le dit contexte, que la transcription de Haos < *khaos *< Khawos, la dénomination ibéro-carthlienne de Hayk; Thuros-Arês ou Thuros-Bêl se substitue au rôle de Hayk; ce dernier est Apollon, tandis que Thuros-Bel correspondrait à Horapollo (Hôros-Apollo) ou à Σούριος Apollo. Le nom chorique du mythe de Cédrène équivaut à *Tharkia > **Harkia*, ce qui nous ramène à *Harkh*, la région mythique arménienne de l'épopée arménienne, théâtre de la lutte entre Hayk et Belos et de la première colonisation de Hayk. Arês (Thuros) est le Haycanide *Aray* ou Ara-gel, un doublet de Hayk-Bel. L'identité de la dyade Thuros-Kaukasos ou Thuros-Bel avec le couple Hayk-Bel ne saurait être contestée.[3]

En combinant Hayk à Thouros, nous gagnons un couple Hayk-Thour; celui-ci serait le véritable original de la divinité troïque, dont les Hellènes ont fait un *Hectôr*, et qui n'est qu'une substase d'Apollon, resp. Mars-Arês. Ce Hayk-Thur réapparaît encore en Euscara-Basque, sous forme de Haithor (Aithor), le patriarche mythique des Basques, dont les sept filles légendaires correspondent exactement aux 7 étoiles, qui d'après la tradition arménienne constituent la constellation de Hayk-Orion.

Pour plus de détails sur Hayk, en tant que génie périodique-cyclique, dont la fonction est analogue à celle de Vanatur-Amanor, nous renvoyons à l'article afférent de notre ouvrage *Grundst. mittelländ.-asiat. Urgeschichte* pp. 195—198; spécialement à notre exposé sur le rapport entre Hayk et Ŋebroth-Nemrod (Bel) ibid. 197.

---

[1] Cf. plus bas, notre article XXXV: «*Le dieu Kaukasos*».

[2] «*paraît*» disons-nous; car le problème reste à examiner plus critiquement encore.

[3] Cf. notre *Grundsteine*, p. 215.

COROLLAIRE 1er.

Le personnage de Hayk est polymorphe, selon ses divers aspects ou phases. En tant qu'antagoniste de Belos (le Soleil sous son aspect pernicieux) Hayk représente une phase ou période lunaire, probablement la faucille de la vieille lunaison, arab. *hilâl*, héb. *hêilêl* phase lunaire, la lune en faucille, le croissant. Selon d'autres interprètes: «l'étoile du matin». C'est ce qui est figuré dans le mythe de Hayk par l'emblème de l'arc, en arménien *aleln* «l'arc», emblème de victoire chez les peuplades de l'ancien Orient asiano-alarodo-caucasien. Cf. sous ce rapport notre exposé y-afférent dans notre ouvrage *Grundst.* pp. 201—204, auquel nous ajoutons encore ceci: *Hayk* ou *Haykn* peut s'identifier à *Agènor*, frère de Belos et père de Kadmos et d'Europe. Cf. berbère *aïour*, *agour* kopt. *ioh* < iorh «lune», hebr. yareaḫ.

COROLLAIRE 2.

Aithor-'Haitor, le patriarche mythique des Euscaro-Ibères, remonterait à un prototype *ayturḫ, *yaturχ; de même *Hayk* paraît être la transformation arménoïde d'un original **yayuk* < ayduk < **aydurh*, **yaturḫ*. En d'autres mots: le héros mythique des Préarméniens ou Phrygo-Alarodiens serait identique au divin ancêtre, *Haytor-Aithor* des Ibéro-Euscariens. D'après son étymon, le terme en question signifie la «lune»: berbère-kham. *ayour*, *agour* «lune», forme altérée d'un original probable *ail'our*, *aidourḫ*; égypt. iôh, *iorh, *idiorḫ «lune». A ce clan appartient encore Apollon et Asklepios *Iatros*, c'est-à-dire **iatruχ* ou **iaturχ*; cf. Poseidon *Iatros*. Cf. notre *Grundsteine* p. 201 sq.

Article XIV.

Le cycle mythique des Haycanides et le culte des Cabires de Samothrace.

Armenak (var.: *Armeneak*, *Aramaneak*) et *Kadmos*, les proches descendants de l'archégète Hayk (Mos. Chor. lib. I, cap. 10-11) correspondent au couple Harmonia-Kadmos de la tradition grecque,

équivalents à la dyade Harmonia-Kadmilos (Kadmos) des mystères de Samothrakê.[1]

Le Haycanide Amasiay (Amasia), petit-fils d'Armenak (v. Mos. Chor.) remonte à un original **ḫamasia*, qui est *Camasê*, *Camenê*, apparentée à la divinité éphésienne des Amazones: **ḫamazuni*; cf. le nom gentilice préarménien *Amatuni*. Le régent mythique *Amasia* est intimement lié au culte de la sainte montagne Masis (Ararat); Mos. Chor. lb. I, cap. 12.

Harmay, petit-fils d'Amasia, forme avec son fils *Aram* (*Haram) et avec son aïeul *Armais* (*Ḫarmais), le «fondateur d'Armavir», une triade hiératique, qui est équivalente au cabire *Hermês-Hermaios* de Samothrace. Au même cycle asiano-pélasgique appartiennent encore: Aray-Sémiramis, déjà par nous identifié avec Êr Pamphilos (d'après Platon) et Arês-Aphrodité; Semiramis elle-même, dans cette combinaison mythique, n'est point sémitique, mais préchamitique-asianique, car elle correspond à Imbramos (*himram, *simram) le Hermês des Cariens. — Le Haycanide *Paroyr* avec son doublet *Parêt* se compare à *Paris*, fils de Priame. Le Haycanide *Skayordi*: cf. cabire *Axieros* pour **askęveroϑ*, *askajorϑ (cf. Axiokeros). Le Haycide *Hoy*: samothrac. Hyes; cf. Κοίης, Κόης, prêtre des mystères samothraciens; cf. alban. *hüi* «Dieu».

La divinité *Armenak-Aramaneak*[2] avait son centre de culte à A r m a v i r, métropole archaïque de l'Arménie.[3] Conformément au caractère hermaïque-mantique d'Armenak et de son clan (Harmay, Aray, Cadmos, Amasia etc.), ce culte se manifestait dans un sanctuaire d'oracle, consistant dans un bosquet de platanes ou peupliers argentés, analogues à l'oracle de Dodone. «*Aray*, fils d'Aray I[er], mourut en guerre contre Sémiramis, laissant un fils, le puissant *Anušavan*, ingénieux en action et en conseil («parole», oracle), surnommé *Sôs* ou *Sôsan-vaniur* (Var. *Sosanuêr*); celui-ci, en effet, était rituellement ordonné et consacré dans le culte du dieu *Sôs* des Platanes d'*Aramaneak* (arm. *sôsi*, plur. *sôsi-kh*) à A r m a v i r, du bruissement

---

[1] Cf. la déesse *Armenia*, mère des Amazones par Arês. — Kadmilos est Hermês. *Erimena* est le nom théophore du onzième roi d'Ourartou; *Arami* celui du premier roi de cette dynastie (env. 860—843 av. J.-C.).

[2] Cf. encore comme nom théophore, découlant de la même divinité, celui du roi *Erimenas* du royaume urarto-chaldique (circa 625—603); cf. *Arame*, roi primitif d'Urartu.

[3] M o s. C h o r. I, cap. 20.

des rameaux desquels, selon leur mouvement respectif provenant du souffle plus ou moins doux ou violent de l'air, la nation indigène haycanienne de ce pays avait coutume de recevoir ses oracles, et cela depuis des temps immémoriaux» (*Mos. Choren.* livr. I, cap. 20, Ed. Venet. p. 44). Pareillement, avec la leçon *Sôs-anuêr*: «Le Platane (ou: «peuplier argentifère, peuplier blanc», arm. *sôsi*) à Armavir, à la porte du palais royal, lequel fut vénéré[1] par *Anušavan,* le rejeton d'*Arayean*, c'est pourquoi il fut appelé *Sosanuêr*» c.-à-d. en arménien «consacré au Platane» (Gregoire Magistros). — Ce même titre lui est attribué également chez Jean le Catholicos: «laissant survivant un sien fils *Anušavan-Sosanuêr*». Une étude détaillée des sources originales aboutit à cette conclusion-ci: une divinité de nature apollinaire, génie d'oracle et Logos culturel, était vénérée par un culte ordonné rituellement, sous le nom de *Sôs* ou *Saus*, *Saws,* resp. aussi *Sôsan* et *Sausan*, ainsi que sous la désignation plénière de *Sosanuêr* et *Sosan-vaniur*, dans un bocage de platanes ou de peupliers blancs, sur la colline de la citadelle (château fort ou palais royal) d'Armavir. A ce sujet, il importe de distinguer entre:

a) l'expression symbolique de ce culte, moyennant l'arbre *sôs* «platane, peuplier», qui correspond au culte dendrique-sylvestre, généralement usité en Transcaucasie, et se continuant depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

b) une divinité réelle, dont le nom coïncide, soit accidentellement, soit intentionnellement, avec celui du symbole cultuel de l'arbre sus-dit, en ce sens qu'en général la symbolique liturgique tend à rapprocher et à associer ensemble, dans une unité, par une sorte de syncrétisme sacral, le dieu objet du culte et le symbole matériel, lequel par suite d'homonymie ou d'étymologie «vulgaire, verbale» rappelle ce même dieu.

Cette divinité *Sôs*, ou *-anuer*, ou *Sosan-vaniur* d'Armavir représente un génie cyclique, principe et régent d'une période astronomique, d'un Kalpa.[2] Nous supposons qu'en tant qu'entité préarménienne, alarodo-asianique, ce nom *Sôs-Sosan* est radicalement apparenté au terme chaldéo-suméro-accadien *sôs*, à nous transmis par

---

[1] Ou: «administré cultuellement».

[2] Le même thème entre comme élément composant dans les noms théophores suivants: *Sos-armos* (roi mède), *Sos-marês* et *Sos-armos* (roi assyro-chald., Euseb. *Chron.*).

Bérosse comme expression d'une période de 60 ans. Déjà L. Alishan (*Hin Havat.* p. 246) a ingénieusement rapproché notre Sôs-Sosan avec un Apollon *Sôsian*, sous lequel il faut entendre le dieu *Sōzōn*, originaire d'Asie Mineure méridionale, qui se trouve parfois figuré comme cavalier armé de la hache d'arme, et qui a été reconnu depuis longtemps pour être identique à Apollon, dieu des oracles et des révolutions cosmiques-calendriques.[1]

En Susiane, dans la religion des Elamites, la même divinité s'appelle *In-šušinak* ou simplement *Šušinak*: ce qui n'est pas — comme on l'a erronément prétendu — une abstraction du nom ethnique de Susa ou des Susiens, mais un être divin authentique, signifiant primitivement la lune dans le panthéon cosmique-astronomique.[2] Le sens primitif du radical en question, *šuš*, *šôs*, *saus*, *sôs*, a été sans doute celui de «globe», de «circuit», «sphère lumineuse». C'est ce qui ressort pertinemment déjà du terme chronologique ci-devant mentionné de *sôs*, qui chez les Chaldéo-Sumériens, d'après le témoignage de Bérose, exprimait un *cycle* astronomique, la période de 60 ans. C'est ce qui est confirmé en plus encore par une coïncidence tirée du glossaire de la langue tocharienne. Cet idiome contient bon nombre d'éléments non-indoeuropéens dans son lexique, qui est amalgamé avec des résidus provenant de la souche tourano-caucasoïde ou «japhéthidique» — pour nous servir de ce terme, introduit par N. Marr, Trombetti et d'autres —. Entre autres nous y trouvons le vocable *šosi* (*śosi*; variante: *saisse*), qui signifie «le Monde, l'Univers». Nul doute que le Tocharien nous a conservé sous forme de cette expression[3], le thème d'où est dérivé le nom de notre divinité en question.

---

[1] Cf. notre ouvrage *Grundsteine* p. 117 ss., où nous avons tâché de présenter également le Saošyant (Sošans, saošyas), génie messianique des Iraniens, comme issu moyennant abstraction savante-théologique, de la même racine. — Sōzōn, en sa qualité de Dieu-*Cavalier* est un exemple instructif de symbolisme conditionné par l'étymologie populaire ou verbale. Il est évident, en effet, que la qualité de Cavalier a été attribuée à *Sōsōn*, resp. *Sôsian* Apollon par la simple raison que, en sémitique ou par l'intermédiaire d'interprétation sémitoïde du nom de Sōzōn, ce nom divin lui-même aura été vulgairement compris et interprété dans le sens de «cavalier», parce qu'on supposait apparemment que le thème *sôz* ou *sôs* devait être identique ou équivalent au mot hébreu *sûs*, aram. *sûsyâ* (assyr. sisû, égypt. *ssm*) signifiant «le cheval».

[2] Cf. Hommel, *Geogr. u. Gesch. des alten Orients*, I, p. 35.

[3] C.-à-d. expression pré-tocharienne, que cet idiome a lui même empruntée à une sous-couche ethnique-linguistique

Le même dieu asianique *Sōzōn*, resp. *Šušinak* en mythe élamitique, variation phonétique de notre alarodo-ibérique *Sôs*, *Saos*, *Saošan*, est d'autre part essentiellement identique au thraco-phryge *Sabazios*.[1]

Le nom théophore sus-cité, *Sosan-Vaniur*, propre à la divinité en question, est une combinaison de Sôs et de *Vanorê* ou *Vanoria*. Ce dernier représente, comme on l'a exposé plus haut, le principe régulateur du cycle cosmique, de la révolution sidérique, de la tournée annuelle, pareil à Apollon, en tant que régent des siècles. Il s'agit d'une divinité chtonique, adorée dans des labyrinthes ou temples souterrains (Mos. Chor. II 66); la tombe de Vanatur-Vanorê (Amanor) dans Bagavan a été justement déclarée pour être un pendant du sépulcre de Zeus en Crète et de celui de Dionyse à Delphes. Etant donné la cohésion intime de la triade Amanor-Vanorê-Vanatur avec le Sôs (Sôšan) préarménien, resp. avec Anušavan, il faudra en induire un caractère chtonique-plutonique également pour Sôs-Anušavan. On peut donc affirmer, avec une certaine probabilité, que notre divinité d'Armavir, *Sosan-vaniur*, a été l'objet d'un culte à mystères, analogue à celui de Mithra, et que, parallèlement à Vanorê-Vanatur-Amanor, ce culte se célébrait dans des sanctuaires souterrains (grottes, cavernes, labyrinthes).[2] Ce caractère mystique-ésotérique du culte de Sôs ressort d'ailleurs expressément du passage fondamental de l'Hist. de Moïse de Chorène, cité plus-haut, où il est dit qu'*Anušavan* était affilié et reçu en membre consacré dans le ministère de cette divinité. — Il y a lieu de conjecturer que ces mystères de Sosan-Anušavan à Armavir auront probablement porté l'empreinte des mystères Eleusiniens, consacrés à Démeter et Dionysos-Iakchos resp. Dionysos-Zagreus. — En faveur de cette thèse nous citons le nom d'*Anušavan* lui-même, désignation principale de la divinité en question. Ce terme n'est point arien, comme une théorie superficielle a cru pouvoir l'établir, mais il est d'origine ibéro-alarodo-asianique, d'où il a été transféré secondairement sur sol arien-persan et incorporé au panthéon des Irano-Ariens et des Arméniens. Il s'agit de la divinité préarménienne *Anuš*, figurant comme

---

[1] Cf. aussi, comme génies visiblement apparentés: en mythologie ossète les nartes *Soslan* et *Sos-riqo* (Hübschmann, *Sage u. Glaube der Osseten* ZDMG. t. 41, pp. 528, 530, 547, 563.)

[2] Cf. Karst, *Grundsteine* p. 116 sq.

«Mère des dragons» en mythologie arménienne (Mos. Chor. I, c. 30) et qui est apparentée à la déesse Oskia. Sous sa forme persane-pehlevie, Anuš devient *Anoš*, ou *Anošah*, *-ak* (pehl.), et *Noša*, *Noš*, confondue parfois avec l'arm. anoiš «doux, agréable».[1] — Le dieu *Anušavan*, resp. la déesse préarménienne Anuš (Anoiš), est identique avec *Dionysos*. *Nyssa* ou *Nysa*, qui figure en mythologie hellénistique comme lieu de naissance de Dionysos, se retrouve dans notre *Anuša* ou *Anušavan*; ce dernier s'interprète en arménien: «l'habitation (*van* ou *avan*) d'Anuš»[2]. La divinité asiano-alarodienne *Anuš*, *Anušavan* est donc la souche de racine primordiale du Dionysos grec et de son mythe, concernant *Nysa* (ou Nyssa). Dionysos a pour éducateur l'«Arbre», sur lequel grimpe le cep de vigne avec ses pampres: analoguement *Anušavan* s'appelle *Sôs*, ce qui vulgairement a été interprété l'arbre de platane[3]; non seulement *Nysa*, lieu de naissance de Dionys est = Anuš(a), mais ce dernier forme encore le 2^d^ élément du composé *Di-onys-os*. Bref, *Anušavan* est le même être divin que l'égéo-hellénique *Dionysos*, pris sous sa phase d'Iakchos-Zagreus, dieu des Mystères Eleusiniens, des Orphiques et des Samothraques.

Ainsi le culte d'Armavir correspondrait essentiellement à celui d'Eleusis, de Samothrakê ainsi qu'aux mystères thraco-orphiques, formes essentiellement identiques d'une religion préarienne, pélasgo-asianique et ibéro-alarodique, qui auraient survécu après l'immigration des Indo-Européens et auraient été, par ces derniers, adoptées et adaptées à leurs idées religieuses.

Le nom d'*Armavir* lui même est une survivance de l'ancien culte mystique qui se célébrait sur ces lieux: celui de l'oracle d'*Aramaneak* ou d'*Armenak*. A moins que tous les indices ne soient trompeurs, Armavir serait une combinaison de *Harmay* (Hermès) + *ḫavir*; cf. comme nom parallèle: *Arš-avir*, nom théophore d'un ancêtre mythique des Artsrounis (Thom. Arts. 41, 4); cf. arm. *arš-aluš* «aurore». L'élément **havir* dans Aršavir serait le radical du nom des Cabires; Kabeiroi ne sera qu'une travestie sémitisée (les «Grands»)

---

[1] Justi, *Iran. Namenbuch* p. 17.

[2] Cette analyse n'a qu'une valeur populaire, arbitraire. *Anušavan* est un dérivé augmenté du thème *Anuša*, qui lui même paraît apparenté à *Anu*, divinité chaldéenne-assyrienne. L'élément *van* (avan) rappelle Phanès-Vahagn, resp. Vanorea-Vanatur. Anušavan serait ainsi = Dionys-Phanès.

[3] Justi, *Iran. Namenbuch* p. 17.

d'un nom divin pélasgien-asianique, *havêr - ḫavir*, qui se retrouve encore conservé, d'abord en religion préromaine étrusque, dans la Juno *Quiris*, le *Quirinus* (Romulus); puis en Asie Mineure sous forme de *Kybele* (= gr. Hêra?), et dans le nom grusinien de dieu: *ghmerthi*, au thème *ghwthi-* pour les cas obliques (de *γwrit'i* ou *γwęrt'i*)[1]; auxquels s'adjoindra encore, comme essentiellement équivalent, *Imbramos*, le Hermès des Caro-Lélèges, identique à Kadmos-Kadmilos. Imbramos, à dériver d'un original *ḫimr-; cf. Himeros, le parèdre du dieu Erôs, hypostase de Hermès. Armavir < Ḫarma-ḫavir serait ainsi la métathèse du même nom divin qui se retrouve dans le Hermès carien *Imbramos* = **Himr-ᵃram*, resp. en *Šam-ram Semiramis.*[2]

Toute la dynastie dite «haycanienne», telle que nous l'a transmise l'historien Moïse de Khorène (l. I. chap. 10—22 sq.) est essentiellement d'origine m y t h i q u e.[3] En vérité il s'agit du pendant oriental asianique du cycle des Cabires samothraciens, lesquels sont eux-mêmes en corrélation étroite avec: 1° le clan mythique «cadméen», proto-phénicien et carien-asianique; 2° avec le mythe et le culte de l'Artemis Ephesia et des Amazones; 3° avec les divinités Casmenê, Camesenê et Saturne du Latium pré-indoeuropéen, appelé lui-même *Camase* ou *Camasene.*[4]

COROLLAIRE 1er.

Dans notre ouvrage *Grundst.*, § 38, p. 33—35, nous avons exposé plus en détail la filiation de cette divinité hermaïque du type Aram, Harmay, Armenak, Aramaneak, Aramenak, à

---

[1] Le terme n'est pas iranien, comme on l'a prétendu, mais altéré dialectalement par l'influence irano-mazdéenne: ainsi laz. *Ghormoth* «Dieu» est modifié par assimilation à *Ormuzd* (Aramazd); de même le mingrél. ghoronthi < *ghoromthi.* Ainsi encore *γwthi-*, *γthi* «Dieu» est altéré par l'analogie de l'iranien *Xudâ* «Dieu».

[2] Le nom des Cabires paraît être contenu encore: dans l'arménien Juš-Kaparik «onocentaurus, hippocentaurus», être fabuleux, qui faudra peut-être combiner avec les *Dios-Kuroi*, supposé que, dans ce dernier, l'élément Κοῦρ- soit originairement le même nom divin que le *Quiris* et le *Quirinus* «romain»; — à comparer aussi le dieu *Kumarui* du panthéon hittite, dans lequel on pourrait supposer une phase archaïque des Kabires (cf. KBo II. 60, et RHAV 93.

[3] Excepté toutefois certaines réminiscences réellement historiques: telles que celles relatives à certains rois chaldo-urartéens, comme Menuas (Manaz-Kert), Arame, Erimenas; telles aussi la mention de migrations préhistoriques, venues du sud-ouest et de l'ouest pour se porter en Airarat.

[4] Cf. *Grundst.* 132.

laquelle, par l'intermédiaire d'Imbramos, resp. de Semiramis-Šamram, nous avons adjoint encore le dieu philistéen *Marna* ou *Marnas*, divinité principale de Gaza; au Marna palestinien correspond en Asie Mineure le Génie fluvial d'Ephèse, *Marnas* (Roscher, *Myth. Lex.* s. v.). Le nom *Marna* lui-même est une forme altérée de **Marmna* (d'où les Mermnades, dynastie lydienne); et *Marmna encore est une apocope, une simplification hypocoristique d'un ancien composé *Hēi-Marmna, *Hy-Marmna (cf. Hyagnis), dont la réalité nous est garantie par: a) le carien Imbramos < *Himramn-; b) par la déesse syro-préaraméenne Semiramis < *Samramn ou *Semramn.[1]

COROLLAIRE 2.

Quant au *Kadmos* du mythe préarménien de Moïse Chor. resp. de Mar Abbas Katina, il faut distinguer entre 2 entités différentes, amalgamées sous cette appellation grécoïde:

1° le Cabire ou Dieu «phénicien» — i. e. plutôt samothraco-asianique — *Kadmos*, forme grécisée d'un original **Kadmoz* **Chad*ᵉ *muz* (apparenté au dieu *Thammuz*), d'où proviennent: a) le *Kemōsch*, *Khemosch* (ou *Chamos*) péréen, dieu des Moabites et des Ammonites (peut-être aussi des Amorites, De Wette Archaeol. p. 328; Jug. 11, 24), apparenté à Arès, identifié à Ariel «*le Lion de Dieu*» dieu du feu et de la civilisation; b) le Kadmilos de Samothrace, et le clan Casméné-*Caméné*.

2° un être astronomique, dieu de l'Orient, du lever du soleil: en ce sens Kadmos est l'hellénisation du terme hébreu *qedem* «est, orient», qadmonî «oriental». Ainsi dans les passages en question de Mos. Chor. Kadmos figure, géographiquement, comme représentant de tout l'Orient de l'Arménie (Mos. Chor. I cc. 10, 11, 12; II c. 8). Kadmos et sa tribu, avec Sisak, sont «dominateurs dans les contrées orientales, aux confins de l'idiome haïcanien». Cf. ibid. II 14, où la race de Kadmos est citée comme dominante en Assyrie. Sous cette forme et fonction de héros géo-ethnographique les morceaux en question de Mar-Abas doivent être — ainsi que l'a déjà remarqué fort judicieu-

---

[1] Voir notre *Grundst.* pp. 33 sqq.

sement Hr. Kiepert[1] — attribués aux éléments postérieurs, additionnels de l'ouvrage de Mar-Abas-Catina. Dans notre exposé mythologique nous avons conséquemment fait abstraction de cette seconde forme du Kadmos, en ne considérant que le Cabire Kadmoz-Kadmoš, et non pas son homonyme, le personnage géographique Kadm(os), représentant de l'Est.

Dans un ouvrage précédent nous avons tâché d'analyser ce Cabire Kadmoš (Khemoš) sur base d'un radical *qad-* ou *qa'd* signifiant «le cercle, circuit, la tournée ou révolution sidérique»: cf. ägypt. copte *Kto* «tourner», *kote*, *koti* tourner, entourer, ceindre, cerner; «le cercle, circuit» (*kotęs* id.). Kadmoš est dieu du destin, de la révolution cyclique du Cosmos; le mot Κόσμος lui-même, dans sa signification d'Univers, le Monde, le Cosmos, appartient, certes, sous cette même rubrique étymique, comme terme préhellénique, emprunté au cercle de culture pélasge-asianique. Si le gr. χθών < *ẖÞôm, signifie proprement «le circuit terrestre, le globe», il doit tomber sous le même étymon; il s'agirait alors d'un terme emprunté par les Grecs à une peuplade préhellénique, égéo-pélasgique.

Ajoutons encore que le Cabire Cadmos-Cadmilos, conjoint à Harmonia, avait dans les parages thraco-macédoniens et sur les îles adjacentes plusieurs lieux de culte, spécialement dans l'île de Thasos et de Samothrakê. Europa et Héracle dit «le Tyrien» étaient acclimatés dans le culte de Samothrace; culte, qui à notre avis, n'a été que superficiellement sémitisé après-coup, tandis que, dans son essence et origine, il nous paraît être asianique, lélégo-pélasgique, avec des ingrédients chamito-égyptoïdes.[2]

Article XV.

Le génie *Karapet* et les Corybantes.

S[t] Jean Baptiste s'appelle en arménien *Karapet* ou *Qarabied*. Le même terme désigne en outre encore: la divinité apocalyptique

---

[1] Heinrich Kiepert, *Über älteste Landes- u. Volksgeschichte von Armenien (Monatsber. d. Kgl. Akad. d. Wiss. zu Berlin 1869)* pp. 216 ss. et p. 225 sq.

[2] Serv. V *G.* 4, 387; Nonnos 21, 287.

des derniers temps, spéc. aussi Hénoch; puis le Christ en personne, dans le terme consacré *Karapet Tiezeratz* «K. de l'Univers».

Or, sous ce nom de Karapet se recèlent 2 notions différentes: a) le concept du «précurseur, avant-coureur, messager»[1]; b) le nom obsolète, archaïque d'une divinité payenne arménienne. Cette divinité est celle du cycle de la Magna Mater Rhéa-Cybèle, du culte de la caste sacerdotale des *Korybantes*. Karapet, en tant que nom de divinité, nous apparaît comme forme légèrement modifiée du phrygien Korybas, resp. *Korybaϑa*, qui est l'ancienne dénomination de Rhéa-Cybèle elle-même (voir plus haut, notre article VII: *Sandaramet*). Karapet, pour un préarménien **Korybad*, doit donc être revendiqué au panthéon alarodo-chaldique comme une espèce de Cabire, équivalant au Kòrybas ou Kyrbas, fils de Cybèle resp. de Perséphone; il doit avoir figuré comme Logos-Aeon, du genre d'Apollon ou du Logos Oannès des Chaldéens. Il n'est pas douteux que la substance de ce Cabire préchrétien se soit amalgamée en partie avec la majestueuse figure du saint Jean-Baptiste chrétien. Ce dernier porte en littérature karthvélique-géorgienne l'épithète de *Nathelis-Mcemeli*, i. e. «le donateur de la lumière», correspondant à l'attribut ordinaire de «Baptiseur». Karapet, en effet, resp. Korybas est le précurseur de la divinité de la Lumière, le génie introducteur du règne de Hélios. En tant que précurseurs ou préparateurs de la «Lumière», ces génies du type Karapet-Korybas doivent donc représenter les phénomènes lunaires-nocturnes, le crépuscule, l'aube matinale, les évolutions sidériques, par rapport au lever et couchant, les nuages et orages, générateurs des éclairs et de la foudre. Sans rien vouloir préjuger définitivement par rapport à l'étymon, nous ne saurions passer sous silence les rapprochements suivants: *Korybat (Karabed)*: armén. *aṙavaut*, *aṙavôt* l'aurore, le matin, issu probablement de **ḫaṙavaut*, **ḫravald*; cf. géorg. *ghrubeli* nuage, nue.

Une autre divinité équivalente est *Orpheus* (dor. *Orphês*, *Orphâs*). Comme forme plénière de son nom on restituera **ḫorphyϑ*, ou **ḫorebyd*. Orpheus est Korybas, il est une phase masculine de Rhea-

---

[1] Vocable difficile, qui malgré son apparence iranienne, ne l'est pas (Hübschmann, Arm. Gr. n⁰ 306, p. 166). Il ne peut guère s'agir d'une formation hybride, issue du géorgien, où *Kari* est «la porte», de sorte que *Karapet* serait «le maître de la porte», le concierge ou portier; ni d'une déduction du géorg. *Karvosani* maître de camp, fourrier.

Kybélé. C'est ce qui ressort encore de la filiation que lui attribue le mythe: en effet, la «muse» *Kalliopê*, mère d'Orphée, se décèle comme ne différant de Kybélé-*Kollyba*-*Koryba* que par une légère modification nominale.[1] La tête décapitée d'Orphée, nageant sur les flots, symbolise sans doute la lune, voguant dans l'Ether, la lune dont Kybélé-Koryba est la grande déesse. Ici le symbolisme verbal semble avoir été en jeu comme facteur déterminant pour la formation du mythe: car on peut observer que dans diverses langues les vocables pour le concept de la lune, du mois lunaire, et de la tête, sonnent homonymement: p. expl. en karthvéli: *thavi* & *dudi* «tête», en face de *thŏv*, *thve*, *ththve*, *thutha* «lune» et «mois lunaire».

Orpheus, essentiellement pareil à Osiris et à Zagreus-Dionysos, est Horos-Apis; cf. Harpokrates. Le mythe d'Orphée-Eurydiké nous semble un pendant parallèle de celui d'Europa. En reconstruisant, sur base du nom traditionnel, mais certes travesti, du génie demi-dieu *Orpheus* une variante secondaire du type **Diorphat*, **Tjurp'at*, **Yurbad*, **Yurbal(d)* nous aboutissons finalement, moyennant simplification phonétique (tansition de *rp'* ou *rb* en *p'*, *b* par élision du R) à une entité mythique *Yubal* (Jubas, Jubad). En d'autres mots: notre *Orpheus* pélasgo-thraque (et asianique) se révèle, en tant que dieu-coryphée des arts musicaux, du chant et représentant de tous les exercices et attributions des Muses, comme identique avec un héros ou demi-dieu syro-palestinien, qui dans la *Genèse biblique* (Mos. I, cap. IV, 19—22) se présente comme fils de Lamech-Ada, sous le nom de *Jubal* ou *Jobal*: «celui-ci est le père des joueurs de la cithare et de la harpe». Ce *Jubal* (Jobal) est d'après notre exposé antérieur, *Art. VII*, Coroll. 2, p. 20, issu d'un *Jurbad* (Jurbas, -baϑ). *Orpheus-Jubal* ont probablement été convertis en génies de la musique par rapport à l'hébreu *jobel* «trompette, cor de chasse». Mais il est à supposer qu'originairement ils fonctionnaient plutôt comme génies des périodes lunaires, resp. des époques de jubilés: selon notre analyse déjà proposée du dit terme, Jur-(e)bad: = kopt. ég. io(r) «lune», *ebat*, *abot* «le mois». — Pour préciser, nous nous formulons ainsi: *Orpheus* ou Orphês, -as, n'est pas musicien par nature, mais s'est développé et a évolué dans le sens d'un dieu de la musique en vertu de sa fonction primitive, qui est celle d'un génie lunaire et d'évolution astrale, fonction qui comporte et impli-

---

[1] Cf. aussi *Agriopê*, épouse-parèdre d'Orphée.

que le pouvoir de la magie, de la vertu fascinante et transformatrice des éléments de la nature. Ce pouvoir magique se manifeste et s'exerce principalement par le chant, les cantilènes, la musique. Ainsi Orphée (et Jubal) est entré dans le rôle de dieu de la musique. Nous aboutissons au même résultat d'ailleurs en argumentant comme suit : Orpheus < Jurbał est un génie lunaire périodique ; or les révolutions astrales étant, dans l'antique culte, symbolisées par des évolutions chorégétiques : danses sacrales, processions ou circuits rythmiques, il appert que cela comportait la naissance de la musique, aboutissant à l'art du chant.[1]

Magie, oracle et prophétie, voilà les attributions et fonctions principales d'Orphée aussi bien que du cercle des Corybantes (déesse Cybèle-Koryba). L'oracle du chef d'Orphée correspond à la tête de Mimir prophétisante ; Orpheus-Eurydiké paraissent même se refléter dans le nom mythique d'*Orwendill* (Horvendillus) de l'Etoile du Matin de la mythologie eddique (Saxo Grammaticus). *Eurydiké* spécialement semble renfermer comme thème l'arménien *yur̀oitʻ* «magie, talisman». La fleur *Hôrut* (*Haurout*, Havrout), l'équivalent arménien de jacinthe, ou tubérose peut se citer comme symbole de la divinité Eurydicé-Orphée, qui est, de par son caractère, une entité plutonique.

Conformément au même ordre d'idées, la Sibylle érythréenne *Herophila* (*Erophila*) doit s'adjoindre ici ; de par son caractère prophétique et son pays d'origine et de culte, qui est l'égéo-asiatique, *Herophilé* est étroitement alliée au cycle d'Orphée, resp. à celui de Rhéa-Kybelé. Herophilé est déesse chtonique ; elle n'est en somme qu'une variation d'Eryphilé, princesse du royaume infernal. A la grotte de la Sibylle correspond le «tombeau d'Orphée» ou les sépulcres de ce héros ; car on vénérait dans les parages thraco-macédoniens plusieurs sépulcres d'Orphée, qui sont à expliquer, à l'instar du sépulcre de Karthlos (Mtskhétha), des sépulcres d'Osiris-Attis et de Zagreus-Dionysos, dans le sens de monuments funèbres ou autels souterrains (sanctuaires chtoniques, labyrinthiques) du génie de l'éclair, de la foudre, de l'orage ; cf. les putéals romains.

---

[1] Observons que Orpheus, Jubal (Jubat) et St Jean Karapet figurent tous les trois, chacun dans son cercle de culte et rayon d'action, comme héros-patrons de la musique.

En conséquence s'ffectuera l'analyse étymologique de cette divinité. Comme étymon plus ou moins éloigné du clan *Koryba(s)-Karabʿed-Orphée* mentionnons encore : ég. *ḫrw*, kopt. *ḫroou*, *ḫrouwwai*, *ḫarawai*, *kroumpe*, *krompe* «tonnerre, orage»; géorg. *khari* «vent, tempête»; lat.-italique *Cerfus* et *Cerfa* Martis. Cf. copte krom «feu», *brêč* «foudre, éclair»; alban.-škip. *rufe*, *refe* «la foudre», *škrep* «éclair», mac. *scaperu* (id.).

Par contre *uru* et *uruakan*, terme arménien pour «spectre, fantôme», pl. mânes, Larves, Lémures, n'ont probablement rien à faire avec notre clan[1]; en zend-avestique «*l'âme*» s'appelle *urvan*. — A relever encore Hôroy ou Havroy, *Arboun* et *Hoř*, héros mythiques de la race et dynastie de Hayk (Mos. Chor. 43), dont les noms théophores sont quasi homonymes de notre divinité ci-devant exposée.

COROLLAIRE.

Supplémentairement nous citons encore, en confirmation de la forme **Diorphat* (Tjurpʿat), par nous reconstruite ci-devant (p. 51) comme prototype présumé du nom d'Orphée, la divinité *Diorphos*, fils de Mithra, et étroitement relié à la montagne *Diorphon* en Arménie, située sur l'Araxe. Diorphos est donc à revendiquer comme génie attaché au panthéon préarménien. C'est ce qui ressort du passage suivant, tiré du traité de Pseudo-Plutarque *De fluviis*, et relatif à ce personnage mythique, qui en version latine a la teneur suivante: «Adjacet ipsi [*Araxi fluvio*] mons *Diorphus* [ὄρος Δίορφον], sic dictus a Diorpho terrae filio, de quo haec historia narratur: Mithras, quum filium habere percuperet, et muliebre genus odio prosequeretur, petram quandam concubitu suo calefecit: quae petra praegnans post statutum tempus juvenem progenuit nomina *Diorphum*: hic aevi integer et aetate vigens, Martem in gloria certamen vocavit (vers. gr. τὸν Ἄρη προκαλεσάμενος, ἀνῃρέθη). unde providentiâ deorum transformatus est in cognominem montem.»[2]

Il résulte de ce passage: a) Diorphos, fils de Mithra, est un dieu de montagne, analogue à Orphée, le dieu du Pangaion.

[1] Il en est de même des génies *Ribhu's* (*ṛbhavas*) de la mythologie indo-arienne qu'on a essayé de comparer avec Orphée, mais qui paraissent en artisans divins, plutôt apparentés à Héphèste qu'à Orphée.

[2] Plutarch., *De fluv.* (ed. Firmin-Didot) p. 98 (XXXIII, nº 4).

b) Diorphos-Mithra est un misogyne: de même Orphée, le grand antagoniste des Ménades-bacchantes du cycle dionysiaque; c) Diorphos naît d'une roche, il est issu «*de petra*»: Orphée transpose les rochers, par la puissance de son chant. d) Diorphos est autochtone, «fils de la terre»: cf. le dieu Syros «né de la Terre (γηγενής)», qui n'est qu'une variation de **Zurpad*, *Djorphad* = Orpheus.

Bref, tout concourt à nous révéler dans le Dieu arménien *Diorphos* un pendant et équivalent de l'Orphée grec. *Diorphos* est métamorphosé en une montagne homonyme. Nous conjecturons qu'il s'agit là du couple divin *Orphée-Midas*, dont le second composant aurait été transcrit et interprété symboliquement par le terme qui en karthvélien signifie montagne: grus. *mt'a* «montagne». En d'autres mots: le génie arménoïde *Diorphos* est en étroite relation avec le dieu phrygien *Midas*, qui lui-même n'est qu'une phase d'Orpheus.

Article XVI.

Génies exotiques ou de caractère hybride.

Les divinités Aramazd (iran. Ahuramazda), *Mihr* (iran. Mithra), Anahit (iran. Anahita) du panthéon arménien, étant empruntées au culte irano-arien, bien que modifiées par l'influence assyro-mésopotamienne, ne nous occupent point ici. Cf. à leur sujet les exposés détaillés des ouvrages de Gelzer et de Levont Alishan. — Nous ne faisons état ici non plus de génies hybrides, mi-arméniens, mi-persans ou mi-syriaques-mésopotamiens, tels que par exemple: les diverses classes de Dragons, génies de serpents ou d'autres monstres, tels que les a) *Višap*, b) *Višapak'al*, c) *Hambarou*, d) *Pay*, e) *Parik* et f) *Youškaparik*, dont a-b sont des types à dragon, c—f des fées, nymphes, resp. (f) centaures.

Mentionnons pourtant, comme catégorie intéressante, encore les *Chahapet* (arm. *šahapet*, *-bied*) ou génies tutélaires, ou anges protecteurs des tombeaux (Agathangelos, Hist. 56, 57), ou des champs de culture, qui paraissent tantôt sous figure humaine, tantôt sous forme de serpents; cf. Eznik p. 106; spécialement aussi comme

génies-patrons de la végétation, des vignes, oliviers (*Osk. Es.*).[1] Le terme se dérive du sanscr. *kšetrapati* «propriétaire d'un champ», *kšetrapa* divinité garde des champs; zend. *šoiϑrapaiti*, -*pānō* «maître du pays», resp. «gardien de la campagne».[2] Mais la question se pose, si sous cette forme le nom de la divinité est authentique? plusieurs indices font supposer qu'il s'agit d'une iranisation secondaire, d'un génie autochtone arménien, assimilé nominalement à l'expression arienne en question.[3] Il s'agit de génies de la Nature, comparables aux Faunes, Satyres, Sylvains.

La même suspicion d'une modification secondaire, iranoïde, s'attache au nom d'une autre classe de demi-divinités, représentant un type intermédiaire entre Nymphes et Muses: les *Yaverža-harsunk'* (Yavêža-harsunk'). Leur nom, tel qu'il nous est ainsi transmis, signifie les «*fiancées perpétuelles*». Le 1er élément est identique à *yavēt* = pers. *jāvēd*, pehl. *yavētān*, zend. av. *yavaeča* «éternel».[4] Le second composant, *harsn*, est d'origine proprement arménienne.[5] Or il est absolument invraisemblable qu'un nom théophore de ce type ait été emprunté à la mythologie iranienne par l'arménienne; il est encore plus incroyable, qu'une divinité semblable, signifiant «l'éternelle fiancée», soit originaire dans le paganisme arménien, ou produit authentique du mythe arménien. Le nom sous sa forme actuelle ne doit

---

[1] Exemples: *Agathange* 56-57: „Est-ce qu'il est *Chahapet* des tombeaux?" — „Effectivement il est *Chahapet* et gardien des sépultures." — *Eznik* 106: „De même l'être qu'ils appellent «*Ange tutélaire* (*Chahapet*) *des Champs*» n'apparaîtrait pas tantôt comme homme, tantôt comme serpent [s'il était une Substance], moyennant quoi il [le satan] avait inventé un expédient pour introduire le culte des serpents en ce Monde." Cette polémique nous apprend que les Chahapets ou Génies tutélaires faisaient leur épiphanie sous figure humaine aussi bien que sous forme de serpents. — *Idem*, ibid. 105-106: „Il [scil. satan] fait croire aux hommes qu'il y a aussi des monstres marins (*nihangk'*) dans les fleuves, et des *Génies tutélaires des champs* (*šahapetk' vayraç*); et après les avoir confirmés dans cette conviction, il se métamorphose lui-même, tantôt en la forme d'un dragon, tantôt en celle d'un *nihang* et en celle d'un *Chahapet* des champs, afin de détourner ainsi l'homme de son créateur. Car si le Nihang était une substance etc. — et si le *Chahapet* était une substance —" etc. — Oskébéran, *Comment. Jesaia.* „De Dionysos ils disent qu'il est le *Chahapet* des vignobles; et d'Athéna, qu'elle est *Chahapet* des Oliviers, et Maireknas (sic) est par eux appelé le *Chahapet* de tous les arbres." (Maireknas remplace le terme *Morios Zeus* de l'original grec; au lieu de la corruptèle *Maireknas* lisez: *Mairekan Aramazd.* Cet Aramazd = Zeus sylvestre, Zeus «Forestier» ou — maître des forêts.)

[2] Hübschmann, Arm. Gr. p. 209.

[3] Alishan, op. cit. p. 183.

[4] Hübschmann, *Arm. Gramm.* I, 198 n° 422.

[5] Id. ibid. II, n° 233 p. 464.

pas être authentique, mais le résultat d'une transformation mi-arménienne, mi-iranoïde. En abandonnant aux investigations futures la tâche d'en reconstituer la forme primitive,[1] nous nous bornons à relever ici que dans le mythe de ces nymphes il n'est pas proprement question de leur prétendue qualité de «fiancées» (nouvelles épouses), ni de fiançailles «perpétuelles» ou «éternelles». L'idée de festivité de noces et de patronage des fiancés se trouve bien, il est vrai, prononcée çà et là dans les légendes afférentes à ces Yaveržaharsunk'; mais elle n'est pas essentielle et trahit déjà par sa structure artificielle qu'elle n'a été inventée que secondairement et introduite postérieurement, pour les besoins de la cause, c.-à-d. à l'effet de l'explication du nom même, dans le mythe.

L. Alishan les définit comme une sorte de Muses ou d'anges féminins, habitant dans des lieux charmants, prairies, forêts, rivages de fleuves. Les anciens textes les présentent comme des êtres «possédant la science par nature (essence) et non par l'étude».[2] Dans la croyance populaire elles sont les génies tutélaires de la jeunesse, particulièrement des jeunes femmes, présidant à leurs rites de purifications en deux fêtes annuelles, que celles-ci leur consacrent dans leurs bains publics. Elles sont assujetties à la mort, à l'instar de la jeunesse, avec laquelle elles sont censées avoir commerce parfois. Ainsi Grigor Tathevatzi dit: «Il y a encore des êtres spirituels et mortels, tels les *Yaverža harsunk'*, dont certains font mention, mais ils ne sont pas capables d'acquisition de science.»[3] — Arakhel de Siunikh (15ème S.) énonce la même théorie en ces termes: «Les Yaveržaharsunkh' ne sont pas aptes au développement du génie; car elles ne possèdent pas d'âme qui soit susceptible de l'acquisition de la sagesse; et sache qu'elles ont bien des connaissances et qu'elles possèdent d'une manière inoubliable la science qu'elles ont, mais qu'elles ne peuvent rien apprendre de plus.»[4] Le même auteur écrit plus loin: «Il y a des créatures animales, invisibles, douées d'une science innée («par nature»), inoubliable; car elles ne peuvent rien

---

[1] Il est probable qu'il s'agissait d'un original dont le second élément de composition était *avrhas*, *ôrhas* «fatum, destinée, fatalité» et qui aurait été travesti en -[a]-*hars(n)*.

[2] Alishan, op. cit. 205 ss.

[3] Grig. Tathev ou Dathev, 14e siècle, chez Alishan, ibid. p. 207.

[4] Alishan, ibid. 209 (passage tiré du *Comment. ad Defin. David. Phil.* de l'auteur sus-cité.

apprendre de plus, ni ne peuvent oublier ce qu'elles savent. Elles sont invisibles et mortelles; on les appelle Yaveržaharsunk'.» — «Les Yaveržaharsunk' et les êtres animés privés de la parole possèdent de par leur nature (naturellement, par idées innées) le savoir; et ils ne peuvent ni l'oublier, ni acquérir de nouvelles connaissances.»[1]

Sur la genèse et fonction des mêmes génies, Arakhêl de Siunik nous fournit encore la notice suivante: «Certains disent qu'elles [scil. les Yaveržaharsunkh] sont des Khadjes (= génies tutélaires). Et ils l'exposent ainsi: Après le Déluge, Noë eut encore un fils, Maniton[2], et de même encore une fille, nommée Astlik. Or, lorsque Dieu interrogea Noë: „N'as-tu pas encore d'autres fils ou filles?“ et que celui-ci en fut confus („honteux“) et répondit: „Non!“, alors les deux filles et le fils furent convertis en Khadjes et devinrent invisibles. Et c'est pour cela qu'on les appelle mortelles, parce qu'elles naissent et meurent. Et quiconque arrive à les voir, on les voit en *„noces perpétuelles“* avec tambour et musique. Et elles ont la science innée par nature.»[3] — David Philosoph. (Anyalth), *Definit. Phil.*, c. IV: «En le déclarant capable de génie et de raisonnement (le premier homme), il [le Créateur] le distingua des créatures invisibles et mortelles, lesquelles sont aussi appelées *„éternelles épouses“* (*„fiancées“*)[4] ou *Yaverẓaharsunk'*; lesquelles possèdent de par leur nature leur savoir (science innée), et non pas en vertu de l'étude.» D'après une autre version du mythe, une partie des Yaveržaharsunk' serait mortelle, une autre partie serait immortelle.

Il appert que ces génies ont leur analogon dans les Elfes de la mythologie germanique, aussi bien que dans les Muses et Nymphes supérieures de la religion hellénique.

Touchons brièvement encore une autre catégorie d'êtres divins, qui ont leur source dans les mythologies syro-mésopotamiennes, d'où

---

[1] Arakhel Siun. ibid. (Alishan, op. cit. 209.

[2] D'après les Légendes ou traditions mythiques des Juifs ce quatrième fils de Noë s'appelait *Joniko*; il aurait été adonné à l'Astrologie ou Astronomie; comme épouse de Noah la même légende cite: Tunia, ou Arzia ou Išta. (Micha Jos. bin Gorion, *Sagen der Juden*, I, p. 239-240.)

[3] Ibid. Alish. p. 208.

[4] Sic! La meilleure leçon a en effet: *yaveržakan harsunk'*; var. *yaveržaharsunk'*.

elles ont été importées et adoptées en Arménie, en s'amalgamant avec le panthéon arménien, jusqu'à devenir méconnaissables, par suite de modification arménoïde.

Un premier exemple:

Armen. *Astlik* (Asdghik, Astγik) «Venus-Aphrodité» (et «Lucifer», l'Etoile du Berger), vénérée à Aštišat, avec Vahagn, à Van etc., était souvent confondue, dans le culte, avec Oskia-Anahit. (Cf. Mos. Chor. 88, Thom. Ardzrouni, I, 7.) Littéralement: «la petite étoile,» diminutif d'arm. *astl* étoile. — En vérité Astłik n'est que la transformation haïcanienne de Ishtar, Astarte - Aštoreth, ou bien de la Vénus syrienne, Kaukabtha (Jensen, l. cit. p. 182). Cf. hellén. *Astreia*, *Asteria*.

Un autre exemple est celui-ci:

Chuot (šuot, ševôt) est en Arménie le nom général d'une classe d'esprits-déviques, qu'on se figure sous stature haute, élancée, maigre, vêtus d'une tunique blanche; ils naissent et se multiplient comme les humains; ils ne sont ni mauvais, ni ennemis de Dieu. En hiver ils habitent les habitations des hommes, qu'ils quittent en printemps pour résider dans les champs. Dans la dernière nuit du mois de février a lieu le *Chuotahan*, c.-à-d. l'Expulsion du Chuot, coutume qui procède ainsi: ce soir les paysans ayant rempli un vase d'eau, le posent sur le seuil de la porte de la maison; puis avec des rameaux d'arbustes, des verges ou bâtons, des morceaux d'étoffe, de cuir, ou encore des pièces de vêtement, des outres remplies de pierres, qu'ils tiennent en main, ils se mettent à frapper contre les parois et murs de leur maison et étable, à porter des coups sur les crèches ou mangeoires, en répétant, à chaque coup, cette formule, criée à haute voix: *Šuot i-durs, Mart i-ners!*[1] «Va-t-en dehors, ô Chouot! entrez, Mars!» Ce Chuot est comme on l'aura déjà deviné, le génie ou dieu de l'hiver, dont le règne finit au 1er jour de mars. C'est ce qui s'exprime aussi dans le fait que le même terme, *šuot,* est usité, en divers dialectes, pour désigner appellativement: 1° la dernière nuit de février; 2° le mois de février lui-même. *Chuot* est le représentant de la saison obscure, des Ombres; c'est pourquoi il se manifeste une ultime fois dans la nuit du dernier février, et encore dans la nuit de la Chandeleur, par des

---

[1] Var. *Šuotə dours, Martə-ners!*

apparitions et vacarmes alarmants, auxquels le peuple répond par son expulsion définitive. De sa fonction de dieu de l'hiver, Chŭot se généralise peu à peu; dans diverses régions il fonctionne comme lutin, ou Alk'; dans d'autres, il prend le rôle d'un mauvais dève, du Démon.

De par sa substance et sa fonction il est réputé comme divinité autochtone arménienne; il paraît d'autant plus indigène qu'il y a, à côté de lui, encore un être mythique, très populaire: c'est *Choutik*, qu'on tient tantôt pour un génie ou esprit du type de *Grol-Kroγ* «l'ange de la mort», sous un aspect toutefois moins terrible; tantôt le même *Choutik* figure la *Mort* subite, intempestive, personnifiée. Ainsi un *Bžškaran* (Livre de Médecine médiéval-arménien) écrit: «Si Choutik tombe (se précipite sur) en un endroit, c'est à dire le Génie de la Mort, et que tu t'y trouves éventuellement... et que tu y restes» etc. pour ce cas on prescrit la grande médecine à base de Thériaque.[1]

Malgré ces apparences «autochtones-indigènes» il s'agit d'un terme astronomique-mythique emprunté au cercle de civilisation mésopotamo-syriaque,[2] par l'intermédiaire du persan *subâṭ*, ou (var.) *šubâṭ*, resp. de l'osman-turc *šübât* (vulg. šubat) «le mois de février»: «nomen mensis XI. solaris, quo sol intrat in aquarium, pers. *bahman* dicti. Est nomen mensis Syro-Macedonici respondens hebr. šebāth (assyr. *šabâthu*), arab. *subâth* sive *šubât*, coll. eiusdem mensis nomine ΣΟΒΑΘ in hemerolog. Florent. in Benfey Monatsn. p. 9, 19, 21 et 159 sqq.[3] La forme persane provient du Turc-Arabe.

---

[1] Alishan, op. cit. 184.

[2] Il est probable cependant que ces 2 divinités du panthéon arménien, surtout le *Choutik* (Šutík), bien que d'origine exotique, aient été secondairement influencées par le clan des génies du type *Sôs* (Sôtêr), *Sôsan*, *Sôpêr*.

[3] Vullers, Lex. pers.-lat. II s. v. subât, p. 201.

CHAPITRE DEUXIÈME

Épopée mythique et traditions astrologiques calendariques de l'Arménie

---

Article XVII.

Le Mythe de David de Sassoun.

Certaines réminiscences mythologiques arméniennes se sont encore conservées, sous forme de sédiments archaïstiques dans les chansons rapsodiques de ce peuple, principalement dans l'épopée populaire connue sous le nom de *David de Sassoun.*[1] Cette fameuse saga nous présente comme héros principal (David Sassunatzi) le même personnage mythique que la saga nordique-germaine connaît sous le nom de Sigurd-Siegfrid. Son pendant féminin, Chandud-Chanum est la Brunhilde resp. Chrimhilde de l'épopée germanique. La scène de l'action est le canton de Sassun, dans le S.-O. de l'Arménie, limitrophe de l'Aramée et Assyrie. Il est tout naturel qu'à la suite de ce voisinage géographique la forme de l'épopée soit fortement sémitisée, spécialement dans son onomastique; ainsi David de Sassoun représente vraisemblablement le Thôyt (Theut) ou Héracle (Chonsu) de la Phénicie, resp. Égypte; l'attribut de «Sassounien» («originaire de Sassoun») semble s'être substitué à un ancien nom divin du type asianique Sandon, Desandas ou Désandan, nom d'Héracle phrygo-asianique; cf. aussi le héros palestinien Samson-Simson, dans lequel se reflète l'Hercule de Tyros. — Remarquable est encore

---

[1] Cf. *David von Sassun, armenisches Volksepos,* éd. Abgar Joanissiany (Armen. Bibl., tome IV, pp. 81—132).

dans cette saga arménienne la figure de «l'oncle» Thoros (Toross). Ce Thoros est le même personnage qui a laissé son empreinte mythique sur la figure du héros dans l'histoire légendaire de St *Theodoros Tiro* (Têrôn), vénéré jadis par un culte quasi divin dans les parages du Pont cappadocien, et dont Carolidis relate: «St Theodorus est le premier Hercule chrétien, qui, sous l'habit chrétien d'un valeureux martyr, représente la personnification d'une grande lutte culturelle non seulement entre le christianisme et le monde payen, mais encore de la civilisation humaine contre le principe du Mal dans la Nature et dans le Monde moral .... Plus tard St Theodoros Tiro a dû céder une bonne partie de cette suprématie à St Georges, nouveau représentant d'Hercule et d'Apollon-Persée dans le monde chrétien.»[1] St Théodore avait occupé la place de la divinité payenne Vartŭvar; en même temps il remplaça l'Apollon *Syrios* et en cette qualité nous le voyons figurer comme un Persée ou Hercule chrétien, en champion luttant contre un terrible Dragon, qui dévastait les régions pontiques et fut vaincu et anéanti par Théodoros.[2] — Ainsi notre Thoros se dévoile, sous l'aspect du St Theodoros comme pendant et doublet d'un Héracle arméno-asianique, dont le rôle principal est occupé dans l'épopée en question par David *Sassounatzi* (Sassounian). — Cependant, le même Thoros se révèle en outre encore sous les traits d'un Mercure-Hermès; il paraît dans le rôle secondaire d'un Hermès *Psychopompos*; Thoros supplante ainsi les divinités Tiur et Grogh (Gęroł, *Kęroγ*, Kęroł). En cette fonction Thoros trouve encore son parallèle dans St Théodore Têrôn (Tiro), en ce sens que ce dernier reflète subsidiairement les traits d'un dieu funéraire, patron des morts, des âmes pieusement décédées. Ce saint est, en effet, intimement lié avec la fête des morts, célébrée par le sacrifice du *Collyba*, ou *Colyba*, offert pour les âmes des trépassés, fête qui tombe le samedi de la 1ère semaine du grand Carême. Sur les *Collyba's*, appelés *Hatik* en arménien, et la fête mortuaire de St Théodore, nous renvoyons à l'ouvrage précité[3] de Carolidis, ainsi qu'à notre exposé

---

[1] Carolidis, op. cit. p. 148 ss.

[2] Id. ibid. p. 154.

[3] Carolidis, ibid. pp. 150—153. — L'étymologie de ces termes n'est pas bien donnée par Carolidis. L'offrande *Kol(l)yba* ou *Kolywa* «ἑφθοὶ πυροὶ βρώσιμοι» doit être entendue comme emblème verbal de la divinité. Pourquoi l'étymon de Kollyba ne devrait-il pas être le même que celui du gr. Κόλλυβον petite monnaie? — *Hatík* a divers sens en arménien: a) le froment grillé, qu'on mange en dessert le jour de

antérieur donné dans l'*Article VII, Cor. 2* de ce présent livre, où *Colyba* est présenté comme symbole ou emblême cultique de la déesse Coryba, i. e. Kybèle-Rhéa. Thoros, en son rôle de génie funéraire, rappelle de loin le *Tusuri* des Basques (i. e. Démon), l'*Osiris* égyptien, le dieu *Dusarês* des Arabes Nabatéens, et *Oitosyros*, dieu des Scythes. De plus près il paraît être en affinité avec un des Nartes de l'Ossétie: *Vas-tirdẑi*,[1] ou plutôt, avec la classe de Nartes appelée Vastyrdẑis. *Vastyrdẑi*, ou chez les Digores *Vas-Kergi*, signifie «le dieu (génie) Tyrdži (Tirdži) resp. *Kergi*.» Il s'agit de la même divinité asianique-transcaucasique qui a laissé en Géorgie son empreinte dans le culte mi-payen de St Giorgi.[2] Comme nom original il faut en restituer **Tiurǧi*, **Kjurgi* ou encore **Tiuruǧi*, *Kjęrugi*; de cet original sont issus: 1) *Gęroɣ*, *Kęroɣ* «l'ange funèbre» ou Hermes Psychopompos des Arméniens; 2) le chevalier St Giorgi, ou plus exactement une entité divine, dont le nom théophore a été transmis au saint chrétien George; 3) *Thoros*. Le thème évoque l'emblème du *Thyrsos* dans le culte de Dionysos.

La relation entre vas-tyrdži et la Narte Sasana dans le mythe ossète, a son équivalent dans la connexion intime entre Thoros et David-Sassoun. — Thoros (Theodoros) semble être une réduction grécisée d'un original asianique **Thorox*, le même qui nous est transmis dans l'Épopée arménienne sous forme du héros Thorkh.

COROLLAIRE.

Supplémentairement on observera par rapport au héros solaire de la mythologie arménienne, connu sous le nom de David le *Sassounien*, qu'il paraît être identique ou étroitement apparenté au *Tsamtsoum* (Camcum) géorgien. Ainsi s'appelle, dans les ballades mythiques de la Carthvélie, le héros solaire, pendant de l'Amiran, dont le cadavre gît dans une tour inaccessible, où il est découvert par Amiran, qui se substitue au mort, comme exécuteur de son testament, trouvé près du défunt.

Pâques, armén. *Zatik*; b) le mets funéraire, présenté en offrande à la commémoration des Morts; c) le «potage au Hatik», mets rituel du 1er samedi du Carême; d) «le Hatik des Dents» *Agra-Hatik* ou Akra-Hatik, mélange de grains grillés de blé, de chanvre etc., appliqué sur la tête de l'enfant lors de la cérémonie de la dentition.

[1] Slav. *bog*, iran. *baga*, mordvin. *paz*, *baz* «Dieu, seigneur du ciel».

[2] Hübschmann, *Sage u. Glaube der Osseten*, ZDMG, 41, p. 533 sq.

Le génie Amiran-Tsamtsoum du mythe géorgien correspond donc au génie David de Sassoun de la mythologie haycanienne. Pour plus de détails nous renvoyons à notre article XXXVI, «*Le Dieu enchaîné du Caucase*».

Article XVIII.

Le Géant mythique Torkh.

Le mythe de ce héros nous est consigné dans l'*Histoire d'Arménie* de Moïse de Chorène. Conformément à la méthode de composition de cet historien-antiquaire-archéologue, ce mythe, qui forme un fragment d'une ancienne épopée, se trouve «historisé»: Torkh ou Torkhn, le héros mythique nous est présenté comme personnage historique, enveloppé d'un nimbe fabuleux; il figure comme descendant de la race de Hayk, fonctionnant comme préfet provincial, satrape ou vice-roi du grand-roi Valaršak dans le canton d'*Angel* ou *Angel-Toun*, l'*Ingilene* des Grecs, dans le S.-O. de l'Arménie (IVème Arménie). Cette branche des Haïcanides exerçait dès la plus haute antiquité une espèce de suprématie sur toute l'Arménie occidentale. Voici le récit de Moïse de Chorène (II., 8.):

«Or, l'homme aux traits rustiques,[1] d'une haute taille, de dimensions colossales, au nez aplati, aux yeux enfoncés, au regard farouche,[2] de la race de Paskham, issu d'un petit-fils de Haykak,[3] dont le nom s'appelait *Torkh*, lequel, à cause de son aspect extrêmement horrible, ils surnommaient *Angeleay*, héros de stature titanique, de force gigantesque, fut institué par lui (scil. Valaršak, le grand-roi), gouverneur des contrées occidentales.[4] Et à cause de la difformité anormale de son visage, il (Valaršak) appelle le nom de sa tribu *Angel-Toun*».[5]

«Cependant, si cela Te convient, je Te rapporterai «mensongèrement» aussi les choses extravagantes et absurdes qui se relatent

---

[1] «mélancolique» Saint-Martin Mém. Arm. I, 245. D'autres traduisent: «difforme»

[2] «qui était louche» id. p. 245.

[3] Var. «de Hayk», id. ibid.

[4] Litt. «dominateur régional de l'Occident».

[5] *Angel-tun* est naturellement un terme pré-arménien, alarodique. Mais en supposant qu'il fût indoeuropéen - arménien, il signifierait «la maison *laide*»; car *angel* est le mot arménien pour «laid», litt. «non-beau», *an* + *gel*.

à son compte,[1] à la guise des Persans, qui racontent par rapport à leur Rostom Sagčik,[2] qu'il avait la force de 120 éléphants. Car ils lui attribuaient (à Torkh) dans le contexte de leurs cantiques, sous le rapport de sa force et de son vaillant courage, un degré par trop disproportionné et tellement exorbitant, que ni les exploits de Samson, ni ceux d'Héracle, ni ces sus-dites légendes du Sagčik (Rostom) ne sauraient cadrer ou se comparer avec lui. Car ils chantaient de lui qu'il empoignait et emportait de ses mains des blocs de roche naturelle, attachés au «rocher mâle», sans qu'il y eut de crevasse; qu'il les fendait ensuite, selon son bon plaisir, en pierres de taille grandes et petites; et qu'il les rabotait et polissait[3] de ses ongles pour en façonner des espèces de planches (tables) ou carreaux; et que pareillement avec ses ongles il y gravait des aigles et d'autres objets de gravure de ce genre. Sur le littoral de la Mer du Pontos, ayant rencontré des navires ennemis, il se précipite dessus; mais ceux-ci s'étant évadés après avoir pris le large, à environ huit stades (du littoral), de sorte qu'il ne put plus les atteindre ni les devancer, il saisit, disent-ils des rochers semblables à des collines et les lance après les vaisseaux, et par suite de la violente commotion des flots un grand nombre des navires fut submergé, tandis que le reste des vaisseaux fut emporté au large, à travers beaucoup de milles, par le soulèvement des vagues provenant de la déchirure de la Mer». — «Oh! l'énorme fable! voire même la Fable des Fables! Pourtant, qu'en penses-Tu? Il fut vraiment doué d'une force impétueuse, et, pour cela, digne de telles narrations».[4]

L'authenticité de ce mythe a été injustement attaquée et contestée par Gr. Chalatiantz, *Armyansky Epos* (1896) p. 327 ss. Nonobstant certains points de contact du mythe de Torkh avec celui du Cyclope Polyphème dans l'Odyssée homérique (IX, vv. 481-486) il n'y a absolument pas de raison suffisante à vouloir, comme cet auteur l'a essayé, invalider ce texte, qui n'est pas seulement authentique arménien, mais un des plus intéressants de la mythologie asianique-arménienne.

---

[1] Litt. «je te mentirai —». L'auteur feint de dédaigner, en vrai historien, le récit de ces mythes fabuleux, auxquels en réalité il se complaît.

[2] Segestanien, originaire du Séistan.

[3] «grattait, raclait.»

[4] Mos. Chor., lib. II, cap. 8, p. 78-79.

Torkh ou *Torkhęn*, avec variante de nom Turkh (Tourkh) chez N. Lampr., Steph. Asoghikh etc., appartient réellement au panthéon proto-arménien. Il est comparable au nordique-germanique Thor. Il s'agit d'une divinité pré-indoeuropéenne, dont le nom probable, dans sa forme plénière, était **Thorqvin.* Il est essentiellement identique avec le dieu de l'orage et du tonnerre qui nous est connu en Asie Mineure sous forme de Labrandenos-Labrandeus, armé de la double-hache, et sous celle du hittite Tešub. Les représentants préariens de cette divinité sont éparpillés, sous les diverses dénominations de *Tarcon-demoš* (Cilicie), *Tarchon*, *Tarkyn*, *Trokon*, *Trokondis*, *Trokundes* (Asie Min.)[1], *Torkhęn-Tourkh* (Arménie et Pont), *Thor* ou *Torr* (Scandin.), *Tarquinius* (Etr.), sur une aire qui s'étend de Cilicie et Crète jusqu'en Etrurie, jusqu'au Pont et Caucase, jusqu'en Scandinavie. Le génie *Thuros* dont nous avons traité, plus haut, sous l'art. XIII (p. 39-40) ainsi que Thoros (p. 62) ne sont que des formes altérées de Thurox, Thorox = Torkh. — Pour le reste, nous nous référons à l'exposé concernant ce sujet, qui est donné dans notre *Orig. med.* p. 604-05.[2]

Reste à expliquer encore *Angel* ou *Angeleay*, le surnom de Torkh. Peut-être osera-t-on y voir une modification de la divinité androgyne *Angistis*, *Angdistis*, *Agde*stis, -istis, ou *Angiss*(is); cf. le nom troïque *Anchisès*; cf. Enyalios Arês; — Zeùs, — Dionysos. — Cependant *Angel* n'est peut-être qu'une transformation artificielle d'un original préarménien *ankheli, issu de **nakheli*, de *natheli* qui est en karthvéli-géorgien le terme signifiant «lumière». Angel-Ankheleay correspondrait en ce cas: 1) aux Anakes-Dioscoures, génies de l'éclair, du feu de St Elme; 2) aux *Enakim* ou géants mythiques du Canaan; 3) aux *Ancilia* du culte sacral des Romains, symboles du démon de la foudre tombé du ciel, resp. d'Hépheste-Vulcain, jeté du ciel sur terre par Jupiter. Ancile **ankhile* pour *anthile* = georg. *natheli* «lumière».[3]

Une autre hypothèse serait cell-ci: *Angel* serait une altération arménoïde d'un *yangol, yangul* < *tyangul* (cf. lit. *dangus* «le ciel»); ce serait Dionysos-*Zagreus* < **Zangurd*, le Zeus Creticus; en Italie

---

[1] Kretschmer, Einltg. Gesch. gr. Spr. 362. — Cf. P. Jensen, *Hittiter u. Armenier* 150 sq.

[2] En plus nous renvoyons encore à Adonz N., *Torkh, ein altarmenischer Gott* (Huschardzan, „Festschrift... der Wiener Mech.-Kongregation" 1911, p. 389 ff.).

[3] Cf. Auteur, *Grundsteine* p. 205.

nous aurions comme corrélat: le dieu Sancus, et, certes, la *Tanakyllis-Tanaquil* étrusque (*tjanakul-); en Ibéro-Hispanie le nom *yainko* (*yain*koh*, *-kord*), le Dieu du ciel; cf. altaïque *tangri*, *tengri* «Dieu, Ciel»; cf. dravida *tingal, tinkal* (tiggalu) «la lune» et «le mois».[1] — En d'autres mots: notre Angel ou Angelea serait donc un ancien dieu de la lune ou de la voûte céleste; Angel pour **tyangol*, **tjangul*, *-gur* ou *yangul*. Cette hypothèse nous paraît la plus probable, elle est quasi assurée. — Dans l'italique Janiculus-Janus il faudrait voir une réminiscence de la même divinité, dont les vestiges se sont conservés d'ailleurs en Asie Mineure, Arménie et Hispanie ibérienne. D'ailleurs pour l'Arménie préhistorique une divinité parallèle, du type de *Enŏr, Yenḫor, Yenḫoḍ* est à reconstruire, sur la base de vestiges certains. Cette divinité ainsi reconquise, préarménienne, a laissé ses traces dans *Ant-enŏr* (ant = géorg. √nat' «lumière»), dieu pontique, et dans le proto-phénicien *Ag-enŏr*. Le nom et la personnalité du patriarche Henoch, surtout dans la tradition judaïque postérieure, où il est identifié à l'Idris des Arabes, reflète assurément la même divinité paléo-asiatique-méditerranéenne.

Angel-Tork', le géant difforme, privé de beauté, n'était-il pas en connexion éventuelle avec son antipode mythique, l'amant de Sémiramis, avec «Aray le Bel»? (art. XII). Voilà un problème qui mériterait un examen spécial, détaillé. Arm. *gel* «beau», «beauté», et *angel* son contraire, «laid», «non-beau».

Autre problème: le nom de la voie lactée en arménien, *yardgol*, *yardagol*, *hart[a] kol, hartakoγ*, ne serait-il pas en relation étymique avec notre *Angel* *yangul, resp. avec Tork'-Angel? En effet *yard[a] gol* qui dans sa forme actuelle est vulgairement interprété «le voleur (goł) de la paille» (yard) n'est probablement qu'une transformation arménoïde, faite pour le besoin de la cause, c. à d. en faveur de la dite traduction vulgaire-légendaire. L'on serait tenté de réduire ce terme à un ancien *atragol ou *atargol > *tragol, *targol.[2] Dans ce dernier le thème correspondrait à celui de Derketo, Atargatis, et de Torkh (Tarkh-). Cf. *Adar-*, *Adra-*Melech. — Il est vrai que *Yardgol, Hart[a] Kol* peut aussi bien remonter à un original sigmatique **sart[a] kol* (mutation de S en H). Celui-ci s'identifierait avec

---

[1] Cf. ibid. p. 59.

[2] Un nom théophore asianique du type *Tarḫul* se trouve effectivement cité par Kretschmer, op. cit. 364, sous forme de *Tarḫulara* (Tarchulara).

le grusinien *sartqeli* «la ceinture», qui, en liaison avec *tsa* (gen. *cis*) «le ciel», s'emploie pour exprimer l'arc-en-ciel, *cis-sartqeli* «la ceinture du ciel». Georg. *sartqel* peut remonter à un ancien *sartqol*; à comparer cependant aussi des formations suméro-accadiennes du type en *-gal, -kal,* comme *Ner-gal* et *Ereški-gal*, divinité de l'Enfer.

La légende mythique du *Yardgol* ou *Cir Yardgoli* le cercle ou le circuit de la voie lactée, est la suivânte, que nous a transmise le vieux Polyhistorien arménien Anania-Chirakouni[1] dans son petit traîté cosmographique, chap. VI.

«*Du cercle de la voie lactée*». — «Le soi-disant Cercle lacté, n'est pas ainsi qu'en ont référé mythologiquement les mauvais philosophes avec force paroles. Car certains ont prétendu que c'est un chemin antique, la piste du Soleil. D'autres, plus ignares que ceux-là, disent que c'est le voile de Perséphoné, ce que les Athéniens appelaient le «deuil blanc». D'autres parmi les mêmes affirment que Heraclês avait mené les troupeaux à gros bétail de Géryon à travers ce chemin. Et encore d'autres, selon la même méthode artificielle (spécieuse), déclarent que c'est la diffusion [du lait] des mammelles de Héra, l'épouse d'Aramazd. *Encore certains des Arméniens (Haykh) primitifs ont affirmé que Vahagn, l'ancêtre-primat des Arméniens, dans le plus fort de l'hiver, déroba furtivement la paille (yardn) à Baršamin*[2], *l'ancêtre-primat des Asorikh (Syriens)*; *c'est pourquoi nous autres avons adopté, en conséquence, l'habitude de l'appeler, physiologiquement*[3] «la piste du Voleur de la Paille». — «Laissez cela de côté, ô mes pieux et dévots auditeurs, et n'écoutez point de pareille théorie. Car les bons philosophes ont déclaré qu'il s'agit d'une énorme multitude d'étoiles accumulées, dont la lumière, à la suite de leur terne lueur, se confond en une seule traînée et s'aperçoit unifiée en un tout».... etc.

* * *

L'épopée populaire arménienne pourrait fournir encore de précieux matériaux, propres à servir de pierres de reconstruction de l'ancienne religion et mythologie payenne, sous condition qu'on réussît

---

[1] Ed. S. Ptbg. 1877, p. 48.

[2] Par émendation. — Ms. porte la leçon altérée *Balaam*. — Asorik' est ici non pas «Assyriens», mais «Syro-Araméens».

[3] Ou mieux et plus exactement: «en langage indigène», «en expression autochtone-arménienne», «par un terme de notre langue maternelle».

d'abord à discerner le fonds proprement indigène-arménien de cette matière épique de son enveloppe exotique, sémitoïde, qui s'y est superposée dans le cours des siècles et millénaires.

Article XIX.

Notice sur le Calendrier arménien du point de vue astrologique-mythologique.

A) Le Soleil: *Areg-akn*, c. à d. «*l'Oeil d'Areg*» (*Arek*) terme tout analogue à l'expression mythique-égyptienne: «*l'œil du soleil*», «*l'œil de Horos*». — En outre, l'arménien possède *arev*, équivalent au sanscrit *ravi* «le soleil», mais usité en Arménien surtout dans le sens restrictif de «le Dieu du soleil», «Hélios», «le Génie de la lumière et de la vie»; «le jour», «la vie», «l'existence», «le salut», «la fortune», «le bonheur»; en outre dans les composés: *Arev-elk'* l'Orient, lever du soleil, *Arevmutk'*[1] l'Occident, «le couchant du soleil», *Arevacairk'* l'aube, l'aurore, le point du jour, *Arevakayk'* solstices. — Observons bien que dans *Areg-akn* l'élément *Areg* ne peut guère signifier «le soleil» proprement dit, l'astre du jour en lui-même; c'est ce qui ressort péremptoirement du fait que le même Areg fonctionne en arménien comme désignation du 8ème mois de l'année, identique avec la 2ème moitié de février et la 1ère de mars. C'est le mois du printemps, de la lumière naissante, du soleil levant; aussi un vieil auteur (Joh. Vanak.) interprète-t-il le nom du mois Areg ainsi: «Areg, [s'appelle-t-il] parce qu'alors se lèvent les plantes; ou encore, comme s'il disait: «lève-toi [pour t'en aller] ô Nord! et viens, ô Sud! c'est le mois du printemps». — Conformément à cela Areg est usité parfois au sens d'orient, d'est. — Selon une autre interprétation Areg est reporté en automne, au mois d'octobre (et novembre); or c'est la saison du déclin solaire; donc Areg n'est originairement pas le soleil comme tel, mais le soleil montant ou descendant, dans sa phase osiriaque.

L'adoration ou culte du soleil a joué un éminent rôle dans l'Ibérie payenne. Les Héliolâtres se continuent en Arménie jusque

---

[1] Litt. «l'entrée du soleil», i. e. «dans la mer»; l'expression arm. *i mair mtel* «entrer chez la mère», i. e. «coucher du soleil», demanderait pourtant à être examinée de plus près. Ne faudrait-il pas supposer un thème *mayr* différent de celui de mater soit «l'obscurité»?

vers la fin du moyen-âge, sous le nom des *Arevordik'* (*Arevortik'*, et *Orouiortik'*), d'après les témoignages de Grég. Magistros, Nersês Chnorhali, Mechithar Aparanetzi etc. Ce dernier, entre autres, nous relate ceci sur cette secte payenne: «Il y a aussi une tribu nationale arménienne, usant de la langue haycanienne, qui sont adorateurs du soleil et s'appellent *Arevordik'* i. e. *«les Fils du Soleil»*. Ceux-ci n'ont ni écriture ni littérature, mais les pères enseignent par tradition orale à leurs fils, ce que leurs ancêtres leur ont appris de la part du mage Zradašt; selon la direction que prend le soleil dans sa course, ils l'adorent par prostrations («baisent la terre»); et ils vénèrent l'arbre *Barti* (le tremble), et la fleur *Chouchan* (le lis) et la fleur du *Bambak* (coton), et d'autres encore qui tournent leurs faces vers le soleil; et ils se rendent semblables («s'assimilent») à ceux-là, en foi et en œuvres, hautes et odoriférantes; et ils effectuent le Matal̲ (Matagh, Madagh, i. e. sacrifice funéraire en moutons, veaux) aux trépassés; et donnent tous les revenus (offrandes, dons, rentes) au prêtre arménien. Leur préposé s'appelle Hazęrpet (-bied) i. e. «Chef sur mille». Et chaque année, tous, hommes et femmes et fils et filles s'assemblent deux fois ou plus dans une fosse très ténébreuse» etc. — Un vers du poète Johannès Thoulkourantzi fait allusion à la position de parias des Arevordi's parmi la nation arménienne, en ces termes:

«Femme inamorée ne saurait abhorrer
Ni Turc, ni Hay, ni Arevordi,
Quiconque est son amour, est sa foi».

Un autre poète, David Saladzortzi, chante ainsi trois plantes héliophiles:

«Salsifis, camomille et chicorée (endive),
Dociles au culte de l'Arevordi,
Se rangent en troupe séparée,
Suivant, chaque jour, du soleil le tour».

Les Arevordis étaient originaires spécialement des contrées du Sud et Sud-Ouest de l'Arménie. Quelques restes éparpillés en sont mentionnés encore dans les temps modernes par des voyageurs ou folk-loristes dans les ravins de l'Araxe et de l'Aratsani (Texier, Asie Mineure, I 105, 123). En Mésopotamie les sectaires *Chêmsi*, qui professent un amalgame de paganisme, christianisme et islamisme, paraissent également descendre des anciens Arevordi.

Un Éon (arm. Amanak[1]) du Soleil joue un certain rôle en astrologie arméno-médiévale. Ainsi un Almanach (Tomar) de 1288 nous relate là-dessus, en ces termes: «Quelle est la matière de l'Eon du Soleil? — C'est du feu concentré («combiné»), du sel et du fer. Sa lumière est entremêlée d'éclairs («mélangée de foudres»), son feu est formatif; et il s'y trouve 12 fenêtres s'ouvrant vers 2 directions: dont onze fenêtres regardent vers le ciel et une seule vers la terre. Et si tu voulais savoir quels personnages («figures», «formes», «effigies») sont dans le soleil? — Sache qu'un homme, privé de parole, privé de sagesse, s'y dresse debout, entre deux coursiers ignés! Et s'il ne se trouvait dans l'Éon du Soleil, notre Terre serait incendiée par devant lui (le globe du soleil) comme une toison de laine»[2]

La Lune: *Lusin;* cf. lat. *luna (*loucsnā).* En dialecte: *Lusęnga, Lusęnka.* Le terme arménien *mahik* «croissant ou corne de la lune» (lunule) est dérivé du persan *mâh* ou *mâhî* «la lune».

L'ancien culte payen-arménien de la lune n'a laissé que de faibles réminiscences, particulièrement dans la flore du pays. Ainsi la zédoaire s'appelle «*Arbrisseau de la lune*» *(lusni t'up'n).* «Son feuillage, disent les livres médico-astrologiques, court après la lune, et elle acquiert les feuilles selon les jours de la lune, et les rameaux en prennent la forme de la lune âgée de 15 jours». Selon les 4 phases de la lune, cet arbuste varie en 4 couleurs. — Ainsi encore analoguement à propos de la «*Fleur de Lune*» *Lusni caγikn*, les Bežeškarank' expliquent: «Les feuilles de la plante sont rouges, de couleur cochenille; sur sa tête elle porte une fleur jaune; ses feuilles courent après la lune: car au premier jour de la lunaison elle acquiert une feuille, et quand la lunaison est révolue (dernier quart) ses feuilles tombent, mais elle conserve sa fleur sur sa tête. Et ce naturel se perpétue: au début d'une nouvelle lunaison elle pousse des feuilles, et au fur et à mesure de l'évolution de la lunaison, une feuille tombe après l'autre». — La divination moyennant la lune est encore florissante en Arménie. —

---

[1] Je traduis ainsi parce que l'original *amanak* = *žamanak* «le temps, période» correspond au gr. αἰών. — Mais possible serait aussi cette traduction suivante: le *corps ou globe* du soleil, en admettant qu'*amanak* serait un dérivé du thème *aman* vase, réceptacle.

[2] Alishan, op. cit. 89.

Uu reflet de la mythologie lunaire de l'Arménie payenne, nous apparaît encore dans un calendrier astrologique de l'an 1288, où il est dit: «La lune fût créée de 5 parties (éléments): trois en sont lumière, une part est de feu, une autre est l'émanation du verbe de Dieu». — «Combien d'éléments possède l'Éon de la Lune, qui y sont combinés? Réponse: L'air qui y est nébuleux, lumineux, de complexion dense; et il y a 12 fenêtres à deux battants: dont six regardent vers le ciel, et les six autres sur la terre». — «Quelles figures y a-t-il dans la lune? Il s'y trouve deux buffles marins: par la bouche de l'un entre la lumière et par celle de l'autre elle s'éclipse; car la lumière de la Lune jaillit du soleil» etc.

B) Les planètes: *Astełk' molorakank'*, ou: *molorakk'*.

1) Mercure:	*P'aylatsu* (-tsoγ, p'ayloγ)[1]
2) Vénus:	*Aruseak*[2]
3) Mars:	*Hęrat*[3]
4) Jupiter:	*Lusęnt'ag*[4]
5) Saturne:	*Erevak*[5]

Les noms sont d'origine commune-arménienne et signifient: 1) «le rayonnant», «jetant des éclairs»; 2) nom primitif de la divinité du matin, de l'aurore (cf. notre *article XVI*); 3) «feu», «ardeur ignée», «fulgurateur»; 4) «Couronne de la Lune»; 5) «spectre, apparition, épiphanie». — N° 3 se trouve, sous la variante *Hęrant*, resp. *Hęratęn*, attestée également chez *Mos. Chor. hist. arm.* p. 43, comme un des héros mythiques de la lignée dynastique de l'archégète Hayk. N° 5 est le dieu Keiwân de la mythologie assyro-mésopotamienne. La traduction «spectre, apparition» n'est que provisoire, sur base de l'arménien historique, mais en réalité le nom et le génie divin sont préarméniens, préindoeuropéens.

---

[1] En dialecte médiéval Mercure, la planète, s'appelle *Otarit* (arab. Utarid).

[2] L'étoile du soir: *gišeravar* «le guide de la nuit»; l'étoile du matin: *lousaber* = «Lucifer», *aygastl* = «l'étoile de l'aube».

[3] Var. *Hęravor.* — Appellation vulgaire: karmir astl (astł) «l'étoile rouge».

[4] Vulg. *Het Lousni* «la piste de la lune».

[5] Ce nom (et peut être aussi Hęrat, et certes Aruseak) nous paraît suspect de ne pas être haïcano-arménien, mais préarméno-asianique. Il s'agirait du Dieu de la foudre, de l'orage, du tonnerre: cf. alban. *rufe*, *refe* «foudre».

Noms archaïques des Planètes:

1) *Luc* (Louts) «Le Joug»
2) *Eljeru* (Eldjerou) «Le Cerf»
3) *Ckravori* (Tsękravori) —
4) *Artaxoir* (Artahoyr) «Le Diadème» (Tiare, Mitre) «Couronne posée sur la mitre ou la tiare»
5) *P'eraznoti* (P'heraznoti) —

La tradition de ces noms antiques, telle q'elle est représentée dans la littérature calendarique-astrologique (Tomar) ainsi que chez Zakharie le Catholicos, comporte quelques variantes. Ainsi, à côté de *Eljeru* il y a la leçon *Eljiuri* «céraste» ou «muni d'une corne», resp. «de la corne». *Artaxoir* alterne avec *artaxur* et *artaxuri*, ce qui d'ailleurs n'influe en rien sur le sens. En outre de *Ckravor(i)*, terme obscur, il y a la leçon variante *Ckavor* «obstiné», ou encore *Cpavor*, qu'on voudrait dériver de *cop* frange ou pan d'un habit. Tout cela est problématique; une autre hypothèse, d'après laquelle notre terme proviendrait d'un radical *ckor*, qu'on compare à l'accadique *Ziqura* «tour pyramidale», mériterait quelque confiance, si le terme était mieux garanti comme authentique. — *P'eraznoti*, qui varie avec *P'araznoti* et *P'arandznot*, est également obscur, malgré son apparence iranoïde (iran. *Perozan*, *Fairuzan*, *Peroz-ḫond*, *Waraz*; cf. chald. *Berossos*[1]).

Les mêmes noms planétaires s'employaient anciennement aussi pour désigner les jours de la semaine, ou encore les 7 jours de la création. Ainsi par ex.: l'Artachoyr est attribué, par Zak'aria Cath. au 4ème jour de la Génèse (-«l'étoile d'Artachoyr, rayonnant de l'Orient[2]». Sur la signification et fonction mythologique des Planètes, les anciens textes nous révèlent ce qui suit:

«Les cinq étoiles signifient les arts et métiers de l'humanité. Le Joug, c'est le sol (la terre de culture); le Cerf: l'eau (c. à d. la Chèvre [?]); le Diadème (la Couronne de la tiare), signifie le génie intellectuel, c'est la tête; le *Tsepavor*, ce qui signifie l'habillement, est l'Air (atmosphère); Pharaznot: „le Feu“ (Exégèse de la Génèse)».

---

[1] Cf. encore: Pharrantsem N. pr. (Faust. Byz. IV, 15), Pharnadjom, Pharsadan, Pharnavaz, N. N. Pr. de l'Hist. Géorgienne.

[2] Sur *Artaxoir* cf. notre *Grundst.* p. 85.

La fonction des 7 planètes comme régents des jours septimaniaux est décrite par Anania Shirakatzi, d'après le schéma suivant[1]:

C) *Tableau synoptique des jours planétaires-hebdomadaires:*	Grecs	Arméniens	Persans
1) *Miašabat‘* Dimanche	Helios[2]	Aregakẹn	Choršed[3]
2) *Erkšabat‘* Lundi	Sélênê[4]	Lusin (Lousin)	Mâng[5]
3) *Erek‘šabat‘* Mardi	Arês	Hẹrat	Narz[6]
4) *Tšorek‘šabat‘* Mercredi	Hermês[7]	P‘haylatsu	Koč (Godj)[8]
5) *Hingšabat‘* Jeudi	Dios[9]	Lusẹnt‘ag	Têrẹndǰ (Dêrendj)[10]
6) *Ourbat‘* Vendredi	Aphrodite	Lousaber[11]	Anahet[12]
7) *Chabat‘* Samedi	Kronos	Erevak	Zeruvân[13]

D) Essence, fonction et signification des Dieux planétaires. — «Sur leur compte les Payens disent que les uns sont bienfaisants, et les autres hostiles, selon les besoins de leurs dominations respectives. Ainsi quant à l'étoile Arês, qui préside au mardi, ils prétendent qu'elle est néfaste aux voyageurs et à l'entreprise d'une œuvre quelconque. Pareillement à propos du domaine de Kronos,

---

[1] Anania Shirak, *Traité astronomique* (éd. St Petbg. 1877) p. 64.

[2] Ms. *ēlēos.*

[3] Ms. *xorašet.*

[4] Ms. *selinos.*

[5] zend *maonhô*, pars. *mâng* «Lune» (Vullers, Lex. 1126).

[6] Cf. arm. *Nerseh* (Nersês), syr. *Narsē*, *Narsai*, Ναρσῆς, pers. *Narsē* (divinité), avest. *Nairyosangha*, nom d'un Yazata; cf. les *Nartes*, divinités des Ossètes.

[7] Ms. *ermês.*

[8] Cf. Drvâçpa-*Gôš* le patron éponyme du 14ème jour mensuel, en Cosmologie iranienne. (Fr. Spiegel, *Eran. Alt.-Kunde*, II, 76 sq.; W. Geiger, *Ostiran. Kultur.* p. 318 sq.); *Gôsch*, avest. *Gêush* est le *Gêush-Urvan* «l'Ame du Taureau» de la mythologie avestique-iranienne.

[9] Ms. a la corruptèle *Das.*

[10] *Têrendǰ* est visiblement un dérivé de *Tîr* (*Têr*), nom du 4ème mois de l'année perse, solaire, resp. du 13ème jour d'un mois; *Tîr* représente en relig. perse la planète Mercure. Son ancienne forme est *Tištrya.* Par *Tištryeni* on entendait un groupe d'étoiles particulier. (W. Geiger, *Ostiran. Kultur* 314.

[11] Variante équivalente pour Arouseak.

[12] Ms. *Anhetba*, corrompu pour Anahit(a) - mâh = A. - «Lune».

[13] La Liste présente, pour la rubrique persane, certaines particularités: a) au lieu de *Narz* pour le 3ème jour hebdom. le calendrier commun persan met *Vahram*, i. e. Verethragna, = *Vahagn* «Hercule» chez les Arméniens. b) *Koč* (Godj) est ici, pour le 4ème jour, substitué à *Têr* ou *Tîr*, qui est le patron officiel-persan du Mercredi. c) Puis, de même pour n° 5) le patron attitré, officiel du calendrier persan, Hormuzd, est remplacé par *Têrendǰ.*

qui est le samedi, ils affirment qu'il est la cause de toute infortune» .... «Mais les étoiles bienfaisantes sont: *Lusent'ag* (Jupiter) et *Lusaber* (Vénus); et les insidieux sont: *Erevak* (Saturne) et *Herat* (Mars), parce que l'Erevak a trop de frimas (nature froide), et le Herat trop de chaleur; tandis que *P'hailatsou* (le Mercure-Hermès arménien) partage également la nature des deux groupes[1]».

Encore deux autres informations sur les Dieux planétaires de l'ancienne Arménie:

a) De l'historien Vardan Vardapet: «Au-dessus des 7 Planètes, se trouvent encore 7 autres étoiles illustres, extrêmement froides et totalement glacées; elles tiennent le milieu entre les planètes et les non-planètes; ce sont celles-là qui attirent à elles les chaleurs du feu brûlant de l'Empyrée (Ether)».

b) De Johannès Ezengatzi, *Sermon sur l'Ascension*: «Un certain philosophe, nommé Tharimôs, a déclaré que les 7 planètes ont, chacune, un ciel spécial; et que le firmament de chacun de ces cieux, est éloigné de l'humanité terrestre[2] d'une distance de chemin de 500 siècles; et que l'intervalle entre les différents cieux comporte, selon la même mesure, 500 siècles de chemin[3]».

E) Constellations. — La constellation s'appelle en arménien: *a) Astelatoun* «Maison d'étoiles», terme notamment usité pour les constellations du Zodiaque; *b) Par* ou *Parkh* chœur, troupe, bande (compagnie de ballet). Par opposition aux étoiles fixes, réunies en majeure partie dans des groupes ou constellations, les planètes sont désignées du terme *Anpar* ou *Ampar astelk'*, i. e. «étoiles non groupées, non réunies en chœur». — Nous avons déjà traité de la constellation de Hayk = Orion (v. notre *article* XIII). De même de la Voie lactée il était déjà question dans notre texte antérieur. En outre plusieurs constellations du Zodiaque ont été incidemment touchées. Il ne nous reste qu'à ajouter ici quelques observations encore.

---

[1] Anania Shirak, ibid. 65.

[2] Ou mieux: que le firmament... mesure une distance (ou étendue) de chemin de 500 siècles des humains.

[3] Selon Grég. de Datev il s'agirait de Rabib Moïse. Cf. Alishan, *Hin Hav.* p. 109 sqq.

F) Supplémentairement à notre article concernant la *Voie lactée*, la même *Cosmographie* d'Anania Shirakatzi s'exprime sur le même sujet encore comme suit[1]:

«La première Zone [du Ciel septizone[2]] a son firmament dans la nommée ogdoade, qui s'appelle l'habitat du frimas des cieux, et qui plonge les montagnes en une froidure véhémente; dans elle sont les sept planètes, lesquelles sont de nature froide, d'où elles font descendre les frimas rigides sur les sommets des hautes montagnes; c'est pourquoi les régions basses restent chaudes et vaporeuses, car il n'y existe pas de climat très froid. Elles sont indiquées pour faire descendre sur les cimes élevées des montagnes les frimas et rafraîchissent les monts par un froid rigoureux; en outre c'est dans cette zone que s'effectue *l'extinction des chutes du feu condensé, qui s'appellent la cataracte de l'empyrée*[3], *que quelques-uns ont désignée sous le nom de Kart'-ciranagol*[4], tandis que d'autres l'appelaient *la voie ancienne du soleil*, d'autres *la voiture du ciel*[5], d'autres *la rupture* (scission) [du ciel], d'autres *la traînée des cicatrices*[6] et d'autres encore la nommaient *Yardagol (le voleur de la paille*[7]*)*, la piste des dieux; et encore certains l'appelaient *la Crèche* et *la Station («demeure») de l'Air.* Mais tout cela n'est pas réel, car il s'agit de feu condensé et du reflet de lumière de petites étoiles». — Ce passage d'Anania Shirak. se complète par la notice suivante, extraite de Pitar[8]: «L'atmosphère des êtres célestes est contenue dans *la Voiture (resp.: «les voitures») de la Crèche*[9], laquelle, en langue

---

[1] Anania Shirak, loc. cit. cap. 8 (*De Astronomia*) p. 66.

[2] ou Sphère; arm. *gôti* «ceinture, sphère, zone sphérique».

[3] En arménien *arp'i* «le feu élémentaire, la sphère ignée, le ciel-empyrée».

[4] Mot corrompu. — En restituant *ciranagol* (*gol*, *koγ* le voleur) on traduira: „le crochet (hameçon) voleur d'abricots (*ciran*)"; mais en restituant *ciranagoyn* ou *ciranegoyn* et en prenant *kart'* «hameçon» dans le sens d'arc, de voûte, nous aboutirons au sens: „la voûte ou le cintre (kart' = pers. *gerd*, *gird* «globe, cercle») pourprée". La voie lactée est en mythologie orientale comparée à une Mer, c'est l'océan atmosphérique-aérien; c'est le *Cirani Tsow* «la Mer empourprée (vermeille)» qui est en ébullition et en «mal d'enfantement» lors de la naissance de Vahagn (v. la rapsodie respective chez Moïse Choren). Cette seconde restauration de texte nous semble préférable. Elle s'accorde parfaitement avec *ciratsan*, terme employé isolément pour Voie lactée, et composé de *cir* «cercle, circonférence».

[5] Ou encore: «les chars du ciel».

[6] *Spi tareal* — Var. *spitareal.*

[7] Var. «les voleurs de paille».

[8] Lex. Thesaur. St Lazz. p. 346.

[9] Alishan, op. cit. 117, a une leçon divergente, moins bonne: «Les airs des Célestes sont la voiture (ou: les voitures) de la Crèche.»

haycanienne, s'appelle Yardęgol; c'est cette *Crèche*, réceptacle de l'atmosphère condensifiée, que nous apercevons sous l'aspect de javelles blanches» (var. «en couleur de mortier blanc»). Le concept de la piste du *Voleur de la paille* est commun à l'Arménie, à la Perse et à la Turquie. En effet le même mythe astrologique-cosmique, d'après lequel la Voie lactée serait le produit de la paille ou balle de paille ou vannure, abandonnée dans ces parages éthériques par le héros-voleur, le Dieu de l'Eclipse héliaque, s'exprime également dans la terminologie perse et turque. Le nom turc-osmanique de la Voie lactée est en effet *Samân-ogrusy*, ce qui littéralement signifie: «le voleur (ogru) de la paille (samân)». En persan le terme correspondant est *râh-i Kâh-kešân* «la voie du vol de la paille», ou simplement *kâh-käšân* «le voleur de la paille», ce que Vullers (Lex. pers. II 787) définit ainsi: «via lactea, quod sparsae ibi videntur straminis particulae, sive dicta videtur» (pers. *râh* «via», *kâh* «stramen», *kašân* «dérobeur»). Conformément à ce mythe de la dispersion de la paille sur la Voie Lactée, il existe pour désignation de cette dernière en arménien encore un autre terme, *Hetsanotz* «le Van», comme si un vanneur avait laissé tomber de la bale de paille ou vannure, parsemant ainsi l'espace d'une raie blanche. Une autre expression équivalente de la Voie lactée, encore usitée dialecticalement, comme provincialisme arménien est celui-ci: *Sanamôr Yard* «La paille de la Commère» (var. *Sanamôr Ert'* «la marche de la Commère[1]»), *Sanamôr janba* «le chemin de la Commère», *Darmanagoli (Sanamôr) čanaparh* «le chemin de la [Commère] voleuse de fourrage». La légende raconte que la Commère, pour assouvir la faim de ses bêtes, alla voler du fourrage sur l'aire à battre le blé de son Compère. Mais, en s'en retournant chez elle, des brins de paille ou de la bale tombant à travers son tablier troué se répandirent sur le chemin, et ainsi la commémoration de son vol laissa son empreinte sur le ciel.[2] Ce mythe astronomique est répandu dans les contrées d'Erivan, de Shirak, Moucb etc. — Adjarian, *Gavarakan Barraran* p. 270; le même cite ibid. p. 953 la même «légende de la Commère», mais en la rapportant, en outre, à une constellation, appelée *Sanamôr-Khaš* «la Traînée de la Commère», terme usité dans le dialecte d'Arabkir, désignant une étoile, qui, apparaissant à la voûte céleste, y laisse une traînée lumineuse.

---

[1] à moins qu'on ne préfère prendre ici le vocable *ert'*, *yert'* comme forme dialecticale de *yard* paille.

[2] Amatouni, *Hay. Bar-u-Ban* p. 162.

Ce mythe de la Commére voleuse de fourrage ou de paille[1] n'est qu'une variation de celui du Jardagol. La Commère *Sana-mayr*, génit. *Sana-mōr*, est plutôt accessoire. Elle n'est peut-être qu'une transformation étymologique du terme turc *Saman-ogru* ou *Saman-oghry*, mentionné et étudié plus haut, comme expression de la Voie lactée. *Sanamōr*, ou, avec l'article, *Sanamōrẹ*, serait tout simplement la métathèse arménienne de Samanoghry.

Examinons maintenant les termes synonymes «la *Voiture du Ciel*» et la «*Voiture de la Crèche*». Le mythe vulgaire y voit le réceptacle de la paille, du fourrage, dont il est toujours question en liaison avec *Jardagol.* Cependant cette conception n'est que secondaire; le mythe antique spécifie que la Crèche est le vase ou la station de «l'air condensé» des régions supérieures. Cette interprétation n'est, elle-même, non plus satisfaisante entièrement. «Crèche» est en arménien exprimé par *msur* (pron. *mẹssour*). Or, étant donné que toute cette mythologie concernant la *Voie lactée* est ostensiblement d'origine préindoeuropéenne, et qu'il faudra chercher ses sources dans les croyances des peuples pré-méditerranéens, chamitiques et suméro-mésopotamiens; et vu que l'expression «la voiture-» ou «les voitures de la Crèche» ne donne pas de sens logique; nous oserons induire par hypothèse que sous le terme litigieux en question, *mẹsur*, se recèle l'ancienne appellation de l'Égypte: assyr. *Miṣru*, arab. *Miṣr*, hébr. *Misraïm*; en d'autres mots: la «Crèche», symbole de la Voie lactée, figure proprement l'Égypte mythique-cosmique, c. à d. la Voie Lactée. Par conséquent les «*chars ou voitures de Mesur*» sont les Chariots de *Miṣru*, de l'Égypte mythique. Cette dernière serait à localiser dans la Voie Lactée. Ce mythe astronomique paraît avoir déteint et laissé son empreinte formelle sur le récit biblique de l'engloutissement de l'armée et des chars de guerre des Égyptiens de Pharaon, dans la Mer Rouge. Il s'agit d'ingrédients accessoires-mythiques, entremêlés au récit historique biblique du passage de la Mer *(Yam-Sûph)*, qui seraient à examiner en détail encore, tâche qui sort du cadre de notre travail actuel.

La Voie Lactée est mise ainsi en rapport avec l'Océan céleste, les «Écluses du Ciel» (cf. l'Apsou, l'océan d'Eridou chez les Chaldéens). C'est ce qui nous amène à une dernière variante d'appellation de

---

[1] *Darman* signifie en dialecte arm. aussi bien «paille» que «fourrage». En ancienne langue il se traduit par «remède, aliment, nourriture».

la Voie Lactée: «*Rupture ou scission du ciel (firmament)*». Elle est illustrée par le mythe suivant, connu en Arménie jusqu'à nos jours: d'après lui, «la Voie lactée est la région [du firmament] qui se fendit et creva en éclats pour déverser sur la Terre, lors du Déluge, le grand cataclysme de l'inondation et du submergement du globe, cataclysme dont Dieu a perpétué le souvenir jusque dans les éternités, en en conservant ainsi les traces et vestiges, empreints sur le firmament, pour la contemplation de l'humanité».[1]

L'expression parallèle et équivalente de la Voie Lactée: «La trainée des cicatrices ou des gerçures» semble se rapporter au même évènement du Déluge bérossien-chaldéen.

G) Nous ne relevons que ce qui est le plus intéressant parmi les autres constellations:

a) Bazm-Astełkʿn («les nombreuses étoiles») = les 7 Pléïades.

b) Saïl ou *Saïlk*ʿ «le(s) Chariot(s)», i. e. Arcturus; dans le langage des navigateurs il s'appelait *Bazmoyt*ʿ ou *Pazmuyt*ʿ (Alishan, op. cit. 113). Le composé *Sailatʿap*ʿ désigne la grande et la petite Ourse (Zakharia Katholikos). Un autre synonyme de Saïl (Arkturos) est *Alavunk*ʿ.[2] Le terme *Bazmoyt*ʿ signifie probablement «le siège ou banc des rameurs» (arm. *bazmil* s'asseoir).[3] P. L. Alishan mentionne en outre, comme participantes ou voisines de cette constellation les étoiles suivantes: *Vetzki* «la charrue à six paires de bœufs»; vulg. *Goutani astęγ* «l'étoile de la grande charrue»; *Khačastęγ*, les étoiles qui forment les 4 côtés du carré du Saïl, litt. l'étoile ou les étoiles de la Croix; l'astre ou les étoiles appelés les «Enfants de Zrowan» *Mankunk*ʿ *Zęruvana*; etc., etc.

c) A propos du terme technique *le Voile de Hayk (Orion)*, «il faut savoir qu'il y a trois espèces d'étoiles - „Voiles" ou Patrouakʿs: 1) Toutes les étoiles de première grandeur s'appellent *Patruakk*ʿ, i. e. Voiles. — 2) C'est le nom de la Planète Phosphore-Lucifer, i. e. Zohrê,

[1] Cf. Azgayin Handês („Rev. Nat.", en arm.), 10, 199; Amatouni Hay. *Bar-u-Ban* p. 162.

[2] Var. alavsunkʿ. Cf. turan. pers. alūs, ulus „troupe, foule".

[3] Sur cette Constellation et son voisinage cf. le passage suivant, tiré d'un vieil almanach: „Le Firmament du ciel... dans son milieu apparaît le *Saïl* (le Chariot), qui le garde en le contournant, rugissant démesurément; puis le *Haykn* (Orion) et les Pléiades cernent la région du Sud, vis-à-vis du domaine de Saïl, qui apparaît au Nord. Vers lui accourent les astres le soir, à minuit et le matin. Chez le même se rend la lune du côté inférieur, rencontre les limites de la terre, croît et décroît; chez lui se rend le soleil, cernant tout son territoire." Alishan, *Hin Havat* 144.

ou Aruseak. — 3) C'est une étoile, née des vapeurs, et paraissant périodiquement dans l'Atmosphère, à l'instar de la lune, dont l'orbite obscurcit tous les astres. Mais le Patruak („Voile") par excellence et proprement dit, c'est Haykęn, c. à d. les „*Piques*" ou „*Broches*" avec les astres de majeure grandeur, ses voisins».[1]

H) *Le Zodiaque.* — Ses signes s'appellent *astelatunk'* «Maisons des étoiles». Les noms des 12 constellations du Zodiaque arménien sont calqués sur ceux du calendrier persan et du grec, lesquels sont eux-mêmes empruntés à l'astrologie chaldéo-babylonienne. Anania Chirakatzi décrit ainsi les divers signes zodiacaux: «Le Bélier a le caractère princier, l'aménité, la chevelure en boucles. — Le Taureau a la force. — Les Jumeaux tiennent la région moyenne. — Le Cancer est partial et humide. — Le Lion est perçant, fougueux, visant au loin, troubleur et tyrannique. — La Vierge aime la parure, elle est humide et belle. — La Balance est équilibrée et ordonnatrice. — Le Scorpion est dévoué à la procréation et de morne aspect. — Le Sagittaire est belliqueux et un puissant guerrier. — Le Capricorne est timide et irraisonnable. — Le Verseau est humide et bien tempéré. — Les Poissons sont bien tempérés et résistants.[2] — Le Bélier, le Taureau et les Jumeaux, ce sont la Perse et Babylone, surnommés la Maison Seigneuriale. Le Cancer, le Lion et la Vierge: ce sont les Arméniens (Haykh), les Kourdes[3] (Kordiakk') et les Grecs (*Joink'*), qui sont appelés „nocturnes" et „latéraux".[4] La Balance, le Scorpion et le Sagittaire, le Capricorne, le Verseau et les Poissons, c'est la „Maison" qui se trouve au milieu,[5] et qui s'étend par toute la terre.» Le Cancer est la constellation spécialement vouée à l'Arménie.

I) *Étoiles Fixes. — Comètes. — Phénomènes du monde astral et atmosphérique.* — Relevons ici d'abord quelques étoiles à dénomination arménienne peu connue (d'après Alishan, loc. cit. 129 sq.):

---

[1] Extrait d'Avetikh de Tigranocerte, d'après Alishan, op. cit. 123.

[2] Tout ce passage relatif aux Signes du Zod. présente de nombreuses leçons variantes; le texte d'Alishan (op. cit. 127) diffère de l'Edition S. Pétersbourgeoise d'Anania Shirak, 1877, p. 67.

[3] Peut-être traduira-t-on plus authentiquement: les Cordiéens ou Carthiens, terme sous lequel seraient compris en première ligne les Ibéro-Carthvéliens ou Karthulis, dont l'origine semble être commune avec celle des Korduk' ou Cardoukhes pré-ariens.

[4] C'est-à-dire: septentrionaux et situés sur les fleuves, les côtés.

[5] C.-à-d.: intermédiaire entre Perse-Babylone d'une part, et Arménie-Géorgie-Grèce d'autre part.

šənastγən l'étoile du chien ou le petit chien *šənikən*,
xolovakən «le tuyau», «la conduite d'eau»; var. *holovak* cercle, rouleau,
vank'ən ou *vak'ən* «le couvent, l'hôtel»,
cicaṙn «l'hirondelle», *ǰərabašx* «étang, distributeur d'eau»,
t'əṙčman dzin «le cheval ailé (volant)»,
ǰər-ôdz «serpent d'eau», *xoz* «porc», resp. *varaz* sanglier,
bazm-otani «le polype», *andiakən* (cf. *Anitak* dans la «*ceinture de Hayk*»),
xip'ak'ən —
marzon — *arkoγən* (arkolən), —
karčəndeatz — *hankən*. —
čokanotn, *kočnaton* (*kočanotn*) —

La plupart de ces astres appartiennent au groupe dit *ḫaṙnaṟan astelk'* «astres à cratère» (ou: «vases-étoiles», étoiles à coupe); ce groupe qui embrasse aussi les constellations du Hayk, du Berger (*Hoviv*), de l'Aigle (Artsiv), de la Lyre (K'ənar), du Trône de Salomon (Soγomoni Athor), du «Paysan moissonneur de blé», du Grand chien, du Guerrier et du Loup, est qualifié d'indicateurs de la pluie et de conducteurs des navigateurs.

Sous la rubrique des fêtes astronomiques, L. Alishan classe: *a*) la fête *Ęmbrçnal* ou *Ympyrnaγ*, qui tombe le 23 novembre ou le 15 du mois Trê. C'est un jour critique; tel le temps sera ce jour-là, tel il sera durant l'hiver. Ce jour-là et les jours suivants les troupeaux sont ramenés de leur pacage d'été dans leurs bercails pour l'hivernage; de là la dénomination actuelle de la fête, qui par étymologie populaire est dérivée de *çmbeṙnçal* «saisi», «pris», «capturé»; comme si le nom provenait de la saisie, du capturage des troupeaux, en vue de leur rentrée. En réalité il s'agit d'une déformation vulgaire de l'ancien nom, qui est *Broumal* ou *Bramal*; «c'est, expliquent les anciens Tomars (Calendriers) une fête que célèbrent les Chaldéens; sa solennité a lieu tous les cinq ans». Sans doute qu'on peut y voir le pendant et l'analogon des *Brumalia* romains. Cette fête se continue les jours suivants jusqu'au début de décembre, sous forme du *Naḫra-t'oγ* ou *Naḫir-t'oγ* («la rentrée des troupeaux de gros bétail»), fêté au début de décembre; et du *Hort'at'oγ* «le congédiement des veaux», vers la fin de novembre. Ces trois fêtes, tombant autour de la S[t] Jacques, marquent simultanément des termes

de jeûne ou carême.[1] — *b*) la fête du *Gaylavaz* (litt. «Saut de Loup»), tombant le 9 ou 10 mars. Selon les Tomars, «elle se fête également chez les Chaldéens...»; elle est réputée pour être un jour fatidique: «tel ce jour-là, tel le temps sera durant 60 jours». C'est avec raison que M. L. P. Alishan y voit une fête commémorative des Equinoxes de printemps: ce jour-là le soleil entre dans le signe du Bélier: Loup et Bélier sont deux antagonistes; il apparaît qu'il doit y avoir eu ici quelque rapport mythologique, exprimé par *Gaylavaz* le «saut ou bond du loup». Le Bélier est supposé être en danger de la part des embûches du Loup. C'est ce qui est confirmé par la fête *Gailik'* «les Loups» ou *Gaili Tôn* (Kaili-Dôn) «la fête du Loup», qui a lieu le mercredi du carnaval et qui, selon le témoignage d'Adjarian *Lex. dial.* 218, se célèbre sous certaines cérémonies et usages. «Ce jour-là les femmes ne travaillent pas, afin que leurs maisons et leurs gens partis en voyage restent exempts du péril de loup. Le dialecte de Marash a *Gêli-deôn*. Dans celui de *Van* le terme correspondant à Gailavaz est *Gêl-vaz* (ou *Kêl-vaz*), signifiant «le vent glacé qui souffle du Nord-Est» (Amatouni, *Bar-u-Ban* p. 131).

Les Comètes: arm. *Varsavork'* ou *Gisavork'*, c. à d. Etoiles chevelues, ou à crinière; sont appelées encore: *Agévork'* «caudifères», et *Nizakavork'* (Nizakadzev-k') «Lanciers» (Stephan Asoghik III 1, et 24). — Outre les Comètes proprement dites, nos textes distinguent encore: *a*) les *Hecanakk'* (litt. «poutres», «solives»), «qui ne sont ni ronds, ni pourvus d'une queue comme les comètes, mais se manifestent sous forme d'une longue traînée lumineuse, comme une poutre»; *b*) *Gouparkh*, phénomènes lumineux, sous forme d'une grande boule: ce sont les boules de feu. La genèse de ces trois phénomènes se trouve décrite ainsi que suit dans le *Commentaire Arménien des Écrits de St Basile:* «D'après les diverses formes d'apparition, les appellations ont été attribuées à ces phénomènes en conséquence. Mais quant à leur origine, elle provient d'une seule et même cause, qu'on appelle *Ouḫčar*. Par ce mot d'*Ouḫčar* on désigne l'air, qui se trouve sur le pourtour de la Terre, lorsqu'il s'élève de la Terre jusqu'à proximité de l'Ether empyréen. Car, de même que la matière de feu, soit fer soit pierre, quand elle est battue, produit des étincelles, ainsi aussi l'air épais et brouillé, après avoir été emporté dans

---

[1] Cf. Adjarian, *Arm. Dial. Lex.* s. v.; Amatouni, *Bar-u-Ban*, p. 403 et 500; Alishan, *op. cit.* 134.

les sphères supérieures par la violence du vent, tombe dans leur intérieur, et par leur choc réciproque, il se produit comme l'apparition d'une étoile. De tels phénomènes s'appellent Varsavor (Comète), Hecanak (colonne de feu), et Goupar (Boule de feu)».[1]

Ajoutons-y encore: arm. *asup* étoile filante, - tombante[2]; *t'rič astl* ou *t'ęrič* «étoile volante» ou «ailée». Anania de Shirak. les définit ainsi: «étoile qui se projette dans les airs, et qui naît de la friction (du choc) des vents». Tomar: «Qu'est-ce que l'étoile volante (t'ęrič)?» — «C'est de la vapeur soulevée par le vent et emportée dans la région du feu, où elle s'enflamme par lui; et par l'impétuosité du vent elle paraît allumée comme une étoile volante et elle s'éteint rapidement».

Arc-en-Ciel: son nom ordinaire est en arménien classique *T'siatsan.* En moyen-arménien: Tsirani Gôti (*Dzirani Kôdi*); Tirakan (Dirakan), Tirkan (Dirgan) ou Têrounian (Dêrounian) Gôti (Kôdi): ce qui, en arménien actuel signifie «Ceinture du Seigneur» (têr); mais, comme il s'agit manifestement d'un terme préarménien, asianique, l'on interprètera: la Ceinture du Dieu Têr ou Tîr ou Tiur, i. e. Mercure-Hermès, resp. aussi du génie *Tistrya* (en avestique-iranien). *Tirkan-Dirgan* peut, à la rigueur, même s'identifier avec le N. pr. *Tigran;* en tout cas l'on peut supposer un etymon signifiant arc, cintre, voûte, lequel se retrouve en lesghien-dargua: *derga, dirga, dirka, delga* «arc», «cintre, voûte»; agul. *dikra* (id.)[3]. Reste d'un nom archaïque du ciel, réduit à l'expression de l'Iris. Anania Shirak. connaît encore le synonyme *Astuacakamar* i. e. «l'Arc (voûte, ceinture) de Dieu». Comme termes dialecticaux citons: *Astuacacni gôti* «la ceinture de la Mère de Dieu»; et *Karmir-Kanač* «Rouge-Vert».

K) *Les Mois de l'année arménienne.*

1. Nava-sard (-sart)	7. Mehekan (Méhégan)
2. Hoṙi	8. Areg (Ar[i]ek)
3. Sahmi	9. Ahekan (Ahégan), Haruantz
4. Trê (Dęrê)	10. Mareri
5. Kalotz (Khalodz)	11. Margatz (Markadz)
6. Aratz (Aradz)	12. Hrotitz (Hęrodidz)

[1] Alishan, op. cit. 133 sq.
[2] Arab. *šihâb* «flamma ignis, radios diffundens»; *šuhub* «stellae fulgentes, resp. stellae cadentes».
[3] Cf. notre *Grundst.*, p. 67.

Mois iranoïdes. — L'année arménienne avec ses différents mois est influencée par le calendrier zoroastrien-iranien.

N° 1. *Navasard*, le mois du Nouvel-An: = zend-avest. *nava* «neuf» + *sarəda* année, correspond au sogdien *nausard* «le 1er mois de l'an», chorasm. *nausarjī*; cf. persan *naurōz* Nouvel-An.[1] — Selon le système de l'année civile ce mois commence à la mi-août pour s'étendre à la mi-septembre. Selon l'année naturelle des Arméniens (année solaire), Navasard commence au printemps, soit à la mi-mars, soit à l'équinoxe du printemps. Sur la divinité du Nouvel-An, voir notre précédent *article V.*

N° 7. *Mehekan*, le mois consacré au Dieu *Mehr* (Mihr, Mithra), = persan *Mihrgân* fête de Mithra au mois de Mihr, = pehl. *Mihragān*, vieux-perse *Mithriakana* (Strabo 530)[2].

N° 9. *Ahekan* (Aheki), consacré au Dieu du Feu (Athar), correspond au 9ème mois arsacide Âtur, pers. Atarō. La forme arménienne *Ahekan* est issue d'un **ahrekan* < **āϑrakan*. Dans le calendrier persan, Adaragân est la «fête mensuelle, au jour d'Adar du mois Adar». Le mois Ahekan s'appelait jadis, c. à d. en période pré-arsacide, *Haruantz* (Tomar).

N° 4. *Trê*, est le Tîr iranien (juin-juillet), le Τειρει cappadocien, le Tîrakan des Saces. La divinité du mois est Tîr-Tištrya. Cf. le mois Tishri des Babyloniens.

N° 12. *Hrotitz* est le mois des Mânes, des âmes trépassées, correspondant aux Fravartis ou Fravashis iraniens; pehl. *fravartikân* ou *fravardyân* les 5 jours intercalaires; en parse les 10 derniers jours de l'an, y inclus les jours de fête du Mukhtād, en l'honneur des morts et de leurs Fravashis; chez les Persans modernes, appelés *farvardagân*, *— diyān*, *fordagan*, *pordgān*, *pordiyān*, *fordigān*, les 5 jours terminant le mois d'Abân, y inclus les 5 jours bissextes suivants, célébrés ensemble en l'honneur des morts. Pers. Phurdigan dans le sens de Νεκυια. — Arm. *hrot-*, de *hrort-* = pers. *frort-* (Frordigân), pour fravart. Hrotitz est la forme du génitif de *Hrot(k')*.[3]

---

[1] Hübschmann, *Arm. Gramm.*, p. 202.
[2] Ibid. p. 194. Spiegel, Eran. Alterth., III, 708.
[3] Hübschmann, *Arm. Gram.*, 184-85.

N° 11. *Margatz*: en connexion avec le mois *Margazana* des vieux Iraniens, avec la constellation *Margaçira* des Indo-ariens[1] (station lunaire). Cependant le terme sanscrit n'est pas authentique, il s'agit d'une transformation de Margazana. Et ce dernier paraît non plus être autochtone ario-iranien, mais probablement adopté de l'Astrologie chaldéo-suméro-élamitique, resp. préasianique par les Irano-Ariens.

Mois de provenance préarménienne.

N°s 2-3. Le 2ème et 3ème mois, *Hoṙi* et *Sahmi*, inexplicables quant à leur nom, par le lexique arménien, paraissent être un emprunt ibéro-karthvélien; en effet *Hoṙi* semble correspondre au géorgien *ori*, nom numéral pour le nombre «2»; et *Sahmi* serait le grusinien *sami* «3». Cependant *Sahmi* n'est pas *sami*, et la transcription *Hoṙi* pour carth. *ori* est invraisemblable. C'est pourquoi l'identification susmentionnée est à répudier, d'autant plus qu'il paraît à priori tout à fait improbable qu'un pareil résidu de la langue et civilisation géorgo-ibérique se soit conservé en Arménie. Tout au plus admettra-t-on une transformation secondaire, venue d'Ibérie, une assimilation de 2 noms originaires-arméniens à ces 2 noms numéraux géorgiens en question. — *Hoṙi* paraît avoir été une divinité préarménienne, dont les vestiges se sont conservés sous la figure du héros mythique *Choṙ* (Ḫor), mentionné chez Moïse Chor. comme fils de l'archégète Hayk. Sans vouloir attacher une trop grande importance à ce personnage mythique, ainsi qu'à Choṙi (Ḫori), relatée comme «Sœur» de Hayk, il sera toutefois permis de présupposer un ancien génie du soleil naissant ou descendant, qui aurait été connu sous le nom de *Ḫorê(n)* ou *Ḫori* en Arménie. Cf. iran. pers. *Ḫor*(šed), avest. *ḫvare* «soleil»; cf. le dieu Horus des Egyptiens. Fait intéressant et qui mérite d'être observé: en langue cotte, *hōri* signifie «l'automne».[2] Or le mois arm. hôri, correspondant à septembre-octobre, est juste le mois automnal par excellence.[3] — De même *Sahmi*, le nom du 3ème mois, serait à examiner sous le même aspect, encore plus en détail. — Le nom

[1] J. Marquart, *Unters. zur Gesch. von Eran*, I, p. 63; Fr. Hommel, *Geogr. u. Gesch. d. Alt. Or.* p. 222-23. — Les Arméniens entendent *Margats* comme «mois des prairies» (arm. *marg* «prairie»).

[2] Ant. Schiefner et Alex. Castrên, *Jenissei-Ostjak. et Kottische Sprachlehre nebst Wörterverzeichnis* (1858) p. 211.

[3] P. Lev. Alishan cite à ce propos l'information suivante, extraite du *Livre d'offices* attribué à Joh. Ezengatzi: „Un certain homme changea le mois de *Matran* en mois *Hoṙi*, en le dénommant d'après son fils *Ḫorên*, grâce à son opulence, il pria

de 8. *Areg* a déjà été expliqué.[1] — 5. *Khalotz*, correspondant à décembre-janvier, ne semble guère pouvoir s'analyser par l'arménien *K'aluats* récolte, cueillage (k'alem recueillir)[2]; paraît recéler un antique vocable signifiant hiver, gelée ou temps neigeux. — *Aratz*, le 6ème mois: mot obscur. Peut-être s'agit-il d'un thème préarménien, en connexion avec le héros mythique Aray, qui équivaudrait au préhéllénique Arês? Ce serait le mois du vent (ventôse). — 10. *Mareri*, finalement, Gen. sg. d'un nom. *Marêr*, **Marear*, a été identifié avec l'avestique *Maidyāirya* «le milieu de l'année» (par Marquart, *Untersuchungen zur Geschichte von Eran*, II 198-215). Sur *Maidyāirya*, nom de la Divinité de la 5ème saison et de la fête correspondante (fête du Yul ou Solstice d'hiver), voir *Alt-iran. Wörterbuch* von Chr. Bartholomae, col. 1117.[3]

Cf. L. H. Gray: *On certain Persian and Armenian Month-Names as influenced by the Avesta Calendar* (Journal of the American Oriental Society, vol. 28, 2, p. 331 ss. — A. de Lagarde: Gesam. Abhandlg. 9, 163; Hübschmann: *Arm. Gramm.* passim. — Dulaurier: Recherches sur la chronologie arménienne. — Cf. encore Fr. Hommel: *Geogr. u. Gesch. des Alt. Orient*, p. 220. sqq.

L) *Saisons et Jours du Mois.*

L'origine indoeuropéenne des noms de saisons: *garoun* «printemps», *amaṙn* «été», *dzmeṙn* «hiver», *ašoun* (ašun) «automne» a été péremptoirement démontrée par H. Hübschmann, *Arm. Gram.* t. II sous les articles respectifs de son lexique comparatif. Si pour *ašun* il peut d'abord se lever un léger doute, ce doute ne nous semble pas fondé.

Analogue aux calendriers irano-avestique, chorasmien et sogdien, l'arménien distingue les divers jours d'un mois non pas par numération, mais par dénomination de chacun des 30 ou 31 jours du mois

---

toute la communauté de faire, après la mort de son fils, la commémoration de son nom, en le perpétuant moyennant la dénomination de ce mois, à l'instar de Juillet et d'Août, où par l'intermédiaire de leurs noms le souvenir des rois respectifs est commémoré" etc. „Par la même raison, poursuit-il, fut appelé *Ašharhamatran* («le Matran du pays») la fête du 3ème dimanche de Pâques, qui était fixée au début du mois de Hoṙi." (Alishan, op. cit. 140.) NB. Ce dernier nom signifie «la fête des Saints Martyrs du pays». (Maturn, fête des Martyrs.)

[1] Voir, plus haut, p. 69, art. XIX. A comparer notre *Gesch. der Armen. Philologie* (1930) p. 59.

[2] A moins, toutefois, qu'on n'admette que ce nom ait déjà été en usage dans un système antérieur, dans lequel il coïncidait avec Août/Septembre (Meillet).

[3] D'après l'étymologie populaire arménienne (Alishan, *op. cit.* 142) *Mareri* serait à rattacher à *mṛrrik* tempête.

du mois d'après un nom théophore ou une épithète mythologique. Ainsi chaque jour lunaire a son patron divin ou sacral-légendaire. Ainsi, p. ex., le 1er jour du mois s'appelle *Areg* (dieu du soleil matinal), le 3ème *Aram* (Hermès-Mercure ou Rama), le 7ème Astḙlik «Vénus», et les 8ème, 15ème et 19ème jours portent les noms théophores: *Mihr* (Mithra), Aramazd (Jupiter) et Anahit (Artémis). Sept jours sont marqués par des noms dérivés de montagnes sacrées. Ce sont:

— Le 13ème jour, *Parchar*: d'après la montagne homonyme dans le canton de Taikh, sanctionnée comme sanctuaire par le héros Valarchak (Mos. Chor. 74).

— Le 18ème jour, nommé *Masis*: d'après le mont homonyme, consacré par le héros Amasiay, resp. par la divinité Masis.

— Le 20ème jour, nommé *Aragats*, d'après le mont homonyme situé dans le canton Aragats-Otḙn, dont le caractère sacral est attesté par Mos. Chor. 27.

— Le 21ème jour, nommé *Gorgor* ou *Gḙrgour*, d'après le mont Gḙrgour sur le lac de Van, sommet appartenant au massif du Sararat, la sainte montagne du Déluge (Alishan, l. c. 33, 36, 57; Fr. Murad, *Ararat und Masis* 1901, p. 71 et passim). A comparer, en outre, le nom théophore *Grigor*.

— Le 22ème jour, nommé *Kordi* ou *Korduikh*, selon la montagne homonyme, qui dans la tradition légendaire des Araméens figure comme mont de l'Arche noachienne. A comparer Gordios, dieu phrygien.

— Le 26ème jour, Nḙpat = la montagne Niphate; dieu arien *Apâm-Napat*, se rapportant au grand Déluge primitif. Cf. la divinité hittite *Nupatik*, qui figure déjà dans un ancien Rituel churite-hittite, d'après *Hrozny* KBo III 4, V 5.

— Le 29ème jour, *Varag*, nommé d'après le mont homonyme, le Varak-dagh actuel, du canton de Tosp; mont qui est consacré cultuellement par sa connexion avec Ste Hripsimé, et qui, certes, formait un lieu de culte déjà dans l'ère payenne.

Sur les divinités Masis et Naphat-Niphatès nous renvoyons à notre exposé respectif, dans *Grundst.* § 144-146.

Quant au 12ème jour, Ani, nom homonyme avec la capitale du royaume grand-arménien médiéval des Bagratides, il faut également l'entendre dans le sens théophore-mythique; Ani est, certes, ici une altération d'*Agni* ou d'*Angistis*. Cf. aussi L. Alishan, op. cit. 143 ss.; L. H. Gray, op. cit. 343-44 (JAOSB. 28); *Auteur*, *Grundst.* § 147, p. 157.

M) *Liste des jours mensuels avec leurs noms arméniens:*

1. Areg (Dieu Helios)[1].
2. Hęrand (*Hourand, génie du feu): = *Hęrant* var. *Hęratn*, Héros mythique, Haycanide, Mos. Chor. p. 43.[2]
3. Aram[3] (Héros mythique, Haycanide, Mos. Chor. 11-13, 29-33).
4. Margar (arm. *margarê* «prophète»).[4]
5. Ahrank' (cf. iran. âthravan, âthare + Agni).[5]
6. Mazdel, Mazthel ou Mazdeγ (cf. iran. Mazdak).
7. Astlik (Vénus), l'Étoile du Matin.
8. Mihr (Mithra): cf. Mitro, le 7ème mois et 16ème jour dans le calendrier zoroastrien.
9. Dzopaber (Hrovaber) «tumultueux».
10. Mourtz («le poing, la lutte»): cf. mingrél. laz. *muricxi*, *maricxi* l'étoile.
11. Erezhan ou *Erezkan*: vulgairement «l'hermite». Cf. en réalité, l'iran. Arezwa, Erezwand et Ereχša, le fameux archer mythique (yt. 8, 6), appelé aussi Ariš (Justi. iran. Nam. 88).
12. Ani (voir ci-dessus).
13. Parhar (mont): gr. Paryadres; cf. scr. parvata «montagne».
14. Vanat (cf. Vanand, Vanatur); la traduction «hôte», hospitalier, hôte de couvent, est arbitraire.
15. Aramazd (Ormuzd = Jupiter)
16. Mani[6] (iran. Mani, Omanês-Oman, asian. dieu Mên).
17. Asak (pers. Ašak, iran. Aršaka; cf. Justi. iran. Nam. B. s. y.)[7].
18. Masis (mont.): cf. iran. Maschya, Mašī, Meši, Mašyana, Mešaneh, Masistês, Masistios (Justi, ibid. 199); cf. encore: circass. maze, abchas. amza, amyz, lesg. vaaz, vaz, bats «mois», «lune».
19. Anahit (Anaïtis-Artemis).
20. Aragats (mont.).
21. Gorgor (Gęrgour) (mont.): Cf. dieu Groγ, N. pr. Grigor.
22. Kordi, Kordouik', (mont.): cf. phryg. Gordios.

---

[1] 8ème mois arm., 11ème jour de l'Avesta.
[2] L'interprétation: „Feu et Terre" est fausse et arbitraire.
[3] Aram se retrouve comme 10ème mois du Calendrier d'Azaria de Djoulfa.
[4] Identifié, en légende chrétienne, avec St Sylvain (Act. XV 32).
[5] La traduction «mi-brûlé» est arbitraire.
[6] L'interprétation „beginning" (Gray, loc. cit. 344) est erronée; Alishan dit cagoumn, i. e. „la pointe du jour", en identifiant ce *Mani* avec le dieu phryg. Mên, lat. *mane* „matin".
[7] L'interprétation „sans commencement" est arbitraire.

23. Tsȩmak (arm. «opaque, ombrageux[1], lieu ombragé): iran. N. pr. Shumâhān, Sumbat, assyr. Sammugès, Sammogês (Eus. Chron.).
24. Lusnak: «clair de lune»: cf. n.-arm. lusȩng/ka «lune».
25. Tzrôn, Tzravȩn (arm. dispersion) et Sp'hiur (arm. épars, sporadique): altération probable ou métamorphose arménoïde de l'iran. Zervân, Zrovan, divinité du Temps (Kronos).
26. Nepat: mont. et divinité. (Apâm-Napat des Ariens).
27. Vahagȩn, dieu arménien (voir sous l'art. III).
28. Sêin (mont.).
29. Varag (mont.).
30. Gišeravar: Vénus, l'étoile du soir.[2]

N) *Division horaire du Jour et de la Nuit.*

Les 4 sections du Jour: *a*) *Aršaloys* Aurore, *Ayg* ou *Lousàdêm* l'Aube, le point du jour, *Alot'aran* l'heure de la Prière; *b*) Le Matin: *Arhavaut*, *Arevoy Tsayrk'* («montée du Soleil); *c*) *Mijorê*, *Hasarak-Or* midi; *d*) *Erekoy* le Soir, Arevmutk' coucher du soleil.

Les 4 parties de la Nuit: *a*) première veille (vigile): *aṙadjin pah*; *b*) la nuit: *gišer*; *c*) minuit: *hasarak-gišer*; *d*) *Havaḫôs* «le chant du coq» (4ème veillée).

Les noms qui sont attribués aux 12 heures du jour et à celles de la nuit proviennent systématiquement d'attributions relatives à la nature de chaque heure ou à son rapport avec le circuit solaire. Bien qu'ils n'aient pas de caractère mythique, nous les reproduisons ici, d'après L. Alishan (Hin Havat. 146 sq.):

Heures du Jour: 1. Ayg; 2. Tsayg; 3. Zayratzeal (arevn); 4. Tšaṙagayt'eal; 5. Shaṙavileal; 6. Erkrates; 7. Shant'akol; 8. Hȩrakat'; 9. Hour p'ayleal; 10. Thalant'eal; 11. Aragot; 12. Arp'ol.

Heures de la Nuit: 1. ḫavarak; 2. aljamulj; 3. mtatzeal; 4. šalavot; 5. kamavot; 6. bavakan; 7. ḫôt'ap'eal; 8. gizak; 9. lusakn, lusagaln; 10. aṙavaut; 11. lousap'ayl; 12. p'aylacu.

[1] Ou: „vent de l'est".

[2] Voir aussi les *Noms des jours du mois* par Azaria de Djoulfa (17ème S.) pp. 115–117; le Ménologue alban., de date incertaine; L. H. Gray, ibid. pp. 331 ss.

CHAPITRE TROISIÈME

Divinités Alarodo-Ourartéennes ou Chaldiques-Alarodiennes

Article XX.

Alarod. *Lutibris*: asian. *Lityerses.*

Le Dieu phrygien Lityerses, **Litu-verse* (Lytiersas), équivalent asianique de l'égypt. Manerôs (Pollux, IV 54), est à la fois le génie des chaleurs estivales, des moissons et l'ange de la mort. Le nom théophore *Lutibris*, usité chez les Alarodiens (un nom de roi[1]) doit remonter à un être divin analogue. Le second élément de Lityerses, *verse*, réapparaît en étrusque: *verse* «le feu». Cf. la *Britomartis* de la Crète, le Vardavar (Vartavar) fête de la Transfiguration, reflétant une divinité payenne, alarodo-asianique (Vartuvaria) du feu céleste, de la chaleur estivale. Il s'agit de divinités dionysiaques. C'est pourquoi il ne paraîtra point trop téméraire de ranger sous cette même rubrique le dieu italique *Liber*, dans lequel nous sommes enclin à voir une latinisation d'un original étruscoïde du type *litver, remontant à un archaïque *lit^{u}verϑ*, *-verþe*, qui par réduction consonantique aurait produit d'abord **livverϑ*, d'où un **liwerh* > *liber. L'équation entre Lityerses-Lutibris et Liber-Libera (cf. *Grundst.* § 106-110), n'est pas exclusive; elle peut à la rigueur se combiner avec l'hypothèse ultérieure, que ce même couple italique *Liber-Libera* est étymologiquement apparenté encore avec le terme illyro-albanais *ūliver* (*ūlber*) «l'arc-en-ciel»; cf. *Olivarius* Hercules, avec sanctuaire

[1] Roi Lutibris d'Ourartou, environ 843—835 av. J.-C.

à Rome. Cet *üliver* serait = basque *iliberri* «lune-nouvelle, quartier de lune». Le clan basque-albanais serait éventuellement une réduction d'un prototype **tyliver* ou **tulẹber*, lequel s'identifierait facilement avec Lityerse-Lutibris; cf. assyr. *tilpânu*, *tilbadu* «arc» (Grundst. p. 67.), lesg. dargua *delga*, *derga*, *dirga* «arc».

Résultat: Lutibris-Lityerses équivaut étymologiquement et substantiellement à l'italique Liber (Libera), c'est-à-dire à *Eleuthêr* ou *Eleutherius* Dionysos; ce dernier est une phase de Zeus *Eleutherios*; il ne s'agit point pour ce dernier, d'une héllénisation du dieu italique *Liber*, ni, pour Liber, d'une latinisation d'*Eleuthêr*; *Liber* et Eleuthêr **televthêr* doivent être issus, chacun indépendamment l'un de l'autre, d'un original *t^{e}liber- ou **tlitvorthe*. Cet original supposé s'est d'ailleurs conservé, sous forme légèrement grécisée, dans le nom du cabire pélasge *Telesphoros*, adjoint et parèdre d'Asclèpe. Telesphoros est la forme antique de Liber-Eleuthêr Dionysos, dieu souffrant-mourant, dieu Sauveur, génie de la médecine; sa fonction originaire est celle d'un représentant du circuit ou tour solaire, dieu de l'écliptique.

Article XXI.

Ruša (assyr. Ursa), nom théophore vannique-ourartéen.

Trois rois chaldo-urartiques ont porté ce nom: *Rušas I* (8ème s. avant J.-Chr.), Rušas II (7ème s.) et Rušas III (7ème s.)[1]. Par une conjecture, qui s'appuie sur divers indices qu'il serait oiseux d'énumérer ici, nous supposons que le thème *ruša* est le même que celui qui se trouve contenu comme radical, dans *Alôros* le premier roi mythique de la lignée bérossienne de la Chaldée anti-diluvienne (Euseb. Chron. I, cap. 1), dont nous avons proposé ailleurs comme étymon un terme du lexique arménien, de provenance ostensiblement alarodienne, *aša-lurš* (*aršaluš*) l'aurore, l'aube du jour. Or Alôros, pour **Arhaloš* s'analyse ainsi: *arh-a-loš*, = préarménien *arš-a-luš* (ou *aša-lurš*, leçon variante). A l'élément *aloš* qui figure comme composant dans Aloros-Aršaluš correspond un autre terme préarméno-alarodien, conservé dans le lexique arméno-indoeuropéen — où il figure comme reliquat

---

[1] Rouchas Ier, env. 730—714; Rouchas II, env. 685—675; Rouchas III, env. 670—645.

pétrifié d'une couche linguistique immergée — le nom de l'étoile du matin: *aruseak* ou (variante) *arôseak* (*arauseak*, *aravseak*). Le thème en est *arusi* (*arôsi*, *-ravsi*); du radical *rusi*, *rausi*; l'élément *-ak* est ou bien le suffixe diminutif usité fréquemment en arménien; ou bien il serait une réduction de *akn* «œil»: cf. *areg-akn* ou *arev-akn* le soleil, litt. «l'œil du soleil». Ce précieux terme archaïque préarménien, témoin d'un peuple et d'un idiome chaldo-alarodiques qui ont été absorbés et supplantés par les Arméniens indoeuropéens, signifie en outre de l'étoile du matin resp. du soir (Vénus, Lucifer) parfois aussi: l'astre du jour, le soleil lui-même. Dans un précédent ouvrage nous l'avons identifié avec le terme basque-euscara *iruzki* «le soleil» (var. *iluzki*, $\sqrt{ruz}$, *luz*)[1], prototype **yaruseki*.

Ici s'impose une digression, concernant l'emblème divin du *Lion* dans la mythologie asianique-égéenne. — Rhẹa-Kybele est la déesse aux lions, figurée tantôt entre deux lions, tantôt trônant debout sur un lion, tantôt assise sur un char traîné par des lions. En général le lion est l'attribut mythique de la divinité chtonique-infernale: ainsi cet attribut est en outre assigné: *a*) à Korê-Persephonê, fille de Rhea-Kybele; *b*) à Sérapis et à Kerberos (à la tête de lion); *c*) à Osiris, qui est parfois appelé «lion»[2]; *d*) à Dionysos-Bakchos-Zagreus, apparaissant sous la figure d'un lion[3]; *e*) à la déesse syrienne Atargatis (Artemis), en tant qu'hypostase de la Magna Mater Kybélé-Rhea; *f*) à Attis-Atys, fils de Kybélé. Les mystères du culte de Rhéa-Cybèle signifiaient et représentaient l'acte de la délivrance du Hadès, la rédemption d'Attis-Dionysos, resp. de la Korê; la victoire et l'acquisition de la vie éternelle pour la divinité descendue aux Enfers et ressuscitée triomphalement. Or la question se pose: par quel nom a été désigné le génie mythique, qui dans le culte cybélique-asianique apparaît sous l'emblème du *Lion*? La solution de cette question doit nécessairement s'appuyer sur une étude préalable des attributs et symboles de Cybèle.

---

[1] J. Karst, *Grundst.* 202. — La seconde variante qui existe, en outre, du même terme pour soleil en Basque, *eguzki*, est moins authentique; elle est due à une assimilation secondaire de iruzki (iluzki) à *egun* „le jour", *ekhi* „le soleil".

[2] Gruppe, *Gr. Myth.* pp. 1424 sq. et 1542.

[3] *Ariadne*, *Areadne*, qui est à la fois Aphrodite et épouse de Dionysos, paraît refléter encore dans son nom même, l'attribut du lion (sem. arī, arm. arriuts).

Or le trait caractéristique de son culte est qu'il se fêtait sur les montagnes (Mont Dindymos près Pessinûs, Dindymon près Kyzikos; Mont Ida en Troade, Mont Sipylos etc.); Rhéa-Cybèle, respectivement son équivalent arménien, s'appelle couramment «la Mère de la Montagne»: 'Ορεία, 'Ορειμανής, 'Ορεστέρα, 'Ορεσσίνομος sont de fréquents attributs de cette divinité. Nous supposons que sous ces attributs se recèle le nom primitif de *Rhéa* elle-même. Cette déesse crétopélasgique aurait été dans son culte asianique transplantée sous le nom modifié — d'après les lois phonétiques, encore maintenant dominantes en Arménie — de *ᵃ*Rea* ou **Arya*; c'est ce qui nous semble confirmé par l'existence solidement attestée du couple divin *Aray-Šamram* (Sémiramis) en mythologie arménienne; Aray est *Êr* Armenios chez Platon; il est un être androgyne, correspondant à la grande divinité Rhea (Kybélé). Cet *Aray* (Rhea) aurait été symbolisé, parmi une population et influence sémitoïde par l'emblème du *Lion*, parce que le nom divin aura été interprété comme apparemment identique avec hébr. *arî* ou *aryê* «lion», ass.-babylon. *arû* (id.).

Nous arrivons d'ailleurs au même résultat par une autre considération: Atys (Attys), le parédros masculin ou fils de Cybèle, équivaut au syrien Adonis, à Dionysos-Zagreus et à Osiris. Or tous ces êtres divins, Atys, Dionysos, Osiris, et probablement aussi Adonis, étaient cultuellement consacrés et intitulés «*lions*». Le terme arménien pour «lion» est *ar̈iuts* (*arhiutz*, *arriutz*, *arroitz*, *arrudz*); expression étrangère au glossaire indoeuropéen, et qui doit être revendiquée comme alarodienne-préarménienne, de sorte qu'il devient plausible que ce fut jadis, en temps archaïques, une désignation pour «lion» usitée dans une grande partie de l'*Asia* phrygo-arméno-cappadocienne. Dans cet *ar̈iuts* «Lion», on reconnaîtra facilement l'appellation arménoïde, déjà exposée plus haut, de l'Etoile Vénus: *aruse-ak* (var. *arosi-ak*, *arausi-ak*), qui, réduite à sa plus simple expression, produit un thème *arusi*. Nous en concluons donc: le *Lion* dans le culte et la terminologie mystique de Cybèle-Rhéa, est la planète Vénus; les deux lions parèdres du trône de la grande Déesse sont l'Etoile du Matin et du Soir. La phase infernale de ce génie astral se manifeste dans sa «descente dans la mer», dans le monde inférieur, son occident ou couchant. Cette divinité astrale de l'aube et du crépuscule, *Aruse-ak*, correspond par son essence à l'orphique Phanês, qui est *Erôs* «protogonos»[1]. Ce dernier est, dans

[1] Cf. J. Karst, *Grundst.* p. 201.

son rôle primitif de Logos créateur et principe cosmique, identique de nature et de nom à *Aruseak*.

Ce groupe est intimement lié à Hélios, habitant de la constellation du Lion, et à Oriôn, en tant que divinité guerrière, tantôt salutaire, tantôt néfaste dans ses manifestations. *Aruseak*, en tant que symbolisé par le «Lion» *Ařiuts*, doit avoir, en mythologie cosmique-astronomique des anciens Alarodiens et Asiates en général, représenté encore la constellation dite du «Lion», c. à d. le solstice d'été. Sous cet aspect, son influence doit également avoir été néfaste: car ce point de l'écliptique marque dans la croyance orientale (assyro-babylonienne et asianique) la station de la mort, des chaleurs pestilentielles etc. — Les lions de Cybèle signifient les génies du tonnerre, de la tempête; sous cet aspect notre *Arusiak*, l'astre de Vénus (Phosphoros, Lucifer), le «Lion» (Ařiuts) se rapproche de l'essence du dieu *Arês*, qui est Orion, resp. Sirius (chien d'Orion); le lever héliaque du signe zodiacal du Lion coïncide à peu près avec celui du Sirius[1].

Ainsi, pour nous résumer, résulte-t-il: 1° que *Ruša*, nom théophore chaldo-urartique, se retrouve en arménien *Aruseak*, le génie de l'étoile du Berger, resp. divinité infernale, Lucifer-Satan; 2° que ce même thème *Aruse-* a figuré en Asie Ant. septentrionale comme désignation de la divinité du «*Lion*», ou de l'avatar cybélique du Lion, par suite d'un symbolisme «verbal», d'après lequel *Arus-* «Vénus, Hélios» ou Phosphoros-Phanês, a été expliqué et paraphrasé par «le Lion». En vérité il s'agit d'un thème divin qui semble apparaître de nouveau en Erôs, resp. dans Arês.

COROLLAIRE.

La fête *Roussalia* 'Ρουσσάλια, ou Ρουσαλιοῦ. — Ainsi s'appelle dans certaines régions byzantino-grecques une solennité dédiée aux morts, qui tombe la veille de la Pentecôte, et dont la cérémonie principale consiste en des offrandes funéraires (*Prosphora* et *Kollyba*) dont on gratifie, sur leurs tombes, les âmes défuntes, censées être revenues sur terre depuis le jour de Pâques, pour retourner à l'au-de-là à la Pentecôte. Malgré la similitude de nom avec la fête *Rosaria* de l'antique Rome,

---

[1] Cf. Gruppe, Gr. Myth. p. 1425.

Russalia n'est pas une institution importée de Rome.[1] La fête Rosaria est bien aussi une commémoration funèbre (couronnement des tombes avec des roses) et essentiellement identique aux Roussalia, mais les deux fêtes, issues d'une même origine, d'une racine commune, se sont formées et développées indépendamment l'une de l'autre.[2] Les Roussalia remontent au moyen-âge, où leur existence nous est attestée par D. Chomatianos et Th. Balsamon pour le début du 13ème siècle, et décrite comme une fête mondaine, immorale, une sorte de Bacchanales payennes. Ce qui n'exclut, à notre avis, point le caractère liturgique-ecclésiastique des Roussalia, caractère qui est expressément témoigné par les *Acta Sti Nicolai* du *Codex vatican.*, où Roussalia est désigné comme identique avec la fête chrétienne du *Pascha Rosarum* de l'Eglise romaine. Dans sa dissertation très savante et parfaitement documentée sur ce sujet, Carolidis établit une distinction aussi justifiée que subtile, entre cette fête mortuaire (Roussalia) et une autre fête, le *Rhodismos* ou 'Ρόδων ἡμέρα, appelée aussi *Rosalia* et Anthéphoria (Anthismos) dans l'église grecque, et célébrée en l'honneur de St. Théodore, resp. de St Jean, dans les contrées ponto-cappadociennes. Mais cette distinction est essentiellement *liturgique*; elle n'est justifiée et réellement fondée que du point de vue du culte ecclésiastique; tandis que, sous le rapport de leur genèse et de leur origine étymologique, Roussalia et Rhodismos-Rosalia sont une même chose.[3] Il s'agit, à notre avis, d'une seule et même fête, basée sur une divinité commune; cette divinité a survécu dans la mythologie des peuples slaves-balcaniques, sous le nom de *Russalka's* (qui sont réputées être des génies aquatiques); elle se rattache, à n'en pas douter, à notre clan chaldo-alarodo-arménien: *Ruša-Aruseak* (à prononcer: *aroussi-ak*). Aruseak est l'étoile du matin, le génie de l'aurore, ῥοδοδάκτυλος ἠώς: ce qui concorde avec Rosalia, rom. Rosaria, la fête des «roses». Sous Ruša-Aruseak se recèle, en outre,

---

[1] Carolidis, op. cit. 178 ss.

[2] W. Tomaschek, Sitz. Ber. phil. hist. Cl. der Ak. d. Wiss. zu Wien, 1868 B III et 1869 p. 351 ss. — Miklosich, *Die Rosalien, Beitrag zur slav. Mythologie*, Wien 1864.

[3] C'est ce que d'ailleurs Carolidis concède aux pages 183-84 de sa dissertation, où il fait nettement la séparation entre explication *littérale* (verbale) et *réelle*.

d'après notre exposé antérieur: *a*) un génie du tonnerre, de l'orage; avec quoi se trouve concordant le fait que Rosalia-Rhodismos se célèbre (d'après une pratique liturgique provinciale) le 8 mai, en l'honneur de St Joannès *Brontogonos* (le fils du Tonnerre); *b*) un génie présidant à la constellation zodiacale du Lion, c. à d. à la station du solstice d'été (24 juin): ce qui concorde avec la pratique ordinaire, qui fête les Rosalia, resp. Roussalia, le 24 juin, jour de St Jean Φανιστής,[1] au solstice d'été; *c*) une divinité infernale, du genre d'Atys, Adonis, Osiris, préposée aux âmes défuntes et intermédiaire entre le Règne des Morts (Enfers) et le monde supérieur: or *Roussalia* est une fête commémorative des morts, une solennité funèbre, ce qui implique que la fête soit basée sur une divinité homonyme, également attitrée et attribuée au Règne des Morts; elle doit être identique à Ruša = Aruseak «Lucifer», le Lion infernal (armén. *Ařiuts* «lion»). Ajoutons finalement que — selon quelques indices documentaires — et en nous basant sur la distinction *liturgique* entre Roussalia et Rhodismos-Rosalia, il serait loisible d'admettre encore comme ingrédient secondaire dans cette héortologie asiano-byzantine une entité mythique, appelée en arménien *Hrotitz*, le dernier mois de l'année arménienne, resp. les 5 jours bissextes = persan *fordigân*, les 5 jours bissextes du mois Abân, célébrés en l'honneur des morts[2]; transcription grecque: Φουρδίγαν = νεκυία chez Ménandre (6ème siècle après J.-Chr.). En admettant cette hypothèse de syncrase ou syncrétisme mythique héortologique, conforme à la théorie de Carolidis (cf. *op. cit.*), notre *Rhodismos* serait à combiner directement avec l'arménien *Hrotitz* sus-cité. Certaines particularités resteraient d'ailleurs à examiner de plus près, à ce sujet, sur la base fondamentale des travaux pré-cités de Carolidis, Miklosich et Thomaschek, Shaffarik, Tatishew.[3]

---

[1] Cf. Carolidis, ibid. p. 180.

[2] Cf. H. Hübschmann, Arm. Gramm. p. 184 n° 360.

[3] Du reste nous renvoyons à notre article *Vardavar-Vartubar*. Nous nous référons surtout encore à notre exposé donné dans *Grundst.* § 66 (p. 68), où nous citons le terme albano-illyrien *ruzulim* «le monde, l'univers», la voûte céleste, comme original étymique probable de la fête et divinité Rosalia-Rusalka. Cf. slav. *rok* le sort, destin, fatalité.

Article XXII.

Van.-urart. *Teišba-*, *Theispa(s)* ou *Thuispas.*

Cette divinité forme avec les dieux Khaldi (Chaldi) et Ardini la triade divine de l'Ourartou. Sur sa fonction, voir Sandalgian, op. cit. II 614. Au dieu chaldo-alarodien Theispa correspond dans l'Asie hittite Tešub (Tešup), terme de l'idiome proto-chati-subar. qui représente le génie divin de l'orage, de la foudre et des phénomènes atmosphériques en général; comme tel il est armé de la hache d'armes: Theispa-Thuispas est le pendant alarodien-asianique (hitite) du Zeus Labrandeus. Le génie *Thouspuas*, mentionné chez Sandalgian ibid. p. 653, comme «dieu Été» n'est assurément qu'une phase, qu'une variation modifiée de Theispa, ou Thuispas. Etymologiquement ce nom divin est, certes, équivalent au pélasge Thêseus < Thêsev. L'épouse de ce héros mythique, préhéllénique, est *Hippê.* Appelée aussi Hippolytê et Antiopê; celle-ci apparaît également comme «reine des Amazones», mère d'Hippolytos. Hippê n'est, à notre avis, qu'un doublet du nom de Theseus <**Thesve* lui-même: hippê est le résultat d'un prototype *hispa <*Thispa = *Khispa, qui est à comparer étymologiquement avec gr. θέσπιος; cf. assyr. babyl. *ašipu kaššapu* «magicien», *šiptu* et *ašipûtu* incantation, *išippu*, *eššepu* ensorceler, envoûter; assyr. *upišu* et *ipšu* «magie». *Theišba Thuispa(s)* est en étroite connexion étymique avec le N. pr. chaldique *Ispuini* (roi d'Ourartou). L'attribut théophore Hippos, p. ex. dans le terme stéréotype *Hippios* Poseidon, qui sous son apparence spécieuse, est interprété vulgairement «le cheval», «le cavalier», signifiait primitivement: *la tempête, l'orage, le tourbillon* du vent ou des vagues. Ce radical pélasge *hippo-*, pourquoi ne pourrait-il pas remonter à un original **hüspo* < *thuspo* ou *thesupe*? Probablement s'agit-il du même radical, qui, en Carie, est à la base du Poseidon Osogôs (*Osoqva) et qui en Préarménie fournit le thème de la divinité Oskia-Mayr. Poseidon Osogôs-Osogoa est identique à Poseidon Hippios. La même divinité Hippos et Hippê est également indigène en Asie Mineure. Les noms pr. Melan-ippê, Alk-ippê d'Amazones asianiques suffiraient, à eux seuls, à attester l'authenticité d'une divinité asianique de ce type. En plus nous avons les noms de femmes hittites: Pudu-*chipa*, Gilu-*chipa*, Tadu-*chipa*, qui démontrent, par leur caractère théophorique, l'existence d'une déesse *Chipa.* Une telle déesse Chipa, a ensuite été effectivement démontrée par H. Winckler (MDO. Ges. Nr. 35, 1907, p. 48). Cette *Chipa* asiano-héthite est l'amazone Hippô; elle se retrouve d'ailleurs en Phrygie, sous forme de

la nymphe *Hippa*, qui a déjà été reconnue par W. Leonhard comme divinité indigène-asianique. Cf. aussi une génie asianique *Ipta*. Cette Hippa ou Chipa serait, d'après le même W. Leonhard, équivalente à la grande Mater Mâ-Kybele[1]. — Cela supposé, nous osons analyser la déesse lunaire hitite-asianique Hippa, moyennant un radical signifiant la «lune», qui se trouve usité en une langue paléo-asiatique sous forme de yeniss-ostjak. *ḫip*, ḫîp, khîp, khip «la Lune». L'idée primaire de ce radical aura, sans doute, été le concept du globe, cercle, circuit, d'où se déduit d'une part le sens de «lune», de l'autre la signification de «tourbillon, orage, tempête».

L'ancien terme alarodo-asianique de Teišba-Thuispa-s se continue encore jusqu'en Arménie moderne sous forme du dérivé *Tsowian* ou *Tsowinar* qui désigne la déesse de la foudre (éclair), de l'orage. Cf. *Grundsteine* de l'auteur, p. 94, 97 sq. — Chald. Teišba est emprunt culturel du cercle ḫati-asianique.

Article XXIII.

Van. -urart. *Menuas*.

Le dieu arya *Manu* et l'asianique *Mên* ne sont nullement les véritables corrélats de Menuas; cette comparaison serait superficielle et spécieuse. Le nom théophore *Menuas* réapparaît dans l'épopée arménienne de Moïse Chor. sous forme de *Manavaz*, fils du héros Hayk; Manavaz s'appelle aussi un roi parthe et un prince arménien; il existe, en outre, la variante *Monobazos* (roi d'Adiabène). A reconstruire un Alarodien Manubaz (= Menuas) = indoscythe Manaobago, identique avec le dieu «perse» *Ômanos*, *Omanes*. Ce dernier, qui chez Strabon apparaît à côté d'Anadatos, comme parèdre mâle d'Anaïtis, n'est pas originairement arien-persan[2], mais d'origine alarodo-protoḫatite (culte à Zéla en Cappadoce-pontique) et rappelle d'abord le dieu Owan (Ovannês) chaldaïque; toutefois, en le réduisant à un original **ḫümân*, **ḫumbân*, il appert qu'Ômanos n'est en réalité qu'une variante de *Chumban* ou *Umman* ou Amman, Dieu

[1] Walther Leonhard, *Hettiter und Amazonen* (Lpz. 1911) p. 239 ss. — H. Winckler, *MDO. Ges.* Nº 35, 1907, p. 48. — J. Karst, *Grundst.* p. 185-186.

[2] Nous accentuons «*originairement*». Car il se trouve en littérature avestique une divinité *Vohu Mano* «le bon génie, le bon Manu (Esprit)», espèce de Saint-Esprit des Mazdayasniens, qu'on identifie avec notre Ômanos-Omanes. La vérité est que ce *Vohu-Mano* n'est pas primitif-iranien, mais une abstraction théologique des Mazdéens, moyennant laquelle une divinité primitive *Ḫumân*, (Ôman), a été transformée en Vohu-Manu, qui est une création secondaire, savante; Ôman-Human, au contraire, est original, et issu probablement d'une couche pré-arienne de l'Iran. Il faut donc nettement distinguer entre Ôman-ḫumân et Ôman-Vohumano.

des Elamo-Susiens.[1] Ainsi notre *Menuas* alarodique correspond en vérité à *Memnon*, le héros troïque-susien de l'Iliade homérique, resp. à la divinité élamique Umman-Chumban (Ômanos).[2] Pour des rapprochements ultérieurs entre Menuas-Memnon-Umman-Chumban avec le culte de Mabog-Bambyke (Dea Syria) ainsi qu'avec celui de la Mâ Commana, nous nous référons à notre exposé antérieur, dans *Grundsteine* p. 111 ss. — L'urarteo-alarodique *Menuas*, avec doublet composé *Ḫumanu-baz̧* est une formation analogue à celles du type finno-ugro-mordvine *čim-paz̧* (Tchimbaz) Dieu du ciel et du soleil; dont l'élément *baz̧*, *paz̧*, signifie soleil. Ce Ḫumanu-*baz̧*, *Ômanês* (Omanos) a subi postérieurement une transformation sémitisante en Syrie-Palestine, d'où est sorti comme produit syncrétique le nom du Dieu du ciel *Immanuel-Emanuel* chez les Hébreux.

Article XXIV.

Déesse préarménienne *Saris*, appelée aussi *Bâris*, *Abâris* ou *Az̧âris* (Strabon, *Geogr.* XI, 14, 14).

Cette divinité, qui d'après Strabon avait un culte de temple en Arménie, correspond d'un côté à Sémiramis, d'autre part elle correspond à la déesse astrale Ištar. *Saris* apparaît comme forme simplifiée d'un original **svari-s*, qui, par l'intermédiaire d'une forme spirantisée **hvari-s* aboutit à Bâris, Abaris. Ce dernier terme paraît identique à la montagne mythique *Baris*, citée comme prétendue montagne de l'atterrissement de l'Arche par Nicolas de Damas. Cf. Flav. Josephos, *Arch.* I 95; Marquart, *Osteurop. u. ostasiat. Streifz̧üge* 266 sq. Le nom théophore *Saris-*Svari* trouve son étymon dans le clan lesghien: dargua-lesg. *dzuari*, *zuri*, *'uri*, sud-lesg. *ḫare*, čerkess. *z̧uago* «étoile». Cf. encore le karthli *mariçḫi* «étoile», à côté de *muriçḫi* et *varskwlabi* «étoile». *Saris-Baris* est certes essentiellement identique avec *Masaris*, le Dionysos des Cariens. — Dionysos est Noë, le double représentant de l'Arche diluvienne et de la culture de la vigne. De même *Bâris-Sâris* doit, à n'en pas douter, représenter primitivement la divinité même de la montagne de l'Arche et du Déluge. — Sur *Masaris* carien, qui correspond à la fois à Bassareus (phrygo-thrac.) et à une dyade divine: *Mâ + Zagreus*, nous renvoyons à notre exposé respectif dans *Grundsteine* p. 184 ss. — Cf. par contre: *De Morgan*, *Miss. scient. au Caucase*,

---

[1] Cf. Hommel, *Geogr. u. Gesch. d. alten Orient* I 35. — Karst, *Grundsteine* p. 111-113.

[2] Cf. Hüsing, *Der elamische Gott Memnon* (*Festschrift für Fr. Hommel*, I p. 35 ss.).

T. II, p. 106 sq. — Sur la reine *Šaris* (mythol.), cf. Sandalgian Hist. arm. pagan. II 671.

Article XXV.

Urart.-vanique *Khaldi*.

Van. ŭrart. *Khaldi*, Dieu suprême des Alarodo-vanniques: = *Kharthlos* (cf. *Karthuli* géorgien), Héros divin et éponyme des Carthvéliens. «Leur religion [des Carthvéliens] consistait à adorer un seul Dieu créateur, et à jurer *par le tombeau de Kharthlos*».[1] Ce dernier passage ainsi qu'une série de citations analogues, tirées de la littérature géorgienne, supposent une entité réelle, une existence authentique à ce héros mythique Kharthlos. Il n'est pas une pure abstraction du nom ethnique des Ibères-Géorgiens, qui est Kharthuli. Kharthlos comme héros éponyme est, il est vrai, l'adaptation héllénoïde d'un original géorgien. Mais il faut, en outre, distinguer une divinité réelle du type de Mithra, Dieu des serments, des contrats et de la vie civilisée en général. Cette divinité pré-ibéro-karthvélique, nous en conjecturons comme forme authentique le prototype *$*Kharth^{a}luš$*: ce terme théophore proto-ibère-alarodique nous paraît garanti par l'arménien — ou mieux, le pré-arméno-alarodien, car il n'est pas indo-européen — *aršaluš* «l'Aurore», auquel correspond en étrusque: αυχηλως[2] «l'aurore, l'aube du jour». En outre, il rappelle des formations chaldéoïdes comme celles-ci: Aloros, Alaparos, Almelon, Amégalaros, Otiartês, représentant les noms des 1er, 2ème, 3ème, 5ème et 9ème régents ou patriarches antédiluviens (Chronique d'Eusèbe, d'après Bérose). — En étudiant ensuite de plus près le terme sus-reconstitué, *$*K'arth^{a}luš$*, dont le sens originaire aura probablement été synonyme à l'armén. *aršaluš*, on pourra remonter, par analyse, encore à une forme doublette plus antique, à savoir: *$*K'altharuš$*. Cette reconstruction serait composée des éléments suivants: 1) *$Khalth^{i}$*; 2) *$^{a}ruš$* ou *$^{a}Ruša$*. Ainsi nous aurons abouti à une reconstruction de la forme originaire-authentique du Dieu-Héros appelé par les chroniques Karthlos, et qui est en réalité un composé de 2 noms théophores resp. royaux: *Khaltharuš* est en effet, à n'en pas s'y méprendre, une combinaison des deux noms: *a*) *Chaldi*, Dieu suprême d'Urartu, et *b*) Ruša (Rusas, Ursa, ^{a}Ruša), roi d'Urartu, resp. ancien nom de divinité ourartéenne; cette divinité doit avoir été la Vénus, l'Etoile

---

[1] Vakhouchti, *Description géograph. de la Géorgie.*

[2] Hypothèse: ne faudrait-il pas plutôt lire ou émender le terme étrusque en αρχηλως?? arkēlos ou archēlos correspondrait à merveille avec le terme arménien.

du matin; car son nom s'est, par survivance, conservé jusqu'en Arménie historique, sous forme de *Aruseak* (dérivatif, en suffixe *-ak* d'un thème *arusi*, ou *arusia*, *arusya*), qui signifie «Vénus, Lucifer, Etoile du Berger». Ce dernier exemple constitue un des nombreux cas, où un terme du glossaire préarménien, ourarto-chaldique, se trouve adopté par l'arménien indoeuropéen. — Cf. plus haut, notre Article XXI, *Ruša*. Khaldi ou Ḫaldis, dieu suprême de Nairi-Ourartou forme avec Têisbas et Ardinis la triade divine des «dieux qui ont construit l'univers».

K'art'los avait son lieu de culte, son «tombeau», à Armaztsikhé, «à la porte» ou «à l'entrée de la Carthvélie». Ce «tombeau de Karthlos», constituait un sanctuaire particulièrement révéré, une espèce de mithrée, où se juraient les serments solennels, sous l'égide sacrée. «Karthlos correspond, pour les Ibères, au dieu Chaldis des Ourartéens ou au Šušinak d'Elam».[1] Il est analogue au Tešub des Hittites.

* * *

Dans le traîté de J. Sandalgian sur la mythologie de l'antique Arménie se trouve encore mentionnée une série de divinités ourarto-chaldiques, dont nous ne relevons que les principales: *Ḫoutouini*, le protecteur de la propriété (ibid. II 617); *Tourani*, dieu des montagnes (II, p. 618); *Uas* (Huas) dieu «des vents» (II, p. 618); *Anapsas* (p. 627); *Diduainis* (p. 627); *Sielardis* «dieu-Lune» (p. 628); *Atbinis* «dieu de l'orage» (p. 628); *Elipris* (p. 632); *Zouzoumarus* (p. 636); *Ar'a* (p. 659); «Le bon Géant» (p. 671 ss.) etc. L'exposé riche en détails, que cet auteur donne de la mythologie et religion des Ourartéens (p. 592-722), mériterait une étude plus spéciale, en vue de discerner entre les parties importantes et de valeur durable de son ouvrage et les hypothèses erronées ou constructions non démontrées. Car la méthode en est assez arbitraire et ce travail pêche par principe, en supposant un caractère arien à la langue et civilisation chaldo-ourartique, ce qui n'est pas le cas. L'auteur fournit toutefois un matériel précieux, surtout quant aux attributions en sacrifices dûs aux diverses divinités chaldiques-alarodiennes, et ainsi son travail savant ne saurait qu'être une œuvre méritoire comme contribution fondamentale dans ce domaine à peine exploré linguistiquement et ethnologiquement.

---

[1] O. G. von Wesendonk, op. cit. p. 92.

CHAPITRE QUATRIÈME

DIVINITÉS GÉORGIENNES

Article XXVI.

K'arthlos. Voir l'article précédent: *Khaldi* (nº XXV).

Article XXVII.

Zadén.

Georg. *Zaden(i)*, qu'on avait jadis voulu identifier avec les Yazata du Zoroastrisme (N. Marr; O. G. v. Wesendonck[1]) a été par nous d'abord (1928) reconnu comme réplique de *Desandas*, le Héracle des Phrygiens. Cf. le nom théophore Sathinik, Satenik chez les Alains.[2] Cf. aussi M. Tseretheli, *The Asianic elements in National Georgian Paganism* 1935 (p. 45 sq.) qui partage la même théorie, ajoutant encore *Sandon*, *Santas*, Σάνδης comme équivalences asianiques du géorg. *Zaden.* Informations sur le culte de Zadén en Géorgie: Le 4ème roi de Géorgie, Pharnadjom, éleva l'idole de Zadén

[1] O. G. v. Wesendonk, *Über Georgisches Heidentum*, Lpz. 1924 (p. 84).

[2] J. Karst, *Grundst.* p. 164. P. Alishan, Paganisme Arménien 314 ss. — Comme Alains et Osses sont quasi identiques, nous osons voir dans Sathinik (Satenik) un nom dérivé de la divinité ossétique *Satana.* Elle est, dans le mythe des Nartes ossètes, la fille de Sasana et de Vastirdži, la sœur et épouse du Narte Urizmäg, «le doyen des Nartes». — *Urizmäg correspond à l'Armaz du Panthéon géorgien.* Le couple *Urizmäg-Satana* est le pendant de la dyade géorgienne *Armaz-Zadéni.* Satana est la mère du Narte Asana, une espèce de génie aquatique. Elle est réputée comme modèle d'une matrone, comme principe de sagesse, espèce d'Athéné-Minerve. Cf. Hübschmann, *Sage u. Glaube der Osseten*, p. 527, 556 ss.

Quant à l'étymologie de ce groupe asianique, Sanda, Sandon, Desandas etc., il existe en arménien *šant'*, *šand* ou *šant'i* «fulmen», «la foudre, le tonnerre», qui a été déjà comparé par P. Jensen, *Hittiter u. Armenier*, avec notre divinité en question (p. 153). — Cf. cependant aussi Hübschmann, Arm. Gr. p. 479, nº 320. —

(Vakhoucht, Geogr. p. 8). Chron. georg. I p. 47: «Le roi [Pharnadjom] construisit de nouvelles villes et citadelles, et entre autres la ville de *Zadéni*, avec une idole de même nom, qu'il y érigea». La tentative de Brosset (ibid.) de combiner ce *Zadéni* avec le Zeus hellénique, est inacceptable.

Armaz et Zadén paraissent parfois réunis en dyade ou couplés, liturgiquement. Leurs statues se trouvaient dans les environs de la capitale de Mtzkhétha. «Or il y avait dans ce pays de Kharthli deux montagnes, et sur ces deux montagnes deux idoles, Armaz et Zadén, desquels s'élevait l'abominable odeur de milliers d'enfants premiers-nés, que leurs parents offraient en sacrifices à eux, à Armaz et Zadén».[1] Cette coutume des sacrifices humains (en enfants), attestée pour l'Ibéro-Albanie également par Strabon, nous fait induire qu'il s'agit dans le culte d'Armaz-Zadénde divinités lunaires, semblables ou analogues au Melkart-Adramelech et au Moloch cananéens et phéniciens-syriens, caractérisés par des sacrifices humains. C'est ce qui est confirmé, particulièrement pour le Dieu Zadén (= Desandas-Sandon), qui avait son sanctuaire sur le mont Zedazéni, à l'E. de Mtzkhétha, par le témoignage suivant, tiré de la *Vie de S. Joh. Zedazneli*: «Jadis une tour avait été érigée par les payens sur cette montagne (Zédazéni). Un autel y était érigé, qui était en usage pour les horribles sacrifices offerts là-même à de terribles démons, par des gens effrayés, méconduits par eux [les démons][2]». — Pour le culte combiné de Zadén-Aramaz, culminant dans des sacrifices sanglants d'enfants et célébré sur les monts juxtaposés de Zadén (N.-E. de Mtzkhétha) et d'Armaztsikhé (S.-O. de Mtzkhétha), citons encore ces passages suivants: *Vita Sta Nino* (p. 45 sq.): «Les montagnes d'impiété [Zédazén et Armazi] en Géorgie», - dit Ste Nino - «sont à présent détruites, et l'eau des fleuves [Aragvi et Kour], qui est maintenant tranquillisée, c'est le sang des enfants sacrifiés aux démons, qui a cessé de couler». — Ibid. p. 68: Le roi Mirian déclare après sa conversion: «Je suis le 36ème roi en Géorgie. ... Et pour les horribles idoles ils [nos pères] exterminèrent leurs enfants et l'innocent peuple de cette contrée; et certains de nos pères fauchèrent leurs enfants comme du foin, afin de complaire aux Idoles». — .«Et spécialement sur ces deux monts d'*Armaz* et de *Zaden*, dont les pierres sont encore imprégnées du sang des petits

---

[1] *Vita Stae Nino*, p. 30.
[2] G. M. Sabinini, *Sak'art'velos, Samotkhé* (1882), p. 199.

enfants! Vraiment ces monts méritent d'être détruits par le feu du courroux de Dieu!» Cet usage des sacrifices sanglants n'est pas irano-arien, sous cette forme; il démontre péremptoirement que les divinités en question et leur culte — Zadéni et Armaz — ne peuvent pas être d'origine persane, mais doivent être étroitement apparentées au panthéon asianique, resp. à celui des peuples chamito-sémitiques.[1]

Desandas (phryg.) et son équivalent géorgien Zadeni s'appelaient *Vahagn* dans le mythe et le culte de l'Arménie préchrétienne. Vahagn, l'Hercule-Héracle arménien est identique à Zadeni. Or nous trouvons chez Moïse Choren[2] l'intéressante notice, que Vahagn «divinisé» avait sa statue cultuelle dans le pays des *Vir* (pl. Virk'), i. e. des Ibères-Géorgiens, qu'on vénérait par des sacrifices. Ce Vahagn ibérien est par conséquent notre Zadén de Mtzkhétha, dont la statue flanquait celle de son parèdre Armaz dans l'endroit cultuel en question.

Cet Armaz ibéro-caucasien paraît avoir été déjà tôt comparé ou identifié à Apollon. Comme Apollon-Artemis, cet Armaz était à la fois un génie guerrier-combattif et un dieu Logos, représenté par un culte oraculaire. En effet une information d'un manuscrit copte, dans les Papyri Borgia, nous renseigne sur un sanctuaire d'*Apollon*, établi près de Mtskhétha, où ce dieu avait un Oracle. Le texte ajoute qu'en ce temple il y avait deux colonnes de marbre, qui avaient résisté aux efforts des ouvriers du bâtiment, qui voulaient les transplacer.[3] — Comme il s'agit ostensiblement du temple de Mtzkhétha qui avait été construit par le roi Mirian, sur l'instigation de S. Nino, il appert de ce texte que le culte payen de cette métropole embrassait deux divinités principales, appelées par les Grecs Hercule et Apollon (Artemis); par les Asianiques, les Ibères et les Arméniens: Vahagn et Aramaz[4], resp. Zadéni et Armaz.

COROLLAIRE.

Le culte d'une divinité Zadeni ou Sathinik (Desandas), marqué par des sacrifices sanglants et essentiellement identique avec celui de l'Héracle Tyrien (Melkart, Adramelech), doit assurément remonter à la période présémitique; car il est protoibérique ou alarodien-ourartique. Le sacrifice humain, propre

[1] Cf. M. Tseretheli, *op. cit.* p. 45-50.

[2] Hist. I, c. 31, p. 59-60 (ed. Ven.).

[3] Bibl. Vaticana, *Manuscr. Saitica*, N⁰ 168, p. 161 ss.

[4] Confondu ordinairement par les textes arméniens avec *Aramazd*, le Jupiter arménien.

à la religion de Melkart-Moloch, Adramelech, resp. de Zadeni-Sathinik-Desandas, a été, probablement aux débuts du 2ème millénaire avant notre ère, ou vers l'an 1500 avant J.-Chr., modifié et abrogé, dans le culte mosaïque-hébreu, par l'institution du Pascha. L'agneau pascal avec ses rites liturgiques se substitue alors à l'holocauste sanglant des sacrifices d'enfants; le sang des agneaux immolés à la Pâque remplace le sang humain; il représente la rançon symbolique, le rachat des enfants premiers-nés, voués jadis à l'immolation. Finalement, dès l'introduction du christianisme le rituel du Pascha ou Pesach hébraïque, dérivé lui-même du culte de Zadeni-Sathinik, se transforme en Pâques chrétiennes; mais cependant, — ce qu'il importe de relever ici — l'ancienne terminologie subsiste et se perpétue en Transcaucasie: car le terme liturgique arménien pour la désignation de la fête de Pâques, est zatik (dial. a. zadig/k), auquel correspond, en Ibérie kartvélique, le terme équivalent: *zadiki*, var. *zatiki* (dérivé: zadikoba «célébration de Pâques», ou d'une grande fête en général). Cette dénomination, reconnue depuis longtemps comme pré-arménienne, asianique-prémésopotamienne, accuse un original **zantik* (zandik) ou **zatənik*, de sorte que non seulement par son essence liturgique, mais encore et surtout par l'étymologie de son nom, la Pâque arméno-transcaucasienne dérive directement du cercle cultuel-payen de l'ancienne divinité Zadéni ou Sathinik, laquelle est elle-même intermédiaire entre le Desandas-Sandonios asianique et l'Adramelech-Melkart des Phéniciens, et essentiellement identique au Vahagn de l'ancienne Arménie, l'enfant divin à la chevelure ignée, figure symbolique du Messie-Rédempteur et Dieu-Logos J.-Christ, considéré dans ses phases d'Enfant Jésus et d'Agnus Dei.

Article XXVIII.

Armaz, divinité principale des Ibéro-Géorgiens.

Armaz, cité régulièrement dans les sources et documents anciens, en liaison avec Zadén (Armaz et Zaden) fut longtemps confondu avec le Dieu irano-arien *Aramazd* (armén.) resp. Ormŭzd-Ahuramazda. Ce fut le professeur géorgien M. Tseretheli qui démontra (en 1935) que cet Armaz ibéro-karthvélien n'a originairement rien à faire avec Ahuramazda; tout son être et ses attributs en diffèrent: le Dieu

géorgien Armaz était représenté dans la citadelle d'Armazi, géorg. *Armaz-tsikhé*,[1] «sur la tombe de Karthlos», le Héros éponyme de la nation carthvélique. La relation afférente dans la Chronique Géorgienne, resp. la *Vita Sanctae Ninonis*, porte ainsi: «Etant arrivée à la citadelle d'Armaz (*Armaz-tsikhé*), S[te] Nino se plaça au voisinage de l'idole, sur l'escarpement de la muraille, et contempla le spectacle merveilleux, indicible, du tremblement et de la frayeur des souverains et du peuple, se tenant en présence des fausses divinités. En effet elle vit un homme debout, en cuivre, revêtu d'une cotte de mailles en or, d'un casque d'or et d'épaulières du même métal, ayant des yeux de béryllé et d'éméraude [var. „il était garni d'onyx et de béryllé"]; il tenait un cimeterre [var. „glaive"] flamboyant et resplendissant, qui tournoyait dans sa main, de telle sorte que, pour n'en être pas atteint et frappé à mort, nul n'approchait sans précaution de l'idole [var. „qu'il faisait tournoyer, comme pour avertir un chacun de n'y point toucher, sous peine d'encourir, par cela même, sa sentence de mort"][2]». «Chacun donc l'examinait et disait: „Malheur à moi, si j'ai manqué de respect au grand Dieu Armaz; ... s'il m'est seulement arrivé d'entendre les Mages, serviteurs du soleil; ... s'il y a en moi quelque souillure de ce genre, puissé-je être atteint de son épée, redoutable à toute la terre!" Ce n'était qu'après cet examen préalable qu'ils adoraient l'idole, dans la crainte et le tremblement»[3]. — Dans la *Géographie de la K'arthvélie* du Prince Vakhouchti, le même culte est décrit comme suit[4]: «Pharnawaz ... éleva entre [les divinités] Gatz et Gaïma une grande idole d'airain, portant comme lui le nom d'*Armaz*,[5] sur une montagne, dans la vallée et sur le tombeau de Kharthlos.[6] Elle était

---

[1] *Armaz-tsikhé* est la *Harmozica* ou *Armozikê* des auteurs classiques.

[2] Chron. géorg., Ed. Brosset (Vers. fr.) I[1] p. 100 sq.; *Vie de S[te] Nino*, Ed. Taqaišvili p. 21.

[3] Ibid. p. 101.

[4] Vakhouchti, *Géogr. géorg.* p. 8 sq.

[5] Le roi Pharnavaz d'Ibérie portait le surnom d'*Armaz* (d'après l'Hist. géorg. de Vakhtang).

[6] Ainsi la version de Brosset, quelque peu obscure et inexacte. Il faut traduire ainsi: «Celui-ci érigea, dans l'intervalle entre (les statues des divinités) Gatz et Gaïma, une statue (idole; g. *Kerpi*) de l'idole portant son propre nom (*Armaz*), sur le mont d'Armaz, (qui est) situé dans le vallon de Karthlos (géorg. Karthlis-Khévi), et (il l'érigea) sur le sépulcre de Karthlos». — Le «Mont d'Armaz», est identique à *Armaz-tsikhé*, la citadelle d'Armaz, située au Sud-Ouest de Mtzkhétha. Ce monticule avec citadelle gît dans une vallée parcourue d'une rivière affluente de la Coura; c'est la rivière appelée également le Karthlis-Khévi, le vallon de Karthlos ou de Karthli.

couverte d'une cotte de mailles d'or, semée de pierres précieuses et brillantes, et portait une couronne également resplendissante de pierreries: il la fit adorer des Géorgiens et établit en son honneur une fête ... Les rois suivants y ajoutèrent les idoles de Zadéni et d'Aphrodité et d'autres; mais Armaz était le plus grand des Dieux».[1] — Plus loin le même auteur continue (p. 25): «Les Géorgiens avaient également des jours de fête consacrés à leurs idoles. Le roi en personne, sortait, accompagné des grands et du peuple, au son des trompettes et des tambours, au milieu des chants et d'un superbe appareil. On immolait des bœufs, des taureaux, des brebis, des bêtes féroces; on adorait d'abord Armaz, puis Zadén, puis d'autres divinités; mais la fête d'Armaz était la plus brillante. Après l'adoration il y avait des banquets et des réjouissances... se prolongeant durant 3 jours, après quoi chacun retournait au logis». L'auteur observe ensuite que, «après le règne d'Alex. magn., les Géorgiens commencèrent à immoler aux idoles leurs fils et filles», coutume qui fut plus tard remplacée par les sacrifices d'animaux; et que même après l'introduction du christianisme, cet ancien culte continua d'avoir lieu sur les montagnes et sur les hauteurs consacrées aux idoles (ibid. p. 27). Conformément à cette description de la dite statue et des cérémonies de son culte, Tsérétheli induit très judicieusement que cet Armaz de Mtzkhétha doit représenter une divinité indigène-ibérienne, correspondante au Teshub du panthéon asiano-héthéen, au Teišpa du peuple chaldo-ourartéen[2]; il s'agit donc, en l'espèce, d'un dieu du ciel, de l'atmosphère, de l'éther resp. de l'orage, dont l'origine doit être plutôt asianique qu'ario-iranienne. On souscrira donc volontiers à la conclusion du même auteur: Armaz, bien que n'étant pas de dénomination géorgienne et assimilé secondairement dans son nom, à ce qu'il paraît, à l'irano-arménoïde Aramazd, i. e. Ahura-mazda, est essentiellement différent d'Ahura-Mazda.[3] Armaz est le

---

[1] Vakhouchti, ibid. p. 11.

[2] Tsérétheli, op. cit. p. 35 sq. — Analoguement l'a déjà supposé M. O. G. von Wesendonk, qui dans son *Georgisches Heidentum*, p. 78, s'exprime ainsi à ce sujet: «Die Beschreibung, die in der Legende der hlg. Nino (Brosset, Hist. Gé. I p. 100 ss.) vom Standbild des Armaz von Mtzchet'a gegeben wird, passt durchaus nicht auf den iranischen Ahura-Mazda».

[3] S'il fallait encore des preuves, le passage suivant de la Chronique (resp. «Vie de Ste Nino») prouverait plus que péremptoirement la même thèse, à savoir que le Dieu géorgien Armaz de Mtzkhétha, est étranger au culte du Mazdéisme et n'a absolument rien à voir avec Armazd-Ormuzd, l'Ahura-Mazda des Zoroastriens ou Mages. Lors de la fête d'Armaz, observée par Ste Nino, la foule s'exclamait ainsi: «Malheur à

Zeus Labrandénos, armé de la hache d'armes; c'est le Ζεύς Βροντῶν, Ζεὺς Κεραύνιος, Ζεὺς Στράτιος des peuples d'Asie Mineure et de l'Egée.

Si *Armaz*, divinité géorgienne, n'est pas Ahŭramazda, comment expliquer son nom? Aurait-il laissé des traces de son existence dans la tradition populaire de l'Ibérie?

Rappelons d'abord l'existence à *Armaz-tsiχé*, citadelle de la banlieue de la capitale Mtskhétha, d'un sanctuaire du Dieu Armaz. Or *Armaz-tsiχé* (-tsikhé) est une formation parallèle à *Armavir*, l'antique capitale politique et cultuelle-religieuse de l'Arménie payenne. *Armavir*, avec 2[d] compositif *-vir*, **hvir* «ville» est = semit. *'ir* «ville», euskar. *hiri*, *uri*, *huri* «ville», donc synonyme de géorg. *tsiχe*. Conséquemment c'est «la ville de *Arma*, resp. d'un héros mythique Armais, qui figure dans l'épopée racontée par Moïse de Chorène. C'est un des Haycanides semi-mythiques, appartenant au rayon culturel de l'Asie hétitique, mais non pas à l'aire irano-arienne. «Il sera probablement, selon le jugement de M. Tsérétheli, à mettre en une connexion quelconque avec le nom du roi ourarto-vanique *Arame*, mais non avec Ahuramazda» (Mos. Chor., *Hist. Arm.* I[3] p. 97-101). — Par conséquent pourrons nous en inférer que l'élément Armaz dans Armaztsiχé doit appartenir à l'Asie Antérieure Mineure. Comme thème radical il faudra donc admettre pour la divinité ibéro-géorg. Armaz un *Arma-*, et non pas Armaz. Ce dernier est probablement lui-même une altération secondaire, d'un prototype *Amra-z* ou *Amar-z*, qui aurait été plus ou moins assimilé au nom d'Ahuramazda-Aramazd. Puis, en considération de ce que les noms en *tar-* (ter, tor, tur) initial se réduisent ordinairement, sur le domaine transcaucasien, à un simple *ar*, moyennant élision de la dentale initiale, nous supposerons, par hypothèse, au lieu ou à côté d'Armaz, resp. Amraz, Amra- une forme doublette **Tarmaz*, **Tamraz*, *Tamra-*. Ceci nous amène à une divinité qui paraît équivalente au *Thamuz* assyro-babylonien; Thamŭz, pour **Thamŭrz*, ou **Tharmŭz* sera équivalent au *Chamoš* ou Khemoš (*< *χamorś*, **χamorh*, χarmoš) des Moabites-Ammonites; correspondance *Kh*, *th*. Chamoš, une espèce de Dieu martial à type du Moloch cananéen, cadre excellemment avec

---

moi si j'ai manqué au respect du grand Dieu Armaz, si je me suis permis de parler à des Hébreux; s'il m'est seulement arrivé *d'entendre les Mages*, serviteurs du soleil». Les Mages sont les ministres du culte d'Ahuramazda; le dieu Armaz de la capitale géorgienne ne peut donc pas avoir été Ahŭramazda.

l'Armaz de Mtzkhétha. Cet Armaz n'est autre qu'une divinité proto-ibérique *Thamara*, laquelle, après avoir été officiellement éliminée, évincée et extirpée dans le culte, par le Mazdéisme d'abord, et puis par le Christianisme, a pourtant subsisté et survécu dans une sous-couche populaire, et dans la tradition mythique. Cette tradition conserva jusqu'au déclin du moyen-âge la mémoire légendaire d'une antique reine ou déesse guerrière et conquérante, mère et génie tutélaire de la nation ibérique, constructrice de châteaux-forts, villes, temples, labyrinthes troglodytiques, sépulcres etc. Ce mythe de l'ancienne divinité *Thamara*[*z*] ou *Thar*^{a}*maz*, à laquelle la postérité attribuait la création de tout ce qu'il y avait de grandiose, de mémorable et sublime dans le pays[1] et laquelle semble avoir eu ses lieux de culte et d'adoration surtout sur les montagnes ou hauts-lieux, se confondit et s'amalgama dès le 13ème siècle avec l'histoire de la reine *Thamar*, fille du Bagratide Giorgi II. La divinité proto-ibérique *Thamara-Tharmaz* se décèle être apparentée:

1. à Artemis, spéc. à son aspect d'Artemis Ephesia, présidant au culte des Amazones.

2. à ce culte lui-même et à son appellation. *Amazon* désignait originairement la divinité même, vénérée ailleurs sous le nom d'Artemis; puis le même terme s'élargit à la désignation de ses prêtresses ou ministres adjoints au culte éphésique. Déjà *a priori* nous osons supposer que *Amazon* ne constitue point le terme primitif, authentique de cette classe de divinités ou de génies attachées au culte asianique d'Artémide. *Amazon* est, à n'en pas douter, une forme mutilée, hellénisée, provenant d'un prototype **Armazuni*, lequel remonterait à un primitif **Tarmazŭni*. Cette conjecture se trouve confirmée par cette autre considération: le mythe des Amazones s'attache surtout au «fleuve *Thermodon*». Or, il est incroyable qu'une rivière si insignifiante du point de vue géographique-topographique, ait joué un rôle quelconque dans le culte et la tradition mythique des Amazones. Sans doute qu'il s'agit, en l'espèce, d'une confusion dans la terminologie. Le problème de ce prétendu fl. Thermodon se résout par l'hypothèse suivante: il doit avoir existé une appellation originaire **Thęrmaduni*, comme nom propre des génies ou prêtresses appelées plus tard Amazŭni - Amazones. Ce terme, qui est précisément

[1] Cf. Holldack (Felix): ***Von der Sage und dem Reich der grusinischen Königin Tamara***, Leipzig 1906.

notre *Tharmazuni*, fut plus tard mal compris, et, par référence à un appellatif osséto-ironien *don* «fleuve», il fut traduit ou compris le «fleuve» (*don*) Thermodon. Voilà un argument indirect, tiré du prétendu fleuve Thermodon, séjour des Amazones, qui prouve à l'évidence qu'outre *Amazones*, il a dû exister un terme ancien, plus authentique, du type *tarmazuni*. Cet ancien terme nous ramène à la déesse pré-ibère, par nous reconstituée, **Thamara*-**Tarmaza*, *Thamarza*, laquelle est l'original d'où est sorti, par transformation iranoïde, le Dieu géorgien *Armaz*. — Notez que Θερμώδων s'emploie aussi dans le sens de: *a*) Dieu du fleuve amazonien, Dion. Pers. 774; θερμωδοντιακός, θερμωδόντιος amazonien, propre aux Amazones; θερμώδωσα «Amazone». — Si Thamara, en sa phase féminine, est Artemis-(Amazon), sa phase masculine, figurée postérieurement par le Dieu Armaz < *tarmaz < tam^{a}raz doit nécessairement être congruente avec Apollon (Phoibos).

Notons finalement, par rapport au Dieu ibéro-carthvélique *Armaz*, encore ceci: En tant qu'épithète du roi P'harnavaz, premier souverain de la Géorgie, Armaz, dans son rôle semi-mythique, apparaît comme «*premier roi du Karthli, du sang de Karthlos*». — A ce monarque Armaz (= Pharnavaz) est en outre attribué «l'invention de l'écriture nationale, ainsi que la propagation et l'extension du territoire de la langue géorgo-carthlique, tellement qu'on n'en parlait pas d'autre dans le Karthli». — «Lorsqu'il mourut, on l'enterra devant l'idole [*kerpi*, arm.-iran. *kerp* „statue"] d'*Armaz*.» — Il appert qu'en cet endroit cité de la vieille *Chronique karthvélienne*[1], les traits du Dieu Armaz se sont confondus plus ou moins avec ceux du 1er roi, prétendu historique, qui aurait porté un nom synonyme, i. e. Armaz également. Le Dieu Armaz se caractérise ici spécialement comme propagateur de la culture et civilisation; bref, cette divinité qui de prime abord se présentait comme génie de la guerre, espèce de Mars-Arês, est également un Dieu *Logos*, rappelant de loin le Hermês des Grecs, de près plutôt apparenté aux *Logos* à type *amphibique* de la Chaldée (Oannès, Odakon etc.). A l'instar de ces derniers, l'ibère *Armaz*-Tamraz (i. e. *Tammuz* chaldéen), doit avoir été de nature androgyne. De là s'explique le fait qu'il est, dans la légende géorgienne, principalement question d'un être f é m i n i n, appelé Thamar, et à fixer dans la période primitive; mais ce même

[1] Hist. géorg. éd. Brosset, I^{1} p. 43.

être doit avoir également figuré comme «Roi», donc avoir partagé un caractère mi-masculin, mi-féminin. C'est ce qui ressort encore de la terminologie officielle de la Cour royale médiévale, d'après laquelle il est toujours question d'un *Roi* Thamar ou Thamara, et non pas d'une reine, par rapport à la monarque Thamara, successeur de Giorgi II au 13ème siècle. Ce caractère hybride de l'ancienne divinité en question est parfaitement congruent et analogue à celui de la divinité des Amazones, figurées comme vierges guerrières, comme viragos.

Armaz, sous son aspect viril est *Apollon-Thamuz*, le Dieu de la lumière naissante, du jour, du soleil levant. Comme tel et en cette fonction, les habitants de Mtzkhéta le vénéraient matinalement. «Les habitants de la capitale (Mtzkhéta) avaient coutume, *à la pointe du jour*, d'adorer, du haut de leurs toits, cette idole [d'Armaz]; elle se trouvait en face d'eux [sur la rive méridionale de la Koura]. Si quelqu'un voulait offrir des sacrifices, il traversait le fleuve et allait sacrifier devant le temple» (Mos. Choren. *Hist. arm.* liv. II c. 87). — L'essence et la fonction de cette divinité est ainsi décrite par le roi Miriani, dans la *Chron. géorg.* et *Vita Nino*: «Nos Dieux (Armaz et Zadéni) sont grands, maîtres du monde; ils répandent les *clartés du soleil*, font venir la pluie, produisent la fécondité de la terre, nourrissent la Géorgie. *Armaz et Zadéni sondent les mystères*». Par cette attribution, Armaz est nettement caractérisé comme le pendant géorgien du Dieu irano-arien Mithra. Armaz est Apollon-Mithra, respectivement, dans sa phase féminine, il correspond à la déesse Mithra[1], à Artemis-Diana et Anâhita. Son *paredros* Zadéni nous paraît spécialement représenter cette phase féminine, lunaire de la divinité Armaz — qui, nous l'accentuons expressément, doit être nettement distinguée et séparée de l'Ormuzd-Aramazd iranien.

Aux objections de Nicol. Marr. et de son école, qui s'obstinaient à vouloir déclarer Armaz et Zadén identiques avec Ormŭzd-Ahuramazda et les Yazatas iraniens, on répondra avec le Professeur M. Tséréthéli[2] par les arguments suivants, péremptoires pour la réfutation de cette théorie erronée: le Mazdéisme a bien réussi, à certaines périodes, à s'implanter dans certaines couches de la population transcaucasienne, mais sans réussir à supplanter et déraciner

---

[1] Herodot, I 131, où la déesse Mithrâ, ou Mitra, est identifiée avec Àphrodité Ourania.

[2] Tseretheli, op. cit. p. 62 ss.

les divinités indigènes dans leur ensemble. Le mazdéisme eut à soutenir une lutte acharnée, non seulement contre le christianisme fraîchement implanté en Ibérie, mais encore contre le paganisme national. Sous ce rapport la vieille *Chronique géorg.* nous fournit une information non équivoque. L'épisode raconté par Léontius Mroveli au sujet du roi géorgien P'harnadjom est conçu en ces termes: «Il construisit le château-fort (citadelle) de *Zadén* et fabriqua une idole sous le nom de *Zadén*, qu'il érigea sur le [mont de] *Zadén.* Mais après cet événement, il inclina vers la religion persane, le culte du feu, importa de Perse les ministres du feu et les mages, en les établissant à Mtskhet'a. *Et il commença à violer le culte des idoles publiquement* [c. à d., celui des idoles nationales: *Armaz*, *Zadén*]. C'est pourquoi les habitants de la Géorgie le haïrent, car ils avaient grande foi en leurs idoles. La majorité des éristhaves (ducs, satrapes) géorgiens se soulevèrent contre le roi» qu'ils réussirent à détrôner finalement.

N. Marr avait erronément admis une extermination complète du paganisme arménien par le Mazdéisme, en tenant, par une supposition fausse, les dieux païens géorgiens Armaz et Zaden pour Ahura-Mazda et Mithra; tandis qu'au contraire le culte d'Armaz et Zadén était indigène et hostile à celui des divinités parsies (Ahura, Mithra etc.). Ainsi le passage sus-cité de la Chronique géorg. se présente comme un des plus précieux documents d'information sur la religion payenne des Géorgiens. Il nous atteste qu'à la fin du deuxième siècle avant notre Ère, il régnait une lutte acharnée entre la vieille foi indigène-ibérique et le Mazdéisme, importé de Perse en Géorgie; hostilité qui se manifesta encore au 4ème siècle de notre ère, lors de l'avènement du roi Miriani, où Miriani, prince perse et adepte du Zoroastrisme, fut sommé par le peuple géorgien d'adopter sa religion indigène géorgienne (en opposition contre le culte persan). M. Tseretheli poursuit ainsi[1]: «Encore faudra-t-il observer que les „*horribles sacrifices*“ qui, d'après nos sources, étaient offerts aux dieux de la Géorgie, sont incompatibles avec la religion mazdaïque — surtout les sacrifices humains. Et même dans les temps postérieurs, quand le mazdaïsme avait beaucoup perdu de sa pureté primitive par son contact avec les cultes indigènes, dans beaucoup de contrées, il ne connut point de tels „horribles sacrifices“ comme nos textes en font

---

[1] Tseretheli, op. cit. p. 64.

mention. *Zadén* spécialement, auquel ces sacrifices étaient offerts, ne saurait absolument point avoir de connexion avec les *yazatân*, qui étaient „des anges“, personnification des notions originales zoroastriennes, telles que *sraoša* „soumission à Dieu“ (oppos. *aešma* ‚démon‘), représentant du Bien; de même qu'il est impossible d'identifier *Armaz*, décrit dans la *Vita Nin.* et chez Leontius Mroveli comme idole armée de casque et de glaive, avec *Ahura-Mazda*». «L'Armaz de Mtzchet'i (= Mtzchet'a) — dit à ce sujet M. v. Wesendonk[1] — correspond au Dieu hittite Tešub, qui porte pareillement le glaive à faucille». «Rappelons ici, poursuit le même savant, le culte du glaive chez les Scythes, parce que dans le voisinage immédiat des Géorgiens se trouvent les Ossètes, comme descendants de ces Nomades iraniens. En effet la vénération du glaive nous est attestée chez les Alains du Caucase par Ammien Marcellin (XXXI 31, 2, 24); et les Alains sont les ancêtres des Ossètes». — Sous cet aspect, Armaz nous semble comparable à Labrandeus, respectivement à Perseus, resp. à Kronos-Sandaramet (le Saturne des Arméniens), ou encore à Hermês-Mithra. Par la «*Harpé*» ou le glaive à faucille Armaz est caractérisé comme génie de l'orage, de la foudre[2]; comme tel il s'est manifesté dans son antagonisme contre son adversaire Ithrudjan (d'après le passage de la Chron. géorg. sus-cité). — Cet Armaz géorgien a eu son oracle ou ses mystères fatidiques, analogues à ceux d'Armavir, où une divinité mi-dionysiaque (Anušavan), mi-apollinienne (Sôs) était vénérée dans un sanctuaire à oracles, resp. un bosquet sacré. Le culte dss arbres florissait à Mtzkhéta payenne, d'après les déclarations y afférentes de la vieille Chronique (Mroveli). Armaz est «scrutateur des choses secrètes»[3], «l'initié des mystères», c'est à dire il est doté d'un culte mystique-oraculaire. Et de même que Tešub apparaît, avec Magna Mater, comme chef d'une procession entière de dieux, à Jazyly-Kiāja, et analogue à Chaldis, qui préside aux dieux d'ordre inférieur, l'Armaz géorgien figure comme président d'une heptade de dieux, vénérés dans le circuit du sanctuaire d'Armaz, à Mtzkhétha, respectivement à Armaztsikhé; ce sont, outre Armaz, les suivants: Zadén, Gatz, Ga-Gaïma, Aïnina, Danana et Aphrodite.[4]

---

[1] Op. cit. p. 82.

[2] L'*Hist. Arm.* de Moïse Choren. appelle cet Armaz géorgien «le tonnant» ou «tonitruant»: *ampropayin* «tonans, fulgurator» (Mos. Chor. hist. I 86, p. 170), au lieu d'Armaz, le texte arm. écrit, erronément, Aramazd.

[3] Chron. Géorg. (Ed. Bross. I p. 111 ss.).

[4] Wesendonk, ibid. 83.

COROLLAIRE Ier.

Le dieu Armaz de Mtzkhétha est donc, d'après l'exposé ci-dessus, un être composite: 1) dieu guerrier, espèce de Mars-Arês, et en cette fonction il correspond à Thamar-Thomyris, resp. à la divinité des Amazones; 2) dieu civilisateur, héros culturel ou Logos-Aeon. Dans cette fonction notre *Armaz* se décèle comme un pendant ou doublet du Prométhée égéo-pelasgique. En effet non seulement de par son essence et fonction Prométheus est une phase ou réplique du cabire Hermês, qui est Armais-Armaz, mais encore étymologiquement les deux génies en question s'équivalent. Car le thème *Prometheus* se transpose d'après les lois phonétiques de la grammaire arméno-caucasienne, en une forme **hromèth* (mutation de ‚p' en ‚h'), resp. (h)*orẹmèth* (métathése et élision de ‚h'),[1] ce qui, par assimilation vocalique au dieu persan Ahuramazda-Aramazd, se modifie en *Armaz*. — Nous concluons donc que sous la figure d'*Armaz* se vénéraient en Géorgie deux êtres mythiques divers, combinés et amalgamés en une seule personnalité: 1) la divinité Thamar-Tharmaz, propre au culte guerrier des Amazones; 2) un dieu Logos-Démiourgos *Armaz-Harmaz*, ou, plus authentiquement, *Hromẹϑ*, *Horẹmeϑ*, équivalent du Promêtheus, dont le mythe est, comme on sait pertinemment, attaché au Caụcase, d'une manière intime et très singulière. Caucase, pourra avoir signifié primitivement, il est vrai, dans ce mythe, la montagne mythique de la *Lune* (*kûkausi* signifie lune, resp. «mois lunaire» en suomi); néanmoins nous pourrons certifier comme plus que probable, que le culte du héros-dieu Prométhée a été jadis, sous le nom arménoïde de *Hromẹϑ-Armaz*, répandu en Transcaucasie et, probablement aussi, en Asie Mineure.

COROLLAIRE II.

La destruction du sanctuaire d'Armaz-Zadén et de leurs statues juxtaposées, par Ninô, resp. par la divinité Ithrudjani, forme un singulier parallélisme avec la destruction du temple du dieu philistéen Dagon, par Sampson. Aux deux statues des dites idoles ibères, correspondent les 2 colonnes du sanctuaire

---

[1] Le groupe consonantique *pr-* se mue en *hr*, en *rh* (*ŕ*) dans les idiomes haycano-asiatiques (langues phrygo-arméniennes).

de Dagon. Samson reflète une divinité solaire du type d'Héracle-Atlas, dont le mythe paraît intimement apparenté à celui d'Armaz-Zadén, et dont le nom est celui du dieu asianique Desandau ou Sandon. Observons encore qu'ici de même que là, en Palestine aussi bien qu'en Ibérie transcaucasique, le culte des colonnes est d'un usage caractéristique. Sampson debout entre les deux colonnes du temple de Dagon rappelle les deux colonnes d'Hercule, les deux colonnes du parvis du temple salomonien, les deux statues d'Armaz-Zadén, les colonnes (en bois) miraculeuses de la cathédrale de Mtzkhéta. La dualité des colonnes trouve son analogon dans le Janus *Geminus*, *Bifrons*, *Biceps*. Ce Janus, (probablement apparenté étymologiquement avec le *Jama* **yamna* de l'Inde, le *Yima* < *Jamna, de l'Iran) est en somme identique avec l'Eon-démiourgos Joannès-Ôan de la cosmologie chaldéenne, qui est également de double nature, ἀμφίβιος, διφυής. — Le syro-palestinien *Dagon* correspond d'ailleurs au chaldéen *Odakon*, l'un des êtres éoniques du cycle de l'Ôan ou Owannés. De tout cela semble se dégager une certaine cohésion d'origine entre la mythologie asiano-transcaucasienne, celle de la Syrie-Chaldée et celle du Latium primitif. (Colonisation probable de l'Italie préindoeuropéenne, par des Chamito-Sumériens ou des Asianiques???).

Article XXIX.

Divinités *Gatz*, *Gaïma*, *Gaïm* ou *Ga*, en Géorgie.

«A droite de la statue d'Armaz [à Armaz-Tsikhé, près de Mtzkhéta] il y avait une autre, également d'or, représentant un homme debout et nommée *Gatz*; à sa gauche se tenait une figure d'homme, en argent, nommée *Gaïm*: le peuple géorgien les regardait comme des dieux» (Chron. géorg. I p. 101). Ibid. p. 35: «Azon [satrape gouverneur d'Ibérie]... introduit le culte des idoles. Il en fit deux d'argent, *Gatz* et *Gaïm*». Vakhoucht, qui puise de la même source, écrit *Gaïma* au lieu de *Gaïm* (Géogr. de la Géorgie p. 9; id.: Hist. géorg. p. 21, 30). — Un rapport plus explicite de ce couple divin nous est transmis par l'ancienne Chronique, intitulée: «*La Conversion du Karthli* (Géorgie)»; selon ce document, Alexandre le Grand envoya en Géorgie *Azo*, le fils du roi de *Aran-K'art'li* (var. *Arian-K'art'li*), l'y institua roi, avec résidence Mtzkhétha. Azo ensuite,

étant retourné chez son père, en *Aran-* ou *Arian-K'art'li*, en ramena avec lui 8 familles et 10 familles, gens liges-compagnons de sa tribu, pour les établir en Géorgie; il y avait également emmené avec lui les idoles de *Gatsi* et de *Gaïm*, auxquels il rendit un culte divin (Ed. Marr et Brière, p. 570). — La *Vita S^{tae} Nino*, p. 21, rapporte analoguement: «Et à droite d'elle [de la statue d'Armaz] était établi une idole d'or, nommée *Gatsi*, et à sa gauche une idole d'argent, nommée *Ga*, lesquelles nos pères avaient adorées comme dieux dans *Arian-K'art'li*». — Et pareillement le roi Mirian les appelle: «les vieux dieux de nos pères, *Gatsi* et *Ga*» (Vita Nin. p. 37). Ce couple auquel on offrait selon les mêmes sources des sacrifices divins (même le fils d'un prince!), qui est-il? — Et quel est ce pays d'*Arian-K'art'li* ou *Aran-K'art'li*, désigné comme habitat primitif des Géorgiens et de leurs divinités en question? — A première vue on sera tenté de voir dans l'*Arian-* d'*Arian-Karthli* le pays d'Eran ou Airyana-Ariana. La divinité, *Gatsi* - Ga, Gaïm (pour **Gaïn*, **Gaïna*, *Qayana) serait alors à comparer au clan irano-persan *Gaya* (*Gaya-maretan, Gayo-mart*, ancêtre mythique du genre humain, père du premier couple humain, Mašya et Mašyâneh, *Meša-Mešyane*), *Kai*, *Kayân*, *Kayên*, *Kawi*. Mais la forme géorg. *Gatsi* ne concorderait que mal avec un tel rapprochement iranien, et resterait inexplicable; en outre l'Airyana ou Ariana ne saurait être revendiquée comme pays originaire des Ibéro-Carthvéliens. Même en prenant notre *Arian-Aran* dans le sens du pays caspo-médien d'Arran, cela ne pourrait satisfaire: car les Géorgiens ne sont pas d'origine albano-caspi-médique, ni selon leurs traditions historiques ou mythiques, ni effectivement. Leurs traditions concourent plutot à leur attribuer une origine plus méridionale, resp. une immigration venue jadis du côté du Sud-Ouest, soit de la Petite-Arménie, Cappadoce, ou du pays alarodo-chaldique. Ethnologiquement il est hors de doute que les peuplades ibéro-karthvéliennes avaient leur habitat primitif dans ces contrées sus-dites, d'où elles se sont successivement répandues d'abord dans l'Asia pontica (Chalybes, Chaldoi, Mosches et Tïbarènes),[1] puis vers la Syrie, la contrée de Mitanni (idiome ibéroïde!), et jusque dans les parages du Haut-Tigre, le pays des *Cardouches* (*Korduk'*

---

[1] Cf. Ed. Meyer, *Gesch. des Altertums*, 3ème Ed. I 2, p. 698. — Meskhethi (Samtskhé), la région géorgienne du Haut-Kour, est homonyme avec l'ethnique des Moschoi ponto-cappadociens, resp. avec la ville de Mazaca, capitale de la Cappadoce. Cf. bibl. *Mešek*.

en Arm.), dont le nom se trouve être concordant radicalement avec l'ethnique des Géorgiens, du thème commun *K'ardu, K'artu, K'ordu.*[1] Nous devons donc supposer à priori que les 2 divinités en question, venues de *Arian-Karthli* sont «asianiques» et non iranoïdes. *Gatsi* ou, réduit à son thème simple *Gats*, nous paraît être identique avec la divinité arménienne *Khadj*, vénérée avec les višapazunk', c. à d. les génies des dragons, sur les hauts lieux ou cimes des montagnes, comme génie chtonique. Le même *Khadj* a dans la suite été transmis au glossaire géorgien, du fonds arménien, sous forme de *Khadji*, signifiant «démon, mauvais esprit». En ancien arménien *Khadj* fonctionne appellativement dans le sens de «*héros*», «génie tutélaire», «ange protecteur», puis: brave, bon, vertueux (cf. gr. ἀγαθός).

Comme M. Tseretheli l'a déjà suggéré[2], *Aran* ou *Arian* pourra se combiner, soit avec un district 'Αράνη énuméré dans Ptolémée comme partie de l'Arménie Mineure, soit avec une ville d'*Arinna*, citée dans les inscriptions hitt., située au N. du pays hatti.[3] En conformité avec cette fixation approximative de Ar(i)an-Kharthli, M. Tseretheli a proposé d'identifier notre *Gatsi* avec le Dieu (sémitisé)

---

[1] Sur la question de l'habitat primitif, resp. les sièges antérieurs, «préhistoriques», des Karthvéliens-Ibères ou Géorgiens, nous renvoyons à l'ouvrage de Lehmann-Haupt, «*Armenien einst und jetzt*», Tome I, p. 103 ss. — Sur la foi de la tradition géorgienne, qui fait provenir ce peuple d'une immigration, venue du Sud ou Sud-ouest, cet auteur est porté à regarder le pays des Cardukh (arm. Korduk') ou *Karduchoi*, comme habitat antérieur de la nation *K'artüli*, i. e. géorgienne. — Comme ce territoire est contigu, à l'O., à la province d'Ardzanéné (Ardzan, *Aldzn-ik'*), nous proposons de substituer à la leçon du texte *Arian*, (*Aran*)- *K'art'li*, ci-dessus exposée, celle de **Ardzan-kart'li*; il s'agirait alors des territoires d'Ardzanêne et de Cordyéné (Carduch-), qui seraient indiqués sous le nom de Arian-Karthli, dans la citation en question, comme habitat antérieur de la nation géorgienne. La Petite Arménie, y inclus l'Ardzanéné-Gordyéné et certaines régions ponto-cappadociennes (pays des Chaldi, Moschi, Tibareni) peuvent, à bon droit, être revendiquées comme anciens sièges des Carthvéliens ou Carthuli. L'ethnique de *Virk'*, attribué à ces peuplades par les Arméniens, ne saurait que confirmer cette théorie d'une ôrigine asianique des Géorgiens, qui d'après tous les indices ne se sont établis dans les régions actuelles de la Koura que relativement tard: car *Virk'* rend aussi bien l'ethnique des Phryges-Briges de l'Asie Mineure, que celui du phylarche 'Eber, héros éponyme des Ebreux ou Hebreux, originaires d'après la Bible de la Mésopotamie septentrionale (Harran, Ḫaran).

[2] Tseretheli, op. cit. p. 51 ss. — Ptol. V, 6, 18.

[3] Il ne s'agira guère du pays asianique de *Ḫarri* ou *Charri*, mentionné dans les textes asiano-hethites. Par contre on pourra supposer que sous *Aran-Karthli* se recèle une altération phonétique du nom de la Mésopotamie septentrionale, soit *Ḫar̃an* ou *Charran*, ou même *Aram* «la Syrie»; ou encore une déformation mutilée de *Tariuni* (Taraun, Taron), province à l'O. du lac de Naïri (Van) limitrophe des districts de *Gurkhu* et de *Guruḫu* (Kardu, Korduk') qui rappellent plus ou moins le nom de la Géorgie, ou de Carthvélie. A comparer aussi la Note antérieure (N° 1).

Ate (γατε), contenu comme 2ème compositif dans *Atar-gatis*, rapprochement d'autant plus probable que, en outre de *Gatsi*, il existe une variante géorg. *Gati* (Tseret., ibid. 51). *'Ate* avait un culte en Adiabene et en Syrie. — Gaïm, var. *Gaïma* (Gaimay), paraît être le couple composé *Gai-Mâ*; *Gai* ou *Ga* s'est transmis dans l'Edit. géorg. de la Bible (vers. moscov.), I. Reg. VII 3, 4, comme équivalent d'Astarte-Ishtar. C'est, comme Tseretheli l'a justement observé, la déesse pélasge-égéenne ou préhellénique *Gê*, *Gaia* ou *Dê* (Dê-mêtêr); cf. le géorg. terme *deda-mitsa*, nom d'une ancienne divinité chtonique, vulg. «la mère terre, terre-mère». Ainsi arrive-t-on (avec Tseretheli, qui a promu cette théorie) à établir l'équation suivante: *Gatsi* (Gati) [var. Gatsay] est *Attis*; *Ga-Gaima(y)* est la Magna Mater, la Mâ Commana ou Demeter < Gai-mâtar. Le couple asianique *Attis* (cf. Kotys; cf. Haidês) et Mâ est Attis-Atargatis (Der-Keto), et correspond à Tammuz-Ishtar, à Osiris-Isis.[1] Ainsi ces «*antiques dieux d'Arian-Karthli*» se réduiraient à un couple divin de souche asianique. Remarquons toutefois que l'essence de cette divinité ne nous est pas révélée en littérature karthlienne; et — last not least — l'explication exacte et localisation du pays d'Arian-Karthli reste toujours encore un problème à résoudre exactement.[2] — Le couple *Gatz* et *Gaïm(a)* doit être, d'après notre conjecture, identique avec *Gisanê* et *Demeter*, cité chez Zenob de Glak comme dyade divine, jadis honorée dans le canton arménien de Taraun. *Demeter* paraît substituée à un original *Gêmêtêr* ou *Gâmâter*. — Notons encore le nom théophore *Gaïané*, propre à une des vierges Hripsimiennes, dont l'origine est évidemment asianique-cappadocienne.

ETYMOLOGIE.

Si le géorg. *Gatz* est *'Atis*, est congruent avec les *Khadj*'s arméniens, qui représentent «l'armée céleste» des Etoiles — ce qui est attesté et confirmé par l'épithète de *Titan* ou «Géant», inhérent au mythe des *Khadj's* — rien n'empêche de proposer comme étymon

1 Ainsi d'après Tseretheli, loc. cit. p. 50—54.

2 *Gaïm* ou *Gaïma* se retrouve, à notre avis, de nouveau dans le nom théophore d'une des saintes Rhipsimides (Moïse Chor., éd. Ven. 1865, p. 298-300 sqq.), appelée *Gaïanê*, resp. en prononciation ouest-arménienne: *Qayané*. L'original paraît avoir été **Qaivané*, forme hellénisée d'un prototype Qaivan. Les Rhipsimides sont, d'après la tradition arménienne, cappadoco-asianiques; elles sont des Asianiques hellénisées. Or qui ne reconnait point dans ce nom le Dieu planétaire *Kaivânu (Kaimânu)* du panthéon assyro-babylonien, identifié avec Saturne? ce génie, également adopté en Syrie, en Perse (*Keivan*, *a.* Saturne, *b.* le septième globe ou rayon céleste) et en hébreu (*Qiyûn*) paraît être issu de l'Asie Mineure. Cf. la *Tiamat* babylono-assyrienne.

probable pour *Gatz* le clan lesgo-caucasien suivant, qui signifie «étoile»: *ḫač* (tabassar.), *gadz̨* (buduch), *ḫad*, *hade* (agul. rutul.), *ghed* (kurin.); en outre cf. čečen. *seti*, circass. *z̨uago*, *cašxo*, *xuc* «étoile», et abchas. *jatcv* «étoile». Cette comparaison n'est pas imméthodique. Elle se justifie par le fait que les Karthvélo-Géorgiens n'occupaient pas toujours la région actuellement par eux habitée. Leur immigration en Géorgie n'a eu lieu que relativement tard; or, avant leur établissement en Karthvélie, ces mêmes contrées de la Coura étaient certainement habitées par des tribus lesgo-caspiennes — refoulées plus tard vers l'Est. Il faudra donc admettre à priori, que des sédiments de la culture et civilisation des Lesgiens soient restés survivants en Géorgie.

Article XXX.

Géorg. *Ainina* et *Danina.*

Chacune de ces 2 déesses avait sa statue érigée au bord de la route menant à Mtskhétha, opposée l'une à l'autre. Les documents de l'ancienne littérature ne font que mentionner furtivement ces deux génies (*Leontius Mroveli*, op. cit. 23; *Convers. de la Géorgie*, op. cit. p. 570). D'après une conjecture de Tséréthéli (op. cit. 55 sq.) il faudrait substituer à la leçon *Ainina et Danina* celle-ci: *Ainina da Nina*, i. e. *Ainina et Nina*/*Nana*. Cela posé, il s'agirait de deux aspects divers de la déesse sumérienne Ishtar: *Innina* et *Nina* ou *Nana*. Ishtar s'appelait: *a*) *Ninni*, *Irnina*, *Innina*, *Innana*; *b*) *Nina*, *Nana*. Les noms féminins Nina, Nino, encore fréquemment en usage en Géorgie, nous semblent remonter à la même source, de même celui de la Ninô cappadocienne, l'apôtre de l'Ibérie. «Il est à observer que le refrain *nana*, *nanina* de certains airs de berceuse géorgiens, ainsi que *arnani*, *nani*, qui se rencontre dans cette sorte de cantilènes, constituaient très probablement jadis des invocations à ces déesses».[1]

---

[1] Ainsi d'après M. Tséréthéli, op. cit. 55 sq. — Peut-être faut-il admettre dans *Ainina-da-Nina* un syncrétisme, une combinaison des deux divinités suméro-assyriennes sus-dites (2 phases d'Ishtar) avec Anahit. — A comparer aussi la déesse arménienne *Nana*, *Nanéa* (Nouné), ainsi que *Nana* et le clan apparenté en Asie Mineure. Sur le culte d'Ainina-Anahit en Ibérie ancienne cf. Wesendonk, op. cit. 86—88.

Article XXXI.

Ithrudjan, divinité chaldéo-ibérienne.

Cette divinité apparaît, dans la tradition géorgienne, comme antagoniste du dieu Armaz. Ainsi la destruction de l'idole d'Aramaz et de la statue de Gatz et de Gaïm, à Mtskhétha, par un ouragan suscité par S[te] Nino, a été, sur la foi de l'ancienne Chronique kharthlienne, attribuée à Ithrudjan; le passage en question de la Chronique s'énonce en ces termes-ci: «Le lendemain [de la catastrophe], le roi Miriani et tout le peuple, étant venus pour chercher leurs Dieux et ne les trouvant pas, furent saisis de crainte; tremblante, stupéfaite, mais opiniâtre dans ses croyances, cette multitude disait: «*Ithroudjan*, le dieu des Chaldéens, et notre dieu Armaz, sont ennemis déclarés, parce que, autrefois, Armaz a fait refluer la mer sur eux, et maintenant, *Ithroudjan* se venge, en lui envoyant un tel fléau».[1] La leçon correspondante de la *Vita S[tae] Nino.* porte, dans la traduction de Tséréthéli ainsi: «Jadis notre dieu Armaz souleva la mer contre elle [i. e. la divinité *Ithroudjan*], et maintenant elle a pris sa revanche, et a lâché cette catastrophe sur lui».[2] Selon une hypothèse ingénieuse, émise déjà par M. Brosset, la catastrophe à laquelle ce passage géorg. fait allusion, et où Ithroudjan, avec son peuple chaldéen faillit périr par les eaux de la mer, serait le déluge de Noé-Xisuthros.[3] Cette théorie sera, toutefois, à modifier, selon notre avis, dans le sens suivant: *Ithrudjan* représente effectivement un génie pontique-marin, du type de Xisuthros, corrélat chaldéo-sumérien du Noé biblique. De par son nom, toutefois, il ne correspond pas à Xisuthros,[4] mais à *Edôranchos*, le 7[ème] monarque dans la liste bérossienne des rois chaldéens prédiluviens, dont le 1[er] est Aloros, le 10[ème] Xisuthros, «rois» qui, en réalité ont été des génies mythologiques, des régents planétaires ou divinités cosmiques-cycliques. Cet *Edoranchos* ou *Evedoranchos* (*Edoreschos*, Εὐεδώραχος ou Εὐεδωρεσχος), selon les diverses variantes, dont la plus authentique est apparemment *Evedoranchos*, réapparaît dans le mythe suméro-babylonien

---

[1] Chron. géorg. éd. Brosset (Hist. géorg. I[1] p. 102 du texte français).
[2] Tséréthéli, op. cit. 57.
[3] Brosset, ibid. p. 102, note 2.
[4] A moins de supposer comme base de comparaison, au lieu de ***Xisuthros***, cité par Bérosse, son équivalent cunéiforme ***Atar-ḫâsis*** ou ***Atra-ḫâsis***, forme métathétique de ***Xis-uthr***.

sous forme de Enmédouranki, *Enmeduranki*, (à prononcer: *Eveduranki*). Cet *Enmeduranki*, roi mythique de Sippar, est sans contredit, par son nom et par son essence et sa fonction, identique avec le régent mythique Evedoranchos de Pautibibla ou Pantibiblon.[1] Analogue à Hénoch, le septième des Patriarches primitifs de la lignée adamite, Enmeduranki (Evedoranchos) est une phase, une réplique, un avatara de la divinité *Ea* (*Oannes-Owan* chez Bérosse), le Seigneur de l'Océan, source et principe révélateur de toute science et sapience. Il est l'intermédiaire[1] entre le Logos primordial Adapa (fils d'Ea), le grand mandataire de la sagesse et premier héros diluvien,[2] le proto-Atrahasis, et entre Ut-napištim. Ce dernier, le second Atarhasis, seigneur du déluge, est à la fois, comme Adapa, un Logos-Aeon de la navigation (génie maritime) et propagateur de la sagesse, représentant de la science et de la vie civilisée. Analoguement *Enmeduranki*, qui, dans un texte de la Bibliothèque d'Assurbanipal[3], est présenté comme mandataire des dieux Šamaš et Ramman (Adad), chargé de la révélation des mystères célestes, de la science divinatoire; le fragment cunéiforme fait surtout ressortir son caractère de principe de la sagesse céleste, transmettable par lui, comme «pontifex maximus» primitif, à la caste des prêtres et prophètes; mais sa titulature de «favori d'Anu et d'Ea», dieux océaniques, ainsi que l'insistance avec laquelle ce texte cunéiforme fait ressortir sa qualification ou dignité de vaquer à «l'examen de *l'huile sur l'eau*», laissent sousentendre suffisamment que *Enmeduranki* resp. *Evedoranchos* (Bérosse) est, comme Oan, un Aeon représentant le Logos issu de l'eau, de la sagesse primitive «planant sur les eaux», sur l'océan cosmique; il est le *pontifex maximus* primitif, le Logos qui puise sa sagesse du πόντος.

Ithrudjan n'est pas directement à identifier avec la déesse araméenne *'Atar-šamain* «l'Astarté des cieux» (v. Wesendonk, Tseretheli), mais seulement en relation de parenté éloignée avec le clan Athar, Astarté, Ater-gatis, Derketo. — Par contre, il est très probable, que parmi la nomenclature des diverses révélations

---

[1] E. Schrader, Keilinschr. u. Alt. Test., 3ème éd. (1902) p. 534 ss.

[2] Analogue à Xisuthros (IIème Atra-hasis), Adapa-Atrahasis, en tant que génie de l'eau, avait à subir un péril de déluge: Pendant qu'il s'occupait du métier de pêche sur la mer près d'Eridu une tempête, survenue subitement, fait chavirer son vaisseau, de sorte qu'il sombre dans les flots. (E. Schrader, ibid. 521).

[3] Texte K 4286; cf. E. Schrader, l. cit. 533.

de génies-logos maritimes du type de l'Oannès, telle qu'elle se trouve dans Bérosse, le même Ithrudjan se recèle sous forme de: **Iodokos* (*Iotagos*, *Euodokos*), dont le nom serait altéré d'un *Iotroch- ou semblable. Ainsi encore: *Idotion* pourrait être une corruptèle d'un original **Idurtian*, **Idrutjan*. Et *Odakon* lui-même, dont l'épiphanie tombe sous le règne mythique d'Evedoranchos, n'est peut-être qu'une forme modifiée ou altérée d'un original **Odargon* ou **vordachon*, qui ne serait qu'une variante doublette de Vedoranchos, Evedorachos, — En outre nous avons démontré dans un précédent ouvrage, l'identité de notre divinité ibéro-chaldéenne *Ithrudjan-Edoranchos*, avec l'italique *Juturna*, déesse des sources ou fontaines, issue d'un *yutruχna*. Le couple Janus-Juturna correspond exactement à la dyade chaldaïque Oan (Jowan)-Iodokos, resp. Oan-Edoranchos.[1]

Article XXXII.

Ašaḫara ou *Ažaḫara*, divinité ibéro-abchaso-colchique:
= déesse *Išḫara* en Asie Mineure, = élamite *Ašḫara*.

La similitude et congruence entre ces divinités est frappante, par rapport à leur nom aussi bien qu'à leur nature, comme l'a remarqué déjà Tseréthéli (loc. cit. 54), qui observe que *Aš/žahara* est vénérée en Abchasie comme déesse protectrice de la famille, du foyer domestique. Les génies appelés «*l'ange de la maison*», resp. «la mère de l'endroit» dont le culte est encore vivant en Géorgie et remonte jusqu'à l'antiquité, se rapportent à la même divinité, dont ils ne sont qu'une variation. Cf. les épithètes d'Išxara: «la clémente mère de l'humanité», «la donatrice de la vie», «la dame du domicile», qui démontrent pertinemment l'identité de cette déesse avec l'ibéro-abchasienne.[2] — Les équivalents asianiques sont: *a*) la nymphe Sagaritis, l'amante d'Attis. — *b*) le génie ou dieu Sagaris, fils de Midas ou de Mygdon, figurant secondairement comme dieu du fleuve Sagaris en Phrygie.[3] «Sagarim [fluvium] vero eum vocavere hac de causa. Sagaris Mygdonis et Alexirrhoes filius, spretis saepius Matris deorum mysteriis, sacerdotes Gallos injuriis affecit. Quae cum moleste

---

[1] J. Karst, *Grundsteine* p. 165 sq. — Pour *Iuturna*, probablement d'origine étrusque, à comparer l'armén. *yuṙut'* talisman, amulette, art magique.
[2] Tseretheli, loc. cit. p. 54.
[3] Putarch., de fluv. XII 1.

haec ferret, furorem immisit ipsi: demens autem hic factus se conjecit in fluvium Xerobaten, qui ab eo tandem est dictus Sagaris».[1] — *c*) le dieu *Sangarios*, père de Nana, resp. par Kybélé, de Nikaia, intiment lié au culte de Cybèle; son rapport au fleuve phrygien du même nom est secondaire, purement artificiel-légendaire. En vérité ce dieu ainsi que Sagaris paraissent être apparentés avec le dieu créto-asianique porteur de l'emblème de la hache (armén. *sakur* «hache», syr. *seqûrâ*, lat. securis); cf. encore le Zagreus-Dionysos. En outre ce dieu Sagaris-Sangar a probablement été figuré par le symbole d'une pierre précieuse trouvée dans le fleuve homonyme, qui selon le rapport respectif de *Plut. de fluv.* portait sur elle une empreinte naturelle de la Cybèle; ou encore par une seconde pierre, trouvée dans les mêmes parages, sur le mont Ballenaeus, et appelée *Ballen*, le «roi» en phrygien.[2] — Sur la déesse proto-hittite (churrite) Išḫara nous renvoyons au texte du Rituel hittite publié par Hrozny dans KBo V, 2 et III, 8.[3]

Article XXXIII.

Kopala/le, divinité ibéro-karthvélique: *Kybélé* (Asie Min.), (la *Mater Kubile* des inscriptions phrygiennes).

Kopala (-le) et *Kviria*, deux divinités masculines chez les tribus montagnardes de la Géorgie, paraissent apparentés à l'asianique *Kybélé*; à l'instar de cette dernière, Kopala-Kviria représentent un génie lunaire. Kopala (Kviria) se décèle, en outre, comme participant au cercle du culte d'Artemis et des Amazones.[4]

Ce culte remonte, dans ses racines, jusqu'à l'Asie Mineure antique; car la déesse *Kupaụa* (Kupauwa), qui apparaît dans un texte de rituel hittite, publié par Hrozny[5], représente le prototype ou forme archaïque vénérée dans le panthéon héthite-churrite de la même déesse, qui fut connue plus tard sous le nom de Kybébé ou

---

[1] En réalité le nom du dieu Sagaris n'a rien à faire avec celui du fleuve homonyme. Celui-ci est d'origine ibéro-carthvélienne: mingrélique *tzqari*, grus, *tcqali* «eau, rivière».

[2] Plut. de fl. XII 3—4. Voir les détails sur cette pierre, à notre article suivant (XXXIII, Coroll. III.)

[3] Cf. RHA, V 93.

[4] Id. ibid.

[5] KBo, V 2, III 15; cf. Hrozny dans MDOG nº 56 (1915) p. 41.

Kybélé. Kybélé fut l'objet d'un culte de bétyles. La pierre sacrée, qui marquait son culte asianique à Pessinus (*Liv.* 29, 10, 11), transportée dans la suite à Rome, doit apparaître comme symbole «verbal» du nom même de Kybèle-Kybèbe, dont le radical se présente par le prototype *Kuba* ou *Kuva*. Or, en ibéro-khartvélien *Khua*, *Khuvay* (Khχua et *khva*) est le terme signifiant «pierre, roche, rocher». En plus le glossaire karthvélique nous fournit les termes suivants, étroitement affiliés au nom théophore de *Kybêlê* ou *Kybébé (Kybêké)*: grusinien *Khvabi* (Khuvabi) «grotte, caverne» (et chaudron), dialect. (ingil.) *Khuvili* «caverne, antre». Cette étymologie du nom de Cybèle est péremptoirement assurée et attestée par cette glose-ci d'Hésyche: Κύβελα... 'άντρα καὶ θάλαμοι. D'après cette équation, Cybèle est caractérisée comme étant la Déesse-mère de la grotte ou caverne montueuse. Son nom est proto-phrygo-ibère ou proto-kharthli, ce qui revient au même. Avec quoi concorde la tradition archaïque, qui fait dériver le nom de Cybêlé d'un Phrygien Kybelos. L'étymon karthlien susénoncé est d'ailleurs en affinité radicale avec sem.-hébr. kubba «voûte». Cf. C. Curtius, *Metroon* 6. — Les mystères de cette divinité chtonique étant célébrés dans des temples souterrains ou grottes, il appert que cela se reflète dans le nom divin même. Par conjecture nous osons supposer que le dit thème karthvélo-ibérien *Khuva-*, *Khuvabi*, *Khuvili* a dû signifier primitivement, dans sa fonction asianique: la voûte, le globe, la sphère céleste, le firmament, l'Univers; puis aussi, métaphoriquement, le globe de la lune, pleine-lune. Comme terme apparenté, notons encore le géorgien *K'uḫili* «le tonnerre» (original supposé: *Kuḫvili). Par le fait de son palladium, tombé du ciel, cette grande déesse asianique est suffisamment caractérisée comme divinité de l'orage, de la foudre. — Bref, la grande déesse asianique Kybele-Kybebe se révèle par l'analyse de son nom même comme étant d'origine ibéro-carthlienne. Il faut en conclure inversement que le domaine des langues dites «ibéro-carthvéliques» doit s'être, en temps préhistoriques, étendu à travers le Pont et la Cappadoce jusqu'en Galatie et Phrygie, domaine du culte de Cybèle.[1]

Le culte des pierres (stèles, rochers etc.), encore vivace de nos jours en Géorgie, nous est attesté par l'antiquité, entre autres documents, par le passage suivant de la vie de Ste Nino: «Les

---

[1] Sur le Bétyle de Cybèle, cf. O. Gruppe, Gr. Myth. 773-5. Sur Rhéa-Cybèle en général, ibid. 1521 sq.

Géorgiens considéraient les *pierres*, le bois, le cuivre, le fer et le bronze, forgés en relief, comme créateurs, et ils les adoraient comme des dieux».[1]

COROLLAIRE 1er.

Il existe en mythologie de l'Arménie un être, appartenant à la classe des génies monstrueux, appelé *Tšival* ou *Tšuvaln*, en langage vulgaire: *Tševelik* (ou Djevelik). De prime abord l'on serait tenté à l'identifier avec la *Kybele* asianique. Mais de par son essence et sa fonction, *Tšival*, qui apparaît tantôt comme monstre marin, «habitant sur les îles», tantôt comme nom collectif pour une sorte de Furies ou d'Erinyes infernales, s'accorde plutôt avec la *Chimaira,* être mythique à localiser en Phrygie ou Carie.

COROLLAIRE II.

Complémentairement nous renvoyons, par rapport à un nom archaïque de Rhéa-Kybele, apparentée à *Europa*, à notre *article précédent VII* (Sandaramet - *Andromeda*), *Coroll.* 2.

COROLLAIRE III.

Supplémentairement nous ajoutons ici les témoignages suivants concernant le *culte des Pierres*, *a)* en Transcaucasie; *b)* en Asie phrygo-héthéenne:

A) Plut. de fluv. éd. Firmin-Did. p. 98: culte lapidaire en Arménie, dans la contrée de l'Araxe: «Nascitur et ibidem lapis Sicyonus dictus, nigro colore: qui si quando accidat ut de homine mactando moneat oraculum, in aris deorum averruncatorum solet deponi a duabus virginibus. Sacerdos autem eum vix cultro attingit, ut oriatur sanguinis ingens copia: tuncque recedunt cum ululatibus qui huic superstitioni addicti sunt, relato in templum lapide: ut narrat Dorotheus Chaldæus secundo de Lapidibus». — En Arménie tigritique, (ibid. p. 99): «Nascitur in ipso lapis Myndan dictus, omnino albus, quem si habeat quis, non possunt ei ferae bestiae officere: ut narrat Leo Byzantius tertio de fluminibus». — En Arménie Euphratique, (ibid. p. 96): «Nascitur in illo Aetites (var. Astiges) dictus lapis:

---

[1] Leont. Mroveli, ibid. p. 69.

quem obstetrices mulierum, quae difficulter pariunt, ventri imponunt, et statim sine dolore parturiunt». — Ibid.: «Ubi (in Monte Drimylo) nascitur lapis Sardonychae similis, quo utuntur reges in imperiis suis. Multum autem confert, si in aquam tepidam conjiciatur, oculorum hebetationi: ut docet Nicias Mallotes in his quae de Lapidibus scripsit». —

B) En Mysie (région du Caïcus): «In hoc monte (Teuthras) nascitur lapis Antipathes, id est passioni resistens, dictus: qui cum vino attritus sanat vitiligines et lepras: ut docet Ctesias in secundo de Montibus».[1] — En Troade (région du Scamandre): «Crescit in ipso lapis Cryphius, id est occultus, qui solet tantum apparere in deorum mysteriis, ut scripsit Heraclitus Sicyonius, secundo de Lapidibus». (ibid. c. 13, p. 90). — En Phrygie (rég. du fl. Sagaris): «Nascitur in ipso lapis nomine Autoglyphus, id est sponte sculptus: invenitur enim cum expressa Matris deorum effigie. Quem si præcisorum aliquis admodum difficilem inventu reperiat, non novitate stupet, sed intrepido vultu præter naturam gesta conspicit: ut narrat Aretazes in Rebus Phrygiis.» (ibid. p. 89). — Ibid. n° 4: «Nascitur in ipso [monte Ballenaeo, hoc est *«regio»*] lapis Aster dictus, qui lucere media nocte instar ignis, ipso autumni initio consuevit. Indigenarum dialecto *Ballen* vocatur; quod, si interpreteris, «regem» significat: teste Hermesianacte Cyprio, Rerum Phrygiarum secundo libro». — (Rég. du fl. Marsyas): «Nascitur in eo [monte Berecynthio] lapis machaera vocatus: est enim ferro valde similis: quem si quis inveniat dum deæ mysteria peraguntur, statim furore corripitur: auctore Agatharchide in Rebus Phrygiis.» (ibid. p. 88). — (Rég. du Méandre): «Crescit in eo lapis per antiphrasim Sophron, id est, sapiens, dictus: quem si in alicujus sinum conjicias, stultescit statim, et e cognatis quendam occidit: placata vero deorum Matre liberatur ab hac passione, ut refert Demaratus in III de Fluminibus.» (p. 87, 3). — Ibid. p. 87, 5: «Generatur in eo [monte Sipylo] lapis cylindro similis, quem ubi pii filii invenere, in templo Matris deorum ipsum recondunt, nec unquam impie peccant, imo parentes diligunt, et cognatis suis morigeri sunt: ut scribit Agatharchides Samius in IV de Lapidibus; Quorum etiam meminit diligentius

[1] Plut. de fluv. 21 (p. 97).

Demaratus in lib. IV de Phrygia». — En Lydie (Rég. du fl. Pactole): «Crescit et ibidem lapis Aruraphylax, argento simillimus, qui difficulter invenitur... Ejus haec vis est: e Lydis qui potentiores sunt, ipsum coemunt, et ante thesaurorum suorum limina ponunt, sicque secure illic repositum ac reconditum aurum custodiunt: quumque fures eo pervenire volunt, lapis hic tubae clangorem emittit, illi autem tamquam a satellitibus abacti per præcipitia feruntur. Unde locus in quo violenta morte occubuerunt, Pactoli custodia voeatur».[1] — Ibid. p. 86: «Nascitur illic lapis pumici similis, qui infrequentius invenitur: quater enim in die mutat colorem, conspiciturque solum a virginibus, quae propter aetatis imbecillitatem sapientia praeditae non sunt. Quodsi quae plenis sunt nubiles annis, eum conspexerint, necquiquam laeduntur ab eis a quibus earum pudicitia attentatur, ut auctor est Clitophon». — En Thrace (rég. du Strymon): «Crescit in ipso [flumine] lapis, quem Pausilypum, i. e. dolores sedantem, vocant: hunc si quis affectus moerore offenderit, ab eo liberatur statim, ut docet Iason Byzantius in Thracicis». — Ibid.: «In his nascuntur lapides Philadelphi, i. e. fratres amantes, dicti, coracino colore, humani generis imitatores: qui si quum disjuncti et separati sunt, nominentur, dissolvuntur subito et seorsim: ut testatur Thracyllus.» (ibid. p. 89). — En Pont cimmérique (rég. du Tanaïs): «Crescit in ipso lapis crystallo proximus, humanam figuram referens, et coronatus: hunc qui invenerit, dum creando regi habent comitia juxta fluvium, post regis mortem, statim rex creatur, sceptraque defuncti suscipit: ut narrat... Aristobulos primo de Lapidibus.» (ibid. 14, 3). — Jusqu'en Grèce ce culte des pierres se trouve représenté. Ainsi *Plut. de fluv.* 18, 8, parle d'une pierre miraculeuse, originaire des rivages du fleuve Inachus en Argolide: «lapis *Corybas* dictus, coracino colore: quem si inveniat quis, et corpori innexum habeat, horrendas haudquaquam timebit visiones». Ce qui est sans doute quelque symbole mystique, provenant du culte des Corybantes.[2]

---

[1] Ibid. 7, 3.

[2] Sur les superstitions relatives aux Pierres précieuses en Arménie, cf. Patkanian, *Dragotzennuye kamni, yix nazvaniya i svoïstva po poniatiyam Armyan w XVII wieké*, Petbg. 1873 (Les pierres précieuses, leurs dénominations et qualités, selon les conceptions des Arméniens du XVIIème siècle.

Article XXXIV.

Le Chevalier S[t] George en Géorgie.

C'est la transformation christianisée d'une ancienne divinité qui correspondait au dieu élamite Ruchur[a]tir et à l'alarodo-arménien Grol, Grawl, Qeraul, «Hermès Psychopompos», resp. à alarodo-asianique **Qruγur* (Qruγul), qui se reflète encore dans la figure mi-légendaire de Grigor Lusavorič, l'apôtre de l'Arménie, en tant que ce dernier est défiguré par des éléments mythiques-légendaires, survivances du paganisme. C'est ce qui se trouve exposé déjà dans notre article précédent, n° X, relatif à l'arm. *Grol.* Le chevalier George, pris ici dans son sens mythologique, tel qu'il se vénère encore chez les Suanètes et certaines autres tribus du Caucase, où il est taxé comme Dieu supérieur, plus puissant que Jésus-Christ lui-même, s'est substitué en partie à *Elie* (Batsilla, Vatsilla chez les Osses), dont le culte persiste encore chez quelques peuplades caucasiques.[1] Elie est Dieu de l'orage; il représente un original *Elua*, qui en géorgien, sous forme de l'appellatif *elva* (archaïque karthli *eluwa*) signifie «*l'éclair*», «éclat, splendeur». Par là le chevalier S[t] George est suffisament caractérisé comme génie présidant aux phénomènes électriques de l'orage. Il a été comparé à Mithra resp. à l'archange S[t] Michaël.[2] Ce qui est juste, il est vrai, sous un certain rapport. Mais son affinité plus directe et immédiate tend vers l'Asie Mineure. S[t] Giorgi, le tueur du dragon, équivaut au *Dieu-Cavalier*, dont le culte était fort répandu en Asie Mineure: Cappadoce, Pont, Phrygie, jusqu'en Thrace et en Scythie même. A relever spécialement le dieu-cavalier *Kakasbos* de la Lycie, couronné d'une auréole, ainsi que le dieu-cavalier *Sozôn* de l'Asia Minor du Sud, armé, comme Tešub, de la hache d'armes. Ce dernier représente une phase d'Apollon Sôtêr (Sozôn). Il correspond, en même temps que le dieu-cavalier Giorgi, à Persée, le héros vainqueur de la Gorgô Medusa. En Gorgô se reflète l'ancien nom original de Giorgi, vainqueur du dragon; de Giorgi mythique, que nous avons démontré être identique avec le Hermès Psychopompos, *Groγ* ou *K̨roγ* des Arméniens.

S'il s'avère, ainsi que l'enseigne le Prof. Djavakhichvili dans son étude mythologique, que sous S[t] Giorgi, tueur du dragon, se

---

[1] O. G. v. Wesendonk, l. cit. p. 95—100.
[2] Carolidis, op. cit. p. 184 ss.

recèle une divinité lunaire, la Gorgô serait probablement le génie de la lune (pleine lune), ou figurerait une phase quelconque de la Lune. Il est toutefois permis de douter de l'absolue valeur de cette assertion. Car les génies mythiques dits «cavaliers», sont en général plutôt connus pour être des représentants de l'orage, de la tempête, ou de la révolution sidérique. Ainsi Castor et Pollux, les cavaliers mythiques (skr. Açvinau), sont invoqués comme patrons contre la tempête. Ainsi aussi Poseidôn Hippios est un génie de l'orage, de la tempête maritime. D'ailleurs les mêmes Dioscures représentent la constellation zodiacale des Jumeaux, sont donc des astres; *Dioskuros*[1] semble dériver d'un thème apparenté au terme colcho-ibérique *daskuri* (laz.), mingrél. *dačẖiri*, «le feu». Analoguement le nom *Kakasbos* du dieu-cavalier lycien paraît issu d'un terme signifiant «étoile, astre ou éclair»; cf. hébr. *kōkâb* «l'étoile», = *Kawkab*, *kabkab;* en Mehrî *kubkōb*, assyr. *kakkabu* «étoile». Dans sa forme ordinaire, ce dieu lycien serait une transformation de *Kakabos* ou *Kakabeus*, forme qui nous est transmise dans une inscription d'un relief d'un M. A. Mirzan à Narlikiöi: Μολέστεος Τρώγλου Κακαβῳ εὐχήν.[2] Il appert que dans Kakasbos ou Kak-asbeus, le second élément *-asb* a été interprété dans le sens de *cheval*. Tout cela est artificiel, secondaire. Le terme primitif doit avoir signifié «l'étoile». Pour en revenir au héros S. Giorgi, que déjà Carolidis a justement identifié avec *Perseus-Apollon*, l'interprétation de son nom dans le sens grec de γεωργής comme «l'agriculteur», «patron des champs agricoles» est nettement artificielle, arbitraire, et due à une confusion avec ce vocable grec, à un procédé parétymologique.[3] Georgios est grécisation du clan *Grigor-Grigol*, arm. *Grol-Gravl*, *Graul*, *Kroγ*; c'est le Κῆρυξ Hermês, combinaison dans laquelle le 1er élément n'a originairement de commun avec Κῆρυξ «messager, ambassadeur», que l'homonymie accidentelle. Par contre il y a affinité étymologique de ces divinités Giorgi-Grigor-Grigol et *Grol* avec *Chrysaor*, fils de Persée et de Méduse, *Chrysaoreus* Zeus, avec Chryseis, Chryses, Chrysippos et Chrysomallos, le

---

[1] Il va de soi que la traduction ordinaire de ce terme: «fils de Zeus» est artificielle et sans valeur mythologique.

[2] Cf. Gruppe, Gr. Myth. II, 1533. — Roscher, Myth. Lex. II[1], 919 sq. — Le manque du «s» dans *Kakabos* n'est guère à attribuer à une erreur de copiste (Drexler ibid.); au contraire, cette forme me paraît la primitive. — Du même terme sémitique pour «étoile» nous paraît influencée aussi la forme Kybêkê du nom de la Cybèle.

[3] Carolidis op. cit. 185.

bélier d'or de Phrixos; le mythe de ce dernier nous ramène en Colchis, avec les Argonautes, Jason et Médée, territoire qui est congruent avec le domaine ibéro-transcaucasien du mythe de S. Giorgi et de Grol-Grigor-Grigoli.[1] Equivalents avec Chrysaor, resp. avec Giorgi-Grigor-Groγ resp. Gorgô, sont encore: *a*) Osiris, d'origine lélégo-phrygo-asianique et seulement secondairement transplanté en Egypte et Syrie; *b*) un héros *Thoros* de l'épopée arménienne, qui réapparaît sous figure du grand saint anatolien Theodoros, amalgamé avec un génie mythique du même caractère que S[t] George, (Carolidis, l. cit. 144 ss.), et qui rappelle le dieu infernal *Tusuri* des Basques; *c*) *Gargoris* (cf. Geryon, Gorgo), héros resp. dieu tartesso-ibérique (Justin, Trog. Pomp. 44, 4). Gargoris-Habis correspond à la dyade égyptienne Osir-Apis (= Serapis).[2]

Sans attacher trop d'importance à des équations étymologiques, nous observons toutefois les rapprochements suivants: en Bas-Breton et cymbro-celtique l'étoile du matin, la planète Vénus-Lucifer, s'appelle *Gwerelaouen*, terme reconnu comme «fort archaïque», et transmis encore dans la variante *Gourleuen* (rad. gourle-); le même thème se retrouve, à notre avis, dans Quirinus (Romulus) et dans Coriolanus, personnage semi-mythique de l'Italie préhistorique. C'est *Grol*, le Hermês psychopompos des Proto-Arméniens, c'est le Grigol-Giorgi ibéro-asianique. D'ailleurs, en prenant pour base le type *Groγ*, *Kuroγ*, resp. *Chrysaor* (Grigor), l'euscara-ibérien nous fournit l'étymon suivant: *igorzuri* (var. *i-hurtzuri, i-hortz-iri*) «la foudre, le tonnerre» (dérivé de *hortz*, *ortze*, «nuage, orage, foudre, ciel»), d'un radical *hortz* <*qorc, *horq, d'où certes est dérivé le terme italique du Hadês, resp. de la divinité du Tartare: *Orcus*.

Cette terminologie est basée sur l'idée fondamentale du *circuit* ou *tourbillon,* du cercle ou de la voûte sphérique. C'est pourquoi nous ajouterons que, *last, not least,* tout ce clan trouve sa signature étymologique dans la lignée ibéro-karthvélique des termes suivants: karthv. *rgvali, mrgvali (murgval)* «rond», mingrél. *gurgal* «rond», *gorgole* «roue», grus. *gorgali* peloton, pelote et *gogora, gogorač'i* «roue»; géorg. *borbali* «roue à moulin», «tourbillon», «bourrasque»; *borbali-k'ari* «tourbillon de vent»; *boriali* «agité par le vent». Cf. Boreas, le vent du Nord, le vent de Thrace.

---

[1] Sur Chrysaor et divinités apparentées cf. notre *Grundst.* § 42—44 (p. 39 ss.).

[2] Cf. *Grundst.*, § 44. — Rappelons ici que Serapis asianique est le Sandaramet préarménien, i. e. Dionysos-Hadès.

COROLLAIRE.

L'emblème du dieu-*cavalier*, le cheval, tel qu'il se trouve attribué comme symbole stéréotype pour Giorgi et le clan apparenté des divinités chevauchantes ou chevaleresques de l'Asie Mineure et de la Thrace, est ostensiblement l'expression parlante du caractère principal inhérent à ces génies, à savoir de celui de «sauveur», «rédempteur» ou héros messianique. Le symbole du cheval est pour ces héros-dieux une armoirie parlante, destinée à exprimer leur véritable nom attributif, qui en général est Sôzôn, Sôsian, Sôsan, Sôs, resp. sous forme grécisée: Sôtêr; le radical Sôs ou Sôz (Suz), fut interprété symboliquement par hébr. *sûs* «le cheval»; en d'autres cas, plus rares, l'emblême hippique se rapporte à des divinités qui s'appellent par un nom composé moyennant l'élément *-asp, -asb* (cf. Kakasbos), qui s'expliquait vulgairement comme «le cheval» (arien *asp*, *açva* «cheval»), ou par un nom se terminant en *-ipp*, *-isp*, *siv* etc., interprété par ἵππος «cheval». Pour ce chapitre du symbolisme hippique en mythologie asiano-pélasgique nous nous référons à notre exposé afférent, donné dans *Grundst.* p. 94—98 (§§ 96—99).

Article XXXV.

Le Dieu Kaukasos.

Nous avons incidemment déjà rencontré cette entité divine dans le mythe de Hayk, génie préarménien. Le même réapparait dans l'antique Chronique géorgienne de Mroveli, sous le nom de Kawkasos, comme ancêtre mythologique. C'est le même concept mythique-cosmique ou astral qui joue le rôle bien connu dans la légende de Prométhée, rivé au «Caucasus» par des chaînes de fer. — Dans le mythe de Hayk-Belos, ce *Caucasos* est tué par Bêl, dieu du soleil. Kaukasos peut s'entendre comme génie de la lune; il est identique avec le «berger» *Kaukasos* du mythe grec, tué par Kronos. Dans un ouvrage précédent[1] nous avons émis la théorie qu'il s'agit là d'un être lunaire, apparenté au dieu primitif Ogygos; *Kauk-* serait: 1. le disque de la lune; 2. le Cosmos, le firmament. Comme thèmes étymiques nous avons proposé: *a*) basq. *goiko*, 1. la lune, 2. le ciel;

[1] Grundst. p. 61 ss.

yaun-goiko «Dieu du ciel»; *b*) finn. (suomi) *kuu* «la lune»; *Kûkausi* «le mois». Cf. suomi *Ukô* et *Ukkôn* «le Dieu du ciel et du tonnerre», chez les Finnois. Cf. le roi mythique *Gôg* des peuples Mešech-Tubal de l'Asie pontique. Ibid. nous en avons encore rapproché le démon albanais *Kukuþi*, = pelasg. *Kôkythos*, fleuve mythique des Enfers; ibid. *Gjon* et *Kjükje* génies légendaires des Illyro-Albanais.[1] — En faveur de la thèse qui voit en *Kaukasos* un être lunaire parlent spécialement encore: le *Kaukaseus* Apollon et la *Kaukasis* Artemis. Artemis-Apollon, qui sont étroitement liés au culte lunaire, à l'astronomie de la révolution de la lune.[2] En Asie Mineure il y a à relever 2 génies apparentés au dieu en question: *a*) Gygês, génie lydien,[3] dont le mythe s'est amalgamé avec le roi homonyme, fondateur de la dynastie des Mermnades; *b*) Kakasbos-Kakasbeus, en Lycie. De ce héros mythique *Kakasbos*, qui se subordonne tout naturellement à cette catégorie de la divinité *Kaukasos*, il vient d'être traité dans le précédent article XXXIV. Un autre personnage divin, qui tombe sous cette rubrique, c'est la dyade archaïo-romaine ou étrusco-tyrrhéno-prélatinique *Cacus - Caca*. Cette dernière, sous son aspect féminin *Caca*, tôt tombée en oubli et désuète à Rome, y avait possédé une chapelle, dotée du culte d'un feu perpétuel, semblable à la Vesta. Cacus le géant, tombe dans sa lutte avec Hercule, tout analogue au «tyran Kaukasos», qui succombe dans le combat avec l'envahisseur Bêl (Apollon). Cacus est Kêyx-Heosphoros, fils d'Hesperos ou de Lucifer ou de Phosphoros. Considéré de plus près, le géant Cacus, le fils flamboyant de Vulcain, le ravisseur des bœufs de Géryone-Hercule, habitant de la grotte de l'Aventin, est un génie astral du type de Biurasp-Aždahak. Cacus appartient au culte des sacrifices humains préromains, produit de la population aborigène-italique, culte qui a son analogon dans celui d'Armaz-Zadén, de Gatsi-Gaïma en Ibérie antique. Le culte de Cacus-Aventinien se célébrait en grottes ou en réduits souterrains, analogue à celui du Vanatur-Amanorê arménien; Vanatur est le pendant de l'Evandre de la légende d'Hercule-Cacus.

---

[1] Ibid. p. 64.

[2] Il est vrai que ces épithètes sont généralement attribuées au port Kaukasa sur l'île de Chios, d'après d'anciens témoignages. Cette théorie est superficielle et inadmissible. Soit, que le culte du couple Apollo-Artemis ait été surtout fêté à Kaukasa de Chios! Mais cette attraction vers Chios est justement conditionnée par le fait que cette divinité portait déjà à priori cette appellation-attribut de Kaukaseus, inhérente à sa nature et à sa fonction, indépendemment de sa liaison avec Chios-Kaukasa.

[3] Gygês et Gyês Hekatoncheir sont intimement apparentés entre eux.

Si l'antique *Caca* est une espèce de Diana, de déesse lunaire, *Cacus*, le géant, nous apparaît plutôt comme Oriôn-Sirius, génie de la canicule, du solstice d'été, resp. une phase de Vulcain-Héphaestus. — Il appert donc que l'Italie préindoeuropéenne avait d'étroits liens de culte et de religion avec l'Asie antérieure, particulièrement l'Asie Mineure, jusque dans les parages arméno-transcaucasiens.

COROLLAIRE

Un autre génie qui doit se subsumer sous ce groupe de Kaukasos-Cacus-Caca (ou: Cacia) est le héros proto-italique *Caeculus*, lequel, étant né d'une étincelle dù feu sacré de Vulcanus-Vesta, subit le même sort que Romulus élevé parmi des pasteurs et brigands, et apparaît comme fondateur de Praenesté. Or Caeculus coïncide avec Cacus en ce que, de même que celui-ci, il est réputé être un fils de Vulcain. Les deux sont des génies pyrogènes, démons de l'éclair, de la foudre. D'ailleurs Cācus et Caeculus paraissent, de plus, être en affinité étymologique l'un avec l'autre: soit que nous comparions Caeculus (cf. Caecilius) avec l'ibéro-carthvélique *cecẖli (tsetsχli)* «le feu», soit que nous préférions le combiner avec carthl. *K'uẖili* «le tonnerre», «l'orage». Dans ce dernier cas il faudrait supposer pour Caeculus une forme prototype *Caycul-* (cf. Keyx) ou *Kaŭkyl-*. Caeculus est, en effet, une sorte de C y c l o p e. Et *Kyklops* s'analyse, ainsi que nous l'avons exposé déjà dans une étude précédente, par **Kuk-elope*, qui est parfaitement congruent avec un ibéro-géorgique *K'uẖ(il)-eluwa*[1] = «tonnerre-éclair». Qu'on ne vienne pas nous objecter que cette équation manque de méthode. Il ressort de bon nombre d'indices que des langues primitives du type sud-caucasique se sont, en période préhistorique, étendues d'Asie Mineure jusqu'en Italie préindoeuropéenne, où elles confinaient avec des idiomes du type basque-ibérien. Ces idiomes ont laissé des résidus, par leur absorption partielle dans les dialectes des Italiques indo-européens. Par conséquent doit-il paraître absolument logique d'avoir recours aux langues préindoeuropéennes en question

---

[1] Reconstruction libre. Géorg. *kuẖili elwit'* est en usage courant en Géorgie pour exprimer le concept de l' o r a g e. Littéralement ce terme signifie: «tonnerre avec éclairs».

(caucaso-ibériques et hispano-ibériques) à l'effet d'analyser certaines divinités du panthéon romain, étrusque et hellénique.

Article XXXVI.

Le dieu enchaîné au Caucase.

Déjà dans le *Corollaire* de notre précédent *Article XXVIII*, nous avons exposé que sous la figure du dieu Armaz de Mtskhéta se recèle une phase du dieu Prométhée. Cet Armaz est la forme iranoïde d'un original *Hromeþ*, *Hormeþ*, remontant à *Promeþ* ou *Pormeþ*, dont les Grecs ont fait leur *Promêtheus*; dieu du Fatum, de l'évolution circulaire du globe, du retour ou *Turnus* de l'An, Prométhée se dérive d'un thème qui se retrouve en égypto-chamitique sous forme de *rnp-t* (hiérogl.), *rompe*, *rampe* l'année, la période annuelle. Il est Kronos-Zrovan, la substantisation du temps. Il est fils de Iapetos: le «mois» est en copte *abot*, *ebot*, *ebat*, plur. *abêt*, *ebate* «les mois»; la période annuaire naît de l'évolution des mois lunaires. Cf. cependant aussi le clan égypto-copte: *;btj*, *eibət*, *eeiebət*, *iebət* et *eibte* «l'Orient», «le lever du soleil», «Est». Sous la même rubrique se classent: la déesse Hroma-Rômê, d'origine asianique, puis encore *Rômos*, *Romylos*, *Rêmus*, fondateurs mythiques de la ville prélatine, sicano-ligure de Rome, lesquels, à notre avis, sont suspects d'être importés également du cercle mythologique d'Asie Mineure (origine troïenne!). — Le mythe du génie divin enchaîné est d'ailleurs commun à tous les peuples du Caucase. Chez les Abkhazes le héros-dieu enchaîné s'appelle *Abrskil*[1]; ce qui est probablement un emprunt culturel provenant de Géorgie, où *varskulavi* est le terme courant pour «étoile». Chez les Lesghiens et Tcherkesses (Circassiens) le dogme du géant captif, du grand vieillard rivé dans les fers au sommet de l'Elbrus est universellement répandu. De même chez les anciens Arméniens, qui avaient leur légende d'Artavazd-Chidar, relégués et bannis sur la cime du mont Masis (Ararat).[2]

Mais c'est parmi les différentes tribus ou peuplades carthvéliques qu'assurément le mythe du Prométhée enchaîné se trouve le plus tenacement enraciné. En outre de la légende d'*Armaz*, qui

[1] Le A- initial représente l'article défini de l'abkhazien. Le thème restant *Brskil* serait, à notre avis, une altération du grus. *varskulavi* «étoile». Prométhée est le représentant du feu céleste, et «l'étoile» en est l'emblème.

[2] Alishan, *Hin Havat* 191—95.

correspond à celle de *Artavazd* arménien, nous avons ici d'abord un second génie enchaîné, qui figure comme souverain des puissances néfastes, des magiciens, sorciers et sorcières, génie oraculaire, accomplisseur de la destinée, auquel, en temps payen, les Ibères sacrifiaient des cœurs de victimes humaines. Cette divinité karthlienne apparaît tantôt sous forme masculine, tantôt sous l'aspect féminin. Son nom *Rokăpi* ou *Ropapi* rappelle celui de Kybele-Kybêbê ou *Kybêkê*, resp. de Rhea-Kybele. A comparer aussi la Robigo et le Robigus de l'ancien culte romain (Wissowa, *Relig. u. Kult. der Römer*, 162 sq.). *Rokapi* nous semble être l'original de l'oiseau géant *Rôk* (Rock) ou *Rouk*, des fables et légendes arabes ou arabo-perso-orientales, qui figure comme véhicule des voyages aériens, si usités dans ce cercle mythique-oriental.

Puis, une terminologie analogue réapparaît dans le mythe apparenté d'Amiran, dans lequel figure un dev (suan. dawa) *Kba* ou Kbaq(i), resp. Baqbaq(i)[1], comme antagoniste du héros principal; ensuite un héros *Camcum*, c. à d. *Tsamtsoum* (doublet ou pendant du héros principal); il représente le génie solaire éclipsé ou obscurci, car Tsamtsoum est le mort enfermé dans la Tour. Par rapport à ce fameux mythe d'*Amiran*, une étude bien documentée de Robert Bleichsteiner nous fournit les données suivantes[2]: «Amiran, dit Bleichsteiner, est l'Enchaîné du Caucase, qui y est banni et enferré par Dieu, à cause de ses forfaits, jusqu'à la fin du Monde. Il correspond à Ažiš-Dahaka (Biurasp-Baevar-aspa) des Iraniens, qui, vaincu par le héros Traetaona, se trouve ligoté dans une caverne du Mont Démavend dans l'Alburz; ensuite au Loki germanique et au Prométhée grec. D'après une autre version légendaire, le héros Amiran a été enchaîné à un poteau par Dieu, dont il est le filleul («l'enfant présenté au baptême»), parce que dans son orgueil présomptueux, et sa confiance en sa force, que lui avait donnée le créateur, il avait osé provoquer en duel celui-là même. Amiran n'est pas proprement le génie du mal, il est l'antagoniste des dèves mauvais et des dragons. Dans mainte particularité l'histoire d'Amiran ressemble à la saga du Héros endormi sous terre (Barberousse dans le

---

[1] Cf. *Babaktês Dionysos*, *Iobakchos* et *Baau*, déesse phénicienne du Chaos.

[2] Robert Bleichsteiner, *Eine georgische Ballade von Amiran (Berichte des Forschungs-Institutes für Osten u. Orient*, hg. von R. Geyer und H. Übersberger, u. W. Schultz, II. Bd., Wien 1918, p. 148—172).

„Kyffhäuser-Berg“)». Le même auteur[1] cite ensuite l'épopée médiévale-karthlienne (du 12ème-13ème S.) d'*Amiran, fils de Darejana (Amiran Daredjaniani)*, qui a pour auteur Moïse de Khoni, et a pour sujet le mythe de notre héros. Tandis que l'épopée est modifiée par l'influence ario-iranienne et a adopté un coloris persan, il existe certaines ballades ou rapsodies dans la tradition orale des différentes peuplades de la Transcaucasie, qui ont conservé plus fidèlement la teneur primitive de la légende d'Amiran.

Amiran nous y est présenté comme fils (adoptif) de Jaman et de Daredjana. Dans Jaman nous croyons reconnaître le héros mythique de l'Epopée assyro-babylonienne de Gilgamêš, *Ea-bani*; celui-ci, une émanation du dieu Êa, nous apparaît comme une espèce d'Adam protogonos divinisé; c'est en un travestissement arien, le *Yama*, Dieu des morts ou Hermês-Psychopompos des Hindou-Ariens, le *Yima* (Çrîra, fils de Vivangha) du Zend-Avesta. Peut-être identifiera-t-on, un jour, cette divinité Jaman avec le Aeon-Logos Joannès-Ôan des Chaldéens. — *Daredjan(a)*, la mère d'Amiran, représente sous sa face persianisée, la divinité *Ithrudjani*, caractérisée comme «chaldéenne» dans le Panthéon géorgien. (Cf. en haut, notre Art. XXXI).

Usip (Usup, Wisip), l'un des «frères-compagnons» d'Amiran, est sans doute à combiner avec l'assyro-babyl. *ašipu* magicien, prêtre conjurateur, *šiptu* incantation magique, et *išippû*, *eššepû*, termes synonymes. Dans *Usip* (-up, Wisip), nous sommes porté à conjecturer une forme apocopée d'un prototype composé avec l'élément *Bar-* ou *Ber*[2]: ainsi donc un *Bar-(Ber-)usip* en résulte, qu'on reconnaîtra facilement en *Biur-asp* (Aždahak-Zohak) le «Seigneur des Dragons» (armén. *višap*) en mythe médo-arméno-arsacide; en Egée et Syrie-Asie Mineure l'équivalence grécisée est *Perseus*. *Usip-Usup* porte comme emblême une «Tarnkappe[3]» à l'instar de Persée; comme celui-ci Usip et Amiran sont des êtres ailés, traversant l'air au vol.[4] — Usip correspond également au Dieu hittite *Theuspa*, *Tešub*, van. urart. Thuispa, Theispa.

Badri, l'autre frère d'Amiran, dans la forme de son nom apparemment assimilée à l'arabe *badr* «pleine lune», est pour nous une

---

[1] Bleichsteiner, ibid. p. 157 sq.
[2] Babylo-assyr. *Bârû*, «le devin, prophète», «augure».
[3] Casque ou manteau magique rendant invisible.
[4] Observons que, d'après une autre version de la saga, Usip-Usupi serait le «père» et non pas le «frère» d'Amiran.

modification du nom de l'épouse de Prométhée, *Pandora*, mère du premier couple post-diluvien, Deukalion et Pyrrha. Cf. arm. Vanatur, pelasg. Evandros; le narte Batraz du Panthéon des Ossètes.[1]

Revenons au personnage principal, *Amiran*. J'y reconnais une iranisation, effectuée sous l'influence du culte de Mithra-Mihr (Mihran, Mithrian, Miriani), d'un original préarméno-alarodique, du type **Hariman*. Ce *Hariman est probablement le même personnage mythique que la divinité du sanctuaire de Sôs-Armavir, connue sous le nom d'Armenak-Aramaneak, (cf. notre art. XIV, en haut). **Hariman* ou aussi **Haraiman* subsiste encore en arménien classique sous forme de *həraman* «oraculum»[2]; *hęramank'* la destinée, le fatum, Εἱμαρμένη.[3] Cet élément divin se retrouve dans les noms composés suivants: *Imbramos*, le Mercure des Cariens, pour **Him-Ramęn* (Hramęn); Semi-ramis, transcrit en arménien: *Šam-ram* = *Sam-Hramęn*.[4] — Plus primitive encore que cette forme arménoïde, ou phrygo-arménoïde, en initiale aspirée «H», est celle en initiale «P»: car Hariman-Haraimân est lui-même issu d'un prototype **Paraimân*, resp. **P^u^ra^i^mn*, **Prĕ^i^męn*. C'est ce qui nous est attesté par *Paramênê*, ancienne divinité lydienne: Παραμήνη Ἡ τῶν θεῶν μοῖρα παρὰ Λυδοῖς (Hesych). Déjà Carolidis[5] a observé l'identité de ce vénérable nom théophore de l'Antique Lydie avec l'arménien *hraman(k')* «fata», Εἱμαρμένη, prophétie. Le troïen *Priamos* appartient à ce même clan. Le nom notamment de la fête des sorts, lots ou destins des Hébreux postexiliques, *Purim*, a la même origine. Le radical n'en est pas

---

[1] Analoguement à Amiran, Batraz, le héros des sagas des Nartes ossétiques est, après la naissance, jeté à la mer par son père Chămič, «où il devient comme une montagne». (Bleichsteiner, ibid. p. 165).

[2] Mot préarménien, alarodique, différent et à séparer nettement de l'homonyme *hraman* «précepte, ordre, commandement», qui est un terme emprunté à la culture iranienne: = persan fermân.

[3] Ce terme protoarméno-alarodique *Hariman* aurait été, par l'intermédiaire assyro-mède, adopté déjà en période préhistorique par la religion des Mages de l'Iran pré-zoroastrienne, où il figure encore sous forme d'*Areimanios* en transcription grecque. Voilà à notre avis le nom primitif du Dieu du monde ténébreux, chez les Ariens-Perses; tandis que la forme d'*Angro-Mainyuš*, qui apparaît dans l'Avesta mazdéen, est à notre avis postérieure, étant manifestement le résultat d'une transmutation rationaliste théologique, effectuée par les prêtres zoroastriens. *Angro-Mainyuš* signifie «l'Esprit mauvais». Ce rôle d'Esprit mauvais est artificiellement attribué au Dieu Areimân, antagoniste d'Ormuzd.

[4] Cf. la divinité Romus, Roma, Remus, Aramulius, qui, à notre avis, est d'importation orientale.

[5] Carolidis, op. cit. p. 100, n° 147. Carolidis confond toutefois et amalgame en une seule entité les deux homonymes arméniens en question.

Pur, mais *Purim*, qui lui-même est issu de *Purimn> Purimm[1]; il ne s'agit que spécieusement d'un pluriel hébr. en -im; Purim, en réalité, est du nombre singulier. Le terme Purim, du nombre singulier, représente donc un *Purimn*, *Pęrimn*, *Pęremn*, signifiant Fatum, destinée divine, sort cosmique, resp. aussi le Globe, l'Univers, la rotation sidérique, le firmament; il n'est ni hébreu, ni ario-iranique, mais doit avoir eu son origine dans une des langues préindoeuropéennes ou présémitiques telles que l'élamitique, le sumérien ou l'ourartéo-vanique, resp. dans un des idiomes du Sud-Ouest ou Ouest asianique (Lydo-mysien p. ex.), où Paramênê nous est attesté pour la Lydie. Le corrélat arménoïde de *Purim* est *Urim* (pour *Hourim), dans le terme sacral biblique *Ourim et Thoummim* où *Ourim* signifie «oracle», tandis que le second, *Thoùmmim*, est apparenté à l'arménien *t'ov* «magie».

La saga d'Amiran, telle que la conçoit la tradition de la peuplade pchave-grusienne, relate ceci[2]:

Amiran est le fils cadet de Sulkalmach[3] et de la Daredjana. Ses deux frères, Jusip et Badri sont ses fidèles compagnons. Jusip s'appelle aussi Usip ou Usup. Les trois orphelins ayant été attaqués par les devs, se réfugient en Tchabalkhéthi (var. Balchéthi «le pays de Balkh», d'après la ballade d'Amiran), où ils grandissent. Amiran se distingue par une force herculéenne, équivalente à celle de 12 paires de bœufs et de buffles; pour dîner il dévore 2, pour souper 3 buffles. Une fois les 3 frères partirent à la chasse; ils traversent 9 montagnes et près de la 10ème, l'Algethi, rencontrent un énorme cerf, à la ramure gigantesque. Amiran lui lance une flèche et le blesse. Le cerf fuit et, en le poursuivant, les frères arrivent à une tour de cristal. Cette tour, qui n'a pas de porte, Amiran l'enfonce, en y pratiquant du pied une brèche dans sa paroi, par laquelle les frères y pénètrent. Dans la tour gît un mort, Camcum (Tsamtsoum), à son chevet se dresse son cheval, à droite son glaive, à gauche sa lance, touchant au ciel. Un tas d'or et d'argent gît dans le coin.

---

[1] Analoguement déjà Carolidis, ibid. 171. — Ici s'impose la comparaison avec le dieu syro-araméen ***Rimmôn*** (Hadad), assyr. ***Rammânu***. Ce dernier peut être issu d'un original présémitique, équivalent à l'armén. ***hraman*** < *praman.

[2] ***Sbornik Kawkaza*** XXXII 2, p. 158. ss. — Chachanow, ***Očerki*** I, p. 20 ss.

[3] Selon d'autres versions de la légende, c'est Jaman. Amiran porte l'épithète d'«élève de Jaman».

A côté du héros mort est assise sa mère, à son chevet son épouse, qui a versé un torrent de larmes. Le mort tient dans sa main une lettre, dans laquelle il est écrit: «Je suis le petit-fils d'Usip. Durant ma vie j'ai anéanti tous les ennemis, à l'exception d'un seul, le dev „brutal". Quiconque le tuera, à celui-ci je donnerai ma lance; quiconque m'en avertira, il aura mon glaive; celui qui fera les funérailles de mes parents, aura mon argent; celui qui casera mes sœurs, aura tout mon or et argent; qui m'ensevelira, aura ma femme et mon coursier». Là-dessus les frères ensevelissent le mort, recueillent son héritage et s'en vont pour dépister le Dev. Ils le rencontrent, qui était juste parti pour aller dévorer Camcum. Amiran fracasse l'épaule au Géant; celui-ci demande grâce pour sa vie et lui promet la main de la belle Kamar, fille d'un prince transmarin. Amiran lui coupe néanmoins deux têtes; avant qu'il ne lui coupe la troisième, le Dev le supplie d'épargner tout au moins ce qui sortira de ses têtes. Des têtes du Dev abattu sortent, en rampant, trois vers: un blanc, un rouge et un noir, lesquels Amiran épargne, malgré l'avis contraire de ses frères. Après une longue migration ils atteignent un champ désert. Amiran, s'étant retourné, aperçoit trois dragons rugissants, issus des 3 vers, auxquels il avait accordé la vie. Il en tue deux, le rouge et le blanc, mais le troisième l'engloutit. Usip, qui s'était enfui d'abord avec Badri, tire un trait sur le dragon et lui tranche la queue. De son côté Amiran, ayant tiré son couteau, transperce du dedans le corps du dragon et se sauve ainsi. Après avoir encore tué 9 devs, Amiran traverse en nage la mer sur son cheval blanc et atteint, en chevauchant, la tour de Kamar. Celle-ci, occupée à laver la vaisselle, lui promet de le suivre, aussitôt son travail achevé. Mais le père de Kamar poursuit les amants avec force armée. Amiran traverse au vol la mer et retrouve ses frères, ainsi que l'armée ennemie. Usip et Badri tombent dans la lutte, Amiran toutefois en sort victorieux. Mais, de dépit et douleur sur la mort de ses deux frères, il commet suicide. Kamar cependant rappelle à la vie son fiancé et ses 2 frères, moyennant un artifice magique, et tous s'en retournent heureux en leur home.[1]

Une seconde version de la même légende, provenant du district de Gori, énonce ceci:

---

[1] En teneur abrégée, d'après R. Bleichsteiner, op. cit. 158—160.

Usupi, Badri et Sulkalmach sont 3 frères Daredjanachvilis. Usupi, armé d'un casque de fer, a coutume de monter sur un platane, d'où il pousse des clameurs telles que les Devs terrifiés lui apportent leur tribut.[1] Un jour il s'en va à la chasse, trouve dans une tour la belle *Mzis-Unahavi* («non vue par le soleil»), cohabite avec elle et meurt après 3 jours. Après la mort d'Usupi, les devs emprisonnent ses frères. Mzis-Unahavi met au monde un fils, armé d'un sabre. Dieu lui-même le baptise et lui donne le nom d'*Amiran*. Amiran tue les devs, délivre ses oncles, et, à l'aide du casque de fer d'Usupi[2] acquiert la victoire sur les devs. — Un jour, Amiran, chassant en compagnie de ses oncles, dépiste un cerf gigantesque, l'ayant blessé d'une flèche, il suit les traces de son sang et arrive, après 7 jours et 7 nuits, près d'une haute tour fermée. Amiran y enfonce une brèche et trouve dans l'intérieur un homme mort, tenant en main une lettre ainsi conçue: «Je ne suis pas un inconnu; je suis le neveu d'Usupi. De mon vivant j'exterminai des devs, en nombre; mais Baqbaq-Devi resta survivant; c'est pourquoi je mourus de dépit. Celui qui le tuera, doit recevoir, en revanche, mon cheval ailé Rachi, et ma lance!». — Bientôt ils rencontrent Baqbaq; Amiran le désarme et tue sa mère, vengeresse du fils. Ensuite vient le récit de l'aventure relative aux trois serpents, analogue à celui de la version pchave. — Finalement on relate l'histoire de la princesse transmarine, gardée par un loup et un âne. Amiran ayant gagné par un artifice l'accès de la princesse, l'emmène par rapt, et subit les mêmes aventures: sa victoire sur ses adversaires, sa mort, sa reviviscence, comme dans la version précédente.

D'après la tradition svane, cette princesse, fille de Natliant Kjaklocai, est assise sur un trône d'or, suspendu par des chaînes au firmament du ciel. Amiran, monté sur son coursier miraculeux, traverse les airs, et de son glaive fend les chaînes, de sorte que le

[1] Ceci suppose l'existence d'un sanctuaire d'oracles d'Amiran, en Géorgie, qu'on pourra comparer à l'oracle dendrique des *Platanes* d'Armavir en Arménie, consacré au culte de la divinité Sos-Armenak (Aramaneak). Armenak et Amiran (*Ariman) sont, d'ailleurs, deux aspects d'une même divinité.

[2] *Usupi* se décèle nettement, dans ce contexte, comme dieu de l'orage, identique à *Tešub*, *Tuispa* asiano-hittite. Le nom *Usup(i)* est par la forme intermédiaire Yusup = *tjusup, relié à Tešub. Sous la même rubrique tombent les *Višap*'s, ou «Dragons», lesquels, en mythe populaire de l'Arménie, figurent comme génies de l'orage, de la tempête.

trône tombe sur terre. Wisib et Badri, qui ont été tués lors de la poursuite, sont rappelés à la vie par la vierge, moyennant une eau miraculeuse.

Dans la saga imérienne les 3 frères Amiran, Jusup et Badri trouvent analoguement, durant la chasse, la tour sans porte avec le cadavre. Peu après un dev apparaît, prêt à dévorer le corps mort. Amiran lui casse la main; la mère du dev, en revanche, souffle du feu de sa bouche, et incendie la forêt, fonds de la chasse. Badri et Jusup se sauvent par la fuite, Amiran, enveloppé d'un manteau de feutre mouillé, traverse les flammes, attaque la géante et lui tranche la tête. Au bord d'une fontaine il trouve une vierge en pleurs, exposée à un dragon. Amiran est englouti par le dragon, mais il le tue en opérant de l'intérieur; là-dessus il reçoit du père de la vierge sauvée un cheval volant, pour effectuer la chevauchée à travers la mer. Le rapt de la belle transmarine, la lutte avec les poursuiveurs, la mort et le rappel à la vie des frères sont racontés ensuite analoguement à la version des légendes sus-communiquées. La mort d'Amiran est ici attribuée tantôt à une personne mystérieuse, qui l'effectue insidieusement, tantôt à une enfant, tantôt au démon (Satan) lui-même, qui agit par perfidie, en assassin. Un rat, qui apporte l'herbe miraculeuse de la vie, est finalement l'agent de la revivification d'Amiran.

D'autres formulations encore de la même légende sont visiblement influencées et modifiées par des motifs iraniens. Dans la version communiquée par *Sbornik Kauk.* II 2, 158 ss., le père du héros est le Rostom de l'épopée persane, ses frères sont Usup et Badri.

Dans la variante de la même saga, donnée par *Sborn. Kauk.* XXXII 2, 143 ss., la vierge marine ou princesse transmarine, s'appelle *Tamara*, de même que la fille du héros mort gisant dans la tour, dans la Ballade d'Amiran. Cette *Tamara* n'est certainement pas la grande reine historique du même nom, mais l'ancienne divinité Tamara (Thamar); la saga la qualifie «fille du Djine, du roi des K'adjis», laquelle réside dans un château marin. Ce qui n'empêche point que divers motifs et noms propres de la fameuse épopée de Roustavéli *Vepḫis Tqaosani* ne soient réellement entrés dans le contexte de la saga amiranienne, tels que les personnages d'Avtandil, Tariël, Iwlian, Pridon.

Les sagas d'Amiran, telles qu'elles existaient dans certaines versions ou variantes géorgo-karthvéliennes, se sont propagées également, de Géorgie en Osséthie. Voici les principales histoires qui ont cours en Osséthie à ce sujet:[1]

A) Les trois frères Darèdzanides: Amiran, Badri et Mi̥si̥rbi, durant une expédition de butin, arrivèrent sur la plaine de Taraqa, où ils passèrent la nuit dans une caverne, laquelle ils reconnurent, le lendemain matin, être l'orbite d'une tête de géant pétrifiée. Sur leur prière, Dieu, qui exauçait toutes les demandes des Darèdzanides, rappela à la vie le géant. Mais le géant constata que le monde etait devenu tellement défectueux par rapport au temps jadis, qu'il les supplia de le faire retourner en squelette: ce qui fut fait. Là-dessus ils poursuivirent leur expédition et rencontrèrent le serpent Zariag, qui engloutit Amiran. Il lui fendit les entrailles avec son couteau, et put de nouveau en sortir sain et sauf, mais était devenu chauve. Puis ils arrivèrent dans le jardin des Äxnärttäka's, où 3 colombes perchées sur un arbre, indiquèrent à Amiran la recette à employer afin de récupérer ses cheveux. Ayant ainsi récupéré sa chevelure, ils poursuivirent leur marche, pour s'arrêter en campagne, au début du soir. Mi̥si̥rbi partit pour chercher de l'eau: voici que Pakondzi, descendu subitement du ciel, saisit de ses griffes (serres) Mi̥si̥rbi et l'emporta au ciel. En vain les frères cherchèrent-ils Mi̥si̥rbi; finalement Amiran rampa dans la peau d'un bœuf-marin, et sous cet accoutrement se laissa emporter, le soir, par Pakondzi (qui n'entreprend point de vol en plein jour) vers le ciel, où il retrouva Mi̥si̥rbi encore vivant. Le lendemain, lorsque Pakondzi et sa mère s'apprêtèrent à immoler Mi̥si̥rbi, Amiran s'avança et tua Pakondzi et ses apparentés, à l'exception de sa vieille mère, par laquelle il reçoit les moyens qui lui permettent de retourner sur terre, avec son frère.[2]

Une variante de cette histoire se trouve communiquée chez Miller, Osset. Et. I, p. 145, en ces termes (abrégés): Rostom-Chan,

---

[1] Résumé d'après Wsewolod Miller, *Ossetische Studien* I, II. — H. Hübschmann, *Sage und Glaube der Osseten* 567—69 (ZDMG, Bd. 41).

[2] *Misirbi* remplace ici *Usup* (Jusup, Usip), comme son équivalent mythique. Si Usup est réellement à identifier à *Jusuf*, le nom arabe-sémitique de *Joseph*, l'on sera tenté d'identifier en conséquence aussi ce *Misirbi* avec «Joseph d'Egypte»; Misr est l'Egypte. L'histoire du patriarche Joseph l'Egyptien aurait été secondairement contaminée avec un élément mythique, provenant d'une divinité Usup-Tešup, d'origine asianique.

le père des Darèdzanes, a une amante mystérieuse, qui réside dans les Monts Saïnä, chez laquelle il se rend sur un coursier aérien. Son épouse l'ayant appris, la tue, en lui coupant sa merveilleuse chevelure, principe de sa force et vitalité. Rostom ayant ouvert par une incision le ventre de la défunte, qui était enceinte, en retire un merveilleux garçon, Amiran, et le jette dans l'eau, où il continue de se fortifier et de grandir. Les autres fils de Rostom, Rusi et Badri, interceptent Amiran jouant dans l'eau, par une ruse, et il vainc les ennemis de son père, de même que leur chef Paskondi. Suit le récit de ses autres aventures, son combat contre le serpent Zariag, qui l'engloutit, sa revivification etc., etc. — L'acte de jeter l'enfant nouveau-né dans l'eau, resp. dans le feu (Chămitz) est symbolique;[1] par là l'enfant est rendu invincible, ou acquiert un caractère divin.

B) Autre saga d'Amiran:[2] «Amiran, le fils de Darèdzane, était devenu un despote violent et impie; en punition de quoi il avait été banni par Dieu et enfermé dans une caverne, chargé de chaînes. Dieu ouvre la porte de fer de la caverne à un chasseur, auquel Amiran adresse la prière de lui passer son ceinturon d'épée, tâche que, cependant, le chasseur est impuissant à exécuter, ses forces n'étant pas suffisantes. Amiran prie alors le chasseur d'aller enlever de chez lui la chaîne suspendue au-dessus de l'âtre domestique et de la lui apporter, sans parler et sans regarder en arrière. Le chasseur l'enlève, les gens de la maison le poursuivent,[3] et, presque déjà arrivé au but, il regarde en arrière — selon la volonté de Dieu —: la porte de la caverne se referme avec fracas, et Amiran y reste prisonnier».[4]

COROLLAIRE.

La légende d'Amiran, n'est donc pas indigène en Ossétie, mais transplantée de la Géorgie; c'est de la Géorgie qu'elle paraît s'être répandue aussi en Abchasie. Amiran joue chez les peuples Transcaucasiens et Ossètes le rôle du «Prométhée enchaîné».

---

[1] Cf. Bleichsteiner, ibid. p. 165.

[2] D'après Hübschmann, *Sage und Glaube der Osseten*, ibid. p. 569.

[3] L'enlèvement de la crémaillère du foyer domestique, est réputé pour la plus grave offense qu'on puisse infliger à la famille ossète (Miller W., I, 127). Elle provoque la vengeance immédiate de la famille lésée.

[4] Cf. *Revue russe* t. XXXIII, p. 193—208. «*Sagas prométhéennes au Caucase*» (d'après W. Miller).

Ainsi la mythologie ossétique, qui est en partie constituée par des éléments empruntés à l'ancien paganisme ibéro-géorgien, en partie aussi par des éléments venus de Circassie, forme-t-elle un précieux répertoire, d'où l'on pourra essayer la reconstitution de la mythologie karthvélienne, qui ne nous est parvenue que fragmentairement. Ainsi, par exemple le mythe du héros Tsamtsoum (Camcoum), dont le cadavre gît dans la Tour mystérieuse, où il est découvert par Amiran, est illustré par celui de la narte ossétique *Sasana*, dont le cadavre est visité dans son sépulcre par Vastirdji (Hübschmann, *Sage u. Glaube der Osseten*, p. 556). La même saga ossète de Sasana jette une nouvelle lumière sur le récit de la princesse transmarine, visitée dans sa tour par Amiran.

La modification que le mythe d'Amiran a subi dans l'épopée médiévale *Amiran Daredjaniani* de Moïse Choneli, est due à des influences irano-perses. Voici un résumé succinct de cette version mythique-épique:

Un jour le roi de l'Inde, Abesalom, rencontre à la chasse une antilope aux cornes d'or. Il la poursuit durant 7 jours, avec sa suite, sans pouvoir l'atteindre. Au milieu du désert le roi aperçoit une maison en pierres, dans laquelle gisent 6 jeunes gens morts et une vierge morte. L'un des jouvenceaux tient en main un sabre, sur lequel est écrite l'inscription: «Je suis *Amiran* Daredjani-dzé, moi et mon valet Savarsimidzé; Badri, le fils de Jaman, et son valet Indo; Nasar Nipheli et son valet Ali Dalami. Lorsque nous vainquîmes les Khadjis[1] et ravîmes la Princesse de la Mer, nous parvînmes à cet endroit, où nous fûmes attaqués à l'improviste par l'Arabie toute entière». S'étant retourné mélancoliquement de ce lieu, Abésalom est informé, après beaucoup d'investigations, de ce que, aux environs de Bagdad, Savarsamidzé[2], le valet d'Amiran, est encore en vie. Il mande chez lui le vieillard, qui dans les chants suivants (II-XII), lui raconte les aventures de son maître défunt.

Jadis Amiran capture, à la chasse, un chamois; là il aperçoit un chevalier noir, noir de figure et chevauchant sur un noir coursier, qui lui communique ceci:

---

[1] Khadji «démon», «dèv».

[2] Variante de Savarsimidzé.

Son seigneur, Badri, fils de Jaman, était fort abattu de ce qu'il ne trouvait point d'adversaire pareil, ni digne de lui. Un Arabe lui propose, comme sujet de distraction, d'enlever par rapt la fille du Roi de la Mer. Badri s'en va en expédition avec Indo et le chevalier noir. Pedant leur marche, Indo vainc le chevalier rouge et, en outre, un jeune homme, gardé par deux guerriers. Puis Badri assomme encore un chevalier noir et anéantit son armée. Ensuite Usib s'adjoint à Badri, comme guide et conseiller. Traversant des contrées rocheuses et des forêts, ils abattent des animaux merveilleux, un licorne, un éléphant crachant le feu («jetant des flammes»), et enfin un dragon blanc et un noir. Le premier a déjà englouti Indo jusqu'aux reins, quand Badri lui vient au secours et le sauve. Puis, après des luttes aventureuses, les héros traversent la mer, et Badri acquiert la main de la princesse, après avoir tué trois héros du Roi de la Mer: Abachi, Moklé et Arzamanki. Mais sur le chemin du retour Badri est enlevé, durant le sommeil, par le dev Baqbaq. Le roi envoie au secours Nosar Nisreli, afin de chercher Badri. Il avance victorieusement et rencontre un homme à deux visages, l'un noir et l'autre rouge, dont il s'empare; l'une des faces parle persan, l'autre une langue inconnue. Arrivé à proximité du château, où Badri Jamanidzé est gardé prisonnier, lui-aussi est attaqué insidieusement, en sommeil, par les dèves Baqbaq et Chazaran, et enlevé. Sur les instances de Savarsamidzé, Amiran entre en scène. Il assure Jaman de sa sympathie et lui promet de délivrer son fils. Grâce à l'homme à double face, qui l'accompagne, il réussit à délivrer d'abord Indo et Ali Dilami, emmenés également en captivité par les devs. Après une série d'exploits héroïques, trois dèves se précipitent sur lui d'un rocher: un blanc, un rouge, un noir. Amiran tue les deux premiers, mais le noir l'engloutit. Savarsamidzé poursuit le dragon et lui abat la queue. Amiran sort son coutean, et ayant fendu, de l'intérieur, le ventre du monstre, en sort tout couvert de sang. Ensuite, après avoir échappé aux embûches d'un cyclope et de sa famille, qu'il tue dans leur caverne, et après avoir tué le dev Chazaran et mis en fuite le dev Baqbaq, les héros atteignent la citadelle, dans laquelle sont retenus les captifs, et aperçoivent des jardins ombrageux, aux sources miraculeuses; mais inaccessibles. Amiran, sur le conseil de Dido, l'un des compagnons, pénètre dans la forteresse avec l'aide d'un oiseau gigantesque, au pied duquel il s'attache, pendant que l'oiseau vole dans le jardin afin d'y boire à la fontaine. Ainsi il

vainc les dèves, délivre les prisonniers et emmène, sur 500 chameaux, les trésors remportés en butin. Tous s'en retournent chez le roi Jaman». — A relever encore dans les chants ultérieurs l'histoire du héros arabe Ambri, ainsi que (chant XII) l'expédition d'Amiran contre Balch (= *Balchethi* dans la Ballade).

Amiran est Prométhée-Persée. Il apparaît comme génie ailé, traversant souvent aussi les airs à l'aide d'un oiseau-géant, qui est pareil à l'oiseau Roch de la légende arabe et orientale. Cf. le Pakondzi ailé, qui, d'après une variante du mythe amiranien, emporte le héros dans ses exploits. Pakondzi rappelle le cheval ailé Pégasos.

Amiran < *Ariman* est Lucifer, le génie de l'étoile du matin, arm. *aruseak*. Or nous avons vu dans un exposé précédent (Article XXI, *Ruša*) que ce génie est la divinité du Lion mythique dans le mythe de la Magna Mater Cybélé. Par conséquent Amiran doit avoir lui également participé à la nature de cette divinité à l'emblème du lion. C'est ce qui ressort d'abord d'une analyse de son nom: *Amiran* équivaut à *Arîman* (hébr. *'arî* «lion»); puis du contexte d'une des chansons rapsodiques concernant le mythe d'Amiran, dont la teneur est la suivante:[1]

1. «A un endroit, dans une grande plaine,
je vis une maison construite;
par qui donc fut-elle construite?
par trois frères *Khuros-chvili's*.[2]

2. Trois fois je la contournai en circuit,
je ne pus lui trouver de porte aucune;
je la heurtai du pied et l'enfonçai,
l'ayant enfoncée je contemplai.

3. Dedans gisait un lion inanimé,
un lion sans sépulture!
„O homme! pars et mande moi
le clerc-sacristain d'Odichi!“»[3]
[«O Curé, accomplis lui le rit funèbre!»].[4]

---

[1] Voir le texte géorgien chez Bleichsteiner R., *Eine georgische Ballade von Amiran* p. 169 sq. Notre traduction le suit littéralement; cf. la version de Bleichsteiner, ibid.

[2] Litt. «les fils du charpentier».

[3] Géorg. *kandelaki Odišisa*; Odichi est la Mingrélie.

[4] Le vers mis entre parenthèses est dû à une rédaction secondaire.

COMMENTAIRE: a) Le terme Khuros-chvili (géorg. *Hurosšvili* «fils de charpentiers») s'est ici substitué à celui de *Daredjaniani* ou *Daredjani-dze* (-chvili) qui est commun à la version ordinaire du mythe d'Amirani. Les 3 fils sont: Amiran, Badri er Usup (Usip). *Khuros-chvili* doit, dans l'acception mythique, signifier ici «fils du génie du soleil»[1]; cf. persan *choršad* «le soleil»; cf. le Dieu égyptien *Hôrus*, fils d'Osiris, resp. son frère; le Dieu carien Chrysaor. Horos-Osiris représentent dans leur phase nocturne la divinité de l'Enfer; c'est pourquoi le thème *Khuro* dans Khuros-chvili, se laisse combiner pareillement avec *Qeroγ* (*Quroγ), le Hermès Psychopompos ou Hadès-Pluton des Arméniens. Les 3 fils de Daredjani (Ithrudjan) sont, en effet, des phases du type osiriaque; tous les génies héliaques sont, dans leur période descendante, des représentants du Monde infernal.

b) Le Lion mort[2] remplace ici le héros mort déposé dans la tour, qui apparaît dans la version ordinaire de la ballade d'Amiran sans désignation de nom propre, ou comme père de [la génie] Tamar; et qui dans une version variante du mythe, communiquée plus haut, s'appelle *Tsamtsoum* (Camcum): ce dernier est le héros David de *Sassun*, il est le Samson (Simson) hébraïque, «*l'homme du soleil*», l'Héracle phénicien, l'asianique Sandan-Desandanas. Ce Tsamtsoum, resp. son emblème mythique, le Lion, est dans sa phase de «mort» non enterré, le pendant, le double du héros Amiran lui-même; ce dernier est donc lui-même le Lion mort, gisant dans la tour. L'emblème du lion est propre aux génies solaires du type d'Osiris-Dionysos. Ainsi se comprend le motif du *lion* dans l'histoire mi-mythique du Sampson biblique (*Juges* XIV, 6 et 19). Ainsi s'explique le *Lion mort* de la ballade sus-communiquée. — Celle-ci sera mise d'ailleurs en lumière, par les autres variantes, plus précises, plus détaillées du même chant rapsodique, que nous allons communiquer encore:

---

[1] Le même concept mythologique est exprimé dans le terme géorgien *Mze-č'abuki*, litt. «le garçon (jeune homme, fils, héros) ou cadet du Soleil», qui se rencontre fréquemment en fonction de nom théophore, appliqué aux anciens régents-satrapes de la province de Meskhéthi (Samtskhé-Saathabago); cf. Chron. karthl. éd. Brosset, t. II passim.

[2] Ainsi le sens du vocable géorgien *momkwdari*: «le mort». Ce «mort» parle; il adresse son message au visiteur: ce qu'on peut entendre diversement; dans la rédaction ordinaire du mythe, c'est moyennant un billet écrit que se fait cette demande de funérailles rituelles pour le héros mort.

A) *Fragment d'une ballade d'Amiran, provenant de la province imérienne de Ratch'a:*[1]

Amiran et ses serfs | étaient allés à la chasse. | Ils trouvèrent un cerf, | d'or était sa ramure. | Il s'agenouilla et tira, | aucune goutte de sang n'en tomba. | Le jour, nous marchions, | la nuit nous faisions halte. | Nous ne perdîmes point ses traces. | Sa piste nous mena en amont, elle nous mena en aval, | Elle nous conduisit sur la lande de Balkhéti.

Sur la lande de Balkhéthi se dressait une Tour, | Une Tour bâtie de briques. | Trois fois nous la contournâmes en circuit | Nous n'en pûmes trouver la porte. | Là où Amiran y enfonça sa botte, | Il y perça une porte. | Derrière la porte se dressait une bière, | Dans le cercueil gisait un Mort; | Entre les doigts il tenait une lettre: | «Quiconque aura lu cette lettre, | Je lui accorderai ma fille Tamar». |

B) *Autre version, plus complète de la même Romance, provenant du Ratch'a.*[2]

A la chasse je m'en allai, | — Amiran avec ses valets. — | Je (vous) rencontrai un cerf, | d'or il portait sa ramure. | Je m'agenouillai, je tirai, | dans l'épaule ma flèche l'atteignit: | Aucune goutte de sang n'en coula! | le jour je [le] poursuivais, la nuit j'arrêtais, | Je ne perdis point sa piste. | Elle me mena en haut, elle me mena en bas, | au milieu de Balkh elle me mena. | Dans Balkh j'avais une mère, | à Balkh j'interrogeai la mère. | «O jeune-homme, (ô frère,) d'où proviens-tu?» | — «Encore je n'en sais mie, de Dieu; | je suis un élève de Jaman, | de Jaman père de trois fils». | Au milieu du champ s'élevait une tour. | Trois fois j'en fis le tour, | elle n'avait pas sa porte. | Amiran de son talon l'enfonça, | il y perça sa porte. | Dedans je regardai, derrière la porte était un cercueil, Dedans je regardai, un mort y gisait; | Son état émut ma condoléance. | Entre deux doigts il tenait une lettre, | Une lettre écrite il avait, | Ecrite par rapport au dève *Qba:* «Le dève Kba était mon ennemi, | Contre

---

[1] Bleichsteiner, op. cit. 151.

[2] J. Nižeradze, *Svanetskie Teksty* dans *Sbornik Kawkaz.* XXXI, 4, p. 45—47. Le texte est partiellement modifié par des dialectismes svanétiques.

« lui mon cœur garda le courroux. | Quiconque me tuera le dev « *Qbaki*, | qu'il reçoive un appareil de bride pour le cheval, | un « cheval gris avec une marque en tête; | bouclier, sabre et son cein- « turon, | les armes et son habit».

REMARQUE. — Le passage: «Aucune goutte de sang n'en découla» ne paraît pas authentique; probablement faudra-t-il lire: «des gouttes de sang en découlèrent, la trace de ces gouttes de sang je suivis». — «Sous le terme „*mère*" il est impossible de comprendre la mère corporelle d'Amiran, laquelle, selon la saga, meurt aussitôt après la naissance du héros, mais, certes, il faut sous-entendre: la mère-dève, dont il cherche à se concilier la faveur par ce titre flatteur, afin qu'elle lui donne un bon conseil» (Bleichröder, ibid. 154). — Concernant le terme *dawa* (= devi) *Qba* «le dev Qba», que Bleichröder traduit par «*le dev Mâchoire*» (*qba* signifie «la mâchoire» en géorgien),[1] le même savant grusinologue observe justement que cette forme du nom dévique en question paraît altérée; plus authentique est la leçon qui suit, 3 vers plus loin, *qbaqi* (Dat. qbaqs), qui concorde mieux avec *Baqbaqi*, nom, sous lequel ce dev est généralement désigné dans le mythe d'Amiran. — A comparer aussi l'essai de reconstruction de la forme primitive de cette ballade, en strophes de 4 vers, donné par Bleichröder, ibid. p. 155—157.

COROLLAIRE.

Le dieu enchaîné *Rokapi*, dont il était question au début de cet *article XXXVI*, et qu'il y avait lieu de comparer à l'oiseau mythique *Rôk* (cf. slav. *rok* «le sort, destin, la fatalité»), (norr. rogn, regin et *rökkr* dans *Ragna-rökkr* ou *Ragna-Rok*), est intéressant encore en ce sens qu'il s'assimile étymologiquement à *Erikapaios*[2] (cf. art. III p. 5). Comme Erikapaios est identique à Phanês et à Erôs-Protogonos, et que Phanês équivaut à Vahagn-Héracle, notre Amiran, dont Rokapi est le double, le pendant équivalent, est mis par là dans une lumière

---

[1] Cf. éventuellement le motif de la «*mâchoire*» de l'âne dans l'histoire biblique de Samson «le Chophet».

[2] Cf. *Irkua(š)* 14ème roi d'Ourartou (env. 620—600).

nouvelle. Amiran-Rokapi est ainsi caractérisé comme Éon-démiurge du type de Phanês, resp. de l'Owannês chaldaïque, resp. du Vahagn arménien, divinités de [l'invention du] feu et de la lumière civilisatrice, agents de la création primordiale. La forme Erikapaios paraît, d'ailleurs, issue d'un prototype **wrukapai*. A comparer cette divinité avec Erechtheus (Erichthonios); ainsi qu'avec la *Markayê-Omorka*, déesse primitive du Chaos, dans la cosmogonie bérossienne-chaldaïque[1], équivalente à Thiamat ainsi qu'à la déesse indienne *Umâ-Durgâ* resp. *Umâ-Parvatî*, épouse-parèdre de Çiva, déesse d'origine pré-arienne, dravidienne, resp. de souche élamo-suméro-asianique; car, ainsi que nous l'avons exposé déjà dans un ouvrage précédent, Umâ est identique à la déesse asianique Mâ, ou Magna Mater Rhea-Kybèle.

Article XXXVII.

Le Culte des Khati's, en Géorgie et Transcaucasie.

La religion des Khati's est un des traits les plus caractéristiques du culte transcaucaso-ibérien de l'antiquité. Il faut distinguer entre *khati* (ḫati), image sainte, chapelle, oratoire ou sanctuaire, comme on en trouve une multitude dans les cantons des tribus montagnardes, et *Khati* (ḫati) «Génie divin, héros consacré par un culte, dieu». Khati dans cette signification et fonction équivaut à patron-dieu, divinité protectrice. Peut-être que c'est la correspondance ibérienne de la classe de génies divins, que les Arméniens désignent sous l'appellation collective de K'adj-k' «héros divins», demi-dieux; *K'adj*, ou *K'ač* remonte à un original *K'adji*, ou *K'adya*.

Le premier et le plus vénéré des Khati's est, jusqu'à présent, dans l'Ibérie, S! Giorgi, qui chez les Khevsours est harangué par: «O Dieu, Toi Saint Giorgi», et qui chez les Souanes est taxé plus haut que le créateur Dieu. La grande fête de ce Khati, dit à ce sujet O. G. v. Wesendonk,[2] tombant au 14/15 août, porte entièrement les empreintes du culte païen, tel qu'il est décrit approximativement chez Strabon. La fête *Khatoba* évolue selon le cérémoniel

---

[1] *Markayè* est la forme de la version arménienne, *Omorka* ou (leçon variante) *Omorôka* (Homorôka), celle de la rédaction grecque de la *Chron. Euseb.*

[2] Wesendonk, *Georgisches Heidentum* p. 99 ss.

suivant: Le jour du 14 août les dévôts de tous les coins de la Géorgie orientale s'assemblent dans le village d'Atzkhouri, vers le soir. Une procession fait le tour de l'église, de droite à gauche, 3 ou 7 fois. Les femmes précèdent, les hommes suivent, en chantant: «Salut! Salut!» Chacun des participants porte au cou un «Shanah», une marque par laquelle ils se déclarent les «esclaves de St George». Le soir, au son des cloches, l'un des esclaves de St George «le Sage» se jette par terre devant la porte occidentale de l'église, de sorte qu'il devient impossible d'entrer dans l'église, sans passer par cet esclave. L'«esclave» n'ose pousser aucune plainte, même si on le foule aux pieds. Après l'achèvement de la procession, la communauté des fidèles, rassemblée autour de l'église, observe une jeune fille, qui apparaît en «esclave de St George», habillée de vêtements blancs. Cette esclave danse autour de l'église, puis elle fait danser l'image de St George, tout en soupirant parfois. La communauté apporte ses agneaux sacrificatoires au prêtre. Celui-ci, assisté d'un sous-prêtre, détache une touffe de laine en la brûlant, du front de l'agneau sacrificatoire, en priant: «St Giorgi, accueille l'agneau sacrificatoire de ton esclave». Puis les fidèles font cercle autour de lui. Peu après, les «Esclaves de St Giorgi» s'approchent de la porte de l'église, afin de se libérer de la «servitude» (ou «esclavage»). Le sous-prêtre brûle un peu de laine sur le front de la victime et enlève les marques (shana's) des esclaves masculins. Les esclaves féminins, en habits blancs, font le tour de l'église et se prosternent par terre, chacune ayant suspendu au cou une lourde chaîne de fer. Entretemps elles chantent à voix douce. L'une d'entre elles encercle d'un fil tout le contour de l'église. Durant toute la nuit un feu brûle dans la cour de l'église. — Des investigations analogues relativement au culte de St Giorgi dans d'autres parties de la Géorgie, montrent que la *Chatoba* de St George, qui se célèbre nuitamment dans toutes les provinces de la Géorgie, se présente comme un reste de l'antique religion lunaire des Géorgiens. Et le fait que cette *chatoba* a lieu juste les 14 et 15 août s'explique par la circonstance que ce jour-là la pleine lune s'effectuait. Cf. aussi Eristow, *O Tušino-pšavo-chevsurskom Okruge;* Radde, *Chevsurien u. die Chevsuren.* «L'esclave de St George» rappelle les Hiérodules des temples de la Cappadoce et de l'Arménie. L'esclave qui, pendant la cérémonie, gît couchée sur le seuil de l'église, suscite le souvenir des sacrifices humains de l'antiquité. Cf. les sacrifices humains offerts à «l'Artémis Taurica».

Cette théorie de M. O. G. von Wesendonck[1] a été ensuite développée plus explicitement par nous, dans un précédent ouvrage[2], où nous nous sommes attaché à relever la signification primordiale du Khati Giorgi dans le rite du serment sacral, en constatant l'affinité du serment de par le Khati Giorgi avec celui prêté sur la tombe de Karthlos (ib. 423); puis nous avons exposé les *«communautés ou coopératives du Khati»*. A en juger par l'importance dominante de la Khatoba de St Giorgi, on est tenté de voir dans ce même Khati, une réplique, un doublet de la divinité alarodo-ibérienne: Khaldi-Karthlos, vu que ce dernier fonctionnait également comme dieu-patron du rite des serments. — Pour toutes ces questions fascinantes, nous renvoyons à notre exposé dans l'ouvrage précité.

Article XXXVIII.

Sacrifices sanglants dans l'ancien rituel transcaucasique.

La coutume primitive des sacrifices humains, qui avait été, en Géorgie préhistorique, inhérente au culte de Zadén-Armaz (voir ci-dessus notre article XXVII, Zadén) céda peu à peu à un régime cultuel plus libéral; la victime humaine (premiers-nés, esclaves, captifs) fut remplacée par une bête domestique, spécialement élue et destinée aux besoins du culte liturgique. Cette espèce de sacrifices expiatoires-subrogatoires se continue jusqu'en Géorgie moderne, spécialement chez les tribus montagnardes du Caucase: Pchaves, Khewsoures, Thouches etc. Leur fonction y est multiple, mais peut se résumer en deux domaines principaux: 1) celui de la vie civile-sociale, où le sacrifice de la victime animale sert d'éminent facteur régulateur dans l'acte de la composition du sang d'abord; puis dans les cérémonies judiciaires de réconciliation entre tribus ennemies, où l'immolation de la victime est réputée servir de garantie sacrée ou de sanction à la véracité des serments et à l'accomplissement des engagements contractés et des pactes et traités de paix conclus. 2) celui de la religion proprement dite; ces sortes de sacrifices se divisent dans la Géorgie en deux grandes sections: *a*) sacrifices funéraires ou proprement expiatoires, offerts pour le repos et le

---

[1] O. G. v. Wesendonk, *op. cit.* p. 100 sq.
[2] J. Karst, Code Vakhtang, Commentaire t. I 103—104, 114, 415, 423, 433.

salut de l'âme des défunts, d'après diverses cérémonies qui ont lieu soit dans les églises ou chapelles (khatis), soit au cimetière; *b*) sacrifices solennels ou de fête, destinés aux grandes festivités de l'année liturgique: Pâques, S[t] Giorgi etc.

Ces sacrifices sanglants ou holocaustes de victimes animales furent universellement répandus et usités jadis chez les peuples du Caucase: Alains, Ossètes et Grusiniens ou Carthvéliens du moyen-âge pratiquaient communément le rit du sacrifice à victime. Cf. Rubruck Itin. (13[ème] siècle) p. 243: «Et detulerunt nobis *carnes coctas*, rogantes ut comederemus de cibo eorum et oraremus pro quodam defuncto eorum». De même les Tatares et les Mongols, d'après l'ancienne relation de voyage de Johannes de Plano-Carpini, *Historia Mongolorum* (12[ème]—13[ème] siècle), qui nous certifie que des sacrifices semblables au «Madagh» des Arméno-Caucasiens étaient en usage également chez les Turaniens (*De Cultu Tatarorum*, p. 618 ss.).

Tandis qu'en Géorgie moderne l'usage des sacrifices à victime s'est plutôt limité et confiné dans les contrées périphériques et montueuses du pays, et tend à s'atténuer officiellement dans le pays principal, plus directement soumis à l'autorité de l'Eglise ibérienne, l'Arménie[1] a conservé dans toute son étendue et sa vigueur le rituel primitif des victimes cultuelles, sous le nom de Madagh (ou Matagh, en prononciation orientale-arménienne); = aa. Matał. Les cérémonies du Madagh ou Sacrifice des Arméniens varient cependant selon le rite confessionnel; elles ont été décrites pour les deux églises arméniennes, celle des Arméno-Grégoriens et celle des Arméniens unitaires-catholiques, par D. Girard, ainsi que suit.

1) Madagh, le «Sacrifice» des Arméniens, chez les Arméniens Catholiques-romains (unis à l'Eglise romaine).

«La victime est un veau choisi sans taches, qu'on amène à l'église en chantant des hymnes. A la porte du temple, on chante les psaumes XXXI, XXXIII, L et LXIV (Miséréré). Les psaumes sont suivis de plusieurs leçons tirées de l'Ancien Testament; puis on lit un évangile. Vient alors une prière à N. Sgr., pendant laquelle le célébrant place le bout de sa chape sur la tête du veau. Puis lecture de textes liturgiques relatifs

---

[1] C'est-à-dire, l'Arménie indigène, en tant que restée grégorienne et établie en Eglise autonome.

aux sacrifices („Vous avez daigné agréer, Seigneur, que *notre nation* vous rendît un culte en dressant des tables et en offrant des sacrifices..." etc.). L'officiant fait alors avaler au veau du sel bénit, puis on égorge le veau, et on le fait cuire dans une chaudière; enfin, à l'exception de la tête, des pieds et d'une portion laissée au choix du propriétaire de la victime et qui sont la part du prêtre sacrificateur, tout le reste est distribué aux assistants.»

2) Le Madagh chez les Arméniens de l'Eglise autochtone-autonome *Grégorienne-arménienne*.

«La bête couronnée de fleurs et parée, comme nos bœufs gras, est conduite à l'église, où le clergé, précédé de la croix et des enfants de chœur, vient la recevoir à la porte. Après la cérémonie de bénédiction de la victime (v. description plus haut, pour les Arméniens catholiques), le sacrifice se fait ordinairement au cimetière en dehors de la ville; le peuple prend les devants, suivi de la génisse, que deux hommes tiennent par une corde. Le clergé, précédé de la croix et des enfants de chœur, la suit immédiatement, viennent ensuite les notabilités arméniennes. La marche est fermée par la foule. Au cimetière la bête, à la suite de nouvelles prières et cérémonies, est couchée sur un tas de gros cailloux ou „tombeau de martyre", qui sert d'autel. Avec le sang de la victime on trace des croix sur les montants et les linteaux des portes et des demeures. — De même des sacrifices de volailles (poules, coqs) se font sur les tombes.» — D. Girard «*Les Madag ou sacrifices arméniens*» (Revue de l'Orient Chrétien, t. VII 1902).

Il résulte des diverses investigations établies à ce sujet que le Madagh ne s'est conservé chez les Catholiques-unitaires Arméniens que sous une forme altérée et plutôt effacée: immolation d'un veau ou d'un ou de deux moutons ou agneaux, dont la viande cuite et préparée pour le repas d'agape est servie à la communauté paroissiale pour être consommée sur place; ou bien aussi tous les membres de la paroisse se présentent, munis de marmites ou chaudrons de cuivre, dans la maison mortuaire, pour recevoir, chacun individuellement, sa part ou portion de la viande d'agape, qu'ils emportent chez eux, à leur maison. L'agape, le banquet funéraire est quasi le

seul résidu de l'ancien Madagh selon le rit des Arméniens Unifiés-Catholiques. Par Madagh, d'ailleurs, les mêmes entendent aussi la cérémonie de la bénédiction qu'on donne dans l'église au froment et au vin offert par les fidéles pour servir plus tard à la messe.

Par contre le caractère antique et mi-païen du sacrifice «Madagh» s'atteste encore plus fidèlement en rite grégorien-arménien: *a*) bénédiction de la victime (veau ou brebis) dans le parvis ou sous le porche de l'église; *b*) procession avec la victime jusqu'au cimetière ou à la maison du sacrificateur («maître ou fournisseur du Madagh»); *c*) acte d'immolation de la victime, effectué fréquemment dans l'enceinte du cimetière, sur une tombe; *d*) agape ou banquet de sacrifice; *e*) onction des linteaux de porte de la maison du sacrificateur, moyennant le sang sacré de la victime.

Les sacrifices à victime ou sacrifices sanglants des Transcaucasiens, Arméniens aussi bien qu'Ibères et autres peuplades du Caucase, se dévoilent comme substitut de l'ancien sacrifice humain tel qu'il se pratiquait dans le culte de Zadéni. Le Madagh spécialement, c. à d. la forme arménienne de ces dits sacrifices à victime, paraît avoir conservé certains traits originaux du sacrifice de l'agneau, tel qu'il se célébrait primitivement chez les Hébreux «égyptoïdes» (Pesach ou agneau pascal).[1] — Toutefois cette institution arméno-caucasienne ne saurait guère se dériver d'une prétendue source sémitique. Les mêmes rites et cérémonies du Madagh ou sacrifice funéraire se retrouvant chez les Tatares et Mongols, il appert qu'ils doivent provenir plutôt d'une souche commune, asianique-caucaso-touranienne. Quant à la terminologie arméno-ibérique concernant le culte des sacrifices sanglants, elle est assez difficile et mériterait d'être étudiée et élucidée plus spécialement par rapport à son origine étymologique. «Sacrifice» se dit en géorgien: *še-tzirva;* «victime, oblation ou offrande»: *še-sa-tziravi* ou *mshverpli;* «autel, lieu du sacrifice»: *sa-mshverplo* ou *sa-kurt'hveveli;* messe (office litg.): *tzirva;* prêtre: *mγwdeli; -mtzirveli* «prêtre officiant». — L'étymon du terme arménien madagh, matagh, qui en ancien arménien sonne *matał*, peut à la rigueur s'identifier avec le radical *mat-* «offrir»,

[1] Parmi les Madaghs publics ou paroissiaux le plus important est le grand Madagh de Pâques, qui se célèbre à la matinée du dimanche de Pâques, avant le grand office pascal, dans le parvis de l'église, par l'immolation d'une vache ou d'un bœuf, génisse ou veau; son nom spécial est Achar; et d'après lui le Dimanche de Pâques s'appelle aussi (en dialecte arm.) Achar-kiraki «dimanche de l'Achar».

«sacrifier», «présenter», dans *mat-č-il* «s'offrir», *mat-n-el*, *mat-uç-anel* «offrir, livrer». Cette étymologie, selon laquelle le Madagh serait «l'oblation» par excellence reste douteuse, soumise à contestation. Comme *Mad(t)al* avait probablement dans l'origine un sens plus large, impliquant, comme concept principal de la liturgie, l'acte de la consécration ou bénédiction sacerdotale, en général, il paraît indiqué de trouver dans notre ancien-arménien *madal* le même thème que dans le carthvélique *Madli*, qui signifie «grâce divine, bénédiction; don, faveur, oblation»; *madliani* «béni» (russ. blagoslovennüy); madlieri «reconnaissant», *madloba* «acte de grâces, remerciement»; -*γmert'sa* «grâce à Dieu», *madlieroba* «action de grâces». Le même radical mat- apparaît encore comme thème du terme arménien *mat-uřn* «chapelle, sanctuaire, oratoire», (Gen. matran), dont l'identification jadis essayée avec le grec μαρτύριον <μάρτυς témoin>, a été judicieusement mise en doute et contestée déjà par H. Hübschmann AA Gr. 363 art. 255; le vocable *ma-tuřn* aura probablement signifié au sens propre et étymologique du mot: «le lieu de la Grâce, le sanctuaire, l'autel ou l'emplacement du sacrifice». Cela posé et admis, notre terme Madagh-Matał serait plutôt à revendiquer au préarménien, comme issu de la couche linguistique-ethnique ibéro-caucasique ou alarodo-asianique.

Article XXXIX.

Culte des arbres en Transcaucasie, en Asie Mineure et en Syrie.

Dans le culte d'Armavir, le Dieu *Anušavan* n'était pas seulement symbolisé par l'arbre, le platane, resp. le peuplier blanc, mais ce même arbre était réputé, dans le mythe, être la personnification, la substantisation du Dieu même. Ainsi Attis, dieu phrygien, était censé continuer sa vie dans un pin, ainsi Dionysos, le pendant égéen d'Anušavan, perpétuait son existence terrestre également dans un pin ou sapin, et s'appelait, comme tel, Dendreus ou Dendrites; ainsi encore Osiris était représenté, après sa mort, comme survivant dans un arbre (tamarisc). Le «dieu-platane» Sôs-Anušavan d'Armavir présidait un Oracle dendrique, dans un bosquet sacré, analogue au sanctuaire mantique de Dodone.

De même qu'en Asie Mineure et Syrie septentrionale, ainsi en Transcaucasie, principalement en Ibéro-Géorgie, la vénération des arbres plonge dans la nuit des temps: c'est surtout les grands arbres isolés sur une colline ou un rocher, qui étaient l'objet de l'adoration du peuple. En Géorgie cette espèce d'arbres sacrés, siège prétendu de la divinité de la végétation (Zadén = Sandon, i. e. Attis) était exclusivement élue pour confectionner les nombreuses croix de bois, usitées dans le culte.

La vieille chronique, intitulée *Vita Ninonis*, nous relate à ce sujet cet exemple caractéristique: «Lorsque j'avais été informé», déclare le roi Mirian, «relativement à l'érection de la croix, j'envoyai les charpentiers afin de rechercher un arbre. Après qu'ils eurent trouvé un arbre, exposé seul et isolé sur un rocher, et intact d'une main humaine, et ayant appris, de la part de chasseurs, la puissance miraculeuse de cet arbre, comme quoi un cerf, blessé mortellement d'une flèche, s'étant réfugié sur la colline où l'arbre se trouvait, avait rapidement mangé des fruits («semences, grains») tombés de l'arbre, et s'était sauvé ainsi de la mort, — ils m'en firent le rapport, et j'en fus émerveillé. C'est pourquoi je donnai ordre d'abattre cet arbre et d'en faire trois croix» etc.[1] Cf. *Leontius Mroveli* (op. cit. p. 100 ss.): «En ce temps-là quand le roi et la reine, leurs enfants et le peuple entier furent baptisés, il se trouvait un arbre, sur une place isolée, un rocher inaccessible. C'était un bel arbre, d'agréable parfum. Un événement merveilleux avait eu lieu concernant cet arbre: à savoir qu'une bête fauve, blessée par une flèche, ayant pris refuge sous lui et mangé de ses feuilles et fruits tombés en bas, avait ainsi sauvé sa vie, quoiqu'elle eût été blessée mortellement. Les payens, nos ancêtres, y virent un miracle et racontèrent cette histoire à l'évêque Jean». Celui-ci y vit un signe de Dieu et décida de construire de son bois «la Croix vénérable». Alors Rev, fils du roi, l'évêque lui-même et d'autres gens s'en allérent, coupèrent l'arbre et l'amenèrent à Mtskhét'a».[2] L'érection de la croix de Mtskhét'a est décrite dans des termes qui réflètent le culte dendrique de la Géorgie payenne: «Quand l'arbre avait été abattu, pour la confection de la rev^{de} et victorieuse croix, 10×10 hommes le transportèrent, étant dressé debout, avec ses branches et ses feuilles, et l'emmenèrent dans la ville, où le peuple s'étonna en le

[1] Vita Nin. p. 69.
[2] Ibid. p. 100 sq.

voyant en pleine verdure de frondaison, en saison d'avant-printemps, quand tous les arbres sont d'ordinaire encore nus et dépouillés de leur feuillage. ... Puis ils le dressèrent sur ses racines près de la porte méridionale de l'église... Cet arbre, nous l'abattîmes le 25 mars, un vendredi, et il resta ainsi durant 37 jours, et ses feuilles ne changeaient pas, mais restèrent telles quelles, comme celles d'un arbre qui plonge ses racines dans un terrain proche d'une source, jusqu'à ce que tous les arbres de la forêt fussent habillés de feuilles et parés en pleine floraison. Puis, le 1er mai, ces croix furent faites, et le 7ème du même mois elles furent érigées, recevant l'imposition des mains du Roi, sous les réjouissances et le grand zèle de toute la cité».[1]

En tout cela se révèle un culte des arbres, persistant encore, en Ibérie transcaucasienne, jusque dans les premiers siècles du christianisme, et au-delà même; il rappelle les «dieux-arbres» ou «arborisés» de l'Asie Mineure, Syrie (Ashéra's) et du Bassin égéen. D'après les Actes du Concile oecuménique d'Antioche, en version géorgienne, le peuple d'Arménie et de Géorgie-Ibérie vénérait «les Invisibles» dans les arbres. Les Abchases pareillement étaient adonnés au même culte des forêts et arbres, selon Procope de Césarée,[2] culte qui continue jusqu'à présent. Les montagnards Khevsours et Pchaves vénèrent un «Ange du Chêne». En Khart'li les arbres (chênes, tilleuls) sont encore aujourd'hui l'objet d'un culte, se manifestant en offrandes et parements de toute sorte. En Mingrélie analoguement, où on connaît un Dieu bon, appelé le Roi de la Forêt, qui, chez les Suanes, s'appelle l'Ange de la Forêt. Le professeur géorgien M. Tseretheli, à la dissertation duquel nous nous référons pour ce sujet, en déduit ceci: «En considérant les détails de ce culte des arbres en Géorgie et Caucasie, qui existe encore jusqu'à présent, nous ne pouvons que conclure qu'il est en connexion avec celui de l'Asie Mineure, et que les vieilles sources géorgiennes ont réellement conservé l'écho de l'antique culte dendrique de l'*Asia Minor*, partagé en commun avec l'ancienne Ibérie caucasique déjà dans l'antiquité».[3] — Le culte des Colonnes ou piliers en bois n'est qu'une

[1] *Vita Nin.* 55 ss.; Mroveli, op. cit. 101. Cf. Tseretheli, op. cit. 59.

[2] *Bell. Goth.* IV, 3, 14. Cf. Tseretheli, ibid. 62.

[3] Tseretheli, ibid. 62. — Cf. Vera Lomia: «*Le Culte des Arbres en Géorgie*» (Bulletin du Musée de Géorgie t. III, Tifl. 1927, p. 164—178, [en grusinien]); Djavakhishvili, *Histoire de la Géorgie* I³, p. 86 ss. (grusin.).

phase spécialisée du culte des arbres en Transcaucasie. L'on sait quel rôle primaire la «*Colonne vivante*» (*Swéti tsχoveli*)[1] a joué dans l'histoire ecclésiastique d'Ibérie, et dans la liturgie de l'Eglise carthvélienne, spéc. de la Cathédrale patriarcale de Mtskhétha. Cette vénération liturgique des piliers ou colonnes nous apparaît manifestement comme continuation du culte des colonnes, tel qu'il régnait jadis en Syrie-Palestine (Ashéras; colonnes Jachin et Boas au temple de Salomon), en Grèce, sur les îles de l'Egée et jusqu'en Asie Mineure.[2]

COROLLAIRE.

Résidus du culte payen des arbres, plantes et herbes médicinales ou miraculeuses en Transcaucasie chrétienne, et en Arménie spécialement.

Supplémentairement nous tenons à ajouter ici encore quelques informations relatives aux superstitions botaniques provenant de l'ère pré-chrétienne, telles qu'elles règnent encore en Arménie et Transcaucasie. Notre exposé suivant est puisé de la relation de P. Lev. Alishan, concernant ce sujet,[3] que nous reproduisons succinctement.

Le platane (*sôsi*)[4] n'était pas le seul arbre cultuel-liturgique (cf. notre *article* précédent, n° XIV) en Transcaucasie, spéc. Arménie. Il faut mentionner en outre encore, comme arbre sacré, le tremble[5], arm. *barti* ou *pardi*. Il était vénéré religieusement, jusqu'au XIIème siècle, par les adeptes de la secte des *Arevordik'*, c. à dire «Fils du Soleil» et encore au-delà de cette époque. Dans une lettre adressée à ces idolâtres arméniens par St Nersès Chnorhali, nous lisons: «Cet arbre, qui s'appelle *Barti* («Tremble»), avait été, dans les temps de l'Idolâtrie, reçu dans le culte [comme objet de latrie, i. e. «adoration»]; dans ces arbres cultiques les démons (dev-k') même

---

[1] Appelée aussi: la «Colonne lumineuse», par rapport au miracle raconté dans l'*Hist. de S. Nino* (p. 44—49); cf. Leontius Mroveli, *op. cit.* p. 92 ss. — E. Evans, *op. cit.* p. 145.

[2] Tseretheli, *op. cit.* p. 58 ss.

[3] Alishan, *Hin Havat.* p. 70—79.

[4] Selon d'autres interprètes: «peuplier argenté», peuplier blanc, *populus alba*.

[5] L'arménien *barti* signifie aussi le peuplier commun, *populus* en général. Ici il faut dans notre contexte entendre spéc. par *barti* «le tremble», *populus tremula*.

avaient coutume d'entrer, et de recevoir l'adoration de la part des humains». C'est que parmi les Arevordik' régnait la croyance que la vénérable Croix de Jésus-Christ aurait été fabriquée du bois de l'arbre *Barti*, c. à d. d'un tremble. Le même patriarche Nersès, sus-cité, leur adresse, sous ce rapport, l'admonition-ci: «L'arbre Barti (tremble), ne le vénérez pas davantage que le saule, le peuplier ordinaire et d'autres arbres; et ne croyez pas que le bois de la Croix du Christ ait été faite d'un tremble!».[1]

Passons au culte des plantes, herbes ou fleurs, qui se reflète encore particulièrement dans la littérature médiévale-arménienne: livres médicinaux ou pharmacopées, traités astrologiques, livrets d'oniromancie. Notre énumération observe l'ordre donné par Alishan (ibid. p. 73 ss.):

A) Lôštak a) bryone, vigne blanche (Bryonia alba); b) anthropomorphon, racine de la mandragore. La Bryone, avec sa racine anthropomorphe, fourchue à l'instar de la mandragore, que le peuple a coutume de tailler en forme d'idoles domestiques, est en grande vénération en Transcaucasie. Elle s'appelle encore — de même que la mandragore — «Racine d'homme», «Herbe humaine», «Fleur humaine». Par rapport à ses fruits, qui sont noirs ou rouges, et se trouvent posés à trois, à quatre ou à six ensemble sur une tige (ou «rameau»), un Aghtarkh (Traité d'Astrologie) émet cette ordonnance-ci: «Lorsque quelqu'un trouve de cette plante, 4 graines[2], ni plus ni moins, et qu'il les enveloppe dans un linge («une toile») neuf, aussitôt que ce sera imposé au fiévreux, celui-ci en guérira, avec l'aide de Dieu. . Et il recevra de telles grâces de lui[3], en intelligence et en génie, qu'il pourra reconnaître les propriétés célestes et terrestres». En même temps le livre prescrit d'en cueillir la racine durant le mois de mai, sous récitation d'une prière formulée expressément *ad hoc*, dans laquelle cette plante est appelée *«Reine de toutes les herbes»*, puisque «Dieu t'a donné les qualités de toutes les herbes» («plantes»). — Ils ajoutent, en plus: «Les Sages de l'antiquité

[1] Cf. Garekin Sarbanalian, *Littérature ancienne-arménienne.* (en arménien) p. 630-31, *Lettre de Nersès Chuorhali sur la conversion des Arevordi's.*

[2] C'est-à-dire, un tel spécimen de Loštak-Bryone, qui porte les grains de sa semence réunis en grappes de quatre graines chacune.

[3] C'est-à-dire, de la plante miraculeuse, resp. de sa semence.

ont déclaré que cette plante produit l'effet de l'Anneau à cacheter de Salomon: c'est pourquoi toutes les bêtes féroces et reptiles se trouvent être placés sous ses ordres[1]. De même le roi Alexandre opérait moyennant cette plante beaucoup d'exploits et par elle il menait le gouvernement du royaume» etc. — D'ailleurs ce culte superstitieux de la Bryonia, dont il s'agit ici en première ligne, semble avoir été influencé et contaminé avec celui de la mandragore.

B) Phenouna, ou *P'henna* ou *P'hinnayi-Tak* «Paeonia», «Racine de Paeonia» ou Betonica officinalis: plante extrêmement vénérée et entourée d'un nimbe mythique-mystique, ce qui ressort également de ses autres désignations synonymes, telles que: le «Bois de la Croix», le «Petit-Prêtre», ou encore la «Racine du Prêtre». Elle s'appelle *Bois de la Croix*, disent les documents médiévaux, «parce que, si on y pratique une entaille, il apparaît comme une croix dans son intérieur». En conséquence il existe un rituel spécial de prières et de péricopes de l'Evangile, qui sont à réciter au temps de sa cueillette, pour ses multiples qualités et vertus miraculeuses. Car «lorsqu'on la brûle [la Phenouna] en fumigation ou encensement, le Démon s'enfuit; et si tu en consommes la racine avec les feuilles en fumigation, aucun dev ni artifice diabolique ne s'approchera de toi, ni de ta maison» etc. «Et s'ils enfilent sur un objet la graine noire de la même plante, et qu'ils le suspendent au cou des enfants, c'est un remède efficace contre ceux qui sont épileptiques.... et s'ils le suspendent au cou de ceux qui déambulent dans les lieux déserts («inaccessibles endroits»)[2], c'est très efficace». Les livres de médecine et d'astrologie du 13ème et des siècles suivants prescrivent un règlement complet du mode de la cueillette de la Péonie, pareil aux rites et oraisons du Livre de Liturgie (Cérémonial, arm. *Maštotz*), moyennant Croix, Evangile, Encensement, Illumination avec cierges, etc. etc. Entre autres, l'une de ces oraisons commence par mentionner «le premier homme, que le Démon envieux trompa dans la personne de la Femme frivole, par dégustation du fruit

---

[1] A entendre: celui qui est muni de cette plante miraculeuse, domine les animaux sauvages, etc.

[2] Il s'agit de *lunatisme*, qui se manifeste tantôt en actes de noctambulisme, tantôt en des courses frénétiques (berserkisme, amoq etc.).

[défendu]; et ayant quitté le Jardin, le couple primitif fut exilé sur la Terre des malédictions et des maladies; et ils levèrent leurs cris de supplication vers Toi, ô Seigneur! et tu leur montras les fleurs et les fruits, les herbages et leurs racines, à l'effet de la guérison médicinale de l'humanité; tu communiquas pareillement la force (puissance, vertu) de ta grâce à cette *P'henounay*, par l'intermédiaire de ton serviteur, le grand Moïse».[1]

Conformément à la pratique de la haute antiquité, où chez les nations méditerranéennes la Paeonia était réputée comme préservatif ou phylactère magique contre l'action néfaste des Faunes, et où la Betonica ou Vettonica était pareillement vénérée jusqu'à être glorifiée par Antonius Musa dans un livre spécial consacré à cette plante, la P'henuna passait de tout temps en Arménie comme plante «*sainte*», ennemie et antagoniste des mauvais esprits, phylactère contre le règne du Démon. C'est ce qui nous est expressément attesté par le savant apologiste et fabuliste médiéval-arménien Mékhithar-Gosh, dont le *Livre de Fables ou Paraboles* (arm. *Arhakk'*)[2] contient aussi une parabole dédiée à notre plante miraculeuse, confirmant le mythe botanique, tout en en déduisant la morale, qu'abstraction faite de l'élément mythique et du nimbe qui y est attaché, la valeur médicinale de la *P'henna* n'est que médiocre ou nulle, dans l'ordre naturel; indirectement la fable confirme donc la croyance en la vertu surnaturelle, miraculeuse de notre plante. La fable en question est la XIXème du Recueil de Mékhithar Gosh. Sa teneur, en traduction littérale, est celle-ci:

«La P'henna se glorifiait en se disant une personne amie de la sainteté[3], et s'exaltait orgueilleusement au-dessus de tous, comme quoi elle résistait, en antagoniste, aux démons, ne sachant point qu'elle tirait sa puissance [miraculeuse] de son Roi lui-même. C'est pourquoi, lorsque le Roi, se repliant sur lui, lui retira sa grâce, elle se trouva vaine et inutile[4], plus que

---

[1] Alishan, ibid. p. 75.

[2] Mech. Gosh., *Arakk'*, Edition Venet., St Lazare, 1854 p. 35-36.

[3] Arm. sęrbasêr aimant du saint, c.-à-d. des choses saintes, du monde saint, divin, par opposition au monde des démons. Cette épithète est choisie par rapport à la fonction de chasser les diables, propre à la dite plante.

[4] Littéralement: «vide».

la plupart [des autres plantes]; parce que toutes les fleurs étaient applicables aux besoins des médecins, tandis qu'elle n'y était employée point du tout».

«Cette parabole n'a rien de profond (= de difficile à pénétrer). Car quelques-uns des prêtres et des religieux (moines) s'enorgueillissent lorsque le Seigneur opère des guérisons par leur intermédiaire, ou bien aussi, lorsque l'un d'eux expulse les diables; ne sachant pas que ce n'est pas eux, mais que cela provient de la grâce du Seigneur, qui opère en eux; mais quand le Seigneur reprend sa coopération[1], on n'est plus bon à rien».[2]

C) Outre le Loštak et la P'henouna les Arméniens avaient encore une troisième fleur miraculeuse et sacrée, celle-là peut-être exclusivement particulière et en propre à l'Arménie, appelée *Hamasp'iur* ou *Hamaspram*, *—spran*. Le premier de ces deux synonymes signifie proprement «propagé ou disséminé partout»; le second, d'origine persane (Hübschmann, Arm. Gram. n° 334) signifie «odoriférant», «de doux parfum». Il s'agit de la fleur appelée *Lychnis* en général, spécialement de *Lychnis orientalis*. Le Traîté médicinal de Méchithar Hératzi décrit ainsi cette fleur: «Elle [la plante H.] jette une racine et pousse 12 branches, dont chacune a des fleurs d'une couleur différente: bleue et pourprée, teinte de lis etc.; et chacune est garnie de fleurs d'une couleur diverse» etc. *Hamasp'hiur* fleurit en été, mais pour la trouver «il faut chercher cette fleur dans la nuit; car durant la nuit elle apparaît plus éclatante aux yeux des chercheurs». Dans la fable XXVIème de Mékhithar Gosh, la même plante figure comme reine des végétaux ou plantes de basse structure: céréales, légumes, fleurs. «Les végétaux ayant vu comme les plantes à tronc (arbres, arbustes) étaient bien constituées sous une organisation hiérarchique, après avoir institué une royauté, les enviaient et voulurent également s'organiser sous un régime de royauté. A ce propos il s'éleva parmi eux une véhémente contestation, les uns déclarant que le lis devait être roi, les autres l'achrizan

[1] «reprend le sien» (sa grâce).

[2] La même fleur est encore citée dans un vieux Glossaire, dans l'Excerpt. arm. de Galien, etc.

et encore d'autres le *hamaspran*. Finalement ils décidèrent tous que ce devrait être le *hamaspran*, de cette manière: „la terre est partagée en 12 parties, et de même le hamaspran est composé de 12 rameaux; donc il importe qu'il devienne roi, afin de régner sur toute la terre; d'autant plus que, étant doué d'une très grande puissance de médecine, il guérira les malades, rendra les autres perçants de vue, communiquera le pouvoir de passer au-dessus de la mer, et remplira de sagesse les ignorants". Là-dessus, de commun accord, Hamaspran fut fait roi: il les constitua en classes, en ce sens qu'il ordonna les végétaux présentant des tiges de fleurs aux fins des divertissements et des guérisons médicales; et les légumes et verdures il les destina aux aliments et cures; pareillement tous les grains et céréales; et garnit de toute sa parure sa maison royale; et il s'ensuivit une grande allégresse universelle». La fable suivante (27ème du Recueil de Mékhithar) pose la question, soulevée par les végétaux: «Pourquoi notre roi [Hamaspran] cache-t-il tellement sa personne, tandis qu'il a rendu tous les autres [végétaux] facilement accessibles pour les hommes et les médecins? lui qui, durant presque 30 jours, ne se manifeste pas du tout, et est méconnaissable le reste du temps; et seulement à partir de sa découverte par les médecins, il s'emploie aux besoins; il a rendu invisible égalèment l'Achrizan, pour n'être trouvé que durant la nuit, grâce à la marque de la lumière». Celui-ci, connaissant leurs pensées, dit: «Sachez que je ne me rends pas absolument invisible, mais que j'apparais sur les prières et jeûnes des suppliants; pareillement j'ai constitué Achrizan, afin que nous ne devenions pas facilement méprisables, si nous étions trop faciles à trouver». —

D) Erendjan ou *Erendjani-taken* Eryngium, Racine d'Erendjan (Erynge, Panicaut). Un Aghtarkh fournit la recette suivante, relative à l'Erendjan: «Quiconque conserve chez soi sa racine, est garé contre les visites ou attaques des démons. Si tu veux apprendre la puissance de ce végétal, va trouver un démoniaque, obsédé d'un diable; apporte un peu de substance de la racine, et applique la à nu sur son cœur; ce qui produit l'effet de contraindre le diable à dire qui il est et pourquoi il est entré [dans le possédé]. Là-dessus il s'enfuit dans les ténèbres extérieures.»

Avec le Pr. Lev. Alishan (ibid. p. 77) on en conclura que la science des vertus médicinales ainsi que les superstitions mythologiques qui s'attachent à certaines plantes, censées être l'habitat d'une divinité, qui s'y incorpore, doivent être très anciennes en Arménie. Certains mythes de la nature végétale paraissent même avoir pris leur départ de la Transcaucasie, pour s'implanter dans les pays voisins. Ainsi on peut citer la tradition arabe d'après laquelle «du temps des Arméniens, et des Babyloniens ou Assyriens, un certain Arménien, nommé Yambouchat, aurait écrit un traité sur la Botanique et les Géoponiques». Si ce n'est de cette source, il est pourtant manifeste qu'il se trouve dans des ouvrages grecs et latins des notions et informations multiples, y compris des mythologiques, qui sont empruntées aux Arméniens, par une voie quelconque. Ainsi nous trouvons relaté un rapport sur une fleur ou plante appelée *Araxas*, qui croît dans le fleuve et sur les bords du fleuve Araxes en Arménie, et dont le nom est impliqué à un mythe raconté par Pseudo-Plutarque ainsi que suit (en trad. latine): «Nascitur illic [scil. in Araxe fluvio] herba quam indigenae lingua sua vocant Araxam, id est, si hanc vocem interpreteris, *virgines odio prosequentem:* simulac enim a virginibus inventa fuerit, profluxum sanguinis efficit et marcescit».[1]

Une autre plante sacrée d'origine arménienne, est mentionnée chez Pline, *hist. n.* XXIV c. 12: «Aliam (herbam), *Adamantida*, Armeniae Cappadociaeque alumnam: hac admota, leones resupinari cum hiatu laxo; nominis causam esse, quod conteri nequeat».

Puis encore un arbre sacré, mythologique, originaire d'Arménie également, dont nous rapportons la légende suivante d'après Pseudo-Plut.: Dans la région de l'Araxe, sur les flancs de la montagne Diorphos, fils autochtone de Mithras, croît un arbre homonyme: «Nascitur in eo arbor, malo punicae omnino similis, quae malorum copiam praebet, similem uvis gustum

---

[1] Pseudo-Plut. dans *Plutarchi Fragm.* vol. V, p. 98, art. XXIII, 5—30, éd. Fr. Dübner (Paris, Firm.-Didot). Le texte grec dit μισοπάρθενος. (Ališan le traduit: *kousahalac* «persécuteur des vierges»); Araxas ou Araxes est difficile à combiner avec cette prétendue interprétation en langue arménienne, ainsi que l'a déjà observé P. Alishan, op. cit. p. 78.

habentium. Ex hoc fructu si, qui maturus et concoctus est, ab aliquo decerpatur, et „Mars“ ab eo nuncupatur, virescit decerptus: ut docet Ctesiphon in XIII de Arboribus».[1] — L'invocation d'Arês — ἐάν τις καθελὼν ὀνομάσῃ τὸν Ἄρη — doit se rapporter ici probablement au héros mythique Aray d'Arménie, ou, éventuellement, à *Arev*, dieu du soleil.[2]

Pour ce qui regarde enfin la Caucasie, le pays ibéro-colchique spécialement, il nous reste à citer ici encore un précieux témoignage de l'antiquité sur le culte de la divinité des plantes, tel qu'il se pratiquait dans les régions du fleuve Phase en Colchique. Plut. *De Fluviis*, V, 1-2: «Phasis est fluvius Scythiae... Nascitur in hoc fluvio virga Leukophyllus dicta: quae dum celebrantur Hecates mysteria, invenitur circa diluculum ad paeanis cantum deo plenum, in ipso veris initio. Quam postquam hominum zelotypi collegerunt, circa thalamum virginalem jaciunt, atque ita puras conservant nuptias. Quodsi quis impurus ob ebrietatem insolentius accesserit, et ad hunc locum pervenerit, alienatur a mente, et statim confitetur coram omnibus quaecumque illegitima aut fecit aut facturus erat. Qui vero prope adstant, eum corripiunt et assutum corio projiciunt in Stomium, id est hiatum Impiorum, quod rotundum et puteo simillimum est, et projectum corpus triginta diebus in Maeotidem paludem ejicit... ut testatur Ctesippus secundo Rerum Scythicarum». — Ibid. V, 4: «Nascitur autem in ipso [monte Caucasio] herba quam Prometheium vocant: ea, ut idem refert, excerpta et in farinam redacta adversus contrarias patris affectiones Medea usa est». — Médéa et Hécaté, qui figurent ici, sont identiques, et forment une phase de Cybèle, vénérée en Ibérie-Colchique sous le nom de Kopala (art. XXXIII). Médéa-Hécaté représentent la puissance magique de la divinité de la végétation. La déesse colcho-pontique Médée, intimement en connexion avec le cycle des Amazones et de l'Artémis taurique, se retrouve en Phrygie sous forme de la déesse *Mida*, mère de Midas. Cette *Mida* ou *Mêdeia* est, en dernier lieu, la Magna Mater elle-même.

---

[1] Pseudo-Plut. ibid. p. 98, nº 5.

[2] Alishan, op. cit. 78 sq.

Article XL.

Apperçu supplémentaire sur les mythologies asianique, caucasienne, pelasgo-égéenne, tyrrhéno-préitalique et hespéro-atlantique en général.

I.

Les Éones démiurges de la cosmogonie chaldéo-babylonienne et leurs équivalents asianiques et pélasgo-méditerranéens.

1) Le dieu-logos Oan (Ohannês) trouve, d'après notre précédent Art. III, en Arménie son pendant et parallèle sous forme d'abord de Vahagn, ou Vahê, Vahan, Vahêvahean, qui se continue en Phrygie sous l'aspect de Hyagnis, et en Egée dans le Phanês orphique (Erikapaios, Aigipan); puis, comme élément constitutif, dans la divinité préarménienne Vanatur-Vanorè (Art. V) dont les proches apparentés sont: *a)* dans l'aire pélasge-tyrrhénienne: Evandros (ital. Evander); *b)* en territoire égéo-hellénique: Pandion, Pandora; *c)* en Thrace: Bendis. Dans une ligne collatérale nous trouvons comme équivalences, dans l'Italie primitive, le dieu aborigène Janus; en mythologie iranienne: Yima (pers. Djemšid), qui, étymologiquement identique à l'indien Yama, génie du monde infernal ou Hermês psychopompos des Indo-Ariens, se présente par ses attributs et sa fonction comme constituteur du globe terrestre, en héros colonisateur et civilisateur de la terre; il est un pendant, un simulacre quelque peu effacé du Poséidon grec, dieu au trident.

2) *Potidân*-Poseidon réapparaît, sous forme légèrement altérée, comme W^{u}otan (Wodan) en ancienne mythologie germaine-allemande, =Odin (Ođin) Dieu suprême de la cosmologie eddique (=*h$^{\breve{u}}$otün). Nous l'assimilerons à l'Idôtion du panthéon chaldéo-bérossique. Idôtion s'est probablement substitué à un original **odyt^{i}un* <*hodyt- <p'odyt^{i}un. — Neptunus s'explique comme composé de neb- («ciel») et pətun, syncope d'un *putədun = Potidaon-Poseidon. Cf. Anementos chez Bérose; cf. égypt. Nephtys; en territoire arien Neptune se transforme en *Apâm-napad(t)*.[1]

[1] Abusivement compris et interprété sur base arienne par «le rejeton (l. nepos, scr. napad) des eaux».

3) Poseidon-Potidan étant de par son essence et ses fonctions divines-mythiques identique au dieu Osogôs des Cariens-Lélèges, il sera permis d'établir une équation non seulement mythologique, mais également formale-étymologique entre *Odakon*, un autre génie démiurge à la suite du chaldaïque Owan-Oan, et le carien Osogôs (*Ossogôn), resp. la déesse préarménienne *Oskia*.

4) L'attribut Hippios dans Poseidon-Hippios est issu d'un prototype *siqvo-. Hippios-Poseidon est le Çiva(s) des Aryens de l'Indostan; celui-ci équivaut au Sebadios, Sabadios ou Sabazios des Phrygo-Thraques (= arm. astuats). Çiva-Sebadios eux-mêmes remontent probablement à un prototype Kēwad-, ce qui aboutirait au dieu Képheus (père d'Andromède, l'épouse de Persée).

5) L'attribut Pontios, assigné à Poseidon, appelé formellement Pontoposeidon, ne désignait primitivement point «le marin, le maritime», mais doit avoir eu dans cette liaison un sens spécifiquement sacral-cultique. Il s'agit, ainsi conjecturons-nous, du même radical *pont* qui se retrouve dans le terme composé tyrrhéno-étrusque-romain *ponti-fex:* «grand-prêtre», terme préromain qui n'a évidemment rien à voir avec le latin *pons* «le pont» et *fex* (de «*facere*») «constructeur de ponts», mais représente évidemment une formation sémantiquement analogue à sacer-dos, ἱερεύς et semblables dénomminations. Plusieurs explications sont possibles: *A) pont-* serait pour **potn* et serait radicalement apparenté à gr. πότνια auguste, sainte, épith. des déesses Hèra, Artémis, Enyo etc.; ποτνιάς, pl. ποτνιάδες les Bacchantes, les Euménides. *B)* pour **potn*, **puþən*, dans le sens d'un appellatif divin: cf. Pythios, surnom d'Apollon, Pythion «temple d'Apollon» à Delphes; *Pythôn: a*) dragon tué par Apollon; *b*) prophète inspiré par Apollon; *Pythô:* ancien nom de Delphes, ou aussi du sanctuaire delphique d'Apollon pourrait, à notre avis dériver d'un radical *pudn* auquel était inhérente la signification de sacrum, sanctuarium, «le sanctuaire, le temple»; un radical *but* dont le sens est analogue, se présente d'ailleurs dans: *a*) le syriaque *bûd*, arm. but (pud) ministre de la religion, prêtre; *b*) dans l'indo-sanscrit *but* sanctuaire, idole (religion ou culte des Bouts en Inde). *C) ponti* serait pour *pəntu, pəndu et issu du même radical que le sanscrit *Pandu* (pl. pandavas) nom propre d'une peuplade ou d'une race sacerdotale, mythique. Ce thème serait synonyme de Brahma (scr. brahmā) «l'être divin, dieu suprême, prêtre de la divinité». — l'élément -fex, rad. fec-, fic- serait pour -vēc, vīc et identique au germanique *wîh, wîch* «saint, sacré» (die Weihe); le composé ponti-fex

signifierait donc le ministre sacré de la divinité (pandu), prêtre de Dieu, du Brahma.[1] Le collège des *Pontifices* ayant pour fondateur éminemment mythologique le roi mythique Numa Pompilius, nous osons supposer que le terme de Pompilius représente la forme altérée d'une ancienne dénomination de la divinité même ou des ministres de son culte: Pompilius serait une modification d'un prototype **pondəpid*, qui par assimilation aurait donné *ponnəpid, >*pompid >*pompil-; Pompilius représenterait donc une forme altérée, syncopisée du nom des Pontifes. L'assonnance de Pont- dans Pontifex avec l'appellatif égypto-copte de «Dieu»: *pə-nute*, *pə-nutr* ne paraît être qu'accidentelle, l'élément préfixe *pə* ne constituant que l'article défini, sans rapport avec le radical du mot.

D) Comme dernière hypothèse étymologique du terme Pontifex nous consignons — last, not least — encore celle-ci: Pompilius, le prétendu fondateur et instituteur du collège sacerdotal des Pontifices aurait porté comme nom véritable *pomnepit (epomənpit); d'un thème epomən. apomən, contenu encore dans: *a)* Epamin-ondas; *b)* Apâm-napad; thème qui paraît constituer le nom de la divinité celto-gauloise Epona (*epomna), laquelle, par la même abstraction populaire, comme dans le cas du Poseidon Hippios, a été arbitrairement interprétée comme étant la déesse hippique, chevaline. *Pontifex* serait par conséquent la résultante de la modification d'un terme original *pomnep'it, *pomnevic-, *ponnivec, lequel par abstraction savante-théologienne aurait été finalement modifié en pontifex. A comparer encore la Bona Dea dans le culte latino-romain; gr. Pandia. Pour l'élément -fex, -fec, -fic, cf. Pīcus (Πῖκος) ancien dieu des Latins, prophète de l'avenir; il figurait comme père du dieu-roi Faunus, celui-ci également un devin-prophète. En reconstruisant sur cette base une dyade divine Faun°-Pic-, nous aboutirons enfin à la source étymologique du terme sacral romain-étrurien Pontifex.

Comme résultat final de nos investigations nous proposerons la formulation suivante: *Pontifex*, terme pré-latino-étruscoïde dérive comme appellatif d'ordre sacral-liturgique ou nom appellatif théophore, d'un couple divin, connu en mythologie historique postérieure sous les appellations de *Faunus* et de *Picus*. Les membres compositeurs de cette dyade, Faunus-Picus sont entre eux en rapport de Père

---

[1] Autre hypothèse, moins probable: à supposer comme II[d] élément compositif un radical équivalent à l'arménien *diwt'* (diut') devin, prophète, magicien.

(Picus) à Fils (Faunus); tous les deux, ils étaient des génies oraculaires, et comme tels, présidaient-ils, chacun pour son domaine, à un culte spécial, fatidique, oraculaire: oracles de Faunus-Fatuus et de Pīcus, (représenté symboliquement par son oiseau homonyme, le pic ou pivert, oiseau qui donnait des oracles, perché sur la tête de la statue du dieu Pīcus). — Or, selon tous les indices, le nom de Faunus se dévoile comme non-authentique, mais substitué à une forme plus archaïque: *P'avn-, *P'ovn, P'aᵘmən, *Pōmən-; voire même à une forme secondaire, prolongée, du type de *Paund/ti (Poundi, Pomədi); c'est ce qui ressort de la Bona-Dea, la sœur ou épouse ou phase féminine de Faunus; le nom antique de Fauna ou Bona-Dea se restituera avec sûreté approximative, sous la forme conjecturale de *Pounti-* ou *Pountya-*; ce thème, visiblement apparenté au type précité Epona- (Pomn-, epomn-), se combine avec le thème pīk- de Pīcus, père ou parèdre du Dieu Faunus, dans la dyade **Pounti-Pīc* (P'omn-ti-P'īḫ); et de cette dyade aura été dérivé, comme appellation théophore, le terme sacral-cultuel du «*pontifex*» romain, ou plus exactement étrusque-tyrrhénique. Quant à l'étymon de l'élément *p'īc*, *p'ēḫ*, *p'ēχ*, l'on pourrait y voir: *a*) un aspect apocopique du radical da la *Sphinx:* le thème pré-héllénique *sp'ing-* doit avoir signifié oracle ou génie de prophétie, ministre ou organe d'oracle; *b*) ou une forme réduite, tronquée de: *auspex*, *auspicium; c*) ou même une réduction d'un ancien *tveχ, təvīχ.[1]

Tout cela n'est qu'accessoire. Le résultat final apparaît acquis et fondé incontestablement: de par son étymologie *Pontifex* se déduit, comme terme théophore liturgique, du nom d'une divinité composée *Pounti-p'ik-*, représentée historiquement par le couple prophétique-oraculaire *Faunus* et *Pīcus*, ou encore *Bona-Dea* et *Pīcus*, ce qui est plus exact. — Numa Pompilius, le fondateur du collège des Pontifices, reflète dans son second élément nominal, Pompilius, une vieille divinité essentiellement équivalente et étroitement apparentée à la dyade *Faunus-Picus*, à savoir: Faunus-Pilumnus.

---

[1] Le terme en question a joué un rôle éminent dans la religion romaine primitive: oracle de Picus; ponti-fex (-fic); Ficus Ruminalis; ce dernier reflète, comme symbole cultique, la même divinité dont l'appellation courante était Picus. Supposé que ce dernier nom soit altéré par assimilation postérieure au nom de l'oiseau Picus «le pic ou pivert» (allemand Specht), et que son-type primitif aurait été **tvic* ou *dvec, l'arménien divt' «magicien» pourrait servir d'étymon.

Pompilius remonte à un prototype **Pomn (poun, povn) pil-*. Pilumnus et Picumnus sont 2 frères-dieux, vénérés dans la Rome primitive comme génies de la vie civile agricole, du mariage et de la civilisation en général; par leur terminaison en *-umn* ils se révèlent appartenir au cercle linguistique étrusco-tyrrhénien et proto-arménien; *umn* forme en arménien des noms substantifs abstraits; en dérivés des noms simples Pilus, Picus, les termes Pilumnus et Picumnus sont des latinisations de **Pîl-umn*, **Pîc-umn*, qui originairement auront probablement signifié: «Oracle, sanctuaire prophétique»; en dérivé adjectivique: «prêtre ou génie d'oracle, prophète»; le nom du dieu Apollon, dans son type Ἀπέλλων, lat. *Apello* est essentiellement identique au dieu préromain Pilumnus.[1]

6) Omanès, divinité asianique, ostensiblement issu du domaine phrygo-alarodien, où l'ancien phonème «p-» dans *pomn-*, *poun-* (pavn) se mue régulièrement en aspirée «H»: Omanès, un éon démiurge du genre de l'Ohannès babylonien, remonte à **homan* <**homandi*, du même radical *pomn-*, *poun-*, duquel sont dérivés les noms théophores traîtés ci-dessus sous le n° 5.

7) Mâ Comana, la grande déesse Mâ, cappadoco-pontique, méconnue ou mal interprétée jusqu'à présent; c'est la grande divinité du Fatum, du sort et des Oracles, dont le nom incomplètement

[1] L'épithète de Maximus dans Pontifex M.; de même dans Jupiter Optimus Maximus et dans le terme sacral *Ara Maxima* doit avoir eu primitivement un sens mystique-ésotérique ou liturgique. Hypothèse: Maximus serait dans ces termes liturgiques le substitut latin d'un ancien *Mag-semo.* Cette supposition se fonde sur l'identité du Hercule préromain de l'Ara Maxima avec le dieu sabin *Semo-Sancus.* Ara maxima signifiait donc primitivement le sanctuaire du dieu Mag(Mac, maḫ)-Semo (Sancus). Hercule se classerait ainsi dans la catégorie des demi-dieux ou génies divins appelés Sēmones (Sĕmunes, Simunes). Le premier élément composant, Mag (Mac, Mah) serait apparenté au radical arien mag (mog) «Magie»; à moins qu'on ne préfère y voir un équivalent du nom de la divinité Mâ (Comana) ou de l'arm. *hmay* «Augure» (*humay, sumay). Maximus (Jupiter) pourrait même remonter à un prototype étr.-préitalique Măg-Suman, -semun (Maximinus); Maximus Jup. se confondrait ainsi avec le dieu Summanus (Submanus), qui se vénérait dans un temple du Circus *Maximus.* Jupiter Sum(m)anus est donc à considérer comme phase chtonique de Jup. Capitolinus; il est identique au Numen de l'Ara Maxima, à Hercules *Magnus Custos* (Magusanus) *in circo Flaminio* (cf. Wissowa *Relig. u. Kult.* 224) *Maximus* dans «Pontifex M.», «Jup. M.», «Ara Maxima» serait donc la forme obsolète, latinisée, d'un ancien terme théophore, reflétant une divinité primitive du type *Mag-semo *Maḫ-semun. -suman*, apparentée à Semo-Sancus (Fidius Jup. ou Vejovis); ce dernier s'identifie au Dieu Melkart-Héracle des Phéniciens, resp. au dieu égyptien Horus-Ra; Semo-Sancus se reflète par son nom dans le Samson ou Simson biblique; cf. le héros préarménien David de Sassun ou Sanassun.

transcrit par les Orientaux hélléniques, est identique avec le terme arménien _hmay_, _həmâ_ (employé ordinairement dans le pluriel _hmay-k'_) Ominatio, omen, augurium, vaticinium, hariolatio; oraculum; _hmay_ ou hmā est issu selon les lois phonétiques, d'un prototype _*pumay_ < _*pumati_ ou _*pumandi_, alternant avec _*sumay_, _sumandi_. Il s'agit d'un thème préarménien, alarodo-asianique, qui réapparaît, sous aspect réduit, mutilé encore dans les cas suivants:

_A)_ _Mên_ (Phrygios, Askaênos, Askanios), Apocope d'un original _həmên_ *humên; _*homên_.

_B)_ _Manuk_, génie du panthéon préarménien (par la théologie chrétienne-arménienne généralement rapporté à l'enfant Jésu, par suite de la coïncidence du nom théophore payen avec l'appellatif arm. _manuk_ «garçon, puer»); forme primitive: _*human-_ *puman- ou _*suman_.

_C)_ _Hymên_, _Hymenaios_, Dieu tyrrhéno-pélasge du mariage, primitivement génie du sort, des bons augures, dont les fiancés ou jeunes époux imploraient les oracles, pour leur avenir et une vie heureuse; terme original: _*pumên_ ou _*sumên_.

_D)_ _Umâ-Durga_ déesse indienne, de la couche ethnique préarienne, ibéro-asianique ou suméro-chaldaïque; Umà pour *pumâ ou _*sumâ_.

II.

Considérations générales sur les divinités ibéro-caucasiques, alarodo-arméniennes et le panthéon hittite-asianique en rapport avec la mythologie méditerranéenne.

1) D'après ce qui se trouve exposé ci-dessus, la plupart des divinités arméno-alarodiques-urartéennes et ibéro-carthvéliennes se retrouvent de nouveau représentées, sous forme plus ou moins modifiée dans l'ancienne religion de l'Asie Mineure, et cette dernière montre des affinités avec le cercle cultuel de l'Egée pélasge-minoïenne. Ainsi le génie anatolien Olên se continue en Egée sous forme du dieu Linos; sur ses équivalents proto-arméniens et même ibéro-hispaniques (Lelo, Lelhunnus, Ilhunus) nous renvoyons à _Grundst._ § 100—104. Ainsi le culte des Courètes, ministres de Rhéa Cybèle est à la fois asianique et créto-égéen; ainsi le dieu asianique Dolichenos (Zeus) est apparenté de par son étymon aux Telchines, et de par son essence à Felchan, Velchanos pélasgique = Vulcanus, d'un

original *Tvelhan, auquel correspond le Tubalcaïn biblique. La déesse anatol-hittite Hippa, dérivée d'un original **sęqva*, **suqva*, **usqva*, correspond à l'alarodique Oskia ainsi qu'au Poséidon Osogoa, Osogôs des Cares-Lélèges; c'est, sous aspect héllénisé, Poséidon Hippios. Cf. *Grundst.* § 96 sq. — Asian. pel. Sarpedon-Serapis et Andromeda: alarod. Sandaramet, Sandarapet(akan). — Asian. Mâ (Comana), Magna Mêtêr (Cybèle): ég. pélasg. Déméter; cf. chald. chald. sumér. Thiamat et Thammuz. Mâ, déesse cappadocienne, paraît être la réduction de Umâ (Umâ-Durga, épouse de Çiva), divinité du Sort, de la Destinée céleste; = armén. *hǝmay* **humay*, dial. *hǝma* «oracle» (Omen, augurium, vaticinium, hariolatio). Ramené à sa forme sigmatique **sumay*, ce terme théophore serait peut-être radicalement apparenté à l'arien Sôma (ir. Homa, Haoma)? — Hittite Sutekh (Sutech), ibér. Sutugius, Astus; armén. *astuac* «dieu et idole, démon»; cf. pélasge *Styx* génie infernal; Astyochos; Astyages-Aždahak en tant que démon ou génie-dragon de l'Enfer. — Hittite asian. Telepinuš ou Telebinuš: = N. théophore pélasge Telephos, Telephontes; Telephanes; dieu pélasge Delphinios Apollon; dieu hyperboréen, dont le nom rappelle cette origine traditionnelle; car son étymon est indiqué par suomi-finn. *talvi*, čerem. *tele*, vogul. *teli*, magy. *tel* «hiver». Sa parèdre conjointe est Delphinia Artemis. Delphes et l'attribut Delphinios signifient donc l'Apollon sous sa phase hivernale-nordique; son antipode, Kissios Apollon (ὁ Κισσεύς) représentant du solstice du printemps, du soleil estival, s'explique analoguement par le finnois *kesä* «été»; cf. hébr. *qīz*, ibér.-carthv. *iazi*, lesg. *jaz*, čerk. *gažbe*, turk. *jaz* printemps, été; cf. Dyonisos kissophoros. — Hittite asian. *Tarku*, *Tarkun*: arm. arch. *Torkh*, tyrrh. étr. Tarquinius; cf. arm. *erkin* «ciel» d'un orig. **terqin*. — Hitt. *Labarna* et *Tlabarna*, asian. kar. leleg. *Labrandenos*, kret. Labyrinthos. — Passons outre à l'analyse des noms théophores hittites, resp. hatti-préhittites, usités comme noms royaux. Pour ce qui est d'abord de Šubbiluliùma ou Šup'iluliuma (Šuppiluliuma-š), il serait tentant d'y voir un composé de *Šup'il* et *uliuma*, ce qui, en admettant le sens probable de: «l'Astre du Monde» s'expliquerait par le grus.-ibère *sop'eli* «monde, globe terrestre», combiné avec un terme dérivé du grus. *elva*, *eluwa* «l'éclair», «la foudre», *elvebä*, *eluareba* «éclat, splendeur, majesté»; *eluana* «vers luisant»; cf. armén. *ulp'*, *ulb* et *ulbr* l'éther, l'empyrée; en outre, comme équivalent du second composant: alb. škip. *lume* «le monde, la fortune», «béatitude»; ruz-ulim

«Univers, Cosmos»; cf. *Olympos*, dans le sens mythique de «ciel», «séjour des Dieux»; cf. bibl. *Elohim* pour **eluhme;* cf. ibér. hisp. Ilunnus. L'assonance de Sup'il, Subbil avec pélasg. *Sibylla*, *Sipylos*, Mater Sipylene n'est peut-être que fortuite.[1] — Relevons ensuite comme noms théophores, usités pour titres royaux chez les Hittites ou Hatti, le couple *Mur-šili* (3ème roi) et *Chattušili* (-usil) 5ème roi, qui ont en commun l'élément *-šil*, *ušil*, rappelant l'étrusque *usil* «soleil» (cf. gr. σέλας «éclat, splendeur»). Muršil-, qui trahit une parenté éloignée avec le carthvélo-mingrélien *murichi* «étoile» (grus. varskwlavi), apparaît encore en alarodien aussi bien qu'en Egéo-Pelasgique: d'abord sous forme modifiée de M u š e l (d'un ancien *Mur-šel), général fameux de l'ancien royaume d'Arménie (Mos. Chor. 227); puis en Egée sous la forme de Myrsilos.[2] — Quant à C h a t t u š i l i, sa forme suggère une accointance au moins éloignée et indirecte avec le nordique Yggdrassil de l'Edda, d'une part, tandis que d'un autre côté il se révèle comme formation parallèle à *Mitraš-šil*, divinité mitannique-cappadocienne, et Arŭnaš-šil, Uruvanaš-šil; à comparer aussi le couple biblique Ada et Silla (Zilla, Sella), femmes de Lamech[3]; Ada, probablement une apocope de Hadad; donc à en reconstruire une dyade **Ḫadad-usilla*[4]. — Hadad, divinité syro-héthéenne (cf. Attys, Attis) est d'ailleurs combiné avec Rimmon (Zachar. XII, 11). Cf. *Athar-'Ati* = Atargatis (Derketo). — M u t a l l u, 4ème roi hittite: cf. Motylos; ital. Metellus, Mutunus etc.[5] — T e s c h u b dieu de l'orage chez les Charri-Hethites, et sa conjointe C h e p a ou Chipa correspondent au couple *Theseus* (thème Thesev-) et *Hippolytos* des Pélasges.[6]

---

[1] A *Subbiluliuma* (circa 1400 av. J.-Chr.) correspond en transcription égypto-hiéroglyphique du même nom royal la forme *Sapa-lul*. C'est pourquoi, en supposant que Subbil ou Suppil est un dérivé prolongé d'un thème simple Suph ou Subb (Supp-), il sera permis d'étendre le clan étymique du 1er élément de ce nom théophore au clan lesgo-caucasien signifiant «ciel», qui se présente ainsi: nord-lesg. *tsuppe*, *tsuppi* «ciel»; dargua *džuvne*, *džuvri*, *cirbe*, lak. *savča*, avar. *zob*., kür. *çav*, *ćiav*, *cev*, agul. tabass. *zov*, *zavar*, *dzavar*, *tsabar*, sud-lesg. *zav*, *zov*, «ciel».

[2] Pour Myrsilos, à comparer aussi: A u t e u r, *Grundst.* p. 171.

[3] Genèse c. IV 18—22.

[4] Ou bien encore: Adar-zilla, Adra-zilla. Cf. *Grundst.* p. 219.

[5] Cf. nord-lesghien *mithli* «soleil»; dieu Mithra, comme génie solaire.

[6] A citer encore les correspondances: hitt. *Kulšěš* ou *Kulaššěš* génies infernaux, équivalant à l'étrusque *Culśanś* et *Culśu* «génies de l'enfer»; étr. dieu lunaire Armaš: pelasg. Hermes, alarod. Armais, Harmay «génie-cabire».

Le couple divin *Onnês-Tottês*, qui nous est transmis et certifié comme phrygo-asianique (Nicol. Damasc. frg. 54), et qui se rencontre encore en Syrie Assyrie (Diodor. II, 5; Nic. Damasc. fr. 7), ainsi qu'en Egypte (Onnos, fondateur de la 5ème dynastie; Totês ou Thôt = Hermês), est identique au Logos chaldaïque Oan-Oannês, combiné avec Idôtos, Idotion: Anidotos, Annedotos, Anidostos, Anidotion. — Cf. Ionton, génie oraculaire syro mésopotamien et asianique Sandon, ibère-aquit. Nethon, ibère-tartess. Arganthonios. — Dans notre ouvrage *Grundst.* p. 216 sq. se trouve traité en détail le problème de la «Grotte de Makphéla», sanctuaire consacré cultuellement comme «sépulcre des Patriarches». Il s'agit originairement d'un sanctuaire du culte pré-cananéen hittitique, voué aux divinités des Cabires. La «campagne Makphéla» (Genes. 23, 7—9 sq.; 49, 29—32) a été judicieusement déjà comparée, comme terme parallèle, au Mag-meld ou Mag-mell, sorte de Champs Élysées de la mythologie ancienne irlandaise, relique des croyances des Liguro-Ibères de ces parages atlantiques.[1] Cependant c'est plutôt en Phrygie, en Asie pontique-cappadocienne, dans le pays asianique des Ḥati ou Proto-Héthites que se révèlent les points de départ de ce culte. Ma-Kphela signifie la grotte sacrale du culte de la déesse Mâ Cybèle. Cf. karthvél.-ibère *khuvil*, var. *khvabi*, ainsi que son synonyme géorgien *mghwime* (mγvime), «grotte, caverne», ce qui coïncide pareillement avec Kybélé et Kybébé, le nom de la divinité de ce culte, intimement liée à la déesse Mâ de Comana en Cappadoce. Dans le sus-dit ouvrage (p. 217 sq.) on a démontré l'étroite relation du culte alarodo-préarménien du sanctuaire d'Armavir, et de celui de l'oracle de Mamrê (Mambrê), avec Makphéla. Il s'agit de trois stations, marquant la propagation de la religion cabirienne-asianique, c.-à-d. celle de la divinité Mâ-Kybélé, de l'Asie Mineure phrygo-héthéenne jusqu'en Grande-Arménie, et de là jusqu'en Palestine Syrie pré-judaïque; culte essentiellement hati-héthéen, voué à une grande divinité du nom de **Mâqvela* ou *Mâ-Kybélé*, en forme archaïque Harmâqvela et (variante) Harmaqvera, -qvîra; phase primitive de la religion des Cabires; *Harmaqvera* symbolise Hermês le Cabire; Harmaqvera est à la fois l'original du nom cultique d'Armavir. Pour l'exposé détaillé de cette théorie nous renvoyons à l'ouvrage précité, *Grundst.* p. 214—219.

---

[1] Martin Gemoll, *Israeliten* u. *Hyksos*, Kap. III. Macpela u. das Millo, p. 176 sq.

2) Un précieux répertoire en vue de la reconstitution de la religion, du culte et de la mythologie des peuplades hittites-asianiques et notamment des Cappadociens s'offre à nous dans le fonds des croyances et mythes du peuple des Ossètes ou Irôn du Caucase. Cette nation mixte, composée d'un élément scytho-caucasique amalgamé avec un composant arien-iranien, reflète encore partiellement la mythologie, les us et coutumes de sa période pré-arienne; et comme il paraît établi ethnologiquement que les rejetons et prolongements extrêmes de cette nation se sont étendus primitivement jusqu'en Cappadoce et Pont asianique, en Cappadoce surtout, dont le nom arménien de Gamir ou Kamir reflète celui de la Chersonèse Cimmérique, il n'est pas douteux, qu'un fonds de religion et civilisation alano-ossétique doit avoir laissé son résidu en Cappadoce et régions héthéo-asianiques. Nous nous bornons à relever sous ce rapport seulement quelques phénomènes des plus saillants.

Chämits (Chamits), génie ossétique; cf. Camésês, Camasenê en Italie antique; d'où sont à dériver les Amazones pontiques, en tant que prêtresses d'une déesse *Camese, *Camasyne, appartenant au cercle cultuel de la déesse Ephesia. Cf. N. pr. théophore Tšamič, Tšamčean en Arménie; Tzimiscès en Cappadoce. Comme étymon nous proposons le basque *chimista*, foudre, éclair.

Batraz ou Batyradz, le plus puissant des nartes célestes, semblable au géant crétois Talōs; il figure comme fils de Chämits, et est représenté en géant d'airain, rendu invulnérable, tel le Sigfrid ou Sigurd germanique, par le forgeron céleste Kurdalägon. Corrélat mythique alarodo-arménien: Phaitherak ou Phathérak; démon magique.[1] Batyradz-Chamitz a pour corrélat ibéro-hispanique chez les Basques Phetiri-Santz, espèce de démon typhonique, réduction d'un original *phayteryḫ-šamtšin*. Cf. le héros David Sassunatzi de l'épopée arménienne. En aquitain-ibère le génie Batruz correspond à l'osset. Batraz, et l'ossète Alaurdi se rencontre en aquit.-ibère sous forme de Alardos.

Kurdalägon, forgeron des Dieux, le Vulcain-Hépheste des Ossètes; de par sa genèse ce génie se présente comme composé de: 1) *Cur-*, radical des Courètes, génies du feu et du fer; 2) *dalagon*, équivalent de Telchin, Tvelḫan-Velchan, Vūlkan = Tubalkain le héros-ancêtre des forgerons (tradition bibl.) = Daluka-Darogun

---

[1] L Alishan, *Hin Havat* 387.

= hispan.-ibér. Dalakon.[1] Comme rejeton éloigné du même clan mythique l'on citera encore le nom théophore Kodorlaomer (var. Kedorlagomer, *Chodorlahomor*), Genes. XIV, 1 sq.[2]

Osset. *Aminon* juge infernal: cf. alarod. Menuas, anatol.-élam. Memnon, égéo-pélasge Minos, et Agamemnon (Agam et Memnon).

Osset. *Barastür*, *Barastär* «le Seigneur de l'Enfer»: métamorphose iranoïde-persane de Biurasp (Aždahak), pour *Biur(sav)-Astuγ*[3] ou *-Astuaγ*, qui apparaît comme forme archaïque de l'arménien Biurasp-Aždahak.[4]

Osset. *Waszcho* (circassien Wašcho) génie solaire, espèce de divinité mithriaque: = proto-chati *Wašhav* «Dieu», = arm. *Oskia*, Voskia, kar. Osogôa. — Osset. *vats*, *vac* «génie, saint, être divin»: cf. finn.-ugr. *vatz*, *paz* «Dieu, ciel».

Osset. *Safa* nous apparaît non seulement comme forgeron suprême du panthéon ossète, mais surtout encore dans le rôle de dieu de l'âtre, du foyer domestique; il est le saint populaire par excellence, vénéré par les Ossètes comme génie tutélaire et patron

---

[1] Hübner, Iber. hisp. Inschr. LXI 26—32. Cf. auteur *Grundst.* p. 235—237.

[2] Cf. Kymr. bret. gurelaoun «étoile du matin»; N. pr. étr. Coriolanus. Cf. bask. hortz-adar «arc-en-ciel» *khortz-alarg.

[3] Assimilation au persan *parast*, *parastâr* «adorateur, idolâtre». Par contre l'assonnance de l'ossète Barastär avec le grec πρηστήρ est fortuite.

[4] Biurasp, iran. Bêvarasb (Baevaraspa), est une arianisation d'un original préarien, ibéro-caucasien, du type *Biursav, ou Piurasv (Piursiv, Persiv), correspondant au pélasge Perseus; ce dernier, caractérisé comme héros chtonique-démonien, ou ange de la mort, ou génie des âmes trépassées, déjà suffisamment de par sa copulation avec Andromède-Andromeda, laquelle suppose un nom primitif Sandromeda = Sandaramet, la divinité Pluton-Hadès ou Déméter des Arméniens — se rattache intimement à Persephone, femme d'Hadès. —

Persée (Perseus), métamorphosé chez les Iraniens en Biurasp, c.-à-d. le «héros à la myriade de chevaux», réapparaît d'ailleurs sous figure de Parsiyâvuš dans l'épopée persane: «*nomen sideris, quod* XXIX *stellas complectitur et figuram viri exhibet uno pede stantis et manu sinistra caput daemonis tenentis*». Vull. lex. s. v. I, 344. — Quant à Astuγ ou Astuaγ (Astuoγ), cet élément répond à Aždahak dans la dyade Biurasp-Aždahak. Nous supposons donc que Barastür (-tär) ou Barastur, le Pluton-Hadès des Ossètes représente la forme métamorphosée dans le sens arien-perse d'un original du type *Biur(sav)-Astuγ*, réduit par syncope d'abord à *Biur-Astuγ*, lequel fut modifié ensuite à **Byrastur*, auquel finalement se substitua un Barastür. L'élément final *Astuγ* (Astuaγ), de notre nom ci-dessus reconstitué n'est qu'une variation de la divinité asiano-hattite *Sutekh*, resp. du pélasge-égéen *Styx*, fl. des enfers. — Ainsi notre forme *Biur(sav)-Astuγ*, reconstituée sur la base de la divinité ossète, resp. de son correlat arméno-iranien (Biurasp-Aždahak), représente l'original préarien, ibéro-caucasien, de Perseus-Astyochos, resp. de Persephonê; la variante Persephatta à côté de Persephassa paraît être le substitut d'un archaïque *Persevastua, remontant à un type plus primitif encore: **Persev-astuha*.

de la famille, dont il protège le feu sacré du foyer, sanctuaire principal de toute maison ossétique, la santé et prospérité; pareil à Agni ou Mithra, le dieu Safa sanctionne l'inviolabilité des serments, qui se jurent «de par l'or pur de Safa»; et semblable à Hépheste et à Hyménée, il fonctionne à la fois comme dieu du glaive et des armes et en génie du mariage, en patron divin qui préside à la cérémonie nuptiale.[1]

Safa est d'origine préarienne; son nom se décèle comme apocope de *Safa-iset*, c'est à dire le génie divin ou Ized (iran. yazat, yazatan «divinité») Safa. Dans cette forme primitive ainsi reconstituée Safa, i. e. Saphaiset équivaut au pélasge Hēphaistos, issu d'un radical *Sēphaist, dor.-pélasg. *Saphaist-, le forgeron des dieux de l'Olympe égéen, dieu du feu et de l'âtre. Son corrélat phrygo-asianique s'appelle Sabazios ou Sebadios, identique essentiellement au dieu préarien-indien Çivas, qui figure en première ligne comme dieu du feu céleste. Or, en poursuivant plus loin ce même cercle d'investigation, nous découvrirons comme phase féminine de cette même divinité du feu sacré et âtre domestique: *a*) d'abord la déesse Ephesia (Diana-Artemis), dont le nom grécisé par altération remonte certes à un original *Hephestia, *Hephaistia ou *Hevaista, prototype duquel dérive probablement l'appellation tronquée de l'Ève biblique: Hava, apocope ou forme simple, radicale, d'un composé Hava-išta, interprété «Heva-virago» (féminin de *îš* «homme») d'après Genèse II, 23; *b*) puis en mythologie classique les déesses Hestia *svestia des Grecs; et la Vesta romaine, dérivée d'une pré-italique *Hevesta (Havesta, *Savesta). A comparer comme parèdre masculin le héros mythique Habis de l'Ibérie bétique-turdétane.

Ainsi se révèle un clan de divinités du feu sacré ou de l'âtre domestique, s'étendant du Caucase ossétique jusqu'en Inde d'un côté, de l'autre côté jusqu'en Hespérie, en Egypte (Hépheste égyptien) et en Egée, en lignée masculine aussi bien que féminine, clan dont le centre et foyer d'origine s'est manifesté être situé en Asie Antérieure alarodienne-héthéenne ou protophryge-alarodienne.

Osset. *Donbettür*, *Donbettär*, *Donbüttür*, le Neptune ou patron des pêcheurs, vulgairement interprété: Don-Büttür, comme s'il s'agissait,

---

[1] Cf. Stackelberg, Ossetische Götterwelt (*Baltische Monatschrift* Bd. 38, H. 8, p. 670 ff.).

de St Pierre, patron des cours d'eau (ossète don «rivière»), remonte à un original *Tanbęţęr, avec lequel se compare l'ibère-hisp. nom théophore Tannepaeseris (Hübner, Corp. inscr. vol. II, N° 5840); cf. ibid. les noms parallèles: Tannegiscerris, Tancinus, Tannegaldunis; aquit.-ibér. *Sanpa(n)tzar* «carnaval»; Etym. Dan-, Tan (= Zên, Zeus) et Bassareüs (Dionys.). — A voir l'exposé détaillé à ce sujet dans notre *Grundst.* §§ 47—49.

Osset. *vats*, *vaχ* (vas) «Génie, Saint»: comme épithète préfixé à des noms théophores ou dieux, par exemple: Was-Kergi, Was-türdji «St George». Remarquable est sous ce rapport notamment, en sa fonction de dieu du tonnerre et de l'orage, Wats-illa ou Wats-jelia, honoré du peuple ossète par des sacrifices. Sous sa forme héllénisée Basilios le même génie fut célèbre et populaire dès l'antiquité déjà dans l'Asie ponto-cappadocienne, chez les Arméniens travesti en Barseł (Barseγ). De la présence de ce génie national des Ossètes il faudra induire, que les ancêtres du même peuple, doivent avoir été sédentaires en Cappadoce et Pont-asianique dès les premières lueurs de l'histoire. *Wats-illa* n'est d'ailleurs que le substitut christianisé, assimilé au prophète biblique Elie, d'une ancienne divinité Vats (Batz, Phaz) -Eluva, dont le nom se fonde sur l'appellatif carthvélo-ibérique de la foudre céleste, de l'éclair: géorg.-grus. *elua*, *elwa* (elęva) «fulmen, fulgur».

3) Symbolisme de la Croix en Ossétie et en Transcaucasie. — Le terme géorgien pour «Croix» ǰvari (dżwari, dżüari) se retrouve en Ossétie sous forme de Dzuar (plur. Dzuartä). Or ce même terme a évolué dans les deux pays et nations, en Ossétie aussi bien qu'en Géorgie montagneuse (tribus des Chevsures, Pchaves, Thouches) dans le sens métaphorique de: *a*) sanctuaire, église, chapelle; *b*) génie divin, patron, céleste, ange tutélaire, Saint; en cette dernière fonction le Dzuar des Ossètes (Dżvari des montagnards géorgiens) est quasi synonyme de *Vats* ou *Vatz* «génie glorieux, Auréole de Saint»; c'est le Qareno de la religion iranienne. Notre terme en question, lequel paraît suspect de ne pas être proprement originaire dans le vocabulaire national-carthvélien, apparaît singulièrement être congruent avec le clan des langues sud-lesghiennes, qui présentent pour le concept de l'Étoile les mots suivants: en dargua-lesg. *zuri* (kaik.), en akuša-darg. *dzuari*, en churkil. *ur'i*, en cachur. *ḫare* «étoile». —

La même relation symbolique entre les notions de la croix et de l'étoile se manifeste d'ailleurs aussi chez les Arméniens: en

arménien «Croix» est exprimé par le terme *ḫač* (Chat'š); et son homonyme *Khaj* ou *Khadẓ* (*Khač* en dial.) signifie «Génie lumineux»; or ce dernier n'est point proprement haïcano-indoeuropéen, mais un terme préarménien-alarodien, dont la parentèle étymologique se manifeste par le sud-lesghien *gadẓ*, *ġaadz* (dżek, buduch), *ḫač* (tabass.), ḫad, ḫade, ghed (agul. rutul., kür.) qui tous signifient «étoile»; cf. circass. *ẓuago*, *cašḫo*, et abchas. *a-jatcv*, *a-stc'va* «étoile».

En poursuivant ce même ordre d'idées nous aboutirons à constater que pareillement pour le terme ossète *vats*, ci-devant présenté en fonction d'épithète dénotant le concept de la sainteté, de l'idée du Génie, il faudra supposer comme notion primitive un radical signifiant «lueur, lumière, splendeur, rayon ou auréole glorieuse». En effet, l'ossète *vats* équivaut, il est vrai, au mordvine-ouralien *paz* «Dieu, ciel»; mais il est plus que probable qu'il s'agit ici du dieu lunaire, de la lune; c'est pourquoi l'on proposera comme étymon le plus proche de l'ossète *vats* le clan lesghien suivant, signifiant «la Lune»: darg.-lesg. *vadz*, *vadc*, *batc*, sud-lesg. *vaatc*, *vâz*, *vadzu*, *bats*, *vaz*, *vardz* «lune», circass. *maze*, *maza*, abch. *a-mza* «la lune».

4) Conformément à sa situation géographique, intermédiaire entre la Lydie et la Grande Arménie, la nation *Hatti-Héthite* montre dans son panthéon et sa mythologie, ainsi que l'a déjà fait remarquer Fr. Hrozny[1], un certain syncrétisme religieux, dans lequel, à notre avis, l'élément arménien a joué notamment un rôle prépondérant. Choisissons entre la série des noms royaux hittites, du type théophore, entre autres, par exemple celui du roi Aštuvatumaya(š), souverain de l'Etat héthite-syrien de Karchemish: c'est une formation nettement arménoïde, un nom composé, dans lequel tout arménologue reconnaîtra de prime abord l'élément haycanien *astuats* (astuvats, astęvats) «dieu», uni copulativement au terme *hęmay* «oracle, magie, augure prophétique»; le nom théophore en question sera donc à analyser par l'arménien archaïque sur base de *Aštuvatumaya*, auquel répond un arménien historique composé *astuats-hęmay*, -**humay* «oracle de Dieu» (Dei omen).

Un autre roi de la même ville syro-chittite, Katuva- ou Katuva-š, représente l'élément de syncrétisme provenant du fonds lydien-asianique. En effet ce nom se décèle comme identique au thème radical du terme lydien *katoval-ik* «roi, souverain, seigneur,

---

[1] Hrozny, Ältere Geschichte Vorderas., I A., p. 130; II A, p. 160, 171 sq.

dieu», apparenté au tamul-dravid. *kadavul* «Dieu, être divin, Seigneur».[1] Ainsi encore le nom royal hittite Tuvata-š rapelle les formations lydiennes Sadyattes, Alyattes. Quant au célèbre nom royal de Šup-pil-uliuma il est lydo-asianique dans le sens le plus large du mot, voire même ibéro-asianique ou proto-phrygien-lydien, ainsi que nous l'avons déjà établi autre-part.

5) *Les principaux Dieux, Mythes et Cultes des Ḫatti (IIIe millénaire av. J.-C.) ou Proto-Hittites, des Hittites moyens (IIe millénaire av. J.-C.), des Néo-Hittites de la Syrie-Cilicie (vers 1200 jusqu'au 8e siècle av. J.-C.) et des Hourrites de la Mésopotamie septentr. et du Mitanni.*

Il nous reste, en guise de complément, à reproduire ici, en résumé succinct, l'excellent et judicieux précis, intitulé: **Les Religions des Hittites et des Hourrites**, par René **Dussaud** (Membre de l'Institut) que ce savant orientaliste a publié en 1945, ensemble avec un traîté sur la Religion des Phéniciens et des Syriens, comme Deuxième Partie de «MANA», *Introduction à l'histoire des Religions, Les anciennes religions orientales*, Tome II.

A) Principales Divinités.

La grande déesse Soleil d'Arinna. — Elle s'appelle en proto-hittite ou hatti Wurusemu; dans un texte d'Ugarit (Ras Shamra) son nom est Soleil d'Arinna (špš 'arn). Identifiée par les Hourrites à leur grande déesse Hebat (ḫebat) elle en emprunte parfois le nom. Produit d'un syncrétisme, cette divinité possède comme symbole aussi bien la lionne ou panthère que la colombe; elle occupe le premier rang dans le panthéon asianique-hittite, sans pourtant se confondre avec le dieu Soleil du ciel, de l'astre du jour.

Dieux de l'orage, sous diverses formes et phases; leur attribut général est le taureau. Divers types: *a)* type du début du IIème millénaire, tenant le foudre et le lituus, debout sur le taureau, assisté d'un second dieu de l'orage, porteur de la lance; *b)* type de l'époque hittite moyenne: dieu de l'orage accompagné des deux taureaux Sheri et Ḫurri; espèce de Mars-Arès, époux de la déesse

[1] Ce clan théophore du type Katuva ne doit, nonobstant son assonance, point se confondre avec le persan-hindi Kōtvāl «préfet de citadelle, châtelain» (præfectus urbis); dérivé de l'indostan. *kōt* «arx», composé avec *wāl*, *bāl*, skr. *pâla* «gardien».

d'Arinna, protecteur du roi en guerre; *c*) type du dieu de l'orage de Nerik; *d*) type du relief de Malatya: barbu, avec coiffe conique d'où pend une mèche bouclée, costumé en guerrier; *e*) type archaïque du dieu transporté dans son char attelé des 2 taureaux Sheri et Hourri, et assistant à un sacrifice; *f*) type caractérisé par lance et masse d'armes (Teshub); *g*) type accompagné d'une déesse ailée (Soleil d'Arinna); *h*) sous-types accompagnés de déesses armées, prototypes des Amazones; *i*) type hourrite: dieu de l'orage figuré avec des ailes et chevauchant debout sur un lion ailé. «Rattaché à la déesse hourrite Shaushka, on l'appelle le *dieu de l'orage de l'invocation*». — Vingt-et-un «dieux de l'orage» sont mentionnés dans le traîté de Subbiluliuma avec Huqqana.

Le dieu fils. — C'est le dieu Soleil, représenté imberbe et armé, sur le lion comme emblême; il est considéré comme le «fils de la Déesse Soleil» et du dieu de l'orage. Ce dieu-soleil-fils apparaît en 3 phases: 1) Soleil du ciel, le grand luminaire; 2) Soleil de l'eau ou de la mer, avec un poisson sur la tête; 3ème phase: Soleil de la terre (soleil couchant, soleil sub-horizontal?). Divinité royale, munie du disque ailé des Pharaons égyptiens. Invocation royale hittite: «Soleil du ciel, mon Seigneur, pasteur de l'humanité». Fonction de justicier et conjurateur, pareil au dieu Mithra.

Le dieu au cerf. Armé de l'arc en bandoulière, debout sur un cerf tenu en laisse. «Parfois dans la main gauche il saisit un aigle et un lièvre; parfois il tient un faisceau constitué par trois tiges». — Dieu des chasseurs, maître des animaux sauvages, combiné avec les divinités au taureau et au lion (panthère), avec le génie de l'orage et son fils, le dieu à la lance.

Déesses et dieux divers. Telepinu (Télép'inou). — Déesse des chevaux Shaushka des Hourrites; ayant à sa suite les déesses (hittites) Kamrushepa et Ashkashepa, deux variations de la génie hitt. Hepa (Hippa); en plus la déesse hourrite Maliya et la déesse Pirwa: voilà le prototype de la *Potnia Hippôn* postérieure. — Kumarbi figure comme «père des dieux». — Les Louvites avaient un dieu de la tempête: Santas. Cf. phryg. Desandas, géorg. Zadén; cf. le génie Datta et en Cilicie Tarḫun. — Du nombre de divinités assyro-babyloniennes empruntées par les Hittites citons le dieu Zababa.

L'invasion arienne-indoeuropéenne chez les Hourrites laisse subsister les dieux indigènes; ainsi pour Tešub, dieu de l'orage et sa

parèdre, la déesse Ḫebat.[1] Cependant à la couche culturelle indigène se superposent dans le royaume de Mitanni les dieux ariens Mitra, Varuna, Indra et les Nasatya ou Dioscures. Un éclectisme théologique se manifeste dans un document hourrite d'Ugarit, dans lequel sont cités: Ḫaman, dieu de l'orage (= Teshub); 'Anat, déesse phénico-palestinienne, équivalente de Ḫebat; puis Shimigi, Nubadig, Pishaishapḫi, Ishḫara et Allani.

Survivances et transformation des anciens cultes. — «L'examen «de la documentation monumentale montre qu'en dépit des invasions «et des fortes influences accadiennes (assyro-babylon.) et hourrites, «les cultes de l'Asie Mineure conservent une fixité remarquable du-«rant près de trois millénaires... On est donc en droit de parler de «cultes h i t t i t e s pour la longue période qu'on décompose en pro-«tohittite (= hatti), hittite et néo-hittite». — Les grands cultes anatoliens de l'époque gréco-romaine apparaissent comme l'aboutissement des anciens cultes hittites; c'est ce qu'on déduira de la permanence des symboles et de la place prééminente occupée par Kubaba-Cybèle, munie de l'emblême du lion. Kubaba mentionnée déjà sur un cylindre gravé en cunéiformes, de Ras-Shamra (Ugarit) datant environ du XIVème s. av. J.-Chr. Continuité de la tradition concernant cette déesse, identifiée à Anahita perse, gr. Anaïtis, mais conservant, même sous l'appellation égéenne d'Artemis (à Sardes) en Anatolie son caractère ancien de *Potnia thêrôn* et son type originaire hittite-hatti de divinité locale, parée d'ailes. — La grande déesse d'Arinna, reconnue jadis dans toute l'Asia Minor hittite, se retrouve dans la Cybèle de Pessinonte; le rang de prince accordé aux grands-prêtres de ce sanctuaire apparaît comme survivance de l'ancien culte. — Evolution semblable du grand dieu de l'orage à celle de Hadad en Syrie, dans le sens de génie protecteur des récoltes, de la vigne. Survivance du dieu de l'orage hittito-ḫourrite dans Jupiter

---

[1] Dans le panthéon ḫourrite un certain syncrétisme d'entités divines se fait remarquer, en ce sens que telle ou telle divinité indigène-ḫourrite entre en conjonction avec une allogène. Ainsi p. ex.: pour A d a d, dieu de l'orage, d'origine mésopotamienne; son épouse Shala (šala) est la déesse ḫurrite Shalash ou Shalush, incorporée au panthéon babylonien, comme parèdre d'Adad, sous la dynastie amorrhéenne. Le couple Adad-Shala figure comme divinité accadienne. La même S h a l a figure également comme épouse parèdre du dieu D a g a n, «d'origine amorrhéenne» (?), dont le culte est attesté déjà très tôt en Mésopotamie moyenne, en Assyrie, Sumer et Accad et en Palestine: philist. dieu Dagon. Cf. E. D h o r m e, Rel. bab.-assyr. (Mana II, p. 165 et 173).

Dolichenus, le génie à la double hache, monté sur le taureau. Influence continue hittito-hourrite, de la Syrie-Cilicie jusqu'en Cappadoce-pontique. Le prototype du dieu du taureau, armé du foudre, date déjà du IIème millénaire a. J.-Chr.; à basse époque il a été modifié par l'influence du syrien Hadad.

B) Mythes et cultes hittites.

Mythes. — Mythe du serpent polycéphale, Illuyanka, signifiant le Chaos et sa révolte contre le dieu bienfaisant. Dans cette lutte chaotique Illuyanka se saisit du cœur et des yeux du dieu de l'orage vaincu. Celui-ci récupère, grâce à son fils, ses organes perdus et renouvelant le combat, tue le monstre polycéphale et en même temps son propre fils, en déchaînant sur l'ennemi l'orage et une pluie diluvienne. Mythe de l'évolution des saisons, de la transition de l'hiver au printemps: fête printanière, dite *pouroulli.*

Mythe de Telepinu, également relatif au retour des saisons. Fils du dieu de l'orage et de la grande déesse Soleil, Telepinu a pour épouse la déesse Ḫatépinu. Ce héros-dieu, incarnation de l'esprit de la végétation en tant que le *mana* universel, quitte la terre, non vaincu, mais par ressentiment et courroux envers l'humanité qui l'a offensé et mécontenté. La disparition de Telepinu provoque une révolution catastrophale; en ce sens que l'esprit vital, la force vivifiante, créatrice et conservatrice de la nature s'arrêtèrent et s'éteignirent; à la vie succéda un dépérissement, une mort universelle. Là-dessus tout le panthéon se mobilise, grands et petits dieux, impuissants de rémédier à la catastrophe envoient des messagers à la recherche de Telepinu. Le Soleil envoie l'aigle en éclaireur: mais sans succès; le dieu de l'orage et la Dame des cieux n'ont pas plus de résultat. Finalement, grâce à deux incantations, Telepinu retrouvé se laisse fléchir à revenir; dès son arrivée la vie reprend son cours normal. — Cf. le génie Téléphos, vénéré en Lycie.

Processions. — Elles eurent lieu périodiquement pour porter en triomphe les statues divines dans un cortège solennel. Ainsi une procession cultuelle, conduisant de Hattousa, ancienne capitale de l'empire hittite (= Boghaz-Keuy) les dieux de la ville au sanctuaire de Yazilikaya, à 2 km de distance, nous est certifiée par des bas-reliefs sculptés sur les rochers de ce site, représentant la procession mythique, commémorative probablement d'un *hiéros gamos.* «Le grand

«dieu de l'orage, posant les pieds sur la nuque de Namni et de «Ḫazzi, génies des montagnes, précède 45 dieux et personnages mas- «culins. Barbu, portant la haute coiffe conique d'où pend dans le dos «un long fanon, vêtu du court costume guerrier, l'épée à la ceinture «et la masse d'armes sur l'épaule, le dieu s'avance au devant de la «grande déesse d'Arinna qui se tient debout sur une panthère ou «peut-être une lionne. Les signes hiéroglyphiques qui l'accompagnent «sont lus maintenant *Ḫe-ba-tu*, nom hourrite de la déesse. Les deux «taureaux Seri et Hourri, portant la haute coiffure divine en forme «de cône, sont figurés... le premier dont le nom signifierait «jour», «auprès de la déesse Soleil; le second, dont le nom signifie «nuit», «auprès du dieu de l'orage et de l'obscurcissement». — «La déesse «est coiffée d'une tiare cylindrique recouverte d'un voile et vêtue «d'une ample robe à plis. Elle est suivie du dieu-fils debout sur la «panthère ou plutôt sur un lion et tenant la double hache. Puis «viennent 20 suivantes, dont les deux premières sont placées au- «dessus de l'aigle à deux têtes. C'est au cours des cérémonies qui «se déroulaient dans un tel décor, quon devait utiliser les enseignes «religieuses dont nous avons parlé plus haut».

Pratiques rituelles. — Le Sacrifice. — Avec son rituel compliqué il dépasse le stade de l'offrande et devient expiatoire; à relever est l'espèce des sacrifices liturgiques, offerts aux ustensiles du culte, pour en renforcer la *dynamis*, le *mana* de ces objets consacrés rituellement, ou encore pour en rehausser le caractère sacro-saint, la vertu magique, miraculeuse. — Type spécial du sacrifice sanglant, consistant notamment dans l'offrande du sang, chargé de l'âme de l'offrant identifié à la victime. Sacrifice solennel royal, où le roi, ou bien la reine, revêtus d'un grand manteau sacerdotal, coiffés d'une calotte et tenant de la main gauche le lituus, font l'offrande du sang en le versant aux pieds du dieu. Sacrifice ordinaire-commun, offert par un prêtre appelé ḫarshiyala, «le panetier» (ḫarši «le pain»). Outre le sacrifice à pain, il y a encore des offrandes de boisson fermentée, ou de plantes odoriférantes (bois de cèdre); puis l'offrande des prémices, en guise de rédemption ou libération des produits de la terre et de ceux des troupeaux. Comme victimes sont en usage, en outre des animaux domestiques, encore le cerf, le lièvre et certains oiseaux.

Rites d'expiation, de purification; invocations et prières; cérémonie de réconciliation. — Grand développement de la magie, de la

mantique et oneirologie; l'hépatoscopie hittite, empruntée à la Mésopotamie, a servi d'intermédiaire dans ce domaine mantique-oraculaire entre les Babyloniens et les Etrusques. Egalement l'astrologie des Hittites se fonde sur la science accadienne-babylonienne; et dans l'oracle augural tiré de l'examen du vol des oiseaux, les Hittites-Asianiques paraissent avoir transmis les modèles aux Etrusques et Romains.

Rôle sacerdotal du roi. — Caractère théocratique de la royauté hittite: le roi est le représentant de la divinité sur terre; comme chef religieux il préside aux sacrifices publics, principalement dans certaines fêtes de la déesse Soleil d'Arinna dont il est le grand-prêtre, revêtu d'un costume rituel: grand et large manteau, coiffé d'une calotte, tenant le lituus ou bâton recourbé (crosse pontificale!). Consécration royale par une onction d'huile et l'imposition d'un nom nouveau, sacral-officiel, de caractère théophore. — Pouvoir royal de l'*évocatio*, consistant à évoquer les divinités des villes ou nations ennemies, p. ex. Ugarit, Assour, Alasiya, Arzawa, Kinaḫḫi (Canaan), en vue d'attirer ces dieux dans le pays de Ḫatti et de les gagner en faveur de la nation ḫatti-hittite. Ce qui conférera au roi un certain titre juridique-légitime, pour jeter l'interdit sur le pays vaincu «en le vouant comme pâture aux taureaux du grand dieu de l'orage». — Divinisation ou apothéose du roi hittite défunt; terminologie usuelle du prince successeur: «Quand le Soleil, mon père, devint dieu», c.-à-d.: quand il mourut. Cependant certains grands rois, tels que Subbiluliuma, se firent conférer le titre de Mon Soleil, déjà de leur vivant, à l'imitation des Pharaons.[1]

III.

Divinités atlantiques (liguro-celtiques, gallo-germaniques) en connexion d'affinité avec des originaux orientaux (asianiques, suméro-babyloniens, arméno-alarodiens et ibéro-caucasiens).

L'exposé suivant servira à démontrer, en guise de récapitulation et de complètement, l'intime cohésion génétique de parenté entre

[1] Note bibliographique: L. Delaporte, *Les Hittites*, p. 250 sq. — G. Furlani, *La religione degli Hittiti*, Bologne 1936 (p. 81 sq., mythes de Koumarbi, Telepinu, Kamrushepa, du serpent Hedammu, du serpent Illuyanka, de Kishshi etc.). — H. Otten, *Die Überlieferungen des Telepinu-Mythus*, Lpz. 1942. — C. G. Frh. von

les principaux représentants du panthéon atlantique-européen avec des divinités correspondantes du cycle religieux-mythique de l'Asie antérieure, notamment de l'Asie chétite-pontique, présémitique, arméno-alarodique et ibéro-caucasique; sans prétendre à épuiser la matière, il se bornera à relever succinctement les accords les plus saillants, les concordances incontestées et équations réciproques principalement intéressantes pour ce présent Précis de Mythologie *Arméno-ibérienne.*

1) Celt. Ogmios, génie prophétique mercurien, inventeur de l'alphabet Oghamique, auteur de la science des runes; cf. Agamemnon, le susien Memnon, égypt. Râ-Ammon (Aγammon[1]); en outre le dieu arménien Amanor = *Agham-anor, *Agham-nor, qui est congruent avec le pré-cananéen Agenőr, issu d'un original *Aghem (Cham)-Nahor (anhor).

2) Celt. Taranus, Taranis, var. Taranucus, Taranucius, démon de l'orage: cf. etr. Turan «Venus»; chald. sum. Edoranchos, assyr. Enmeduranki (prononc. Evveduranki) fondateur du sacerdoce; géorg. Ithrudjan; arm. *Têr, T'ertêr* «prêtre», Tiran, Tiur «Hermès»; notamment Têryndas, Terentas, la fête de la chandeleur.

3) Celt. Teutatês (Lucan. Phars. I, 444); germ. Tuisto ou Tuisco (Tacit. Germ. c. II); = phén. égypt. dieu-logos Thôt, Thoyt, Thaut; = sum. chald. Idôtion et An-idostos, Annê-dotos. Germ. Tuisto, Tuiston présente le type archaïque du dieu Logos préarien de l'Inde: *Višnu*; ce dernier issu de *tvišnu, celui-ci d'un original *tvistnu, à représenter comme génie Diphyês (amphibion), analogue à Owan-Oannês. Probablement apparenté au génie préarm. Gisané (*tvisane); voir art. VI; sûrement = arm. diut', tiut' «prophète, magicien»; cartvel. t't've, t'ut'a lune, mois; cf. Anna-Didô.

4) Celt. Dîs, ital. Dîs-pater dieu infernal, peut-être un hypocoristique de Dîs-atta, ou Disantys, Disattis: cf. arm. Diutz dans diutz-azn héros, génie demi-dieu, asian. Des-andas «Hercule»; germ. Idisi, Itis, nord. Dis, une espèce de magiciennes ou sorcières (génies matrones).

Brandenstein, *Hethitische Götter nach Bildbeschreibungen in Keilschrifttexten.* (Mitt. d. vorderas.-äg. Ges., Bd. 46, 2) Lpz. 1943. — Pour plus de détails cf. R. Dussaud, op. cit. p. 343 et 353.

[1] Cf. le dieu araméen Rimmon ou Ramman (Adad-Thôt).

5) Basc.-eusk. (et celt.?) T u s u r i, dieu de l'enfer: cf. arab. Dusares, et ég. Osiris[1]; puis les Dioscures des Pélasges **tiusurk-*; = capp. préarménien Sargis, Sarkis (Sergios), hypocor. d'un *tiusarg, *tiuserg/k, apparenté avec arm. *tiezerk'* le cosmos, univers, monde. Cf. géorg. Dziskari «l'Aurore» (de *Dzisarki, interprété: «la porte du ciel»!).

6) Celt. H ê s u s, Esus, var. Aesus: génie chtonique-infernal; combinaison probable de deux thèmes: 1) Haidê-, Haidu-: cf. gr. Hadès, arm. Hayk (Apollon); 2) Esuv, hẹsuv (cf. Esuvii, Esubii): = Osogoa, le Poseidon carien, = phén. Usôos, arm. O s k i a Anahit; arab. dieu E s u (Hommel, Geogr. Gesch. AOr. 167), babylon. Esu, Ešu, dieu de la chasse; puis précanan. Esaü; la var. celt. Esuggius, Esuccus (Holder, Kelt. Spr., 1476) correspond bien à Oskia-Veskia (arm.), Osogôs (car.). Cf. Hippios, attribut de Poseidon; = hesp, isp, = aspa (ar.). Cf. arab. 'išawu «soir, crépuscule». — La forme variante *Aesus*, thème Aes-, rappelle l'arménien *ays* vent, esprit, démon (basq. *aitze*, *haitze* vent, tempête; l'étrusque aes, aesar divinité; nord. aesir «les Ases» ou dieux supérieurs.

7) G r a n n o s: Apollon celtique; dieu de la lumière, médecine; prophète et Messie; cf. ir. gaël. grian «soleil», scr. ghr̥ni chaleur; arm. g a r u n «printemps».

8) T a r v o s T r i g a r a n u s, le dieu-taureau dans la triade à la grue (Dottin, Antiq. celt. 320), le Taureau aux trois oiseaux grues, connu aussi comme dieu tricéphale-Taureau; identique à la déesse Diana Trivia, Hekate-Artemis Taurica; phase féminine du dieu Janus polycéphale; cf. le dieu ibéro-hispanique Tervigan (Tarvigant ou Trevigan, Travigan) de la chanson de Roland = Trivia Jana (Trivius

---

[1] Osiris-Hysiris a comme pendant le héros-conquérant ég. Sesostris, dont le nom théophore s'identifie à Xisuthros (Chidhr) héros chaldaïque du Déluge. Il s'agit d'une divinité dionysiaque, qui réapparaît en Asie antérieure assyrienne comme dieu Assur (cf. Astur, Astoreth) et qui fut connue en Syrie-Aramée primitive sous figure d'un dieu Isura-ël, qui se reflète encore dans le nom d'Israël, éponyme du patriarche Jacob et dénomination ethnique du peuple judaïque-hébreu. Cf. basque *izar* «étoile», avec suff. déterminatif: izarra «l'Étoile». Cf. «l'Étoile qui surgit de Jacob» (IV Mos., 24, 17). Conjecture: le dioscure K a s t ô r ne serait-il pas identique à X i s u t h r o s? Castor, divinité patronne des marins, de même que Xisuthros, en sa qualité de navigateur dans l'Arche diluvienne, peut revendiquer le titre de patron de la navigation maritime; pareillement l'attribut de dieu marin-navigateur est inhérent à Osiris. Phonétiquement le nom de Castor, toujours resté inexpliqué, paraît être une syncope de Xisuthr: *Kessaturno-. Cf. Cassiodorus = Cassi-juturno-, Juturna, parèdre de Janus (Cissio-Janus). Voir ci-dessous *Saturne* (Nº 16).

Janus). L'équivalent arménien de Trigaranus est le N. pr. théophore Tigran (hellénisé Tigranes); modifié d'un prototype **Tir-gran* ou **Tiur-gran*. Tir, arm. Tiur, régent planétaire arméno-iranien, est Hermês-Mercure; l'élément garan dans Trigaran, *Tri-qaran = bret. kymr. *kurun*, *kuruno* «tonnerre» (arch. kudurun), cf. κεραυνός. Cf. préarm.-alarod. *kraun* «religion, mystère divin»; = pélasg. dieu Kronos; cf. germ. nord. run, rûne «signe ou caractère magique; mystère», de *hrûn? et Grün-, Grun «Magie, Oracle», dans le composé «Gründonnerstag»[1], cf. kopt. *krom* «feu, fumée».

9) celt. euhages «devin, prophète, prêtre»: cf. arm. *vęhuk* (*vuhuk) magicien. Préarm. Vahagn, asian. Hyagnis; Iakchos, Io-Bacchus.

10) celt. gutuatr-os, gutuater «prêtre», propr. «Dei vates», apparenté au lyd. *quvellu* κοαλδειν «roi»; cf. lyd. *katovalik*, tamul. kaḏavuḽ «Dieu, être supérieur». A moins qu'on ne préfère expliquer *gutuater* par le clan german. got. *gudja* «prêtre», guđi (edd.); *gud-warto* (ewarto) d. Gotteswart, ministre de la divinité.

11) Celt. Anvalos: gr. Enyalios, Enyo.

12) Vasso, le Mercure arverne: = bask. Basoyaun, espèce de Faune ou Pan: = car. Ossogoa, arm. *Oskia* (Artemis-Anahit); auxquels correspond le dieu ligure (préceltique) Vosegus, localisé populairement à la chaîne de montagnes des Vosges. Ce nom en tant que théophore, est ligure et non pas gallo-celtique.[2]

13) Belenus, dieu norique-illyrien; comparé à Apollon-Abelios, Avellio, Abellio. Dérivés: Belenicus, Belinicos. Divinité des montagnes dites *Belchen* en Alsace et Forêt-Noire. Cf. armén. *p'ayl* «splendeur», p'aylakn (-agn) éclair, foudre.[3]

---

[1] Le Grün-donnerstag est un jour fatidique; pareillement le terme *Kar* dans «Karwoche» et «Karfreitag»; = gr. Κήρ «sort, oracle», déesse de la mort. Cf. latin Ceres, Caristia.

[2] Vosegus comme nom de montagne peut s'expliquer par le basque *baso-egi* «mont boisé». Mais à remarquer toutefois également l'assonance avec le slave vyßę hauteur, vyßokiy haut, élevé.

[3] Herodian. lib. 8 relate: Belem vocant indigenae (Italiae et Illyriae). magnaque cum religione colunt Apollinem interpretantes. Selon Pausanias ce dieu s'appelait primitivement Polion (Boeot. p. 555). Tertullian. apolog. c. 24, Adv. Gent. c. 8: Belenum appellari Noricum Deum. Cf. Velen (Paz), dieu des Mordwines, l'Apollon scythique. Mentionné sur monnaies: «Apollini *Velino* Aug.». — «In Honorem. Apollini *Veleno* C. Aquileiensis Felix». Cf. Assyr. Bel, Belos, Belimos, Belesios; Baleas, Balatores; phén. Balatoros (Eus. Chron.). Norr.-edd. Baldur.

14) Semo (Sancus), pl. Semones: divinité préromaine, du culte «sabinien»: = dieu phénicien Ešmun; Semo Sancus ou Sancus Semon correspond en Arménie à Sassun David; en Palestine à Samson, en tant que héros divin.

15) Janus dieu préromain (ligure), bask. yain-ko «dieu», yaun «seigneur»: cf. chald. sum. dieu-logos Joannès-Ôan, Ôwan.

16) Saturne d. pré-rom. lig. = arm. Sandar-amet; Saturn- pour Santur-.[1]

17) Celt. Owein, *Owen*, var. *Yvain*, héros-chevalier du mythe d'Arthur: = chald. Joannes-Owan, = kopt. ég. *oein*, owoein, uoein, waine: lumière, jour; pélasg. Ogenos, Eugenios; arm. Vahagn.

18) Erek, héros du mythe d'Arthur: cf. Ereški-gal dans l'epopée babylonienne.

19) Arthur en liaison avec Ywain: Ywain-Arthur. Cf. Evander, arm. Vanatur. Elément Van: cf. les Wanes, nord. *Vanir* de l'Edda.

20) Perceval-Parcifal: cf. Perseus, Persephatta; arm. Biurasp; Belzebul, sémitisé de *Perzebul.

---

[1] Cependant il y a lieu de distinguer deux Saturnes: 1) Saturne = Sandar-amet; 2) Saturne, le dieu-roi de l'Age d'Or (Aurea Aetas); ce Saturnus, identique au Poseidon-Ossôgos lélège, = arm. Oskia la déesse d'Or (Aurea Anahitis), est comme Ossôgos-Poseidon (Hippios) un génie maritime, océanique; ce caractère maritime se manifeste encore dans les Saturnalia, le pendant des Kronalia = Carnaval, type de fêtes, auxquelles est en commun le symbole emblématique du carrus navalis, c.-à-d. du navire produit en cortège triomphal sur une voiture promenée processionnellement: certainement qu'on pourra se représenter la forme primitive des Saturnalia selon le prototype de la Pompa Panathenaia, dans laquelle le fameux *Carrus navalis* menait en guise de voile-pavillon le Péplon d'Athéna Polias, la parèdre du Dieu océanique Poseidon. Ce Saturne archaïque correspond à Xisuthros (Sisuthros), le Noé des Suméro-Chaldéens; et ce Xisuthros a été adopté sous forme de Kastôr par les Préromains. Kastor est forme syncopée de **Cassi-juturno* (cf. Cassiodôrus; Janus-Juturna), soit aussi **Kessaturno* (Cissaturno-, *Csaturno). D'après cela il devient probable que notre Saturne est une métamorphose du prototype archaïque de Xisuthros-Kastor. Aussi ce Saturne primitif ressemble-t-il par son rôle de Roi primordial et colonisateur du Latium, et de corégent du Janus ou dieu du Janicule, aussi bien à Xisuthros-Noach (Inachos) qu'au conquérant civilisateur Ses-ostris (Osiris), resp. au Dionysos-Nysaios, civilisateur-colonisateur de l'Asie. — Comme pendant et analogon de l'équation sus-proposée de Xisuthros-Kastor l'on pourra citer Cisio-Janus, dénomination médiévale des Calendriers, dans laquelle il paraît plus probable de voir une réminiscence d'un dieu *Cis-Juano plutôt qu'une abbréviation du titre Circumcisio Christi. Le même élément Ces, cis se retrouve d'ailleurs dans Xis-uthros, Ses-ostris; cf. le couple Isis-Osiris. — Observons finalement encore que le cri sacral festival «*Io*» Saturnalia caractérise formellement le dieu de catte fête, Saturnus, comme équivalent d'Iakchos-Dionysos.

21) Avalon, l'île des bienheureux, espèce d'Elysée, séjour d'Arthur et d'autres héros atlantiques: cf. Avelion, Apollon.

22) S[t] Brandan (pays ou île atlantique): illyr. alban. perę̨ndon coucher du soleil, occident; cf. étr. falandum «ciel»; germ. Waland, Valantin le dieu de l'Enfer, Diable; carthvél. *ormothi* Dieu, gr. Prometheus.

23) Belisama, une phase de Minerve gall. var. Bēlēsami(s); Belismius, Blesamius, Blesamus; cf. arm. Baršam, Baršimnia; sem. Bel (Ba'al) šamai, šamamu, šamain; Βεελσαμήν.

24) Cernunnos, dieu tricéphale gall.; le «Cornu»; identique à Dis-pater; le Jupiter Cernenus des Romains. Cf. Dionys.-Liber et les génies à symbole de la corne des Orientaux. Cf. Geryon en Hespérie. Cf. arm. *erkin* «le ciel», peut-être issu d'un *krēn ou *kruin, sinon d'un prototype *terqvin (?).

26) Gargantua, Gurguntius «filius nobilis illius Beleni» (chronique anglo-sax.). Cf. Gorgo; ibér. hisp. roi Arganthonius et Arganthos ou Árganthonion, mt. en Bithynie.

27) Ro-smerta, déesse celt.-gall., parèdre de Mercure. Cf. Smertullos, surnom du dieu Esus, Smert-atius, surnom de Mars, à côté de: Ate-Smertis, Ate-smerius et Ad-smerius, attributs de Mercure.

Analyse. Thème 1): smert, smart, smort (type sigmatique); 2) hmert, hmart, hmort (type spirantique); 3) qmert, qmart, qmort (type guttural, normal). — Thème 1) apparaît dans Smerdis, Smerdiês, n. pr. thraque-macéd. et cappad.-asian. — Thème 2) dans iran.-pers. Merdis, Mardos, Merdias; grécisé secondairement: Smerdis, Smardis (Justi, Iran. Nam. B. p. 63); cf. chald. babyl. dieu Marduk, ital. Mars, Martius, Mavors, Mavortius. — Thème du type 3) qmert correspond à: *a)* karthvél. ghmerti «Dieu, ciel»; *b)* Kabîr, Qaverθ (Samothrakê); *c)* dieu amorite Qemoš, Qamoš (*Qemorθ).

Identification. A Smertullos correspond au degré 2) le génie hermétique Myrtilos, une phase de Mercure. — Myrtô, l'amazone, mère de Myrtilos par Hermès, est équivalente à la Parque *Morta* du mythe italique; = *Smorta, *Hmorta, qui coïncide avec Smerta dans *Ro-smerta.* Cette dernière paraît issue de **Rod-smarta*, d'un premier composant *Vrod-, *Proθ (Vryd, Vryθ); le II[d] élément composant, a dû, selon loi phonétique spirantique, aboutir en Egée à hmart-, Mart; donc le composé total a dû produire un Proθ- ou Vryθ-mart; en d'autres termes: notre Rosmerta celtique se décèle comme

variété phonétique, légèrement modifiée de la déesse Britomartis de l'île de Crète; déesse de la Nature, attribuée au cycle d'Artemis et de Minôs, bien qu'elle soit en relation plus directe et génétiquement de plus près apparentée à la divinité arménienne Vartuvar ou Vard/tavar.[1] — D'une variante *Smetri*, *hmetri*, *hmētr* du même thème celt.-atlantique *Smert* (Holder, Altkelt. Spr. s. v.) se dérive le nom de la déesse Mitra, l'Aphrodite des Perses (Herod. I, 131). Cette déesse, probablement une phase de la Magna Mêter (Déméter), représente donc proprement un radical Smetra, Hmetra, resp. Qmetra. Elle doit remonter à une divinité supérieure ou reine du Ciel; car de par son thème-radical Hmetra-Qmetr- elle se décèle être équivalente au terme géorg.-ibérique *ghmerthi* «dieu» (var. gherbethi, ghormothi), avec lequel est intimement lié le nom des Cabires (*Cabērthi, *Carbethi; mutation de *rth* en rh > r).

Citons finalement encore comme appui de notre analyse cidessus proposée de *Rosmerta* = ** Vrod-smerta* = *Brito-Martis* = asian. arm. *Vard^{a}-var*, le nom théophore iranien *Bardiya* (*Br̥diya*)-*Smerdis* (Merdis) ou Br̥diya-Mardos (Merdis), fils de Kyros I. Cf. Justi, Iran. N. Buch, 63. — Le celte Smert-atius et Ate-Smerdis (-Smerius, Atu-Smerius) correspondent à la dyade Atys-Mitra (Mithra). Celt. N. théophore Smerto-māra (cf. μοῖρα) évoque l'arménien *Vardavar*; à *Smertuccus* nom théophore celte (Holder II 1593) répond comme équivalent au degré spirantique, exactement en suméro-babylonien le grand dieu Marduk (Mardochos, Mardochai), résultat phonétique de *H̯mard-, Qmard = ibér.-géorg. ghmerthi «dieu»; Marduk paraît radicalement apparenté au dieu italo-romain Mars, d'un radical prototype *ḫmart-*. De ce Mars, resp. Martius (mensis) l'on séparera strictement l'autre nom doublet de la même divinité: Mavors, Mamers, dont les thèmes *Mavort-*, *Mamert* sont, à notre avis et après mûr examen de ce problème, le résultat d'une assimilation thématique secondaire, conditionnée par l'homonymie et la synonymie avec Mart (Mars); comme thème radical de Mavors-Mamers nous supposons le type *Navorth*, resp. *Namerth-* < Namorth, Nemorth. C'est manifestement l'équivalent du biblique-couchitique Nebroth, Nembroth (Nimrod), présenté comme grand conquérant guerrier, comme géant et

---

[1] L'analyse usuelle de Rosmerta, d'une particule prépos. *ro* pour *pro*, n'est que spécieuse et ne convient point sémantiquement. Rosmerta est figurée portant le caducée; sa statue se trouve associée à celle du Mercure gaulois (Bertrand, Rel. gauloise 324—326).

grand «chasseur devant le Seigueur». *Navorth-* et *Namerth* se sont mués en formes labialisantes Mavorth(s), Mamerth(-ers) par suite d'assimilation à *Mars*. Le «grand chasseur Nemrod» est le rex *Nemorensis*, le parèdre de Diane Nemorensis; celui-ci est donc essentiellement identique à Nemrod, resp. à Mars. *Nemor-* = **Nemorthe*. Essentiellement congruant avec *Nemroth*-Mavors (Mars) nous apparaît la forme du nom de *Nemetor* (Dion. Hal. I 71—85) avec les variantes *Numitôr* (rom.), Nomêtôr, Nomitôr, c.-à-d. du grand-père mythique de Romulus-Remus; ce Nemetor-Numitor n'est qu'une autre phase de Mars, père du couple divin Romulus-Remus; l'élément *-tor* dans *Nemetor* remplace *orth*, *roth* en équivalence (métathèse); cf. b. *urte* an, année, = carthvél. *dro* temps, période, arm. tari (*tarv*) «an». — D'ailleurs notre déduction du nom de Mamers-Mavors ramené à son original *Namerth*-*Navorth* = Nemroth-Nebroth se trouve appuyée par *Nerio*, l'antique parèdre cultuelle et épouse de Mars, dont le nom paraît refléter encore le terme primitif de Nebroth: *Nerio* probablement une altération dialectale d'un original Nevrio*d* ou Nervod-Neryod (?); cf. Nero et Nerva, Nerua; norr. isl. Njordr, germ. Nerthus, etr. Nortia.

CONCLUSION

La dissertation précédente s'est essentiellement restreinte à l'investigation des noms propres des êtres divins, sans étudier systématiquement le fonds lexical des langues arménienne et k'arthvélienne, dans ses rapports avec la mythologie. Et pourtant les glossaires de ces idiomes présentent une mine féconde de matériel, dans leurs radicaux et noms communs, pouvant fournir des notions et lumières nouvelles en vue de l'élucidation de telle ou telle divinité, de telle ou telle institution sacrée des cultes asianiques.

Nous nous bornerons à citer ici, supplémentairement, seulement une série des exemples les plus drastiques. Dans le culte de Cybèle la caste sacerdotale des Galles ou Galloi trouve son explication dans un terme arménien[1]: *kaḫard*, ouest-arménien *gaḫart* «magicien, sorcier»; cette forme se transforme d'abord en **kaḫal*, **gaḫal*, selon la même loi phonétique qui mue le thème irano-arm. vard (*gvard) en néopersan *gul* (*gval) «la rose». Finalement ce *gaḫal* aura été modifié, à travers la transcription hellénique, en *gâl*, qui fut encore assimilé à l'éthnicon de la peuplade des Galates: Galloi. — Les Courètes, le pendant créto-égéen des Galles, dérivent probablement du même radical que notre *kaḫard*. En général les désignations de la prêtrise dérivent d'un concept signifiant «magie, pouvoir miraculeux».[2] —

[1] Ou plus exactement: un terme irano-arménien; car l'arm. kaḫard (kaxard) appartient à la couche ario-iranienne de l'arménien; comme tel, c.-à-d. terme d'emprunt cultuel, il se retrouve sous forme de kaxᵛarəδa «magicien, sorcier», fém. kaxᵛarəiδī «sorcière, magicienne, prophétesse» en idiome zend-avestique (Hübschm. Aa. Gram. 162, Art. 291).

[2] Kuret-es, la corporation sacerdotale des ministres du Zeus Creticus peut toutefois s'expliquer encore autrement: soit par un prototype **kəvret*, apparenté au nom des Cabires (génies de la divinité samothraque); soit par rapprochement avec le clan des vocables grusiniens suivants: géorg. *kurt'ẖ-eva* bénédiction, consécration, couronnement, sanctification; verb. *va-kurt'ẖ-eb* je bénis, donne une bénédiction (glorifier,

Cautopatês, dans les mystères mythriaques, est l'arménien *k'avdea-pet* le maître magicien. — Et *margarê* «prophète» (ouest-arm. *markarê*) ne serait-il pas l'étymon original du dieu italique *Mercurius*?

Ainsi encore certains noms de fêtes chrétiennes, tels qu'ils sont usités dans l'Eglise arménienne, se décèlent à nous comme précieuse source ou répertoire, d'où l'on peut déduire certaines divinités payennes, oubliées par la tradition, et reconstituer leurs noms obsolètes: tels sont par exemple *a*) *Vardavar* la Transfiguration du Christ, qui s'est substitué à un ancien dieu du même nom; *b*) *Tearnęndaradj*, var. dial. *Teręntas*, *Teręndêz* (Derendaz, -days, Derendez), le nom de la fête de la Chandeleur (14 févr.) en Arménie, qui remonte à une divinité payenne, que nous avons essayé de reconstruire dans notre précédent ouvrage *Grundst.* p. 65. Dans sa forme actuelle le nom de la fête est une altération artificielle de l'ancien nom de la divinité payenne, faite par rapport à la présentation du Christ au Temple; car Tearn-ęnd-aradj signifie [la fête] «du Seigneur en présentation» Ἀπάντησις, Occursus (Domini), ou [la présentation du Chr.] «par devant le Sgr Dieu».[1] Fait intéressant et digne d'observation sous le rapport ethnologique: ce même nom théophore (arm. Terçnt/das, Terçndêz) se rencontre de nouveau chez les Berbéro-Chamitiques sous la forme peu modifiée de *Taghəndest*, *Taγendast* ou *Taγundast*, fonctionnant comme terme botanique signifiant la plante pyréthre, d'après le même symbolisme qui produit p. ex. une fleur *jacinthe hyacinthus* (Iris germanica, Gladiolus on Delphinium Ajacis) parce qu'on l'attribuait au sang d'Hyakinthos; ou encore qui produit, en Orient, un terme botanique Sanguis Draconis (sang-dragon; en arménien: *Aγpratz-aruyn* «Sang des Frères») par suite d'un symbolisme analogue, tirée de la mythologie nationale; ainsi pareillement la plante Anthemis Pyrethrum

---

célébrer Dieu, sacrer, consacrer; conférer une bénédiction ou un sacre liturgique); *kurt'he-uli* ou kurt'hvili béni, consacré; kurt'hevani rituel, livre ecclésiastique; ainsi le collège sacerdotal des Courètes signifierait, en vertu de son étymon même, les «consacrés» c.-à-d. les ministres consacrés au culte de la divinité égéo-crétique. — A comparer encore, comme exemple d'héllénisation d'un terme sacral-liturgique anatolique, ressortissant du cercle cultique des Amazones pontiques, c.-à-d. du groupe ethnique des Ibéro-Carthvéliens, le nom des Megabyzoi ou prêtres-eunuques de l'Artémis d'Ephèse: métamorphose probable du terme karthvélique *mγwədeli* «prêtre».

[1] «La Terçndez est un usage qui est en connexion avec l'ancien culte du feu». — «Par la direction de la fumée du jour de la Chandeleur ils pronostiquent la fertilité de l'année en fruits et récoltes de blé». Cf. Amatouni: *Hayotz Bar-u-Ban* (1912) p. 625. — Cette même divinité au thème *Tarant-*, *Terent-* est attestée dans le culte romain de Dispater, Mars et Proserpine par les *ludi Tarentini*, qui se célébraient dans le *Tarentum* ou *Terentum in Campo Martio* (Fest. 351, 8, Ovid. fast. 1, 501).

tire sa dénommination berbère-tamachèque *taγəndest* ou *taγundast* d'une divinité homonyme; la «fleur à feu» Pyrethron fut apparemment dédiée à une divinité du feu ou de la flamme solaire, appelée *Taγəndest* ou *-əndast*, dont elle emprunta le nom théophore.[1] Or, considéré que la divinité en question T'arȩntas ou Taγȩndest doit être d'origine asianique-alarodienne ou prémésopotamique, il s'ensuit que la nation berbéro-chamitique doit être également d'origine asiano-mésopotamique; à moins toutefois que ce ne soit l'Espagne préhistorique, d'où lui serait parvenu la notion et le culte de cette même divinité; en effet, l'Hispanie pré-phénicienne, ibéro-ligure présente un certain parallélisme ethnographique et culturel avec l'Orient ibéro-alarodien ou proto-chamitique. A relever d'ailleurs, comme membre intermédiaire de liaison entre l'Hespérie libyque et l'Orient le culte du Tarentum et des ludi Tarentini à Rome (signalé par Note précédente).

Le thème *Taur-* dans *Taur-o-polos* (-bolos) Artemis (Damatra, Hekatê), *Taurô* Artemis, *Taureios* (Poseidon), *Taur-o-phagos* Dionysos, *Minô-tauros*, ainsi que dans Mithra *Tauro-ktonos*, et dans le sacrifice mystique des *Taurobolia* dans le culte de Cybèle, et qui recèle le nom de la divinité lunaire elle-même, provient d'un idiome ibéro-carthvéloïde; la *Lune* se dit en géorgien *mthvare* (grus.) ou *thoray* (dial. ingiloi). Aucune autre explication de ce terme mythique théophore n'est possible rationnellement. D'ailleurs le domaine cultuel de l'Artemis Taurica s'étendait autour du bassin pontique, embrassant le territoire linguistique colcho-ibéro-karthlique, sinon dans son ensemble, au moins en partie. Autre exemple: Apollon *Smintheus* ou *Sminthios* (Zminthios) est le «Saint» par excellence; géorg. *tzminda* et *tzmida* «saint».

Le culte de Midas-Gordios en Phrygie — région qui décèle manifestement une ancienne population ibéro-karthvéloïde — se rattache au dieu solaire Dionysos. *Midas* apparaît donc tout naturellement expliqué par l'appellatif karthvélien du «soleil»: *mze*.[2] Mais Midas et Gordios sont en outre des génies magiques. Vu sous cette face, *Midas* < **Midan* dériverait d'un thème apparenté au géorgien

---

[1] Cf. Ibn Beithar, *Traité des (Plantes) Simples*, éd. Luc. Leclerc, N° 400; s. v. Taghendest; en arabe *'Aqr-qarha* Anthemis Pyrethrum.

[2] Les inscriptions cunéif. assyriennes mentionnent un *Mita*, roi de Mušku (pays des Moschoi. 717—707); cf. Hugo Winckler, Altorient. Forschungen, t. II, p. 103 ss., 136.

misani «prophète, devin, sorcier»; cf. le genie *Meznê-Alek* des Arméniens, dont il fut question antérieurement. — *Gordios*, le père mythique de Midas le magicien et transformateur en or, porte également dans son nom même l'empreinte de son pouvoir magique, miraculeux: *Gordios* (Gordion, capitale mythique de Gordios) reflète le terme géorgien-karthvélique *grdzn-eba* «magie, divination, sorcellerie»; *v-grdzn-eb* «j'ensorcelle»; *grdzne-uli* «mage, sorcier»; d'un radical *gurdzęn* ou **grudzun*. Cf. *Chrysaor*, le dieu carien; cf. *Chrysês*, *Chrysêis* èt *Chrysê* dans le mythe pélasgo-troïque.

Ainsi encore une série d'autres noms propres divins du cercle de civilisation asianique-pélasgique, et qui sont d'un caracrère ambigu, en ce sens qu'à leur nom primitit s'est superposé un appellatif postérieur, se rapportant soit à la localité cultuelle du personnage divin ou soit encore à quelque qualité physique ou psychique de l'être divin désigné, s'expliquent parfaitement par le glossaire ibérocaucasien. Nous nous bornons à n'en relever ici que ces 2 ou 3 exemples suivants:

A) La Grande-Mère Cybélé, sous son appellatif de Dindyméné. Cette déesse étant regardée par les anciens comme trônant sur la cime des montagnes et ayant été conséquemment vénérée fréquemment dans des sanctuaires situés sur des monts ou cimes élevées, il faut en déduire que son attribut de Dindyméné (Μήτηρ Δ. ou Δ. Μήτηρ) ait été compris dans le sens de: la Mère déesse du mont Dindymon, mont qui s'appelait encore Dindymos et Dindyma (Nonn. 48, 241). Or il est plus que probable que dans ces parages phrygoasianiques — le Dindymon, mt. de Phrygie, célèbre lieu de culte de Cybèle —, parages marqués par des noms géographiques tels que Maiandros, Skamandros etc. du sceau ethnique de l'Ibérisme —, l'attribut Dindymène ait été rapporté par la population indigène, non pas comme l'étymologie génétique le demandait, à la mère de Cybélé, Dindymê, mais à la montagne même; celle-ci, selon notre conjecture, se sera sans doute appelée, de par son véritable nom carthvéloïde, *did-t'ma* (= didi-mtha) «grande montagne»; par métathèse l'élément *mt'a* fut modifié en *t'ma*[1]; son plur. *m'tani* devint *t'mani*; il y aurait là un cas d'assimilation intéressante, où le nom de la localité (montagne) se serait identifié avec le nom de la divinité y

[1] Cf. un cas analogue: le mt. Tmôlos en Lydie, pour Mtôlos = karthvél. *mt'iuli* montagnard, mt'iuri (mitca) (pays) montueux, région de montagne.

vénérée, malgré la différence radicale du nom théophore (Dindymê, mère de Cybélé), dont l'étymon plus ou moins obscur ne nous intéresse point ici.

B) Les Titans οἱ Τιτᾶνες, originairement des génies du monde astral ou éthérique, ont été postérieurement interprétés dans le sens de «les Géants», apparemment par le même peuple égéen-pélasgique, dont le glossaire possédait les vocables de τίταξ «roi» et τιτήνη «reine» (Hesych. Gloss.) et qui doit avoir fourni la dénomination de Τίτανος à une montagne de Thessalie (Hom. Il. II 735). Cet idiome présupposé doit avoir été un membre apparenté du groupe ibéro-carthvélien : ce groupe fournit en effet les radicaux requis à l'explication de notre terme ; soit que Titane-s ait été compris dans le sens de «les Grands», auquel correspondrait un carthvélique plur. *did-ani* (de *didi* «grand») ; soit dans le sens éventuel de «les sommets, chefs, cimes, pointes» (carthvél. t'avi, dudi «tête, cime», plur. -ni).

C) Thessalia et les Thessaloi dans le sens cosmogonique-semi-mythique de : «le pays primitif», resp. «la race primitive, antédiluvienne» (Déluge de Deukalion) : = karthvél. géorg. *thesli* «race, origine ; sperme, semence» ; rad. *t'es-* dans *t'esva* «semer, engendrer» ; dériv. *na-t'esavi* «race, lignée, nation, famille, genre», na-t'esi «engendré». Cf. *Theseu-s* le héros archégète de l'Attique proto-égéenne, c.-à-d. pélasgique. — Ce nom ethnique est à séparer radicalement de l'appellation de la Θετταλία ou Thessalie historique, nom géographique, qui probablement signifiait la «grande plaine lacustre» ou chose semblable. Cf. θάλαττα et θάλασσα «la mer».

Sans doute qu'il y a une couche iranienne superposée secondairement au culte et panthéon transcaucasiens : ainsi l'arménien *hreštak* «ange» (pers. *firišta*), *dev* (grus. devi ; iran. deva, dev) démon ou génie mythique sont d'origine irano-arienne ; de même les Géorgiens ont-ils emprunté leur *ešmaki* «démon, diable, mauvais esprit» de la religion perse, où nous trouvons un *Aešma* en Zendavesta, génie du mal, adversaire du bon ange *Sraoša.* Cet *Aešma-dêva*, pehlevi *Ešm-dev*, qui a été l'original du *Asmodaeus* biblique (cf. Chr. Bartholomae, Altiran. Wb. ; cf. Windischmann ZSt. 138) a fourni le thème du nom géorgien du diable *ešmaki*, augmenté ici du suffixe *-ak*. L'influence iranienne a encore modifié la terminologie ibéro-caucasienne du nom de Dieu : géorg. *ghmerthi* est devenu *ghormothi* en dialecte ponto-géorgien, par assimilation au persan Ormuzd.

Sans doute encore que l'influence syriaque a laissé ses vestiges dans le culte et la religion des peuplades arméno-ibériennes; ainsi, pour n'en citer que quelques exemples: armén. *k'ahanay* prêtre, est emprunté au syriaque *Kâhnâ* (hébr. kôhên, arab. kâhîn); l'armén. *k'urm* prêtre payen, ministre des idoles, provient du syr. *Kumrâ* «sacerdos».

Mais ce sont là des apports postérieurs. Le fonds original des religions et mythologies de l'Arménie et du pays ibéro-transcaucasien est plutôt asianique.[1] Sous ce rapport l'on partagera entièrement l'avis de Tseretheli qui conclut ainsi son étude mythologique: «La tâche principale dans l'investigation du paganisme géorgien» — et, ajoutons-nous, de celui de l'Arménie — «est de distinguer les éléments indigènes, resp. les «asianiques» de la religion, en tant que préservés en Transcaucasie, des apports suméro-babyloniens, ouest-sémitiques, mazdaïques et chrétiens, amalgamés avec eux. Un pas en avant fut fait dans cette direction par feu M. O. G. von Wesendonk dans son livre: «*Über Georgisches Heidentum*». Malgré cela, tout ce qui a été fait jusqu'ici en ce domaine de recherches ne saurait être regardé que comme un début, quoique certains de ces travaux fussent dignes d'attention.[2] Ce sont justement

---

[1] Cet élément asianique, lui même, se montre, dans sa base, apparenté au *dravidien*. A ce sujet nous renvoyons à notre *Origines Méditerran.* pp. 443 ss., où il est question d'une couche dravidoïde de populations primitives dans l'Asie Antérieure. Sous cet aspect, nous avons donné dans notre livre „*Grundst. z. Mittelländ. Asian. Urgeschichte*" pp. 168 sq. (§ 161/162) un essai d'identification entre des divinités asianiques-transcaucasiennes, resp. alarodiennes, et leurs correspondances pré-indoariennes, c.-à-d. dravidiques. Nous profitons de l'occasion pour attirer l'attention du monde savant sur cette question. Les équations en question entre le panthéon dravido-préindien et celui de l'Asie Antérieure sont suggestives à plus d'un égard, du point de vue ethnologique aussi bien que sous le rapport linguistique et mythologique. Dans leur ensemble elles doivent paraître bien établies et indiscutables. Tout au plus pourrait-on contester le caractère indigène tamule (dravid.) du terme *Kadavul* „dieu", „être suprême", en ce sens qu'il pourrait être un emprunt de l'hindostanien, dont le lexique consigne un *kôtvāl* signifiant le préfet de police d'une ville hindostanienne; ce terme hindou, provenant de *Kôt*, *Kût'* „château fort", „citadelle", se retrouve encore en persan, sous la même forme, avec les significations de: „custos seu praefectus arcis vel urbis"; „the chief officer of the police for a city or town"; „magistratus, iudex" (Vullers, Lex. pers. etym., II p. 907). Malgré la différence des significations, il se pourrait à la rigueur, que le terme tamoul en question pour „Dieu" soit dû à un emprunt cultique de l'Hindou. Toutefois, cela même supposé et concédé, et abstraction faite de la dite équation entre le terme tamoul et le lydo-asianique — *Katovalik* — le reste des équations par nous établies ibid. serait à lui-seul suffisant pour démontrer une intime cohésion entre le monde dravido-colarien et l'asianique.

[2] Cf. par exemple, M. Kovalevski, *Loi et Coutume dans le Caucase* (en russe), Moscou 1890.

les informations les plus anciennes, certes peu abondantes, mais malgré cela encore très intéressantes, concernant le paganisme ibéro-transcaucasien, contenues dans les vieux textes géorgiens, — et, ajoutons-nous, dans les documents archaïques de l'Arménie — qui n'ont été ou bien pas encore prises en considération aucunement, ou bien ne pas encore suffisamment ni véridiquement appréciées, ou bien traitées selon le système du professeur Nic. Marr [par trop radicalement hypercritique et négatif dans ses résultats]. C'est pourquoi il nous a semblé d'importance, d'entreprendre un nouvel essai de contribution à une compréhension plus adéquate et approfondie de ces documents archaïques, à l'effet de les rendre utilisables pour nos recherches mythologiques-cultuelles. Nous sommes persuadé que cela présentera quelque intérêt également en connexion avec les études et investigations relatives à l'antique Asie Mineure.»[1]

---

[1] Tsereteli. op. cit. p. 65 sq.

APPENDICE

I.

Supplément préliminaire

au Chap. I: Divinités arméniennes, au Chap. II: Épopée mythique de l'Arménie, et au Chap. III: Divinités alarodo-ourartéennes. (Art. I -XIX et Art. XX—XXV.)

Vestiges d'anciens mythes et cultes du paganisme protoarménien et alarodien, offusqués ou transformés par l'introduction du zoroastrisme ainsi que du christianisme.

Certaines survivances du panthéon pré-arménien transparaissent encore, sous forme plus ou moins modifiée, dans une série de sagas ou légendes mythiques des Arméniens transmises de génération à génération jusqu'à nos jours, surtout chez les Arméniens établis en diaspore. De ce fonds mythologique, collectionné par Dr. H. de Wlislocki dans son recueil intitulé «Märchen u. Sagen der Bukowinaer u. Siebenbürger Armenier» (Hambg. 1891) se dégagent certaines conclusions, propres à approfondir nos connaissances relatives au paganisme arménien ; nous nous bornons à n'en énumérer ici que les plus saillantes :

1) Croyance en une survivance des âmes ; celles des coupables sont, après leur mort, métamorphosées en oiseaux (blancs ou noirs),

2) Efficacité terrible du pouvoir magique, qui transforme, vindicativement, les humains en animaux, de même qu'éventuellement il peut les rétablir, par métamorphose inverse, en leur forme humaine. Ces métamorphoses procèdent ordinairement accompagnées de coups de tonnerre et de catastrophes foudroyantes, soit plutoniennes-telluriennes, soit atmosphériques.

3) Réminiscence d'un âge primitif, siècle d'or, antérieur à la découverte du feu et du fer; l'invention du feu est directement attribuée au mauvais ange (le démon); celle du fer est le résultat de la coopération d'un jeune héros aux forces herculéennes avec le «géant noir, habitant du palais souterrain»; dans ce palais se trouve une fontaine, au pied d'un arbre sur lequel sont perchés une pomme d'or, ainsi qu'un oiseau d'or, voltigeant de branche en branche; le jeune héros, pareil en ceci encore à Héracle, s'engage pour neuf ans dans le service du géant noir, sous cette stipulation, à lui intimée de la part du géant: «De cette eau de la fontaine-ci tu abreuveras journellement l'oiseau d'or; mais garde toi d'en boire toi-même, sinon tu mourras! Pareillement ne mange point de la pomme d'or, qui chaque jour croît sur l'arbre et constitue la nourriture de l'oiseau; sinon tu serais échu à la mort.»

Après avoir durant 8 ans fidèlement servi le géant, en stricte observation du contrat, le jeune héros, arrivé dans sa 9ème année de service, osa transgresser le commandement et se mit à boire de l'eau de la fontaine. Là-dessus survint un foudroyant tremblement de terre et l'oiseau d'or s'exclama: «Malheur! pourquoi m'as-tu tué? Je suis la Vie de ton maître et seigneur, du Géant-Noir, que tu as maintenant privé de la vie!» Et l'oiseau tomba mort sur terre, et le géant noir fut aussitôt trouvé gisant raide-mort par terre dans son palais souterrain, par le jeune héros. Celui-ci, ayant enterré le géant, s'apprête à ensevelir de même l'oiseau d'or, mais à peine l'a-t-il touché, que sa main se brûle horriblement comme sous l'effet d'un feu infernal. Aussitôt il saisit une des pierres de roche noire qui gisaient dans la grotte et la jette snr l'oiseau d'or: la pierre rougit jusqu'à incandescence et se fondit en une masse bleue-noirâtre; jetant ensuite une pierre après l'autre sur l'oiseau d'or, il observa, que le produit de la fusion de ces roches de minerai, devenait, lorsqu'arrivé à un demi-refroidissement, malléable et propre à être formée. Il s'en forgea donc une barre gigantesque, terrible arme, ainsi que des vases, des boules et d'autres ustensiles. Ayant réussi à fondre les pierres noires également sous un feu ordinaire, il constata avoir découvert le fer et inventé l'art de le forger. — Puis suit le récit de l'exploit capital de notre héros, qui se propose de délivrer le royaume d'un terrible sanglier démoniaque, lequel, tous les neuf ans vient visiter la capitale royale pour y arracher, en guise de victime tributaire, chaque fois une des princesses royales.

Au jour fatidique, lorsque le sanglier vint de nouveau demander en tribut la fille du roi, le héros provoque en combat le monstre, sans réussir à le vaincre. Là-dessus le sanglier lui révéla confidemment en langage humain, son secret: « J'ai été jadis un puissant héros, métamorphosé en sanglier par les artifices d'un néfaste magicien, qui demeure non loin d'ici, sur la Montagne vitrée. Je retournerai en ma forme humaine, dès que ce magicien sera mort. Essaie donc de me délivrer en supprimant le magicien par la destruction de sa montagne.» Le héros détruit la «Montagne vitrée» moyennant ses grosses boules de fer, sous un orage terrible. Le ban magique se rompt, le sanglier réacquiert sa forme humaine; le héros délivré épouse la princesse royale. Le généreux héros-sauveur disparaît subitement pendant la festivité des noces. — Qui est-il? Sans doute la figure effacée et mi-christianisée de l'Hépheste ponto-asianique, dont le nom biblique Tubal, resp. Tubalkain réapparaît encore sous les formes de Thelebin ou Talebin en territoire héthite-alarodien; il est identique au Kurdalagon, dieu-forgeron des Ossètes, ainsi qu'aux Telchines et Courètes, connus comme génies sidérurgiques. — Cf. les Pommes d'or des Hespérides dans le mythe d'Héracle-Atlas; les Pommes d'or d'Iduna; la défense à Adam de manger du pommier d'Eden.

4) Génies ignifères, sous leur double face: rôle bienfaisant-civilisateur et rôle néfaste-destructeur. — Chiens ignifères, impérissables, qui se rajeunissent en se dévorant mutuellement; ils fonctionnent en génies vengeurs, chargés par exemple de la garde des êtres prométhéiques condamnés à être rivés en fers à un rocher.[1] — A comparer les Aralêz, chiens mythiques psychopompes (Mythe d'Aray et de Chamyram!). A relever principalement le mythe du Taureau marin et de son fils.[2] Dans un pays maritime régnait un grand roi juste et sage (cf. Minôs, Cépheus). Or la prospérité fut troublée par une catastrophe: le Taureau marin (cf. le Minotaure de Crète), monstre amphibien, avait à la nage abordé le rivage et y avait établi sa demeure. Son corps inférieur était celui d'un homme, sa partie supérieure était celle d'un puissant taureau (cf. le Kêtos du Mythe de Persée-Andromède). Chaque nuit il faisait invasion dans l'intérieur de la terre ferme et ravissait une vierge, laquelle, emportée au large de l'océan, était par lui engloutie. Un jeune

[1] Wlisl. MSag. 61. [2] Ibid. 59 ss.

héros (cf. Persée et Thésée) s'offre en champion au roi, contre le Taureau marin. Celui-ci, en génie ignivome, lance contre son assaillant des torrents de feu; mais sans pouvoir le blesser, protégé qu'il est par une «armure de glace»; le champion enfonce par contre un œil à son antagoniste, qui, rugissant, se retire en mer, mortellement atteint et de là s'écria, tourné vers le littoral: «Vous m'avez chassé d'ici; mais à présent je vous enverrai mon fils, qui vous suscitera plus de calamités désastreuses que moi je n'en ai provoquées.» — Naissance du Fils du Taureau marin. — Aussitôt il souffla des flammes dans un tuyau de roseau (canne) et partit. De cette canne (roseau igné) naquit un grand homme, dont la barbe et les cheveux consistaient en flammes: le fils du Taureau marin, qui se mit à parcourir le pays, à assaillir sur son passage les habitants humains, en leur lançant des fusées de sa bave enflammée, laquelle provoquait sur tous les corps des plaies inguérissables, de sorte que tout le peuple gémissait sous la calamité de cette épidemie. — Quand, dans sa détresse, le roi consulta ensuite les Sages de son royaume, aucun ne sut indiquer un moyen de sauvetage. En cette extrémité apparut devant le palais du roi l'ange exterminateur en personne, c.-à-d. le Fils du Taureau marin et manda cet oracle-ci à l'assemblée réunie: «Gens insensés, qui siégez là-haut! Puisez l'eau de cet étang-ci devant ce château jusqu'à son épuisement, mettez le à sec et remplissez le de sang d'enfants; faitez y baigner ensuite les gens et leurs plaies guériront. Puis Moi même, je quitterai votre pays et n'y retournerai plus jamais.» — Là-dessus le roi fit vider l'étang à sec et ordonna à toutes les mères, d'emmener à un jour fixé leurs nourrissons à l'étang, pour y être immolés. Cependant juste au moment suprême, quand on s'apprêtait à immoler les petits enfants et à recueillir leur sang pour en remplir l'étang, réapparut le héros-champion pré-cité, cette fois-ci accompagné de deux chiens ignivomes, à lui offerts par une Fée. Il fit arrêter le sacrifice des innocents enfants, promettant la disparition de la calamité épidémique et l'expulsion du fils du Taureau marin, qui en était l'auteur. — Alors s'engagea la lutte suprême contre ce dernier, qui avec l'aide des deux chiens ignés fut repoussé jusqu'au bord de la mer, où le héros-champion le lia et le garrotta de lourdes chaînes de fer dans une grande caverne, et l'y fit garder par le couple des chiens ignivomes jusqu'à ce qu'il périt, se réduisant en fumée et vapeur. Là dessus les plaies guérirent d'elles mêmes et le

héros-champion victorieux reçut, en récompense de ses exploits, la fille du roi comme épouse. Cf. Wlisl. M Sag. art. XIII. p. 59.

Ce mythe nous ramène dans la période préarienne, alarodo-arménienne; il est un témoignage éclatant de l'ancienne existence, en Arménie-Transcaucasie des temps préhistoriques, d'un culte analogue à celui d'Héracle tyrien, c.-à-d. de Melkart-Adramelech ou de Moloch-Chamos, culte caractérisé par des sacrifices sanglants, notamment des victimes enfantines, offertes à la divinité du feu. Le Fils du Taureau marin, tel qu'il se trouve décrit ci-dessus comme issu de la canne ignée, est bien, il est vrai, la réplique, le pendant du dieu Vahagn, né du roseau igné; mais il représente la phase terrible, nocive de ce Vahagn-Hercule, telle qu'elle se manifeste dans Melkart-Moloch ou Keiwan-Saturne; il s'agit d'Hercule tyrien, cette divinité éthiopienne dont le culte sanguinaire rappelle celui de l'Artémis Tauropolos et de Dionyse à emblème du taureau cornu. Très significatif est le rite à la fois expiatoire et thérapeutique du baptême à sang d'enfants, prescrit par le «Fils du Taureau marin», comme rançon à offrir à la divinité offensée, en vue de la cessation de l'épidémie. C'est probablement, à n'en pas douter, l'origine des Taurobolia, qui, bien que n'apparaissant que tard, du temps romain-chrétien, comme sacrement de rédemption ou de régénération, doivent remonter à la période préhistorique, quand en Egée pélasge-minoenne et en Asie antérieure était universalement répandue, du Pont caucasique jusqu'en Syrie, la religion de la divinité du Feu céleste, représentée encore par le Çivaïsme indien des temps historiques. Çiva correspond à l'éthiopien Kepheus. — Dans la période arienne-indoeuropéenne cette religion fut mitigée par l'abrogation des sacrifices sanglants d'êtres humains, auxquels furent substitués des sacrifices d'animaux ou de fruits champêtres. Cet antagonisme se manifeste notamment dans la lutte du héros-champion libérateur contre le Fils du Taureau marin, ainsi que dans les combats de Thésée et de Persée contre le Minotaure et le Monstre marin. Il marque la substitution du culte arien-indoeuropéen à l'ancienne religion éthiopienne-chamitique. Cette dernière coïncide avec le culte d'une divinité «océanique, maritime», Poseidon-Osogôs-Atlas, intimement apparentée au cycle culturel de Janus-Saturne, resp. d'Oannês-Odakon et Kéiwan-Chamoš. Le taureau-maritime sus-considéré est une figure typique ou phase de Poseidon Hippios (dieu maritime Ossogôa des Caro-Lélèges), dieu du tonnerre et de la foudre, de l'orage électrique; son

fils, issu du roseau igné coïncide avec Vahagn; sa mort tragique est celle d'Héracle se consumant dans les feux du bûcher ardent; c'est l'emblème de la foudre, précipitée de la nuée orageuse sur terre, pour s'y consumer dans sa propre braise; c'est celui du Phénix, se consumant dans son propre nid. Phénix = Héracle asianique, = Sandon-Desandas = Psonthom Paneach (Joseph Aegyptiacus) = Phanês-Vahagn (Vahuni, Vahêvan). — L'antagonisme entre le nouveau régime arien et l'ancien, éthiopo-chamitique s'exprime en mythologie ibéro-caucasienne par la rivalité entre les divinités Armaz et Ithrudjan.

5) Animisme; transmigration des âmes par métamorphose magique; métempsychose. — Selon une croyance panthéistique la nature entière fut jadis animée, douée d'un principe vital, d'une âme ou génie universel. Ainsi cf. Wlisl. M Sag. n° I: «Il y avait un temps, où les arbres et les pierres pouvaient se mouvoir, marchaient, parlaient; ils mangeaient et buvaient et se comportaient comme les hommes». — «Mais, ayant été la cause de l'invention du feu par le Démon, les pierres furent punies par Dieu, qui, en châtiment, leur enleva la faculté de parler, de se mouvoir et de manifester leur vitalité; pareillement il punit les arbres, parce qu'ils avaient volontairement fourni du bois à l'humanité» (ibid. p. 1—3).[1] — Wlisl. M Sag. n° XIV «Wundernachtigall»: «La Fée, à la recherche de son rossignol miraculeux, poursuivit sa migration à travers le monde; tandis que le fils cadet du roi arriva, après mainte odyssée, dans une grande forêt, où il trouva une immense masse de grosses pierres, d'égale forme. „Que cherches-tu ici?" s'écria le nègre gigantesque, qui subitement lui apparut. „Rien", répondit le jeune prince, „dis-moi seulement, ce que signifient cette multitude de pierres ici?" A quoi le géant-nègre répondit: „Toutes ces pierres ont été jadis des hommes, qui ont été, par ma salive, convertis en pierres. Parmi elles se trouve également ton frère; et maintenant toi aussi tu seras transformé en une pierre!" Mais voilà que le rossignol commença à chanter tout haut, sur quoi le nègre-géant se précipita par terre et fut converti en un tas de cendres; quant aux pierres, elles se métamorphosèrent en hommes». — Ibid. p. 66 ss.: «L'âme de la Belle-mère». Histoire d'une pierre petite, noire, marquetée de taches blanches et gémissante d'une voix plaintive; déposée

---

[1] Cf. la race deucalionienne, issue de la pierre ou par metamorphose des pierres ou roches en hommes. — Cf. l'autre mythe de la création dendrophyle du genre humain: genèse ἀπὸ δρυός (Od. 19, 163); Il. 22, 126: οὐδ' ἀπὸ δρυὸς. οὐδ' ἀπὸ πέτρης.

sur une enclume et frappée du marteau d'un forgeron, elle se transforma en un petit oiseau blanc, qui s'envola par la lucarne de la forge dans le lointain. La magicienne, qui présida à cet acte, en donna l'explication en ces termes: «Voyez! cet oisillon blanc avait jadis été l'âme de cette méchante dame, qui était la belle-mère de Chripsima. En revanche des mauvais traitements qu'elle fit subir à la pauvre orpheline, son âme fut métamorphosée en une petite pierre noire, munie d'autant de petites taches noires qu'elle avait appliqué, sa vie durant, de coups à l'orpheline. L'âme de quiconque maltraite un orphelin, de son vivant, est condamnée à être convertie après sa mort en une telle pierre et de gémir ainsi chaque fois à minuit, aussi longtemps jusqu'à ce qu'elle soit écrasée par quelqu'un; c'est alors seulement que l'âme se trouve libérée et qu'elle s'envole vers Dieu, pour en recevoir sa juste sanction». — Ibid. p. 160 sq.: «L'homme sans âme». Perte de l'âme d'un prince. Elle lui est ravie par une fée envieuse et rendue plus tard par l'artifice d'un jeune berger. — Ibid. p. 96 ss.: Transformation d'une jeune fille en pigeon ou colombe, par suite de la malédiction de son frère. Repenti, celui-ci parcourt le monde pour retrouver la sœur; il la découvre dans le château noir du Roi des Ombres, au Nord, mais ne peut l'emmener, parce que, au lieu de la frapper, il l'embrasse, sur quoi elle se convertit en une colombe blanche munie d'une couronne d'or sur sa tête. Aidé d'une fée bienfaisante il atteint finalement la «Grotte de la Reine de la Nuit» dans un immense rocher noir; grâce à certains artifices magiques[1] il attrape enfin, perchée sur un arbre, au milieu de l'antre, la colombe blanche à la couronne d'or, laquelle par opération magique est libérée du ban et reconstituée en sa forme humaine. — Métamorphose en ourse. Ibid. n° XXXIII p. 91 sq.: Une jeune princesse, transformée en ourse anthropophage par suite du maléfice démoniaque d'une magicienne, est tuée par son frère, le prince royal, qui après la suppression de la sorcière, rappelle moyennant une bague magique, à la vie sa sœur décédée. — Les âmes trépassées des enfants nouveau-nés non-baptisés ou nés à la suite d'une opération magique, sont métamorphosées en oiseaux aux plumes noires, au bec et aux pieds blancs. Quand on réussit à arroser un tel oiseau d'eau bénite ses plumes noires

---

[1] Pouvoir magique de la salive et du sang virginal. La Fée de la bonne aventure (Glücksfee) est censée tisser à certains enfants favorisés une chemise de bon augure (Glückshemd) de sa salive. Cf. Wlisl. M. Sag., p. 70 Note.

blanchissent, prétend la superstition populaire; il est censé avoir été baptisé et pouvoir entrer au ciel comme ange.[1]

6) Restes de mythologie pré-arménienne, ayant rapport à: *A*) la Légende de Tell[2] (Wlisl. M. Sag. p. 56 sq. et p. 109); *B*) la saga de Baldur (ibid. 83); *C*) celle de Sigurd-Sigfried (ibid. p. 127); *D*) celle de Perséphone (ibid. p. 40); *E*) à la saga iranienne d'Aždahak-Zohak, resp. à celle de Prométhée rivé au rocher du Caucase. Cf. Wlisl. ibid. n° 28, p. 76—79 et n° 24, p. 62 ss. et passim; *F*) au mythe des Hespérides gardant au-delà de l'Atlas, dans le jardin du Soleil, les pommes d'or. Sa teneur est celle-ci (Wlisl. n° 29 p. 80—83): Mort du Héros solaire. Fils d'un roi puissant, le «Héros du Soleil», rayonnant dans un habit luisant d'or, possédait un cheval ailé, coursier rapide, qui (tel le Pégase de Bellérophonte) traversait au vol les airs comme le vent ou la foudre. Cédant à une apparition d'une vierge vêtue en rouge (Aurore) qui leur enjoignit d'envoyer leur fils en expédition afin d'acquérir le titre et le rang réel de Héros du Soleil en se rendant dans la région de l'arbre du soleil pour y cueillir une pomme d'or, le roi et la reine mandèrent à leur fils de parcourir le monde et de rechercher l'arbre du Soleil, duquel il aurait à cueillir la pomme d'or. Après avoir erré pendant deux fois 99 jours à travers d'immenses régions, il arriva devant un palais d'or, au milieu d'un désert infini et parvint ensuite dans une grande prairie, où se dressait l'Arbre du Soleil. Mais cet arbre lui échappait, croissant subitement et s'élevant démesurément en hauteur lorsqu'il s'apprêtait à vouloir en cueillir une pomme d'or. Averti par la vierge habillée en rouge (Aurore) que pour gagner la pomme d'or il faut

---

[1] Id. ibid. p. 70—72. — Les oiseaux jouent un grand rôle comme êtres fatidiques-oraculaires. Ils sont censés être en relation intime avec la vie humaine, comprendre le langage des hommes et pouvoir se communiquer exceptionnellement à ceux-ci. Ainsi dans l'Art. 27 de Wlisl., p. 72, un oiseau s'adresse en paroles humaines à la reine, sa bienfaitrice: «Dame reine! ta salive infusée sur ma langue et ton haleine insufflée en moi m'ont appris ton langage, et me rendent apte à t'énoncer ma gratitude. Nous autres oiseaux comprenons l'idiome des hommes, mais ne pouvons parler» etc. Dans la même légende («Die gekränkte Glücksfrau», p. 74 ss.) il est question d'un cas de métamorphose partielle: en sanction d'une infidélité, infligée à elle de la part de la reine-mère, la Fée condamne la fille de celle-ci à être convertie en corbeau à partir son jour de mariage, et de ne rentrer dans sa forme humaine que pour une heure, chaque nuit.

[2] N° 38 Wlisl. «Le prince royal aveugle». — Intéressant est dans la saga arménienne le motif de la flèche d'or «vivante», qui se retrouve encore dans les légendes héroïques des Tatares (ib. 109). Cette saga paraît être d'origine orientale.

auparavant effectuer le service de veillée de 9 jours et de 9 nuits pour garder et protéger l'arbre contre deux loups noirs, qui le menacent; veillée rigoureuse, sans faillir ni s'endormir, sous peine de subir la mort par le Soleil, il accepte et entreprend bravement la veillée d'armes pour 9 jours et 9 nuits. A peine la vierge habillée en rose fut-elle disparue dans son château doré, que déjà les 2 loups formidables se précipitèrent vers l'arbre. Mais le héros du Soleil les refoula victorieusement de son glaive durant 7 jours. Au 7ème jour son coursier blanc le harangua, en paroles humaines, ainsi: «Ecoute mon avis: La Fée de bonne aventure m'a donné à ta mère pour te servir; je te communique donc, que, si tu t'endors et que les loups endommagent l'arbre, le Soleil te tuera. Afin qu'il n'en soit pas ainsi, la Dame-Fée vient d'engager dans son ban tous les êtres du monde, de sorte que le Soleil ne soit capable d'attenter à ta vie par aucun d'eux. Il y a toutefois un être qu'elle a oublié de conjurer en son ban, et celui-là te causerait la mort, si tu t'endormais et que les loups noirs endommageassent l'arbre. Veille donc et repousse les Loups!». Le Héros solaire se défendit contre les loups noirs, vainquant le sommeil pendant 7 jours; mais dans la 8ème nuit, à bout de forces, il s'endormit. Réveillé il aperçut devant lui une dame noire, qui lui dit: «Tu as mal rempli ton service, car les 2 loups noirs ont lésé l'Arbre du Soleil. Je suis la Mère du Soleil et t'ordonne de monter ton coursier et de partir d'ici, car tu t'es fait appeler orgueilleusement „Héros du Soleil“ sans avoir mérité ce nom». — Rentré chez lui, il se rassura d'abord et coula encore des années heureuses. Mais finalement l'oracle lugubre de la Dame noire s'accomplit néanmoins; car un jour, pendant une chasse, lorsque le Héros solaire se pencha, altéré de soif, sur l'eau d'une rivière pour s'y désaltérer, une écrevisse s'étant furtivement approchée, lui coupa la langue! Moribond il eut encore l'apparition de la Dame Noire, qui lui signifia l'accomplissement de l'oracle. — A comparer les mythes analogues concernant Baldur, Bellérophon, Héracle, Adonis-Thammuz, Atys etc. qui tous figurent comme génies solaires. Une légende toute semblable a cours en Géorgie, où le Mzis-Tschabuki, Héros du Soleil, n'est pas inconnu. — Cependant le prototype et l'original plus ancien de ce mythe nous paraît être issu chez les peuples suméro-accadiens, dont les épopées telles que p. ex. celle de Gilgamesh nous semblent refléter le même mythe tragique du génie solaire sanctionné pour son orgueil et son exaltation au rang d'un demi-dieu.

II.
Supplément préliminaire
au Chap. IV: Survivances de l'ancien paganisme chez les peuples du Caucase.

Dans la Géorgie du Bas-Pays les réminiscences d'un ancien culte payen sont moins considérables: croyance en des Dévi's, Khadji's (génies des montagnes), esprits des eaux, sorcières (Kudiani's), pratiques magiques etc. en sont les traits caractéristiques; notons aussi particulièrement Echma ou Echmaki, le diable, l'esprit malin ou satan des Géorgiens, qui par son nom — = zd-avest. aešma-daeva, pehl. êšmak-deva (dev) — trahit encore manifestement son origine iranienne. C'est l'Asmodée, le démon Asmodi (Asmodaeus) de la Bible (Tob. 3, 8), le «roi des démons» du Talmud Gittin.

Par contre chez les Karthvéliens de la Montagne, les Svanes, Khevsoures et Pchaves, l'organisation cultuelle du christianisme reflète encore essentiellement l'ancien état payen. En cela les montagnards de la Karthvélie se montrent étroitement apparentés avec les Ossètes, les Abkhazes et les Tcherkesses. Les principaux points de contact et de communauté cultuelle entre ces peuplades sont en effet:

1°) Sanctuaires. — Le sanctuaire, appelé Khati ou Djvari en Géorgie, Khevsourie et Pchavie, Dzvar ou Dzouar (géorg. Djuari «croix») en Ossétie, bâti ordinairement sur une élévation, dans un bois, richement doté en terres, trésors en coupes et en bétail, se compose de trois pièces, entourées d'un mur: a) une chapelle, destinée à sacrifices et agapes (Sastumro), garnie de bancs de pierre, et d'une grande cloche suspendue dans le vestibule; les parois et le plafond ornés de cornes de bouquetins et de chèvres sacrifiées, de clochettes et ex-votos en étoffe; b) une habitation pour les religieux et le personnel administrant du sanctuaire; c) une brasserie, munie d'une grande chaudière en cuivre. Comme en Khevsourie, les Dzouars sont en Osséthie fréquentés pour la célébration de fêtes, mariages, avec offrandes et sacrifices. Le sanctuaire le plus réputé est celui de Rékom, sous le glacier de Zéi; construction en bois, avec grande croix de fer et plusieurs cloches; lieu de pèlerinage célèbre.

2°) Bosquets sacrés: Khatis-tqe «forêt du Khati», djvaristqe «forêt de la croix», avec autels à sacrifice. Ainsi en la Montagne

de Géorgie; ainsi aussi en Osséthie, en Abkhazie et Circassie. Culte de certains arbres isolés, tenus pour sacrosaints, chez les Ossètes et les montagnards de Géorgie.

3°) Sacrifices sanglants, communs aux Karthvéliens de la Montagne, aux Ossètes et partiellement encore aux Abkhazes et Circassiens.

Le régime du culte est en Khevsourie et en général en Kharthli de la montagne, présidé par un grand-prêtre, appelé Khévis-béri «Doyen de la Vallée». Ses subordonnés: le prêtre (Khutsi) et l'assistant du prêtre, le dékanossi, sont chargés de l'office régulier du culte et des sacrifices. En outre il y a l'ordre des devins, représenté par les Khadagi's et les mkitkhavé's, semblables aux chamans; quant aux mésoultanés, ce sont des prophétesses ou magiciennes, fonctionnant en intermédiaires ou médiums entre le monde des âmes trépassées et le monde terrestre.

Fêtes et festivités empreintes d'un caractère payen: en Khevsourie-Pchavie, où une invocation sacrificatoire, usuelle des dékanossis est conçue en cette formule-ci: «Gloire soit à Dieu! Gloire à la lune et aux étoiles»; fêtes accompagnées de nombreux sacrifices de moutons, dont le sang sert à asperger les fidèles; et analoguement en Ossétie; fêtes en l'honneur des divinités païennes-ossètes, qui se classent ici en fêtes «masculines», célébrées avec sacrifices sanglants et restreintes aux hommes; et en fêtes «féminines», célébrées par les femmes avec libations de lait.

Animisme ou culte des Mânes, des âmes des ancêtres, en Géorgie et en Ossétie. — Dogme eschatologique, semblable en Géorgie montagnarde et en Ossétie: Jugement des morts, Pont des morts, tribunal infernal; retour des âmes (sultha greba); anniversaire mortuaire.

Divinités payennes: chez les Khevsours et Pchaves, amalgamées avec des figures du panthéon chrétien: Christno, le Christ Jésus, est représenté comme souverain du règne des morts, des trépassés. Pierre et Paul, Michel et Georges sont des anges. Ils connaissent et vénèrent encore: la «Mère de la Terre» (adgilis deda), l'Ange de la montagne (goris angelozi), l'Ange du Chêne (muxis-, mukhis angelozi), l'Ange du trésor (undjis angelozi), le «blanc Georges» (thethri Giorgi), le dieu de l'Ouest et celui de l'Est, celui des âmes, Iakhsari, Pirkuti, etc. Les Pchaves adorent principalement les divinités Kopalé (Kopala), Tamar-mephe, i. e. la «Reine Thamar» et le Khati de Lachvari. — Les anges ailés (Khati's), flanqués de leurs

ministres-messagers, forment ensemble, avec les «Sœurs des Anges», l'Armée céleste. Ainsi le sanctuaire de Khakhmati est consacré à trois «Sœurs-Anges». — Les Svanes, bien que Chrétiens, adorent toujours encore des divinités telles que: Apsat le Maître et Dali, la Maîtresse du gibier; de même les Thouches, Khevsoures et Khistes connaissent-ils deux «Anges de la chasse», auxquels ils offrent une bougie allumée, en leur apportant le cœur, les poumons et le foie du gibier, ainsi que les cornes comme ex-voto au sanctuaire. Dans le canton de Ratcha également survit encore «l'ange du gibier», déclassé d'ailleurs en Iméréthie au rang d'un «Homme des Bois». En Mingrélie la «Reine des Bois» est une belle princesse, favorable au chasseur. — De même en Abkhazie les chasseurs vénèrent un dieu du gibier (Ajvepcha), à l'ouverture de la chasse, par le sacrifice d'un bouc ou d'un bélier.

Tcherkesses et Abkhases. — Dans son noyau leur religion primitive est apparentée à celle des Ossètes. Les Tcherkesses, comme les Ossètes et les Géorgiens montagnards, avaient des bosquets et des arbres sacrés, refuges sacrosaints, dotés des trophées de la chasse, ainsi que de nombreuses offrandes ou ex-votos y suspendus. — Vénération des sources, montagnes, colonnes, croix de fer et de pierre. — Classe de prêtres, élus parmi les vieillards, comme sacrificateurs des victimes d'animaux devant la croix, et dans le bosquet sacral. — Divinités, identiques en partie avec celles des Abkhazes: dieu du ciel (Tka); dieu des forgerons (Tliebské); dieux et protecteurs de l'agriculture (Iémikha, Skuskha, Naokhatkha); le dieu-seigneur des forêts (Mézitkha) et ses filles, nymphes silvestres; génies protectrices de la famille, des guerriers et voyageurs; le dieu des vents et des eaux, fêté au début du printemps (Seozérès) par l'érection d'un poirier sec, chargé de guirlandes de fleurs et couronné d'un fromage, éclairé de lampes, en l'honneur duquel un animal est sacrifié. D'autres fêtes célébrées au Nouvel-an, à Pâques, dans le bois sacré; puis au début de la moisson et en octobre etc. avec cachet payen-préchrétien.

Quant aux Abkhazes, ils connaissent une divinité supérieure (Anzar-ms), maître du bien et du mal; des esprits ou génies tutélaires (Achatsatchapatsa); des génies du bétail (Aitar), du gibier sauvage (Ajvepcha), de la terre (Adabna), de l'arc-en-ciel (Atsakva); une déesse de l'eau (Dzlan dzahvas), du vent (Pcharna), des semailles (Djadja, Anapanga), des chiens (Alichkantra), des abeilles (Anana-

gund) etc. Puis le dieu protecteur des pillards (Eirigatsnykh) et le dieu des forgerons (Chiochou); dieu du foyer (Achaara), déesse mère (Ananaa); esprits «extérieurs» (adnka); dieu du tonnerre abchasien, analogue au Vatsilla (- Ilya) des Ossètes. — Le démon Roskipi, chef des âmes maléfiques (espèces de vampire). — En outre de ces anciens dieux, les Abkhazes adorent le Christ («maître saint»), Marie et St. Georges, auxquels un mouton est sacrifié annuellement ; en plus, un veau «à l'oreille entaillée» est offert chaque année aux églises. — Ils exercent le culte aux dieux et aux âmes, à certains jours, par le sacrifice d'animaux, de lait, de pain et par des formules consacrées de prières ; coutume du Kalinda, correspondante au kolinda des Roumanis, le jour du Nouvel-An. Sacrifices particuliers aux génies des forgerons et des bergers ; ces derniers sacrifient des béliers au dieu de la foudre (Api, Khakhikal ; le dieu Chiblé des Tcherkesses). De même que chez les Ossètes, le foudroiement d'un homme ou d'un animal domestique (d'un troupeau) est chez les Abchazo-Circassiens fêté comme un heureux événement moyennant un rite funèbre spécial : sacrifice avec agape communale en l'honneur du dieu de la foudre ; érection d'un trophée etc. — Pratiques magiques contre la sécheresse (sacrifice d'un bœuf au dieu Api), contre les maladies (sacrifices de pain et d'une chèvre ou d'un mouton, conjugués avec pratiques magiques). Remarquable est surtout le pouvoir magique-miraculeux attribué à l'eau, aux sources, aux rivières et à son génie divin, la «Mère de l'eau», qui, chez les Abkhazes, est censée habiter dans un lac pur ou une source; «elle est belle, elle a des cheveux bruns, des yeux rieurs et, comme les ondines, vit volontiers quelque temps avec un homme». Par son pouvoir miraculeux-thérapeutique la Mère de l'eau est censée guérir infailliblement, moyennant certaines pratiques magiques, accompagnées de sacrifices et de récitations liturgiques, la fièvre, la jaunisse, la peste et la stérilité féminine. Coutumes analogues chez les Finnois ; à comparer aussi certains passages du Zend-Avesta, célébrant la vertu miraculeuse de la divinité de l'eau, des fleuves ou lacs sacrés. Cf. la «sainte» Ganga des Indo-Ariens. — Coutume abkhaze des oracles et présages tirés des étoiles, des phases de la lune ou de certains événements fortuits ; ou bien, «selon la coutume tatare, d'après les sauts d'une omoplate de mouton, que l'on jette dans le feu».[1]

---

[1] Extrait résumé de Byhan-Montandon, Civilisation caucasienne p. 122 ss. — En utilisant ici et encore dans notre texte suivant, comme guide supplémentaire ce

Tchétchènes et Lesgui's. — «Les Lesghuis — christianisés jadis, puis islamisés — paraissent à peine avoir quelques reliquats de leur religion précédente, payenne; et chez les Tchétchènes aussi, les traditions sur le monde des dieux et sur leur culte disparaissent avec les vieillards. Ils adressent toujours leurs prières et leurs sacrifices, même s'ils étaient destinés à l'origine à d'autres dieux et esprits, au Créateur du monde, au Père des dieux (Délé, Dala). Le dieu du tonnerre jouait un grand rôle (Séli); sa fille (Séli Sata) était la protectrice des vierges; il en était de même de la déesse du soleil (Déla Molkh), avec sa mère Asa, dont les adorateurs regardaient le point où il se levait, et vers lequel étaient aussi dirigés leurs lieux de prière, tandis que la lune et les étoiles étaient moins considérées; il en était encore de même de la «Mère des tempêtes» (Dardsa-närlík) dont sept fils (Dardsa-Kouangich) s'envolèrent au ciel où ils se trouvent encore maintenant (la Grande Ourse); il en était de même enfin du Maître des forêts et du gibier (Elta), pourvu d'un seul œil, que les Lesguis connaissent encore sous le nom arabe d'Abdal (serviteur de Dieu). D'autres dieux de la nature étaient: la «Mère des eaux» (Khi-nana), le Protecteur des céréales ainsi que de la bière et de l'eau-de-vie qui en étaient tirés (Méler-erda); le dieu de la guerre (Molzy-erda). Il y avait encore quelques autres divinités, jouissant de la vénération commune, auxquelles des sanctuaires (elgyts) ou d'anciennes églises étaient consacrés et des sacrifices en bétail, pain, bière, eau-de-vie, bougies, or, choses précieuses étaient offerts: Tuchol, surtout adoré des femmes, Misr, Amgali-erda sur la montagne Artz-khoï, Tamych-erda sur la «Montagne rouge» près du village de Khuli, Mätseli sur le mont Metty; mais la personnalité de ces divinités ne se laisse plus bien reconnaître. Probablement fonctionnaient-elles comme dispensatrices de fécondité, mais leur adoration était vraisemblablement confondue avec celle des ancêtres et resta attachée aux églises, érigées au temps de la plus grande extension du royaume géorgien et du christianisme dans la Tchetchnia en lieu et place des lieux de prière païens. — Le culte des âmes des ancêtres est resté vivant jusqu'à dernièrement; chaque grand'famille et les villages, «pays» et tribus qui en sont issus, avaient leurs esprits protecteurs particuliers (erda, tsu en in-

---

dit ouvrage, d'ailleurs précieux comme répertoire de la mythologie caucasienne, nous l'avons fait sous réserve critique, en rectifiant certaines erreurs de transcription ou fautes d'interprétation, qui défigurent parfois ce bon livre

guch). Les Tchétchènes croyaient que l'âme proprement dite de l'homme, son «être» (taram) continuait à vivre après la mort comme auparavant, tandis que la force de vie périssait avec le corps; mais l'âme s'en allait vers l'Ouest sous la terre, dans l'au-delà (Déli-Aïlli), où elle se réunissait aux âmes des parents morts de la grand'famille. Ils admettaient aussi des mariages dans l'au-delà, où le père d'un jeune homme mort ne repoussait jamais la demande du père d'une jeune fille morte, même s'il devait payer un prix élevé de fiançailles (cf. la coutume et croyance analogue des Ossètes). Les notions de l'enfer (djodjakhet), du paradis (agéret) et de la compensation pour les actions bonnes ou mauvaises paraissent, chez les Tchétchènes, empruntées au christianisme et à l'islamisme: squelette de bois préparé dans le ciel pour chaque âme, pour s'incarner dès que meurt le corps et en recevoir l'âme, qui animera ce nouveau corps, lequel, selon le comportement sur terre est beau ou laid. L'idée du bien et du mal, de Djin's ou diables provient aussi de l'islam, tandis que les démons silvestres et femmes malignes (almas) de la forêt sont d'origine indigène. — L'âme de l'ancêtre était aussi l'esprit tutélaire (Séli) du foyer familial et le mercredi lui était consacré. Le serment sur les âmes des ancêtres comptait comme le plus sacré. Son caractère sacro-saint était consolidé et doublé par la menace d'effectuer le sacrifice d'un chien sur la tombe des ancêtres: coutume fort répandue dans toute la Cis- et Transcaucasie, y inclus l'ancienne Arménie. — Le foyer avec la chaudière, le crochet, la chaîne, le feu et la cendre passaient pour sacrés, pour gages d'asile.

Des sanctuaires (elgyts) servaient à la vénération des dieux et des ancêtres, ainsi que de petites huttes ressemblant aux maisons des morts (Kacha) avec une ou deux portes à l'Est et au Nord, dans lesquelles des cornes, des andouillers et des insignes blancs (rytch) étaient déposés en offrandes: cf. analoguement les sanctuaires des Carthvéliens montagnards. Dans le pays de Khamkhin, on sacrifiait aussi près des cimetières, à côté de colonnes carrées de pierre; des niches étaient taillées sur la face orientale de ces colonnes: celui qui priait y introduisait sa tête et une bougie allumée. La grand'-famille ou le village venait prier une fois l'an au sanctuaire, y amenant des moutons, de la bière, de l'eau-de-vie, un mets spécial de fête (tégum) et des pains — offrandes destinées à une agape.

Prêtres sacrificateurs (tsaïn-sag), nommés à vie dans la tribu

tchétchène des Ingouches, ou bien succédant héréditairement dans une grand'famille déterminée. En outre de leur fonction officielle ils vaquaient aussi à l'interprétation des rêves, ou des oracles, ainsi qu'à la juridiction en affaires religieuses, ayant à déterminer l'offrande expiatoire pour délits envers une divinité. A côté des sacrificateurs existaient des devins (dzyryk) et des devineresses. — En guise de magie défensive les gens de la tribu des Kuris cousent une amulette dans le dos de leurs vêtements; ceux d'une autre tribu, les Lesguis-Andi pratiquent la magie de la pluie à l'instar des peuples balkaniques ainsi que des Circassiens et Abkhazes: une jeune fille couverte de feuilles et de ramures est conduite à travers le village, sous accompagnement de chantres, invoquant la Pluie; puis tous se baignent à la rivière et sacrifient un mouton. — Magie thérapeutique: trépanation visant à chasser l'esprit malin ou le démon supposé obséder le patient et causer la maladie. — Comme les Ossètes, les Abkhazes et les Tcherkesses, on sacrifiait, lorsqu'un homme avait été frappé de la foudre, un animal à celui qui avait causé la mort, c.-à-dire au dieu du tonnerre: généralement une vache, dont on suspendait la peau et la tête à une perche.»[1]

* * *

Mort et Rituel funéraire chez les peuplades du Caucase. — Sans vouloir, dans le cadre restreint de cet ouvrage, exposer le vaste domaine des pratiques religieuses de deuil chez les Caucasiens, il importe toutefois d'en relever ici les us et coutumes les plus saillants, en tant que reliquats précieux de l'antique religion payenne, fondée sur l'animisme et le culte des ancêtres. Ce sont:

1° Les commémorations funèbres ou anniversaires de décès, accompagnés de sacrifices, d'agapes etc.

2° La coutume de l'exposition ou suspension des morts privilégiés. Chez les Ossètes, on n'enterrait autrefois que les corps des femmes, tandis que ceux des hommes étaient suspendus, dans une enveloppe de peau de buffle, à des arbres sacrés. — Ainsi de même se retrouve cette exaltation privilégiée du corps défunt en Abkhazie: lorsque quelqu'un est frappé de la foudre en ce pays, il est couché dans un cercueil et celui-ci est suspendu à un arbre,

---

[1] Reproduction abrégée et remaniée du chapitre sur les «Croyances des Tchetchènes et Lesguis» dans l'ouvrage de A. Byhan, et (trad. franç.) G. Montandon «La Civilisation Caucasienne» (Par. 1936) p. 194 sq.

jusqu'à totale décomposition du cadavre, dont les os seront alors enterrés.[1] Cette pratique remonte d'ailleurs à une haute antiquité, vu que Plin. h. nat. (23, 79) et Élien (IV. 1) nous l'attestent déjà, en relatant que chez les Ibéro-Colches on enveloppait les cadavres des hommes dans des peaux de bœufs et qu'on les suspendait aux arbres; seules les femmes étaient enterrées.[2] — Ainsi encore chez les Circassiens régnait l'habitude, au 16ème siècle d'exposer le cadavre d'un noble, dépouillé de ses intestins et assis sur un échafaudage (ou catafalque) élevé de bois, dans un champ, durant une semaine, entouré pieusement par une garde d'honneur constituée par les proches membres de sa famille. Puis le cadavre était placé dans un tronc d'arbre fendu en deux et excavé, habillé et armé et enseveli sous un tumulus élevé.[3]

3° Maisons mortuaires. — Chez les Karthvéliens du groupe oriental de la Montagne — Khevsoures et Pchaves, — il n'y a pas plus de 70 ans, les morts n'étaient pas enterrés dans des tombes mais ensevelis dans des maisons des morts, qui se sont conservées p. expl. près de Chatil. Construites de minces plaques de schiste, elles ont 6—8 mètres de long, 3—4 de large et autant de haut (avec ouverture latérale de $^1/_2$ m[1] carré, fermable par une plaque de schiste) elles fonctionnaient de mausolée aux morts d'une grand'famille, qui y étaient déposés, pleinement habillés, sur des bancs de pierre disposés sur les longs côtés; on munissait ces morts de provisions de nourriture, renouvelées de temps en temps. Analogue se pratiquait le mode de sépulture chez la peuplade montagnarde des Thouches carthvéliens: les diverses grand'familles se construisaient autrefois des Maisons mortuaires, où l'on apportait les mourants sur un banc de pierre; après leur décès, on déposait les corps dans un caveau, creusé là même (Byhan-Montandon, opus cit. 120-121). — Des maisonnettes funèbres un peu divergentes du type sus-décrit, dont chacune contient les tombes d'une grand'famille se trouvent sur les cimetières circassiens et abkhazes, établis générale-

---

[1] A. Byhan, op. cit. 159, 215.

[2] Cf. pratique analogue en Sibérie et en Libye.

[3] Nul doute que primitivement il y ait eu sacrifices sanglants, en esclaves et chevaux, comme supplément à ces funérailles privilégiées: c'est-ce qui ressort du fait que jusqu'aux temps modernes la virginité d'une jeune fille, couchée sur une peau de bœuf, était sacrifiée au mort, dont le cheval harnaché était amené plusieurs jours de suite au catafalque ou à la tombe du noble défunt.

ment sur des hauteurs et entourés d'un enclos ; ces maisonnettes de poutres, à toit de copeaux, sont dressées au dessus de la tombe (fosse revêtue de planches) et cernées d'arbres fruitiers. Remarquable au plus haut degré nous paraît surtout le type des Maisons mortuaires, tel qu'il se trouve représenté en Osséthie. «Autrefois[1] on élevait [en pays ossétique] des Maisons mortuaires, qui se sont conservées en plusieurs endroits ; elles sont construites de dalles et de mortier durable, comme chez les Khevsoures ; elles ont de 6 à 8 mètres de haut et ont un toit pyramidal. Des poutres et des planches sont fixées sur les longs côtés, à l'intérieur, pour le dépôt des corps; quand ces planches n'offraient plus de place, on jetait les corps dans une fosse au milieu de l'édifice. Une variante de ces maisons mortuaires sont celles de l'Osséthie occidentale, qui, influencées par l'art islamique, sont construites comme celles des Kabardi's et des Karatchaï : la base est quadrangulaire, le toit, à plusieurs arêtes, est pointu[2] ; les corps y étaient déposés sur le sol. Dans d'autres tombeaux, les corps étaient recouverts de pierres et on élevait par-dessus un sarcophage de 2 m $^1/_2$ de long sur 1 mètre de large, analogue aux sarcophages de la noblesse de l'ancienne Scrbie. Dans une dernière sorte de tombeau, des pierres brutes sont simplement dressées, mesurant environ 3 m. de haut sur 60 cm. de large et 15—30 cm. d'épaisseur. On ne sait pas encore si ces deux dernières formes sont d'origine ossète ou d'origine encore plus ancienne.» (Byhan ibid. 216.) — Pour les nécropoles des Tchétchènes (et des Lesguis) on nous relate ceci: «Des pierres funéraires sont dressées au dessus des tombes revêtues de dalles et de planches. Les tombeaux des combattants pour la foi sont sacrés, désignées par une lame de bois plantée en terre et portant une flamme blanche ou rouge. Une maisonnette ou une construction en coupole s'élève généralement sur la tombe. Les Ingouches et les Lakes (trib. lesg.) amassent, selon l'ancienne coutume, sur les tombes un socle

---

[1] A. Byhan, op. cit. 215-216 et 192.

[2] Nous tenons à attirer tout particulièrement l'attention sur ce type monumental des Karatchaï-Tatares qui leur est commun avec certaines tribus Lesguis, spéc. les Avars: voir la planche XIII[a], Phot. A. Dirr, Maisons mortuaires des Avar's, cercle de Sakataly, Daghestan, dans Byhan, Civ. caucas. 128/29; ces maisonnettes funéraires ou mausolées à «pignon en ogive» telles que les reproduit la belle photographie du caucasologue A. Dirr, rappellent remarquablement le type funéraire conique-pyramidal dont ils représentent une simplification. A comparer aussi Byhan, op. cit. p. 246 p. 193-194.

quadrangulaire de pierres entassées, sur lequel ils dressent une pierre de hauteur d'homme. Aux 16ème et 17ème siècles on inhumait les morts dans des constructions funéraires en forme de cône ou de hutte (Kacha) de 4 × 4 mètres de base et de 8 à 10 mètres de haut, avec deux à trois rangées de lucarnes ; là on les plaçait sur des bancs de pierre accolés à la paroi et on leur donnait de la nourriture et tous les instruments possibles.»

En outre de ces maisons mortuaires de grand'familles, on en trouve, en bien des points de la Tchetchnia, à vestibule et à toît en coupole, paraissant être de la même famille que celles des Ossètes occidentaux qui viennent d'être mentionnées, et sur les montagnes, d'autres, souterraines, qui pourraient bien être d'origine plus ancienne.» (A. Byhan-Montandon, op. cit. 193-94.)

Aux différentes formes de Maisons mortuaires, que nous venons de présenter ci-devant comme particulières aux peuplades du Caucase dans leurs types variés:

a) type pyramidal, b) type conique; c) type à pignon en ogive; d) type à coupole, e) type à hutte ou tente, f) type à colonnes avec substruction (socle),[1] correspondent dans l'Afrique berbero-libyenne ou chamitique les Marabouts ou Monuments funéraires et votifs, élevés sur la tombe de personnages vénérés, ou de saints, dont les diverses espèces ont été étudiées par le commandant Cauvet[2], et classées ainsi: 1) Marabouts à coupoles [a) hémisphériques, b) à pignons ogivales]; 2) Marabouts du type des gourbis ou chaumières, avec toitures à deux pentes ; 3) Marabouts du type pyramidal ; 4) type conique ; 5) Marabouts du type des estrades funéraires ; type à socle ajouré. 6) Marabouts à coupole piriforme et à merlons en épis dressés.

Les différents types de marabouts et de maisons mortuaires paraissent coïncider avec diverses couches ethniques. Le type à coupole hémisphérique appartiendrait à la couche sémitique. Le type pyramidal et conique se rapporterait en Lybie à la couche ethnique des Liby-Ethiopiens, ou Egypto-Chamites, resp. Berbero-Chamites; et

---

[1] Pour la représentation graphique des divers types de maisons mortuaires nous renvoyons aux excellentes reproductions photographiques fournies par M. V. Déchy et Ad. Dirr dans le livre précité de A. Byhan-Montandon, Pl. XVIII (176/77) et Pl. XIX (p. 192/93); Pl. XIII (p. 128/29).

[2] Cauvet (le commandant —) Les Marabouts. Petits monuments funéraires et votifs du Nord de l'Afrique, Alger 1923. Extr. de la Revue Africaine No 315 à 317 (1923).

par analogie, dans la Caucasie cholchique-ibère le même style conique-pyramidique dénoncerait et supposerait une ancienne couche de colons primitifs, appartenant à la race liby-ethiopienne, proto- ou pré-chamitique. L'hypothèse d'une connexion ethnique-raciale entre la Libye proto-chamitique et le Caucase pontique (Colchis) se trouve appuyée par la frappante identité des coutumes funéraires et de sépulture: le mode de conservation des morts dans les branches des arbres, propre aux anciens Colch-Ibères, se retrouve encore tout pareil chez certaines tribus Touareg[1]; ainsi encore une sorte de momification paraît attestée aussi pour l'ancienne Ibérie (Mésopotamie et Iran); en plus, le mode de sépulture sur des substructions ou terrasses mortuaires du type pyramidique, turriforme ou conique se trouve attesté comme particularité commune à la Libye chamitique et à l'Asie pontique-caucasienne, resp. pré-iranienne et syro-mésopotamienne. Cela suppose de part et d'autre une certaine communauté raciale-ethnique, fondée sur une religion pareille, dont un caractère principal doit avoir été le culte des âmes trépassées, la vénération des ancêtres et héros, le dogme de l'immortalité de l'âme des justes, bref une eschatologie commune.

III.

Notes supplémentaires.

Note I[ière] suppl. *à l'art. II: Arm. astuats (astvats) «Dieu».*

Dans notre livre Grundst. mittelländ.-as. Urg., § 69, se trouve exposée encore une seconde théorie relative à la genèse du terme arménien à signification de «dieu», en ce sens qu'en outre du thème *cavac* (tsavats) = Sabazios, un autre radical se serait, par syncrase, combiné et amalgamé dans le dit nom; soit que nous supposions un composé du type *astu*, *astiv* «ciel» + *vag*, *vac* «dieu»; ou soit encore un original du type *astuch*, *sętuch*, *ęstvach*; de ce dernier se dériveraient en outre encore: *a)* le dieu hittite-asianique Sutekh (Sutech); *b)* le dieu syrien Sydek, Sydyk; *c)* le dieu aquitain-ibère Sutugius (E. Hübner, Inscr. iber. p. 254); *d)* dans un dans un certain sens aussi le génie-héros arm. Hayk, identique à Apollon dérivé de *Satik > *hatik. — Remarquons incidemment que le même nom appellatif de la divinité suprême du ciel, dérivé du

---

[1] Cauvet, op. cit. p. 119, cite spécialement les Touaregs Idenane.

type composé *astu* (*astęv* voûte, cercle, ciel, univers) + *vag* (vac) «dieu» s'est conservé aussi en égéo-pélasge sous la forme hellénisée *Astyochos* ou *Astuochê* (Astyocheia), interprétée dans le sens de «maîtresse occupante de la ville» comme épithète de la déesse Athéna et de plusieurs autres personnages mythologiques. Cf. Astyagês, supposant un original pré-arien ou caucasique *astuag-*, qui a été secondairement, par arianisation, altéré en pers. *Ažďahak*, zend-avest. *Aži-dahaka*. — Thème ibèro-caucasien Astug-, Astuv-, Ustavi-, Ustagi- au sens primitif de «cercle, circuit, enceinte, voûte»; sens dérivé: ville, univers, ciel. — Comme emprunt issu du pélasge égéen notons sous ce rapport: gr. ἄστυ «ville», thème astęv, astuv-; alban. *štępî* (stpî, špî) «maison, lieu d'habitation»; cf. l'élément *-ispi* dans les noms de lieu ibéro-bétiques du type Arat-ispi; cf. *Sitifi*, nom de ville en Maurétanie, = Istip (Štip, Štiplje) en Illyr.-Thrace.[1] — D'ailleurs cette thèse: *Arm. astuats*, *thr.-phryg. Sabazios* (page 3) requiert un exposé plus détaillé, pour lequel nous renvoyons le lecteur à la Note subséquente-supplémentaire (XVII de l'art. 39) sur le culte des Arbres (Plantes) en Transcaucasie, Asie Mineure et Syrie.

Note II, suppl. à l'Art. III Vahagn.

Arm. Vahê, Vahagn, apparenté essentiellement à Phoibos-Apollon (page 4).

D'après les récents résultats de l'investigation scientifique le couple divin Apollon-Artémis est d'origine pélasge-asianique. Apollon correspond au Dieu Apulunaš du panthéon hittite; Artémis *rutamis = Rutaš, la déesse de la chasse des Hittites; lyd. Artimu. Or ce même *Apulunaš* se trouve figuré sur les monuments hittites-hiéroglyphiques avec l'emblème d'un faisceau de roseaux; particularité significative, par laquelle cet Apollon hittite se manifeste comme divinité marquée par le symbole sacral-cultuel du Roseau, tout à fait analogue et apparenté à Vahagn, le héros-demi-dieu haycanien, qui en cosmologie préarménienne est représenté comme issu miraculeusement d'un Roseau.[2]

---

[1] Cf. Auteur, Alarodiens p. 53 sq.; id. Grdst. p. 69 sq.; Orig. med. pp. 18, 21, 81.

[2] Cf. Hrozny, ***Die älteste Gesch. Vorderasiens u. Indiens, Kultur der hetit. Völker*** p. 173.

Dans Hesych. Lexik. (ed. J. Alberti, Lugd. Bat. 1746) nous lisons T. II col. 676 : Βαιᾶγις : ἑορτὴ παρὰ Ἀσσυρίοις[1] (Notice tirée de Leon d'Alavanda, III[ième] livre d'un ouvrage perdu) ; cf. C. Muller, Fragm. hist. gr. II 330. D'après Fr. Hommel, Grdr. Geogr. Gesch. AOr. II 409 l'original de ce nom théophore de fête liturgique babylonienne, Baiâgis ou Vaiâgis, se trouverait dans le terme assyr.-babyl. Bît-akit (akîtu, akîti) «maison de prière, maison d'offrande» ; le *Baiâgis* sus-cité procéderait, selon Fr. Hommel (ibid. N. 2) d'une forme araméenne bēi-agît. Quoi qu'il en soit de cette théorie, qui se heurte à des difficultés sémasiologiques, aussi bien qu'à la divergence des formes grammaticales, nous possédons ici, sous forme de Baiâgis ou (prononciation moyenne-grecque) Vaiâgis un précieux terme authentique d'une fête liturgique assyro-babylonienne. Cette dénomination festivale suppose absolument l'existence d'une divinité homonyme, dont le nom sera à restituer sous forme probable de *Baiâgin, Vaiagẹn.* C'est à n'en pas douter une phase ancienne, le prototype de notre dieu arménien Vahagn-Vahêvah(ian), non pas du Héracle-Vahagn dérivé de Verethragna, mais du dieu du feu céleste Agni-Vahagn-Vahêvay, issu du roseau igné ; à comparer comme corrélat probable le dieu archaïque préromain Vejovis. Le dieu préarménien Vahêvay-Vahagn remonterait donc à une même racine que la divinité chaldéenne Βαιᾶγις. *Vayagi(n). La communauté religieuse-cultuelle entre les peuples primitifs de la Transcaucasie, Arménie, Cappadoce et la nation suméro-acadienne, resp. assyro-mésopotamienne, se révèle ainsi de plus en plus considérable, jusqu'à un degré qu'on n'avait guère été enclin à admettre jadis. — Vahagn-Vahê ou Bajagís-Vayagin réapparaît en Phrygie sous forme de Bagaios, le Zeus des Phrygiens (Hesych.); celui-ci semble apparenté à Mazeus (*Ahrens,* dial. 2 p. 567) ou plus proche encore à une divinité d'origine pré-iranienne, caucasienne, Baga, dieu de la tempête, vainqueur d'Azhi Dahaka, auquel était dédiée la fête Bagayada. Ce Baga, forme ostensiblement arianisée pour Bagai, était notamment vénéré cultuellement dans la contrée de Bagadania en Cappadoce. Cf. la déesse Bagbartu dans une relation cunéiforme de Sargon.[2]

---

[1] Not. Editoris (14): Βαιᾶγις] vide Selden: *de Dis Syr. Syntagm.* II c. 13, in fin. Infra: Βαιῶτις. Ἀφροδίτη. etc.

[2] D'après Max Semper, Rass. et Relig. § 45 sq., ce dieu caucasien (pré-arien) Baga ou mieux Bagai (phryg. Bagaios) serait à comprendre comme génie des moissons

Il y a donc lieu de distinguer nettement entre les deux phases de cette divinité Vahagn, correspondant à deux êtres distingués, confondus et amalgamés sous la même appellation.

Dans sa phase ou fonction de génie du feu, issu du roseau enflammé, Vahagn correspond à Dionyse-Agni, ou encore à Phanês = Bacchus Ignigena; Ovid. metamorph. IV, 12:

«Tu puer aeternus, tu formosissimus alto
Conspiceris caelo.» —

Le Roseau enflammé correspond au Lingam du culte çivaïte, essentiellement aussi bien que par son étymologie: le thème skr. *linga-* équivaut en effet à l'arménien *elēgn*, radical *lēgn* «roseau».

Ce Bacchus Ignigena, puer aeternus, apparaît absolument congruent, non seulement par son essence, mais encore par sa forme radicale, son étymon, avec notre *Vahê* ou *Vahêvah*, l'enfant divin, engendré du roseau ardent. *Baccha*, *Bakchê*, la phase féminine de Bakchos, «prêtresse bacchante», représente la fonction mantique-prophétique ou oraculaire de cette divinité au culte orgiastique-mystique, dont le cri d'invocation sacrale *Euoi* (*Evoë*), — Euios, le Dionyse des Mystères — évoque la Sibylle Vegoe ou *Begoë* de la religion tyrrhéno-étrusque[1]; cette dernière réapparaît en Anatolie sous forme de Vakabê (Vacabê, Fakavê), variante de Hekabê (lat. Hecuba), laquelle dans le panthéon mythique du cycle cultuel troiano-asianique figure comme épouse-parèdre du roi Priam. A tout ce clan bacchique-dionysiaque du dieu-enfant «Ignigena», représenté en Arménie par *Vahē*, *Vahēvah-ian* (Vahagn) et *Vahuni*, en Phrygie-Troie par Vacabê (Vakavê) ou Hekabê (cf. Kybelê), en Etrurie et Graecia Magna par la Sibylle Vegoë, s'adjoint comme pendant et corrélat parfaitement équivalent, en religion archaïque préromaine, le dieu Vejovis (*Vedjovis*, *Vegyove-); interprété, assez judicieusement, par la vieille théologie romaine, tantôt comme dieu Jupiter des feux ou éclairs-foudres nocturnes (génie du feu caché ou souterrain-infernal), ou encore comme Jupiter chtonique infernal;

---

et de la fin d'année; il serait un pendant du dieu arménien Vanatur-Amanorē. — Quoiqu'il en soit, son nom *Bagai* n'a rien à voir avec le radical perse-arien bhag- «répartir, distribuer». En Apers. baga, baγ, baγa est l'appellatif commun pour «dieu»; mp. baγ, kslav. bogŭ, russe bog, boh, bok «dieu»; cf. iran. *baga* «sort. destinée»; skr. *bhaga* «lord, protector»; N. pr. of an Aditya and of several gods.

[1] Serv. Aen. VI 72.

ou tantôt encore, plus justement, comme « Jupiter enfant », Vejovis équivaut assurément au dieu-enfant ignigène Dionysos-Zagreus-Bakchos et se trouve correspondre identiquement à notre Vahēvahē-Vahagn. Vejovis, de son côté, semble apparenté lointainement à Medius Fidius ; ce dernier, Fidius, serait forme travestie (latinisation) d'un dieu préromain V i d i o v e, au thème radical Vidjov- = Veïov-.

Dans son autre phase ou fonction de tueur du dragon, Vahagn = iran. pers. Verethragna — apparaît dans la tradition mythologique de l'historien Moïse de Khorène (l. I, cap. 24—32). comme fils du héros mythique Tigran, vainqueur du terrible tyran et roi des dragons Aždahak; ce Vahagn, «dont on racontait épiquement le combat avec les dragons et sa victoire, en célébrant ses prouesses à l'instar de celles d'Hercule», n'est que la réplique de Tigran lui-même. Tigran-Vahagn correspond au couple indo-arien Indra-Vritrahan, identique à Agni-Vritrahan (assommeur du dragon Vritra). De par son essence, ce couple divin Tigran-Vahagn, présenté par la saga en question comme héros armés de la foudre et alliés par mariage au «roi des dragons» et à sa fille Anuiš (Anoiš, Anuš), « la mère de l'engeance des dragons», transplantée en captivité par Tigran victorieux sur le sommet du mont Massis, se décèle comme aniranien ; il s'agit d'un mythe préarménien-alarodique concernant les dragons de l'orage, qui montre une certaine affinité avec des croyances hittites-asiatiques, tout analogues : cf. le mythe hittite du dragon Illuyankas, tué par sa rivalité et son antagonisme contre le génie de l'orage. Bíurasp-Aždahak-Ažidahaka, dénomination arienne, s'est substitué dans la saga, telle qu'elle est relatée par Moïse de Khorène, à un génie-dragon autochtone, probablement Sosaniur ou Sosan-vaniur (Vanorê), identique à Amanor (Vanorê). Sa conjointe ou parèdre féminine A n o i š ou A n u i š, la «Mère de l'engeance dragonienne», qui trône sur la montagne, se retrouve dans le mythe d'Armavir sous la figure du héros A n u š a v a n, qui suppose une conjointe féminine A n u i š, à laquelle équivaut en appellation plénière la déesse A n u i š-O s k i a laquelle, identique à Anahit et à *Magna Mater Cybèle*, est censée résider pareillement sur le sommet d'une montagne comme Mère des dragons, appelés Khadjes. — Cf. M. S e m p e r *Rass. und Relig.* II § 33 sq. « Kaukasische Gewittergottheiten » émettant d'intéressantes déductions ultérieures par rapport à ce même sujet.

Note III suppl. à l'Art. V: *Vanatur-Amanor-Vanorê* = Evander.

Dans notre livre *Grundst. z. mittelländ.-asian. Urgeschichte* (1928) se trouve démontré le culte d'une ancienne divinité alarodo-arménienne, de caractère apollinien-cyclique-apocalyptique, qui sous les appellations de Sôs, Saus (Saws), resp. Sôsan (Sausan), ou en composé-dyade Sôsan-Vaniur (Sôs-vaniur, -vanore) présidait à l'oracle de la métropole d'Armavir, oracle dendrique, rappelant celui de Dodone.[1] Le second élément composant de Sosan-vaniur se décèle n'être qu'une variante phonétique de notre divinité Vanorê, resp. Vanoria, laquelle est essentiellement identique à Vanatur-Amanor[2]. Sôsan-Vaniur doit donc être étroitement apparenté à la triade Vanatur-Amanor-Vanorê. Et puisque cette dernière s'est dévoilée à notre investigation comme numen chtonique, vénéré cultuellement dans des labyrinthes ou sanctuaires du type mithréen (Mos. Chor. II 66), il s'ensuit que cette même nature catachtonienne devra être attribuée également au couple divin Sôsan-Vaniur du culte préarménien d'Armavir, en sorte que, d'après notre exposé du traité sus-cité, il faut admettre que le culte d'Armavir se fondait sur un sanctuaire plutonique, une espèce de labyrinthe ou grotte sacrée, qui dans le mythe ésotérique aura probablement figuré comme sépulture de la divinité en question, ou comme entrée à l'enfer. — Sosan-Vaniur correspond encore à Saošyant ou Sošyant, troisième Messie apocalyptique des Iraniens. Il y a plus: la tradition arménienne nous atteste comme nom primitif, c'est-à-dire essentiel et hiératique du même Sosan-Vaniur d'Armavir, l'épithète Anušavan, appellation très significative, de par laquelle Sosan-Vaniur se trouve associé au cercle mythique de la déesse alarodienne *Anuš-Oskia*; celle-ci, en étroite cohésion avec les régents apocalyptiques iraniens Ukšyat-ereta, Ukšyat-nemo et Saoš-ukšyat, apparaît comme divinité du Siècle d'or: Aurea aetas; car il appert que son nom arménien, interprété, sur base d'arm. *oski* l'or, dans le sens de Chrysê-Mêtêr, Aurea dea, a dû suggérer l'idée primitive d'une période paradisiaque, où régnait l'Or, arm. *Oski.*

---

[1] Auteur, ibid. Chap. VII §§ 114–120.

[2] Comme étymon de Vanorê nous avons proposé le tamul. *vanôr* ou *vinnoř* «dieu» (*Grundst.* p. 170).

D'autre part Anušavan et sa partenaire et parèdre féminine Anuš-Oskia, se rattachent intimement à la divinité de Nysa ou Nyssa, à Dionysos, spécialement dans sa phase chtonique, arm. Sandaramet, Šandarapet dieu-roi du règne infernal.

Anuš-Oskia, la gracieuse Mère divine de l'Or, s'est perpétuée dans le souvenir des Arméniens jusqu'au temps présent sous forme d'une déesse des fleurs, notamment des Roses: fête arméno-anatolienne *Vartavar* (Vartuvaria) «fête des Roses». En cette fonction elle s'est substituée à la Déméter égéo-pélasgique. Or, cette Anuš-Oskia, figurant originairement dans le rôle de Démètre, la déesse de la Terre et de la végétation, a pour fille dans la mythologie postérieure des Arméniens la «Vierge fleurie», «Vierge aux fleurs ou aux roses» qui joue un rôle principal dans la Saga arménienne du prince Ambanor, communiquée en détail dans notre ouvrage susmentionné (p. 116—118), de sorte que nous nous bornons ici à en relever ce trait essentiel: „Ce n'est qu'en été que la fille de la «Reine aux fleurs», délivrée du dragon gardien, — ainsi l'a décidé sa mère — ose demeurer chez son libérateur, le héros Ambanor; mais en hiver... elle doit habiter sous la terre, dans le palais, chez sa mère." Chaque hiver elle retourne sous la terre, dans son home maternel, tandis que l'été, elle le passe sur terre chez le roi Ambanor. —

Cet Ambanor du mythe néo-arménien est, comme on voit, le même que l'ancienne divinité annuaire Amanor (= Vanorê, Vanatur), identique avec Anušavan-Sosan-anuèr ou Sosan-vaniur dans la phase nocturne-chtonique-plutonique. La «vierge aux fleurs» ou «fille de la déesse aux fleurs» est l'équivalent de Korê-Proserpine.[1] — Anuš-Oskia est Anahit, cette dernière à la fois vénérée en sa qualité de Chrysê-Mêter et de déesse des roses et de la flore. La même divinité féminine se combine et s'amalgame parfois avec le génie du

---

[1] Remarquons bien ce symbolisme à fleur de lis: d'un côté *šušan* (semit. «le lis»): de l'autre côté la divinité alarodique-arménienne *Sôsan*, formant parèdre, dans le couple Sôsan-vaniur, avec Amanor = néo-arm. Ambanor, c'est-à-dire la fille de la déesse chtonique (Déméter, resp. Anahit ou Anuš-Oskia) copulée avec Amanor-Vanorê-Vanatur, le génie figurant à la fois la révolution solaire annuelle et le dieu plutonique, représentant de la course hivernale du soleil (cf. Osiris-Serapis, dieu-roi de l'enfer). L'attribut de la fleur de lis équivaut ici au symbole de la fleur d'Asphodèle, cette fameuse liliacée, consacrée en religion antique égéenne, à Perséphone et Déméter, comme emblème du règne infernal.

Serpent (dragon): le. Serpent à interpréter comme emblème symbolique du Numen chtonique-plutonique.

L'emblème de la fleur, notamment du Lis, approprié à la déesse en question, provient sans doute d'un milieu sémitique, dans lequel, par suite d'homonymie, le nom de la divinité *Sôs*, *Sôsan* fut assimilé et confondu avec hébr. *šûšan*, arab. sausan, *sûsan* (gr. σοῦσον), ég. sšn, kopt. šôšen «fleur», spéc. «lis» (lotus etc.). Toutefois l'origine de la divinité Sôs, Sôsan n'est ni sémitique, ni indoeuropéenne, mais assurément suméro-élamitique. Le radical *sôs* équivaut ostensiblement au terme pré-babylonien (sumérien) Sôs, qui désignait la période de 60 années. Cf. Grundst. § 117. — Sôsan dans l'alarodique Sosanvaniur (ou Sosanuêr) nous est du reste transmis sous forme prolongée Šušinak et In-Šušinak comme nom du dieu principal des Elamiens; signification propre et primitive du thème: «la Lune». Epouse de Šušinak est Irnini. Cf. Hommel Geogr. u. Gesch. d. alt. Orients p. 35.

Arm. Vanatur = pélasg.-ital. Evander. — Arm. iran. Vahagn, identifié à Hercule, est, en tant que dérivé de l'irano-arien *Verethragna*, phonétiquement congruent avec chald. sumér. *Evedor-anchos* (Bêros.), *Enmeduranki*. Verethragna, pour *Eve(r)thur-agna, -ancha, se dévoile comme terme théophore préarien, emprunté par les Ario-Iraniens à la culture chaldéo-sumérienne. De la même source du cercle cultuel suméro-babylonien paraît être issue la divinité arménienne Amanor (Ambanor, Amanorya) ou (var.) *Amenaber* qui, ramenée à un original **Anamorþa* (Dianamor-, diutz-anambroþe) se décèle comme corrélat du demi-dieu couchite Nemroth (Nimrod) ou Nebroth. Ce caractère primitif d'Amanor transparaît nettement encore dans le mythe d'Ambanor, en sa phase archaïque de génie martial-colonisateur exposé par nous dans *Grundst.* 117 sq. et 197 sq.; d'après cet exposé Vanatur-Amanor serait une réplique du héros Hayk, resp. du couple Apollon-Diane (Artémis) et de Nebroth-Nemroth par la communauté des rôles et des attributions primitives; son attribution de patron-hôte des étrangers, pèlerins (cf. Zeus Xenios) serait due à une transformation postérieure; *vanatur*[1] pour evanatur (= Evander, Euandros) = Evedoranchus; cf. Antenor d'un *Evantenor ou *Avantinor. Cf. Rex Nemorensis, Diana Nemorensis, avec le

---

[1] *Van-a-tur* „l'hôte, celui qui accorde l'hospitalité".

même radical Nemor-, dont est dérivé Nemrod.[1] — Vanorê (Evander, Evanor, Euenor, Uennur) est radicalement congruent avec *Wennofre*, titre-attribut d'Osiris égyptien. Cf. Venus, théme *Venur-*.

COROLLAIRE.

Le dieu suméro-chaldaïque Nin-urta (Enurta ou Inurta; cf. ar. Indra), génie de l'ouragan, dieu de la guerre et de la chasse, fils d'Enlil, dont le culte s'attache surtout en Assyrie à la fameuse ville de Kalḫu, qui porte aujourd'hui le nom caractéristique de Nimrud, semble avoir survécu dans le Nemrod biblique, à qui était attribué la fondation de cette même ville de Kélaḫ-Kalḫu: «Comme Nemrod, vaillant chasseur devant Iahvé» (Gen. X 8—12). Ninurta apparaît sous les avatars ou phases du dieu Tishpak et du dieu Shushinak d'Elam.[2]

Note IV suppl. ad Art. VI: *Gizanë-Déméter* (p. 12-13).

Admettons que Gisanê soit transcription inexacte ou phonétiquement altérée d'ún original *Gyrzan-: en ce cas l'on serait tenté de proposer comme étymon le thème ibéro-carthvélique *grdzn-* «magie, sorcellerie», avec les dérivés: *grdzn-eba* «ensorceler», grdzneuli «ensorcelé», *grdzne-uleba* erercer la magie. Cf. pélasg. *Kriseα* Demeter; Chrysaor, Chrysaoreus, Chrysês, Chrysippos, Chrysogeneia Chrysonoë, Chrysothemis: Akrisios, phryg. Akrisias (= Kronos), Akrisia (Athena). Mais en admettant comme authentique-originale la graphie Gisanê, l'on serait fondé à rapprocher ce terme du clan arménien suivant: *gusan* «chanteur, musicien», *gušak* «devin, magicien», ou bien encore de l'arménien *kius*, *gius*, *gïs* «devin, prophète,
k
magicien, sorcier»; et *kiusahęmay*, *kysahma* mage, augure prophéti-
g
que, «oracle». — Concevable serait également, comme prototype d'un terme altéré Gìsanê, un nom théophore, composite *Chrysê-Nana* (Nannaia), qui équivaudrait à la Oskia-Anahit (Chrysê Mêtêr Anahit).

---

[1] Nebroth est peut-être à séparer de Nemrod — Nimroth, Nembroth. Ce dernier serait issu, par dissimilation, d'un *Memrod ou Membroth qui se rattacherait phonétiquement à Mars, Martius, Mavors, Mavortius; Mamers, Mamertius. Cf. Menerva et Minerva: pour Nemerva, Nimerva (cf. Nimrod). Toutefois, il est plus probable d'adopter la théorie contraire, inverse, et de dériver Mavors, Mamers d'un thème Navort-, Namert-, qui serait le radical primitif.

[2] E. Dhorme. *Rel. bab.-assyr.* (Mana II p. 102 sq.).

Note V suppl. à l'art. IX: *Arm. Tiur* (*Tiwr*, *Tyr*) et à l'art. XII: *Arm. Aray*, *Aralez*, *sum. Aralu.*

1) *Tiur.* Il faut supposer un couple préarménien du type composé Tiur-Vahagn, qui correspond à Tyrios Héraclès, combinaison de *Tiur*, c.-à-d. Mercure-Hermès, avec *Vahagn* c.-à-d. Héracle-Apollon. Ce Tiur-Vahagn réapparaît, sous forme peu altérée, en Hispanie ibérienne; c'est le Tervigant ou Travigan, qui figure dans la chanson de Roland comme compagnon d'Apollon. Cette coïncidence n'est qu'un chaînon dans une longue chaîne de correspondances entre l'Asie pontique-alarodienne et l'Ibérie hispanique; rappellons ici à titre d'exemples seulement ces congruences-ci: *Astuats* «dieu» en arménien et *Astus* (Ilunnus) en Hispanie ibère; Grol ou Graul, l'ange des âmes trépassées, génie de l'Elisée arméno-alarodien, et le S[t] Gral en Ibérie pyrénéenne; le dieu hittite-asianique Sutekh, syrien Sydek, Sydyk, vis-à-vis de Sutugius, dieu ibéro-aquitain; *Hay* nom ethnique des Arméniens, de *hati (cf. les Chati ou Hétites), vis-à-vis de l'appellatif basque *ahaide*, *aide* parent, *haiko* (ahaidego) «lignage parenté»; cf. *Hayk* le Héros éponyme des Arméniens, à séparer étymologiquement de son homonyme *Hayk* ou Haykn = Apollon ou Orion. — Aithor patriarche légendaire de l'Euskalerria ou pays basque-ibère, basque *yatorri*, *ethorrizko*, ethorki, ethorkizko «race, engeance, membre de tribu, national[1]: en face d'un arméno-alarodien *hay-t'oṙ(n)* «descendant des Hay, souche des Arméniens».

2) Aray, Aralêz. — Šamram-Derketo. — Aray apparaît en son nom complet, qui est *Ara-geletzi(k)*, comme pendant et reflet d'Héraclès. Pour l'exégèse plus détaillée de ce mythe, qui se retrouve chez Platon, rep. I. 9, c. 61 dans le récit relatif à Êr Arménios-Pamphylos nous renvoyons à notre ouvrage précédent: *Grundst.* p. 138—140. Semiramis-Šamram représente le pendant féminin du Mercure lélège Imbramos **hĕmramn* < *semyramn. En tant que ibéro-proto-asianique, Šamram-Semiramid est à revendiquer, de même que la déesse parente Derketo (Atargatis) pareillement aux Proto-Arméniens ou Alarodiens. *Derketo*, la mère mythique de Sémirame, n'est qu'une phase de celle-ci; Sémirame est une émanation équivalente de la Derketo. La phase virile de Derketo est le dieu palestinien

[1] Voilà l'origine étymologique du nom ethnique des Etrusques d'Italie, ainsi qu'il a été exposé et démontré dans nos écrits antérieurs, notamment dans notre livre Les Ligures (Ed. Heitz, Strasbourg).

Dagon, dont la forme primitive serait *Darkon, équivalent à Odakon < *Odarkon dans le panthéon babylono-sumérien (Berosse selon Chron. Euseb. cap. I). Comme corrélat égéo-pélasge de la divinité asiano-mésopotamique Derketo-Šamram apparaît Adrasteia. — A comparer aussi la dissertation de N. O. Emin concernant Ara Geletzik (Ara le Bel), Ethnog. Fond N. O. Emina, T. II (1896) p. 1–6.

Note VI suppl. à l'art. XI: *Aṙnak* et *Neṙn*.

Sous cette rubrique l'on classera encore la divinité arménienne Žuk-u-żamanak, génie de la révolution des temps et périodes, représenté à l'instar de Kronos-Saturne, sous forme d'un vieillard, trônant sur une montagne ; il figure comme pendant du Zervan ou Zrovan iranien. Pour de plus amples détails nous renvoyons à notre *Grundst.* §§ 88-89, p. 90 sq.

Note VII suppl. à l'Art. XV: *St Jean-Baptiste en Transcaucasie.*

I. Karapet, oa. Garabʻed, attribut arménien de Johannes Baptista.

Ce terme arménien signifie communément «Praecursor, praevius, antecessor»; il rend le gr. Πρόδρομος; parfois aussi il se trouve employé comme synonyme de Θεόδρομος: Karapet astucoy «Divinus cursor». Mais en outre on le rencontre — ce qui est important — dans le sens de *avetavor* «messager d'une bonne nouvelle, annonciateur de bon augure».

L'étymologie proposée par P. de Lagarde, de l'iranien *kārapati- «maître d'entreprise» (Geschäftsherr) est inacceptable (Hübsch. AGr. 166) ; de même celle de kāravānapati «maître ou conducteur de caravane». — Par contre l'on serait tenté de voir en Karapet (oa. Garabied) une transformation irano-arménienne du titre phrygien des prêtres du culte de Cybélé : *Korybas*, pl. Korybantes, d'un thème probable *Qorybad-*. Terme ambigu, qui dans le sens de «prêtre, ministre du sanctuaire, magicien ou prophète» pourrait à la rigueur se comparer au syr. aram. *kumrâ* «sacerdos», arm. (mot d'emprunt sacral) *kʻurm* prêtre payen. Plus admissible nous paraît cependant l'équation entre le terme phryg. sus-mentionné et l'arm. karapet *korybad (qorypat) avec le sanscrit *guru* sâge, maître, prêtre, homme

inspiré, devin, philosophe, chef; composé: *guru-pati* «maître Guru»; dérivé *gaurava* «relating to a Guru or teacher»; *gauravant*, *-vat* «important». Cf. les Courètes (Kurêtes), prêtres du Zeus crétois, identifiés souvent avec les Corybantes.[1] — Cf. l'appellatif *krew-*, krive, pour «prêtre payen» en lithuanien et prussien. Cf. ital. Cerfus Martius.

Bien que notre arm. karapet signifie aussi héraut, il ne saurait entrer en parenté avec gr. κῆρυξ, arm. *k'aroz*, ce dernier issu du syr. kārōza, aram. kārōzā «nuntius, praeco», kəraz «proclamer». — Mais par contre il y a une autre étymologie qui s'impose comme admissible phonétiquement aussi bien que du point de vue sémantique. Arm. Karapet, Garab'ed, de **Guravêt* ou **Aygoravêt*, composé de *Gor-*, *aygor* + *avêt*, dans le sens supposé de «héraut d'une bonne nouvelle»; 1er élément *ayg* «matin, aube», *aygorem*, *yaygorem* «se présenter pour offrir la salutation matinale, faire hommage de présentation matinale»; *aurhn-em* «bénir, féliciter»; basq. *agur*, *gur* «salut, bénédiction», gur-tu, agurtu «saluer». 2ème élément: arm. *avêt* «bonne nouvelle», *avetem* proclamer une bonne nouvelle.

Donc arm. *Gur-avêt* ou *aygor-avêt* «annonciateur d'une bonne nouvelle, proclamateur de salut et bénédiction»; spécialement aussi: «messager matinal, annonciateur de l'aube, aurorifère précurseur du soleil matinal, étoile du matin».

II. *Nat'lis mcemeli* l'Illuminateur, le donateur de la lumière: nom attributif de S[t] Jean-Baptiste chez les Ibères-Géorgiens, correspond au même ordre d'idées de mysticisme théologique que le terme Karapet-Guravêt (Aygor-avêt).

Baptême, l'action de baptiser s'exprime en géorgien par *Nat'lis-cema* «la donation de la lumière, l'illumination».

III. *Məkərtič* «Baptiste, Baptiseur», nom arménien, comme attribut secondaire de S[t] Johannes-Baptista; *məkərtem* «baptiser»; thème préarménien dont le radical *kur-*, *gur-* semble correspondre de nouveau au radical de Korybas-Karapet(-Gorabed). En effet *mekər-t* signifierait proprement «incliner, courber, plonger; bénir par

---

[1] *Kuret-* peut d'ailleurs être une variation équivalant à *T'uret*; cf. κύριος, κοίρανος en face de τύραννος; cf. la divinité arménienne Tiur (Hermes-Mercure); les Druides celtiques; puis le titre honorifique *Têr* (Dêr) attribué aux prêtres arméniens comme attribut, qui n'est nullement à confondre avec l'hononyme *têr* «seigneur, maître» (ti-ayr).

révérence; or nous avons en basque à côté de *gur*, *kur*, *agur* «salutation, révérence, les dérivés: *ma-kur*, *ma-khur* incliné, courbé, *ma-kurtu* se comber, incliner; en face de gur-tu saluer, incliner la tête en saluant.

NOTE: Encore une hypothèse: Korybas, -ant semble rappeler le sémitique qurbān «sacrifice», de sorte que les Corybantes seraient les sacrificateurs. — Supposition plus ou moins gratuite; de même qu'il serait téméraire que de voir dans Korybant- une métamorphose d'un thème *Kolyba-* = Kobyla = déesse Kybélé.

Dans notre *Grundst. z. mittell.-asian. Urg.* l'exposé de l'article Karapet (Cap. 8, p. 146) aboutit à la conclusion suivante: «Karapet, attribut de S[t] Jean Baptiste et du Messie apocalyptique (Hénoch), ainsi que du Christ-Dieu, se dévoile comme équivalent alarodien du nom théophore phryg. Korybaþ, = carthv. ghormoti. Cf. basq. *kharbe* «caverne, grotte». Karapet est intimement lié à Karpo-krates, Harpokrates, Karpo-dotos (Zeus), Karpo-phorês Demeter. Karapet-Garabied est essentiellement identique à Ḫor-apis (Horos-Apis). Cf. Harpokrates.»

Note VIII suppl. à l'art. XVI: Divinités exotiques ou hybrides.

Les *Galloi*, prêtres de Cybèle, et le terme arménien *Kaḫard.*

L'arménien *Kaḫard*, du zend-iran. *kaḫvarəda* «sorcier, magicien», en arménien occidental transformé par mutation consonantique en *Gaḫart*, devient en phrygo-anatolien, dans une phase postérieure, *Gaḫal*, *Gahal*, par transition du groupe RT en l, par la même loi phonétique de transition Rt en L qui d'un zend-iran. *varedā*, syr.
d
aram. vardā «rose», produit un néo-persan gul (= *gwęl, *gwal) «rose». Ce terme phrygien *Gaḫal* ou *Gahyl a été reçu en transcription hellénique sous la forme hellénisée de Gallos, pl. Galloi, par assimilation au terme ethnique des Gaulois (Galli).

Cautês et Cautopatês dans le culte mithriaque de l'Asie antérieure. — Ces deux génies mystiques s'expliquent par un original arménien; en effet le terme arménien *k'avdeay* ou k'audea, k'autya, moyen-arm. *k'autê*, *k'avtê*, transformation de *k'aldeay*, ma. *k'aγtya*, *K'aγtê* «Chaldéen», signifie «devin, astrologue, magicien» (H. AGr.

N° 122). La modification de l'ancien terme k'ałd en *k'avd*, *k'aud* semble s'être effectuée sous l'influence du grec γόης devin, γοητής sorcier; γοητεία magie. — Cautês = arm. k'avtya, k'autê «magicien, devin»; Cautopatês correspond à l'arm. *k'avtêapet* maître-magicien.

Cautes et Cautopates Mithra, figurés par des obélisques, des colonnes pointues (lat. *cautēs* et *cotēs* colonne en pointe, obélisque) desquels surgissent des flammes, représentent à la fois le dieu issu de la roche et le génie igné, engendré et procréé, tel Vahagn-Vahê, du roseau ardent-ignifère. Cf. M. Semper R. & Relig. p. 180—189 dont les hypothèses spéculatives sur Triplasios Mithras, l'incarnation de Mithre se régénérant successivement, de Mihr apparenté à georg. Zadén et à Sandas (phryg. anat.) méritent un examen plus détaillé, et nous paraissent bien fondés. — Cf. en bas notre Note suppl. XVI ad Art. XXXIII *Kopala, Culte des Pierres.*

Deuxième Note suppl. (IX) à l'art. XVI: Génies exotiques.

La déesse Anahit, si solidement ancrée dans le culte officiel de l'ancienne Arménie, n'est pas un emprunt proprement arien-iranien, car son culte diffère essentiellement de celui de l'Ardvisura Anahita des Perses, laquelle elle-même paraît être d'origine suméro-méso-potamienne ou même asianique-alarodienne. Anahit (Anaïtis), — cf. la Néït, déesse des Egytiens —, a été, il est vrai, comparée successivement déjà, par Jensen, Fr. Hommel et d'autres, à la divinité élamite Naḫunti ou Nañchundi. Cependant dans la version susienne-élamite des textes cunéiformes Anahita est appelée *Nachitta*, avec correspondance babylonienne Anachitu, ce qui ne concorde que de loin avec Naḫunti ou Nanḫundi. Cette dernière forme nous semble, par contre, être à combiner plutôt avec le nom du dev *Nâônhaitya*, qui en Zendavesta figure comme l'un des 6 Darvands, antagonistes de Spenta-Armaiti. Or à ce Naônhaitya (*Naoñghati) paraissent répondre par équivalence phonétique: a) le chald.-babylonien *Anunnaku*, *Anounaki*, nom d'une classe de génies auxiliaires, chtoniques; b) le Numen *Anankê*, *Anankaia*, apparenté à Adrasteia égéenne-pélasge; c) le génie asiano-phrygien Nannakos-Annakos, héros du Déluge[1]; d) le nom appellatif ibère-escuara de la divinité:

---

[1] Cf. aussi Auteur *Grundst.* § 161 p. 170. où Nannakos est mis en rapport avec le dravid. *anangu* «dieu».

yainko «dieu», syncope d'un original du type **yan-ankua* (cf. préromain Ianus+Ancus); e) Ἄνακες (thème Anak, anakt-), les Dioscures Castor-Pollux en mythologie égéo-méditerranéenne. Cette déduction, aboutissant au nom primitif des Dioscures, des Açvinau ario-indiens, se trouve confirmée par le sanscrit *Nāsatya*, qui représente l'équivalent phonétique de l'iranien *Naoñhaythya*. Or Nāsatya (skr.) signifie: 1° un des deux Açvins (Dioscures); 2° nom commun des Açvins; 3° sous la forme fém. *Nāsatyā* «the Constellation Açvinî». Le terme élamo-susien en question, Nañchundi, Nachunti ne saurait donc guère être revendiqué comme original de «Anahit». Cette dernière paraît plutôt remonter à la même source asiano-égéenne d'où est découlée la divinité troïque *Aineas*, *Aineias*. Anaïtis-Anahit nous paraît identique, par l'intermédiaire de l'égyptienne Néït, à la déesse pélasge *Aineiás*; cette divinité féminine, Aineiás, au thème *Aineiad-*, a été reconnue depuis longtemps par la mythologie comparée, être identique avec Aphrodite (Vénus) = Aineias Aphrodite. — Comme terme étymologique nous en avons, dans nos écrits précédents, proposé l'appellatif illyro-albanais *en'ete* dans ses deux significations, 1° «dieu» (Jupiter); 2° = métonym. «jeudi, jour consacré au dieu du ciel»; terme probablement altéré d'un original de souche ibéro-chamitique, du type añat, çñęt, çnut: cf. égypt. *nute* «dieu», bask. *iñaute* carnaval. — Anahit, ou plus exactement *Anaïti-s* serait par conséquent à combiner avec *Aineas*, *Ainead*, dans sa double phase d'être androgyne, de dieu et de déesse; Anchise, père d'Aineas, serait = Ancus (prérom.) = Angistis, = Ankaios; cf. la déesse marse-ital. Angitia; l'asianique Nana, Nanē, Nanaia formerait le membre de liaison, reliant le couple ital. Aineias-Anchises à Anaïtis-Anahit, resp. à Nachunti-Nañchunti élamitique. — D'ailleurs l'épithète Ardvisura, jointe ordinairement à Anahita, n'est point arienne non plus; nous l'avons exposée et démontrée ailleurs comme forme arianisée d'un original de provenance préarienne, dont le radical se retrouve encore en langue ibéro-escuara chez les Basques. Artizar (avec pron. déterm. Art-izar-a ou -izarra) s'appelle chez les Basques «Vénus» l'étoile du matin; Arthizar (ibid.) l'étoile polaire; var. argizar (argi «lumière» — izar «étoile»); cf. b. *aratuste* *araturste «carnaval», armén. Artsivŭr- (id.). V. Grundst. § 59.

Note X suppl. ad art. XXII: Alarod. *Theispa*, *Thuispa*: proto-chatti Tešub ou Thešub.

De l'équation Thešub (Theispa, Thuispa) = Theseus-Hippê (-Iope), Thesipp- = Thes-iop (-ippo) résultent certaines déductions ultérieures. Thésée étant le fils attitré (par la tradition mythologique) de Poseidon (Potidaon), et Poseidon se trouvant, par l'intermédiaire de son équivalent lélège Osogôs (Osochor) étroitement apparenté et associé au cycle mythique égyptien d'Osiris-Joseph (Thammuz)[1], on sera fondé à conjecturer que le thème proposé *Thesipp-* (ou Thesiup) doit remonter à un type plénier **pę-thes-ipp-*, var. *pû-thes-ipp*, *pû-seth-ipp*. Cette hypothèse se voit confirmée par: a) pélasg. Poseidippos (Poseidon hippios); b) Peteseph; c'est le nom théophore, qui nous est transmis par Chairémon comme appellation du héros Joseph l'Egyptien[2]; vu l'alternance de Petephrê (Vers. Septante) à côté de Putiphar (Potiphar), l'on sera autorisé à admettre, outre Peteseph, encore une variante doublette **Puteseph* ou *Poteseph (Puseteph)[3]. Ce clan mythologique est essentiellement hattite-alarodien, bien que les noms théophores qu'il embrasse se montrent partiellement égyptianisés, voire même ibéro-carthvélisés. Ainsi en est-il le cas de Bathseba, nom théophore de la belle épouse d'Uria(s), resp. reine conjointe de David et mère du roi Salomon. Ce nom propre de *Bathseba*, avec variante Bathsua (1. Chron. III, 5) apparaît visiblement assimilé au carthvél.-ibérique *badzeba* et *badzwa*, *badzuwa* «imitation», du thème radical *badzi* «exemple, modèle», sens primitif: «image, reflet» (copie, portrait). Puisqu'il s'agit d'un nom hittite, il sera manifestement à reconstruire sous forme approximative de: **patęs-hepha* ou **pats(past)-eppa*; dont le second élément est le terme de la déesse asiano-hatienne Heppa ou Hip(p)a; tandis que le composant **patęs*, métath. *pasęt équivaut à Petes- dans Peteseph, resp. à Potid-, Posid- dans Poseid-ippa, -ippos. — A com-

---

[1] *Osar-siv* = Osiris Seph = Joseph.

[2] Josephus, contra Apion: ed. Dindorf 364.

[3] Cf. le roi chétite Putiḫepa de Syrie-Palestine. vassal des Pharaons, avec résidence Urusalimmu, dans la période d'Amarna; *Putiḫepa* paraît n'être qu'une variation phonétique de *Puteseph(a)* ou *Peteseph*. Pour citations du dynaste chétite Putiḫepa nous renvoyons à Alfr. Jeremias ATAO³ p. 204, 217, 229, 338. — Peteseph rappelle de loin le dieu égypt. Petesuchos, qui se trouve substitué dans la période gréco-romaine à l'ancien dieu marin Sebak, Sobek ou Sopk (Ad. Erman *Aegyt. Relig.* 244); Petesuchos suppose une ancienne forme variante *Petesebak (-sobek, -suwech); suchos est équivalent grec de Sobek (Sopk).

parer toutefois aussi la déesse Bast ou Bastet de Bubastis en Egypte; puis aussi cf. *Petubastis*, roi égypt. de la 23ème dynastie (Maneth. in Euseb. Chron.).

Mentionnons encore que le radical *thes*, dans le clan théophore Thes-eus, Theš-ub, Pe-tes-eph (Joseph) paraît avoir été, dans un milieu ibéro-protochatite, combiné et assimilé au carthvélo-ibère *thesi* «semence», *thesva* «ensemencer»; par étymologie populaire ce terme aurait provoqué l'interprétation de Pe-*tes*-eph (Joseph) dans le sens d'un génie patron des céréales (Genes. 41, 49, 54—57; 42, 6).

Note XI suppl. à l'art. XXIII: *Alarod. Menuas*: *asian.-élam. Memnôn.*

Pour une description plus détaillée du dieu élamite Memnon voir Hüsing «Der elamische Gott Memnon» (Festschrift f. Fr. Hommel, t. I p. 35 sqq.). — Memnon se rattache intimement d'abord au héros égéen Aga-memnon (Agam + Memnon); puis notamment à la divinité élamique Šušinak, génie lunaire-plutonien ou katachtonique, dont la filiation s'étend sur le territoire suméro-urartique: clan des divinités ibéro-alarodiennes du cercle cultique d'Armavir: oracle dendrique de Sôs, Anušavan, Sosan, Sausan, Sôsan-Vaniur (Uanêr) ou Sosan-Vanorê (Sosanuêr); puis il faut rattacher au même cycle encore 1) le dieu alarodo-préarménien Zuzumaru, duquel relèvent par emprunt Sos-mares, Sos-armos, noms théophores de rois assyriens; 2) Susa-mithres, Susanek, Sysinas, noms propres persans, issus de la couche préarienne, élamo-alarodique; 3) le Saošyan ou Saošyant, Messie apocalyptique des Iraniens. Sur Sozon-Sabazios = Apollon «Sosian» en Asie Mineure et les variations pélasgiques et ibéro-hespériennes de la divinité alarodo-élamique Sôs, Sôsan, Soson nous renvoyons à l'exposé y relatif de notre livre *Grundst. mittelländ.-asian. Urgeschichte* §§ 121—126. — Ibid. p. 122 nous avons montré que le Svastika arien paraît être issu de la même couche préarienne-élamo-ourartique, comme symbole de la divinité Sôs, Saôs, Saus, Sôsan, resp. de Çivas, ainsi que de Sabaz-Sabadios (asianique-phryg.), à laquelle se rattachera de par son étymologie et sa genèse encore le nom appellatif de dieu des Arméniens, réduit à sa forme primitive qui probablement sonnait *asvotz*, asuatz, du radical *suatsi* (suaϑi). Cf. Hyês < Hyattes d'un original présupposé *sueϑ. — Cf. Grundst. p. 188 sq.

Memnon-Menuas est en plus apparenté au crétois Minôs, juge infernal ; ce dernier réapparaît chez les Ossètes du Caucase sous forme d'Aminon, juge de l'Enfer. — Le «roi» mythique Memnon est, de même que son antipode, le «roi» des Achéens-Danaens Agamemnon, une figure hermaïque, génie de la Lumière sous sa double phase de lumière naissante, matinale et de lumière mourante ou crépuscule. Essentiellement apparenté ou même identique au groupe suso-élamique Anubani (Hanubani), Humban, Umman (Omanès) et Humbenumena, notre Memnon réapparaît en Inde, comme génie du panthéon pré-arien-dravidique, sous la figure d'*Hanuman* ou *Hanumant*. Ce dernier, déclassé, par les Ariens-Hiudous, au rang d'un roi ou général-militaire de l'armée des Singes combattante pour le parti de Râma, se décèle en réalité comme étant absolument congruent et identique avec *Anementos*, un des génies-amphibiens du cercle chaldéo-sumérien d'Oannès, dieu Logos des Proto-Chaldéens. Le terme sanscrit *kapi* «singe» a été visiblement substitué par les Hindou-Ariens à un nom ethnique *Kâphî* (Kêp'in-), désignant originairement la nation élamo-susienne ou proto-iranienne-sumérienne des Céphènes (Κηφῆνες, Képhènes), ancien nom des Protoperses, voire même des peuplades proto-chamitiques du golfe perso-erythréen. Il s'agit de la nation primitive de Képhée ou *Képheus*, originaire des régions suméro-élamitiques[1], laquelle a essaimé par voie de colonisation, en période primitive, aussi bien en Inde préarienne qu'en Syrie-Palestine : en Inde nous la retrouvons sous forme du peuple préhistorique des Kapi ou Kaphines de Hanumant, en Palestine-Kanaan sous forme des Prépheniciens de Képhée-Persée et d'Andromeda. — Memnon serait donc à revendiquer au groupe chaldéo-sumérien d'Oannès-Anementos. Eôs et Tithônos, le couple générateur du héros Memnon, seraient congruents au couple Ea-Idotion des Suméro-Chaldéens. Plus loin les mêmes divinités réapparaissent dans l'Afrique liby-prephénicienne, sous forme du couple Anna-Didô ; ici, sur la côte libyenne correspondent ethnologiquement à la nation éthiopienne-céphène de Hanumant-Anementos-Andromeda les Numides, en tant que Numides primitifs, pré-chamitiques, énumérés comme tribu de Misraïm-Egypte par la Table ethnique de la Genèse biblique (I. Mos. 13) sous l'appellation des *Enemetim* (var. Anamim), forme-

---

[1] Kēpheus, en tant que génie mythique se compare au dieu Keiwân des Chaldéens. Ethnologiquement Kēpheus correspond à Kef, Kefta, Kaftor; spécialement à la nation précananéenne des Chévites (Hewi, Hawî).

syncope d'un original *H a n u m e t - i m qui est à présupposer. Les Mèdes et Perses qui selon une vieille tradition nous sont transmis par Juba et Salluste comme peuplades préhistoriques de l'Hespérie libyenne et de l'Hispanie sont ces Enemetim et Képhènes ou nation éthiopienne présidée par le héros éponyme Persée comme Archégète-Eponyme.

Notons ici encore comme jalons témoignant des colonies de Képhènes-Ethiopiens en Hespérie: Kapys (= Kepheus) comme héros-éponyme dans le Latium primitif; Capua en Italie inférieure; Apuani *Hapuani en Ligurie; ensuite **Capuani*, comme original probable du nom latinisé de Campania, Campani; puis encore le héros-roi Habis *Haphys (= Kepheus) des Turdétains-Ibères. Tout ce vaste territoire éthiopo-céphénique, sur lequel se déversèrent les migrations de la race en question, se trouve marqué par les noms fluviaux du type Asêp, Asipi: 1°) Cho-*aspès*, Hyd*aspès* dans les régions punt-érythréennes; 2°) Aisêpos, fleuve troï-dardanique, sur le rivage duquel la «Sépulture ou Monument funèbre de Memnon» formait jusque dans les temps historiques encore bien longtemps un sanctuaire cultique, dédié à la mémoire du héros-roi Memnon le Susien; 3°) rivières berbero-libyennes avec élément *asiv* «cours d'eau, fleuve».

Pareil à Minôs-Menuas, notre M e m n o n combine dans son essence la fonction de dieu solaire (Hélios) avec le rôle d'Osiris-Apis d'un roi de l'empire des âmes trépassées. Memnon équivaut essentiellement à Minôs et Sarpedon, juges de l'Enfer; Sarpedon est l'arménien Sandaramet, Sandrapet «Pluton, Hadès». — Mais il se trouve également, en dernière ligne, être congruent avec A m m o n ou H a m m o n (Hammun) le célèbre dieu oraculaire des Liby-Ethiopiens, vénéré aussi bien à Thèbes d'Egypte (Ammon-Râ, -Rê Ammon) que dans l'Ammonium de Libye (Oase de Siouah). C'est pourquoi le culte de notre Memnon, en tant qu'identique ou intimement lié à Ammon-Râ thébain-égyptiaque, se trouvait localisé par sa statue en pierre placée juste à Thèbes d'Egypte; cette statue, qui rendait des sons dès qu'elle était frappée matinalement des premiers rayons du soleil (Tac. An. 2, 61) constituait manifestement un Oracle, un sanctuaire prophétique parallèle à celui de l'Ammonium de l'Oasis de Siouah, respectivement à celui de Dodone[1]; Zeus Dodoneus n'a fait que se

---

[1] Ce caractère mantique inhérent au culte de Memnon se manifeste notamment dans les «Oiseaux Memnoniens» qui, selon l'ancien mythe, se rendaient annuellement

substituer dans le culte hellène-grec à une divinité préhellénique, de souche lélège-protochamitique ou éthiopienne-céphène ; Dodona reflète encore visiblement le dieu-logos Idotion des Chaldo-Sumériens et le Thôt (Hermès) des Egyptiens. — Ammon-Hammon se base sur un original **Aḫammun*, **Aḫam-mnûn*, flanqué probablement d'une forme doublette : *Aham-nûr. Cette analyse se trouve étayée et confirmée par le héros-dieu et roi mythique Agamemnon, dans lequel nous reconnaissons une divinité hermétique-cabirienne, dont les origines plongent dans la période proto-minoïque, préindoeuropéenne, c'est-à-dire dans le fonds primitif de la race lélégo-céphénienne, ou éthiopique-libyenne. Cet Agamemnon primitif est donc une combinaison de Memnon avec l'élément Agham ; ce dernier s'est conservé d'abord comme relique pétrifiée dans *Ogmius* dieu préceltique atlantique, ainsi que dans le nom commun gallo-celtique *ogham* «magie, objet ou symbole magique, rune» ; spéc. l'alphabet dit Ogham des Gadhélo-Celtes. Agham a survécu de plus encore comme élément constitutif du héros-éponyme Agênor des Cananéens prephéniciens. Ce dernier est d'une extrême importance en tant que héros éponyme et patriarche-archégète de la nation prépuntienne des Képhènes ou Ethiopiens proto-phérézites (Perséens, race de Persée-Andromède) du Canaan et de la Syrie préhistoriques. — En effet cet Agênôr représente la phase altérée, hellénisée d'un original du type *Aghêm-anôr*, *Aḫâm-Naḫor* Ahaim-a-Nahur, ce qui paraît quasi une combinaison de l'élément Cham (Chême), terme signifiant à la fois l'Egypte, les Egyptiens et les Chamites — avec l'élément Nahor ou Nachor comme second composant : or Nachor figure selon la généalogie bibl. (Genes. XI. 22—29) comme pa-

---

au sanctuaire funéraire du héros en Troie, pour y commémorer par des combats aériens l'anniversaire de son trépas ; à comparer avec les oiseaux mantiques (colombes, corbeaux etc.) de l'oracle de Dodone ainsi que de l'Ammonium. Fort remarquable est le parallélisme entre ces Memnonides aves, qui, au témoignage du mythe, nacquirent et s'élevèrent dans les airs, des cendres du bûcher lors de l'incinération du héros Memnon (Plin. 10, 26, 37 ; Ovid.) — et entre l'oiseau Phénix, qui tous les 500 ans se brûle dans son nid, pour renaître rajeuni, sous forme d'un jeune oiseau phénix, de ses cendres. Ne faudra-t-il pas se représenter notre Memnon sous figure d'un génie ailé, tel que Persée ou Hermès ? N'est-il pas plutôt le jeune Phénix qui naît de ses propres cendres ? En effet Memnon et Phénix-oiseau sont en relation intime-réciproque. Memnon est phase réduite d'Ammon-Aghamemnon ; celui-ci équivaut à **Agénor** ‹ Aghem-nor (Agham-Nahor, -Anor). Or la généalogie mythologique des anciens connaît un Phoinix, fils d'Agénor (père d'Europe). Par conséquent la relation Memnon à Phoinix équivaut-elle à celle de père à fils.

triarche de la tribu ou race des Abramites, resp. des Therachites ou Protosyriens-Mesopotamiens. Ainsi au héros élamo-éthiopien Memnon, qui se trouve substitué par apocope à un original *Achamemnon (cf. Achaimenides, Hachamaniša) correspond le phenicosyrien Agênôr, syncopisé d'un prototype *Aqam-Nahor, d'où finalement s'est développé le nom de Kana'an (pour *Kam-nahn, -nahur). — De là l'on sera fondé d'induire hypothétiquement que, par analogie et comme pendant à l'éthnique Acham-nahor > Agênor > Aghamandur, se sera développé par inversion un type *Andur-agham Ãduraγam, aNor-aγem; type augmenté parfois encore par agglutination de l'appellatif liby-hamitique *medden*, midden (miden), meden «tribu, clan, nation». Ainsi Andromeda, fille de Céphée, suppose un nom ethnique *aNura-meden, forme syncopée d'un nom composé original: *aNura-γam-meden, comme appellation secondaire pour la nation éthiopo-céphène du Canaan préhistorique; ensuite la désignation ethnique du peuple libyen des Adyrmachidae s'expliquera analoguement, sur base d'Andromaché, héroïne troï-iliaque, d'un original añdyrcham-miden, anur-aγam-miden; cf. Hadrumetum, Hadramaut. — Or nous trouvons en Sardaigne, île occupée originairement par des Liby-Ethiopiens, ces mystérieux édifices en forme de tours ou donjons coniques-pyramidaux, appelés Nouraghes et datant de la fin de l'âge néolithique et du début de l'âge métallique, monuments qui, pareils aux obélisques et pyramides égyptiens, doivent avoir eu primitivement une destination sacrale, comme sanctuaires cultuels. Serait-il permis de conjecturer dans ces Nuraggi les anciens monuments votifs, destinés au culte du dieu Hélios? En substituant à Nuraggi (nom italianisé) une forme originale du type approximatif *Nur-aghêm* ou *Nur-aghamni*, d'où serait issue une forme secondaire *Nûraghanni* (Nur-Agenni) nous oserons conclure ainsi: les Nuraggi se dévoilent comme monuments cultuels de l'ancienne divinité liby-éthiopienne *Agem-nôr* ou *Agen-nôr* du cycle mythique d'Ammon-Memnon (resp. d'Agamemnon), qui était intimement apparenté à celui de Persée-Céphée. Comme tels, ils reflètent le nom de la divinité vénérée dans ces sanctuaires lithiques, nom théophore qui servait simultanément d'appellation ethnique. — *Nuraghêm (N̊uraghim) représente le type inverti d'*Aghênor* ou *Agenor*. Qu'il s'agisse véritablement d'une divinité du Soleil, c'est ce qui ressort de la concordance de l'élément Nor, Nur avec le terme sémite-arabe pour «lumière»: arab. *nûr* (plur. *anuâr*) «Lumen, Lux»

(rad. *anaur* et *naur*). — Remarquons finalement encore que l'équivalent proprement hespéro-ibérique et liby-hespérien d'Agênor paraît être 1° Evander en Oenotrie-Italie; 2° Euenor le patriarche et héros archégète de l'Atlantide liby-hespérique; et 3° Uennur ou Ouennour, qui, selon le témoignage d'Ibn-Khaldoun, fut de tout temps réputé être le phylarque des Liby-Berbères.[1] Cf. *Ant-enôr*, phylarque des Hénètes pontiques, des Venètes de l'Adria; = *Ant-Evenor; Oinotria, à analyser *Oinor-tria; le même héros phylarque et ctiste Agenôr (variante: Evenor, Uennur) transparaît de plus encore dans le nom ethnique des Euganéens, tribu venète de l'Italie supérieure; ce nom paraît être la syncope d'un ancien thème radical *Euganor-, ce qui serait une variante de Agenôr, le représentant des Ethiopiens Céphènes d'Orient, et d'Evenôr-Ouennour, le représentant des Liby-Ethiopiens d'Hespérie.[2]

Le clan divin Agenor, Euenor (Evenor), Uennur, Uaner est intimement lié au clan Evander, Vanatur-Antenor. C'est pourquoi les Vénètes primitifs, préceltiques, de l'Italie adriatique aussi bien que ceux de l'Armorique atlantique sont à revendiquer également à la race des Berbero-Libyens, représentés par le génie phylarque Evenor ou Uennur, resp. Agenor; il s'agit des membres septentrionaux de la race liby-atlantique, marquée par les monuments mégalithiques (dolmens); peuplades soumises au culte d'une divinité Agenor-Evenor, ou Evandros-Vanatur, réputée comme patriarche-phylarque de la nation. Le nom de cette divinité se reflète dans les appellations choriques et ethniques respectives: Oinotria, ethn. Oinotrii; Venetia, Venetii: (*Uinortria, Uinutira), Vineta. Ces noms se dévoilent avoir, de par leur assonance avec les termes gr. *oinos*, lat. *vinum* «le vin» et avec lat. *terra*, gaël. celt. *oirthir* «littoral, rivage, bord de la mer» — fourni la source, de laquelle est issu le mythe géographique du «Winland», que les Cartes et récits médiévaux situent dans l'océan atlantique. — Cf. *Atlantis* (auteur) p. 3—16.

Quant à *Ôman* et *Anadat*, deux génies qui étaient vénérés en Petite-Arménie, dans le temple d'Anahit à Zéla (Cappadoce pontique),

---

[1] Ibn Chald., Hist. des Berbères, ed. De Slane, Alger 1862, t. I 175.

[2] Quant à Nôra (ville de Sardaigne) et Norenses (habitants de N.), et Nôra, montagne et forteresse de la Grande Phrygie; Noricum «la Norique» et Norici (grec Nôrikoi), le peuple de la Norique: l'assonance de tout ce clan avec *Nûragh* et ses apparentés sus-présentés n'est peut-être que purement fortuite; c'est, certes, au moins le cas pour Nôra, en tant que nom topographique, désignant montagné, hauteur.

et qui ont été à tort considérés comme divinités empruntées à l'Iran, ils sont suméro-élamiques ou protochaldéens d'origine, transmigrés et adoptés successivement dans le panthéon irano-arien et dans celui des Arméniens et Cappadociens ; ces réceptions bilatérales se sont effectuées indépendamment l'une de l'autre ; l'arméno-cappadocien Oman et Anadat n'ont donc pas été empruntés au panthéon iranien, mais au panthéon babylonien (sumérien ou élamite). Oman (Omanos, Omanês)[1], comme dieu arméno-cappadocien, est la réplique de *Ḫuman*[1], Uman, Chumbân (Haman), dieu élamite, contaminé et amalgamé avec le dieu Oannès-Owan des Babyloniens ; son compagnon Anadatos (en transcription grecque) est le génie chaldéo-bérossien *Anidotos* (Anidostos) Ἀννήδωτος (cf. Idotion), l'un des hommes-poissons ou génies-amphibies de la révélation bérossique-chaldéenne.[2]

Concernant leur rite, décrit par Strabon 439, 10 ; 624, 19, Strabon a beau nous étaler un certain syncrétisme de ce culte avec celui du Zoroastrisme perse (624, 19). En tout cas, le «simulacrum ligneum Omani, quod in pompa circumfertur» (ibid.) est étranger au rite perse-iranien ; de même ce qu'il dit du peuple iranoïde des Sacae, transplanté en Petite-Arménie ou Cappadoce pontique[3], n'a rien à voir avec la fête des Sacées (Sakaia). Le nom aussi bien que le rite des Sacées (Sakaia) est d'origine babylonienne. Cf. Eb. Schrader K.A.Tt. [3] p. 516. *Sakai* peut être issu de Zakchai, -Iakchai ; cf. grec Iakchos (Bacchus) ; ou bien il remplace un ancien skay ; cf. mordwin. ška, škai «sort, destin, ciel». En arménien skay, hęskai signifie «géant».[4]

Note XII suppl. à l'art. XXV et XXVI: alarod. *Khaldi* (géorg. *Kharthlos*).

Khaldi et Kharthlos paraissent issus d'un thème commun *Khavtuli, qui se transforme en *khaγtuli > khartuli, dont la

---

[1] Peut-être une altération de *Oγaman ou Owan-man ? ou même de *homan < poman ? ce qui impliquerait une syncrase de deux thèmes différents. Voir en haut p. 172, Article XL, l. 6: Omanês.

[2] L'identification savante d'Anadatos avec perse Hâmdatha ou Ameretât n'est pas authentique, mais le produit de la spéculation théologique.

[3] Relation historique qui d'ailleurs est fondée ethnologiquement.

[4] Autre problème : quelle relation avec la fête assyro-babylonienne des Sakaia ont les noms théophores de : 1° Zacchée, gr. Zakchaios ; 2° d'Isaak : hebr. Jizhăk, armén. Sahak ?

transcription hellénistique est kharthlos. En outre de *khavtuli il faudra supposer une variante *khalduli, de laquelle est issu le nom raccourci de Khaldi. — La variation *khald*, *khart*, *khaγt*, *khavd*/$_t$ correspond au clan des appellations ethniques de Chaldaei, Carthvelii, (armén.) K'avdeay «Chaldéen» (var. k'aγdē).

Par métathèse de **Khavtuli* nous aboutissons à un thème parallèle, équivalent, du type *k'atęvul-*.

Le thème khavtuli représente la source primitive de laquelle est dérivée la divinité capitolienne: Capitolinus Jupiter. Supposons un nom théóphore *Capitul*, ou *Cavid/tul*, remontant à un primitif *Catęvul; qui se rallie au lydien N. pr. *Candaul*es (titre royal), dérivé du nom lydien commun-appellatif katoval(ik) ou *katovalis* «roi, souverain, seigneur», que nous pourrons assimiler étymologiquement au terme tamul-dravidique **Kadavul** «Dieu, être suprême». Cf. Auteur *Grundst.* p. 169 sq. La divinité du Capitole serait ainsi un témoin indirect d'une ancienne cohésion entre la culture étrusco-tyrrhénienne ou préromaine et celle des Lydo-Asianiques. Ainsi encore le dieu He-katebolos Apollon s'analyserait par les éléments *Hê* = škip.-illyr. albanais *hē*, *hie* «Génie, Saint, Dieu» + katebul = lyd. asian. *katoval*, drav. *kadavul*; pareillement serait à expliquer *He-katompylos* Thebê: katompyl = katoñpul = kadavul; Thebê = ural. fin. *taiva-s* «ciel». A cette culture tyrrhéno-lydienne ou préromaine se rattache comme proche apparentée celle des Chaldo-Alarodiens et Ibéro-Sudcaucasiens (K'art'véliens), représentée par les divinités nationales Khaldi et Kharthlos. Ces noms divins ne sont point dérivés secondairement des noms ethniques respectifs, mais ce sont de véritables noms théophores, basés sur des thèmes signifiant «Dieu» ou «Seigneur souverain» de par leur sens radical. Analoguement faut-il admettre que l'épithète Capitolinus (Jupiter) reflète un nom divin primitif et n'a rien à faire avec le nom topique du Capitolium romanum.

NOTE. — Du nom divin et proprement théophore *Kadavul* ou *Katoval* (*Katebol-*, *Katompyl-*) il faut nettement distinguer et séparer radicalement l'homonyme *kōtwāl* qui en persan-hindostanien apparaît comme nom commun, signifiant «custos sive praefectus arcis vel urbis», «magistratus, judex superior»; composé de hind. *kōt* arx + *wāl*, *-uphāl*, skr. *pâla* «gardien, protecteur»; cf. pers. vālā, bālā «altus, magnus dignitate, sublimis»; «altitudo, fastigium».

Note XIII suppl. ad art. XXVI: *Karthlos.*

En séparant le dieu Karthlos du dieu Khaldi, l'on aura recours à l'hypothèse suivante, propre à présenter Karthlos sous une face nouvelle.

Le dieu Karthlos, réduit à son thème simple qui est Karthul(i), Karthwel(i), évoque de loin la figure du héros atlanto-celtique Arthur, dont la résidence mythique Carduel suggère la comparaison avec Karthweli, Karthuli dans sa double acception de nom ethnique à la fois et de héros-dieu éponyme des Ibères du Caucase.

Cependant, en examinant de plus près ce dieu ibéro-carthvélique, une forte présomption nous oblige à l'adjuger au cycle du dieu palestinien de Gaza: Zeus Crétagenês, ainsi qu'à celui des Curètes et Cabires-dioscures. Comme forme primitive de Crétagenês (Zeus) supposons un *Crétubal ou Cretavul (grécisé: Kretaphylios) et nous aboutissons à un terme théophore qui paraît équivalent à notre Karthlos-Karthveli. Ce dernier contient l'élément Thubal, dont le composé Thubalkain forme le prototype de Vulcanus-Telchin (Tvelchin), nord. Dvalinn; l'élément Kart, Keret représente la Crète cosmique-mythique, resp. les Curètes (Cabires: cf. ital. Quiris, quirit-). En tant que terme divin, nom théophore, *Karthwel* réunit en soi les Curètes-Cabires (Qwir-it, qªwir-te) et les Telchines, représentés par Tubalkain-Vulcanus. A Karthuli (Karthlos)-Karthweli correspond en Osséthie comme génie-patron des forgerons le dieu Kur-dalagon. Il s'agit de la divinité Cabirique, intermédiaire entre Hépheste et Déméter, génie médiatrice du feu céleste qui se communique à la terre; de là sa fonction ambiguë, sa nature mi-céleste, mi-infernale. C'est pourquoi le génie Psychopompos de l'Arménie historique, Graul (Hermès-Hadès), remonte par l'intermédiaire d'une phase **Geratul*, **Kerathavul* à notre cabire grusinien Karthuli, Karthveli. *Chaldi* en préarm.-urartique est le corrélat hypocoristique d'un original Chalduri = Charduli, Chardweli. Ainsi aussi faudra-t-il reconnaître dans
t
Orotal (ou Orotalt)[1], ce qui nous est transmis par Hérod. III 8, comme nom du dieu Dionysos chez les Arabes septentrionaux, une transcription inexacte d'un original arabe 'Orotaul ou *γorçtaul, qui ne

---

[1] Cf. pour la transcription Fr. Hommel, Geogr. Gesch. Alt. Or. II 720; Hommel propose une leçon Orotalat.

représente qu'une modification phonétique de notre Karthuli (Graul: Grataul).[1]

Une précieuse relique de cette théologie primitive du dieu Cabire Karthuli-Karthubal ou Karthveli nous a été conservée sous forme de la légende du Juif errant Ahasver, datant du 13[e] siècle en Occident, mais basant sur des traditions asianiques, spécialement arméniennes[2]. Selon une teneur de ce mythe, le «juif errant» s'appelle *Kartaphilos* (= Karthweli, Karthubal, dieu des Ibères); selon une autre version, son nom est *Ahasverus*: Ahasver équivaut aux Cabires Axieros, Axiokeros, Axiokersos (Axiokersa); cf. *Asgardr* en mythologie nordique-eddique. Par suite d'un oracle vengeur du Christ-Messie, ce cabire Ahasver-Kartaphilos est condamné à une éternelle migration, jusqu'au dernier jugement. Toutefois il se rajeunit tous les 100 ans. Ce précurseur éternel du Messie apocalyptique s'appelle encore Buttadeus ou Buttadio: c'est Wotan-Odin, le dieu migrateur, le Mercure ou Hermès eddique; en même temps Ahasver-Kartaphil est représenté par le mythe sous figure d'un personnage caïnite, portant sur son front un bandeau noir, lequel couvre une croix enflammée, empreinte à son front, croix qui consume son cerveau au fur et à mesure qu'il se renouvelle et recroît. Buttadeus est Poseidon-Potidan, resp. Wotan, génies de la migration, de la colonisation culturelle; il se métamorphose en Caïn-

---

[1] Autre hypothèse: Supposé que *Kharthul*, *Khaldur* c.-a-d. le dieu Karthlos et Khaldi soient des transcriptions approximatives d'un type original ibère-chamitique 'arthul, 'arthur, 'aštur, dont le dernier serait à 'aldur (forme labdisante) et arthul ce que l'hébr. Kaśdim est à Chaldi, Chaldaioi; en ce cas la divinité Kharthul-Chaldi serait phonétiquement équivalente, comme un type plus archaïque, avec le dieu phénic.-sidonique *'Aštor* (fém. Aštoreth, Astarte), compagnon mâle d'Aštoreth; Kharthul serait le nom archaïque, ibérianisé du Melkhart ou Zeus Tyrios, qui est identique à Zeus Crétagenês *Keretul, Kuretul (le dieu des Curètes); 'Aštor réapparaît en Italie comme Castor, resp. aussi sous forme de Saturne; puis en Ibérie-hisp. comme nom appellatif basque *asturu* «sort, destinée»; ensuite en Bretagne celtique, sous forme de: Arthus, Arthur, héros mythique; Arthur dériverait d'un ancien **carthul* (= Carduel) et ainsi Arthur serait le corrélat préceltique figure du dieu ibéro-géorgique Karthul-(Karthlos) ainsi que de la divinité présyrienne 'Attar, = canan. phén. *'Aštor* (fémin. Astarte) = 'Artor. — Peut-être aussi que Kaphtor, synonyme de Crète, ne serait qu'une modification de *Kaɣtor, *Kaldor, *Kardol, et représenterait proprement le nom théophore du Jupiter Creticus. Les Caphtorins seraient les Carthvéliens (Carthuli's). De façon analogue l'ethnique des Chaldes-Chaldéens est devenu en arménien: K'avdeay ou K'avdea, K'avdê.

[2] C'est d'un archevêque arménien, de passage en 1228 en Angleterre, que le chroniste anglais Matthaeus Parisiensis, qui relata le premier ce mythe, obtint ce récit; il s'y réfère comme autorité garantissant l'authenticité de la dite légende. Nous relevons ici l'importance du caractère arménien de cette source documentaire.

Tubalkain, types prométhéens, subissant en sanction de leur activité anthropophile (inventeurs du feu; propagateurs du feu sacré et domestique) comme génies civilisateurs la condamnation d'une perpétuelle circulation migratoire. Ainsi Ahasver, i. e. le cabire Kartaphilos = Karthlos, se confond et s'identifie avec Chidher (Chidhr), le héros-vezir du roi (myth.) Keikobad, le prophète apocalyptique, gardien de la source de vie, le héros migrateur, doué de perpétuelle jeunesse, le même qui apparut aux Suméro-Chaldéens préhistoriques sous figure de Xisuthros, 10ème et dernier des patriarches-régents antédiluviens, fonctionnant comme héros du grand déluge (var. Sisithros, Sisuthros), identique par essence et fonctions à Noach (Inachos) et à Osiris. — Voilà l'image prototypique sous laquelle nous apparaît le dieu Karthlos des Ibéro-Géorgiens, auquel on pourra peut-être adjoindre, comme son pendant, le Chaldi ou Chaldur(i) des Alarodo-Urartéens.

Citons finalement encore comme termes théophores qui décèlent un certain parallélisme: 1) Chrȳsaōr, fils de Poseidon; attribut d'Apollon, d'Orphée, Diane et Cérès; Chrysōr «Vulcain» des Phéniciens; 2) un héros cabirique, qui se reflète encore sous la figure du saint chrétien-syriaque Christophe, dont les noms de Christophorus, Christophel, Christoval, Christobal reflètent un prototype pré-chrétien-païen du type Chruþ-tubal, espèce de bon géant, bienfaiteur de l'humanité, du genre d'Atlas, d'Hercule ou semblables; 3) lydo-méonien **Katoval**-seigneur suprême, «Dieu» (*Sardis* ed. Littmann, VI p. 47) = tamule-dravida *Kaḍavul* «Dieu». Cf. *Grundst.* p. 169 sq. — Ce type *katoval-kadavul* paraît issu d'un original **kartoval*, **kardavul*, donc du même thème que Karthlos.[1]

[1] Au même cycle mythique s'adjoint encore Melkart, Héracle tyrien; sémitisation d'un prototype probable *tvelkart, -hart; cf. Bellerophontes: Melerpanta. Le grec Melikertes en face de Meilichios (Dionysos, Zeus) semble indiquer pour Melkart l'analyse Melch + hart; ce serait la métathèse du dieu Adra-mmelech (Kronos-Saturne-Héracle assyrien); Adra = Adar = Hadranos, Hadrianos (Adranos); cf. ég. Hathor; iber. basq. *astru, asturu* «sort, fortune». L'interprétation «roi de la ville [de Tyr]» est factice, inauthentique (analyse populaire malik «roi», kart, kert ville). L'élément kart = khart, hatr = *satr-, satru; cf. Saturnus, Castor. Vu que la divinité féminine, parèdre de Melkart-Baal s'appelle 'Aštôreth chez les Sidoniens-Phéniciens (Cananéens), l'on est en droit de supposer comme équivalent masculin un titre théophore '*Aštor*, aram. '*Attâr* (Adar) comme nom authentique, primitif de Melkart ou Zeus Tyrios.

COROLLAIRE.

Il subsiste une difficulté : comment accorder le nom de *Marnas* et son synonyme *Dagon*, qui tous les deux désignent le dieu de Gaza, connu sous le nom grécisé de Zeus *Crétagenès* (creticus)[1] avec notre dieu ibère Kharthlos ou *Karṭhuli*-Karthveli ? Le problème se résoudra de la façon suivante, qui implique simultanément un correctif de notre exposé principal, ci-devant donné.

Pour ce qui est de Marnas d'abord, il s'explique soit comme transcription du syriaque-araméen mar-ana «notre seigneur» ; soit comme syncope d'un *Marmna* ou *hamarmna < samarmna = Samem-Rumos (protophön.) = Semiramis, pr. arm. Šamram, < Šam(em)-ramn. Cf. Imbramos, le dieu Mercure des Caro-Lélèges ; Mercure compris dans le sens large d'un dieu hermétique, de caractère heracléen-dionysiaque-osirien. — Quant à D a g o n il en est ainsi :

D a g o n est une hébraïsation secondaire du dieu-logos *Odakon* chaldéo-bérossien, dont le nom a été assimilé au terme hebréo-phénicien signifiant «poisson» (dieu-poisson !). Mais cet Odakon est lui-même inexactement transcrit par Bérosse (Eusèbe Chron. cap. I) : sa forme authentique est à reconstituer en *Odarkon*, en *Jodorchon* ou *Iothorqon*, **Iotharqon.**[2] En outre ce dernier était accompagné d'une forme variante, doublette en - L du type *Iotharqol* et *Iatharqol*, *Iarthaqol.* De ce dernier fut dérivé comme terme d'emprunt culturel-astronomique l'arménien *yard(a)gol*, *yartakol* «la voie lactée» ; puis la forme hellénisée du dieu pélasge-égéen Héracle-Hercule, dont l'original supposé a été Tharqul < iatharqul > ēharqul ; thème hercul- d'un hertʻ-qul ; la forme italique Hercules, (E)hercle a conservé un aspect plus archaïque, vis-à-vis de Héraclès, qui est hellénisée, métamorphosée par assimilation à la déesse Hēra, combinée avec -κλης «gloire, célèbre».

Quant à notre dieu ibéro-transcaucasien K a r t h l o s, c.-à-d. K h a r t h u l i (K h a r t h w e l i) il se dérive, tout natu-

[1] Kretagenès ou Eteokretagenès, représente quasi la dyade *Dioskuroi* + *Dagon*, copulée dans l'unité d'un nom composé.

[2] Cf. chald. Evedorachos, Evedoranchos et Jodokos, à restituer Iodorchon, d'où le géorgien Ithrudjan.

rellement par métathèse, de l'original secondaire *Tharqul*, transformé en **Qarthul-**, donc du même type initialement apocopé d'où est issu pareillement le nom du dieu philistéen D a g o n, lequel a été successivement métamorphosé de Dargon, Odarkon, Jodorchon. Dargon pour Dargol, *Tharqol*[1]. — D'ailleurs, cette analyse soit proposée ici à simple titre de facultative, supplémentaire ; elle ne prétend point infirmer l'explication donnée initialement. En tout cas le dieu Karthlos-Kharthuli n'est pas proprement autochtone, ni explicable du fonds glossologique géorgien ; il est d'origine suméro-présémitique.

Sous cette même rubrique tombent également les Thérachides (Thérachim) bibliques, supposant un héros théophore Therach (Tharach) ; de même la Thrakia cosmique ; et les divinités dites Thraques (Dionyse etc.) ; de même Samo-T h r a k ê dans le sens mystique du culte cabirique. Cf. en mythologie arménienne le pays mythique de H a r k h, pour Tharkhia ou Thrakia. (Voir en haut, Article XIII p. 40.)

Ici soit intercalée encore une digression succincte, qui s'impose par rapport aux deux termes cosmiques-mythologiques de *Thrakia* (Tharkhia) et *Harkh*, ci-devant cités. Ces termes alternent entre eux comme essentiellement équivalents, dans les diverses rédactions du mythe de Hayk-Bêl (d'après Moïse Chor.) et de Thuros-Bêl et du géant Kaukasos (Haos-Hayk) d'après Cédrène (v. en haut). La Thrakia cosmique du mythe de Cédrène équivaut à *Tharkhia, auquel correspond en arménien historique un H a r k h, résultante phonétique d'un **tharkhia* préarm.-alarodique. D'où il s'ensuit que la notice de Moïse Chor. (Hist. arm. I. cap. 10, p. 22-23) qui nous rapporte la migration des Haycanides en Arménie, spécialement leur fixation coloniale dans le district de H a r k h doit être comprise nettement dans le sens cosmologique-mythique et non pas historique-géographique, et qu'on ne saurait en déduire aucune conclusion sur l'existence d'un ancien culte des héros-ancêtres, d'une vénération des mânes ou d'un animisme en Arménie primitive. Il appert, en effet, que le passage en question : „Hayk s'en va et s'établit sur un haut-plateau, et il appelle cette plaine montagneuse *Harkh*, c'est-à-dire «*Pères-ancêtres*» [par rapport à

[1] Cf. du même radical · Atergatis, Derketo.

ceux-là] qui se sont établis ici", se fonde superficiellement sur une glose d'étymologie populaire erronée et arbitraire, conditionnée par l'homonymie du terme *Harkh* avec le nom appellatif-commun *hark'* (pluriel de hayr «père») «les pères». Il est d'ailleurs possible, voire même vraisemblable que les Arméniens primitifs aient connu un culte animistique-héroïque, semblable à celui d'autres peuples préhistoriques (cf. les Pélasges, les Etrusques). Mais l'on ne saurait rendre tributaire la notice susindiquée du mythographe à l'effet de la démonstration de cette théorie hypothétique. Car le terme Harkh en question ne se rapportait dans la source documentaire, d'où est découlée la notice de Moïse Chor., aucunement à la région géographique de Harkh, sise dans la province arménienne de Turubéran, mais à une région cosmologique-astronomique; ce Harkh du mythe de Hayk doit désigner apparemment, ainsi que la Thracia mythique, une région du Nord ou du Nord-Ouest, apparentée à l'Arcadia-Atlantis, à la région lointaine de Haraqaiti dans les parages du «Caucase indique» (cf. Orig. med. 260, 581). Si notre équation ci-dessus (p. 35) entre Hayk, le Titan-héros du Nord et l'Apollon Hyperboreios se confirme, il faudrait voir dans le Harkh du mythe de Hayk un terme cosmique-sidérique analogue à Arktos, Arkturos dans le sens astronomique de Nord, pôle-nord, respectivement aussi: le pôle sud (le Chariot, constellation de l'Ourse).

Note XIV suppl. à l'art. XXX: *Ainina-Danina.*

Le problème difficile de l'identification de ce couple ibéro-carthvélique se résumera et se résoudra le mieux en cette formulation:

Il s'agit bien, il est vrai, en dernier lieu d'Anaitis-Anahit, en tant que cette déesse soit à identifier à Nana. Mais il sera plus plus exact de rapporter Ainina-Danina à la dyade punienne-préphénicienne Anna-Dido, laquelle n'est probablement qu'une réplique de la divinité chaldéo-sumérienne Anidotion, Anidotos; cf. Anadatos, Idôtion; Adad Ramman, Adod, Adodos; cf. Diana-Tifatina; Danaë. En tout cas il n'y a pas lieu de corriger Danina en *da Nina* (Nana); la tradition diplomatique des textes ne justifiant nullement une telle modification.

Note XV suppl. à l'art. XXXII: ibéro-abchas. *Ašaḫara* = asian. hat. *Išḫara*, elam. *Ašḫara*.

A ajouter encore comme corrélat et équivalent d'Ašaḫara: Iškur, dieu sumérien de la foudre, des orages; correspond à l'accadien Adad, au cassite Buriaš, hurrite Teshub.

Note XVI suppl. à l'art. XXXIII: *Kopala-Kybele*, Coroll. III *Culte des Pierres* en Transcaucasie et en Asie Mineure.

La saga de la roche ou pierre accouchante est caractéristique aux peuplades du Caucase. Ainsi chez les Ossètes et Tchetchènes, dont les mythes relatent le fait miraculeux du sperma viril enseveli dans le sein de la roche, de laquelle naît un garçon à complexion ardente, ignée, semblable au Vahagn du mythe arménien, ou encore comparable au Mithra juvénil, engendré et né d'une roche: le θεὸς ἐκ πέτρας. La religion de Mithra, dans sa forme postérieure, telle qu'elle se manifeste dans le culte des mystères mithriaques, se trouve en Arménie intimement amalgamée et quasi confondue avec les pratiques religieuses-liturgiques concernant Vanatur-Amanorê, célébrées dans des hypogées; cette coïncidence et identification des deux divinités Mithra, en arménien Mihr (Mehr), et Vanatur explique suffisamment le fait singulier que les sources principales et quasi classiques-officielles de l'ancienne religion arménienne, l'historien Moïse Chorenatzi et Agathange, paraissent ignorer le culte mithriaque, ou, du moins, n'en font guère mention formelle. Et pourtant ce culte de Mihr a joué un grand rôle jadis dans l'Arménie payenne ainsi qu'en Ibérie caucasienne (carthvél. Mihri, Miriani = Mithra), selon le témoignage des anciens apologètes chrétiens.[1] Ce Mihr ou Meher arméno-transcaucasien n'est plus le Mithra ou Mitras arien-iranien, mais bien un Mithra métamorphosé, tel qu'il nous apparaît en Mésopotamie-Babylonie, en Cappadoce et Asie Mineure. C'est le «Dieu issu de la Roche», et vénéré dans des temples souterrains, culte intimement lié à celui des hypogées de Vanatur et de Bagai-Vahē, ainsi qu'avec la pratique oraculaire de Sôs-Anušavan du culte d'Armavir. Ce culte de Mihr, en étroite conjonction avec celui de Vanatur et de Bagai, certifié dans le canton de Bagrevand à Bagavan et à Bagarêz (Ba-

---

[1] M. Semper, *Rassen u. Religionen im alten Vorderasien*, l. II Mithras.

gariz, Bagarič) s'est transmis et continué en Transcaucasie dans une sous-couche populaire, comme religion nationale-autochtone. En témoignage sûr et véridique de ce mithriacisme populaire, invétéré dans le pays arméno-alarodien de l'Araxe nous nous référons au passage du Pseudoplutarque, *De Fluviis, N° XXIII Rubr. Araxes, cap. IV,* où il est question du génie mithriaque Diorphos et de sa naissance «de petra». Voir la teneur de ce passage, communiquée en haut dans notre précédent Art. XV[e] p. 53 sq. Par là se trouve attestée l'authenticité du culte de Mihr-Mithra dans le pays de l'Araxe, donc en Arménie et Transcaucasie, ainsi que son originalité et son caractère autochtone dans ces régions. — Cette espèce de Mithriacisme transcaucasien est celle du Mihr-Mithra hypogéen, du dieu des Mystères, apparentée à l'Orphisme — Diorphos, son représentant mythique cultuel, rappelle à la fois Orphée, Jubal-Tubal et le cycle d'Europa-Zeus Creticus —. Mihr-Diorphos représente un Dieu de la régénération et de la métamorphose; sa lutte avec Arès rappelle certains motifs et traits du mythe caucasien de Prométhée-Amiran. Il paraît essentiellement apparenté à Desandas ou Sandan, l'Héracle phrygo-asianique; ce dernier étant congruent avec Vahagn-Vahê arménien, il appert que notre Mihr arménien doit participer à la nature ignée de la divinité Agni et du Vahagn né du roseau ignivome.

La croyance à une espèce humaine, issue primitivement d'un rocher (alias: d'un chêne), se trouve encore représentée chez Homère: Odyss. 19, 163; Il. 22, 126 et Hésiod. Th. 35; le mythe de la race postdiluvienne, procréée par Deucalion et Pyrrha «ex saxis» (Ovid. M. I. 318)[1], semble même se refléter d'ailleurs encore relativement tard jusqu'en Palestine, dans certains passages du NT; cf. Matth. cap. III v. 9 et Luc. III v. 8: «Et ne velitis dicere intra vos: Patrem habemus Abraham; ...quoniam potens est Deus de lapidibus istis suscitare filios Abrahae».

Note XVII suppl. à l'art. XXXIX: *Culte des Arbres en Transcaucasie, Asie Mineure et Syrie. Les Prés d'Asphodèle, la Vallée de Josaphat et Astvats, le nom de Dieu chez les Arméniens.*

Etude eschatologique.

Asphodelos s'appelait chez les Grecs archaïques une plante de la famille des Liliacées, dont l'espèce méditerranéenne (Asphodelus

[1] Pyrrhaea saxa: Stat. Th. 8, 405.

ramosus), aux fleurs blanches, aux bulbes comestibles, était consacrée au culte des morts et des divinités infernales : Persephoné-Pluton. Le terme qui tantôt figure en fonction de substantif (ἀσφόδελος), tantôt comme adjectif (ἀσφοδελός), est, quant à son étymologie, resté obscur et inexpliqué jusqu'à présent. Généralement on le regarde pour pélasgique, c.-à-d. pré-hellénique. Tout porte à supposer qu'il s'agit là d'une appellation tirée de la mythologie pélasge-égéenne, d'un nom théophore : de même que la fleur de jacinthe doit sa dénomination symbolique au dieu Hyakinthos (Hyacinthus), ainsi, conjecturons-nous, doit l'asphodèle, plante sacrale de premier ordre, avoir emprunté son appellation à la divinité qu'elle symbolisait ; à côté de la fleur ou plante en question il faudra donc nécessairement présupposer une divinité homonyme, Asphodelos, appartenant au cercle chtonique de Pluton-Hadès ou Perséphoné (Déméter). Cette supposition se trouve d'ailleurs confirmée par le mythe homérique des Prés d'Asphodèle ou de la «prairie asphodélienne». Ces *«prés d'asphodèle»* apparaissent d'abord chez Homère, dans l'Odyssée, mais puis également chez Hesiod. (O. 41), Théocrite 26, 4, Théophraste, H. Pl. 7, 12, et Pausan. 10, 38, comme séjour des âmes des défunts dans l'Hadès ou Tartare, s'étendant à travers toute l'étendue du royaume des morts, de sorte que l'enfer est représenté ainsi comme une immense surface de prairies fleuries à l'asphodèle. Cf. ce passage significatif de l'Odyssée XI 539 :

ὣς ἐφάμην, ψυχὴ δὲ ποδώκεος Αἰακίδαο
φοίτα μακρὰ βιβᾶσα κατ' ἀσφοδελὸν λειμῶνα,
γηθοσύνῃ, ὅ οἱ υἱὸν ἔφην ἀριδείκετον εἶναι.

Ce même *Leimôn Asphodelos*, figuré chez Homère et dans la plus ancienne tradition égéenne comme habitation ou séjour des âmes trépassées, apparaît, somme toute, comme terme employé synonymiquement et en équivalence avec Hadès-Pluton, d'abord dans le sens de royaume infernal, ensuite dans celui de roi infernal. C'est dans le Leimôn Asphodelos que le roi Minôs a établi son tribunal, où il trône comme juge des morts. Probablement qu'Asphodelos, en sa fonction divine, n'aura été, lui-même, qu'un pendant, une modification de Minos, d'Osiris et Thammuz, à la fois rois et juges suprêmes du monde des Enfers.

Examinons de plus près le nom d'*Asphodelos* : forme apparemment hellénisée du type de divinités sémitiques ou pré-sémitiques-cananéennes, dont l'élément final *-el* signifie «Dieu»; nous osons donc

induire à-prioristiquement que selon le schéma typique du dieu *Israël*, en regard de la divinité *Assur* et *Osiris*; selon celui de *Jaqobël*, en face du simple nom thématique *Jaqob*, il ait existé à côté d'Asphodël ou *Asphod-ël*, un nom simple *Asphod*. Tandis que la formation composite en *-ël* paraît avoir été affectée principalement à la désignation de la divinité, le simple *Asphod* aurait fonctionné plutôt comme nom toponymique, c.-à-d. dans le sens d'Hadès-Orcus ou Enfer. Or, cet Asphod — qui aura sans doute subi l'influence secondaire du biblique-chaldaïque *Asmodi* (ašmodai), *Asmodaeus* (Tobie), de l'iranien *Aešma-dêva* — se décèle à nous comme transformation pélasgique-égéenne, d'un original **yas*[e]*-phod* (*Jasephât*), qui lui-même n'est qu'une altération secondaire du biblique *Josaphat*, ou *Jehošaphat*, le nom emblématique de la fameuse vallée de l'ultime et suprême jugement apocalyptique sur les peuples et armées des gentils, tel qu'il se trouve décrit dans la prophétie de Joël:

Cap. III, 2: «Congregabo omnes Gentes, et deducam eas in *vallem Josaphat: et disceptabò cum eis* ibi etc. ...»

ibid. vers. 11-12: «Erumpite et venite omnes gentes de circuitu, et congregamini: ibi occumbere faciet Dominus robustos tuos. — 12. Consurgant et ascendant Gentes in *vallem Josaphat: quia ibi sedebo ut judicem omnes gentes in circuitu.*»

La persistance et continuité de l'ancienne tradition, qui rapporte expressément ces passages de la prophétie au Jugement dernier, au grand acte apocalyptique de l'ultime Jugement du Genre humain par la Divinité, par un Messie, exclut tout essai quelconque de vouloir restreindre le sens de ces passages à une signification locale-judaïque ou de second ordre. Cette *vallée de Josaphat*, en tant que lieu du Jugement-Dernier, n'a rien à voir avec le roi Josaphat de Judée, ni avec la vallée où les troupes des peuples ennemis, en guerre avec la Judée, furent déroutées.[1] Cette vallée du Jugement de l'Univers, dite vallée de Josaphat, est à localiser dans l'au-delà: elle s'identifie tout naturellement avec les *Prés d'Asphodélos*, avec l'em-

[1] Inutile de réfuter l'opinion qui veut voir dans l'expression biblique «vallée de Josaphat» la dépression locale entre le Mont Moria de Jérusalem et le Mont des Oliviers. Cette dénomination, encore étrangère à l'Ancien Testament, date d'une tradition relativement jeune.

pire d'Osiris, de Minos-Rhadamanthe et Aïakos, en tant que rois-juges des Ames de l'Enfer.[1]

Sous ce rapport le terme de *Jehošaphat* dans la liaison «Vallée de —» donne lieu à une conjecture philologique-critique, qu'on ne saurait guère répudier :

Jehošaphat ne serait dans ce contexte à signification judiciaire, point authentique, mais dû à une modification postérieure, faite, par égard au grand et pieux roi orthodoxe-judaïque Jehošaphat, d'un terme primitif *Jôsephat*. Ce *Jôsephat*, resp. *Josephat-ël* (le dieu Josephat), serait un dérivé de *Jôseph*. La figure auguste du grand et incomparable patriarche biblique Joseph, fils de Jacob, recèle 2 personnages différents : 1° le patriarche historique et vice-roi d'Egypte, contemporain probable de l'invasion et domination des Hyksôs ; 2° une divinité du cercle mythique d'Osiris, d'Adonis-Thammouz, resp. de Dionysos-Zagreus, divinité du type messianique - rédempteur et juge ou roi infernal à la fois, dont certains traits ont déteint sur la narration biblique de «Joseph en Egypte». C'est de la divinité Joseph-ël ou Josephat-ël, et non du patriarche Joseph, qu'il s'agit ici. Selon tous les indices nous aurons à statuer un dieu pélasge-précananéen, égyptoïde, *Jôsephat* ou *Jasephod*(-ël) (Asphodelos), qui d'un côté apparaît étroitement apparenté au cycle mythologique d'Argos, représenté par Inachos, Jasos, Iô, Epaphos, Aigyptos, et de l'autre côté avec le cercle cultique créto-pélasge ou «thraco-pélasge» d'Euios-Sabios, Sabazios. A remarquer le parallélisme entre les migrations d'Iô qui aboutissent en Egypte, et celles des Jacobites, spéc. de Joseph l'Egyptien ; à remarquer encore surtout la concordance des emblèmes symboliques entre Iô et Joseph : Iô sous forme d'une vache, Joseph figuré dans la «Bénédiction de Jacob» sous l'emblème d'une génisse, d'un veau ou jeune taureau. Ce dieu «égypto»-cananéen ou thraco-pélasge (le terme *thraque* pris ici dans l'acceptation de *Thérachite*, i. e. pré-araméen, mésopotamien) Josephat coïncide essentiellement avec Osiris, avec Osiris, qui se reflète dans Isra-ël, pris comme divinité (le dieu Israël) ; au rôle osirien de roi et juge du royaume des Enfers doit avoir correspondu un rôle analogue du dieu Josephat comme souverain chef justicier de l'empire fleuri «aspho-

---

[1] Si Aïakos rappelle Jacob, le double nom, Israël, du patriarche hébreu semble évoquer Osiris ; le couple Jacob-Israël correspondrait nominalement à Aiakos et Osiris figures messianiques.

détique». Mizraïm, considéré sous ce point de vue, figure le royaume des ombres, le Tartare. Ainsi *Joseph-Jasephot-ël* serait absolument parallèle et identique au roi-juge Osiris, au conquérant et dieu chtonique Dionysos-Jakchos, à Zagreus-Dionysos, resp. aussi à Euios-Sabazios.[1]

Ainsi la «*vallée de Josaphat*» doit s'entendre dorénavant comme royaume souterrain, ou le règne infernal du dieu-juge Joseph-ël ou Jasephot-ël. En outre faudra-t-il distinguer du Mizraïm terrestre ou pays nilotique, un Mizraïm-Egypte idéal, mystique, dominé par le héros-dieu Joseph, comme roi et seigneur-justicier des âmes trépassées.

En vertu du symbolisme verbal, qui a dominé le culte et la mythologie des nations de l'antiquité, nous pouvons établir comme règle fixe cet axiome-ci: Le nom de la divinité se reflète dans son symbole cultique; les termes ou dénominations emblématiques sont pour nous, dans la plupart des cas, un guide infaillible pour remonter à l'essence et à l'origine de l'être divin figuré par le symbole; dans bon nombre de cas où, par suite de non-continuité de la tradition historique, nos notions sur certains anciens cultes ou dieux orientaux-méditerranéens se trouvent obscurcies ou font défaut entièrement, la survivance d'un symbole quelconque, relatif à leur culte, suffit pour reconstituer, avec une certitude plus ou moins approximative, leur nom et personnalité. Ainsi l'emblème de l'asphodèle, à nous transmis par l'Odyssée, comme particularité inhérente essentiellement au royaume d'Hadès, nous a permis de remonter, par induction, à un dieu proto-phénicien ou «égypto»-pélasgique dont le nom sémitoïde était *Jas^{e}-phod-ël* ou *Josaphat-ël*: il rentre dans la série des génies mythiques de végétation, du printemps renaissant et mourant, du cycle solaire écliptique, tels que: Hyacinthus, Nar-

[1] Très significatif paraît sous cet aspect l'épithète de Joseph l'Egyptien, à lui conférée par le Pharaon (Genes. c. 41, v. 45): Psonthom-Phaneach (Var. Zaphnath Phaneach. Ce Psonthom (var. de la Vers. arm.: Phsomphtʻom) se révèle, après abstraction faite du préfixe égyptien P, Ph (Art. défini) être équivalent au clan du dieu asianique Sandôn ou *Sandônios* (Sandau), *Sandês*, *Desandan*, identifié par les anciens avec Héracle lydien-assyrien, bien que, plus exactement, il s'agisse d'une divinité adéquate à Apollon-Osiris resp. Dionysos; cf. le *Zadéni* ibéro-caucasien. Phaneach (var. Phanea, Phanê), le second élément du titre Joséphinique, le montre sous son aspect de dieu Phanês (génie dominateur des Mystères Orphiques: Phanês protogonos) équivalent à Vahagn (Dionysos-Agni) et représenté symboliquement sous figure de l'oiseau Phénix.

cissus, Hylas, Linos, Adonis etc., dont le nom divin est régulièrement doublé d'un emblème issu du règne végétal, d'une appellation tirée de la botanique.

Ces génies végétariens sont à la fois dieux de l'enfer et de la lumière naissante ; sous ce rapport ils sont «lucifères» κατ' ἐξοχήν, initiateurs-propagateurs de la culture et civilisation. Ils sont de nature «amphibienne», tel le Janus proto-italique et l'Oannès des Chaldéo-Sumériens. En cette qualité ils figurent régulièrement comme chefs de souche dynastique ou héros éponymes (patriarches) dans les tableaux généalogiques des peuples et dynasties primitives: ainsi en est-il du proto-ethnarque argivien Inachos ; ainsi encore de son corrélat hébraïque-protosémitique Noaḫ ; notons ici, en passant, l'intéressant phénomène de la coïncidence étymologique du type primitif de ces noms de patriarches-ethnarques viticulteurs avec les termes méditerranéo-ibériques de la vigne: vino-, oino, gvino- (armén. *gini,* géorg. gvino «le vin») et *venaχi*, dont le dernier représente le mot géorgien pour cep de vigne aussi bien que pour vigne et vignoble; Inachos est, bien entendu, une forme altérée d'un primitif *ϝinacho* ou *vinacho.* — Si la légende indigène-argivienne qualifie Inachos tantôt comme autochthone, tantôt comme immigré, d'origine «égyptienne», l'observation bien stricte s'impose à cet endroit, par rapport au terme *Aigyptos* et *Aigyptios*: il désigne originairement les peuplades primitives de la Syrie, Phénicie et Palestine présémitiques, de caractère lélégo-pélasgique. C'est à cette couche primitive d'éléments ethniques dits lélégo-pélasges ou ibéro-lélèges que nous sommes tenté d'attribuer aussi la divinité symbolisée par l'asphodèle, du type Joseph-Josaphat, laquelle, dégagée de son attribut postérieur, c.-à-d. le nom sémitique de Dieu, Ël, se range tout naturellement dans le cercle mythique d'Argos lélégien, représenté par Inachos, Jô, Jasios, Epaphos, qui lui-même trouvera plus tard sa continuation dans le cycle minoën-crétique et égéo-thraque de Dionysos-Zagreus, resp. de Evios-Sabios ou Sabazios.

Par conséquent le groupe Eusebios, Josephos, Josaphat suggère un type composé original *io-sab-* et *io-sabaδ*, équivalant à Euios-Sabios, -Sabazios; dont le premier élément constitutif *Euios*, *Iô*, *Hyês* apparaît comme identique avec l'appellatif divin *hui*, *hië* «dieu, divinité» en albanais-illyrien. Sabios-Sabazios-Sebadios, la désignation de la grande divinité phrygo-thraque, est hypocoristique ou apocope d'un nom plénier **Dyosabad* ou **Josabad* **Diusawaϑ*, dont le pre-

mier constitutif fut confondu avec l'arien *div*, *dev*; Sabazios-Sebadios est Josaphat, resp. Joseph, ce dernier à reconstituer en sa forme plénière *Josęphad* **Jasęvåd*. — Ce groupe théophore est caractérisé par le symbole de l'Asphodèle, emblème d'une divinité dont l'appellatif primitif fut Jasephod (Jasçvåđ), ou **Josęphat*, **Jasęvaþ*. Réduit à sa plus simple expression, produite par syncope, à savoir *Asphod*, *Asvåδ*, ce thème se dévoile à nous comme l'original d'où est découlée l'expression arménienne *astvats* «dieu». Depuis longtemps les arménologues ont supposé une relation intime de ce terme énigmatique, resté inexplicable sur base du glossaire radical indoeuropéen-haycanien, avec le dieu prygo-thraque Sabazios. Toutefois la forme arménienne avec allitération initiale par l'élément A- restait obscure et ne s'accordait guère avec le nom asianique à initiale *Sa-*, *Se-*. Or nous n'avons qu'à substituer au nom astvats, produit modifié et transformé par étymologie théologique-chrétienne, qui l'expliquait par «l'être existant essentiellement», sa forme payenne, préarménienne, c.-à-d. proto-phrygo-ibérique **yaswaþ* ou **yasęvaϑ*,[1] et tout s'harmonise parfaitement. L'élément dental dans *astvats* est en effet tout à fait secondaire et parasitique; les dialectes prononcent fréquemment encore à présent *asęvats* ou *asęvådz*, ce qui cadre adéquatement avec Asphod dans le terme Asphodelos. L'homonymie n'est point fortuite; il s'agit d'une équation solidement fondée. Nous concluons donc:

d'un nom commun préasianique (lélégo-ibérique ou protophrygien) pour le concept de la divinité, nom à reconstituer en un prototype **yas^{u}vaϑ* avec variante-adjointe **yosęvaϑ*, *yas^{e}våþ*, seraient par scission et variation sémantique issues:

1° une forme pélasgique-égéenne *asphod*, plus-tard sémitisée en Asphod-ël.

2° une forme phrygo-arménoïde ou alarodienne *yaswåþ*, plus-tard modifiée et transformée, par étymologie théologique-savante, en *astvats* avec signification double: a) Dieu, dans le sens chrétien de maître et créateur de l'Univers, b) dieu payen, démon, idole.[2]

---

[1] Ou encore: *uyas^{v}vaϑ, huyasvaϑ = Hyes + Sabaδios; réduction phonétique de la syllabe initiale uy, huy en ə (E muet); cf. arm. əskay < *huskay, *uskay «géant».

[2] Ces deux sens se trouvent formellement représentés en arménien classique: a) avec Gén. Dat. astutsoy; b) avec Gén. Dat. astuatsoy.

3° une forme mizraïmitique (égypto-chamitique) du type *Josephat*, *Josaphat*, réduite à la signification spécifique de Dieu-sauveur, Dieu-Messie; Dieu osirique, seigneur et roi du monde des Ames trépassées, Dieu et Juge de l'Univers et de l'Enfer. Variantes protosémitiques: a) —*ël* (forme prolongée); b) Joseph (Apocope). — L'agglutination de l'élément sémite *ël* «dieu» au terme divin en question, suppose que: 1° la signification radicale du terme, qui en lui même énonçait déjà la notion et le concept «dieu» ne fut plus comprise, étant obsolète; 2° qu'il s'agit d'un théme non-sémitique, issu du **cercle lélégo-chamite ou ibéro-asianique.**

Ainsi donc le terme arménien Astvats 1° «dieu», et 2° «dieu-payen, démon, idole», qui, étant absolument étranger au fonds radical du Glossaire haycano-arménien, doit dater de l'ère préarménienne-alarodique, s'est révélé à notre examen critique, comme une précieuse relique de l'ancienne religion préanatolienne[1]; par là se trouve confirmée l'antique tradition relative à une origine phrygo-thraque des Arméniens, en ce sens que, sous le terme d'Arméniens, il faut, en ce contexte, sous-entendre les Protoarméniens alarodiques, qui dans un temps postérieur auront transmis cette terminologie à leurs successeurs, les Arméno-Indoeuropéens; par «Phrygiens» sont entendus dans cette même tradition archaïque, non pas les Phrygiens de souche indoeuropéenne, mais les Proto- ou Préphrygiens, les *Virkh* ou Ibères (selon la terminologie haycanienne), qui primitivement s'étendaient à travers l'Asie Mineure jusqu'en Syrie et Mésopotamie (Proto-Ibères ou Préchamitiques). Ces Protophryges se trouvaient en intime cohésion ethnique avec les Protosémites ou Proto-Hébreux; ainsi se produit-il tout naturellement que les noms appellatifs de la divinité suprême, usités chez les Arméniens sous forme de Astvats (Asvats) et chez les Phrygo-Asianiques sous celle de Hyês-Sabazios ou Euios-Sabadios, surgissent de nouveau en territoire chamito-sémitique ou mizraïmitique sous les formes quelque peu modifiées, mais encore facilement reconnaissables, de Josaphat et du héros-dieu mizraïmitique Joseph, Joseph-Ël (Jas^e-phod-Ël); dont le nom et le caractère se reflètent plus ou moins dans la noble

---

[1] Cf. ***Astuvatumajas***, nom théophore d'un des anciens rois ou souverains de Karchemiš, dans la composition duquel se retrouve déjà contenu, comme premier élément constitutif, ce même terme appellatif préarménien, signifiant «Dieu» (Hrozny, Alte Gesch. Vorderasiens u. Indiens, I. Auflg. p. 130).

personne du patriarche Joseph d'Egypte, fils de Jacob-Israël. Il s'agit d'une divinité messianique, se rattachant d'un côté au culte de Cérès-Démeter Perséphone et Dionysos-Iakchos (Eleusinies, Mystères éleusiniens), de l'autre à celui d'A p o l l o n et d'Osiris-Isis. *Apollôn* (Apellûn) s'analyse comme divinité pré-hellénique-égéenne, en connexion avec le même cercle de notions mythologiques ainsi que suit: *Apod-lôn*, = *Apod-ᵉl'ôn*; = Ephod-Elohim (ou Elion; cf. Helios). — Apollon est essentiellement le dieu-p r o p h è t e, le dieu des oracles; et pareillement l'Ephod mystérieux du culte de Jéhova a dû être une espèce d'objet sacral, servant à l'émission des o r a c l e s, par la consultation de Jahvé (Juges 17, 1 sqq.; ib. 18, 4 sq.). En tant qu'investi de l'Ephod, le grand-prêtre est médiateur et révélateur des o r a c l e s de Dieu. Observons toutefois qu'en combinaison avec les Théraphim l'Ephod a parfois, dans le culte populaire-payen, en opposition avec l'orthodoxie israélitique, abusivement servi à une sorte de mantique idolâtre (Osée 3, 4); phénomène, qui, à notre avis, s'explique par l'origine de l'Ephod, qui est ibérique, pré-sémitique, et qui paraît, sous l'appellation modifiée de «Aphod» ou Ap'od, avoir été en usage également dans le culte d'Apollon (Apod-ᵉleôn), le dieu-prophète par excellence, dont le nom théophore contient, d'après notre sus-dit exposé, comme formatif principal l'élément *Apod*, variation dialectique de «Ephod», combiné avec Eliôn, Helⁱôn, Ilⁱôn, variation probable du nom divin d'Elohim.

En étroite cohésion cultique avec Apollon et Diane-Artémis se trouve établie la Sibylla ou plus exactement *Sibulla*, notamment celle qui est dotée de l'attribut Cumana. Figurant comme prêtresse du dieu-prophète Apollon, elle se dévoile essentiellement comme phase spéciale de la divinité Apollon-Artémis, en tant que divinité oraculaire; son origine préromaine, tyrrhéno-étrusque ou asianique est manifeste. Cette Sibylla lydo-asianique nous apparaît sinon identique, certes intimement apparentée avec la Magna-Mater Sipylênê, c.-à-d. Rhéa-Cybèle. De par son nom théophore la prophétesse *Sibulla* dérive, certes, d'un original **Sibud-əla*, ce qui est une réduction altérée d'une appellation divine *Siphud-eleôn* (*-el'ôn*), nom composé dualistique, qui se rattache d'une part à notre emblème divin de l'Asphodèle, de l'autre au cycle prophétique d'Apollon-Helios (Eleon), respectivement à la même source originale, préchamito-sémitique (proto-ibère), d'où est découlé le culte cananéen de l'Ephod prophétique, transmis aux Israélites de l'Ancien Testament sous la forme

orthodoxe de l'Ephod comme emblème du haut-sacerdoce, figurant le pouvoir magique-miraculeux et divinatoire du Pontife suprême. — Finalement nous proposons encore à l'examen comparatif du clan onomastique arméno-asianique *astuats* «dieu» (pour *as^{e}vats) et phryg.-thr. Sabazios-Sebadios: 1) le skr. (pré-arien) *Çivas*; 2) hittite *sivanz-* «dieu, divinité» (luvite-hit.), de **sivadn*; var. *sivannis* *sivad-ni-). Ensuite il y aurait lieu d'y comparer encore étymologiquement la lignée asianique suivante: *Hippos*, *Hippios* (Poseidon); *Hippa* et *Hippô* «nymphe orphique» = siqvo, *siqva*; = alban. škíp. *šoke*, *šüke* «cercle, ceinture», var. *šokęzę*, *šok-e-zois* «arc-en-ciel»; kar. *Osogôs*, *Osogôn* (Poseidon); chald.-assyr. *ašipu* «magicien», *šiptu*, *ašipûtu* «incantation, magie»; *išippu*, *eššepu* (var.) id.; radical *všp* «ensorceler, envoûter, exercer la magie»; assyr. *epêšu*, *upišu*, *ipšu* (id.); jeniss. ostjak. *χip*, *χîp*, *kîp* «lune, mois». — Cf. Autor, *Grundst.* p. 95—97 et p. 186.

COROLLAIRE 1er.

Joseph, prototype du Messie dieu-sauveur souffrant et mourant pour ressusciter en gloire, comme régent-dominateur et juge-suprême du règne final, a été déjà par les anciens identifié à Osiris et à son pendant syro-babylonien Tammuz. Dans sa forme variante *Jehoseph* (cf. Ps. 81, 6) le nom de Joseph l'Egyptien, interprété Yahu-seph, fut par les Egypto-Chamites transformé en O s a r - s i p h, c.-à-d. en Osiris copulé avec Siph (dieu Seph ou Seb, père d'Osiris). Cet Osar-siph, qui paraît essentiellement équivalent à des divinités asianiques comme Sarapis-Osirapis et Sandon-Desandas — figure chez Manéthon comme chef de la colonie des Pasteurs-Nomades, resp. des Hébreux ou des Hyksos d'Avaris. Ainsi nous lisons chez Joseph. contra Apion. I. c. 26 (ed. Dindorf. p. 359): «Porro illi (Pastores) in eam urbem (Auarim) ingressi... ducem sibimet quendam Heliopolitanorum pontificum O s a r s i p h u m constituere et huic se in omnibus obtemperaturos juraverunt. At ille primam quidem eis legem posuit.»... Suit le récit de leur guerre contre Amenophis, menée en communauté d'alliance avec les Hyksos de Jérusalem. «Dicitur autem quod reipublicae conditor erat legumque lator, sacerdos genere Heliopolitanus, nomine O s a r s i p h, ex Osiride deo, quem colit urbs Heliopolis,

denominatus, quum ad hoc genus transisset nomen mutavit et vocatus erat Moyses.» Ici, selon la tradition manéthonienne, Joseph-Osarsiph se trouve assimilé à Moïse dans un seul et même personnage[1]: assimilation qui nous semble dériver d'une amalgamisation de Tammuz avec Môše-Moïse; *Moše* serait une forme réduite d'un composé Thut-Moše, Thummosis ou *Tan-Mošē; ce dernier aurait produit la forme assimilée *Tammoše* = Tammûz. Cette hypothèse expliquerait en même temps le verset énigmatique n° 9 de l'Epître de S[t] Jude l'apôtre où il est question de la lutte de l'archange Michaël contre Satan concernant le «corps ou cadavre de Moïse». En restituant par conjecture de texte au lieu de Moyses un *Tanu-Moysu-*, qui, sur la base de l'iranien *tanu*, pers. *tan* «corpus, cadaver» aurait été interprété «le corps de Moyse», tandis que primitivement le terme litigieux visait le dieu syro-mésopotamo-phénicien Tammuz (Ešmun), identique à Adonis-Osiris, nous aboutirions à ce sens-ci: lutte de Horus (Michaël) contre Typhon-Seth (= Satan) afin de venger (la mort de) Osiris = Tammuz = *Tan(u)-môs.[2]

---

[1] Cf. Jokabet ou Jochabed nom (théophore) de la mère de Moïse (Exod. VI 20) en face de Joseph-Josaphat.

[2] Autre conjecture de restitution du verset Jud. Apost. epist. n° 9: supposons, sur base généalogique de *Miriam-Mariam*, la prophétesse et sœur aînée de Moïse, l'existence d'un ancien composé théophore Mariam (Miriam)-Môysês (Môšeh). Mariam ou Mariamnê ou Miriam doit avoir signifié, en tant que pris en fonction de nom commun, «oracle, prophétie», ou encore: «destin, sort, fortune, fatum divin». Cette divinité oraculaire Mariam ou Myriamnê nous paraît être la forme primitive du Marnâs palestinien, nom de Zeus chez les Gazéens de Philistée, sémitisé (mar-anâ «notre seigneur») d'un original **Marmna* ou *Mermyna; cf. les Mermnades, dynastie lydienne. Le thème radical de ces noms théophores se retrouve, sous aspect hellénisé, dans égéo-pélasg. ἡ Εἱμαρμένη «Destinée» $\sqrt{\text{meir,}}$- mer; d'où μοῖρα «fortuna, sors divina». — Au même clan oraculaire s'adjoint Imbramos, i. e. **Imramn*, le Mercure-Hermès des Cariens; cf. Semiramis (arm. Šamram). — Notre couple théophore mosaïque Mariamne (Miriam; cf. géorg. Miriani, nom royal) + *Moysê* aurait donc signifié originairement «l'Oracle de Moïse», ou encore: «le destin, la fortune de Moïse»; Satan et Michaël se seraient donc engagés dans une discussion, une disputation théologique-mystique sur le caractère prophétique de Moïse, en tant que pontife investi du pouvoir suprême oraculaire-judiciaire (législateur!), représenté par l'Urim et Thummim et par l'Ephod comme emblèmes sacrés et insignes du pouvoir prophétique. Comme forme doublette à côté de *Mariam-Mouše suppléons encore un *Mariam (Miriam)-Thammuz ou -Thummôz (= Thut-Mosès, i. e. Thôt «Hermès» + Moïse). Remarquable au suprême degré et à observer paraît encore l'homonymie de la divinité Miriam-Mariamnê avec: 1° Mâ Rhea (Cybèle, magna mater); 2° avec la déesse du Chaos Markayê des Babyloniens (Bérosse); 3° avec la déesse Umâ-Durga, parèdre

Or le même événement de l'exode des Pasteurs-Hyksos, resp. des Hébreux d'Egypte nous est encore relaté par Chairemon de Naucratis (1[er] siècle p. Chr.) dans la version modifiée, selon laquelle les chefs d'exode auraient été Moyse et Joseph, appelés en termes égyptiens: Tisithen et Peteseph: «Duces vero eorum fuisse scribas *Moysen* et *Josephum* « atque hunc sacrorum scribam: Aegyptia vero eis nomina « esse, Moysi quidem *Tisithén*, Josepho vero *Peteseph*».[1] Peteseph se décèle comme modification égyptoïde du nom de Joseph; Tisithes ou plus exactement Tisithén (Τισιθέν) est la transcription de la divinité asianique *Desandan*, *Desandes*, *Desandon* (Sandanos, Sandês, Sandis), épithète d'Héracle lydo-phrygien, en arménien Diutzazn, Tytzazyn «héros, demi-dieu; représenté

de Çiva. — A Thammuz-Thummôses (Thut-Môse) correspondrait exactement, chez Bérosse, la Thiamat ou Thamatta, une autre phase de la déesse du Chaos ou Océan primitif.

Nous reprenons donc notre hypothèse, d'après laquelle notre texte litigieux de l'épître S[ti] Judae Apost. au verset 9 serait issu d'un original, dans lequel l'objet de la controverse entre l'archange Michaël et Lucifer aurait été le couple divin *Marmyna* (Marna-s)-Moïse ou Mermęna (Miriamnê) — Moše. Or, en nous rappelant que la Syrie, y-inclus Palestine, ont été de tout temps partiellement occupées par des populations hétites (Deutérohittites), dont l'idiome ou les idiomes doivent avoir été plus ou moins arménoïdes; et vu que, juste en arménien, il existe pour le concept de «corps» (corpus, cadaver) le terme universellement usité de **marmin**, nous oserons en conclure: notre divinité féminine, oraculaire, ***Mariamne-Miriam*** ou ***Marmyna*** aura, en passant par un document hitito-arménoïde, été interprétée dans le sens de «corpus», gr. σῶμα. Par conséquent aura été substitué au terme primitif Marmyna- celui de *marmin* (Gen. Dat. marmenoy) qui, en arménien, signifie «le corps»; et ainsi sera à reconstituer au lieu de «Corps de Moïse» la leçon originale-authentique «l'oracle de Moïse» ou «Fortuna (Fatum) Moysis». Notre divinité ainsi restituée: Marnas (gaza-philist.), Marmna, Mariamne (Miriam) se décèle d'ailleurs comme étroitement apparentée avec le clan ***Manbrê*** (***Mamre***, palest.), ***Amanorê*** (Ambanor: arménien), et ***Menerfa-Minerva*** (rom. etr.). Cf. Amram, père de Moïse (cf. Abram, Hamurabi). Notre hypothèse d'un «Oracle de Moïse» paraît d'ailleurs étayée et confirmée par la fonction parallèle, inhérente au héros-patriarche Joseph, de distributeur d'oracles et interprète prophétique des songes: Gen. 44, 2. 5; texte du «scyphus argenteus Josephi, in quo bibit et augurari solet», important en ce qu'il rapproche Joseph du dieu Osiris-Hélios: «pocal solaire» d'Hélios; Hélios-Apollon est El-Eleôn, le Dieu de Melkisedech. Joseph attesté comme génie d'augure et d'oracle par Gen. 44, 15: «Quibus ille [Joseph] ait: Cur sic agere voluistis? an ignoratis quod non sit similis mei in augurandi scientia?» Or Joseph (Josua) est le prototype de Moïse. Les deux héros se confondent et s'amalgament parfois dans l'ancienne tradition; chacun des deux représente un prototype du Messie futur.

[1] Jos. contr. Ap. ed. Dindorf, p. 364. — Il n'y a pas lieu de corriger: *Petesech (cf. arm. pęteašḫ, pęteš̱ḫ «gouverneur, margrave»); ou encore: *pesedech, ce qui serait = Sydyk Sedek, avec art. préf. P- égyptien.

en Géorgie sous figure du dieu Zadéni (Zadén). Dans les deux traditions la figure de Joseph a été amalgamée et confondue avec le Moïse historique. Tisithes (Tisithén) et Peteseph sont deux noms théophores qui se rapportent à une seule et même divinité *Desandan* (Zadéni), resp. Iô-Sabios, Sabazios. — L'assimilation de Joseph à Moïse provient manifestement du fait que Moïse-Môyses figurait et était réputé probablement en tradition égypto-chamitique comme nom abrégé du même original qui a produit *Tammûz*; or Tammûz (Adonis-Ešmun) étant quasi équivalent à Osiris, pouvait facilement et logiquement se substituer au héros ou demi-dieu Joseph, dont la phase égyptoïde est Osar-siph, c.-à-d. Osir-apis. Le couple Tammuz-Osiris a produit la dyade Moše-Joseph (Osarsiph). — Pour compléter le parallélisme[1] entre Osiris-Thammuz et Joseph-Osarsiph (Osirapis-Sarapis), mentionnons que, selon le *Livre des Jubilées* 34, 15. 23. 24 sq. une fête de deuil avait lieu au 10ème jour du 7ème mois (le mois de Thammuz) en l'honneur de Joseph; et le 1er jour du même mois de Thammuz figurait comme jour anniversaire de la célébration de naissance du héros Joseph l'Egyptien (Jubil. 28, 2). L'intime cohésion de Joseph-Osarsiph avec le cercle mythique de Thammuz-Adonis se manifeste de plus encore dans le titre d'«*Adôn* d'Egypte» Seigneur d'Egypte, qui est appliqué à Joseph (Genes. 45, 8 sq.). — Joseph-Serapis (Osarsiph), considéré comme héros-demidieu, se révèle à une investigation critique, comme membre intermédiaire entre Osiris et Thammuz (Adonis-Esmûn) d'une part

---

[1] Relevé partiellement déjà par Alf. Jeremias *Das Alte Testament im Lichte des alten Orients* 3. A. p. 329—347. — Le même auteur expose p. 352 ibid. une énumération des motifs communs aux portraits de Moïse et de Marduk-Thammuz, propres à démontrer l'identité des deux personnages héroïques en question, assimiliation à laquelle l'on pourra assentir, toutefois, sous la réserve expressément formulée qu'il s'agisse en ce cas non pas du Moïse historique, tel que nous le présente la Bible comme grand législateur, chef et conducteur du peuple hébréo-israélitique, mais de son prototype divin, d'une divinité *Moysès*, identique à Thammuz-Thummoses, dont certains traits ont visiblement déteint sur le tableau du héros synonyme de la Bible, qui par usite de ce reflet divin nous apparaît investi d'une gloriole surhumaine, comme prophète-héraut et représentant direct du seigneur Dieu Jahvé auprès du peuple élu. De même faudra-t-il nettement distinguer entre le patriarche Joseph l'Egyptien de la Bible et son prototype, le héros-demidieu ou génie divin Joseph-Jehoseph ou Jehosaphat.

et l'asianique Sandan-Sandonios-Desandas d'autre part:[1] divinité messianique, médiatrice entre le ciel et l'enfer, subissant volontairement la mort pour la dominer et régner en souverain dans le royaume des âmes.

COROLLAIRE 2.

1) L'«arc» de Joseph (Genes. 49, 24), qui dans Berechit rabba est assimilé à Orion, caractérise le héros Joseph comme étant parfaitement congruent avec Hayk, le dieu-archer des Arméno-Alarodiens; car Hayk se trouve être désigné expressément déjà par l'antique mythographie arménienne comme équivalent à Orion. Or, puisque Hayk s'est dévoilé, dans notre exposé antérieur, Hayk-Apollon (Art. XIII) comme identique à la divinité pascale Zatik (Zadyk), resp. au syro-cananéen Sydyk, Sedek, il s'ensuit que Joseph, en tant que génie prototype du gouverneur-viceroi d'Egypte et pourvoyeur des magasins royaux à blé, doit être classé de pair et essentiellement apparenté avec Melk-i-Sedek, le pontife-roi de Salem[2]; le caractère sacerdotal-pontifical de Joseph l'Egyptien ressort d'ailleurs nettement de l'épithète de «Naziréen parmi ses frères», qui lui est conféré par la bénédiction de Jacob (Gen. I. 49, 26) ainsi que par celle de Moïse (Gen. V. 33, 16). Joseph l'Archer est donc comparable à Hekatebolos Apollon. Mais il se compare également à Dulkarnéin-Osiris, en tant que conquérant: c'est ce qui est exprimé par l'emblème des cornes à lui attribué par Genes V. 33, 17: «Quasi primogeniti tauri pulchritudo ejus, cornua rhinocerotis cornua illius: in ipsis ventilabit gentes usque ad terterminós terrae.» Cf. le Moïse «cornu»: génies lunaires. La

---

[1] Observons bien que dans *Psonthom-phanech*, le titre attribué à Joseph par la Septante (Gen. 41, 45) se trouve contenu, en analysant en p (art. déf.) -sonthonphanech, le terme théophore Sandon; Phanech ou Phaneach est la transcription du Phanês (orphique), arm. Vahagn (Vahuni); cf. Phénix.

[2] Melk-i-Sedek ainsi que le nom royal-théophore Adonî-Sedek (Jos. 10, 1 sq.) témoignent du caractère dionysien-osiriaque du héros Joseph. Adonis-Thammuz est Dionyse. Le Calice d'argent de Joseph („Scyphus, in quo bibit et augurari solet dominus meus Joseph" (Gen. 44, 2. 5; cf. ibid. 43, 34) symbolise le mystère du vin sacramental, qui, combiné avec l'office de panificier et pourvoyeur en céréales, inhérent à Joseph, représente l'Eucharistie du pain et du vin, telle qu'elle se trouve préfigurée par Melkisedech: „sacrificium secundum ordinem Melchisedech" (Ps. 109, 4)

corne et le taureau sont également symboliques pour Dionysos-Sabazios; et Osiris est figuré par le taureau Apis: Osirapis.

Bien des indices suggèrent en plus l'identité du dieu archer Joseph avec El-'eleôn, lequel apparaît être une phase de Tammûz. Eliûn ὁ καλούμενος ὕψιστος aurait été tué par des bêtes sauvages (cf. pareillement Joseph!), avant d'être vénéré comme divinité. Culte de Thammûz-Eliûn à Sichem; Sichem simultanément centre du culte de Jacob-Joseph et de Thammuz. Cf. Jeremias Alt. Test. 272.

2) Au même cycle de génies messianiques sont à attribuer encore: Eshmûn, le Zeus Sôtêr des Grecs; notamment une divinité précananéenne du type Jeshûa, Jehošûa (Hoše'a), génie à la fois civilisateur-colonisateur et guerrier conquérant, dont certains traits principaux se reflètent manifestement: a) dans Esaü, fils aîné de Jacob, en tant que «chasseur» (cf. le grand chasseur Nemroth); b) dans Josua ou Josué, gr. Iêsûs (LXX), successeur de Moïse, le conquérant historique de la Palestine, probablement en liaison génétique avec les Hyksos; car son attribut *ben-Nûn* (fils de Nûn) nous semble l'identifier avec Bnôn, var. Banon, deuxième régent de la dynastie des Hyksos en Egypte (Manéthon, Eus. Chron.). Transporté dans la sphère religieuse-mystique, ce ben-Nûn «fils du ‹dieu› Poisson», témoignerait de l'étroite cohésion entre ce héros (cf. hébr. nûn «poisson») et le dieu philistéen Dagon (hébr. «poisson»), resp. avec le génie chaldéen Odakon (génie symbolisé par l'emblème du poisson). Josué-Jehošûa (Ješûa), le représentant des Israélites Joséphites ou misraïmitiques, serait, considéré sur le plan religieux, une phase de la même divinité messianique, qui parut d'abord sous figure et dans l'avatar de Joseph d'Egypte, resp. d'un génie Josaphat-ël avec les attributions de héros civilisateur et de roi-juge des Enfers (Osiris). Jehošua ben-Nûn fonctionne comme membre de liaison entre les Hébreux-Josephites (Hyksos?) et les Chaldéo-Babyloniens. Sur l'origine punt-érythréenne des Hyksos («Éthiopiens émigrés du fleuve Inde» [= Hiddeqel, = Punt] vers l'Egypte») cf. *Orig. Med.* 521—523.

Très significatif est sous ce rapport le nom primitif de la tribu de Benjamin: *Benoni*. Cf. Genes. 35, 16—18 «Mais Rachel... étant prête d'expirer, nomma son fils Bénoni, c.-à-d.

«le fils de ma douleur»; et le père le nomma Benjamin, c.-à-d. le «fils de la droite». — Cela suppose une intime cohésion de cette tribu avec les Josephites, surtout avec Ephraïm, représenté par Josua-Bennun ; ce qui se trouve confirmé d'ailleurs par la sympathie du patriarche Joseph d'Egypte envers son frère cadet et préféré Benjamin ainsi que par leur origine commune: Joseph et Benjamin étant fils de Rahel. — Joseph et la Vallée de Josaphat évoquent un certain parallélisme avec Josua et la Vallée d'Aïalon. Cf. Josua cap. X, 12—14: «Tunc locutus est Josue: "Sol contra Gabaon ne movearis et Luna contra vallem *Aialon*". Steteruntque Sol et Luna.» Cette vallée lunaire d'Aïalon nous paraît identique avec *Avalon* (Avalun), c.-à-d. l'Elysion, séjour des âmes trépassées, notamment des bienheureux héros chez les Celto-Ligures des régions atlantiques. Le terme correspondent de l'eschatologie hébraïque-juive est le fameux Sein d'Abram (Sinus Abram), séjour des mânes des Justes (Luc. XVI, 22 sq.). Abram = Ephraïm, Ephrem, = Imbramos, le Mercure-Hermès des Cariens ; Abram en cette fonction équivaut à Hermès Psychopompos des Hellènes, resp. à Osiris. Ce caractère primitif d'Abram se manifeste notamment dans la tradition arabe ainsi que rabbinique, d'après laquelle Abram apparaît comme héros civilisateur, fondateur de villes (Mecca), de sanctuaires (la Caaba), inventeur de l'écriture, et prototype de la Sagesse et de la Science divine et humaine.[1] Abram-Sarai a été comparé à la dyade Brahma-Sarasvatî.[2] Cette dernière, l'épouse conjointe du dieu Brahma, serait Persephone-Persephatta ou Andromeda; celle-ci a été par nous identifiée au Sandaramet (Sandarametakan Diutz; Sandarabied, -pet) des Arméniens, c.-à-d. à Hadès-Pluton, Sarpedon, juge-roi de l'Enfer. Le sinus Abrahae correspondrait donc à Brahma-Sarasvatî. Le retour des âmes trépassées dans le «Sein d'Abraham» (cf. IV. Maccab. 13; Luc. 16, 22) serait donc parallèle et à peu près équivalent à la résorption des âmes des défunts par le Brahma. — En poursuivant le même

[1] Joseph, ant. I. 8, 2; Euseb. praep. ev. 9, 17-18. Comme Joseph d'Egypte ainsi aussi Abram est censé avoir été le grand maître de la divination, de l'oneirologie.

[2] A Sarasvatî correspond probablement un thème préarménien *Harasvat ou *Harausvat, apparenté à arhavaut «matin», arauseak, arusiak, arôsiak «étoile du matin».

ordre d'idées, l'on serait tenté de rapprocher le dieu Israël du même prototype duquel est à dériver Osiris ; puis Abaddon, l'«Ange de l'Abysse», le roi des Enfers (Job 26, 6), identifié dans l'Apocalypse (9, 11) avec Apollyôn-Apollon (cf. Jabal, Jubal, Tubal), ne serait-il pas, sous forme hébraïsée, le même génie osiriaque que nous rencontrons en Syrie-Phénicie sous l'aspect d'Adonis?[1], d'Adonis, lequel ne serait qu'une forme hypocoristique d'un original Abadon? ou Jabad-Eleon? (Japod-ilun). En tout cas cette divinité Abaddon, qui dans le livre de Job (26, 6) désigne l'Enfer (gr. Hades-Pluton) n'est qu'un aspect phonétiquement altéré du même nom théophore *Avalon* ou Avalun, dont il était question plus haut comme désignation de l'Elysée, et que nous venons d'identifier avec la vallée d'Ayalon du livre de Josua.

IV.
Aperçu complémentaire
sur la Mythologie hespéro-atlantique dans ses rapports orientaux.
(Suppl. à l'art. XL *Divinités atlantiques.*)

A l'exposé des divinités celtiques-atlantiques (p. 187 ss.) il y a lieu d'ajouter ici encore les données complémentaires suivantes:

Arduinna dea, combinée artificiellement avec la Forêt des Ardennes (Arduenna silva), se joint à Artemis, à Britomartis et à la déesse scythique Artimpasa, composée des éléments Artvin et *paz* («ciel, dieu» en langue mordvine).[2] Cf. Ardvisura Anahita.

Epona, déesse aux chevaux et génie des écuries chez les Gaulois et les Romains, rapportée étymologiquement au thème cymro-gallois epo-s «cheval», nous paraît être un produit d'importation orientale. Epona, altération secondaire pour *Hepona, appartient au cycle de la divinité asiano-hittite Hipa, Chipa, orph. Hippa, Hippia

---

[1] Adonis, dont le symbole est l'arbre (arbres et jardins d'Adonis, né luimême d'un arbre) a été déjà par les anciens identifié avec Apollon-Aplun. Par son nom il se manifeste comme génétiquement relié à la divinité syrienne Adad Rimmon (Adod, Adotos *Adoton ; cf. Thôt, et Anidotos); son antique généalogie — fils d'Agenor, i. e. *Agam-enor (= Amanor) — témoigne en faveur de son étroite cohésion avec le clan arméno-alarodien Amanor, Ambanor, Vanorê-Vanatur, qui d'après notre exposé précédent (voir en haut la Note supplém. III à l'art. V: Vanatur-Amanor) s'est nettement dévoilé comme être ambigu, pareil à Dionysos ou Janus, représentant à la fois Hélios-Apollon et Osiris-Pluton-Perséphone.

[2] Hérodote 4, 59 l'identifie à Aphrodité Urania, laquelle équivaut plutôt à Artemis. Chez les Romains la même Arduinna celtique était cultuellement assimilée à Diane.

Artemis, Hippios (Poseidon, Ares), Hippo (océanide, amazone, attribut d'Artemis).[1]

Camulus: Mars Camulus (Holder A. celt. Spr.). Il se rattache directement au cycle pélasgique-asianique des Cabires samothraciens avec comme représentants: Kadmos, Kadmillos, lat. Camillus; cf. Camese, Camenae, Amazones *Qamazuni; et le dieu péréen Chamoš, Chemoš (*Qamort-); en outre Amulius (Amolios) I et Am. II, ancêtres de Romulus-Rémus, dans la dynastie mythique d'Alba-Longa.

Dîs (Dîtis), déjà introduit en haut p. 188, mérite une étude plus approfondie. C'est le Juppiter Stygius ou Pluton des Celtes-Gaulois (Caes. b. G. 6, 18, 1), le même qui également apparaît dans le culte romain depuis l'an 249 a. Chr., officiellement en son titre complet *Dîs-Pater*. Sa combinaison dans l'office liturgique romain avec les *ludi Tarentini*, qui présupposent une divinité homonyme, du type Tarand, Tarantun-, divinité attestée réellement pour l'an-

---

[1] Epona, d'un prototype *Hēpomna ou secondairement *Epomna (cf. notre texte antérieur, en haut p. 170, D), nous indique la source d'où sont probablement découlés la déesse préromaine Pomona, le dieu Puemunus (ombr.), la divinité Poimunis ou Pomonus des Sabins-Italiques; auxquels s'ajoutent encore Bona-Dea (Fauna), une réduction latinisée de *Bomna, resp. *Hepomna-, *Hepuemno. Ces entités divines préitaliques nous apparaissent comme abstractions, dérivées d'un même prototype oriental, soit *Hēpomno-, l'original probable de 1° la divinité asianique Hipo-, Hêpa (hétit.), de Hippios Poseidon (Hippomenes, Hippomedon, Hippô); 2° d'une divinité pré-arienne *Hapâmna, Apa(m)na, qui figure en élément formatif dans le nom composé Apâm-napâd (ind.) ou Apā́m-napâd (iran. ar.) désignant chez les Ariens de l'Inde et de l'Iran tantôt le dieu-Logos dominateur et régulateur des eaux, tantôt le créateur et formateur des hommes, tantôt comme génie du feu céleste, de l'orage électrique, principe fertilisateur de la terre, dispensateur des grâces, bienfaits de la civilisation, protecteur de l'ordre sacré et de la virilité, pareil à Agni, génie du feu des nuages, des éclairs, de la foudre. Sa demeure et résidence est „sous les eaux", qu'il distribue sagement sur la terre; il gouverne l'Océan des nuages, l'Océan céleste. Il s'agit d'un génie parallèle au dieu du St Esprit, du Logos-civilisateur Hari-Viçnu chez les Indostaniens; son attribut ***Aurvat-Aspa*** „possesseur de chevaux rapides" nous autorise à identifier Apam-Napad avec Hippios-Poseidon. En substituant à Poseidon son équivalent italique Neptun, nous reconstituons un **Hepo(m)n-Neptuno-*, comme équivalent adéquate hespéro-italique d'Apam-Napad. — Cf. Epameinôn et Epameinôndas (*epamein + nonda = Nethon, Nodons). Voir en bas l'art. „*Nodons*". — Apâm-napaδ, qui, par son essence est équivalent au dieu suméro-babylonien Ea, dieu issu de l'Océan, génie de la sagesse et Logos-démiurge, nous apparaît dans son premier élément formatif, *apamn*- ou *apañ*, quasi n'être qu'une transcription iranisante du dieu chaldo-sumérien *Eabani*. Celui-ci correspond à Ioannès-Oan ou Owan (*Iawan, *Iuan) de Bérosse, qui surgit en Egée sous forme hellénisée: Ôkeanos, Ôgên la grande divinité primitive de l'Océan ou Firmament céleste, „Père des Dieux"; cf. Ogmênos Zeus, Ogmios Héracle (gaulois) et Ogyges. Cf. *Jonton*, chald. sum. Eanatun. Apâm-Napaδ serait la métamorphose arianisée du chald. Oan-Joannès, combiné avec l'original de Neptun, soit ég. Nephtys.

cienne Rome par le Tarentum, espèce d'hypogée plutonique avec autel dédié à Dispater et Proserpine, situé sur le Champ de Mars,[1] décèle suffisamment le dieu Dîs comme étroitement apparenté à Taranus (Taranis), génie de l'orage et de la foudre. Dans la triade gauloise Taranis, Esus et Teutatès[2] notre *Dîs* sera à identifier avec ce dernier: Dîs-pater est, à notre avis, Teutatès lui-même. En effet, supposons que ce Dîs-pater représente la notation latinisée d'un original **Diutz-ata* ou **Tiuþ-atta*, il appert qu'il s'agit de la même entité divine que Teutatès; ce dernier lui-même aurait été inexactement transcrit et confondu avec un nom patronymique ou un ethnicon de la race gallo-celtique du type **tuath-aiteam* «tribu du peuple» ou *tuath* (*Teuto*, *Tout*) *-tad*, *-athair* «père-ancêtre national»; supposition qui se trouve confirmée par le témoignage de César, selon lequel les Gaulois dérivaient leur origine de Dîs-pater, ce qui nous trahit indirectement que leur Ethnicon sus-indiqué fut confondu et amalgamé avec le nom homonyme d'une divinité, soit **Tiuþ-atta* ou **Diuþanda*, *-atyn*. Celui-ci, donc le nom véritable, authentique et primitif du dieu Dîs-Teutatès, n'est pas autochtone gaulois, ni italique-romain; son foyer d'origine est l'Asie antérieure, où nous trouvons comme corrélats probables: Thôth, (Thôut, Theut, Thaut)-Adonis en Phénicie-Syrie; Teutamos en Assyrie; Dus-ares en Arabie Nabathéenne; *Desandas*, *Desandan*, *Sandon* pour *Diutzanda(s), *Diutzadẹn, -dan «Héracle lydien». Héracle et Mercure se confondent chez les Celtes en un seul et même personnage. Le terme arménien *Diutzazn* ou -aznê (-azneay), réduit au sens généralisé de «héros, génie divin, demi-dieu», doit remonter à une ancienne appellation désignant la divinité hermaïque, soit Hermès psychopompos. A la même catégorie paraissent appartenir: l'ibère-basque Tusuri(a) le Démon, Diable, de *Tusutri(a); cf. Xisuthros, Sisuthros; puis Saturne, qui serait une réduction d'un original archaïque D^{i}usaturn-o, Tiutsatur[3]; cf. Turnus, roi myth. des Rutules: pour T/Diusturn-,

---

[1] G. Wissowa, Relig. Röm. 255 f.

[2] Lucain 1, 445; Lact. 1, 21, 3.

[3] Cette hypothèse d'un archaïque *Dissaturnus ou *Diutzaturnos se fonde sur le témoignage de Varron (Macr. I, 7, 30, I, 11, 48; Arnob. 68) attestant une étroite cohésion et affinité réciproque des cultes de Dispater et de Saturne, ce qui suppose une identité essentielle entre Dîs et Saturnus. — Pour Saturne nous avons déjà, il est vrai, en haut p. 191 N. 1) supposé et rendu probable une forme archaïque *Kessaturno, *Cissaturno, d'où se dériveraient Xisuthros et Kastor, en métathèse identiques avec Atra-ḫasis, le héros du déluge babylonien. Cette forme archaïque serait à

D'utȝ'turn. Analoguement le Pluton pélasge-égéen Ha'dês, Aidoneus serait-il l'apocope d'un original antique *Diusaidōn-, Tiuθaidês, et Osiris serait-il issu d'un prototype T'usiri, T'usyθri = iber. basque Tusuri.?? Ainsi encore Attis ou Atys serait-il à compléter en *diu-en d/tiusatyn, -attin, *Tiuθatyn?, et inversement le dieu nabathéen Dusarês (Dionyse ou Arês) n'a-t-il pas été analysé en ses composants Θεός Ἄρης? (Suidas; Wellhausen: Reste arab. Heidenth. 49), donc Theuθ-arês? Dîs-pater, restitué en Tiuþ-atta, est donc identique à Teutatès, lequel assimilé tantôt à Mars, tantôt à Mercure, représente essentiellement un dieu des âmes trépassées, i. e. Hermès Psychopompos.[1]

Nōdons (thème -ont) ou Nuadu, *nuadat-* dieu gaël. celt., le héros-roi «à la main d'argent», *argat-lám*, suggère la comparaison avec a) Nethon, dieu aquit.-ibère; cf. lat. Neptunus; b) Nephtys (ég.); c) Arg-anthonios, roi légendaire bétique-ibérien; d) Argonautae, d'un original approximatif **Argunythun* ou Argyn-nevtun. Sur les Argonautes une petite digression s'impose ici. Argonauta est un terme théophore, reflétant manifestement un mythe cosmique-sidérique, dont l'origine apparaît nettement pré-égéenne, crétique-orientale. Minyas et les Minyéens (synon. d'Argonautes) appartiennent au clan généalogique-étymique du crétois Minôs, et du Menuas alarodo-urartique. Athamas (Thamas, Tammas): cf. babyl. Thammuz, phén. Adonis pour *Athomnuz, *Athamanuz (?). Jasios, Jasôn, Jasos[2]: cf. Ješua, Josua, Jesus; ag. Isis. — Iô, déesse lunaire: ég. copt. iôh «la lune». Inachos: cf. bibl. Noach, can. Enakim et Henoch. Argô,

---

distinguer nettement de notre présent prototype *Diusaturno*, ou *Tiuþ(s)aturno-*, ou encore *T'uθsęturun-*, d'où seraient résultées comme formes secondaires: hisp. iber. Tusuri <*Tusuþri et égt. arab. Osiris-Dusares <Tusyθri, et *Dusaθure-(s). Le Saturne historique serait un produit du syncrétisme mytho-religieux, analogue à Zeus-Jupiter et à Dionysos; si la tradition archaïque distinguait plusieurs Zeus-Jupiter, deux ou trois Dionysos et au moins deux Saturne-Kronos, il appert que cela revient à dire que divers êtres divins originairement indépendants, mais caractérisés par des noms semblables ou homonymes par assonance auront été finalement combinés et assimilés ensemble sous une étiquette commune.

[1] L'ancienne théorie, qui expliquait le dieu Dîs comme traduction latine de Pluton ou Plutos est à répudier, étant superficielle et invraisemblable; tout au plus peut-on admettre une assimilation secondaire du nom théophore Diutȝ ou Di^vuþ à l'adjectif latin *dîs* (= dives, divit-) „riche".

[2] Jasos: a) père d'Agenor; b) père d'Iô; c) frère d'Agenor: clan nettement chamitique (éthiopien). Sur le caractère lélégo-chamitique des Minyéens d'Orchomène cf. Auteur, orig. méd. 609.

navire des Argonautes: cf. l'arche de Noé, l'arche d'Alliance, la barque ou l'arche solaire d'Osirís. Aia, Aíaia, le pays mythique dans le NE. lointain, royaume d'Aiétès; Titênis Aia: cf. Eden et Dîs, Haidês; Dragon comme gardien de l'arbre de la Toison d'or: Chérubin gardien de l'arbre de Vie dans Eden (Gen. 3, 24); Aiakos roi et juge de l'Enfer: babyl. Ea, Eabani; Etana, héros babylonien, pareil à Phaetôn. Hellê et Phrixos, couple de Dioscures lélégo-pélasgiques, dont la première représente la phase féminine d'un Hélios (Phaéton), = assyr. phénique Hēlēl (fulgurans) le fils tombé du ciel de la déesse Aurore. La chute de Hellê dans les eaux de l'Hellesponte n'est qu'un faible reflet grécisé du passage d'Isaïe 14, 12—15: «Comment est-tu tombé du ciel, toi ô *Hêlêl*, fils de l'Aurore?» Helêl-Hellê est Lucifer, spéc. l'étoile du matin tombant et disparaissant dans l'Océan. Son compagnon, Phrixos, n'est qu'une variation modifiée de Perseus ou Persês, qui appartient au cycle lélégo-hamite de Hélíos-Hēlēl, de l'Ethiopien Céphée et d'Andromède. Ainsi, par cette identification, le mythe des Argonautes se caractérise comme produit découlé de source lélège-préchamitique, asiano-orientale. La mer traversée par l'Argô est l'Océan cosmique-sidérique ou l'Okeanos contournant le globe terrestre. Le voyage des Argonautes figure la révolution du soleil et des astres à travers le ciel nocturne; ainsi l'Argô correspond à la Barque d'Osiris dans le royaume de l'Elysée, et sa traversée nocturne de l'Occident à l'Orient. C'est à Poseidon-Neptune que Iasôn consacre en trophée le navire Argô. Ce dieu maritime, le carien-lélège Osogôs (Osogoa)-Chrysaor nous apparaît avec Arês comme génie de la Toison d'or, du bélier d'or (Chrysomallos) d'Aia.

En reconstruisant pour Argonautae un prototype supposé **Vargun-nevtun*, nous serions tenté de comparer ce terme avec skr. Varŭna, dieu du ciel nocturne, slav. *Perkuña(s)* dieu du ciel nuageux, de l'océan céleste; cf. arm. *erkin* «ciel»; alban.-illyr. *peryndi* «ciel, dieu»; peryndon *perγundon «occident, coucher du soleil» et des astres. Le second élément du composé serait le dieu maritime Neptunus italique, resp. la Nephthys (sœur d'Osiris) du panthéon égyptien. Cf. Ut-Napishti, héros du déluge babylonien, var. Pir-Napišti. A comparer encore Berecynthia Minerva, Berecynthius (Attis et Midas); les Berekyndai Daimones et Berekyntai, Berekyntes et la Berekyntia-Meter. L'homonymie du clan Argô, Argos, Argonautae avec l'arménien *arev*, *aregakn* «soleil» et basque *argi* «lumière»

semble être fortuite. Par contre une autre équation s'impose comme vraisemblable: *Argonautun- = pré-ital. *Orcu-nevtun-, c.-à-d. une combinaison de *Orcus* avec *Neptune*; l. *orcus*, mot liguro-étrusque, s'assimile étymologiquement au basque-ibère *orz*, *horz* «nuage», *ortze*, *hortz*, firmament, «tempête», *orzantz* «tonnerre», *orzadar* «arc-en-ciel, *orzargi* lumière du ciel, aurore, *orzondo* «aube, crépuscule»; ibère ortz-, orz- = ligure orc- dans *Orcus*, terme prélatin pour «nuage, ciel nuageux», «tempête»; métonyme «Enfer, région des ombres»; Orcus est l'équivalent d'un prototype **vərk*, d'où l'alternance arg ≟ *vark en Argonaut-, pour *varkonevtun. Or à ce clan Perkuna(s)-Peryndi (*perγundon)-Orcus (hortze, horzondo) s'adjoint comme membre ultérieur, parfaitement équivalent et congruent la grande divinité norroise-prégermanique **Fjorgyn** (mère de Thorr-Donar), appelée aussi Jorđ (Terre) et Hlođin (de Hludana), apparentée au cycle d'Iduna, la déesse gardienne des «Pommes d'or», de Thjazi et de Nehalennia, parèdre-compagne du dieu maritime Neptune (cf. germ. **Noatun**). A Fjorgyn et son parèdre-mari Fjorgynn correspond le dieu maritime pélasge P h o r k y s ou (var.) **Phorkyn**, fils d'Okeanos-Pontos et de Gaia-Gê, synonyme d'Okeanos, intimement combiné à Nérée, Thétis, Hespérides, identique au Halios Geron, «Vieillard de l'Océan»; identique encore, en tant que père d'Echidna, à Tartaros, i. e. l'**Orcus** (=*Forqyn-) du mythe ausone-préitalique.

Quant au caractère oraculaire-mantique du vaisseau Argô, construit avec le bois sacré du chêne de *Dodona*, il confirme notre thèse de l'origine asianique du mythe des Argonautes, car en cela l'Argô se trouve en concordance avec l'Arche d'Alliance des Israélites, également mantique; et l'oracle de D o d o n e, apparenté à celui de Jupiter-Ammon liby-égyptien, est intimement lié au clan phénico-syr. du dieu Thôt, Taüt, et de la divinité du Logos chaldéen-babylon. Idotion, Anidotos. L'Argô pourrait même recéler une certaine affinité avec le char des Chérub's, véhicule de Jahvé à travers le ciel orageux: Cherub* erχub?

Pour ce qui est enfin de M ê d e a, nom hypocoristique de D i o m ê d e i a, parèdre du héros-dieu Diomède, fille d'Aiétès, compagne de Iason, elle n'a rien de commun avec la Médie, ni avec la Colchide; Aia-Aiétès sont à situer plutôt dans les parages érythréens-éthiopiens. Diomède, hypostase d'Arès, équivaut à Dusarês, le Mars des Nabathéens. Sa parèdre Diomède-Médéa est une réplique manifeste de *Tiamat* ou Tihâmat, la déesse assyro-babylonienne du chaos,

prototype de la Magna Mater, de la pélasgo-égéenne Deméter et de la déesse Mitra (Herod.). Cf. Midas, et (selon notre exposé antérieur, en haut p. 167) la génie Mida, mère de Midas le «Phrygien»; ainsi que la nymphe Mideia (Meda). Diomède est Arês-Marduk; Médée-Diomédeia est Tiâmat (probablement pour *Tiamatta; cf. Thalatta dans Chron. Euseb.), phase féminine de Thammuz; celui-ci, ainsi que nous l'avons énoncé déjà, équivaut radicalement à Athamas (var. Tamas, Tammas), roi d'Orchomène, fils de Minyas, père de Phrixos-Helle, personnages principaux du mythe des Argonautes. Cf. *Themistô* seconde épouse d'Athamas, mère d'Orchomène. Themistô apparaît comme reflet de Diomédeia (Médéa). — Quant à Orchomenos, Erchomenos, la patrie des Minyéens, nous renvoyons à Buttmann, Mythologus II, art. 21: «*Die Minyae der ältesten Zeit*», où le mythe a déjà été reconnu comme importé de l'Orient sémito-chamitique et mis en parallèle avec l'égypt. Menês Thynitês (cf. Manethôn), avec l'ind. Manu et le lydo-asianique Manês (cf. Mên Asios, Menuas, = Minôs). Vu que Minôs figure comme roi-juge de l'Enfer, Orchomenos sera une entité mythique, dans laquelle nous conjecturons un terme synonyme de l'Orcus ou Tartare, ou encore un équivalent des champs élysiens. Nom théophore, composé de Orcho- et Minya(s). — Aietês (cf. kopt. Eiewt, Eiwte «Orient») figure comme fils de Hélios avec Persé ou Perseïs comme mère (cf. Phrixos = Perseus). — Hélios (sém. Hēlēl) est Iasôn-Aisôn. L'expédition de Iasôn, capitaine de l'Argô, vers Aia représente la navigation nocturne de Hélios, qui au crépuscule descend en Occident dans l'Océan, pour contourner nuitamment dans sa barque d'or en direction du N.-E. l'hémisphère septentrionale, et rentrer dans sa station d'Orient, d'où il remontera le matin sur le char du soleil. Iolkos est la station héliaque d'Occident, Aia celle de l'Orient, du N.-Est.

Brigantî (lat. dea Brigantia), irland. gadhél. *Brigit*, sorte de Minerve celto-irlandaise, équivaut à *Berekynthia* mater anatolienne; cf. alban.-illyr. peryndi, *perγyndi «dieu, ciel», peryndon *perγyndon occasus solis vel siderum, Ouest.

Candediô divinité hisp.-iber. cf. numid. carth. Hanna (Anna)-Dido; chald. babyl. Anidotion, Anidostos.

Dercetios hisp.-ib. = syr. Derketo.

Andebeles et **Andobalos** *handeval: nom théophore-royal hisp.-iber. = lyd. *Candaules*; cf. Tubal-Qain (Inversion).

Leherennus, Lerennus, le Mars aquitain-ibère; var. Leherenus: de *Levrendo = cret.-asian. Labrandeus, Labrandenos, Labyrinthos; cf. le Labarum de Constantin I.

Ilunnus, dieu aquitain-ibère *hilumno, *pilumno = dieu rom. Pilumnus? Cf. gall. Belenus (*Belemn); cf. basq. *illa*, *hilla* «lune», *ilhun*, *illun*, *ilhumbe* «ténèbres»; asian. Eleon, Elohim; pelasg. Olên; Linos et Oitolinos (basq.-ib. udalen «printemps»).

Le terme pélasge Olympos, en tant que synonyme de «Ciel» ne pourrait se combiner avec basq.-iber. ilhumbe (ilhunpe) «ténèbres» qu'à condition que «Olympos» signifiât proprement, en cette acception, la région nuageuse, le séjour des dieux qui trônent sur les sommets enveloppés de nuages; cf. Jahvé emporté par son cortège de Cherubins sur les ailes des nues noires de l'orage. Comme étymon plus approprié nous avons proposé ailleurs déjà pour *Olympos* «ciel», et Olympioi Theoi le terme arménien *ulp'* éther, empyrée, région des astres; cf. N. pr. arménien-alarodien Ulyp.[1]

Beltene la fête du premier mai chez les Celtes gaëliques (Irlando-Scotes): *Belen* combiné avec gadh. *teine*, ir. *tene* «feu, flamme» (cymr. tan): étym. cf. armén. *p'ayl* rayon, splendeur, *p'aylatakn* (-dagn) éclair, l. fulgur; pélasg. ég. Palladion, le symbole du feu céleste, de la foudre; ital. dieu Pales; diva Palatua; la fête celtique Beltene est analogue aux Palilia romains une lustration par les feux printaniers, allumés à cet effet; Palilia, en tant que commémoration de la fondation de la Rome du Palatin, suppose un nom théophore *Palatin-a ou *Palatuina comme variante à côté de Palatua dea; cf. Wissowa, Myth. 166; à comparer encore Pallas Athena pour la Grèce; Vâlentin, Vâlantinne, Vâlentinne et Vâlant démon (masc. et féminin) pour la Germanie; sens primitif génie du crépuscule, du feu naissant ou mourant; affinité radicale avec le terme illyro-albanais *perndon* «occasus solis».

COROLLAIRE 1: KERNUNNOS (cf. p. 192).

Cernunnos, le «cornu» n'est peut-être qu'une réplique de Grannos le dieu «radié». En tout cas cette divinité celtique

---

[1] Une autre étymologie se fonderait sur l'arménien *holm* «vent» (air, tempête). Les Dieux Olympiens sont en effet essentiellement des génies de l'athmosphère, principe de la vie; *holm* se base sur un radical préarménien *polm, *polym.

aux «Cornes» semble se rattacher génétiquement au clan oriental de Kronos à l'emblème de la faux ou faucille, qui lui-même se reflète dans le Dhul-Qarnéin (Qarnaïn «le Cornu») ou Dionyse oriental, et surtout dans le Bal Caran phénico-punique, dont les stèles du sanctuaire découvert au Djebel Bou-Kournéïn en Tunisie par J. Toutain attestent l'identification de ce dieu, appelé Balcaranensis, avec Kronos-Saturne par les titres suivants: Saturnus Balcaranensis; Saturnus Augustus Balcaranensis; Saturn. dominus Balcaranensis; ou encore: Deus magnus Balcaranensis; en outre des variantes: Balcaranesis, Balcharanensis et Balkharanensis. — Comme Toutain l'a judicieusement déjà remarqué, le radical Balcaran n'est que la transcription latine du composé phénicien Baal Qaran ou Qarnaïm «le Baal corniger», qui certes s'identifie avec le Jupiter Ammon, le *corniger* ou dieu cornu Ammon d'Egypte.[1] Cf. pélasg. Kranaos, Karanos.

COROLLAIRE 2: HEBON-EPONA.

Certains sous-types de la divinité Epona, classés jadis sous cette catégorie «éponienne» ont été depuis contestés, avec raison nous semble-t-il, et seraient plutôt à séparer de l'Epona proprement dite, c.-à-dire la déesse hippique celto-gauloise et partiellement aussi italique. Ainsi en est-il notamment de la prétendue «Epona» Κουροτρόφος, représentée sur un tableau de Pompéi en Campanie comme dame montée sur un âne, portant un enfant dans ses bras, entre deux Lares, dans une niche.[2] Cette Kourotrophos n'est certainement point notre Epona proprement dite. Par sa représentation graphique elle se trouve caractérisée comme proche apparentée de Hestia-Vesta, du cycle des Lares-Pénates, de Rhéa-Déméter et de Koré-Proserpine; par la figure symbolique de l'âne, animal emblématique de Dionysos, cette Kourotrophos se décèle comme parèdre de Liber-Bacchus; elle est Korê, Libera, compagne du dieu Liber. Il y a plus: elle est la phase féminine du grand dieu osque-campanien ou

---

[1] Cf. J. Toutain, Etudes de Myth. et d'Hist. des Religions Antiques 1909, p. 246 ss., *Le Sanctuaire de Saturnus Balcaranensis* (en Tunisie).

[2] Roscher, Gr. Röm. Myth. s. v. *Epona* 1292-93.

plus exactement pélasgo-néapolitain Hēbōn. Ce Dionysos *Hēbōn*, ἐπιφανέστατος θεῶν, dont le culte florissait par célébration de mystères solennels à Naples[1] et dans la région osque-campanéenne, paraît être d'importation pélasgo-béotienne; il se trouve figuré sous l'espèce d'un taureau à face anthropomorphe, pareil à Dionyse-Bacchus[2]; cet emblème dionysiaque paraît spécialement pélasgo-préhellénique, béoto-minoën ou miny-crétique; il est attesté également à Tauroménion. N'oserait-on pas risquer cette hypothèse-ci: notre déesse parèdre du Dionyse Hēbōn, donc *Hēbōna, ne serait-elle pas la même qui réapparaît sous l'espèce de la *Dea Dia* dans le culte romain des Arvalia? *Dia* n'est-ce pas le nom du lieu natal de Dionyse? *Dia*, n'est-elle pas la même que *Hēbē*, qui joue un rôle primaire dans le culte mystique du Dionyse béotien à Sikyon et à Phlius[3]? Nous n'irons pas, certes, jusqu'à conjecturer que sous notre déesse Hēbōna, qui apparaît identique à Dea-Dia des Frères Arvales, se recèlerait peut-être le véritable nom antique de la *Bona-Dea* = Fauna, malgré certains indices qui donnent à réfléchir et qui parlent en faveur de cette hypothèse; nous préférons abandonner ces problèmes à l'élucidation ultérieure des archéologues compétents, qui sur la base de ces indications préliminaires réussiront, ainsi faut-il espérer, probablement un jour à découvrir le nom secret, caché dans le culte archéo-mystique de la véritable divinité tutélaire de l'éternelle ville, de Roma; *«deus, in cuius tutela urbs Roma est»*.[4]

Revenons à Hēbōn auquel, selon notre thèse sus-énoncée, il faudrait adjoindre une compagne-parèdre *Hebona*. Nous supposons d'abord une forme doublette **Hēmon*, analogue en proportion à *Sabini: Samnites*. Ce **Hēmon* est la métamorphose grécoïde pélasgique (mutation de S en H) d'un prototype SÊMON. Ce dernier est représenté comme forme osco-sabino-samnite:

---

[1] Macrob, Sat. I, 18, 9, le cite comme identique à Liber pater ou Bassareus (Dionys). Hēbōn est attesté par deux inscriptions grecques de Naples.

[2] Les monnaies de Campanie portant le dit emblème (taureau à facies humaine) sont — malgré quelques opinions contraires — à revendiquer sûrement au dieu Hēbōn.

[3] Gruppe, Gr. Myth. 126-127.

[4] Cf. Wissowa, *Rel. & Kultur d. Römer* 280-81.

1) par *Sēmōnes* (Semunes) originairement synonyme de Dii (dieux), puis déclassé au niveau de demi-dieux, héros divins; semunis (carm. Arv.); semunu (carm. dedic. de Corfin).

2) *Sēmo* ou *Sēmōn*, grand dieu des Sabino-Samnites, réputé simultanément être l'Eponyme «propator» de la nation sabino-samnite; son nom complet est Semo(n)-Sangus[1] (Zangus); dans le culte romain il était célébré sous le nom de Dius Fidius (Jupiter) «in colle Quirinali», ou encore sous l'appellation rituelle de Semo-Sancus Dius Fidius. Ce dieu, dont l'origine était attribuée au roi des Sabins Tit. Tatius, fut par une ancienne hypothèse identifié, comme prétendu héros sabinique, tantôt au Dius Fidius romain, tantôt au Hercule-Héracle romain. Or il appert que ce Hercule, resp. ce Dius-fidius représentent plutôt une phase de Jupiter, l'aspect de Dionysos-Zagreus-Liber du Dieu du ciel. Le terme théophore-théologique Sancus, dans sa forme archaïque Sangus, ou mieux encore *Zangus* remonte en effet, selon notre analyse y afférente, exposée déjà antérieurement, à un prototype **Zangurϑ*, duquel fut dérivé Zagreus, le Dionys Iakchos des Mystères.[2] — De tout cela résulte comme conclusion ceci:

HÊBON, dieu-taureau anthropoprosope de la Campanie osque-suditalique, pour *SEBON, *Semon, apparenté au Phrygo-thraque Sabos (Bakchos), Sabazios[3], est le dieu Semo-Sangus des Osco-Sabins; équivalent d'essence à Zagreus-Iakchos Dionysos, notre Hêbôn est, de plus, identique et congruent au Zeus (Jupiter) Creticus, le dieu Taureau, ravisseur de la Phénicienne Europê (Krêtagenês, Zeus de Gaza, Marnas); Hêbôn-Sēmōn aboutit finalement encore au dieu tyro-phénicien Ešmûn (fils de Sidek-Sadykos)[4] et au palestinien Samson (Semo-Sangus). C'est en somme la même entité divine que le Ba'al syro-palestinien appelé *Tuba'lu* (Tubal), 'Ιϑόβαλος, Εἰϑώβαλος (ou Ethbaal) I. Rois, 16, 31; et sur ce prototype paraît calqué

[1] Ainsi dans les meilleurs Codd. mss.; la forme Sancus est secondaire, latinisée par assimilation à sanctus.

[2] Iakchos-*Zangurϑ (-*Zangurh > *Zanqû) est l'aspect sibilantique du nom ibéro-basque *Iainko* «Dieu» (var. yanko, yinko; yaûngoiko).

[3] Sabos est défini comme «fils de Sancus» (Sankos Sēmō), «héros éponyme des Sabins» (Dion. Hal. II 49).

[4] Ya-su-mu-nu, Samûna.

le mystérieux dieu préromain *Vedi-jovis* (*Jovis*, substitué à Ba'al), et — last not least — un autre dieu préitalique, synonyme à Sémo-Sancus, à savoir le précité Dius Fidius, qui ne serait qu'une phase, une réplique de Vedijovis (Vedius).[1]

Affinités ultérieures entre le panthéon hespéro-atlantique et l'oriental.

Nantosvelta, déesse parèdre de Sucellus. Ce dernier, identifié généralement à Dispater,[2] a une extension plus large, fonctionnant pareillement en Vulcain-Hépheste, voire même dans le rôle de Mercure, ou d'un génie culturel en général. Conséquemment la déesse Nantosvelta apparaît tantôt comme Vesta, tantôt dans le rôle de Diana-Artemis. En réalité elle représente bien originairement une divinité adéquate à l'asianique Cybèle, à la Magna-Dea Mâ. Nantosvelta, forme réduite d'un prototype Namto- = *Nemeton-svelta, en protocelte «Révolution ou circonvolution du ciel» (*nemos*, air. *nem*, ir. *nemh*, gaél. *neamh*, bret. *neñv*, *eñv*, *nean* «ciel», celt. *nemeton* «sanctuaire, temple»); *Nemetona* déesse phylarque des Némètes, conjuguée avec Mars; nemetos «sacré», noble; ir. *nemed* 'sacellum; cf. pré-ital. rom. Nemetor (Numitor), une phase de Mars. — Svelta, dérivé du radical -svel «to turn», cymr. wal. chwel, chwyl «versio» évoque le clan myth.-théophore de *Sibylla*, dea Sipylenê (mater), Kybélé (Cybèle), ainsi que Silvanus et Silvia (Rhea). Or en réduisant Nanto-svelta (cf. Brito-martis, Ro-smerta) à son ultime prototype *Nem^{e}tor-Svelta (h̲verta, h̲merta) nous aboutirons à un couple: Numitor-Silvia, resp. Nemrod (Nemorensis-Diane)-Silvanus, resp. Sibylla; resp. à Neptunus[3] (celt. pl. nefoed)-Venilia < *Velinia

[1] A comparer sur Europa, Zeus Creticus (le Taureau), Jubal-Tubal notre théorie quelque peu divergente, exposée déjà antérieurement, en haut, p. 20—22.

[2] D'autres veulent reconnaître dans Sucellus, dieu au maillet, le dieu Silvain; une troisième opinion le compare à Taranis (germ. Donar).

[3] Déjà reconnu par nous antérieurement (v. plus haut sous Epona) comme réduction d'un original représenté par l'arien Apamnapad des Indo- et Irano-Ariens (*Apamnapatun), ainsi que par un prototype liguro-hespérique *Eponnevton (Epomnevton), conditionné et à induire par ***Bonus Eventus***, altération d'un nom divin *ePonnevetun, Ponnev^{e}ton; par Pomonus-Puemunus, Bona dea (Fauna), Panda cela (Pandia?) d'une part et Jup. ***Inventor***, Hercul. ***Invictus*** et ***Evander*** d'autre part. la même figure mystérieuse du Neptune archaïque paraît à revendiquer aussi au cycle pélasgo-éleusinien dans le couple éleusinien de ***Hippios*** Poseidon et de son associée ***Hippia*** Athena, auxquels se joint encore Hippothoôn, «fils de Poseidon et d'Alope», qui représente spécialement le Neptune du groupe d'Eleusis. Car il appert que ce Hippothoôn, vénéré par un culte spécial avec statue à Eleusis, n'est que la transcription hellénisante d'un nom théophore *Nepotdaon, qui doit être dérivé d'un original

<*eponethaon (Epan-athuan) ou *epontidaon (base de «Poteidaon, Potidaon»). Or ce *Nepotdaon, métamorphosé en Hippothoôn est visiblement un aspect archaïsant du dieu appelé *Neptunus* en Italie. Alopê (Alobê) est Libya Athena = Lua Saturni. — Le type primitif du couple divin des Panathénées peut d'ailleurs se reconstituer aussi *Pan-Navφyn*, *Pandia* (*Bendis*)-*Navφyn*, ou *Pandanaviφyn, Penat (Bendis)-anaviφun (-Anahitis), Penat-ainead-, -*eñeityn*; ce qui revient à dire que le terme héortologique Panathénaia se base sur un nom théophore qui représente une ancienne phase de Neptunus pater. Le véritable Poseidon des Athéniens, antagoniste et partenaire de la déesse Athéna, serait donc Neptune, d'abord dans sa forme antique *Panneveφun, Pananaviφun ou Penatainetyn, équivalent à un composé Evander-Aineas. Puis Neptune (pneptun) transformé en **Nevyatyn*, **Nephotyn*, avec doublet **aNep'uhtyn* (Amphiktyôn), divinité représentée et à revendiquer au Bassin égéo-pélasgique par le symbole du «phoque» maritime: Νέποδες (Hom. Od. IV, 404), symbole naturaliste-biologique, qui suppose le culte d'une divinité marine homonyme, *Nepotyn-, en Egée pélasgique; en 3ème lieu Neptune métamorphosé en Leviâthan, (en mythe biblique-judaïque), c.-à-d. le corrélat masculin, identique à Poseidon-Potidaon, de la grande déesse Libya-Athéna*); cf. Leophontês, fils de Poseidon; rom.-ital. Libitina, Lubitina ou Lubentia, déesse infernale. A ce couple attique d'Athéna-Neptune correspond en Egypte la dyade des sœurs Isis (Néith)-Nephthys. Nephthys (Nephthô), épouse de Seth (po-Seidon) et mère d'Anubis, est génie du crépuscule, du ciel occidental, déesse funéraire. Plutarque (de Is. et Osir. c. 38) la caractérise comme divinité du cycle de l'Okéanos. Son fils Anubis rappelle l'Anébos chaldéen. Lubitina Lubentia (Libitina) est essentiellement identique à Lua Saturni, ou Lua Mater.

Si Neptune est, à n'en pas douter, un dieu «océanique» du groupe de Poseidon-Potidaon, il est tout naturel qu'il doit montrer des affinités généalogiques avec le groupe sumérien-prébabylonique des dieux amphibiques «mi-hommes, mi-poissons» du type de l'Ohannès-Owan. Et si Neptune est, ainsi que nous l'avons rendu probable ailleurs, un reliquat, un débris réduit d'une ancienne forme apparentée du type **apâm-napât*, c.-à-d. Apannapat, type normal, il sera indiqué de rétablir les corrélats asianiques, pélasgiques et hespériques du type arien-oriental Apamnapat, Apannapat. D'abord serait à reconstruire pour Neptunus pater un ancien prototype liguro-préceltique **Eponeptun* avec doublet hypocoristique *Poneptun*: quasi un composé d'Epona ou Hippôn (Hippios) avec Neptune. Ensuite, comme équivalence du couple Neptune-Consus, dans lequel Consus représente Poseidon *Hippios* (Neptunus equester) on n'hésitera guère à rétablir un archaïque Con-nevtun, eQvon-nevtun, e-Qvonvetun ou en forme abrégée: Quonpetun, dans lequel l'élément Con, eqvon correspond à la fois à Epon (Hippios, Epona) et à Okeanos (uᵃqvan). Cette phase conjuguée de Neptune-Consus ou *Conpetun nous la retrouvons dans la divinité du Lar Conpitalis, en admettant pour l'attribut Conpitalis comme base un terme théophore marquant un dieu *Conpetunus (Connept[un]us). Ce Neptune *Conpetunus ou Compitalis serait spécialement à assimiler

---

*) Athena, la vierge guerrière, est = ég. Néith = iran.-as. Anahit. Cette dernière est une phase variante du clan Vanatur-Evander-Vanorya-*Amanorê* = *Minerva* pré-italique. Athena est une réduction de *Vanathena (Phan- ou P'anathena), d'un original **Vanavithyn*, ou P'enavtyn, P'enevtyn, duquel seraient dérivés: *a)* la déesse des Panathénaia; *b)* les Pénates *penaht- préromains; *c)* le dieu Neptunus *pnevtun; *d)* Venilia (Neptuni), *Venevid-; *e)* thrac. Bendis, Bendidia; *f)* Liby-Athena, *pnibu-, *plibu-Athena; à celle-ci sera à attribuer proprement le symbole du *Peplos*, le voile du navire, (Carrus navalis) du cortège panathénéen. Peplos pour *Pelopos* (cf. Pelops). L'Athéna des Panathénées est essentiellement une déesse maritime-guerrière et colonisatrice, affinée au cycle d'Artémis-Diane et des Amazones et identique à l'Anahit orientale, une phase de Poseidon-Neptune.

< sveldinya (?). Cf. asian. Nana, Nanaia, Anahita, Anat (Aphrod.), etr. Nanos (ligur.), chald. Anementos, comme corrélat à Nant-, *Namt. — Le second composant *-svelta* est parallèle à -smerta dans Ro-smerta (= Brito-martis), est équivalent à Quiris, Quiritis, à Kabeiros (Cabire), à Cameses- *Camert-; puis encore à Mars *hmart

---

et reconnaissable encore dans les L a r e s v i a l e s, notamment les L ā r e s ***permarini***. Ces derniers possédaient même un temple spécial au Champ de Mars, voué par le préteur L. Aem. Regillus a. 564 = 190, en commémoration de la bataille navale livrée dans la guerre contre Antioche et inaugurée en 575 = 179 (Wissowa op. cit. 150). Ces Lares maritimes, joints ou cités en liaison avec Bellone et aux dieux principaux: Janus, Jupiter, Mars, Quirinus, Vesta doivent représenter nécessairement une divinité supérieure; ce ne peut être que celle connue généralement sous le nom de Neptune, modifiée ici sous la phase compliquée de Neptune ou Jupiter Perégrinator, identique à Evander = Inventor Jupiter. — Evandros, l'arménien Vanatur, s'analysera Uan-navtur (-navtun), le chaldaïque Owan + Neptune. Chald. Anidotion pour Uanevdotion paraît composé de Owan joint à Idotion; cf. ég. Panathout, père d'Isis; cf. Panathenaia et Neptun; ég. Thôt figure parfois comme mari compagnon de Nephthys. Cf. ég. Anubis, chald. Anebos et Anementos en face de Neptune. Eg. Amente «Enfer» *Anmenthyn: cf. Neptune < nevntun, *pnevntun (πνεῦμα?); Rad-amanthys. Neptun (cf. ég. Mnevis, Manethon, Menês-Thynites) paraît essentiellement congruent à Thôt (Thaut, Thoyt)-Ammon, que les anciens identifiaient déjà à Zeus Dodoneus; ce dernier, apparenté à Athéna-Poseidon-Neptune, chald. Idotion. Ammon-Thôt (Dodoneus) est Tuthen-Chamon. — Intéressante est en tout cas la coïncidence du Neptune hespéro-italique avec les noms royaux théophores de la dynastie de Babylone: *a*) Nabodenos ou Nabudenos (Eus. Chron.), var. Nabonêdos, Nabonêdochos (roi de la dernière dyn.): *b*) Nabuchodonosor (-kodrosor, kodrossoros). En analysant Nabucho (thème élargi de Nabu, Nebo «ciel») et donosor (drosor), on aboutit en ***donosor*** à un dérivé de D i o n y s o s, ou encore à un équivalent archaïque du terme ibéro-basque ***Tusuri*** (tuñsuri?) le démon, satan, prince de l'enfer. Si, au contraire, nous adoptons l'analyse ***Nabuchodon***-osor (ossor), le premier composant représenterait une variante de Neptunus sous la forme plénière Nabuchodon, de sorte que Neptune serait une syncope d'un primitif *Nep/buḫ^{u}dun, joint à l'élément ***osor*** (ossor), dans lequel on reconnaîtrait soit l'égyptien Osiris, soit le dieu Assur babylono-assyrien. Comme Osiris est essentiellement identique à Dionyse, le dieu cornu (cornifer), équivalent à Ammon, cela confirmerait notre hypothèse qui identifie Neptune au libyque Ammon. La leçon variante -drosor ou -drossor, cunéif. Nabu-ku-durriuzur, ne modifie rien à notre conclusion; il s'agit du dieu symbolisé par le Thyrsos, de Dionysos dont un nom primitif paraît avoir sonné: *Thursuri, voire même *Thunyssuri (cf. Nyssa, Nysaeus Dionysus). — Et le résultat acquis n'en serait guère ébranlé en admettant même que Neptunus fût une transcription par syncope latinisée d'un original *Nebuchton (Nebo-chθôn) «ciel et terre». Cf. Eri-chtonios (Erechtheus). Erechtheus-Erichthonios est le substitut du héros-roi primitif d'Athènes, d'A m p h i k t y ô n, fils de Deucalion-Pyrrha. Cet Amphiktyôn, qui figure comme 3ème régent dans la liste mythique des rois primitifs d'Athènes, est en réalité identique avec Erichthonios et constitue avec lui une phase du couple Poseidon-Athéna; il est étroitement lié à Dionysos comme Theoxenos de ce dieu (cf. Gruppe, ***Gr. Myth.*** 730_{1}, 1414_{2}). Il y a plus: A m p h i k t y ô n est, par son nom, qui remonte à un prototype ****An^{e}bu-χθôn*** (ḫtuan), comme forme archaïque et en analogie avec le clan chaldéo-sumérien Anebos (Abyd. in Eus. Chron. 36), Eneubolos, Anodaphon (à lire: Anophadon ou Anoχdaon), suffisamment dévoilé comme absolument identique et équivalent avec N e p t u n (Nep-ḫtun, Nebu-cht'on). — ***Sapienti sat! Quod erat demonstrandum!***

et à la parque Morta (*hmorta); notre déesse celtique, qui, à notre avis est plutôt d'origine précelto-ligure, trouve finalement son corrélat dans la déesse italique *Nundina* (novendiale sacrum), Macr. S. I 16, 36, ainsi que plus adéquatement encore dans la triade romaine des Parques: *Nona-Decima-Morta* (Gell. III, 16, 10; Caesel. Vind. ibid. § 110), laquelle décèle une reconstruction artificielle d'un original **Nondina-smorta*, Nontusmorta, ou analogue qui aurait été équivalente à notre Nanto-svelta.

Quant à Sucellus (-cellos), qui est à identifier certes avec Pluton-Hadès, aussi bien qu'avec Vulcain-Hépheste, dieu du feu infernal et de l'âtre domestique, il en est ainsi: en ibère-basque nous relevons d'abord: *su* feu, foyer; *sutegi* forge, *su*bazter et *su*etse, suetše foyer, âtre; *sugal* «par foyer», «par maison», *sugin* «combustible», *suhil* «feu éteint» et *sukil* (sokil) «bûche principale du feu, brandon, tison». Supposons ensuite que ce dernier terme, usité parmi une population pré-celtique, ligure (ou ibéro-atlantique) ait été confondu et amalgamé avec un nom théophore, du type conjectural *Diusukul^i* ou *Th^ius^ckul^i*, désignant la divinité correspondante au Pluton-Hadès des peuples classiques-méditerranéens, de sorte que ces Atlanto-ligures auraient interprété le dit titre divin dans le sens de: le dieu (Diu-s, Deus, Theo-s) Sukul, Sękul, ou Sukel (Sukil), nous osons en induire que la divinité en question, connue chez les Celto-Gaulois historiques sous le nom de Sucellus, Su-celus ou Sucellos remonte en réalité à un dieu préhistorique des peuples liguro-ibères, dont le nom approximatif sonnait *Dius^ukul^i*, Thiusuhli ou Thiuskul-, Thiuskur. Cette hypothèse se trouve confirmée: 1) par le basque-ibère *Tusuri* «le Diable, Satan», issu probablement d'un *T^iushuri, Tusuhri, -uhli[1] (cf. Osiris ég.; Dusarês arab.); 2) par le nom des Dioscures, génies primitifs lélégo-liguro-pélasges du feu électrique (flammes de St Elme!) et de l'orage, attachés étroitement au cycle de Saturne, au temple duquel avoisinait celui des Castores; or le fait que leur culte avait son siège principal en temps préhistorique et proto-italique à Tusculum[2], nous est un indice certain que

---

[1] Tusuri, un terme ambigu, amalgame d'une pluralité d'êtres divins, peut s'analyser diversement; p. expl. aussi par un original *tusutri, ce qui l'identifierait avec Xisutros ou Saturne; une autre phase de Tusuri est certes aussi l'équivalent de Dionysos-Osiris; Tusuri en ce sens se réduit à un original Tuñsuri. En tout cas l'analyse par T^iuscuri reste fondée également.

[2] Sur l'origine tusculane du culte des Dioscures ou des Castores romani cf. Wissowa, Relig.-Cult. Röm., p. 218 sq.

dans l'Italie primitive le véritable nom pré-italique des deux «Castores» doit avoir sonné *T^{i}us^{u}cul- ou encore Tus^{u}cell^{o}, et non pas Dioscur-, forme plutôt altérée et grécisée (Dioskuroi). Nous statuons et concluons donc, qu'en Italie préarienne ainsi qu'en Gaule *liguro-atlantique il doit y avoir existé une divinité chtonique du type* de Pluton-Saturne resp. de Hépheste, appelée d'un nom à thème T^{i}us^{u}cul- ou *Tus^{u}cell-*, *-cyl*; cette base appellative, conservée encore en Latium sous l'aspect des dieux «Castores» Tusculani, a été en Gaule indoeuropéenne altérée et travestie par les Celtes en Sucellos ou Sucelos, interprétée dans le sens du «Dieu (Dio, Teu, Tiu) muni d'un bon marteau»; en effet notre Sucellos se voit figuré sous l'aspect d'un génie «au bon maillet» (sŭ-cello-s; *celdo = germ. hilta).[1] — Ce Sucellos gaulois s'établit donc définitivement à côté du dieu infernal Tusŭri des Ibères et comme équivalent congruant des Dioscures, dans le panthéon préhistorique des Liguro-Ibères et Lélégo-Pélasges.[2]

Par le procédé analogue d'analyse vulgaire et de dissolution d'un nom théophore du type *tiusulva pourraient s'expliquer les *Suleviae* ou *Sulevae* des Gaulois, prétendues génies tutélaires, bienfaisantes (Sulevae Matres), mais pourtant en liaison radicale avec la Lua Mater Saturni, i. e. *sluwa, *sulwa, ainsi qu'avec Silvia (Rhea), avec Silvanus et Silvana (Diana), puis avec Libya-Athene, figurée par le monstre marin Leviathan (emblème du serpent ou dragon cosmique-océanique).[3] Thème Sulev- d'un radical Sulv, Suwl, Swęl,

---

[1] Ou encore Su-cel; sukil avait été interprété «la bûche du feu, le tison en forme de maillet enflammé(?)».

[2] Cf. Holder, *Alt.-Celt. Sprach.* II 1663; 1653 (Su-cellos, Su-celus); pour *Nantosvelta* ibid. 686. — A mentionner la savante dissertation de E. Linckenheld, «*Sucellus et Nantosvelta*» (Rev. de l'Hist. des Religions, 1929, p. 40—92). — Puis sur Sucellus notamment: Keune dans Pauly-Wissowa, Real.-Encycl. Klass. Alt. wiss. s. art. Sucellus. — Depuis la célèbre trouvaille de Sarrebourg en Lorraine de l'année 1895, qui nous a fourni un autel avec le nom du dieu au maillet, Sucellus, et de sa compagne, Nantosvelta, l'étude de ce couple divin a pris, dans un plus vaste stade, un nouvel essor, grâce surtout aux investigations infatigables de l'archéologue lorrain M. E. Linckenheld, qui y ont puissamment contribué à créer la lumière. — Quant au couple Dispater-Herecura, traité maîtrement, ibid. p. 45 sq., par M. Linckenheld, en parallèle avec Sucellus-Nantosvelta, son territoire de propagation se limite à l'Allemagne du Sud et aux régions illyro-danubiennes, où son culte trahit des influences orientales, mithriaques. Herecura (Aeracura) est à analyser, soit (avec H. Gaidoz) dans les éléments Hera Kyria, adaptés aux populations illyro-celtiques; soit, plus adéquatement, par l'analyse en Hêra et Kura = Korê (Proserpina), selon Maass a. a. O. p. 220 (Wissowa, Relig. d. Römer. 258-59). Cf. Juno Curitis ou Quiritis.

[3] Cf. Sibylla Libussa ou Libyssa.

Hwl, serait une réduction d'un original (composé?) *Tiusulv ou *T'uswl, ce qui nous autoriserait à une identification de ce terme théophore avec les *Tussyloi*, la désignation carienne-lélège d'une espèce de démons catachtoniens, qu'on comparait aux Pygmées (Steph. Byz. s. v. Kattuza). Ces Tussyles de la Carie, manifestement homonymes et équivalents au Tusuri ou démon infernal des Ibères, seraient d'après cela le prototype des Sulevae gauloises; en supposant pour *Tiuswal, Tuswl son équivalent phonétique sur la base spirantique (h = s, hw = sw) nous aboutirions à un thème *tiuhwl, tuhwal, d'où dérivent: 1) le biblique Tubal (Kain); 2) le pélasge Velchan, Tvelchan = Vulcanus (lat.). Les Tussyli de Carie sont à assimiler probablement aux génies forgerons exerçant leur métier dans les antres et demeures souterraines, aux Dactyles Idéens, aux Courètés, etc. — La copulation Suleva mater ou Mater Sulewa suggère la comparaison avec la divinité mitanni-héthéenne *Mithra-sil* (-silv) ou *Mitra-sil*; Mitra en cette liaison est à comprendre dans le sens de la déesse Mitra (i. e. Magna Mater, Mâ-Deméter). Sous cet aspect la classe des Matres ou divines Mères des Celtes entrerait dans une nouvelle lumière. Mais il y a plus. L'hypothèse suivante s'impose: les Mères divines ou Matres gauloises seraient sur le plan indo-européen ou arien-gaulois la métamorphose d'une divinité pré-arienne, lélégo-ligure, dont le nom authentique aurait été basé sur le thème *Ana-*, *Nana* (Nuna, Nona), Nanaia, fréquent en Anatolie comme base radicale de noms théophores; le type de la divine *Mater* aura été par les Gaulois-Celtes substitué à une divinité féminine de la période liguro-atlantique, dont le nom procédait du radical *Nan* (N. pr. ligure Nanos, phryg. Nannakos), développé dans le thème Nant-, Nanta, Nanton-; avec variante modifiée Non-, Nun-, Noment-, Nament, Novent-, Nuent; puis encore par métathèse Anat-, Anavit, Ainyat-. Cette hypothèse se trouve avérée et confirmée parfaitement par la catégorie des Di Novensiles de l'antique Rome. Ce terme, obsolète et mal compris déjà par les anciens Latins-Romains, nous trahit encore sa signification primitive, si nous le ramenons à un original conjecturé de la période protoligure, du type approximatif **Novent-tsilv* (sivl), équivalent à *Noment-silv*[1], ou **No^{u}nt-*, *Na^{u}nt-svild*[2]. Cet original reconstruit par conjecture se trouve aussitôt

---

[1] Cf. Nundina dea et Nona decima (parca) plus haut.

[2] La variante dentale Novensides justifierait notre reconstruction variante -svild-. — Une autre analyse des *Novensiles*, que nous proposons à l'examen critique

reconnu comme équivalence du nom de notre déesse Nanto-svelta, étudiée plus haut, initialement. Les Matres gauloises seraient donc originairement des Nantes, Nountes, Nanates ou Anaïtes du plan liguro-atlantique. Vu sous cet angle, la tradition romaine d'une origine troïque, déduite d'une ancêtre-phylarque Silvia, resp. d'une dynastie d'Ainéades-Silviens d'Alba-Longa gagne une signification nouvelle. Aineas-Silvios Anyat-Silv apparaît intimement relié à Nanto-svelta préceltique, en tant que corrélat asianique-pélasge. Nana-Nanaia-Nannakos et Anaïtis-Aineas asiano-pélasges correspondent exactement à Nanos ligure, à Nanta, Nanton atlanto-préceltique. Les Novensiles ou Novensides (Novensild-) romains représentent l'ancienne phase préceltique, c.-à-d. atlanto-ligure des Suleviae ou Sulevae-Matres de la Gaule; ces génies sont en connexion étroite avec le cycle d'Anahit-Artemis, de Diana-Silvana, -Silvanus, et d'Aineas-Silvius, représentés sur le plan éthnologique-dynastique par la dynastie des Aïnéates-Silviens d'Alba-Longa. And «Last not least»: les Pygmées Cariens, à nous transmis sous la dénommination de *Tüssyloi*, se dévoilent — sur la base hypothétique de *Nan*, compris abusivement comme «nain, pygmée»[1], tandis

des Archéologues et Philologues, serait celle-ci: Noven + sül, silv, sevl; le premier élément apparenté à l. numen (= πνεῦμα) et à νύμφη nympha, dérivé de $\sqrt{\text{num}}$ «flatus, spiritus»; le second à combiner avec l'étymon *swl*, *slw*, *sveld* du clan germanique correspondant au concept de l'âme: alld. *Seele*, ahd. *sêla* pour **sewla*; var. *sêula*, got. *saivala*, agls. sawl, sawle, a. norr. sala, angl. *soul*; clan préindoeuropéen, représenté encore en Kartvélo-ibérique par le terme **suli** «l'âme, l'esprit». Dérivés mythologiques-théophores: le dieu italique Silvanus; la déesse Silvia (Rhea); notamment le collège sacerdotal des *Salii*, i. e. *Savlii ou *Salvii, prêtres de Mars, originairement les «Spirituales», prêtres Κατ' ἐξοχήν (allmd. die «Geistlichen»). La corporation des Salii n'avait d'abord rien à faire avec la danse guerrière; cette fonction liturgique est un accessoire, ajouté postérieurement au culte martial, lorsque Mars, d'un dieu primitif du ciel se fut développé en Mavors, dieu de la guerre. Salius aura été un nom archaïque pour *sacerdos* (synonyme). Cet ordre de prêtres martials, «institué par Numa» dans le ministère des Ancilia sacra suppose un terme sacral-liturgique du type *Numa(n)-Salii-, *Numen-Salv-*, resp. **Num-ancil-*; *Numan*, *Numen* aurait produit un doublet **Noven*, d'où seraient issus les Novensiles (dii), pluralité abstraite d'une antique divinité: Mavors, Mars, dieu de l'Air, de l'Atmosphère, du vent, intimement lié avec Salus dea Semonia (Wissowa 122), *Salus* à entendre ici comme parèdre de Mars-Hercule ou Semo-Sancus; Salus la divinité des Saliens, du radical salv-, savl «âme, esprit».

[1] Fr. *nain*, dial. pied. *naintre*, berry *nine*, prov. nan, nant, esp. *enano*, port. anão, ital. nano, lat. nanus, gr. νάνος «nain, pygmée». Il s'agit manifestement d'un thème d'origine liguro-lélège, introduit postérieurement aussi dans les langues indoeuropéennes des Gallo-Celtes et resp. des Cariens-Pélasges et des Hellènes. La notice y relative de Stephan Byz. qui s. v. Κάττουζα, πόλις Θράκης implique une teneur essentiellement mythologique, doit s'entendre dans ce sens-ci: les Pygmées de Thrace

qu'il s'agissait du Nanos lig.-lélège, roi mythique — comme issus par apocope, d'un N. théophore *Nantussul ou **Nantusvel, -selv*, ce qui n'est qu'une variation, une modification dialectale du nom de la déesse ligure-celte Nantosvelta, respectivement du nom primitif des Suleviae matres (gaul.), reconstituées en leur titre ligure *Nantosulv-, -sulev-[ta](?), -sveld-; une variation pareillement des dii Novensiles, -sides romano-étrusques.

Ce résultat ainsi acquis relativement à Nantosvelta, Sucellos et Sulevae (matres) et leurs équivalents préitalo-ausoniques et lélégo-asianiques, constitue un véritable pont de liaison entre l'orient

(Kattuza) correspondent aux Toussyles des Caro-Lélèges d'Asie Mineure; les deux termes correspondants, Pygmaioi («thraque» sic!) et Tusyl° carien sont des noms synonymes, désignant des entités mythologiques parfaitement identiques. Le terme de Thrakê (Thrace) remonte ici à son acception préhistorique de Thrakia asiatique, pays des Thérachides ou des Takkara-Teucriens; il désigne donc quasi les mêmes régions et peuples préhelléniques connus sous les appellations postérieures de Caphtoriens, ou Lélèges-Pélasges, les précurseurs des Cariens historiques (race de Thogarma-Thorgom, Takkara), embrassant les régions de l'Asie Mineure, de Syrie-Mésopotamie présémitiques, de la Crète minoënne, et de la Grèce préhistorique colonisée par les Minyens d'Orchomène, les Thraques d'Orphée, peuplades constituant en somme la communauté ethnique des Lélèges d'Asie Mineure et d'Egée-préhellénique. L'équation: caro-lélège *Toussyle* = Pygmée, c.-à-d. «nain», suppose qu'il ait véritablement existé en Carie un vocable *Nan* dans le sens de «naiu, homme de petite taille»; c'est ce qui nous est confirmé par le gr. νάνος «homme de petite taille», mot exotique, radicalement étranger au glossaire hellénique, dans lequel il a visiblement été adopté par emprunt de la couche caro-lélège. Nous formulons par conséquent notre thèse ainsi que suit: Il a existé en idiome caro-lélégique deux termes différents: 1) un nom commun appellatif *Nan* du sens de «nain, petit homme»; 2) un nom théophore *Nantussyl-*, désignant la divinité chtonique, parèdre féminin du dieu de l'Enfer. Cette divinité, identique à la Nantosvelta celte-atlantique, aux Novensiles ou Novensides italiques, a été, dans la suite, par décomposition analytique de son nom en un élément *Nan*, compris vulgairement au sens de «nain, pygmée», et un élément Toussyl, métamorphosée en Tussyloi (nom hypocoristique grécisé). Cependant le fait que ces Tussyloi aient gardé et conservé chez les Grecs historiques le sens populaire, arbitraire de pygmée, nain, nous témoigne suffisamment que le terme théophore primitif a dû sonner *Nantussyl* et non pas *Tussyl*; ce dernier est une forme tronquée, par étymologie populaire-vulgaire. L'idée de «nain» ou pygmée n'est donc originairement point inhérente aux termes de Tussyles et Nantussyles; elle ne leur a été conférée et imputée que secondairement, par suite d'interprétation fausse et arbitraire de l'élément théophore *Nan* (ou Nânt), signifiant proprement «ciel, dieu, seigneur, roi» (Neamn, Nomnt-), mais confondu avec un nom commun *nan* «nain». Le concept d'une infériorité ou petitesse physique ou morale-dynamique qui toutefois semble impliqué aux Tussyles, aux Novensiles, aux Matribus Suleviis, s'explique par leur dissociation, dissolution et désagrégation en une pluralité d'êtres mythiques relégués sous terre dans l'empire des «Ames ou Pénates-Manes», êtres semblables à nos lutins, farfadets, et en général aux génies plutoniques-sidérurgiques (Courètes, Telchines, Dactyles idaïques, les Elfes, elfar, Dvergar, Coboldes) qui tous étaient représentés ordinairement en stature petite, espèces d'homuncules, marquant ainsi leur caractère de génies inférieurs, subordonnés et tributaires au dieu souverain des Enfers.

asianique et l'occident hespérien, un jalon scientifique solidement assuré, propre à orienter, diriger et élucider les études ultérieures sur les rapports d'affinité ethnologique-archéologique entre les Lélégo-Asianiques (ou Pélasges) et Asiano-Héthites d'un côté, les Préitaliques, Hespéro-Ibères et Atlanto-Ligures d'autre part.

Supplémentairement il nous paraît indiqué d'aborder vite encore ici et d'élucider le problème fondamental de la distinction entre *Di Indigetes* et *Novensiles*. — *Indigetes*, selon l'antique et authentique théorie des Romains, sont principalement les demi-dieux ou héros divinisés du groupe «troïen-asianique» ou plus exactement pélasgique-égéen d'Énéas et de la dynastie silvienne-albano-prélatinique des Énéades, y compris les dioscures Castor et Pollux. Aineas est bien certes dans sa forme thématique Aineat- ou Ainead- le parèdre d'Anahit-Anaïtis; et à côté du demi-dieu héros Aineas ou Aineias se trouvait placée une déesse Aineias-Aphrodité; et sans doute que la même entité divine réapparaît encore sur sol illyro-pélasgique sous forme altérée de *Eñete* ou *Eñten*, Eineten (eiten, eite, eñtes, eites), l'appellation: 1) de Zeus Jupiter ou dieu du ciel; 2) du jeudi, en idiome albanais-škipétare, ce qui suppose un Dieu du ciel *Einya*, *Einyet* ou *Ainjat* comme ancien corrélat de Jupiter-Zeus. Mais, nonobstant cela, il reste avéré que l'Aineas romain n'est pas un dieu proprement dit: il n'est nullement Juppiter par essence, mais ne constitue qu'une phase tellurienne, secondaire, de ce dieu: sa phase apollonienne-martiale, humaine, de héros demi-dieu, de logos-civilisateur, d'*oikistès* ou génie colonisateur. Les *Indigetes* ne sont donc point primitivement et originairement les dieux indigènes, mais plutôt les héros importés ou implantés, domiciliés à titre de Colonistes dans l'Italie préromaine. Ce titre de Ctistes-Demidieux est attribué encore nettement et incontestablement aux Indigetes dans la formule sacramentale, usuelle, communiquée par Diodore 37, 17 (ed. Bekk.), dans laquelle les Di Indigetes sont désignés Κτίσται... τῆς Ῥώμης ἡμίθεοι, en face de la catégorie des Συναυξήσαντες ἥρωες, i. e. des *di Novensiles (-sides)*. La théorie contraire, représentée et promulguée notamment par G. Wissowa, *Relig. u. Kult. der Römer* p. 15 ss., 37 ss., qui entend par Indigetes les anciennes grandes divinités: Janus, Juppiter, Juno, Mars, Vesta, etc., tandis que sous la catégorie des Novensides seraient comprises les divinités «nouvelles», adjointes postérieurement, nous paraît moins fondée dans l'antique système religieux romain; elle n'est en tout cas admissible

que pour un stade postérieur, celui de la théologie hellénisée du panthéon romain. — Originairement les Indigetes aussi bien que les Novensides sont des êtres divins de catégories subalternes, inférieures; les Novensides nous apparaissent plutôt doués de caractère chtonique, neptunien-plutonique, en tant qu'ils correspondent aux Matres-Suleviae celtiques, génies aquatiques, fées des sources ou cours d'eau; ou encore comme corrélats de Nantosmerta, déesse parèdre de Sucellus, le Pluton des Gaulois. Par contre les Indigetes appartiennent nettement à la rubrique des génies-demidieux de caractère solaire-éthérique: cycle d'Apollon-Anahit ou encore de Mars-Arês (cf. arm. *areg*, *arev*, scr. *ravi*, ég. *Rhâ-Rê* «Soleil»), et des Dioscures (étoiles de l'aube). En outre les deux catégories se distinguent choriquement de par leur provenance et origine ethnique: les Novensiles sont d'origine ligure, atlantique-préceltique; tandis que les Indigetes dévoilent nettement leur appartenance au groupe illyro-pélasgique; ils représentent l'élément égéo-troïque ou oriental, tandis que les Novensiles témoignent d'un élément préceltique, atlanto-hésperien dans le panthéon italo-romain. Originairement les di Indigetes n'ont rien à voir avec les grandes divinités capitoliennes Janus, Jupiter, Juno, Vesta, qui forment un corps à part, trônant au-dessus des Indigetes et pareillement des Novensiles à titre de Dii certi, selecti, Dii majores capitolini. Les deux catégories, Indigetes aussi bien que Novensides, sont *di adventicii*, en tant que n'étant pas autochtones italiques; cependant ce caractére était plutôt officiellement attribué par les Romains aux Novensides. tandis que les Indigetes ou Enéades furent peu à peu revendiqués politiquement comme dieux nationaux «indigènes», sans doute par égard à la généalogie mythique, qui faisait dériver les fondateurs de la cité et nation, Romus-Romulus-Remus, par Mars-Quirinus et Rhea Silvia, de la dynastie des Aenéades (Ascaniens d'Alba-Longa; en conséquence ces héros-demidieux furent divinisés à titre de dii publici. En tout cas il ressort de notre exposé ci-dessus que l'étymologie d'Indigetes par indigenae, ἐνδογενεῖς est spécieuse et erronée; et que pareillement les Novensides n'ont originairement rien à faire avec novus-insideo, d'autant moins que la forme primitive paraît être ou avoir été basée sur le thème en -l: Novensil-, Nuvem-silv- ou Nuvent-sivl-.

Déjà en 1928 l'auteur à pû dans son livre *Grundst. z. mittell.-asian. Urgeschichte* (p. 64), exposer la véritable nature et l'étymologie

de ces génies, en précisant les Di Indigetes par le terme «les Célestes, êtres éthériques» en opposition aux Novensiles (-ides), «les démons chtoniens».

Aenas, le héros-demidieu qui, muni du Rameau d'or, force l'entrée de l'Orcus et le trajet du fleuve infernal, représente avec Janus-Saturne l'Aurea Aetas de l'Italie primitive des Ausones et Osci: Ausonia reflète déjà dans son nom lui-même quasi la splendeur du Siècle d'Or hespéro-atlantique. L'alternance Ausones: Aurunci (cf. lat. aurum) et Oṡci (ital.): Ausci (iber.) est assez suggestive pour nous révéler un rapport symbolique entre cette nomenclature géographique et les entités divines du Siècle d'Or[1]: jardin des Hespérides atlantiques aux pommes d'or; rameau de gui coupé de la main des Druides par une serpe ou faucille d'or. En Orient nous apparaissent comme équivalences: la toison d'or des Argonautes, l'or de Midas et, en Carie, le clan mythique: Chrysaôr, Chrysaoreus Zeus, Poseidon, Apollon, Orpheus). Ce dernier se dévoile comme transcription hellénique du terme autochtone lélégo-carien *Ossoγoa, Ossoγôs*, Osogôa, le Zeus ou Neptune des Cariens, que nous avons déjà initialement identifié avec un radical ponto-caucasique signifiant «Dieu», mais qui a été interprété ostensiblement par les Asianiques dans le sens mystique de «χρύσεος, aureus», par assimilation avec l'arménien *oski* (voski, v^{u}eski) «l'or». Ainsi pareillement Anahitis «la déesse d'or», vénérée en Arménie sous l'effigie de statues d'or, est-elle en appellation originaire arménienne une déesse Oskia (Voskia) ou Oskia-mayr «Oskia-Mater», ou encore Oskiahat, forme syncopée d'un original *Oskia-Anahit* «Aurea-Anaitis». Or, comme pendant ou parèdre masculin de cette dernière s'adjoint ici le couple troïque-préitalien Ascanius-Aeneas, dont le premier membre, Askan-, se recèle comme subtitut postérieur d'un original **vas^{e}qaun*[2] (= dieu ligure Vosegus, = dieu ibère Basoyaun, = Ossogôa, Osôgôn [car.], = [arm.] Oskia; tandis que le second, Aineas *Ainead, correspond à Anahit. Aineas paraît d'ailleurs comme une phase du dieu-roi Janus; celui-ci,

---

[1] Le thème *oski* signifie «l'or» en arménien. Cf. argentum *Oscum* ou *Oscense* (Liv.), une monnaie hispano-ibérique, peut-être dénommée d'après les Ausci d'Aquitaine ou les Ibères Eụsques.

[2] Son nom complet Mên Askaven(os), transcription grecque d'un original supposé *Menu (= Manu; cf. Menụas, Minyas, Minôs) -vaskavẹn, fut altéré par suite d'assimilation populaire à l'arménien *azg* «nation», *ạzgayin* «national». Cf. encore pour l'étymologie: l. ōscen oiseau augural, mantique; Ossian (gael. Oisian, ir. Oissin, Oisein) le célèbre barde mythique des Gadhélo-Celtes

au moins dans un de ses aspects ou phases archaïques, celui de *Biceps-Ianus* (*Besp-, Vesp-ian-o *Vespas-ian-o*), a toute chance de s'assimiler au Yama (Yima) du panthéon indoarien; à Vivasvat- ou Vivanghana-Jama (Yima), le héros-roi primitif, qui porte comme emblème un sceptre ou aiguillon d'or, respectivement qui, dans sa forme iranienne, figure comme muni ou doté du Qareno, gloriole ou auréole lumineuse, nimbe symbolique de la majesté et du génie royal, qu'on se représentera sous forme de couronne en hémicycle doré-radieux, ou demi-lune ceignant la tête. Biceps Ianus serait donc la transcription populaire latine d'un original *Vips-ianus*, Vesp-ian ou Vesp-a-djan; ou encore d'un prototype Osp-, V^{u}osp-; Ops + iano, c.-à-d. composé de la déesse Ops avec Janus; Ops qui est étymologiquement apparenté à ophis «serpent», figurerait le serpent cosmique, congruente avec le dieu primitif du Chaos, cernant le globe dans son fleuve circulaire, Okeanos. Ops-Ophis correspond dans son aspect archaïque *Vopid-, Veps, Vesp avec la divinité préarménoalarodique Višap, la «Mère des Dragons». C'est pourquoi la conjecture s'impose, de reconstituer comme premier élément formatif des noms des génies amphibiotiques du type de l'Oannês un composant Viçap: ainsi gagnerions-nous un Viçap-Owan, ou Viçp-Owan, Veçp-Odakon, etc. Et notre *Biceps-Janus* remonterait à un primitif *Višap-Iano* ou *Višp-iano*; ce serait le Janus Consevius, avéré dans l'antique culte romain, dont l'original préromain serait à reconstituer Cŭsiv, *Qŭsvi, *Quspi, forme dialectale modifiée de *Vęšp, Višap.

Probablement que le Janus historique sera un amalgame de plusieurs entités divines préhistoriques. Ainsi sera-t-il loisible d'étudier et de combiner Janus, en tant que Dieu du mois Janvier, du Nouvel-An et du commencement des créatures et évolutions cosmiques, en composition avec la divinité druidique-préceltique du Nouvel-An. Cette divinité, commémorée annuellement par la cérémonie du *gui*[1], symbole verbal de la divinité elle-même, doit avoir

[1] «Un eubage vêtu de blanc monta sur le chêne, et coupa le gui avec la faucille d'or de la druidesse» (Châteaubriand, Mart. IX). L'exclamation hiératique, encore usitée aujourd'hui en terre gauloise, en guise de salutation de bon augure, le jour de l'an: «Au gui l'an neuf» se rapporte à cette ancienne divinité, à la cérémonie où l'on distribuait le gui chez les Gaulois. «Le grand sacrifice du gui de l'an neuf se faisait avec beaucoup de cérémonies, près de Chartres, le 6ème jour de la lune, qui était le commencement de l'année, suivant leur manière de compter par nuits», (Duclos, *Mém. Druid.*, Oeuvr. t. 1, p. 284).

été proche-apparentée ou même identique, dans la communauté ethnique des Atlanto-Ligures, au dieu préromain Janus. Or ce symbole du *Gui* suppose un ancien *Viscu*, **gvisco*, *Visk*, *Vüsk*, = latin viscus (ital. visco, vischio). Par induction nous concluerons du symbole à la divinité exprimée et figurée par cet emblème, laquelle aura porté chez les Liguro-Atlantiques le nom liguro-préromain du type **Bizki-yaun* ou *Besky-*, *Vesko-yaun*, type qui aurait été, sur la base du nom appellatif ibéro-basque *bizki* (à prononcer: *vizki*) «jumeau»[1] (paire, double), interprété dans le sens de: «le jumeau Janus», «le double Janus»; tandis qu'en réalité ce titre divin (nom théophore) serait le pendant équivalent du dieu basque Baso-yaun, ainsi que du pélasg.-lélège Osogôn Osogôa et encore de l'arménienne Oskia-Anahit (*Veski-ana). Ainsi la figure énigmatique du double Janus serait ramenée approximativement, à n'en pas douter, à son expression primitive authentique. Osogôs a comme corrélat Usôos (Esaü) en Syrie, c. à-d. une variante Usôv (*Vęsov, Vesp) qui paraît en affinité avec dieu Consus, le Janus Consevius d'Italie. Concevable serait encore une autre combinaison, comme variation modifiée dialectalement du nom primitif de la divinité Janús. Cette hypothèse s'appuyerait sur le couple divin *Picus-Ianus*, basé sur un prototype radical **oPico-yaun*, **upico-yaun*. Une population primitive de race liguro-ibérique (Sicano Sicules ou Liguro-Sicanes de l'Italie préhistorique) aurait, en se fondant sur l'ibéro-basque *biga* «deux», *biki*, *biko*, *bikoitz*, *bikoč*, *bikun* «double, paire, dyade, J u m e a u x», compris et interprété son dieu Picus-Janus dans le sens de Biko-jaun, Bikotz-jaun «le double-Janus», «Janus, le Seigneur (bask. *jaun*) -Jumeau», «le dieu ou la dyade à jumeaux divins». — Un reliquat de cette phase primitive du dieu jumeaux Janus se serait conservé dans le nom de la sibylle Begoë (Begonia, Vegonia). Picus dans cette antique combinaison serait un substitut de *spicu-, ᵘspico; cf. le Sphinx. — La dyade Pico-Ianus < *Upico-yaun équivaut à pélasg. Okeanos *vakean, *vokean, voskean = ital Ops-Janus = ibér.-basq. Basoyaun = kar. Osogôa, phén. Usôos, égypt. Osogor; = chald. Owan, Odakon = armén.-alarod. Oskia-Nana, Oskia-Anahit. Les groupes phonétiques Osku, Opsu, Ośpu, Vęspu (et Picu, upiko) sont dans ce clan théophore absolument équivalents et ne représentent que des modifications dialectales d'un même thème radical primitif.

[1] Ou bikoitz, bikotš, bikun, bikutz, bikoti et biko «double, jumeaux». Voir les Dictionnaires Basques de Van Eys et Azkue.

Portunus pater, incorporé dans le culte romain au cycle de Janus, constitue une phase de ce même dieu, en sa qualité de génie de la révolution périodique, de dieu du nouvel-an, du mois de janvier. Portunus est identique au dieu irano-persan Pordighân ou Frodigân, génie du Nouvel-an, et en même temps fonctionnant comme Psychopompos, dieu de la migration des âmes défuntes, dont la fête célébrée en fin d'année était commémorée également en souvenir des morts; cf. comme étymon l'illyro-albanais *perendon* «occident, coucher des astres». L'emblème de la clef, que Portunus partage en commun avec Janus, le caractérise non comme génie des portes ou des ports, mais à l'égal de Janus et Enée, comme dieu de l'évolution annuelle, du retour périodique, du *Kalpa* indien (clavis, clava; cf. Clavifigendi caerimonia), de l'immortalité de l'âme des défunts en migration. Le symbole de la clef attribué à Janus-Portunus équivaut au rameau de gui, signe de la rédemption auprès des Druides, au svastica indo-arien, au sceptre ou aiguillon d'or de Jama, au rameau d'or d'Enée, qui par sa vertu magique-miraculeuse lui ouvre les portes de l'Orcus, l'entrée dans le royaume de Pluton. Une autre phase de Janus, constituée par son épouse et parèdre Juturna, rabaissée au rang d'une nymphe des sources et méconnue des Romains, se trouve réintégrée dans son rôle et rang primitif de compagne de Janus par une simple confrontation avec le clan oriental, asianique-égéen de Vanatur (arméno.-alarod.) et d'Evandre (pélasge), duquel est manifestement dérivée notre Juturna, ainsi que nous l'avons démontré plus haut déjà (Juturna = Evander-Evedoranchos).

D'ailleurs ce caractère maritime, attribué à la nymphe Juturna, est également inhérent au dieu Janus, qui passait pour inventeur et constructeur des premiers navires; pour père de Fontus, dieu des sources; et dont la tête se trouvait figurée, jointe à une proue de vaisseau sur les anciennes monnaies de cuivre, les as romains. Mais ce caractère de Janus comme génie maritime ne rangeait qu'à un degré subalterne. Car Janus est essentiellement et avant tout le dieu du firmament, de la voûte céleste, support et soutien de l'océan cosmique. Sous ce point de vue il est simultanément dieu céleste éthérique-atmosphérique et océanique-maritime. Son symbole et sanctuaire, le Janus voûté du Forum romanum représente primitivement la voûte du ciel; secondairement ce même Janus, en tant que monument sacral du culte archaïque, devait figurer l'arc-en-ciel, vénéré par les Aborigènes d'abord comme voie reliant le ciel-Olympe

à la terre, comme arche de pont, immense pont voûté; puis notamment comme emblème de la clôture des écluses du ciel, établi et fixé par Dieu dans les nuages, en signe du Déluge primordial (cf. Génèse IX, 8—17). Le couple Janus-Saturnus est essentiellement congruent avec la dyade Oannès-Xisuthros. Ce dernier serait à considérer comme représentant du second déluge, correspondant à celui de Deucalion; Oannès représenterait le déluge archaïque, correspondant à celui de l'Ogygès égéen. Pareillement faudra-t-il supposer que Jânus ait figuré une primordiale catastrophe océânienne; tandis que Saturne serait le représentant d'une immersion postérieure. Que l'emblème de la faux ou faucille, attribué communément à Saturne (Kronos) ait été originairement équivalent à celui de l'«Arc» placé en fin du déluge par Jéhova dans les nues, nul doute qu'il en ait été ainsi; qu'on se rappelle que jusqu'en nos temps présents l'arc-en-ciel, appelé ordinairement chez les Baltiques la «ceinture» du ciel, se trouve représenté en mythologie de la peuplade des Esthoniens sous figure de la faux du dieu de l'orage[1]. C'est le concept fondamental de l'arc qui figure tantôt le firmament, tantôt l'océan circulaire cosmique, tantôt surtout l'arc-en-ciel, l'Iris, qui a conditionné et provoqué les symboles de la faux ou faucille pour Saturne (Kronos), ceux de l'arche, de la voûte arquée pour Janus, ainsi que celui des clefs, par lequel Janus est caractérisé comme «portier»-surveillant des portes-écluses de l'Océan sidérique, qu'il ferme ou ouvre: Janus Clusivus, Patulcius. Sous ce rapport Janus Bifrons acquiert pour nous une signification plus expressive. L'épithète *Bifrons* désignerait Janus sous son aspect spécial de génie de l'Arc-en-ciel, du pont ou de l'arche cosmique, conduisant aux écluses de l'océan nuageux-sidérique. Janus Bifrons serait ainsi parfaitement parallèle au *Bifrost* de la mythologie germanique-norroise, le pont mystérieux qui relie Asgard à Midgard, garant de la stabilité du monde, qui ne sombrera en ragnarökkr qu'avec l'effondrement du pont Bifrost sous la cavalcade de Surtr et de l'engeance de Muspilli. Les épithètes de Bifrons et de Bifrost, dont celui-ci paraît être une germanisation, celui-là une romanisation d'un original commun, proto ligurien, remonteraient ainsi à un radical prototype *Bëiphuru*, terme probable pour arc-en-ciel, arc-solaire, reconstruction qui se trouve appuyée et rendue probable

---

[1] Lithuan. Laumês josta «la ceinture de Lauma ou Laima»; syn. dangaus josta «l'arc ou l'arcade du ciel»; finn. taiwancaari (arcus, coelestis). Grimm Jac. D. Myth. II 611-12. En arménien: cirani gôti «la ceinture empourprée» = arc-en-ciel.

par le synonyme norrois de Bifrost: *Asbrû* «Arc-en-ciel», litt. «le pont des dieux Ases». Or ce **Bëiphuru* proto-ligure s'assimilera tout naturellement au mot basque-ibère (proto-ligure) *Bephuru* (bepuru) «sourcil», issu d'un begi-phuru «voûte de l'œil, arcade de l'œil»; 1er élément: begi et syncop. bei «soleil»; 2ème élément: -phuru «voûte, arcade, pont» (cf. all. *braue*, *brow* angl., sanscr. bhrû). Le terme *begi* «œil», serait en ce contexte à comprendre dans le sens prégnant de «l'œil du soleil» (cf. arm. *areg-akn* «œil du soleil»), cf. basq. *ekhi* «soleil». Par conséquent Bifrons et Bifrost signifieraient étymologiquement: «*l'arcade*» ou «le pont du soleil», le cercle solaire, le globe lumineux, le pont éthérien-athmosphérique.[1] Ce susdit Bephuru aurait en même temps donné lieu à l'interprétation populaire: «à deux têtes, muni d'une double tête»; car *buru* est le mot ibéro-ligure pour «tête» et *bi* (biga, bida) signifie «deux» en langue basque. — De sorte que Janus Biceps équivaudrait à Janus Bifrons.

Janus et son avatara Saturnus ressemblent en ceci encore à leur analogon chaldaïque Oannês-Xisuthros, qu'ils sont figurés comme êtres dimorphes, protéides, hermaphrodites, révolutionnaires: de là s'explique le caractère des Saturnalia romains, ainsi que la croyance populaire serbo-croate en la puissance métamorphosante de l'arc-en-ciel, en ce sens que tout ce qui passe sous l'arc-en-ciel en fait de créatures masculines se convertit en êtres du sexe féminin; et inversement: toutes les créatures de sexe féminin, qui passent sous l'arc-en-ciel sont métamorphosées en êtres masculins.[2]

En outre il faudra admettre une phase plus antique du dieu Janus, qui se reflète encore dans les termes Janus-Junôniŭs et Janus, roi-dieu du Janiculus (Janiculum); termes qui supposent un original archaïque yaun-kode, -kul, -koh, -koþe dont nous avons ailleurs déjà démontré comme base étymique le nom appellatif de «Dieu» en basque: eusk. *yaunko*, *yañko (yainko)* et *yaungoiko* «dieu du ciel». Toutefois, même sous cet aspect le dieu Janus-Janiculus trahit son origine orientale: une tradition chamito-égyptoïde et couchite doit avoir interprété yaun- ou yanu-kode dans le sens de «Janus l'arc,

---

[1] Cf. comme cas parallèle de métonymie cosmique: l'arménien *yaun*, *yōn* «sourcil» (arcade, voûte de l'œil) et *Janus* (yauno-). — Une autre analyse hypothétique serait: radical *bivur*, *bevur*, dont dérivent arm. *bever* «pôle, centre de rotation»; iran.-arm. baevar, bevar. biur «une myriade», dans Bevar-asp, Biur-asp (Aždahak).

[2] Jac. Grimm, D. Myth. 610—611.

cercle, arche[1] (ég. *Kode*, *Kot*); et une autre tradition non moins intéressante, nous relate que Janus, ayant quitté Perrhèbes de Thessalie, émigra, environ 150 ans avant la prise de Troie, par mer, en colonisateur dans le Latium. Donc dieu migrateur-colonisateur, venu d'Egée, d'Orient.

Ainsi toute une série de divinités hespéro-atlantiques méconnues, tombées en désuétude et mi-effacées dans le cours des siècles et des millénaires dans le monde hespéro-ibérique, ausono-italique et liguro-celtique réacquiert son illustration et son ancienne signification par une étude comparative avec les cycles mythologiques des clans apparentés dans les antiques religions d'Orient; et ainsi se trouve vérifiée, sous ce rapport, notre devise: *Ex Oriente Lux.*

V.

Parerga Asianica.

Divinités Asianiques du type d'Apollon-Artémis et Cybèle Magna-Mater.

Apollon asianique.

I) Hayk a été par nous (Art. XIII, p. 33 ss.) exposé en sa qualité d'Appollon alarodo-arménien, spécialement sous sa phase de Hekatebolos. Par son pendant et parèdre Thuros (Horapollon), ce Hayk constitue une dyade Hayk-Thur, sous laquelle se décèle le héros-demidieu Hektor des Troyens. Cf. p. 40 ibid.

II) D'autres phases de la même divinité appollinienne sont pour l'Asie Mineure les suivantes: Apollon Smintheus, Zmintheus, Sminthios: ibér.-grus. tzminda (tzmida) «saint»; cf. iran. spenta[2].

III) Thyios Apollon à Milète (Hesych. gloss.): i. e. le «mantique»; cf. l'arménien thov, t'ovič «magicien», *thovil* enchanter, exercer la magie.

---

[1] Cf. Κοζε, Qôs, dieu des Iduméens; var. *Qaus*, litt. «arc»; cf. Qauš-malak, Qauš-gabri; acab. *quzah* «arcus». Hamasa Nr. 297,3: «Alors tous levèrent leurs regards» vers la Lune (Qamar) ou encore à l'endroit où Quzah, le dieu, suspendit son arc» (= l'arc-en-ciel). Cf. Fr. Hommel, Geogr.-AOr. 164 sq.

[2] Le symbole de la souris, attribué à ce dieu, est conditionné par le terme crétois σμίνθος «souris» (Schol. Lycophr. 1303). Apollon Smintheus est un dieu crétois-asianique.

IV) Thymbraios Ap. ou Thymbrios (Thembrios) Apollon, dont le culte se pratiquait en Lydie, Carie, Phrygie etc. dans des grottes sacrées, des sanctuaires hypogées, qui fonctionnaient à la fois comme oracles basés sur oneirocrisie (par incubation) et comme Iatreia. Car c'est Apollon Sauveur-Iatros qui était vénéré dans ces temples-grottes; cf. Strabon XIV 649 ss. — Comme étymon de cette divinité chtonienne-plutonienne, assimilée à Apollon Thymbrios, l'on peut à la rigueur proposer, avec P. Carolidis, le thème *thəmbr-*, *thəmr-*,[1] qui en arménien signifie «songe, rêve, sommeil, s'endormir, rêver» t'əmril, t'əmbril (verb.); t'əmrut'iun, t'əmbrut'iun (nom subst.). Cependant ce n'est qu'une hypothèse par conjecture. Une autre tradition, alléguée par Strabon, cite par contre comme nom primitif de ces fondations oneirocritiques en l'honneur d'Apollon-Iatros ce typique thème-ci: *Athym-*, d'où les noms *Athymbros*, *Athymbrados*, auxquels s'ajoute encore comme troisième fondateur Hydrêlos. Les noms de cette triade de frères fondateurs du sanctuaire de la Nysa carienne, Athymbra-Nysa s'accordent moins bien avec le radical arménien sus-proposé par Carolidis. *Athym*, serait-ce pour Anthym- = Endymion, le génie du sommeil? Cf. Antenor *Antem-nôr. Ou bien *Athymbros* serait-il à comparer à Atabyrios Zeus (Atabyrios Telchin), pour *Atambur, qui serait syncopé d'un original *Atham-a-nur*? Ce dernier se modifie en deux bifurcations: 1) *Athamnor *Athannor > Antenor; 2) Atham-, Athom-noš, -nuš (nyš) > Adonis. Par apocope cet Athomnuš, Athamnuš devient Thammuz (babyl.); en outre se dérivent du même original composé les divinités: Thamyris, Thamyras (*athamanurh, -anurš), Thomyris et Thamar (ibér.). Par conséquent notre Thymbrios et Athymbros (Athymbrados) carien peuvent se réduire à cette même source radicale. L'assonance de ce clan théophore avec Himeros (parèdre d'Aphrodite) et avec Imbramos, le Mercure des Caro-Lélèges, serait-elle purement fortuite? Supposons que notre Athym-bros, Athym-brados fût tronqué d'un original **Athym-Imbramos* ou ***Athym-bramos** (Athum-bramn) nous y reconnaîtrions facilement une réplique de la dyade indo-arienne Athman-Brahma. Athym-Nysa produirait d'abord Adônys (syr. Adonis), puis, en forme altérée: Thynnys = Dionysos.

V) Apollon Pasparios dans la Troade et à Pergamon (Hesych. Gl.): = Φωσφόρος, φαεσφόρος (Lucifer) d'après Carolidis, op. cit. 101 (?).

---

[1] Carolidis, *Kleinasiat. Sprachen u. Mythen*, p. 70 ss.

VI) *Ulios* (Oulios): l'Apollon de Milète et de Délos; *Ulia* Artemis (Pherekyd. in Macr. S. I, 17); divinité contestée et déclarée de caractère douteux déjà chez les anciens; interprétée tantôt «la pernicieuse», tantôt le dieu «sauveur», «guérisseur»; ainsi chez Strabon XIV, 635 (ed. C. Müller 542): «Apollinem quendam *Ulium* et Milesii vocant et Delii, utpote salutiferum et medicum; est enim οὐλεῖν sanum esse... et οὖλε pro *salve*, in illo (Odyss. 24, 402): „Salve et magnopere gaude". Etenim Apollo sanator est et Artemis dicitur, quod ἀρτεμέας, id est integros incolumesque facit». Or Apollon est plutôt essentiellement et avant tout un génie de la circonvolution cosmique-sidérique, un dieu périodique, un éon-démiurge, civilisateur et colonisateur; de là se dérive secondairement sa fonction de guérisseur, gr. Sôtêr, car les éons-messies sont en même temps des Héliands (allm. «Heiland» le guérisseur). Cet Apollon primitif correspond à la dyade J a b a l - J u b a l biblique. En supposant que *Ulios* (Ulia) soit une altération d'un original **Yuliv*-os ou *Yulv*, d'un thème **yuvḷl*, hypothèse qui peut se prévaloir de l'alternance *Julô* (Deméter) et *Ulô* Deméter, nous comparons Ulios-Juliv-os: 1) à Julos (Askanios) fils d'Enée; 2) à Jolaos, héros colonisateur (mythique) de la Sardaigne. Tous les deux sont des œcistes, des génies apollinariens, participant à la fois du caractère d'éons de la révolution des périodes et de celui de civilisateur, sauveur; Jolaos représente l'Héracle primitif en sa qualité de dieu guérisseur, conforme à la fonction d'Apollon Paian-Iatros. *Ulios-Yulios* (Yuliv-Yuvl) dieu pélasgo-crétois — Milète une fondation de Crète — serait donc équivalent à la dyade Jabal-Jubal aussi bien qu'à Julos-Yolaos. Dans sa forme réduite, Ulios *uliv (*uvl) trouverait son étymon dans l'arménien *ulp' (ulbr)* «éther, empyrée, le globe lumineux du soleil»; à comparer aussi la fête du *Youl*, solstice d'hiver des anciens Germains; puis encore alban. škip. *uvil* (ul, uli, üli) «l'étoile», *uliver* «arc-en-ciel». Cf. *Hyllos* «fils d'Hercule», et *Iolê* son épouse; en outre *Olivarius* Hercules, dans le culte romain. D'après tout cela il ne paraît guère fortuit que l'épithète *ulios* se trouve jointe justement à l'étoile de Sirius (οὔλιος ἀστήρ); ce prétendu attribut serait en ce contexte plutôt à entendre comme nom propre de constellation: soit «l'étoile Ulios» (Hom. Il. 11, 62); pareillement Ulios Arês (Hes. sc. 192, 441; Pind. Ol. 9, 116). Arês: cf. arm. areg «le soléil». Cf. plus haut p. 39-40: Thuros Arês, Surios Apollo; et Hayk-Thur (= Apollon + Thŭros); Surios = skr. surya «soleil», mais pourrait aussi signifier «l'âme»: cf. géorg. *suli*

«âme»; comme génie infernal, dans une de ses fonctions, Apollon est en effet Psychopompos, génie des âmes trépassées.

Anahit asianique.

Omphalé: I) déesse pélasge-égéenne, du cycle de Déméter-Rhéa, attribuée spécialement au clan d'Artémis-Apollon, comme une phase d'Artemis Taurica ou de Diana Nemorensis. Intimement apparentée à Deméter *Ompnia*, — comprise dans le sens de Demeter reine du globe terrestre, et déesse du sort, du destin, du Fatum: ὄμπνη «fruit de la terre, blé, froment» du radical *omb-* «cercle, globe, arc», lat. umbo, umbilicus, gr. ὀμφαλός «bosse du bouclier, moyeu, axe» — cette Omphalé (Omphaliê) pélasgique-préhellénique se retrouve en Italie sous la figure d'Ops, déesse de la «Terre», identique à Rhéa-Cybèle; Ops, fêtée dans les Opalia, apparaît d'abord en dyade Ops-Consiva, combinée avec Consus; mais il est probable par induction conjecturale que cette déesse (étymologiquement = ὄφις «serpent») doit avoir figuré de plus encore dans une dyade parallèle: Ops-Pales, en combinaison avec Palês, génie des troupeaux et pâtres. Sa fête, les Opalia (9 décembre), représente un ancien nom composé théophore **Ope-pâl-ilia*, d'une divinité composée *Ope-pales* (*Opi-pale*). C'est dans ce couple divin Ops et Pales, resp. *Ompnê-pale* qu'il sera indiqué de voir l'origine étymo-génétique de la déesse Omphalé pélasge. Ops et Ompné procèdent évidemment du même radical, signifiant «cercle, circonvolution, globe».[1] Remarquons bien que le symbole de la déesse Omphalé, omphalos «le nombril» est à la fois l'attribut d'Apollon-Artemis et d'Asklepios (phase d'Apollon-Sôter Paian); or Apollon est le dieu des pâtres et troupeaux, et en cela parfaitement congruent et identique au dieu romain Pales, génie des pasteurs, des pâturages.[2] Ces divinités, d'essence et fonction cosmique, n'ont été que secondairement converties en génies champêtres de la fertilité de la terre (Karpophoroi). Ainsi en est-il pareillement de Tellus Mater, laquelle a été primitivement une déesse de la révolution périodique des astres et saisons, et du destin conditionné par le circuit sidérique et la rotation tellurique des saisons. C'est ce qui est attesté encore par le nom de sa fête annuelle, les *Fordicidia*, dont l'interprétation sera exposée plus bas.

---

[1] Par substitution le type *Ope-pale* se convertit équivalemment en **Ompe-pale*, d'où *Omphale*.

[2] Wissowa, op. cit. 165.

II) Déesse-reine asianique, «lydienne» Omphale. — Dans la triade biblique Jabal-Jubal-Tubal le premier composant, Jabal, est Apollon dans son archaïque phase d'Apollon-Delphicus, siégeant ou trônant sur l'*Omphalos* sacré, la pierre-météore, «tombée du ciel», représentant le «nombril de la terre» selon le mythe, ou plutôt l'œuf cosmique, le pôle et noyau de l'univers, puis aussi le dieu logos-démiurge Apollon lui-même dans sa phase oraculaire prophétique. Cet Omphalos delphique est désigné par le titre de «Jubal» dans la triade sus-dite; ce Jubal est à identifier avec Diane, resp. Artemis-Ephesia. Diana-Nemorensis a pour compagnon de culte le Rex nemorensis: c'est Tubal-Nemrod (Nebroth). *Jubal* lui-même nous apparaît être un amalgame de 2 personnages divers: 1) Jubal^{I} = *Djurpad* (= Tubal-Nebrod)[1]; 2) Jubal^{II}, pour **Jumphal*, contracté par syncope d'un original **Junphal*, **Junuphal*, quasi transmis d'un couple hespéro-italique *Juno-Opalis*, équivalent manifeste du dieu-logos Eneubolos (avatar d'Oanès chaldaïque-bérossien), qui réapparaît sous figure du grand dieu *Eubulos*, génie plutono-dionysiaque dans les mystères d'Eleusis (syncope de **Eneubul*, *Ięneu-bul). Le même couple cosmique divin transparaît encore à travers Anodaphos, le dernier des avatars bérossiens, forme visiblement altérée, qu'on reconstituera ainsi: *Anophad, ceci (par alternance ou échange fautifs entre Δ et Λ) corrompu d'un original **Anophal*, dont le prototype doit avoir été ***Oanophal** ou *Oan-uphal*, c.-à-d. *Oan* (Oannès, Janus-Juno), combiné avec Eubūlos, uphal (Jubal) ou Pâlês. Par élision de la lettre «U», l'élément Uphal (Ophal) devient Palês, P'al et *Oan-uphal* se change en **Oan-p'al* > ***Omp'al**. Pour l'étymologie des éléments Jabal-Jubal comparez encore: ibère-basque *abal*, *habail* «fronde» et *ubal* «ceinture», du concept primitif de «cercle, mouvement rotatif, circuit, tournant, tourbillon, tournoiement». Observons encore le parallélisme étymo-sémantique entre *Ancilia* les boucliers sacrés, tombés du ciel et les Omphaloi, en tant que météores sacrés descendus du ciel: radical commun est anqwęl, qui se développe dans Egée pélasgique en un *ȁnpęl* (cf. l. *quinque:* gr. *pente*).

Point n'est besoin de vouloir trouver dans le nom de l'Omphalé asianique une refonte grécoïde d'un prétendu original arménoïde[2] du type **Port**: ce type, basé sur le haïcano-arménien *port* (*bord*, *bort'*)

---

[1] Voir plus haut notre exposé antérieur p. 20.

[2] Contre Carǫlidis: *Kleinas. Spr. u. Mythen* 96, 105.

«nombril, ombilic» a, il est vrai, réellement existé comme base radicale d'un groupe de noms théophores en Asie antérieure. Mais, nonobstant cela, notre *Omphal* reste assuré comme divinité ayant existé réellement en Anatolie, indépendamment et à côté du groupe théophore à radical *Port*, dont il nous reste à traiter maintenant.

Pordoselênê, Aspordênê.

Omphalé, la déesse lydienne, compagne-parèdre de Sandan, l'Hercule méonien, est identique à Artemis-Mâ, appelée aussi Artemis-Tmolia; en d'autres régions elle s'appelle Anahit; dans les contrées côtières de l'Eolie, Mysie, Pergame, la même divinité était vénérée comme parèdre cultuelle de Sandan, i. e. Hercule ou Apollon (Smintheus, Killaios, Gruneus, Pasparios) sous les noms de Pordoselénê et Aspordénê.[1] L'élément radical PORD, qui leur est en commun, se révèle, à première vue déjà, comme identique ou homonyme avec le terme pour «ombilic, nombril», en langue arménienne: *port*, dial. arm. bort'. Voilà le même symbole de l'Omphalos, que nous venions de rencontrer ci-devant comme emblème de la divinité Omphalé. Ce PORD, PROD est illustré dans sa signification «prégnante», mytho-théologique par sa correspondance iranienne: *Pord-igan* (iyan), *Phrod-igan*, *Fravartigan*, les «Farvardîn» des Persans, Fravaši's de l'Avesta, l'armée céleste des génies ou mânes tutélaires, qui originairement se décèlent comme dieux périodiques, régents des phases lunaires, des évolutions ou cycles séculaires, préposés aux destins et sorts individuels, comme anges tutélaires, régisseurs du fatum, patrons de la vie et mort des individus; en cette qualité et à titre de génies périodiques, de l'an nouveau et de mânes, resp. de génies psychopompes, les 10 derniers jours de l'an leur sont voués comme fête des mânes commémorative à la fois et festivité augurale des sorts et destins: jours fatidiques. Cf. le nom théophore Phraortês (thème P'raort-) attesté déjà documentairement un siècle antérieurement à Darius-Hystaspis. L'equivalent arméno-alarodien est Hrot, dans le terme calendarique Hrotitz, dernier mois de l'année arménienne.[2] — Nous sommes donc en présence d'une divinité préposée

---

[1] Strabon XIII, 619 ss. — Ibid. sont citées encore les formes variantes, travesties: Poroseléné, Asporené, Asporenón.

[2] Ce thème mythique Pord-, Phrod-igan a déjà auparavant été introduit partiellement dans notre dissertation au sujet de Janus. dans l'article précédent, n XVIII. Si nous le soumettons encore ici à un examen réitéré, sous le chef de Pordoselênê

aux périodes, aux évolutions, circuits et rotations cosmiques-sidériques aussi bien qu'aux sorts, destins et vies des humains. Tâchons d'analyser maintenant nos dieux en question. — 1) Aspordêné, transcription hellénisée d'un original asianique, de caractère alarodo-caucasien, du type approximatif **As-pord-igân**; c'est le terme proto-iranien *Pordigan* ci-devant exposé, augmenté de l'élément *As* = arm. *Ais* «dieu, ciel, démon, fortune»; étrusq. *aes* «Dieu», basque-ibère aize, haize, aise «vent, tempête». Le terme est à interpréter quasi: «Coeli-Fortuna, Divinum fatum, Coeli-circuitus. 2) *Pordo-sel-ene:* cf. *a) Proselenides* «Arkadikai Nymphai», Hesych; *b) Proselenes* ou Proselenoi Arcades[1], qui évidemment doivent leur nom ethnique à leur déesse archégète, Artemis Kallisté ou Kallistô, mère de *Arkas* (dieu lunaire, périodique); donc à reconstituer une divinité *Arkas-Kallisto-*Pordo-selên* ou *Proϑ-selen*, au 2ème élément identique à Silēnos (Seilēn) ou Silvios, figurant comme père d'Apollon Nomios, resp. compagnon de Dionysos; *c)* armén. *Hrotitz* mois de décembre, gen.-pl. de Hrot- ou Hrort; *d)* la fête *Roussalia* ou *Rusaliû*, commémoration des morts en Asie pontique-byzantine, d'une divinité du tonnerre, de l'orage, du firmament, à phase infernale du type d'Atys-Osiris, patron-régent des âmes défuntes, identique à l'arménien Hrotitz, pers. fordigân. Cf. plus haut p. 97; *e)* les Rußalka's (russ. pl. Rußalki), nymphes silvestres et aquatiques, d'aspect vénusien-féérique, résidant dans les lacs ou cours d'eau, vénérées notamment dans la semaine de pentecôte par des offrandes de couronnes jetées dans les eaux

---

et Aspordêné, même au risque de nous répéter, c'est que, pénétré de l'extrême importance de ces notions acquises nouvellement, nous nous sentons obligé en conscience d'attirer l'attention et l'étude des savants compétents sur ces théories fondamentales, afin que du choc des opinions, moyennant une critique éclairée et impartiale, puisse jaillir enfin la lumière sur ces problèmes mythologiques, trop superficiellement étudiés jusqu'à présent.

[1] Schol. in Ap. Rhod. 4, 264; Suid. et Luc. astr. 26; Plut. qu. Rom. 76. — Schol. Ar. Nubb. 398. — Hesych. Etym. — Nul doute que ce terme n'ait été usité couramment dans le sens ethnographique par les Anciens déjà; et en ce sens nous avons tâché de l'expliquer dans notre *Orig. Méditerr.*, p. 363, 516, 572 ss. — Mais la genèse de cette appellation ethnologique des Arcadiens primitifs, issus quasi avant la création de la lune («antélunaires») doit s'entendre naturellement comme basée sur et conditionnée par l'existence d'un nom théophore d'une divinité autochtone du nom d'Arkas comme héros ou héroïne éponyme de la nation arcadienne. C'est à cet Arkas divin que revient originairement le titre de Proselên, ou plus exactement Pordo-selên. De l'archégète-dieu cet attribut divin s'est transmis secondairement au peuple.

sous accompagnement de cantiques et danses. — A comparer pour le second composant -selen, les dii Noven-*siles* romains.[1]

Du même thème *Pord-*, *Prod* sont formés encore, entre autres, les noms et titres divins suivants: *A*) *Portunus* (pater) Verg. Aen. V 241, membre intégrant du cycle de Janus; il est comme Janus un dieu de l'évolution du temps et des périodes et n'a proprement rien à faire avec les portes, ni avec les ports; fête des Portunalia. Cette équation, posée, appuyée et démontrée déjà plus haut, dans l'article XVIII, mérite toute notre attention. L'on ne saurait trop insister sur leur importance: Portunus n'est pas le dieu des ports de mer, mais le proche apparenté de la divinité iranienne-perse *Pord-igan*, dont le caractère a été expliqué suffisamment. — *B*) *Fordicidia*, (15 avril), ou *Hordicidia*, fête tellurienne, de la déesse des saisons (Tellus) et des champs labourés, du cycle de Cérès-Deméter. Pour la mutation phonétique cf. Frodigan: Pordighan = arm. Hrot-itz. Cf. déesse Fortuna. — *C*) *A-phrod-ité* (*A-phrot-idé*, -ita), originairement d'essence identique à Rhéa-Cybèle, Déméter et Anahit-Omphalé, divinité du Cosmos, de l'Univers et de la Fortune, de la destinée du globe: Urania Aphrodité.[2]

COROLLAIRE.

Le concept de génie du sort, de la destinée, de la fortune, inhérent à notre divinité *Pord*, *Phrod*, se manifeste également dans le clan germanique analogue: ags. Wyrd, norr. Urdhr, ahgerm. Wurt, as. Wurth «divinité du destin»; cf. the weird sisters «les Nornes» anglaises. — Toutefois il convient d'établir

---

[1] L'équation de ce groupe avec la divinité plutonienne, symbolisée par la plante *As-phod-êl*, *As-phod-il*, quelque suggestive et spécieuse qu'elle paraisse, se heurte à la différence de l'élément moyen, *phod* au lieu de *phord* qui serait requis; à moins qu'on n'admette une syncrase de 2 noms théophores différents dans ce composé: 1) un nom Asphod = arm. *astuats* dieu, phryg. Sabatzios; 2) un nom théophore *As-phord*, qui se serait par syncope mué en As-phod.

[2] Erôs, dans le sens cosmogonique de dieu Protogonos, éon primitif, pourrait à la rigueur se déduire d'un thème *ϝerōt*, qui serait équivalent au *phrod* d'Aphrodité sur un stade ou plan linguistique différent; *ϝerōt* serait correlatif dialectal de *phord*, phrod. Toutefois il paraît plus naturel de comparer Erôs protogonos à la déesse arménoalarodique *Arousi-ak* ou *Arausiak* l'Aurore, Eôs, Etoile du Matin, Venus, avec laquelle son vocalisme s'accorde parfaitement. L'assonance du terme théophore-divin Erôs avec gr. *erôs* «amour», du verbe eráô «aimer» nous semble fortuite.

par le principe de l'évolution sémantique, une signification plus archaïque comme fonction de la même divinité, qui doit probablement dériver d'un antique Dieu du ciel, du Cosmos et de sa rotation, de la tempête, de l'orage et du tonnerre. Cette hypothèse se trouve appuyée par le clan ibéro-basque suivant: b. ortz, hortz, ortze (ortzi), ortzantz: *a*) firmament, voûte visible, ciel, Dieu; *b*) tempête, orage, tonnerre; nuée orageuse; ortots «tonnerre»; cf. armén. «*orot-am*» «tonner», orot-umn «action de tonner».[1] Nul doute que cet ibéro-b. ortz, hortz, ortots, ne corresponde phonétiquement à notre thème théophore *Pord*, *Phrod*. Par conséquent pourra-t-on en déduire la conclusion que Pord, Phrod doit avoir désigné primitivement également un génie divin ayant pour fonction principale celle de dieu régent de l'orage, de la nuée orageuse, d'où découle la fonction secondaire de régulateur des écluses de l'Océan cosmique. Ainsi, considéré sous ce point de vue, l'on comprendra mieux le rôle de navigateur marinier, de dieu des ports de mer, qui fut attribué à Portunus. Sa fonction cosmique-océanique-sidérique fut tout simplement transférée sur la mer terrestre et ses ports ou fleuves.

---

[1] Si Orthosia Athena (Persephone) et Orthosios Zeus sont réellement, à n'en pas douter, des aspects divers de la grande divinité pélasge du ciel, de l'orage et du tonnerre, il serait suggestif de comparer ce thème Orthos- au b.-ibère *ortze* et *ortots* sus-cité. — Ortygia, attribut d'Artemis et lieu de naissance de cette déesse apollinienne, semble également dériver d un prototype *port- apparenté à l. Fortuna, à l'iran. Pordigan. La forme à nous transmise = *Ortugi-a* nous apparaît être secondairement remaniée sur le modèle d'ibér.-euscar. *urtoki* (utorki), defin. urtokia «la source, fontaine»; et cela par rapport à la célèbre source Aréthusa sur l'île d'Ortygia près Syracuse. Quant à Aréthusa, nom de 6 sources (à Ortygia-Syracuse, Ithaka, Eubée, Thèbes, Argos, Elis). de caractère sacral, dénommées d'après la nymphe-chasseresse Arethusa, qui est une phase-avatara d'Artémis, ou Artémis elle-même, j'y crois reconnaître l'Ardvisura (Anahita) des Iraniens. Arethusa serait issu de **Arethursa* < *Arethusra < *Arethuisura. Ardvisura est la grande déesse des eaux, spéc. du lac Vourukasha; et pareillement Arethusa est divinité aquatique, spéc. des eaux souterraines, des sources. De même la Diane Aricina avait établi son sanctuaire sur les bords du lac Nemorensis, ce qui témoigne d'un caractère analogue de génie aquatique. — Ardvisura et Arethusa, probablement d'origine élamo-pré-iranienne ou proto-chaldaïque, paraissent issues du même prototype que le terme ibero-hispanien *arthizar* qui signifie: 1) étoile du matin, Vénus; 2) étoile polaire, c.-à-d. l'étoile Arcturos, de la déesse «arcadienne» Artemis-Kallistô, qui est essentiellement équivalente à notre Ardvisura-Anahita. Le terme divin Ardvisura, contient dans sa 2ème partie le même élément qui réapparait comme dieu *Aššur* en Assyrie, Asura en Inde, Ahura en Iran, Osiris (Usyr) en Egypte. Remarquable est aussi un certain parallélisme syntaxique entre notre Ardvisura (*Arethusra > Arethusa) et le héros proto-iranien Zara-thushtra (Zoroaster); pro*-thushra; cf. ibér.-basc. Tusuri, *Tusuthri, chald. Sisuthros, Xisuthros, iran. Tishtrya.

Déesse Syria

Hirpi Sorani et le dieu du Mont Soracte.

Hirpus, en samnite «loup», est symbole pour *Virbius*, le génie auxiliaire du culte de Diane Aricine. — Le dieu *Soranus* est bien, il est vrai, apparenté au clan ibéro-hisp. représenté par basq. *zori* «fortune, sort, destin»; zori-on «bonheur», zori-gaitz «malheur». Mais cependant il se révèle génétiquement comme produit oriental, transféré en Italie par les Tyrrhéno-Etrusques. Restituons son nom plénier d'abord; et supposons un n. théophore composé du type: *Sor-a-ctun* ou -a-ktô. Comme corrélat oriental nous lui opposons: 1) *Asar-hadon*, = Assur-ḫadôn; 2) Atar-gatis, Athare, Atra-gagetis ou son homonyme Der-ketô, la déesse syrienne; 3) le héros éponyme, archégète de la Syrie: «*Syros Chthonios*» (Chron. Eus. canon ed. Karst [Berl.] p. 157); à restituer en **Sura-ctun*, *-*chton*; ou encore *Aþura-ḫton. Dans la tradition genéalogique ce Syros «Autochthôn» figure en effet comme fils d'Apollon (par Sinope): Diod. Sic. 4, 72; et il est appelé «époux ou mari de Derkéto» (Diod. Sic. 2, 4), ce qui signifie qu'il est en effet la phase masculine de la déesse syrienne Derketo. Le dieu du Soracte est donc intimement lié au dieu Assur et à la déesse Syra Derketo. Par les Hirpini, son collège sacerdotal, il se rattache à Virbius et au cycle de la Diane Aricina-Nemorensis, c.-à-d. au mythe de Nemrod-Nebroth; Diana-Aricina est Anahit-Ardvisura. Virbius-Hirpus est une phase d'Apollon-Asklêpios, laquelle par l'épithète de Virbius se décèle être étymologiquement congruente et identique à *Orpheus* (fils d'Apollon et de Calliope); cf. Orphos, dieu infernal et Orcus. Pour analogie du symbolisme nous citons: Lykios Apollon, Lykaon, Lykurgos, Lupercus, Lupercalia: où spécieusement le symbolisme s'en rapportait à λύκος, l. lupus «le loup», tandis qu'en réalité il s'agit de *lûka*, *lôka* «monde, globe, cosmos»; fig. le sort, la fortune; avec équivalent hespérique *lûwa*, *lûpa* (cf. Lua Saturni, Libya Athena). — Les Hirpi Sorani se révèlent donc par leur nom déjà, (= virb ou virph, vẹrph) comme ordre sacerdotal du cycle d'Orphée-Virbius, c.-à-d. d'Apollon et de Diane. Lupercus, attribut du dieu Faunus, dieu des pâtres, est absolument identique à Lykios Apoll., à Lykurgos, en tant que Nomios Apollon, dieu des troupeaux. Lupercus-Lykurgos (Lykios Apoll.) est dieu du circuit cosmique, des périodes et révolutions astrales; en même temps il est dieu du sort, destin, de la fortune cosmique, des Oracles. Lykios

Ap. (Lykurgos) est le nordique **Loki**. Lupercus évoque la **Lua** (*Luwa) Saturni, l'Athéna libyenne; Lupercus pour **Luv-orc* (-verg) = Lua et Orcus (Virbius-Orpheus). La similitude cultique entre Lupercalia et Saturnalia ou Liberalia semble devoir évoquer le problème-ci: le couple Liber-Libera ne serait-il pas une réplique mi-effacée de l'antique divinité Lupercus-Lua Saturni?

Mâ, Rhea-Kybélé, Magna Mater Deorum.

Divinité du Chaos, de la création primitive, du cycle des Titans, phase féminine d'Okeanos, Mâ est identique à la Tiâmat babylonienne. Celle-ci apparaît chez Bérosse (Eus. Chron.) sous le nom de Markayê (vers. arm.) et Omorôka (Omorka), lequel, d'après notre hypothèse antérieure, est une forme-syncope de la grande déesse indienne, parèdre de Çiva, *Oumâ-dourga*. Mâ est Umâ, comme nous l'avons montré précédemment. Cette Umâ-durga reflète le nom du 7ème régent proto-chaldéen Emmeduranki-Evvedorachos. Rhea, qui, avec Kybélé-Kybéké, appartient à un stade préhistorique de religion litholâtrique — pierre sacrée de Pessinounte, et fétiche météorique de Rhéa en Crète — me paraît-être la continuation de la même déesse précitée Markayê ou Omoroka de la religion chaldéo-sumérique. En effet, ses ministres, les Courètes, nous font supposer un nom original **Curea* (Quçreva),[1] dont Rhéa ne serait qu'une altération hypocoristique; combiné avec Mâ ou Umâ il en résulte un composé divin **Macurea* (-reia, reva) et **Umacurea*, qui correspondent à Markayé, resp. à Omoroka (Omorka). Mais Rhea-Titanis a encore un second parallèle: dans le couple Rahab-Tannîn de la cosmogonie pré-cananéenne, dyade de monstres-amphibions ou dragons antédiluviens, dominateurs de l'Océan cosmique, identiques à *Léviathan* = Libya-Athénê; cf. Lua Mater (Saturni). — Rhea < Rheva se partage en un aspect guttural **Cureva* d'un côté et un aspect dental *Tjureva, *Tjurega de l'autre. De *Cureva* dérive, en apparîment avec Mâ, la forme Markayê (Mâ-Cureya) sus-citée. De la doublette *Tureva* ou *Turega*, en composition avec Umâ, résulte la forme archaïque *Umâ-Durga* de l'ancienne mythologie indo-arienne. Rhéa-Silvia, mère de

---

[1] Cf. Juno Quiris ou Quiritis

[2] Schrader, Keilinschr. & AT 3A p. 507—511. Cf. pour le dragon cosmique. Jes. 27, 1; 51, 9; Hiob 7, 12; Ps. 44, 20

Romule-Rémus, équivaut au couple Rhéa-Kybélé. Symbolisme verbal de la pierre ou de la grotte, antre, tiré du nom même de la divinité Kybèle: Hesych. Gl. Κύβελα: ἄντρα; cf. hebr. qubba voûte: grus. K'wa «pierre», K'wabi, K'wali «grotte»; du type *'Kwabi* «grotte, voûte» dérive directement la variante Kybébé (Cybèle). Nous concluons: hébr. Rahab est Rhéa-Kybèbe; hébr. Rahab-Tannîn = Libya-Lua Athené, resp. Titan, resp. = Leviathan. Rhéa, la grande déesse du culte de Zeus Creticus, des Courètes ou Corètes et Corybantes, suppose un clan onomastique théophore du schéma suivant:

I. Rhéa (Rheva, Rheya) *qȩrev		II. *treva, tureva
*Cureva —	Korê (*Koreva)	*tjureva, *tjurega
Mâ-Umâ-Cureva	Quiris, Quiritis,	Trivia (Diana)
Markayê	Curitis (Juno)	Dûrga (Umâ)
Omorka, Omoroka	Cabîr, Cabîri de	Europa < *Djurova,
	*Kawēr, *Kȩwēr	*tjuroba.

Cf. comme apparentés: *Cerfus* (Martius), *Cerfia Cerfi* Martii et Ceres, à thème Cerev-.

Le concept de la grande déesse **MATER** se dévoile sur cette base ci-dessus posée sous une face nouvelle: à savoir comme terme composé des mêmes éléments contenus dans notre divinité biforme Mâ-Rhea, considérée dans sa phase II de *Trivia* (*tjurva). Supposons donc un thème radical du type *Mâ-trev*, *Mâ-terv*, duquel procèdent *Mâ-treva*, *Mâ-terva*, *Mâ-trivia* et nous aurons acquis l'original approximatif, auquel remontent: 1) la grande déesse Mâ ou Mêtêr (Dé-méter) asianique; 2) les Matres de l'ancienne religion celto-germanique, génies chtoniques et catachtoniques des sources, cours d'eau, du sort, de la fortune ou destinée. Ces déesses Matrones sont donc à définir comme génies primordiales, du genre de la Diane Trivia, de Rhea Cybèle ou Déméter. Ces déesses *Matres* ou *Matrones* n'ont donc rien à faire généalogiquement avec le nom de «mère» (l. mater, μητηρ). Leur type théophore primitif est nettement Mā et terv, triv, trev, tron-a, torna, c.-à-d. Mā-Rhéa, -treva. Ce type théophore nous est d'ailleurs encore conservé dans l'arménien *Maturȩn* «sanctuaire, chapelle, hypogée, mithrée», qui suppose évidemment une divinité homonyme, MATURN ou MA-TȩRUN *Mâturan*, composée de MA (Umâ, Humā) et Turn *trun, trev-n. Cf, la déesse Mitra pour *Mētra < *Māy-turva, *Māy-turan, Mēj-turan, ce

qui, en arménien, se réduit par mutation en Mētṙan (Mitran), conformément aux lois phonétiques. La Vénus étrurienne **Turan** serait tout analoguement une réduction d'un nom composé primitif du type **Mâ-Turan**, interprété dans le sens de «la mère déesse» Turan et apocopée, en conséquence, de son premier élément composant. Cette *Mâ-Turan*, la Vénus étrusque, serait ainsi le prototype de nos déesses-nymphes Matres ou Matronae de notre antique religion celto-alpine ou gallo-germanique.

Ainsi encore spécialement les Matres *Suleviae* celto-atlantiques (ligures) sont manifestement calquées sur la Rhea-*Silvia* italo-tyrrhénienne; et Rhéa est d'origine créto-lélégo-asianique: Mâ-Rhea. Nouvel exemple drastique, marquant un trait d'union culturel entre l'Orient créto-égéo-asianique et l'Occident hespéro-atlantique.

VI.

Assyro-Babyloniaca

Commentaire du tableau synoptique des Rois antédiluviens.

La tradition des dix rois mythiques de la Babylonie et Assyrie préhistoriques, telle qu'elle est relatée dans les trois livres des «*Histoires babyloniennes*» composés par Beros(s)os, prêtre de Bêl à Babylone au 3ème s. av. J.-Chr., présente, il est vrai, dans sa forme fragmentaire, hellénisée et manifestement altérée, transmise à la postérité par le Polyhistor Alexandre, par Abydène, Flavius Josèphe et Eusèbe (Chronique),[1] un cachet ambigu, compilatoire. Néanmoins,

---

[1] Fragmenta histor. graec., éd. C. Mueller, vol. II, p. 495—510. Par. 1848; Chron. Euseb. éd. J. Karst, Lpzg. 1911 (*Die griech. christl. Schriftsteller der 3 ersten Jahrhunderte*, Eusebius Tom. V, Lpzg. 1911). — Ce Bérose historien du siècle d'Alexandre n'est pas à confondre avec un génie-logos archaïque Bérossos, qui chez Justin. Mart. Coh. ad Gr. c. 30 et Pausan. X 12, 5 figure comme père d'une sibylle babylono-égyptienne Sabbê ou Sambethe (Sabîtu); cf. Gruppe, Gr. Myth. 1483_2, 1516_2. Sous le nom de ce génie hermaïque-apollinarien aura circulé une littérature préhistorique de caractère astrologique-oraculaire-cosmologique, analogue au «Livre d'Oannês». On admettra donc un ancien dieu suméro-chaldaïque *Bērôš* ou *Bērôþ*, dont le nom paraît étymologiquement apparenté au babylon. *Bârû* «devin, augure, prophète»; *bârûtu* divination, prophétie, office du baru; dieu-logos et démiurge qui réapparaît en Inde arienne comme *Purusha* «the supreme spirit or soul of the universe», «the primal man or spirit», «the life-giving principle in man and other beings» (nom appell. «homme»,

malgré les influences secondaires exercées sur cette œuvre par l'introduction d'éléments égypto-phéniciens, syro-araméens ou même iraniens, il appert que dans son noyau principal et original, l'Histoire babylonienne de Bérosse constitue pour nous une source de premier ordre, fondamentalement authentique, dont les matériaux essentiels paraissent être découlés des archives des temples babylono-assyriens, basées elles-mêmes sur la tradition des annales ou chroniques suméro-chaldaïques ou élamito-susiennes. La religion et culture archaïque des Suméro-Préchaldéens et celle des Proto Egyptiens et Iraniens-préariens (Elamo-Susiens, Caspiens) ont été en connexion intime, en proche cohésion ethnogénique entre elles. De là s'expliquent suffisamment la plupart des congruences et concordances entre Bérosse et Manéthon, entre les traditions primordiales des nations du Punt oriental (irano-suméro-chaldaïque) et du Punt occidental (phénico-misraïmitique); d'autant plus naturellement que selon toutes les probabilités les Egypto-Chamites ou leur prédécesseurs préchamitiques de la vallée du Nil seraient des colonistes originaires des contrées bordant le golfe Persique: Elam-Susiane, Suméro-Babylonie (Karduniash), Arabie du Sud-Est (peuple primitif de 'Ad; cf. Atlantides orientaux). Ainsi s'explique par expl. un certain parallélisme entre les 10 régents-périodiques de la dynastie proto-chaldaïque et la dynastie pré-égyptienne des rois-dieux, et héros-rois de Manéthon: Hépheste, Sol (Horus), Kronos, Osiris, Typhôn etc. Il s'agit de dieux préposés chacun à un cycle chronique, à une période planétaire: les 7 régents planétaires, avec en sus les régents du soleil, de la lune et du ciel éthérique. Loin d'exagérer l'importance de l'élément égyptoïde chez Bérosse, nous relevons une certaine continuité culturelle-ethnologique qui se manifeste dans l'Asie Antérieure anatolienne et en Mésopotamie suméro-préchamitique. Ainsi s'expliqueront les concordances suivantes entre la liste des rois de Lydie et celle des régents-mythiques de Bérosse: Odiartès (var. Oliartès, Otiartès) 8ème roi Lydien: Otiartès, 9ème régent chaldaïque; Melês, 3ème roi Lydien: Almelôn, 3ème régent

---

puruši «femme»), une phase du Brahma; en Egée pélasgique comme Erôs-Phanês (Protogonos) = Ϝerôϕ; cabire *Axieros*, qui remonte à **Aski-veroš* (cf. Assuerus, Ahasverus); cf. gr. Pyrrhos et Pyrrha, l'aïeule procréatrice de l'humanité post-diluvienne (cf. germ. Borr. Buri, Askr et Embla), Selon une hypothèse suggestive, notre nom théophore Beroš serait même contenu comme élément composant dans *Ala-paros* (-poros), le II régent du Tableau; cf. Ar-belos (-baluš), et Herophila (Sibylla); cf. la montagne mystique Al-buruz (Elburz, Elbruz) et Hara-berezaiti.

Rois-Patriarches
de la tradition Chaldéenne.

BEROSSE	Original chald.-cunéif.	Forme corrig. ou primit., conject.	Corrélat égypt.
1. Alôros (Adôros)	Arûru et Aduru	*Arôl, Arôr, Adôr, Athur	Horver, Horuer (Arueris-Harveris)
2. Alaparos, -pauros, -poros	Adapa, Adapad	*Arapal-, *Arapaul-, *Arapor(os)	Harpeḫrot (Harpokrates)
3. Almelon. Amelon, (Amillaros)	Amêlu	*Armelon *Almedon *Ammedon	
4. Ammenôn	Ummânu	*Aγam-menon *Aγam-amon -memnon, *Hanumenunt	Ammôn Amenôphis Ammênemês
5. Amegalaros Megalaros, -lanos, Amelagoros (-garos); cf. Amillaros	Amêl-Ekur, Amêl-Arûru	*Amêlagor *Amêlagar	
6. Daônos, Daôs, Da(v)onus, le «Pasteur»			Danaos (Armais)
7. Evedôranchos, Vedôranchos, Edôranchos, Edoreschos, Evedôrachos, -dôreschos	Emmeduranki (Enmeduranki = Evveduranki		
8. Amemphsinos, Amenpsinos	Amêl-Sin Amêl-Nisin		Menes, Memes (Thênithes, Thinithes) Amenophis, Amenophtis, Amnophis, Memphses, Amenses
9. Otiartès et Ardatês, (Alex. Polyhist.)	Ubara-Tutu	*Opartês	
10. Xisuthros, Sisithros, Sisuthros.	Atra-ḫasis, (Ḫasis-atra)		Sesôstris, Sestôstrès, Sesoôstris, Sesôthis, (Isis-Osiris) Sesorthos, Tosorthros

antédiluviens
— Tableau synoptique.

Corrélat assyr.-asianique	Pélasg.-hellén.	Hespér.-ital.	Caucasien, Elamo-susien, Iranien, Ibéro-atlantique
Aralios	Hôros		Aithor, *Aïtor*, patriar. légendaire de l'Euskalerria (iber.-basco-hisp.)
Arbelos (assyr.) Lamparês. Lamprides, Lamparis	Horapoll, Herophila	Arvales, Ambarvalia Liber, Libera	Amraphel (elam.)
Melês (lyd.)	Laomedon	Aramulius (ital.) Avalon (Ar-, Alvalon [atlant.-lig.])	
	Memnon; Agamemnon		(elam.) Omanos, Humban, Human, Hanubani (Ammon, Haman); cf. ind. Hanumân
Melkart, Hamilcar, Amilkar, Amilchar	Meleagros cf. Kadmilos, Camillos	Mercurius (Mircurius)	(arm.) margarê, et markarê «prophète»; cf. (elam.) Lagamar, Lagomer
		Daunus	
Vanatur (arm.)	*a*) Euandros (Evander) *b*) Erechtheus Erichthonios *Verehthon ‹ Vedrehthon	*a*) Juturna; *b*) «Victor» (Hercules) et «Invictus»; *c*) Feretrius (Jupiter)	Ithrudjan (géorg.) Verethragna (iran.)
Ophratêos, Ophratanês; Odiartês, Oliartês (lyd.), Otharid (Mercure)			
Dusarès (arab.)	Kastôr; Dioskuroi (Kastor = Ḫasisatra [chald.])	Saturnus	Tistrya, Tištrya (iran.); Tusuri (ibér.-hisp.) *Tusuthri.

chaldaïque; Ardys *alardys, 1er roi Lydien: Alôros *Adôros <*alaurod-, 1er régent chaldaïque; Alyattès *Alyvarta, 2ème roi Lydien: Alapauros, 2ème rég. chald. Les deux listes paraissent remonter à un même prototype original, différencié et modifié diversement déjà *«ab ovo»*. La version représentée par le texte de Bérosse a conservé l'original plus fidèlement. D'ailleurs il y a eu également chez Bérosse contamination en ce sens que plusieurs de ses rois-patriarches se décèlent comme personnages hybrides, provenant de l'amalgame de 2 ou plusieurs noms théophores, apparentés dialectalement entre eux, en un personnage unique. C'est ce qui résulte d'une exégèse détaillée des 10 rois Bérossiens, qui, par ailleurs ont été confrontés déjà avec leurs corrélats de la liste des 10 Patriarches antédiluviens de la Bible hébraïque[1], de sorte que notre exposé se bornera à élucider leur signification intrinsèque en tant que divinités planétaires-cycliques avec leur parentèle ultérieure.

1) Alôros: par conjecture «le Soleil», correspondant à l'égypt. Horus, Horuer, orig. cunéif. Arûru.[2] Une forme doublette cunéiforme *Aduru* équivaudrait au dieu Assur, Aššur, Atur, Atyr, divinité

---

[1] Voir Fr. Lenormant, Hist. anc. de l'Orient, p. 43; Ed. Schrader, Keilschrift und AT (éd. 1902—03), 531 sq. — Alfr. Jeremias, Das AT im Lichte des alten Orients, 104 ss.

[2] Pour Arûru il y a lieu de supposer en outre encore une forme doublette **Aγûru*, issue par altération phonétique (L palatal se mue en Gamma guttural). Cette forme secondaire est d'ailleurs garantie par le nom divin (théophore) du héros-roi punto-phénicien *Agenôr*, avec lequel coïncide *Evenôr* (Euènôr), ou Uennur, (Ouennour) le héros éponyme et phylarque des Berbero-Chamites, et de leurs ancêtres, les peuplades punto-érythréennes de l'Atlantide orientale, berceau des Couchito-Ethiopiens ou Proto-Chamites (cf. «Atlantis» de l'Auteur, p. 3 sq.). Or, comme la théophanie de l'Oannès tombe sous le règne d'Aloros-Arûrû (Aγûru), il appert que par suite d'une alternance équivalente des termes en question, on pouvait parler également d'une tradition ou révélation d'Alôros (Arûru-Aγûru); de sorte que la révélation d'Oan, consignée d'après le témoignage formel de Bérosse par un livre, par une tradition littéraire, peut se traduire en terminologie équivalente, pareillement sous cette formulation-ci: Révélation (livre) d'Aruru ou d'Aguru. De là l'on pourra induire que les «Proverbes d'Agour», l'un des sages de l'époque primordiale (d'après certains exégètes bibliques), incorporés (secondairement) au livre des Prov. de Sal., chap. 30—31, sont probablement découlés d'une source primitive, qui s'intitulait «Livre d'*Aγûru* (Aghouru)», i. e. «d'Arûru-Alôros»; ce monument littéraire préhistorique serait donc identique au «Livre ou aux Livres de l'Oan». de «l'Owannès chaldéen», attesté par Bérosse dans son rapport du déluge Xisuthréen; monument qui réfléterait la révélation divine la plus ancienne, remontant aux temps de l'Atlantide punto-éthiopienne. — Remarquons encore que le roi *Lemuel* (roi de Massa), cité ibid. comme auteur ou bénéficier de Sentences ou «Proverbes» (Salom. prov. cap. 31) concorderait parfaitement avec Almelon, 3ème régent chaldaïque, sous le règne duquel eut lieu la révélation de l'Anidotos. — «Agour,

principale de l'Assyrie (Athuria), de laquelle dérive l'arien Asura par emprunt cultuel. Cf. Bal-atorès, roi assyr. Eus. Chr. 31_{19}; Bal-atoros, roi phén. ibid. 25_{14}. Mais notre Alôros doit supposer en outre encore un prototype plus archaïque, soit **aloruš* ou **alaurϑ*; celui-ci se voit garanti et appuyé par: *a*) Alaurdi, dieu des Ossètes-Iron[1]; *b*) par lyd. Alyattes *Alyvarta, et *c*) Bêlos, forme grécisée de *Belurš, *Velorϑ, dont nous constatons une variante *d*) ***Velôrit**, à nous transmise sous la forme altérée de *Evôrit*[2]. Le type à initiale vocalique suggère l'équivalence avec l'élément *alurs* (aluš) dans le composé arménien *Aš-alurš* ou *Arš-aluš* «l'aube, l'aurore, lumière matinale»; puis encore avec arm.-alarod. *arus-iak* «Etoile du matin, Vénus» et avec Erôs, (Protogonos), l'Oeuf cosmique, une variation d'Arusiak, Arausiak (ibero-basq. iruzki, ilu[r]ski «soleil»), *arraültz*, *arroltze* «l'œuf».[3] Le type doublet à initiale labiale Fl, Bl correspond au cycle divin hespéro-italique de *Flora*, nom mystique de la Rome primitive, ou plus exactement, la dénomination sacrale synonyme du couple divin Romus (Remus, Remuria-Roma (Rema *Frema; cf. slav. wremya «temps»), identique à la déesse osco-sabine Flora (mese Flusare = mensis Floralis)[4]. — Comme Ethnarque-Propator notre Alôros-*Alauroϑ correspond: *a*) aux Alarodioi de l'histoire grecque (Xenophon); *b*) à l'Ourartu des Cunéiformes; *c*) au pays biblique Elassar ou Ellasar (Gen. 14, 1) i. e. Pontus-Arménie. Son pendant Aduru-Adôr se retrouve en Ibérie-pyrénéenne sous forme d'Aitor éthnarque et héros éponyme des Basques; ses sept filles légendaires mythiques représentent les sept génies planétaires. Aitor est duplicat d'Alôros chaldaïque. Le nombre «7» paraît plus primitif dans ces listes antédiluviales que la dizaine; cette dernière paraît issue d'une

---

fils d'Iakê» suggère une reconstruction d'un n. théophore *Iake-Agur* (quasi Iakchos-Zagreus), duquel seront dérivées comme variantes syncopées: 1) Achior, général en chef des Ammonites (Jud. V 3 ss.; VI 11, VII 13—26, XIV 6); 2) Achikar, Aḫikar, titre du «Roman d'Akhikar», «le plus ancien livre de la littérature mondiale», dont le nom et la matière remontent certes à une tradition proto-chaldéenne, punto-éthiopienne.

[1] Hübschmann, Osset. Myth. 537.

[2] Abydenos in Euseb. Chron. (éd. J. Karst, p. 18; ibid. Not. suppl. 51).

[3] Voir le plus ample exposé dans *Grundst.* (auteur), p. 201 ss. En outre à comparer le germanique werold, werald, worold, angl. world «Welt».

[4] Wissowa loc. cit. 163 sq. — Comme équivalences mythiques-étymologiques ajoutons encore: sacerdos Laurens, la divinité Laurentina; Labrandeus Zeus; Laurus, comme symbole sacral d'Apollon: Laurius Apollo. En arménien *valaur-*, *valordayn* signifie «matin, matinal»

rédaction secondaire, ajoutant aux 7 planètes encore le régent du soleil et de la lune et dédoublant en outre le premier régent ou Propator: ainsi notre *Alôros-Ador-Aduru* réapparaît sous forme variée de Edor-anchos, Edor-eschos (var. Vedor-, Evedor-, en 7ème lieu, équivalent du basque Aithor. Ce dernier sera à revendiquer également comme héros éponyme et dieu-propator et ethnarque aux Etrusques, c.-à-d. Proto-étrusques liguro-sicanes: basq. *etorkin* race, famille, nation, ethorkizko «gentilis»; yatorri origine, yatorrizko originaire, indigène, national; aithor-isko, -usko «descendant d'Aithor». L'étroite cohésision de ce Haithor ibéro-hispanique avec *Hay-Thorgom* ou *Hay-thorn* «souche de Hay ou Hayk» l'ethnarque des Arméno-Alarodiens a été par nous démontrée dans notre ouvrage sur les **Ligures.**

2) Amraphel (Gen. 14, 1) = Hammurabi (Ham-raphel), raphel = arbel dans Arbelos, deux rois primitifs de la liste assyrienne (Euseb. Chron., éd. cit. p. 26). Arvales est à Ambarvalia ce que Arbelos (Arapal) est à Amraphel; Ambarvalia, pour *Amraphalia n'a, à notre avis, originairement rien à faire avec amphi-arvum (pl. arva), mais constitue le nom théophore d'une divinité, importée de l'Orient et identique à A m r a p h e l élamitique, dont Hammurabi pour Hamraphail (cf. Raphaël) n'est qu'une métamorphose assyro sémitique. Analoguement les Arvales fratres auront été primitivement un collège sacerdotal qui correspondait à une dyade divine *Arphal-* ou **Ar^ephail-Feretrius*; c.-à-d. un couple composé du IIème régent chaldaïque Alaparos *Araphal, joint au VIIème régent chald. Vedoranchos dont l'identification avec Feretrius Jupiter suivra ci-dessous au n° VII. Il s'agit d'un dieu du soleil, de la lumière victorieuse, dieu du printemps et de la végétation naissante: cf. armén. *arevel* (pl. -elkh) orient, lever du soleil, *arev-a-phayl* «soleil radieux»; *arphi* «éther» et *phayl* rayon, éclair. Les Ambarvalia se fêtaient en printemps ou au début de l'été. Cf. s'il est permis d'étymologiser: armén. *amaṙn* été, qui conviendrait aux Ambarvalia *Amar-, Amraphal. — Hypothèse ultérieure: à côté du type de nom théophore Arval-arapal il aurait existé en Italie préhistorique le type doublet, dialectal *Alapar* ou eleper, elepair. Supposé que notre théorie de l'origine orientale des Arvales latins soit juste et que la divinité Arval soit parvenue d'Asie Mineure arméno-hétitique en Italie Inférieure et de là à Rome, il serait intéressant d'observer la coïncidence homonyme entre Alapar, elepar (variante d'Arval-Arapal) et son homonyme

arménien albayr, alpayr, elbayr ou elpayr «frère». Pourvu que cette homonymie ou coïncidence ne fût pas fortuite, l'on pourrait être tenté d'expliquer le terme singulier de «Fratres» dans l'expression Arvales «fratres» comme dérivé d'une interprétation arbitraire du dit nom théophore Al(a)par, Elepar dans le sens de l'appellatif commun pour «frère» en langue arménienne. En outre, ne serait-il pas licite de voir dans Liber-Libera, synonyme romain de Dionyse Bacchus, une transformation du même prototype oriental proto-chaldéen, qui en somme n'est que la métathèse d'*Arbelos* (Araphal, raphel) et dont l'aspect elepar, elepayr pouvait facilement se muer en *Liber* (Leber, Leiber)? — Horapollo et la Sibylle Hérophila, deux entités apolliniennes, que nous ne classons sous cette rubrique II que sous une extrême réserve, paraissent transformés librement de la triade Jabal, Jubal, Tubal, laquelle procéderait d'un original Yarbal, syr. Yaribolos, Yubal = *yurbal, Tubal de *Turbal.

3) La forme apocopée lydienne Melês est à Amêlu, Almelon ce que l'apocopé Amulios est à Aramulios. — Amillaros, forme doublette qui figure parfois inexactement dans nos sources sous rubrique III est à transposer sous la rubrique V: Amegalaros. *Avalon* ou Avalun, l'île légendaire-cosmique dans l'Atlantique hyperboréen ou hespérien, espèce d'île des Bienheureux, d'Elysion (= Abalus chez Pline HN.), appelée Pomona au Moyen-Age, «Apfelinsel» en allemand; cf. l'île des Phéaques, «riche en pommes»; cf. les «Pommes d'or» des Hespérides. Comme original restituons un: *a*) **Arvalon*; *b*) variante: **Alvalon* et nous aurons l'équivalent de notre Almelon babyl.-assyrien, =**Armelon*; probablement que le Walhalla de la mythologie germanique sera à admettre comme terme équivalent. Avalon (celto-ligure) équivaut certes au Walhalla. Absolument certaine est encore l'équation de notre Avalon *Alvalon avec la «ville» préhistorique, essentiellement mythique ou cosmologique d'*Albalonga*, localisée dans le Latium par la légende romaine, mais qui est nettement à séparer et à distinguer de la localité historique Alba (longa) des Montes Albani en Latium; l'Albalonga mythique-cosmique est, à n'en pas douter, identique avec l'Avalon atlantique; au lieu de la scription latinisée -longa, reconstituons donc pour cette entité mytho-cosmique un terme *Alvaloña* ou *Alvalonia*. Ce terme rappelle Lanchara, la seconde capitale des rois primitifs antédiluviens. Alba dans ce contexte serait correspondant à Havila (Babel). Les rois, également mythiques-planétaires de la dynastie des Silviens-

Enéades d'Albalonga, dont la liste (chez Diodore et d'autres historiens de bas-âge) paraît avoir été abusivement augmentée par la tradition des âges postérieures, pourraient se comparer aux régents-patriarches de la liste bérossienne.

4) Cf. comme formation analogue à Ammenôn < Aghammenon le terme théophore chamito-punique Agenôr, composé de Agham-anor (-Naḫor); Kana'an, fils de Noah, est Qam (Cham) -Naḫan, -Naḫor; cf. Chame, Cheme «Aigyptos». Pour la rubrique élamitique de ce N° IV nous renvoyons à l'exposé détaillé de G. Hüsing «*Der elamische Gott Memnon*» (Oriental. Studd. 1916, I 35—68, Mitteilg. der Vag. 21 Jhg.).

5) Mercurius et son culte, reconnus depuis longtemps comme importés d'Orient par l'intermédiaire de la Grèce pélasgique (Wissowa, op. cit. 248 sq.), n'a originairement rien à faire avec lat. merces, mercari; son véritable étymon a été par l'auteur précédemment déjà indiqué sous forme de l'arménien margarê ou markarê «prophète, devin, augure», terme emprunté lui-même par les Arméniens au cercle de culture proto-arméno-alarodien ou urarto-mésopotamien. Mercure-Hermès comme dieu Logos-civilisateur se rattache directement à l'original Amêl-ekur, et à son dérivé, le dieu Melkart des Phéniciens. Mercur- pour *Milcur- (Mircurius). Les Mêtragyrtes, ministres du sanctuaire de la Magna Mater Cybèle (Déméter) appartiennent d'ailleurs au même cycle religieux; Metragyrt- serait transformation hellénisée d'un **Meragurt* = *Melagurt (cf. Melkart, Melikertès).

6) Daonos, «le pasteur, de la ville de Pautibiblon» (Beros. in Eus. Chron., éd. Berlin. p. 5). — Pautibiblon (var. Pantibiblon) a été déjà par l'auteur (Orig. Med. p. 336) analysé, sur base de la variante Panti-, Paunti-, comme composé de *Punt-Tibia*, dénomination archaïque de l'Indo-Punt, jointe à *Havila*; cf. Iambudvipa «l'Inde». Il s'agirait donc non d'une ville, mais d'une région du pays de Punt érythréen.[1] La même épithète de «pasteur» revient encore

[1] Autre hypothèse: Pautibiblon serait une vieille faute, provenant de la confusion des lettres grecques Pi et Tau (Π, Τ), une leçon corrompue d'un original *Tautu* (Ταυτου, Τωυτου) -biblion, c.-à-d.: le Livre de Thaut ou Thoyt, le Hermès-Logos des Chaldéens-Egyptiens. Le passage contentieux voudrait dire: «selon la tradition du Livre hermétique de Thôt»; cette Bible primitive de Thayt serait identique au Livre d'Owan-Oannês, cité un peu plus bas dans le même contexte de Bérosse (op. cit. p. 5_{16}).

chez Abydène (fragm. de Bérosse, Eus. Chron. op. cit. 15_{31}),[1] comme attribut du premier roi et archégète Alôros. Evidemment faudrait-il comprendre cette épithète de «pasteur» comme élément déduit du nom primitif du roi-patriarche ou régent-dieu en question, dont il aurait fait partie intégrante. Qui donc est ce Daonos ou Davonos? sous le règne duquel tombe la théophanie quadruple: de Iôdokos, Eneugamos, Eneubolos et Anementos? (Abydène dans Eus. Chron. 16_{6}). La présomption porte sur lui dans le sens d'un dieu-logos démiurge, créateur-civilisateur, génie culturel et colonisateur. Or il est de prime abord probable de voir en lui le pendant et la réplique toute parallèle du héros «égyptien» Danaos, fils de Bélos, frère d'Aigyptos; de Danaos, à la fois prince d'Egypte et héros-colonisateur d'Argos; de Danaos, qui par son surnom d'Armaïs (Hermaios), à lui attribué selon le témoignage des anciens (Manéthon chez Jos. c. Ap. 1, 15, 26; Diod. sic. 40, 3; 1, 64; Eus. Chron. 68_{9}, 73_{6-31}) est caractérisé comme phase du dieu Hermès, dieu des pasteurs, analogue à Apollon ou encore à Melkart, l'Hercule colonisateur des Tyro-Phéniciens ou nation punto-erythréenne. Cela étant posé, Daonos «le Pasteur», identique essentiellement et nominalement avec l'Egyptien Danaos-Armais, apparaît simplification d'un primitif *Sôs-Daon* (šos , šaus-Davon), dont le premier élément, sôs, coïncide avec l'appellatif égyptien *šôs* «pasteur, berger». Cette reconstitution s'appuie et se fonde sur le clan théophore suivant: Sôs-arês, Sôs-orthos, Sosthenes, Sôs-ippos, Sos-mares (roi d'Assur) et *Sôs-armos* (roi d'Assur; Eus. Chr. 31, 32). Ce dernier, assyr. *Sôs-armos* nous autorise à reconstruire pour Armais-Danaos un composé *Sôs-armais*, respectivement un original composé pour Danaos-Daonos du type approximatif **Šôs(šûš)-daon* (substitution de Daon-Danavos à Armais). L'élément Šôs (élam. dieu Šušinak, Inšušinak) étant évidemment identique de radical avec Usôos, nom du Poséidon des Phéniciens, lequel n'est qu'une variante modifiée d'Osogôs (Osogoa) le Poséidon-Neptune des Cariens-Lélèges, nous substituerons au *Sôs-daon préliminaire une forme plus adéquate au milieu culturel-ethnologique du «pasteur» Daonos bérossien, du type **Usôv-daon*, soit **Usôgo-daon* (-davon, -dagon)[2]. Notre Pasteur Daon se décélerait ainsi sous

---

[1] «D'Alôros ils rapportent que le dieu tout-providentiel l'a assigné au peuple comme «Pasteur».

[2] Comme variante de šos, nous rappelons la forme *Usos*, certifiée comme synonyme pour *šos* «pâtre, pasteur» chez Flav. Josèphe (Excerpte de Manéthon, Eus.

forme et phase adéquate au Poséidon carien. Comme réductions ou formes altérées de ce même prototype Usôv-(Usôg°)-daon seraient à considérer: *a*) le dieu philist. Dagon; *b*) Odakon, logos-amphibion et Iodokos (Iotagos); ce dernier, chef de la théophanie parue sous Daonos serait Daonos lui-même, dans sa phase de dieu démiurge, comparable au Yama-Yima ou Djemchid des peuples Ariens. Belos (chald. Aloros), père d'Aigyptos-Danaos, est le fils de Poséidon et de Libya. Ainsi le caractère poseïdonien de Daonos paraît suffisamment illustré. Quant à Danaos et aux Danaïdes, leur caractère de génies à la fois aquatiques-neptuniens et océaniques est connu. Intéressante serait encore l'analyse de Potei-daon (Poseidon) *pute-daon, dont le 2ème élément correspond à *Daon*-os, tandis que le premier composant aura pu être confondu avec βοότης «pâtre», ou encore avec puteus «puits». — Le rapport étroit entre les dieux «pasteurs» Apollon-Jabal, Hermès avec le Poimandros (ποιμήν pâtre) est manifeste. A comparer avec celui-ci encore Apâmnapad (arien oriental) = Neptune. — Finalement on ne saurait méconnaître un reliquat du culte d'une ancienne divinité prométhéenne-poseidonienne telle que notre Pasteur Daonos assyro-babylonien, en Mésopotamie, sous l'espèce du Mélek Taous, qui jusqu'en nos temps continue à être vénéré par les Jézides d'Assyrie (province de Mossoul et région de l'Ourmia) comme divinité supérieure, genre de Messie ou d'ange médiateur, de Prométhée démiurge, banni du ciel (chute de l'Ange!) par le dieu suprême, pour sa philantropie, mais appelé à se réconcilier et à être réintroduit dans les derniers temps au ciel. Ce Melek Taôs (Taous, Taûs) n'est autre que notre antique Daonôs ou Daôs de la cosmogonie bérossienne. Les théophanies chaldéennes paraissent avoir en outre laissé leurs traces dans les religions des Druses de la Célésyrie et des Nossaïriens de la Syrie, qui promulguent le dogme de la migration des âmes, et surtout de la descente ou apparition de plusieurs Messies ou Anges rédempteurs dont les diverses phases successives rappellent les Avatars de Vichnou et notamment les apparitions successives des génies-démiurges du type et de la classe de l'Oannès en Chaldée.

Chron. 71) dans son analyse du terme des Hyksos: «Hykkousin», ce qui est interprété «Rois-Pasteurs». «Car hyk signifie en langue officielle des Egyptiens «le roi»; et *usos* est «le pasteur», resp. «les pâtres»; ce qui produit, en composition, *hykusôs*» (Fl. Jos. ibid.).

COROLLAIRE.

Selon certains Assyriologues le régent n° VI Daonos trouverait comme équivalent dans les textes cunéiformes, *Dapinu*, épithète de Nebo (Mercure). Cf. Adapa, Adapad (Alaparos). Supposé que ce soit exact et véritablement documenté, il y aurait lieu de reconstruire pour Daonos, en outre du nom composé ci-devant retrouvé, encore une variante *Nebo-Daon. Cette combinaison de Nebo avec Daonos serait alors ostensiblement une phase archaïque du nom du dieu Neptunus.

7) Evedoranchos (Vedoranchos, Edoranchos, -dorachos, -doreschos). — Les identifications de ce dieu-démiurge avec arm. Vanatur, pélasg. Euandros, ital. Juturna, géorg. Ithrudjan ont été déjà suffisamment exposées antérieurement dans le cours de cet ouvrage. Il nous importe d'accentuer ici encore l'équivalence d'Evedoranchos avec le Verethragna iranien, le Vritrahan indo-arien, deux aspects du dieu Indra, représentant du ciel orageux, du tonnerre, de la foudre lancée des nuages sur terre. Ce Verethragna date de la période pré-arienne; c'est une divinité caucaso-ibérique, pré-chamitique; elle se retrouve en forme altérée, syncopisée dans le Héracle arménien, en tant que son nom théophore Vahagn résulte de l'iran. Verethragna comme nom emprunté à la culture iranienne; son équivalent alarodo-préarménien s'appelle Vanatur ou Vanoria (Amanor). A la même entité divine du cycle chaldéo-ibéro-caucasien sont à assimiler: *a*) le pélasge Erechtheus, Erichthonios (Zeus), parèdre cultuel du couple Zeus-Athéna sur l'acropole d'Athènes; Erechtheus n'est qu'une phase de Poseidon; il est Diphyês, un génie amphibios du genre des démiurges chaldéo-bérossiens; *b*) le grand dieu proto-italo-romain Jupiter Feretrius, divinité suprême du culte archaïque de Rome, appelé aussi Jupiter Lapis, d'après son symbole sacral, le Silex ou la pierre-météore vénérée dans son sanctuaire comme emblème de la foudre, ensemble avec le sceptre figurant pareillement le puissant dominateur du ciel inférieur, de l'éther et des orages électriques. L'origine et la parentèle du Feretrius Jup. sont restées méconnues jusqu'ici. Son culte et son Numen sont un produit de l'Orient antérieur. Les 10 témoins requis comme assistants à la Confarreatio de Jupiter Feretrius[1] représentent les 10 régents

[1] Cf. Wissowa, *Jup. Feretrius*, op. cit. 103 sq.

antédiluviens de la dynastie proto-babylonienne de Bérosse. Jupiter Feretrius est le plus proche parent de l'arien Verethragna (Indra). Cependant les deux, Feretrius aussi bien que Verethragna, sont pré-ariens, issus de racines suméro-chaldéennes.

8) Amemphsinos. — Pour Amen-Nephsin. Cf. Mnevis.

9) La leçon corrigée Opartês, appuyée par Ubara-Tutu des cunéiformes (la leçon Otiartès serait due à la confusion du II [pi grec] avec la lettre Tau) n'est pas absolument garantie comme authentique, ni indispensable. La forme Otiartês paraît appuyée par Odiartés de la liste lydienne.

10) La similitude entre Xisuthros (chald.) et le correspondant égyptien Sesostris, Sesorthos est frappante. Cf. le couple égypt. Seth-Hor (Seth-Horus, Brugsch. Myth. 556). La correspondance entre le régent planétaire bérosso-chaldique et Kastor, les Dioscures, ainsi qu'avec Saturnus a également été démontrée dans les textes précédents. Le perse-arabe Chidher représente une réplique modifiée de Xisuthros; les voyages ou apparitions périodiques de Chidher (l'éternel voyageur; cf. le «Juif errant») rappellent faiblement encore les voyages des dieux conquérants Sesostris et Osiris. — Tistrya (Tištrya), divinité planétaire des Iraniens, représentée par une étoile ou constellation dont l'office consiste en la production et la dispensation de la pluie, dans l'ouverture des écluses de l'océan céleste, a, en cette fonction, conservé fidèlement le caractère de son prototype, Xisuthros, le Noé suméro-chaldéen, héros du grand déluge. Ce Tištrya (pers. Teštar, parsi Tištar), assurément d'origine pré-arienne, ibéro-alarodienne, est figuré muni de cornes d'or, sous forme de taureau. Vendidâd 19, 126: «Je louerai Tištrya, l'astre brillant, étincelant, à la forme de taureau aux cornes d'or». Ţištrya apparaît sous 3 phases: *a*) comme jeune homme; *b*) comme taureau; *c*) comme cheval (cf. Poseidon Hippios). En cela il se montre congénère avec les divinités aquatiques du panthéon bérosso-chaldaïque, apparaissant sous formes amphibiennes, protéennes; analogue aux diverses phases et avatars de Poséidon et des autres génies océaniques de l'Orient et de l'Egée. Tištrya, le dieu du lac océanique-céleste Vourukasha, dont il puise, régularise et répartit les flots, est, pareil à Poseidon-Athéna, armé du foudre, moyennant lequel il combat son adversaire Apaosha. En cette double fonction de dieu océanique et

génie de la foudre, de l'orage, il ressemble parfaitement aux Dioscures Kastor et Pollux, génies de l'orage électrique et patrons des navigateurs; caractère double qui leur est en commun également avec Saturne, dont les fonctions de dieu marin et de dieu de l'orage n'étaient pas encore effacées dans la période postérieure du culte romain. Lua Saturni, sa parèdre et phase féminine, se combine avec Libya-Athéna, et celle-ci est étroitement liée et amalgamée au culte du dieu océanique Poséidon. — Mentionnons ici encore que Jupiter *Stator*, Liv. I, 12, est certes une construction due à la spéculation sacerdotale-romaine; il dérive visiblement d'un original du type **Tsator*, Xator ou Csator, qui n'est qu'une transformation de Saturne ou soit aussi de Castor-Xisuthros.

COROLLAIRE.

Qu'il nous soit permis d'attirer l'attention du bienveillant lecteur spécialement encore sur l'important problème suivant:

Nous avons déjà, en haut (sub. n° 1) observé et constaté une certaine tendance vers la combinaison des rois et avatars, entre eux. Ainsi dans *Edor-anchos* le premier élément n'est qu'une réplique de *Ador* (Aithor), variante du I. régent Aloros. La forme modifiée du même 7ème régent, inexpliquée jusqu'ici, *Eve-dor-anchos*, est syncope d'un prototype tricomposite **Evan-edor(aidor)-anchos*, c.-à-d. = Edoranchos augmenté d'un premier composant Evan, qui équivaut au dieu-logos Oan ou Owan, dans sa forme modifiée, laquelle correspond au dieu-logos babylonien *Ea*. Evan-edor, pris à lui seul et séparément, est identique au héros-dieu Euandros ou Evander des Pélasges et Italiques. Or, en substituant à Evan son équivalent *Oan*, i. e. *Owan*, nous acquérons un nouveau terme théophorique, le composé *Oan-Adôr*, ou Owan-Adôr, qui se manifeste comme union ou combinaison copulative du premier régent planétaire antédiluvial A d ô r (= Alôros) avec son correspondant génie-logos O a n (Oannês). Voilà une constatation d'une importance fondamentale; car il ne s'agit nullement d'une reconstruction idéale, arbitraire, mais de la découverte d'une entité théophore-théologique, qui a réellement existé. En effet notre dyade O a n-Ador (Owanadôr) se retrouve et se voit confirmée et quasi homologuée officiellement:

1) par le dieu alarodo-arménien Van-atur (ou, en prononciation ouest-arménienne: «Vanadour»), connu aussi sous la dénomination Amanorya, dieu du nouvel-an, de la création primordiale, équivalent au Janus romain; 2) par Janus-Janitor. Janus, dieu d'origine orientale, a été démontré déjà comme identique au chald. Oan; il n'est que la métamorphose latine, conditionnée par assimilation au lat. *janua* «porte» d'un N. théoph. **Uan°*, **Juan*. Dans son épithète *Janitor* «Janus le portier» (du ciel) reflète encore, à ne pas s'y méprendre, la *Juturna*, parèdre féminine de Janus, qui, elle-même n'est qu'une altération modifiée, une métamorphose féminisée de *Evedoranchos-Evander*; Juturna, substituée à un ancien *Juan (Oan)-etur-anχa. Janus est Diphyês, un être amphibique tel que l'Oannês sumérique; mi-céleste, mi-infernal ou catachtonique, il est janitor caelestis aulae (Ovid. fast. 1, 139), et, dans sa phase catachtonique, pareil à Osiris, roi et janitor inferi. Son épithète Janitor, pour *Oan-Adôr* correspond pareillement au dieu alarod. arm. *Vanatur*, génie catachtonien, dont le culte se pratiquait dans des hypogées, grottes ou sanctuaires souterrains et qui, en son épithète Amanor ou Amanorya, reflète d'une part le *Yama*, dieu infernal (Hermès Psychopompos) des Ariens, d'autre part le couple *Adam-Enoš* biblique. Par son élément *-atur*, Janus-Vanatur, i. e. Oan-Adôr reflète encore ce clan théophore-ci: ég. Hathor, ass. dieu Athura, Aþür, Adar (Athar), iber. Aithor, ital.-pélasg. Saturnus, étr. Turan, déesse catachtonienne, identifiée à Venus (**Venu-turan*).[1] Et certes que les mêmes entités théophores-divines ont conditionné également, en position métathétique, ce clan mytho-théodicéen: Hadrianus (iber.-hisp.), Atharvan, Athravan (indo-iran.), Asturian (asian.-alarod.); même le celte-ligure Taranos, dieu du ciel et de l'orage remonte au même original liguro-atlantique **atar-uan*. C'est de cet élément *atar*, *ator*, *ador*, *atur* (ater) que se déduit assurément le symbolisme de la porte, du porche (porticus), proprement adhérent au groupe hespéro-italique de Janus: «porte» en ibéro-euscarien s'exprime par le clan: *athe*, *athal* «porte»; *athari*, *atharbe*, *atherbe* «portique, portal, portail,

---

[1] Cf. comme pendant et parallèle: Mâ-turan (arm. Ma-turn), exposé déjà précédemment comme une des phases archaïstiques de la Vénus étrusque.

porche», d'où le latin atrium, d'emprunt étruro-ligure; atarte (atharte) «porche, vestibule»; en outre: b. *atalas*, *atalase* «seuil de la porte», rappelle le dieu Atlas (Atalant-; cf. Atalantê; *Athar et Antaios), génie urano-océanique; pareil à Janus-Oannês, apparenté à Evander = Evenôr; ce dernier étant le héros-archégète de l'Atlantide et à ce titre remontant, ensemble avec Atlas, à une dyade primitive *Evenor-Atarant, *-Ataranch* (d'où Atalant, Atlas), *-Aturan*, i. e. Evedoranchos, le VIIème régent antédiluvien. Evenôr-Atlas (Titan) *Atur-anch*, *-an(t)*, se manifestent ainsi être un couple intimement adéquat et conforme au Janus préromain, et à la dyade chaldéenne d'Oannès et d'Alôr-Adôros avec lesquels ils constituent ensemble un cycle mythique commun.

PATRIARCHES ANTÉDILUVIENS
de la Bible avec leurs parallèles chaldéens.

	Gen. 4 - 5	Bérossos
1)	Adam (Edom) «Homme»	Aloros, Adoros, (Añor-)
2)	Šeth	Alaparos
3)	Enôš «Homme»	Amelon, Almelon
4)	Qainan (Qênan) et Qain	Ammenon
5)	Mahalalel, Mehuyaël	Amegalaros, Megalaros
6)	Jared, Irad, 'I-yarad	Daonos «le Pasteur»
7)	Henoch (Hanoch)	Evedoranchos, Edoranchos
8)	Metušälach, Metusaël	Amempsinos
9)	Lamek, Lamech	Otiartes, Opartes
10)	Nôach, Noë	Xisuthros

REMARQUES: 1) Adam, synonyme avec le terme hébr. pour «homo», se combine parfaitement avec l'indo-arien *Athman* (Brahma); cf. pélasg. Athamas, thème *Athaman*; l'hypothèse suivante paraît s'imposer: à côté d'*Adam*, arch. *Athaman*, il doit avoir existé originairement une dyade, constituée d'Adam et de son petit-fils et pendant Enoš: Adam-Enoš, >*Athamnoš, en forme assimilée: *Athammoš* réapparaît sous le nom tronqué (par apocope) du dieu *Thammuz* en Assyrie et Syrie-Phénicie; Thammuz, lisez et restituez Athammuz, Athamnüz, représente manifestement, sous un aspect effacé mais

encore reçonnaissable, l'Adam-Enoš primitif, dans sa phase postérieure d'homme-demidieu tombé de son rang primitif, par suite du péché originel; Thammuz est donc la face tragique, obscurcie, de l'Adam primordial; le même demi-dieu tombé et expulsé d'un paradis se présente à nous comme Jama-Jima (Djemchid-Vivasvat, -Vivanghaô) chez les Irano- et Indo-Ariens. Notre induction se trouve d'ailleurs confirmée par Adonis et son mythe: Adonis est évidemment la forme altérée (par assimilation au sém.-hébr.-phén. adôn «seigneur», adonai «notre seigneur») d'un original **Athom^e^nuχ* (Edom, adom et enoš). Adonis lui aussi, est donc, pareil à Thammuz l'effigie tragique, le revers de l'Adam primitif. — Enoš, le 3ème patriarche biblique, n'est nullement une réplique traduite de l'assyr. *Amêlu* «homme», comme du côté assyriologique on était enclin à admettre; il est au contraire originaire et authentique comme entité ou phase divine en Palestine-Syrie: *Enôš*, issu d'un prototype **yanôs*, **yenu^i^š* se rencontre de nouveau en territoire alarodo-arménien comme déesse *Anoiš* (Anuš); c'est la divinité de la Nyssa mystique, du dieu thraco-phrygo-asianique Di-*onys*-os; qui surgit de nouveau en Hespérie sous l'espèce du Janus, à comprendre dans sa phase primitive de *Januš*.

COROLLAIRE.

Par les Assyriologues l'Adam biblique est généralement assimilé au héros *Adapa* babylonien, fils du dieu Ea.[1] En ce cas l'équation entre Adapa et Alaparos, IIème régent antédiluvien serait plutôt à répudier. — Plus proche, vraisemblable et admissible nous paraît l'identification de notre Adapa avec un des avatars du dieu-logos Oan. Adapa figure dans les textes cunéiformes comme un des grands sages primitifs, intimement attaché à l'élément océanique comme pêcheur; comme demi-dieu mortel il dépend du grand dieu *Anu*; ce qui nous autorise à revendiquer à Adapa une forme plus archaïque, moyennant synthèse combinative avec Anu: sous forme prototype de *Anu-Adapa*. Cet être ainsi retrouvé est facilement reconnaissable sous les traits dialectalement peu modifiés du logos-avatar Anodaphos, apparu, selon Bérosse, sous le règne d'Evedoranchos, VIIème roi primitif.

---

[1] Cf. Eb. Schrader, *Der Mythus von Adapa* (Keilschr. & AT 3 A, 520 ss.).

2) Passons immédiatement au 10ème patriarche, Noach (Noë), qui en sa qualité de patron viticole se présente comme parallèle à Dionyse. Noach se continue dans l'Argos pélasgique en Inachos, premier roi (mythique) dans la liste des rois primitifs de l'Argolide (Castor dans Eus. Chron. 83_{27}), appelée aussi Inachia. Inachos, radicalement apparenté aux Enakim de la Palestine, suppose un original *vinaχ, *voinaχ, *uinaχ. De même pour le patriarche Noë du déluge sera-t-il à revendiquer une appellation archaïque *Eunoach, *Venoach, *Yainoaχ Yenovë): comme entités corrélatives nous proposons: *a*) Enyô; *b*) Venus (thème Venuẖ); *c*) Juno (*yovinoẖ); *d*) l'appellatif commun de la divinité en ibéro-euscara: yainko, yinko «Dieu», (var. yaunko, yaungoiko «dieu du ciel»). A cette catégorie se joindront encore les *Anunnaki* babyloniens (composé de Anu et Enaki), ou Enukki, Anukki, Anukka, génies de «l'eau de la Vie»[1]; cf. les Anakes ou Dioscures comme dieux maritimes; puis notamment encore *Nannakos* ou *Annakos*, roi mythique asianique, le Noë des Phrygiens, héros du déluge phrygo-lycaonien.

3) Henoch, Hanoch constitue avec son progéniteur Jared une intime unité; car — ce qu'on n'a pas encore remarqué jusqu'à présent, autant que nous sachions — on n'aura qu'à reconstituer, ainsi que nous le proposons par conjecture, un nom théophore composé des numéros VI et VII de la liste Gen. 4—5, soit *Yared-Henoch, ou 'I-yarad(yered)-Hanoch, et l'on reconnaîtra aussitôt l'équivalence radicale de ce couple divin avec le régent correspondent n° VII de la liste bérossienne-chaldaïque, *Edor-anchos*, Evedor-Anchos. Hanoch (Henoch) correspond parfaitement au second élément -Anchos dans Edor-anchos; et Yared-Yered, 'Iyarad n'est qu'une variante dialectale du 1er élément composant du même régent VII chaldaïque. Ceci concorde pleinement avec le caractère de Hanoch, génie «qui marche dans les voies de l'Eternel et est enlevé au ciel», ainsi qu'avec son partenaire chaldéen *Evvedur-anki* (Enmedur-anki), lequel est dépeint dans les textes cunéiformes comme héros fondateur du culte liturgique, espèce de Numa Pompilius babylonien.[2] Jared pour *Iador, *Evedor. — Daonos le «Pastor» sera à comprendre dans le sens religieux-cultuel.

---

[1] Schrader, Keilschr. AT 3. éd. 451—453.

[2] Cf. Schrader, ibid. 533—35.

4) Qainan, Qenan, Qain (n° 4): en connexion étymologique avec Agênôr, héros colonisateur puno phénicien; cf. syr. kâhina (hébr. kohên) prêtre, ministre religieux. Tubalqain: patron des forgerons; cf. Telchines, Vulcanus, Tvelkan. Jabal et Tubalkain passent pour être des phases ou reflets du couple des Dioscures Abel-Cain. Par la triade Jabal (cf. Abêl), Jubal, Tubal, notre patriarche n° IV est intimement en relation des plus étroites avec le cycle d'Apollon, d'Artemis Taurica, Ephesia Diana et de la Diana Nemorensis; puis avec Lamek ou Lamech, qui est le double, l'effigie modifiée d'une phase de Qain(an). Lamech originairement *Telamech a été par l'Auteur (*Orig. méditerr.* 1931, p. 295 ss.) exposé comme réplique de l'égypt. Hermês-Tôth Trismegistos, génie de l'Almagest, dont le titre primitif recèle une divinité *Talmagest.* La triade Qainan-Tubalkain-Lamech correspondrait à Odysseus-Telemachos-Telegonos. Notre déduction ultérieure aboutit à la théorie d'un culte pré-chamitique, punto-atlantique d'une divinité hermaïque *T^elamech* ou *T^elamakast,* qui se serait propagée en temps préhistoriques à travers les côtes puno-carthaginoises au-delà de l'Atlantique jusqu'au Mexique; son nom se trouve conservé en Nahuatl, idiome du Mexique, où la caste sacerdotale portait le titre officiel de *tlamacasqui* ou *Tlamacasqué,* et était organisée d'après un cérémonial rappelant tout-à-fait le rite étrusco-romain et chaldéen. Pour l'exposition plus détaillée de cette doctrine nous nous rapportons à notre dit ouvrage p. 297; l'authenticité des rapports concernant les Tlamacasqué mexicains, nous paraît assurée et hors de doute; de même leur identité essentielle et nominale-étymique avec le culte égypto-hespérique d'une divinité Telamach-Lamek, identique à Hermès-trismegistos, dont dépend le livre de l'Almagest. Si cette doctrine, que nous recommandons à l'examen critique du monde compétent des archéologues, préhistoriens, philologues et mythologues, devait se vérifier comme exacte, la question de l'Atlantide et des rapports culturels-ethnologiques entre le bassin méditerranéen et l'Amérique préhistorique serait par là mise dans une lumière toute nouvelle.

5) *Mahalal-ēl:* apparemment du même thème radical que son correspondant: Megalar-os. — Par son parallèle babylonien Amel-Aruru ce patriarche se rattache au n° VIII Amel-Nisin = Amempsinos, auxquels correspond en hébreu Metu-Shelach (-Šälaḫ) Gen. c. 5 (= Metusaël, liste caïnite, Gen. c. 4). A titre d'aïeul de Nôach, héros du déluge, il participe probablement aussi au caractère de génie

maritime-océanique. Cela étant posé et acquis, il appert d'une comparaison de son nom avec son corrélatif Amemp'sin-os, lequel s'analyse Amenophtys (ég.) = Amên (Amon) et Nephϑyn, que notre Metu-šelach n'est qu'une transcription altérée d'un terme plénier, dont le premier élément est à consigner sous forme de **Nemetuñ* ou même **Annevetun* (de *Amnevtun). Ce terme serait phonétiquement et substantiellement identique au Logos Anementos (avatar sub. n° VI) ou encore à Anodaphos-Anophaton (avatar sub. n° VII). Ainsi nous gagnerions pour le patriarche-aïeul de Noaḫ un original **Nmetuñ-(Nevetuñ-)-šalaχ*, auquel s'assimilerait adéquatement le dieu maritime préitalique Neptunus, qui avec sa parèdre conjointe Salacia (-Neptuni),[1] identifiée à Amphitrité, parfois à Tethys, constitue la dyade *Neptun(o)-Salacia*, laquelle, par assimilation du groupe NS en SS, dût produire la variante Neptūssalacia; celle-ci, dans sa valeur phonétique archaïque *Nephtūsalaχia*, représente le prototype chaldéo-couchite ou préasianique, d'où sont dérivés: *a)* le Metu Shälach hébraïque; *b)* Neptunus-Salacia, couple lélégo-pélasge, transmigré en Italie.

6) Finalement il nous reste à esquisser brièvement le patriarche n° II Shêth ou Seth: fils premier-né d'Adam d'après la tradition archaïque de Gen. V 3—8; troisième fils du même, selon Gen. 4, 25—26, V 29; de sorte qu'il serait licite de distinguer 2 Seth: Seth[I] ancêtre de toute la progéniture descendant d'Adam-Eve; Seth[II] protopator des Sethites en opposition aux Kaïnites; Sethites dans ce second sens seraient notamment représentés par Enoš, son fils, «sous lequel on commença à invoquer cultuellement le nom de Jahvé» (Gen. IV, 26). — Sêth est la base ou souche radicale, de laquelle sont dérivés: en Syrie le dieu Sydek, Sydyk, Sedyk; en pays héthite: Sutech (Sutekh); ibér. Suttugius; en Arménie et Médie: Astuac «Dieu»; méd. Astyagès; pélasg. Astyochê, Astyochos (Athéna); en Canaan: Melk-i-Sedek; et Adon-i-sedek (sedeḫ): ce dernier particulièrement intéressant comme nom théophore impliquant une dyade Adam-Seth, le premier membre sous sa forme Adom(n), apparentée à Edom. Seth sera à revendiquer comme propator et héros éponyme des Sidoniens: Sidonioi, terme archaïque pélasge, synonyme de

---

[1] Paul, p. 327: *Salaciam dicebant deam aquae, quam putabant salum ciere, hoc est mare movere.* — Varro apud August. c. d. VII 22: «Venilia unda est quae ad itus venit, Salacia quae in salum redit». Cf. Wissowa, op. cit. 250 sq.

Phéniciens, Erythréens. Le même terme: «Fils de Seth» s'emploie 4 Mos. 24, 17 dans le sens général de peuples primitifs, aborigènes de la Palestine spécialement des Couchito-Chamites. Une tradition, relatée par le «Livre des Jubilées» (cap. 4), par la secte des Séthians et par Irénée cite comme épouse de Seth tantôt sa sœur Azura, tantôt Hōraia, tantôt Norea. Les deux premières formes du nom paraissent évidemment altérées; il faut en retenir comme plus ancienne et plus authentique la 3ème: *Norea.* Celle-ci, à compléter en *Anorya ou même **'Evenorya*, forme garantie et appuyée par l'arménien Vanorea, Avanorya (pélasg. Evander) se retrouve dans Euenor, attesté par Platon comme patriarche primordial de l'Atlantide; Evenor identifié déjà par Borchardt avec Ouennour, archégète des Berbero-Chamites (Ibn Chald. Hist. Berb. éd. Slane, I 175). Cela implique, pour et à côté de Seth, un couple divin **Seth-enôrya*, **-evenôr*, construction parallèle à Agēnôr (de Agham-ēnōr, -evnôr) le héros bien connu des Phénico-Syriens. Cette induction nôtre se trouve par surplus étayée et confirmée par le couple Noach-Nôria; Nôria, qui est attestée par la littérature gnostique, sur la foi d'un ancien mythe syrien du Déluge, comme épouse de Noë; Noach-Noria est un pendant de Seth-enorya, parallèle à Deucalion-Pyrrha; le terme Noria (ou Enoria) est primitif-authentique. Cf. Gruppe Gr. Myth. 1621_2. Or dans le même récit de Platon relatif à la grande île Atlantide apparaît comme roi suprême ou plutôt souverain théocrate-divin, *Poséidon:* Atlantis est l'empire de Poséidon, qui y figure comme souverain primordial. Dans *Orig. Méd.*, p. 365 sq., l'auteur a exposé et démontré que ce Poséidon de l'Atlantis représente à la fois la divinité aborigène et le héros éponyme de l'Atlantide. Ce Poséidon serait, en tant qu'être divin, équivalent au dieu Sêth (Shêth) des Sidono-Phéniciens: Poseidôn, un composé de Puth (Buthês, Buthas)-Sêth-Daon; le premier élément répond à Butês (Butâs), fils de Poseidon, argonaute, grand-prêtre primitif du culte d'Athéna-Poséidon à Athènes, auteur-ancêtre du clan des Boutades, tribu sacerdotale, prêtres attitrés de Poséidon; Sêth, nom théophore du patriarche en question, conditionné par un dieu homonyme; Daon = Daonos, VIème régent bérossien. Ce Poséidon serait donc un composé de But (Phut) nom du sacerdoce, et de *Seidaon*, *Sêthon* forme dérivée de Seth. Comme terme chorique-ethnique le même nom s'analyserait en Phut-Sidon: Phut désignant à la fois les pays érythréo-puntiques et secondairement la Libye; donc combinaison de la

tribu chamite de Phut avec les Sidono-Puniens, également de souche chamito-couchite. Pour de plus amples détails nous nous référons au susdit livre p. 268 sq., et p. 366. — Ainsi les Qaïnites ou Qenanites auraient eu assigné comme habitat une contrée plutôt orientale, irano-turanienne, la Qaniratha de la tradition ancienne perse, généralement assimilée à Iran-Turan; par contre les Sethites, race privilégiée, se seraient établis vers le sud-ouest et l'occident dans les pays du Punt erythréen d'abord, d'où ils auraient dans la suite occupé l'Atlantide liby-hespérique, le pays de Phut-Libye, l'empire Phut-Zidonien, théocratie régie par la divinité Poseidaon, appelée aussi *Seth-Evenôr* ou *Seth-enôrya*. D'une variante *Saith-enorya* (-evenorya) du même appellatif théophore, employé en sens d'un chorique (désignation du peuple et de sa région) et modifié par métathèse phonétique sera issue l'appellation de Saturnia, prise d'abord dans le sens de Hespérie, pays limitrophes de la Méditerranée occidentale, puis limitée à l'Italie primitive, le pays du dieu Saturne. Saturnus sera par conséquent à identifier avec notre **Saith-enorya*, *Sêth-Enôr* (-Evenor), c.-à-d. avec le patriarche biblique Seth, uni à sa parèdre conjointe Noria, -Evenorya, resp. avec Euenôr (Evenôr), le génie divin de l'Atlantide. Cette origine et provenance orientale, chaldéo-puntique du dieu Saturne[1] se révèle encore dans son nom, dont une variante modifiée est Saeturnus. Cette

[1] Aux Saturnalia du dieu italique correspondent exactement les Sacées (Sakaia) en Assyrie-Babylonie. Leur caractère commun est la commémoration d'un siècle d'or primordial, à Rome comme à Babylone. Cf. Athenaeus XIV p. 639, c (éd. Carol. Muller. Fragm. hist. gr. II 498): «Berosus libro primo De rebus Babyloniorum scripsit, mensis Lôï („au mois de Lôos", juillet-août) 16mo die per quinque dies Babylone festum celebrari, Saceas nominant, cujus tempore mancipia dominis imperant, et ex servis unus quidem praeest aedibus. vestem indutus regiae similem, eumque *soganam* vocant. Meminit hujus festi etiam Ctesias...». D'après Dion Chrysost. (Or. IV 162 R), ce roi éphémère des Sacées, différent en cela du *Saturnalicius princeps* des Romains, est choisi parmi les condamnés à mort, et après avoir été traité et exalté royalement, il est finalement assujetti au supplice; ce qui rappelle le rite du «Rex nemorensis» dans le culte de la Diane d'Aricia. Par son nom attitré Zôgan (gr. Zôganês), le «roi» des Sacées reflète le dieu phénicien Sakôn (cf. babylon. Zagmuk, fête du Nouvel-an), qui se rattache étymologiquement à sumér. *sangu*, babyl. *šangû a*) prêtre, sacrificateur; *b*) «prince. roi»; šangûtu «sacerdoce»; puis à Hermès *Sôkos*, Sáôn, à Zōogonos (Apollon), et à Sōgenês (Eileithyia). Secondairement mise en rapport avec pehl. *sak* «chien», la fête des Sacées de Babylone fut, sous influence iranienne, interprétée dans le sens d'une fête de Sirius, l'astre de la canicule. Comme d'autre part les Sacées de Zéla nous sont attestées par Strabon avoir été dédiées à Omanos-Anadatos, identiques à chald. Owan-(élam. Uman)-Anidotos, il devient évident que la fête babylonienne en question doit avoir été une manifestation cultuelle émanant du cycle d'Owan, dans lequel Xisuthros, le Noë babylonien, équivaut à Saturne.

précieuse relique onomastique de type archaïque, attestée et documentée parfaitement,[1] reflète encore manifestement sa composition: d'un élément *Saeth* = *Sêth* (Seith; cf. ég. Saïthês) et Eunôr, -evenor (cf. Evander, Oinotria), liby. Ouennour.

COROLLAIRE.

En considération de l'intime rapport entre Seth et Adam, dont chacun figure comme protopator et patriarche de souche, il sera licite de conjecturer par analogie avec *Saith-enorya* ou *Seth-Enôr* une dyade toute parallèle, d'un prototype **Adam-Enorya*, soit aussi Adam/Atham-Anorya, -anorê, -anôr; ce dernier élément pourrait s'expliquer comme équivalent de Enôš qui serait issu d'un *enorh; de sorte que notre Adam-Enorya ne serait qu'une modification dialectale (phonétique) d'un couple Adam-Enoš; ou bien encore il s'agirait d'une dyade Adam-Alôros, en ce sens que la forme usuelle Alôros de la tradition bérossienne aurait eu comme variantes dérivées un thème-type **añôr-* (añyor-),[2] et un second (sous-type) añdyor, ad'or. Nous statuons donc par induction, sur la base traditionnelle des deux primats-patriarches, Adam (hébr.) et Alôros (chald.) une dyade au nom théophore **Adam-anorya*, **Atham-Añôr*, *Tham-Enôr. Par altération phonétique il en dérive: 1) le clan théophore-divin: Thamyris, Thamyras; Tomyris, reine mythique ou amazone-héroïne des Scythes (*Tomęnur-); Thamar, Thamara *a*) nom théophore et de reine ibéro-grusinienne; *b*) déesse mythique de l'Ibérie caucasienne (*Thamᵉnaur.); 2) *Tomouroi* prêtres de Zeus Dodoneus; *Tomourai* l'oracle de Zeus Dodon. = *Thomęnûr, Thom-ənôr. En confirmation de notre déduction nous allèguerons notamment encore la divinité proto-arménienne

---

[1] Voir les témoignages chez Wissowa, op. cit. 169. N. 4. — Cette analyse de Saturne moyennant Sêth pour base n'est pas incompatible avec notre équation antécédente, qui compare Saturne à Xisuthros-Sesostris. Il suffit de prendre pour base de comparaison non pas la forme Xisuthros (gutturale) mais la sibilantique Sisuthros-Sesostris. D'ailleurs il est possible qu'il faille séparer nettement Saet-urnus et traiter Saturnus à part, comme résultat possible d'un *Xaturn. *Cessaturn-Kastor, qui harmoniserait bien avec Xisuthros.

[2] Une autre hypothèse analyserait *Alôros* comme réduction d'un prototype **Atal-nôr* ou -anôr, -enôr. Alôros, 1er régent de la Chaldée, serait ainsi l'équivalent d'Evenôr, patriarche primordial de l'Atlantide; Evenôr pour **Atal-evenôr* (*Atlas et Evenôr-Euandros*). Cf. l'ancienne identification d'Atlas avec Hénoch.

du Nouvel-an, de la révolution annuaire, espèce de Janus alarodien, dont le nom à nous transmis par la tradition: *Amanorya* est certainement une transformation abrégée d'un prototype **Ad/tamanorya*, **Adamanorê* ou **Athamanôr* (synon. Vanorya, -orē, Vanatur). A comparer comme pendant pélasgo-égéen: le couple Athamas-Inô.

Après ces constatations fondamentales, qui nous ouvrent de nouveaux horizons, nous laissant entrevoir les intimes relations et influences préhistoriques entre l'Orient chaldaïque-alarodien et l'Hespérie, nous osons aborder avec plus d'assurance le thème suivant: l'élucidation des traditions chaldéennes concernant les Théophanies antédiluviennes.

Théophanies chaldaïques.

I. ALOROS	II. ALAPAROS	III. ALMELON	IV. AMMENON
OAN (Owan-Oannês): A, B. «Un terrible monstre, apparut de la Mer-Rouge, dont le nom est *Oan*· homme-dieu poisson» A. (Amphibion, Diphyês).		Anidôtos, Anidostos: B. Annêdôtos, -dôton: B gr.	Idôtion: «de la Mer-Rouge» A.

V. AMEGALAROS	VI. DAONOS	VII. EVEDORANCHOS	VIII.—X.: Amempsinos, Otiartês, Xisuthros
	«Quatre Monstres hommes-poissons»: A Red. B: «Les quatre Monstres Amphibies, surgissant de la Mer sur le continent»: 1) le Iôdokos, 2) l'Êneugamos, 3) l'Êneubolos, 4) l'Anêmentos.	Odakôn: A: «amphibion, homme-poisson, de la Mer-Rouge». — Anodaphos (A)	

REMARQUE: Source fondamentale des Théophanies assyro-babyloniennes: Bêrosos, Hist. chald. I—III, conservé fragmentairement en excerpts par Apollodore, resp. Alexandre Polyhistôr (A); et Abydenos (B). En outre fragments étendus incorporés à la Chronique d'Eusèbe (cf. éd. Berlin. 1911) et à Flav. Joseph. (in Apion.), Syncell. etc. — La nomenclature des théophanies chaldéennes, telles qu'elles se trouvent consignées dans le tableau ci-dessus établi, requiert certaines explications. D'abord la triade Anidôtos, -dostos et Annêdotos (-ton) décèle 3 membres qui ne paraissent que nominalement différenciés et modifiés d'un même original commun. Idôtion est visiblement apparenté à Anidôtos avec lequel il forme une seule unité, un premier groupe théophanique. Le second groupe est constitué par les théophanies subordonnées au règne de Daonos. Son chef s'appelle *Iôdokos*, avec les variantes: *Iotagos*, *Iodochos* et, en rédaction grecque: *Euedokos* (B). Contrairement à ce qu'on admettait autrefois (cf. Schrader, Keilinschr. & AT, 3ème éd., p. 536) ce clan théophore n'a rien à faire avec Odacon, dont il est à séparer, comme absolument étranger et différent par radical et par essence. En effet nous reconnaissons dans cette théophanie du Iôdokos-Evedokos le dérivé modifié par syncope d'un ancien thème original **Iodorch*, *Iodoroch*, resp. **Iotarg*, *-traχ*, *-doraχ*, ou encore d'un *Euedoroχ, *Evedoraχ. Nous sommes donc évidemment en présence d'une forme modifiée phonétiquement, dans une période postérieure, du nom du roi du VIIème règne planétaire, Evedoranchos, ou plus exactement: Evedorachos, le VIIème régent prédiluvien réapparaît de nouveau, sous la rubrique VI, règne de Daonos, comme avatara divin d'Oan, le dieu-homme amphibique, océanique. Cette alternance est d'une importance primaire pour l'histoire de la genèse de ces théophanies et de leurs «rois planétaires». Une alternance toute analogue et extrêmement significative dans le même sens d'une reconstruction critique-historique de ces textes en leur forme la plus archaïque-primitive, se dévoile à nous sous la rubrique voisine, règne d'Evedoranchos: son chef de file, l'homme-poisson Odakôn, phase ultérieure d'Oannès, remonte à un original ***Usôdagon** ou *Usôvdagon*. Car cet *Odakon* est d'abord manifestement identique au *Dagon* philistéen, caractérisé comme dieu-poisson, et sûrement ce Dagon est dérivé d'un Odagon; l'apocope du O initial est conditionnée par la spéculation mythothéologique qui visait à assimiler le nom du dieu au vocable hébr. phén. *dâg* «poisson», son symbole. Au lieu de la graphie *Odakon*

nous oserons donc substituer une forme plus authentique, Odagon (la graphie avec K est due à l'assimilation avec Atargatis-Derketo[1], la vierge-poisson). Cet Odakon-Odagon est absolument identique au grand dieu Dagon des Philistins, ce dernier figuré également en homme-poisson (corps de poisson, mais muni de tête et de membres, mains et pieds humains) selon I Sam. 5, 4. Le culte de Dagon-Derketo étant intimement relié à celui de Sémiramis, la déesse au symbole de la colombe, tourterelle ou pigeon, de Sémiram-Šamiram (arm.), laquelle par Samemrumos (Hypsuranios) se rattache à Usôos, le Neptune des Tyriens (Philo Bybl.), on sera fondé à substituer au Dagon-Odagon (Odakon) un composé: Usôo-Dagon[2]. Cette divinité sera à revendiquer, à titre de prototype, comme forme primitive à notre Odakon. Et puisqu'il a été démontré plus haut que Daonos «le pasteur» est pareillement le substitut altéré d'un ancien couple Usôv-daon (-dagôn, -davôn) il s'ensuit logiquement que notre Odakon est originairement identique au régent mythique Daônos ou Davôn (= Dagôn). — Ceci supposé comme résultat acquis, la question se pose, si de cette métamorphose d'une entité divine, fonctionnant tantôt comme roi, tantôt comme dieu-avatar du clan d'Oannès, il ne faudra pas conclure à une pluralité de couches de la tradition bérossienne? Il semble bien, ainsi qu'on l'a déjà présumé par conjecture (A. de Gutschmid, Eb. Schrader) que la teneur présente, à nous transmise du récit de Bérose, soit le produit d'au moins deux rédactions consécutives: l'une aurait présenté une liste de rois antédiluviens au nombre de sept, conforme aux 7 planètes; l'autre, interpolée, par dédoublement et alternance de certains types divins tels que Anidotos, -ostos, Idotion ou Usodavôn-daôn (-dagon) ou encore Evedorachos-Jodokos-Evedokos, représente la liste d'une dixaine de rois, à laquelle le dernier rédacteur paraît avoir voulu adjoindre conséquemment aussi le nombre 10 d'avatars ou dieux-amphibies. Tandis que selon la version archaïque il n'y aurait eu

[1] Peut-être même faudrait-il admettre pour Odakon une syncrase de deux noms théophores différents, dont l'un serait Odarkon (ou Odargon), l'autre Odagon. Cf. plus haut notre exposé p. 231—232.

[2] On aboutira d'ailleurs au même résultat en reconstruisant sur la base du couple divin du culte syro-phénicien Usôos-Adônis un nom théophore primitif *Usôv-adôn* (-adaôn, -dagôn), qui aurait été interprété: «le pasteur» (berger, pâtre) Adônis. L'élément *uso* qui sur base égypto-hamite paraissait signifier «le berger, pâtre», a probablement aussi par une autre couche de population, celle-ci préhamitique ou lélégo-ibéroïde, été compris dans le sens de «pigeon, colombe»; cf. basq.-ibère *uso* (urso) le «pigeon».

que sept êtres amphibies, correspondant aux sept monarques périodiques; ces sept hommes-poissons auraient formé trois groupes: I) Idô-tion et Anidôtos, compris comme unité; II) le groupe assigné sous le régent-monarque Daônos: 1) Iôdokos, 2) Eneugamos, 3) Eneubolos, 4) Anementos; III) groupe d'Evedoranchos: *a*) Odakon, *b*) Anodaphos. Ce n'est là qu'une modeste et timide conjecture. Toutefois il est très probable que Daônos et Evedoranchos ne figuraient point dans la liste primitive des rois antédiluviens; leur introduction ou interpolation seraient donc dues à une rédaction secondaire. Après leur élimination et celle du roi solaire Alôros il ne resterait comme liste primitive que 7 monarques.

En abandonnant aux archéologues et préhistoriens-orientalistes plus compétents la tâche d'élucider entièrement ces problèmes ardus de mythologie et de critique textuelle, nous nous bornerons à ajouter ici un schéma figuré à l'appui de notre doctrine des Avatars du Owan, qui sera suivi finalement encore de *Notes explicatives*, destinées à mettre en lumière la nature, la genèse et la parentèle des personnages de la Théophanie bérosso-chaldéenne, ses divers Avatars et Régents planétaires.

Tableau synoptique
des 7 Avatars du dieu-logos Owan ou Oannès.

Ôan (Ôwan)

I.	II.
1) Anidôtos-Idôtion (Anidostos, Anêdotos, Anādatos).	2) *a*) Iôdôkos = *Iodorch, *iodroχ; (Iotagos, Iodochos) *iotarg, -trag; Iodakos, *Iodark-, -d^{e}rach; *b*) Euedôkos = *Euedorch, -dorach (-drach); Evedôkos = Evedorachos (-doranchos).
	3) Êneugamos.
	4) Eneubulos.
	5) Anêmentos.

III.

6) Odakôn, abbréviation d'un thème arch. ***Usôvdagon**; = l'original du régent VI «Daônos le Pasteur», qui est la transcription d'un *Usôdavôn (= dagon), (ég. usôs, usô «pasteur, pâtre»).

7) Anôdaphos *Anôp'aton (var. A: Odaphon).

NOTES EXPLICATIVES. — Comme synonyme pour les dieux maritimes ichthy-anthropomorphes du genre de l'Oannès assyro-babylonien et de ses diverses phases et avataras, la version ancienne-arménienne, contenue dans la Chronique d'Eusèbe, de l'histoire fragmentaire de Bérosse emploie régulièrement le terme de Yuš-kapari ou Yuš-kaparik (var. Yušavarik), plur. -kapari-kh[1]; or ce terme, qui dans l'antique littérature haycano-arménienne d signe également tantôt les Hippocentaures des Hellènes, tantôt les Onocentaures, et en général des génies-amphibions de la catégorie de Poséidon Hippios ou encore des êtres mythologiques biformes (de la catégorie des Diphyeis pélasgo-grecs) ce terme Yuš-kapari a été reconnu et caractérisé depuis longtemps par nous dans des écrits et études précédentes, comme équivalent adéquat de 2 entités divines du monde pélasgo-préhellénique ou égéominoën: 1) synonyme équivalent des Dioscures; 2) des Cabires de Samothrace.[2] Caractère maritime des Dioscures, analogue à Poseidon Hippios, et aux Cabires, patrons des mariniers, tellement que Dioscures et Cabires étaient dans les cultes antiques vénérés de pair comme divinités quasi identiques entre eux. Ils constituent le chaînon de liaison entre le groupe maritime de l'Oannès proto-chaldéen et les cultes de Saturne et Janus des Aborigènes d'Italie. Saturne est, ainsi que nous l'avons rendu plausible plus haut, le pendant occidental de Xisuthros. Son compagnon Janus, spécialement Janus biceps ne saurait recéler son origine orientale: non seulement il est un être «diphyês», «amphibique» tel que l'Oan chaldéen, mais sa nature marine-océanique transparaît encore clairement dans sa liaison avec Juturna et avec Portunus. Ajoutons encore que par son nom, dont une phase primitive aura sonné soit Yuaun ou Ugjaun (Veyaun; cf. Vejovis), Janus, du moins dans un de ses aspects les plus archaïques, se présente à nous comme image et reflet d'Owan (Oannès).

---

[1] Eus. Chron. éd. Berlin, $8_{1, 6, 7}$; 87_{7}.

[2] Le premier élément de Yuš-kapari est apocope pour yušu-, ou yušku, = Usôos, Osogôs «Poseidon des Phénico-Tyriens», resp. des Lélèges

Celui-ci doit être directement identifié au grand dieu du Chaos, connu des Pélasges-Egéens sous le nom d'Ogên[1] (Ogēnos) ou, plus communément sous l'appellation *Okeanos* = alarod. Vahagn; Okean, Ogēn pour *uaqyan, vaqvan, qui est devenu en forme arianisée en Inde le dieu *Bhagavân*, i. e. le Višnou primitif, créateur-logos de l'œuf cosmique, voguant dans l'Océan chaotique; Bhagavân, interprété le «Vénérable» par les Ariens, est en réalité Vaquvân, c.-à-d. notre Okeanos, ou Owan (*Oẖvan) suméro-babylonique. Nul doute que l'Omanes ou Omanos préiranien ne doive s'adjoindre au même groupe océanien[2] comme analogon; sa forme arianisée *Vohumanô* («la bonne méditation») ne saurait faire méconnaître son origine suméro-élamitique. Son parèdre *Anadatos*, cité par Strabon, se révèle pareillement, sous son aspect arianisé, comme corrélat peu modifié d'A n i d ô t o s chaldéen. Anahita, elle-même, malgré son aspect et culte persan, a été reconnue depuis longtemps comme déesse originaire de l'Asie Antérieure alarodo-sumérique. Vahagn encore, en tant que préarménien, issu de Vahuni ou Vaẖvan, l'enfant divin, igné, fulgurant, aux yeux-soleils, aux cheveux enflammés, engendré et né de la canne ou du roseau océanique, qui est enceint du germe igné, trouve son doublet, son portrait vivant dans le dieu-logos Amon (Ammon) l'égyptien, figuré comme petit garçon couronné du disque solaire, sortant du calice ouvert d'une fleur de lotus nageant sur un étang. Amon est Oman-Oan. Toute cette catégorie de génies marins-océaniques, mi-prométhéens, ignifères, participant pareillement de la nature de Poseidon-Okeanos et de Prométhée-Hépheste représentent à la fois le lever du soleil journalier, matinal, et le soleil primordial,

[1] Pour Oan-Oannès se trouve la variante 'Ωής chez Helladius & Photius (Migne, Patrolog. gr. vol. 103): «Un homme du nom d'*Oés*, muni d'un corps de poisson, mais de tête, pieds et bras d'homme, serait émergé de la Mer Erythrée pour enseigner l'Astrologie et la littérature». Chez Hygin. fab. 274ème il est relaté: «Euadnès, qui doit être surgi de la Mer en Chaldée, a enseigné l'Astrologie».

[2] Cette identification est, bien entendu, limitée à la fonction réelle, à l'e s s e n c e de cette entité divine, et non pas à comprendre dans le sens grammatical-glossologique. Car Omanēs ou Omanos irano-perse, «Anaitidis symbômos theos» (Strab. 439, 10; 624, 19) est un nom théophore composé des deux éléments *Ohân* et *Manês* ou Manu, dont le premier est le chaldéo-sumér. Oan (Owan, Ohannès), tandis que le second répond au dieu indo-ar. Manu, asian. Manēs. C'est ce qui ressort et se trouve confirmé par le Zeus *Ogmēnós* ('Ογμηνός) de la Méonie lydienne. Cette divinité asianique (cf. Gruppe op. cit. 1526_9, 1535_0) représente la dyade suivante: Ogγm et Mēn, i. e. Ogham (Ogmios) combiné avec le dieu asian. Mên, phryg. Manês. Oγmân (Oγmên) devient par syncope Oman. Le premier composant, Oγm, Ogham se retrouve en Gaule celtique: Ogmios (gall. Héracle-Mercure), le dieu de la science de l'Ogham.

issu de l'océan céleste-cosmique, se levant radieux, victorieux au début du monde, le premier matin de la création. Ces génies-logos fonctionnent donc en même temps comme propagateurs de la culture civilisatrice, comme premiers héros et promoteurs d'une vie civilisée, inventeurs des sciences, lettres et arts et métiers. Ils sont hermaïques; et ainsi même le lointain celto-atlantique Oghmios, le génie de l'Ogham «science mystique et alphabet», peut se revendiquer à lui une commune origine avec Amon l'égyptien et Oan, le chaldéen; de même que le dieu «Soleil-crocodile» Sebek-Ra, «qui sort des eaux primordiales ... la première de toutes les divinités, le seigneur du temple d'Ombos, dieu Seb (Kronos), père des dieux ... la magnifique figure du crocodile, surgissant de l'océan sacré primordial» (Brugsch op. cit. 105), n'est pas trop dissemblable au monstre marin Oannès, surgissant matinalement de la Mer Erythrée pour répandre la lumière de la civilisation sur la terre ferme.

Fonction ultérieure découlant de l'essence originale des dieux-avatars, phases de l'Oannès: Prophétie, science augurale, oracles, sacerdoce, religion et cérémonies du culte. Comme réprésentants de ce côté sacerdotal-mystique nous citons: *a*) Iodokos-Euedokos, dans lequel nous venons de reconnaître ci-dessus une phase de Evedoranchos = Enmeduranki ou Evveduranki, le Numa-Pompilius des Prébabyloniens[1]; *b*) Anidotos (Anidostos): correspond au couple phrygien Onnês-Tottês, divinité cabirienne, hermétique, que nous rencontrons encore en Egypte dans la personne d'Onnos (fondateur mythique de la 5ème dyn.) et Totês, i. e. Thôt (Hermès).[2] Anidôtos réapparaît sous figure de la dyade Anna-Didô en Libye punique. Idôtion, réduction d'un *Iu-* ou *Iô-dôtyon*, appartient au cycle de la grande divinité syro-phén. Thôt, égypt. Thôyt, Taot, Tayt, dont le culte s'était propagé jusqu'en Epire, où Dōdōneus Zeus[3] réflétait, selon le témoignage d'Hérodote I 46, II 52, encore fidèlement les traits de la figure d'Ammon thébaïque et du Thôt phénicien. Idôtion-Dôdôn est un génie d'oracle. Dans sa phase archaïque *Iô-dôtyon ou Eô-dôtyon, l'Idôtion bérossique paraît congruent avec *Jonton* dieu logos-mantique de la Syrie[4]; pareillement avec la dyade Eôs-Tithônos.

---

[1] Eb. Schrader, Keilschr. AT 3 A 534 sq.

[2] Nic. Damasc. fr. 54; Diodore II 5 sq. Cf. Auteur, Grundst. 214; ib. 126. Cf. arm. Handud (Grundst. 43).

[3] Cf. ital. Mutunus Tutunus; Titus Tatius; Sodales Titii.

[4] Grundst. 214. Cf. aquit. Nethon, lat. Neptune. En ramenant ce dernier à un original *anevtun, <*pannevtun (Apâmnapad!), l'on aboutira à cette équation-ci·

Comme proches apparentés se joindront encore au même clan d'abord Têthys, l'épouse d'Okeanos; puis sa progéniture, les Titans (Hélios, Japetos, Kronos etc.). L'élément Ani- dans Anidôtos est transcrit inexactement pour any, anu, aniv = Anu, synonyme d'Okeanos dans le sens de ciel cosmique, globe nuageux. — A comparer encore avec le groupe dôt, Thôt le dieu babylon. Tutu, qui est Marduk, «seigneur des formules sacrées».

Pour Odakon, que nous avons ramené à phil. Dagon, étr. Tages, auxquels s'ajouteront les Dactyles (Idaei), l'on observera qu'en outre ce dieu est contaminé avec Atargatis-Derketo, et ég. Osorchor, Osorcho (Grundst. 38, 63). — Anodaphos, compagnon d'Odakon comme avatara de la VIIème dynastie, peut supposer un original Anôphatôn (v. plus haut déjà, tableau), qui de son côté se présenterait comme archétype plénier de la divinité italique Neptune. Cet Anopaphos ne serait alors qu'une phase variante, un aspect modifié du Logos-avatara Anidôtos ou Anivdotyon. Mais, en conservant comme base opérative le terme reçu de *Anodaphos*, il serait à comparer avec ég. Taphnut (Tephnut); Anu, Nut et Taph; cf. Ptah et Nut (Nutr) et Tanut-Amon. — *Tauthe*, laquelle dans le Rapport sur la Création primitive chez Damascius figure comme déesse du Chaos, épouse du dieu Apasôn et «Mère des dieux», correspond bien par essence à la Tiamat des cunéiformes; et son conjoint mâle Apasôn est bien identique à l'Apsû, l'Océan divin-cosmique.[1] Cependant, du point de vue formal, cette Tauthe s'assimile plutôt à Thêtys, conjointe d'Okeanos, ou encore à Thaut, Thôt. D'ailleurs *Apasôn* apparaît étymologiquement plus authentique et plus archaïque que *Apsû*. Apasôn ne serait-il pas altéré d'un **Napaθôn* (Neptune)? Cf. iran. Apâmnapad; ou encore en supposant un prototype *Avasaun, -sagun, on aboutirait au Poséidon carien Osogoa, au basque Basoyaun. — Une entité océano-poséidonienne est encore Evadnê (Euadnä), fille de Poséidon. En substituant par conjecture à ce nom théophore, suspect comme création secondaire, un original *Enevadnê ou *Anevadnê, *-vandê, nous voyons dans ce dernier un équivalent phonétique, peu modifié, du génie érythréen Anementos

---

Anidotion-Anidotos < *Aniv-Anevdotyon (Anivdotyn) = Neptunus. Elément Aniv = chald. *Anu* «ciel, dieu de la voûte céleste»; arm. aniv «roue, cercle». La forme iranienne Anadatos est la transcription inexacte pour Anavdat.

[1] Damascius: De prim. princip. éd. J. Kopp 1826, cap. 125. — Cf. Schrader Eb., Keilschr. & AT 3 A 490 sq.

de la liste bérossienne (Abyd.; Euseb. Chron. 16, 6); cette notre reconstitution se fonde sur les formes voisines à Anementos de la même liste bérossienne: Eneu-gamos, Eneu-bolos, ou l'élément Eneu-répond à Enev- dans Enev-adnê (formation analogue a Ari-adnê). Cf. élam. Hanubani, Anubani, ind. Hanumân, -mānt. — Il nous reste à étudier encore un dernier couple dans l'ensemble des Logos-Avataras:

Eneubolos et Eneugamos.

A en juger d'après le rang à eux assigné comme subordonnés au régent-roi Daonos, qui dans notre précédente exposition s'est dévoilé comme phase d'Ossogôa, nous osons à priori induire que ces deux génies divins, Eneubolos et Eneugamos doivent participer pareillement au caractère poséidonien de leur régent préposé, et refléter, à titre d'avatars et d'émanations de Daonos, spécialement le Poseidon caro-lélège Ossogôa. A ce propos il importe d'établir d'abord une analyse comparée des noms théophores les plus usités comme attributs du Poséidon, notamment d'une certaine classe d'attributs, dont le schéma syntaxique présente par son élément initial *Eno-* une frappante analogie avec notre couple: Eneu-bolos et Eneu-gamos.

Nom grécisé	Nom original lélégo-carien	Alarodo-préarménien
Enosigaios (Eno-osiga-)[1]	Enôḫ Enuôh } -Osogoâ[2] Enyô	Anoyš } -Oskia Anuš
Enosidaios (Eno-osyχ-da'on)	Enôḫ -Usiχϑôn Enuôh -Osogô-daôn Enyô -Osogo-dagôn	Anoyš -oskia-hat(ęn)[3] Anuš -Oskia-Haïthon
Enosichthôn (Eno-osychthôn)	Enôḫ-Usiχt'ôn Enyô <Osogo-daôn » <Osogo-teḫôm » <Usŏo-ḫetôm[4]	Anoyš } -Oskia- { Hethum Anuš } -Oskia- { Hethon Haïthon
Erysichthôn (Ero-usichthon)	Ero (Eruϑ)-Usiχt'ôn » Osogo-daôn « Usôo-ḫetôm -ḫetôn	Arus'[5] } -Oskia- { Hethum Arôs' } -Oskia- { Hethôn Araus' Haïthon

(Voir Notes p. 340)

De l'analyse ci-devant effectuée des noms épithètes du Neptune lélégo-carien et spécialement, pour en choisir un spécimen normal de schéma, du terme poseidonien attributif Enosichthôn se dégagent deux éléments composants principaux: 1) *Usiχt'ôn*, réduction-syncope d'un original Osogo-daon, ou Usôo-dagon en métamorphose: *Usoo-gadon. C'est, d'après notre exposé précédent, le nom archaïque du Poséidon des Cares-Lélèges, Osogôa en forme simple; Osogô-ou Usôo-dagon, -daon, -odakon en forme composée: Poséidon poimên, le «pasteur Daonos» de la liste généalogique des régents primitifs transmis de Bérosse. En d'autres mots: une combinaison de Osogôa (Ossogôs) le Poseidon carien, identique à l'Ousôos syro-phénicien, avec Daonos-Dagon, dieu-poisson-homme et roi-avatara n° VI du tableau bérossien. 2) Enô, graphie abrégée d'un thème Enôch (Enôš) ou Enuôh, = Enyô, qui a pour corrélat dérivé, en arménien, Anoyš-Anouš. Cette dernière a fonctionné, il est vrai, en mythologie grecque comme déesse de la guerre, assimilée à Bellona. Mais de par son essence primitive elle se dévoile plutôt être la grande divinité du Chaos primordial, adéquate à Tauthê, à Téthys, à Tiamat. C'est ce qui ressort d'ailleurs de la filiation généalogique des anciens, qui connaît Enyô comme mère d'Enyeus Dionysos par Arès; puis Enyalos comme fils de Libya et Poseidon selon une école traditionnelle, tandis que, selon une autre tradition, Enyalos est appelé fils de Kronos et

(Notes de la p. 339)

[1] L'interprétation grecque Enosi-gaios, Enosi-cht'ôn, Erysi-cht'ôn, ainsi que la graphie secondaire ennosi sont arbitraires et conditionnées par étymologie populaire ou spéculative: «l'ébranleur de la terre», par allusion aux tremblements telluriens, imputés à Poséidon. — La forme grecque du Poséidon carien est: Osogôs, Osogôos, Osogôa.

[2] A côté de Enôḫ il paraît licite de supposer encore un thème modifié *Enôš*, analogue à *Anoyš* de l'arménien (var. arm. Anuyš, Anuš).

[3] La forme *Anoyš Oskia-hatęn* nous est garantie et transmise par des textes justificatifs de l'ancienne littérature arménienne. Hethum n'est point documenté explicitement comme partie intégrante dans ce composé par les textes. L'introduction du nom théophore Hethum doit s'entendre ici comme plutôt idéale, en guise de glose supplémentaire; car ce paraît être l'original théophore d'où est issu, sous forme modifiée l'élément *-hatęn*, bien documenté et justifié dans Oskiahatęn.

[4] Tehôm: hébr. équivalent de Tiâmat chald.; métath. ḫetom, compris par les Grecs dans le sens de chthôn «terre».

[5] Premier composant est le thème radical de l'arménien Araus-e-ak (arōse-ak, arusiak) «l'aurore, étoile du matin»; cf. urart. Ruša, gr. Erôs. — *Hethum* dial. med. arm. N. théophore, var. Haïthon, Hethon: apparenté avec Haidês, Aidoneus, ib. hisp. Suttunios; hébr. Tehom; cf. *Grundst.* de l'auteur, § 128, p. 130 ss. — Une phase dérivée d'Oskia est *Oskiahat* «la mère-déesse Grain d'or».

d'Enyô. Nous osons donc revendiquer une Enyô préhistorique comme déesse du Chaos au cycle de Poséidon et de l'Oannès chaldaïque. Cette théorie est confirmée par l'équivalence arméno-alarodienne de notre Enyo: *Anoyš*, qui figure tantôt comme «Mère des dragons», tantôt comme Oskia-mayr «la Mère d'or», la «Grande Mère» primitive des dieux, identique à Cybèle-Rhéa et Déméter.[1] — Nous concluons donc qu'Enyô est une doublette archaïque de la Magna Matêr Déméter. Inô-Leukothea semble réfléter encore une phase de cette antique Enyô.

En partant de cette base solidement établie, que la déesse Enyô, en Arménie représentée par Anoyš-Oskia, est originairement identique à Démeter, la divinité des mystères éleusiniens, nous sommes fondé à nous transporter, pour l'investigation des génies Eneubolos et Eneu-gamos, intimement amalgamés avec Enyô, au sanctuaire du culte pélasgique d'Eleusis. Nous y trouvons une grande triade divine, sous diverses appellations: Ὁ θεὸς, ἡ θεά, *Eubuleus;* Demeter, Korê, Pluton; Demeter, Korê, *Triptolemos*; puis pareillement, hors d'Eleusis, en d'autres sanctuaires helléniques: à Amorgos la triade Zeus *Eubuleus*, Deméter, Korê; à Paros: Zeus *Eubuleus*, Demeter (Here), Babo; à Délos: Demeter, Kore, Zeus *Eubuleus*.[2] En outre les variantes: Zeus Buleus (à Mykonos), Zeus Bulaios, et Eubulos. Il n'est pas justement identique à Hadès-Pluton; plutôt un être intermédiaire entre Zagreus-Dionysos-Iakchos et Zeus Katachthonios ou Zeus Chtonios, c.-à-d. Poséidon (frère de Zeus). Eubuleus est, à n'en pas douter, la transcription sous forme hellénisée, métamorphosée du même génie poséidonien qui figure dans notre liste bérossienne sous le titre de **Eneubolos.**[3] Or il résulte de la comparaison des 2 triades sus-mentionnées: Zeus Eubuleus, Deméter, Koré et Deméter, Koré, Triptolemos, où Zeus Eubuleus alterne avec Triptolemos, que ce dernier a été évalué comme identique à

---

[1] Arm. Anoyš (Anuš)-Oskia paraît correspondre à babylon. Nušku ou Nusku, divinité phosphore, génie du feu. Anoyš est dans sa forme dialectale Anuyš, Anuša le prototype du terme cosmique de la Nyssa du mythe de Dionysos. A comparer encore assyr. Nušḫu, Našuḫ, indo-ar. Nahuša. *La forme prolongée Anoyš, probablement équivalente* à un thème *Anur, suggère l'hypothèse que pareillement Enô et Enyô est l'aspect simplifié d'un thème prolongé, du type *Enuor ou Enuorϑ (>Enuoḫ, Enoḫ et Enoš). C'est ce qui semble confirmé par *Evenor*, pourvu que ce soit une métathèse de *Enevor, Eneuor.

[2] Rohde, Psyché 5—6 Ed., I 207, 210, 283.

[3] Variante inexacte: Euebulos.

Eubuleus. Et puisque Triptolemos, fils d'Okeanos et de Gaia, juge de l'Enfer tel qu'un second Osiris-Minôs, est une entité mythique parallèle à Neoptolemos, il sera indiqué de substituer à Triptolemos dans la triade sus-indiquée son équivalent, Néoptolemos. Nous opinons et admettons que Néoptolemos, qui dans la tradition figure comme rejeton de la déesse maritime Thétis, et qui, en son autre fonction de héros martial-belliqueux se décèle comme étroitement apparenté à Ennyô, que ce Néoptolème, disons nous, est la phase postérieure, grécisée, d'un archaïque **Eneo-ptolem-os*, issu lui-même d'un thème simple **Enyo-ptol*; et ce thème fondamental, doublé d'une variante dialectale *Enyo-pol*[1] vient précisément s'identifier avec Eneu-bolos chaldéo-bérossique, duquel a été abstrait notre Zeus Eubuleus éleusinien.[2] — La même divinité se continue dans le culte italique d'Enyô Bellona, influencé par la religion asianique de Mā Comanensis; Bellona, suspecte comme latinisation secondaire, sera probablement issue d'une *Enyo-polema ou -ptolema, importée d'Egée. Comme corrélat proprement italique de notre Eneubolos chald., et *Eneo-ptol-, Neo-ptolemos pélasgo-préhellénique nous croyons découvrir Janus Patulcius, c.-à-d. Janus dans sa phase martiale de dieu de la guerre déclarée, symbolisée par le «Double Janus» aux portes ouvertes, emblème des époques de guerre. Janus, en tant que *Janoχ-, *yaunoχ (cf. Inachos, Noach), dieu du Janiculum, est étroitement lié à Juno-Jovino,[3] laquelle nous semble génétiquement identique à Enyô ou *Euenyô (cf. Evenor, Euenor).[4] Juno

---

[1] Cf. l'alternance toute parallèle entre πόλεμος et πτόλεμος. Le thème *po-lem* peut s'expliquer comme prototype de l'arménien *holm* (*polm) «vent».

[2] L'existence effective de cet Eubuleus Zeus, dérivé ostensiblement d'un nom divin composé, est un phénomène remarquable. Ne serait-ce pas la source de laquelle est issu le couple Jabal-Jubal de l'histoire biblique? Rappelons-nous que l'avatar Eneubolos, prototype d'Eubuleus, est représenté comme dépendant du «Pasteur» Daonos, qui rappelle Apollon «le pasteur» ainsi que Hermès Poimandros. Eubulos (Eubuleus) est à Eupolemos (Eupolemaia) comme Eneubolos est à Neoptolemos (<*Eneuptolemos, *Eneupolemos).

[3] Sur Janus-Junonius et le couple Janus et Juno, v. Wissowa, op. cit. 91 sq.

[4] Eneubolos accouplé à Demeter (Koré) équivaut à la dyade Osiris-Isis. Osiris, par son attribut Wn-nfr, Wennofre, Unnofer, Unnofru (gr. Onnophris), traduit «révélateur du Bien» paraît parfaitement congruent avec «Eubulos» aussi bien qu'avec Euenor-Evenor, arm. Vanorê. — Hypothèse ultérieure sur Eneubolos: son corrélat Zeus Eubuleus serait la transcription hellénisée d'un original pélasge, dont le premier composant fût Zēn, Dēn, Dan *Tian: soit **Tianeubul*, **Tieneubul*; cf. Diana-Apoll.; Tanaquil?

Unxia (cf. Onka, Ogka) correspondrait à la dyade arménienne Anoyš-Oskia. — Et Juno Populonia serait la phase féminine du clan Eneubolos, Zeus Eubuleus, Neoptolemos; et notamment faudrait-il relever comme très importante l'équation suivante: Zeus Eubuleus = Juppiter Epulo[1] (cf. Wissowa op. cit. 105 et 114 sq.). Passons plus loin, pour examiner Eneugamos, le compagnon d'Eneubolos, qui pourrait suggérer l'idée d'une comparaison avec Janus-*Geminus*. Cela supposerait que *geminus* fût originairement non pas le vocable latin pour «double», mais la forme latinisée d'un nom théophore pré-latin du type Agam, Ogam, celt. Ogmios, apparenté au chald. Oan.[2] — Une hypothèse non moins téméraire serait celle-ci: Eneugamos, à travers un type apocopé *eugamos, aurait été interprété: «aux bonnes noces, bien-marié»; gamo-, radical d'un thème cameno se rapporterait aux déesses Camenae, fonctionnant 1) en génies aquatiques, nymphes des sources; 2) en déesses patronnes de la vie féminine, de l'enfantement ou accouchement. Formes apocopées de de la même divinité sont les noms théophores pélasgo-grecs suivants: Eugamia (*Eneugamia[3]); Eugamios (*Eneugamios), Eugamis (*Eneugamis), Eugamon (*Eneugamon), Eugammôn (*Eneugammôn). Cf. babyl. Gil-gameš, et Gilgamos (Aelian. Hist. Anim. XII 21). Relevons en plus comme nom archaïque de Dionyse: Euhan (*Eneu-uhamn?)[4]; armén. Anuš-avan (agvan). Enfin le résultat final pour l'analyse génétique du nom théophore Eneugamos et de son représentant divin pourra se formuler ainsi: thème Eugam- pour *Eneu-ugham, -uγan = Anu + Owan (Ohan), Enyu + Cham, -aqam, -Qamoš, Qemôš (dieu

[1] L'explication populaire par epulum «repas, banquet» répond a l'époque postérieure, matérialiste du penple romain. Elle est superficielle et symbolique, sans approfondir l'essence de ce Juppiter Epulo qui est apocope d'un *Enevpulon.

[2] Janus Geminus, le monument du Double Janus sur le Forum à Rome était symbole de la paix et de la guerre: «index pacis bellique». Cette formule ainsi que l'antique tradition de la construction de ce sanctuaire par Numa Pompilius, le roi fondateur du culte religieux et de la vie sacrale, civilisée des Romains, fait sous-entendre que le dieu Janus-Geminus doit avoir été plutôt un dieu-logos primitif, patron du commerce et de la culture sociale, et non pas un dieu-guerrier.

[3] Serait-il trop téméraire que de déduire et faire dériver d'un original tel que Eugamia (pour *Eneugamia), l'épithète de la Juno «*pronuba*» des Romains? Juno paraît étymologiquement identique avec Enyo. Elle est la patronne céleste du mariage et porte sous ce rapport le titre rituel de Juno *Juga* (Paul. p. 104: «ara Junonis Iugae»; cf. Wissowa op. cit. 119). On reconnaît facilement en cette J. Juga la déesse égéo-pélasg. *Eugamia*, resp. le génie chald. *Eneugamos*.

[4] Cf. celt. *euhages* — ogham, Ogmios Mercure.

des Moabites-Ammonites).[1] Cf. **Agenor**, dieu punique-puntique, pour ***Agem-enor**, Agam-, Acham-enor, -enahur, -enuorh (En^{u}oχ, Enoš); ce qui produit en position métathétique un type de nom théophore *En^{u}orh-Acham, ou en altération phonétique secondaire, un *Enuoḫ-Agam*. Ainsi nous avons abouti de nouveau, en fin de notre longue course d'investigations, à la même entité divine, dont il a été traité plus haut, dans un chapitre précédent de ce livre, par rapport aux Nouragues de la lointaine Hespérie, monuments qui ont conservé, en héritage éloquent, le nom de leur divinité patronale: Eneugamos, En^{u}or-Agham, N^{u}or-aghên. A Agham, Acham, le Cham biblique, le Qamoš-Qemoš transjordanique, apparenté au dieu-logos Oan, Owan (Ohannès) suméro-chaldéen, correspond en Occident atlantique un proto-celtique-ligure Ogmios.

Et ainsi se trouve confirmé de nouveau notre axiome initial, inséré au titre de ce livre: **Ex Oriente Lux!**

---

[1] Qamoš, Qemoš, une phase du Baal cananéen, fut représenté plus tard en costume d'Arès-Mars. Mais originairement il est dieu du soleil et du feu, pareil à Moloch-Milkom et à Melkart, Hercule tyrien.

NOTES ADDITIONNELLES

NOTE add. p. 7, Vahagn: Le symbole cultuel du Roseau, spéc. de la «canne ignée ou ignivome», attribué au dieu Vahagn, suppose que ce dieu doit avoir été jadis vénéré à l'instar de Çiva, sous l'emblème du *lingam*, dont l'équivalent arménien est le terme *elĕgn* roseau, canne. Et puisque le Lingam çivaïte est généralement une pierre, soit une stèle érigée en obélisque dans le temple, soit un Lingam mobile, c.-à-d. une petite pierre noire, oblongue, suspendue au corps en guise d'amulette, ou portée dans un étui ou capsule métallique, il faudra bien admettre que le culte lithique, invétéré dans la religion de Cybèle et d'Attis, ait été pareillement, bien qu'en moindre extension, en usage dans l'antique Arménie alarodienne. Cf. le Juppiter *Lapis* chez les Romains; les Bétyles en Syrie, la Kaaba en Arabie.

NOTE add. p. 8: Divinité Mên et arm. Manuk. — Cf. asian. phryg. Mên *Tyrannos* ou Mênotyrannos (Dionysos), qui remonte à un original Man(u)-Turan, dont le second élément est certes identique à la divinité étrusque Turan, assimilée à Venus. En substituant à Manu (asian. Mên) l'élément Van-, il en résultera un composé Van-a-turan, dont le dieu arménien Vanatur (Vanoreay) serait une forme simplifiée. Cf. Evander, cf. Manodôros (Gruppe Gr. Myth. 1535). — Mên est le phryg. Manês, identique à Attis, à Mithras. Le nom arménien *maturn* pour «chapelle d'un martyre, hypogée sacral» ou mithrée, temple catachtonien de Mithra, remonte, selon ma supposition, à un prototype **manturan*; ce terme doit refléter une archaïque divinité catachtonienne; cf. étr. Mantus (*Mantur-) dieu des Enfers; les Manes; le mundus, terme sacral du culte étr.-romain, signifiant aussi bien le monde infernal qu'une espèce de temple-hypogéen, ou de sanctuaire sépulcral, consacré aux Dii inferi. — Amenthês ou Amenthe est selon les antiques Egyptiens le séjour des âmes trépassées. Plutarch. Is. et Osir. 29. — Voir cependant aussi notre

théorie antérieure (pl. haut p. 307-308), quelque peu divergente, d'après laquelle la déesse Turan peut également se dériver d'un composé Mâ-turan, prototype d'où seraient issues aussi les Matres celtiques, en connexion avec Mâ-Rhea et un alarodien Matyr ou Matyrun, divinité du Chaos, adéquate à Isis et Cybèle, qui en arménien historique a survécu sous forme de Mayr, déesse du soleil couchant et du monde infernal des ombres, dont il sera encore question dans notre *Note* suivante add. ad Chap. II.

NOTE add. ad p. 71: Amanak, à définir Eon démiurge, Logos formateur et régulateur, l'élément plastique-rationnel, le *formans-continens* des «idées» ou choses visibles de la création, se révèle, en tant que signifiant littéralement le «Vase» ou le «Réceptacle» des idées (arm. aman, amanak «vase, récipient») comme terme homologue et correspondant assez exactement au concept du *K'i*, par lequel la cosmologie chinoise désigne le monde des formes devenant visibles, litt. les «vases» (moules), les «réceptacles» (*K'i*, *K'ien*). Le t'ong ou tao produit les êtres visibles: les «vases» *k'i*; ces dernières produisent les êtres sensibles, «les 11520 choses»; c'est le «vase» *k'i* qui confère à son contenu sa forme, procédé analogue, mutatis mutandis, à la formation des Idées de Platon. — A ce propos il nous sera permis de relever ici encore un autre parallélisme remarquable entre la physico-cosmologie chinoise et celle des anciens Arméniens. Les Chinois se représentaient le monde sous forme d'un char, dont la terre carrée forme le fond et la rotonde du ciel le dais.[1] Pareillement les Arméniens, ainsi que l'atteste, entre autres, le passage suivant du vardapet Eznik, *Tract. contra Haeres.* (De Deo), lib. I., c. 3: «Ainsi donc nous voyons ce monde-ci pareil à un char, attelé de quatre coursiers: de la chaleur et du froid, de la sécheresse et de l'humidité; ainsi que, en outre, une secrète force comme conductrice du char» etc.[2]

NOTE add. ad Chap. II: Traditions astrologiques-calendariques. — Phénomènes atmosphériques, météorologiques. Intéressante est la théorie de la genèse des Vents d'après la cosmogonie arméno-alarodienne, influencée partiellement par le cycle culturel irano-chaldéen et arabe, telle qu'elle se trouve transmise sur la foi d'antiques documents par L. Alishan *Hin Havat* 64 sq.: «Un magasin se trouve dans les eaux, duquel les

---

[1] Abel Rey: Science orientale avant les Grecs, p. 403 sq.

[2] Eznik, éd. arm. Venet. 1914. — Trad. fr. de Le Vaillant de Florival, Paris 1853; Trad. allem. de J. Mich. Schmid, Wien 1900.

vents s'élèvent au-dehors: ces vents s'appellent le Herrasap'h, le Kharr-sap'h, le Sar-sap'h, le Mazat ou Nazat. Leurs origines proviennent de l'eau, et leurs voies (marches, allées) débouchent aux cieux». — Puis encore cette curieuse définition-ci: «Le Vent (*Holm*): c'est de l'eau diffuse, enfermée dans son magasin; c'est l'air agité, mis hors d'équilibre; leurs issues (des divers vents) partent de la mer extérieure et leurs voies („cours, courants") s'étendent à partir des eaux intérieures.... dans l'intervalle entre les eaux (de l'Océan) et le ciel. Ce sont les courants d'atmosphères qui souventes fois s'accroissent au profit des sources et des veines d'eau. Ce sont Yasom, Sourhab, Anagoum, Nespha; ce sont ceux-là qui produisent les mouvements (commotions); et le ciel se consolide („devient stable") de par la terre.».

Des diverses sortes de tourbillons ou trombes et de leurs génies connus sous les noms de Višap, P'othorik, Myrrik etc., il a été déjà traité plus haut. Ajoutons pour Myrrik «procella, tempestas, turbo» (de *murrik) que ce terme évoque directement la déesse chald. du Chaos et de l'Océan primitif, Omorka ou Markayê (Tiamat-Thalatta). Quant à Thathar, synonyme de Myrrik, il pourrait être issu d'un prototype *T'ant'ar (T'amt'ar) ou même T'arat'. Cf. la divinité Tarentine. — Liparian (holm) le vent «au souffle de feu allumé aux Enfers» (Sandaramet) a été déjà par Alishan (op. cit. p. 67) identifié au Liparos grec, héros du cycle d'Aiolos. — Dzyknamp, litt. «nuée aux poissons» ou «nuage-poisson», cité par Alishan (ibid.), terme bizarre pour «tourbillon».

Termes caractéristiques concernant les astres: leur lever, coucher, éclipse ou obscurcissement; aube, crépuscule. Arm. areg-akn «le soleil», littéralement «l'œil du soleil», analogue au terme synonyme de l'égyptien. — «Occasus solis» le coucher du soleil: arev-mayr (mayr-kh, -mut, mutkh), littéralement «la rentrée du Soleil dans le *Mayr*», à entendre: sa descente dans le monde des ombres, le royaume souterrain des Enfers, analogue au retour des âmes trépassées chez leurs ancêtres dans le «Sinus Abrahae»; l'arménien Mayr signifie en effet: 1) Mère, matrice, sein maternel; 2) d'un radical différent, bien qu'homonyme: «nuage, ombre, brouillard, ténèbres», qu'on peut retrouver dans *mar̃n*, synonyme de *mar̃ahul* «nebula», *mar̃n-a-mut* obscur, «rentré en obscurité, assombri»; à moins qu'on ne préfère — ce qui nous paraît plus exact — déduire notre *mayr* préarménien du même théme primitif qui a produit la grande déesse *De-méter*, Da-mater, la Magna Mâter asianique; nous supposons donc un terme préarménien Mâtęr (ou Maitęr) signifiant «Brouillard, dilucule, crépuscule, la lumière chaotique»; en sens dérivé théosophique: le règne des ombres, le royaume infernal, dans lequel est censé descendre ou retourner le soleil couchant, pareil à

l'astre du jour des Egyptiens, qui redescend dans l'empire souterrain d'Osiris-Isis. — La déesse Mitra (Hérod.) est probablement une Mêtra, appartenant à notre clan divin en question; de même les déesses Mères ou Matres gauloises. — En outre l'arménien connaît un *muth* «Ténèbres», correspondant comme étymon à la divinité phénicienne Moyt ou Môth.

Arm. *maṙaḫul* «nebula»: cf. lat. Mercurius (arm. margarê prophète). — Arm. *šamandal* «brouillard»: cf. le dieu fluvial Skamandros de l'Iliade; cf. arm. Sandar-amet (Spandar-amet) «enfer, Hadès». — Arm. *stuer*, *sṭver* «ombre»: cf. les Satyres pélasgiques, demi-dieux rustiques, chtoniques, originairement des êtres fantômes, génies du royaume des ombres, démons sylphes, sylphides. Saturnia, l'Hespérie primitive, peut se comprendre comme «pays des ombres» (du même *Setuer «ombre»), règne de l'Ombre, «Occident»; cf. arm. storin «souterrain», «infernal» et Saturnus, dieu de l'Enfer. — L'équation entre arm. aršaluš «aurore» et le synonyme étrusque αυχηλως a déjà été rappelée. — Pareillement le terme grusinien tsis-kari «la porte du ciel», i. e. l'«Aurore», qui dénote une affinité au moins lointaine avec le couple des Dioscures, génies de la lumière naissante, de l'aube et du crépuscule, de l'étoile du matin et du soir.

NOTE add. ad p. 91—92 Lutibris. — Le terme assyr. tilpanu (-badu) «arc», ibid. cité, suggère l'identification étymique avec le nom théophore hét. Telebinu, Telephinu: cf. pélasg. Telephos, dont le culte est étroitement lié à l'Asie Mineure mysienne-troïque, ainsi qu'au mythe préromain du roi Latinus, de Tyrrhenus-Tarchon et de la déesse Romê; apparenté aussi avec celui du couple juvénil Romulus-Rémus. Telephos apparaît en outre intimement congruent au dieu italique Liber (*tliber); c'est ce que le mythe exprime par la formulation d'après laquelle Dionyse a enchevêtré et fait trébucher Télephe dans des pampres ou sarments de vigne; ce Telephos n'est qu'une phase du dieu viticole Dionyse lui-même; il nous semble être l'original asianique du dieu romain Liber. A Liber-Libera correspondrait en Asie Mineure le couple Telephos-Telephaë, Telephanê, Thelephassa (-phaësa); cf. chald. Dilbat; Delephat, la planète Vénus babylonienne (Hesych gl. p. 383); variante Belebatos (Hesych).

NOTE add. p. 167: Culte des plantes. — A ajouter à la fin de la page 167 ceci: Le couple botanique arménien *Hörut-Mörut*, regardé et révéré dans la croyance populaire comme une plante mystique-magique, représente également une antique divinité

alarodienne-asianique.[1] En sa valeur phonétique originale, telle que la langue classique le prononçait, ce nom composé sonnait Haurut-Maurut ou Havrut-Mavrut. Le membre composant initial remonte, selon les strictes lois phonétiques à un pré-arménien **pavruty*, <**parvouty*. De prime abord l'on y reconnaît un symbole de la grande déesse Parvatî, l'épouse et parèdre du dieu hindostanien Çiva. Ce nom Çiva n'est point arien, mais pré-arien, probablement de souche élamo-suméro-caucasienne. Parvatî se traduit, il est vrai, par les Ario-Indiens «la montagnarde» (skr. parvata «montagne»); mais il sera plus logique d'y supposer une ancienne appellation préarienne, arianisée secondairement. — Umâ-Durga, le nom complémentaire de la même déesse est Omorka, déesse-mère du Chaos primordial en cosmogonie chaldéenne. Son équivalent arménien, *maurut* remplace un *umavrut, pour *umadruga, >umadurga (élision de la dentale d, analogue à l'arm. *mayr* pour *mater*, (gén. maur: materu, matur). Par conséquent notre nom composé arm. Haurut-Maurut se révèle comme corrélat exact, phonétiquement équivalent et congruent avec la double désignation de la déesse Parvatî-Umâdurga. Cf. aussi les Maruta's, dieux de la tempête chez les Indo-Ariens, dont le nom peut avoir influencé l'arm. Maurut. Il s'agit de la même divinité connue en Cappadoce et Asie pontique sous le nom de Mâ ou Cybèle; Mâ rappelle Mahâdêva, attribut de Civa et (Mahâ-dêvî) de Parvatî. Parvatî figure dans les Puranas çivaïtiques dans le rôle d'une divinité bienfaisante, bonne, libérale, clémente, toute-puissante. Ce n'est que secondairement qu'elle apparaît en Bengale et dans le Dékhan être dégénérée en déesse cruelle, sanguinaire. Hôrut-Môrut, la jolie et sympathique fleur des montagnes d'Arménie, était donc toute indiquée à servir de symbole pour figurer la Parvatî, déesse montagnarde, dans sa phase archaïque de bonne et bienfaisante Dêvî, unissant à cette qualité en outre une puissante force m a g i q u e. Ce caractère essentiellement m a g i q u e de la même divinité se trouve incarné dans le couple d'anges-dèves iranien *Hârût-Mârût* qui d'après Vullers Lex. II 1439 se définit ainsi: «*Hârût*, nomen angeli sociique alterius *Mârût* dicti, quos ambos, ob magiam quam exercebant, in puteo quodam babylonico pedibus suspensos perpetuo cruciari fabulantur et ad quos magiam artem discere volentes accedere dicuntur». Ce couple d'anges de la magie n'est pas autochtone chez les Irano-Perses

---

[1] L'ancienne langue distingue deux sous-espèces d'un même genre de plantes, «Hōrut et Môrut»; l'arménien moderne et les dialectes citent les deux espèces toujours comme couple uni: Hōrut-Môrut. Il s'agit de la Toutia, jacinthe tubéreuse, jacinthe indienne, Tuberosa (amomum xanthorriza), à belles et odoriférantes fleurs, tantôt blanches, tantôt bleues.

(«vox peregrina ad persicam linguam non pertinens»).[1] Hârût-Mârût est identique au *Hōrut-Mōrut* alarodo-arménien. Les deux couples paraissent issus, comme emprunt exotique, d'une commune racine assyro-babylonienne ou élamitique.

Quant au culte des plantes et spéc. des arbres en général, tel qu'il se. pratiquait en Arménie et en Transcaucasie, il a ses antécédents analogues en Assyrie: arbre sacré représenté sous forme pyramidale (cyprès), flanqué de prêtres et d'adorateurs, tenant en main des pommes de pin. Cf. l'arbre de la vie et l'arbre de la science du Paradis (I Mos. 2, 9; 3, 22); puis en cosmogonie eddique le frêne cosmique Yggdrasill; en Inde: l'arbre sacral Asoka. L'usage si significatif des arbres sacrés à ex-voto, garnis par les dévots de rubans, de pièces d'étoffes multicolores et autres dons d'offrande variés, est commun aux Caucasiens, Arméniens, Egyptiens, Baltes, aux anciens Grecs et Romains.

NOTE add. ad p. **174**, **183** et **185**: divinité hittite Telebinu et Telepinu, en fonction masculine et féminine. — La phase féminine de cette déité hittite-hourrite nous est transmise sous forme de Telbīn, avec variante *Beltīn*, en deux teneurs modifiées. 1ère teneur d'après Eutychius *Ann.* I· p. 72 (in Chwolsohn, *Sabier*): Béelsamin, roi de Babylone (Irāq) s'éprend d'amour pour Telbin, épouse de Tamūra, roi de Maussil (Ninive); mais elle le fuit et incendie pendant sa fuite la ville de Charran, avec le temple et l'idole du dieu lunaire Sin. — Tamûra, iran. Tahmûrath, est le Zeus *Dêmaru* des Phéniciens; il équivaut à Thammuz babylonien. La fuite de la reine Telbin correspond évidemment à l'évasion du dieu Telepinu et à sa disparition de la terre, relatée en haut, p. 185. Cette Telbin féminine forme avec Thammuz-Tamura une dyade d'êtres divins étroitement conjoints; tantôt l'un des membres du couple alterne avec l'autre, et se substitue aux fonctions de son partenaire. — 2ème teneur, d'après la «Caverne aux Trésors» syriaque éd. Bezold p. 37: «Baltin (=Telbin) avait été accordée comme épouse à Tammuz (=Tamûra); puis Be'elšemin s'enflamme passionnément pour elle; Tammuz s'enfuit devant Be'elšemin; Baltin incendie et détruit Harran». Une sous-version plus explicite, représentée par Pseudo-Melitô *Apologie* porte ainsi: Les Phéniciens vénéraient Balti, la reine de Chypre, parce qu'elle aimait

---

[1] Harvatat-Ameretat (pers. Amurdad et Murdâd), terme de l'ancien iranien qui correspond grosso-modo à l'armén. Haurut-Maurut, n'est qu'une transformation postérieure, arianisante du même original suméro-élamitique, duquel est issu l'iran. Hârût-Mârût. Amurdâd ou Murdâd en persan signifie: a) le cinquième mois de l'année solaire; b) le nom de l'ange qui préside à l'hiver et à toutes les entreprises et affaires du mois de Murdâd.

Tammuz, fils de Kutar... Mais Hépheste, en rival jaloux de Tammuz, tua ce dernier vaquant à la chasse du sanglier sur le mont Libanon. Balti demeura à Gebal et décéda à Aphaka, lieu de sépulture de Tammuz. — Selon cette version c'est Tammuz (Tamura) et non pas Balti-Telbin qui prend la fuite. Tammuz se substitue ici à sa conjointe, il entre dans le rôle du Telbin masculin, du dieu Telpinu de la tradition hittite, (communiquée plus haut p. 185). Ce Telepinu est donc par essence le doublet équivalent de Thammuz-Thamûra.[1]

Quant au couple des déesses Kamrushepa et Ashkashepa, variations de la génie hitt. Hepa (Hippa), conjointes à la suite de la déesse Telepinu (p. 183), il sera indiqué de leur adjoindre encore la déité Išpašepa ou Išpanzašepa. L'élément *šepa* paraît signifier «démon, génie, esprit». Cf. E. LAROCHE dans *Rev. Hitt. et Asian.*, T. VII, fasc. 45 p. 4—9, où se trouvent énumérées en outre encore plusieurs divinités hittites en -šipu, šipa: Iškallu-šipu, Išhašḫarna-šipu, Upparpa-šipu etc.

NOTE add. ad p. **176** et p. **124—25**, Kopala-Kybélé, Kybebe. L'étymologie proposée, par georg. *khua* «pierre» et *khvabi* «caverne, voûte» est suppléée par le clan suivant: lat. cous, cohus «voûte céleste, firmament, ciel»: ir. cua «creux», bret. keo et kougon «grotte», lat. cavus, gr. κόοι, κοῖλος (kovilo-). La déesse-mère Cybèle se continue dans la Mady Maïräm, la patronne des femmes chez les Osses du Caucase; son jour à elle dédié est le vendredi; elle est vénérée sous l'emblème ou le fétiche d'une grande pierre, portant pareillement le nom de Mady-maïräm. Chaque village possède sur sa banlieue une telle pierre sacrée, caractérisée comme pierre nuptiale, servant de cible vers laquelle les garçons du village lancent des pierres et boules sous les acclamations liturgiques suivantes: «Autant de garçons que ces pierres et boulets à toi lancés, veuille accorder, et par dessus aussi une fillette aux yeux bleus, à notre bonne fiancée-épouse, o déesse Maïräm». Puis ce même vœu est répété par le garçon de noces. Une coutume analogue se retrouve dans le rituel nuptial ariohindostanien et esthonien: la pierre sacrale symbolise ici la déesse-mère, génie-patronne de la fertilité féminine et de la génération primitive, en même temps qu'elle évoque la réminiscence du mythe de l'origine pétréenne du genre humain primordial.[2]

NOTE add. ad p. **241** sq.: *Agênor*. — L'analyse d'Agênôr en Agam + Enôr se trouve appuyée et corroborée par Agap-ênor, formation tout à fait parallèle. Cf. comme type d'un composé analogue:

---

[1] Cf. Cheyne, Traditions and Beliefs, 21 sq.; Gemoll, Israel.-Hyksos 127 sq.
[2] Cf. Leop. v. Schröder, Hochzeitsbräuche der Esten (Berl. 1888), p. 78.

Antênôr; celui-ci, un héros migrateur-colonisateur tel que Vanatur (arm.), Evander, paraît toutefois représenter un cas particulier; car en outre de l'analyse Ant-ênôr (Aineat, Aeneas + Enôr) serait possible aussi, voire même très suggestive et indiquée, celle-ci: Han-tenor, *Uan-tanôr, *-tamnor; cette dernière variante, nous l'induisons en l'appuyant sur base de l'alarodo-arménien Amanor (= Vanatur), dont l'équivalent couchito-chamitique, à préfixe t- ou th, serait *T-amanor; Uan tamnor (-tannor par syncope) remonte à un primitif **Uan* (Uvan, Ovan) *-tam^a^nor*, dont le second composant est identique à la divinité assyro-babylonienne Tammûra (de *Tamnur^a^; cf. Tammuz <*Tam^a^nurth), à laquelle correspond en Iran le héros-roi mythique Tahmûrath, ou Tahmureth (*Tamnur^e^ϑ ou *Tanmurϑ). Ce couple antique Uan-tam^a^nor forme une combinaison de l'Oannès (Oan) chaldéo-sumérien avec Tahmûrath-Tam^a^nor (Tannor, Tenôr), qui dans sa forme secondaire, modifiée par assimilation, Uan-Tenôr se trouve confirmée et attestée encore par une archaïque divinité ibéro-tartessienne (hispanique), dont la réminiscence se reflète manifestement encore dans le héros mythique Don Juan-Tenorio de l'Espagne médiévale. Le caractère d'amphitryon, de Theoxenos, inhérent à Antenor[1] (cf. arm. vanatur «hospes, hôte») est également caractéristique pour le Don Juan-Tenorio mythique («Il convitato di pietra», «le festin de pierre»). Nous concluons: Antenor est la métamorphose hellénique du dieu-hôte arménien Vanatur = Evander = Uan-Tannor, -Tamurath, une combinaison de l'Oannès babylonien avec Thammuz, Tammûra ou Tahmurath, lequel est en étroite affinité avec *Omoroka*, Omorka, Markaya, la déesse du Chaos primordial, appelée aussi Thiamat.

NOTE add. ad p. 247—248. — La figure apocalyptique de Kartaphilos-Ahasver, paraît encore remonter génétiquement au Caïnite Lamech, tel qu'il nous est décrit Gen. III, 18—24. Laquedem ou Isaac Laquedem, le nom néerlandais du «Juif errant», ne serait-il pas une variation, une forme modifiée de Lamech? Il s'agirait du même thème théophore qui se trouve représenté en Egée pélasgique par le clan mythique suivant: *a*) Elakatos, héros vénéré à Lacedémone par la fête Elakateia (Sosib. in Hesych. Lex.); *b*) Elakataios Zeus (culte thessal.); *c*) *Elakatenes* (souche de Derketo, Ichthys-Hesychia). En outre, la divinité syrienne Alaga-bal (Elega-bal,

[1] Traitement hospitalier par Antenor de Diomède, Ménélas et Ulysse. Ce Diomède semble apparenté à Yama indo-arien, dieu infernal. Le pendant de don Juan Tenorio est don Juan De Marana. Son épithète rappelle le Demarus, Zeus syrien, qui lui-même n'est qu'une phase modifiée du dieu Tamûra (Tammuz); cf. aussi le Marnas palestinien.

Eleaga-belos), s'explique et se comprend le plus simplement par l'hypothèse d'une transformation sémitisante d'un original supposé pélasge-préasianique *Elaga-dên (-Tên, -Dên, -Dan = Zeus, Zên). A comparer en plus encore le héros *Lakedaimon* (Gruppe, Myth. gr. 1299_2). Nous conjecturons une déité de caractère périodique, représentant à la fois l'évolution sidérique et la destinée, le sort fatidique, le domaine lugubre des Parques fileuses, en proposant comme étymon probable: ἠλακάτη «quenouille», lit. lenktuve «dévidoir»; arm. *il* «fuseau», elêgn «roseau, canne»; celt. gaél. *lag log* «hollow»,[1] lug «tourner»; scr. lôka «monde». Comme précieux reliquat de cette divinité nous découvrons encore sous forme d'interjection, qui bien qu'anglisée reflète encore, à n'en pas s'y méprendre, l'invocation sacrale d'une ancienne déité celto-atlantique, cette expression-ci du lexique anglais-britannique: *lack-a-day*, var. *alack-a-day* (alack-the-day) «Oh juste ciel!», «Dieu du ciel!», en outre un good-lack-a-day (-daisy), où l'élément adventice good semble substitué à un ancien God «dieu»! Tandis que le simple *alak*, influencé peut-être par l'angl. lack «manque, détresse, indigence, misère» (cf. arm. alkat «pauvre, miséreux»), signifie «hélas», «oh malheur!» et présente le nom théophore sous sa phase radicale, simple. Cf. le génie Alêk des Arméniens, espèce de lutin ou démon néfaste (plus haut p. 7 sq.), ainsi que les Alkh du mythe arménien.

Quant à l'attribut «Isaak» joint à Laquedem, il se décèle comme transcription du dieu celtique Esuccius = Hesus, lequel se rattache au cycle oriental d'Usôos (Esaü) phénicien et d'Osogôs, le Poseidon des Cariens-Lélèges, par l'intermédiaire du clan poséidonien de Hesychia, Ischys, Hésychos, Aisakos, Hesione. Si Ahasver, le «Juif errant», est identique à Wotan-Potidân, dont Laomedon n'est qu'une phase, le couple Hesioné-Laomedon semblerait concorder comme équivalent avec notre dyade Isaak-Laquedem.

Considéré sur le plan des divinités cabiriennes, notre Ahasver-Kartaphilos nous paraît identique au cabire Axieros, dont le nom primitif *Askiveroš se décèle être équivalent à Ahasver = Assueros (*Aschuveroš).

NOTE add. ad p. 253 ss., 258—59: *Astvats* «Dieu». — Les dénominations de la divinité suprême chez les Hébreux témoignent, dans leurs multiples variantes et modifications, d'un syncrétisme religieux et racial très prononcé. Ainsi p. expl.: le dieu Sabaoth ou Zebaoth, interprété sur base hébraïque: «dieu des Armées» (célestes, c.-à-d. des Chœurs des Anges) reflète encore visiblement le

---

[1] Cf. le dieu irlandais Lug; le héros Lugaid: nord. Loki pelasg. Lykios Apollon.

phrygo-anatolien Sabadios, Sabazios, resp. l'arménien Astuats «Dieu du ciel». Ainsi Jahvé, reconnu depuis longtemps comme apparenté radicalement au Jovis-Juppiter romain, décèle dans ses formes doubles archaïques: Jahu, Jehu, Jeo, Jo (cf. Jeho-saphat, Jo-kabad) une connexion étymologique avec la divinité lunaire pélasge Jô, ég. copte io «la lune».[1] — Elohim, syncrase de l'appellatif commun-sémitique El (Ilâh) avec Olam (el 'ôlam: Genes. 21, 33) se rattache d'ailleurs à Eleon phénicien (cf. pélasg. Helios); puis, par son terme équivalent Eloah, à l'ibéro-caucasien elwa, elua, eluva «éclair, foudre»; Elohim en tant que terme synonyme de Jahve, dieu unique et monarque du ciel, ne saurait s'expliquer comme pluriel; la forme plurielle n'est qu'apparente, recélant un ancien El-Eleon, -Olyum (Olam); cf. Olympios Zeus. — Immanuel, épithète du futur Messie, «Dieu uni avec nous», suppose un nom théophore Hum-manu, composé indo-arien Homa (Soma) + Manu combiné secondairement avec hebr. el «dieu»; à comparer aussi la parole mystique-sacramentale Om ou Om-Manu dans le rituel du brahmanisme, dont le célèbre «Amên», invocation mystique dans la doxologie hébraïque-juive, nous semble encore figurer un écho lointain, provenant de la divinité[2] indo-arienne Om-Manu, iran. Omanês (Om + Manês), à laquelle correspondrait un Om-Mên ou Aum-Mên asianique, un préarm.-cappadocien Humâ-Mên (Manuk) ou Hęm-mânuk, (déesse Mâ-Commâna cappadocienne). — Quant à El Shaddaï, le θεὸς παντοκράτωρ (LXX passim), dont le radical Shad a été déjà comparé à l'assyr. šêdu dieu-taureau, et aux šêdim démons bibliques, son second élément peut, avec Fr. Hommel (ibid. l. cit.) s'identifier au chald. assyr. ai «la lune»; donc Shadd-ai = chald. šadû Ai la Montagne Lune; mais une réminiscence, un reflet de cette même divinité assyro-chaldaïque paraît s'être conservée également dans le terme arménien skay «géant, démon-titan», dérivé d'un original skadi (ou même huskadai) eskadai; en tout cas la fête ponto-cappadocienne des Saccées (Sakaia) Strab. 11, 512, Steph. Byz. s. v. Zela, ou des Sakkaia (D. Chrys. or. 4, p. 69) doit se rapporter à cette même divinité. Cf. phryg. Mên Askanios et Askaênos avec variante Mên Askaios, d'un prototype possible Askaê = *Askadi, *Askadai. — Ces affinités cultuelles, ce syncrétisme religieux sont de nature à légitimer notre induction, qu'il doit y avoir existé en temps préhistoriques un courant d'influences ethniques, exercées de la part de peuplades allogènes, soit ariennes ou protoariennes, soit ibéro-caucasiennes, sur le Canaan et

[1] Cf. Fr. Hommel, Geogr. u. Gesch. A. Orient, 177 sq.

[2] Très significatif pour le caractère théophore divin du Amên hébraïque est encore le «Deus Amên» (Isaïe 65, 16); puis dans Apocalypse 3, 14 «celui qui est Amên, le témoin véridique, Principe de la création de Dieu» (donc le Logos divin). Cf. II Corinth. c. 1, 20

la Syrie-Mésopotamie primitive, influences qui supposent un certain mélange et croisement racial entre les Sémito-Couchites de ces contrées avec des Indoeuropéens et des Ibéro-Transcaucasiens, qui, selon notre théorie, occupaient jadis ces parages de l'Orient antérieur, où ils furent dans la suite absorbés peu à peu par les Sémites.

Finalement nous remarquons supplémentairement encore ceci: arm. Astvats «dieu» peut être le résultat d'un amalgame de deux entités cultuelles diverses, dont l'une correspondrait à notre sus-dite théorie, tandis que l'autre proviendrait du type *As-tuath*, *Ais-tuath*, *-tuag*, *-tuatz*; le 1[er] composant en serait = arm. ays «vent, souffle, esprit, daimon», ibère-basque aize (aise), haize «vent»; à comparer l'étrusque αἰσοί «les dieux»; aesar, aisar «Deus» ou divinité (plural collectif en -ar); ainsi que les Wanes ou dieux secondaires de la religion norroise-eddique. Le second facteur constitutif serait alors *tuath*, la divinité Thoth, Thaut, Thayt des Phenico-Egyptiens; le Dodoneus Zeus; celt. atlant. Tuath, Teutatês; ou encore une variante *tuag*, dans As-*tyagés*, As-*tuochos*, *-tuocheia* Athena, où, dans la forme grécisée (asty-och-os «tenancier ou possesseur de la ville»), se décèle visiblement un antique nom de divinité, un nom théophore, dont le sens radical doit avoir été: dieu ou déesse, divinité. Cf. gr. τύχη, et divinité Tychê, Tychon. Cf. notamment la grande déesse pré-latine Diana, laquelle, si nous voyons bien, se révèle comme forme légèrement romanisée d'une ancienne *Tuvana ou *Tuhvana, *Tuγana, original dont l'écho semble résonner encore dans son attribut de Tifatina (Diana). Diana est donc forme latinisée, quasi dia ou divana, substituée à un ancien Tyvana ou Tuana; cf. dieu celto-irlandais Tuan (mac Cairill) un être polymorphe, variant en avatars, analogue à Vishnou ou au logos chald. Owan. Elle est déesse de la destinée, du fatum, de la Fortuna, l'Aisa (gr. αἶσα fortune, destin); sa dénomination Tuvana paraît avoir été flanquée primitivement d'un synonyme *Tuvata* (d'où se dérive l'attribut Tifatina) ou *Tuatha*: *a*) sort, destin, fortune, circuit périodique, univers; *b*) la lune, période lunaire, lunaison, mois: cf. ibéro-carthvél. thve, thutha, t'ęt've «lune, mois». Ainsi Diana est devenue secondairement la déesse de la lune. Ainsi analoguement le nom théophore Antigonos serait une forme hellénisée d'un thème original thraco-phryge *Han-tugan*: han = alb. illyr. hane, hanne «lune»; tugan le même thème radical duquel provient Diana. Dans Antiochos *Han-tuoch, le second élément est = tuach, tuaγ, dont une variation est tugan; tuach, tuag se mue, en vertu d'une stricte loi phonétique, en un arméno-alarodien tuats, tuatz. As-tuats est donc Aisa-tuag «Fortuna-divina».

NOTE add. ad p. 262, corollaire: Joseph prototype du Messie souffrant et ressuscitant en gloire «pour juger les vivants et les

morts». — Aiakos, roi-juge de l'Enfer, une figure poséidonienne, génie des sources, fleuves et de la pluie, a été déjà par Buttmann (Myth. I, 178) comparé au héros diluvien Annakos de Phrygie. Cependant, par son caractère de compagnon de Minôs et Rhadamantys, assesseur participant au Tribunal du monde des trépassés, Aiakos est nettement reconnaissable comme pendant et phase de Dionyse-Iakchos. Il est quasi identique à Iakchos, l'Osiris des Pélasges. Iakchos apparaît par l'homonymie de son nom aussi bien que par sa nature, être en affinité étroite avec un héros-dieu Jakob ou Jakobël cananéen. Celui-ci se dévoile, par son double nom d'Israël, établi en un parallélisme évident avec Osiris, roi de l'empire infernal. Il paraît donc tout naturel et conforme à ces antécédents, que le héros Joseph d'Egypte, fils du patriarche Jacob, laisse entrevoir et transparaître encore à travers le récit biblique l'effigie lointaine, mi-pâlie d'un prototype divin, d'un demi-dieu Joseph équivalent à Osiris dans son rôle de suprême juge et dominateur d'une Misraim-Egypte cosmique-mythique, identique avec l'Amenthês, l'Elysée des Egyptiens.

NOTE add. ad p. **256—269** (corollaire). — Mentionnons encore, comme très significative, l'identification du héros Joseph l'Egyptien avec Serapis-Sarapis, telle qu'elle se trouve attestée dans la littérature patristique (Firm. Mat. de err. prof. rel. 13; Melito Sard., Tertull., Ruf. hist. eccl. II 23, Paulin. Nolan.).[1] Cette identification se vérifie sous les deux aspects de la divinité Serapis-Sarapis. Soit que nous la considérions comme Osor-Hapi, i. e. Osiris-Apis, dieu dominateur du règne catachtonien-infernal; soit que nous réduisions Serapis-Sarapis à sa forme primitive de divinité asianique-pontique-alarodienne: Sarpedôn (en Lycie, Carie, Crète, Cilicie), Sandaramet, -arapet «Pluton, Orcus, Cérès» (en Arménie), var. Spandaramet «Dionysos»: dans chaque cas nous aboutissons à une divinité plutonique-catachtonienne du genre d'Osiris ou de Dionysos, congéniale à un héros-dieu égyptoïde Joseph, reflet d'Osiris.[2] Il ne s'agit donc pas proprement d'une apothéose du Joseph historique, fils du patriarche Jacob et vice-roi d'Egypte;[3] mais bien du prototype divin

[1] Sur Joseph-Serapis voir H. Güdemann, Relig. wiss. Stud. 1876, 26—41; Dr. Fr. Zimmermann, Aegypt. Relig. 1912, p. 8—9.

[2] Très instructive est la combinaison Sarpedonia-Artemis avec Sandan (Sandieus, Sandon) + Aramet (Armais, Artemis) = arm. Sand(an)-aramet; Spandaramet = pers. Asfendarmet (nom d'un mois), zend. Spenta-armaiti. Cf. Carol. Kl.-as. Spr. Myth. N° 163.

[3] Ruf. hist. eccl. II 23: «De cuius (Serapis) origine diversa fertur opinio Paganorum. Alii Jovem putant, cuius capiti modius superponitur... Quidam sic honorem nostri Joseph formatum perhibent simulacrum, ob dimensionem frumenti, qua famis tempore subvenit Aegyptiis». En effet l'emblème du Modius, propre au dieu Sauveur-Messie Sarapis entre dans le cycle cultuel du mythe Josephinique; et pareillement la claustration en usage dans le Sérapéum rappelle la captivité de Joseph avant son exaltation.

de cet auguste personnage biblique; ce dieu ou demi-dieu Joseph est Sarpedon-Sandaramet-Serapis lui-même, essentiellement.[1]

NOTE add. ad p. 273: Hellê-Phrixos. — Hellê-Helêl équivaut bien à Lucifer, l'étoile de l'aube, du crépuscule, de la lumière naissante ou défaillante; mais cette divinité se confond et s'identifie avec le génie de la Nouvelle-lune; *hilâl* est en effet le terme arabe qui désigne «la nouvelle lune» ou encore la lune dans sa phase d'obscurcissement. A côté de Helêl se trouve bien attestée également la variante Helâl (Jes. 14, 12—15). Le culte de cette divinité orientale-pélasgique Helêl (cf. Heleogabal) a été répandu jusque dans les pays rhénans de l'empire romain. Une ancienne ville *Hellelum* (Itiner. prov.), située à l'emplacement de Benfeld en Alsace (avec le hameau d'Ell ou Ehly, Ehl) reflète manifestement encore le nom d'un antique sanctuaire du dieu homonyme; de même que l'endroit actuel d'Andlau, qui (vers 880) s'appelait dans les archives Eleon, doit avoir emprunté son nom à une divinité Elêon.

NOTE add. ad p. 276: Si Ilunnus dérive d'un *pilumno, on le comparera à l'arm. holm *polm «vent», = l. pulmo = gr. πνεύμων et πλεύμων (cf. lat. numen pour *pnumen). Mais si sa présente forme est authentique, il serait plus logique de l'associer au dieu Eleon comme apparenté, qui paraît être en relation intime avec Ulios Apollon (p. 298). Ce dernier peut représenter une phase de Hekatebolos Apollon. Comme tel il serait à comparer à Palnotoke, qui apparaît chez Saxo Gramm. comme héros mythique danois, qui, exilé de sa patrie, aurait fondé le port de mer mi-légendaire de *Youlin*, identifié avec Yomsburg. Palnotoke est le Tell danois, le héros sagittaire, parallèle à Hekatos Apollon, au Hayk arménien. Sur ce groupe, Ulios Apollon, Iulios Askan., Olivarius Hercule, auquel on adjoindra encore Liber (Bacchus), génies à la fois guerriers, messianiques-périodiques, et magiciens-guérisseurs, voir plus haut p. 298. Cf. Gruppe Gr. Myth. 452 sq., 485, 1126.

NOTE add. ad p. 294: Ogygos (Ogygès). — Osogôs (Osogôa), le Poséidon lélégo-carien, équivaut essentiellement à Ogygos ou Ogygês,

---

[1] D'après H. Ph. Weitz, Art. Sarapis dans Roscher, Myth. Lexik., Sarapis serait d'origine babylonienne: = šar apsi «roi de l'Océan». A mon avis il serait plus vraisemblable de ne voir dans Sar apsi qu'une forme secondaire, sémitisée, d'un original asiano-alarodique: aussi la théorie de Kaerst, Gesch. des hellenist. Zeitalt. 2, 265 ss., qui voit dans Sarapis un dieu pontique, originaire de Sinope, paraît-elle plus authentique. *Sarapis* s'explique parfaitement comme forme égyptianisée pour *sandrapid* (sanrapid) = armén. Sandarapet, -amet; Comme composé analogue nous citons le nom théophore arm. Karapet (Garabied).

le héros du déluge ogygique et fils de Poséidon. Pareillement Og, roi mythique de Basan, et Gog (cf. lyd. Gygès, ass. Gugu), encore reconnaissables comme héros d'un cataclysme apocalyptique, appartiennent-ils au même cycle mythique. Ogygia, l'île océanique de Calypso, «Nombril de la Mer», paraît d'ailleurs remonter, avec Ogygos, à un prototype *usôgug ou *usaugov (-gog), qui ne serait qu'une variante dialectale du radical d'Osogôa, Osogôs, le Poseidon des Cariens; ce prototype aurait été, en un temps postérieur, compris et interprété au sens arbitraire d'un composé usa-ugog, -ogug, i. e. «l'île d'Ogyge», sur la base prétendue du terme pélasge *usa* «île»; ainsi s'expliqueraient Ogygia, Ogygos, comme forme réduite, apocopée, vis-à-vis de *Osogôa*, *Osogôs* (*Osa-ugova, -ugoga, -ugôg). Cette induction se fonde sur l'analogie de «Daonos le Pasteur», terme issu d'un nom composé théophore *usodaon*, ou *usovdaon*, ainsi que nous l'avons démontré antérieurement (voir plus haut p. 317—318).

Divinités hespériques et gauloises-celtiques.

NOTE 1. add. p. **191**: Divinités atlantiques. Après n° 16 Saturne à interpoler ce qui suit: Le dieu latino-romain Juppiter, pris et interprété dans le sens de Jovis-pater (Ju-pater) est manifestement un produit secondaire, dû à la spéculation de la religion officielle-sacerdotale. Probablement faudra-t-il supposer une forme primitive **Ju-witar*, *-witr*, laquelle correspondrait à un couple germanique Tiu (Tiw, Ziu)-Widar. Ce dernier, Widar, qui occupe une place dominante en mythologie norroise, paraît, par essence, équivalent au Mithra irano-arien. Ce Juppiter ou *Ju-witar* primitif, avec forme doublette **Juswitar*, **Juspitar* = Diespiter, est le dieu Ciel, ou dieu de l'Ether olympien; c'est pourquoi on rapprochera son nom primitif authentique du clan théophore iranien qui est représenté par: pers. *sipihr* «ciel» (var. spihr), apers. (iran.) *Spithra-* dans *Spithra-datas*, *Spithri-datês* («donné du ciel»), Spithro-batês[1]; pehl. *Huspitr* (inscr. s. gemme).[2] Ce dieu archaïque, qui n'a rien encore à faire avec un «père des dieux», un «pater Jovis» (Diovis), semble se réfléter encore historiquement dans Hercules Victor Invictus; puis dans Evander (Euandros); ce dernier est équivalent à Jupiter Inventor ou Iuventus ou Jup. Victor, dont le thème radical se retrouve de nouveau dans *Evedor-anchos*, 7ème régent de la dynastie proto-chaldéenne chez Bérosse, que nous avons identifié avec le dieu alarodo-arménien *Vanatur*. — L'indo-arien connaît, il est vrai, déjà

---

[1] Justi, Iran. Nam.-B. 310.

[2] P. Horn, N. pers. Etym. N° 707.

un *dyāuš-pitâ* «le Père Ciel»; nonobstant cela notre théorie sus-exposée, tendant à distinguer dans Juppiter deux couches religieuses successives, une couche archaïque (Ju-witar «Dieu céleste olympien»), et une couche historique (Jov-, Ju + pater), n'en saurait être invalidée ou ébranlée.

La variante latine Diêspiter suppose un type primitif **dyeu (dyau)-spiter* ou *-switar*, auquel répondrait un iranien **dèva (daeva)-spithra* «Dieu-Ciel». Ce *spithra* serait équivalent au nordique *Widar*, qui remonterait à un radical **hvidar*, issu de **svidar*, de même que *Mithra* (Mitra) paraît issu d'un original **ḫmiϑra*, **smiϑra*; cf. l'analogie de l'iran. Smerdis, en face de son équivalent Merdis.[1]

Quant à l'irl.-gaél. *bith* «monde, univers», basque *bethe* «mois lunaire», *bethi* «éternel», et armén. *yavêt* (yavitean) «éternel», l'homonymie de ce clan avec le second élément radical de Jup-pit-er paraît plutôt accidentelle, et étrangère à l'étymologie de ce nom divin.

Hypothèse. — Dius Fidius, une phase de Juppiter, qui certes n'a originairement rien à voir avec *fides* «foi, fidélité» ne serait qu'une latinisation du même thème radical d'où est issu Jup-piter, c.-à-d. Jov-vid ou Dyu-phid. Ce dieu Fidius représenterait l'équivalent pré-italique du Zeus Idaios, dit «crétois», lequel remonte manifestement à un original archaïque *Dyu-vida ou *Ziu-Fida (Idaios pour *Vidaios); car il s'agit d'une divinité de montagne; et le mont Ida paraît, par élision du digamma grec, être dérivé d'un thème wida (vida, phida), qui correspond au cartvél.-ibér. mtha «montagne». De cette même théorie, par nous exposée déjà dans un ouvrage précédent[2], il s'ensuit avec une certaine probabilité que la grande divinité de la montagne Ida (Zeus Kretikos) serait identique à Jahve, le dieu législateur du Mont, Sinaï-Horeb, ou encore au dieu suprême de la montagne sainte du Thabor. Ida ὄρος «le mont Ida», supposerait un antique composé *ida-vuru (cf. *Ithabyrius* ou Ithaburis mons, Joseph. IV bell. jud. c. 6); ou encore, par rapport à la grotte idaïque, berceau génétique du jeune Zeus crétique, un prototype *Horebida ou *Chorephida (cf. armén. ḫoraphit «caverne, grotte»).[3] Nous aboutirions ainsi à cette conclusion: Juppiter Dius-Fidius, essentiellement congruent et identique au Zeus Idaios de la religion créto-pélasge, est la réplique, le pendant hespéro-étrusque du grand dieu Jahvé (Jao-Jehova), appelé aussi Elohim (cf. Olympios Zeus!) de la religion

---

[1] Dans Rosmerta: *vrad-smerta, le second élément rappelle le terme irlandais smer «feu».

[2] Grundst. Mittell.-asian. Urg. § 134—137.

[3] Cf. ibér.-hisp. mons *Orobeda*, *Orospeda* et *Idu-beda* mons (ibid.); Horebida ou Horvida aura été compris et interprété au sens de: mont Horeb, montagne Hor.

hébraïque-cananéenne; Jahvé, le dieu-législateur de la sainte montagne Hor (Horeb) ou Sinaï, correspondrait au Jovis-Dius Fidius hespérique aussi bien qu'au Zeus crétique, dont le culte se rattache au mont et à la grotte de l'Ida. Contrairement au culte gréco-égéen, qui de bonne heure a été modifié et altéré par des ingrédients polythéistes et des éléments mythologiques variés de provenance asianique, la religion romaine, culminant dans Juppiter ou Jovis Capitolinus et organisée hiérarchiquement en des collèges sacerdotaux, a plus longtemps conservé son ancien caractère monothéiste. Jovis-Juppiter est le Jahvé-Jehova mosaïque, dont les montagnes sacrées, Horeb, Hor, Sinaï correspondent aux monts Ida de Crète et de Phrygie. — Sancus (Semo), le synonyme de Dius Fidius, équivaut à la fois au Zeus Creticus (Zan-curet, Djan-curet) et à Yainko, le terme ibéro-ligure signifiant le Dieu du ciel; Yainko est Janus (Quiris, Quirinus), = pelasg. Iakchos (Zagreus), = hébr. Jahu, pour *Janḫu, *Janqur, variante modifiée du nom divin de Jehova-Jahvé.

NOTE 2 add. ad p. 281: Compitalis Lar. — Par rapport aux Lares Compitales une observation s'impose encore ici: n'y aurait-il pas de relation à établir entre Compitalis Lar et Juppiter Capitolinus? Lar pourrait à la rigueur se combiner avec étr. *lars* «prince, seigneur» (cf. angl. Lord); plus adéquate apparaît par ailleurs l'équation entre le thème *conpit-* de conpitalis et le clan celtique de *gwenved.* Les Lares compitales (l. *Compitum*) seraient à rapprocher du celt. *Gwenved*, le cercle ou la sphère de la «Blancheur paradisiaque», où émergent les âmes bienheureuses ou héros divinisés après avoir traversé l'Abred, la sphère du Purgatoire. Les Lares Compitales seraient donc les esprits divinisés, les héros du Gwenved, séjour paradisiaque ou sorte d'Elysée. Mais Gwenved est aussi le séjour original du S[t] Graal. Or la coupe du S[t] Graal rappelle celle de Ganymède, qui figure simultanément en échanson de Juppiter et en génie-logos océanique («Verseau, Aquarius»). Ganymède correspond aussi bien au logos-bérossien Anementos qu'au dieu-héros indien Hanumat. Il est une phase de Lucifer, le génie de l'aube matinale, descendu ou tombé de la région de Gwenved; génie diphyès, représentant l'aube et le crépuscule, figure messianique, médiatrice entre le monde supérieur et la terre.

NOTE 3 add. ad p. 189 n° 8: Tarvos Trigaranos; p. 192 n[os] 24 et 276: Cernunnos. — Celt. Trigaranos: asian. Tigranês; cf. le dieu sabin Garanus de l'Ara Maxima à Rome; gr. keraunos «foudre». Trigaranos a été interprété vulgairement «le dieu à trois têtes» (trê-garan; cf. gr. κάρα, karêna, karanon, karanos tête). Mais il est

en réalité identique au G e r y o n tricorpor, trimembris ou -tergemius des Tartessiens, qui serait à suppléer en un composé *Trê-geryon; formé de Trê, arm. Tiur et Trê (cf. Trivia Diana) = Taranis, nord. Thorr, dieu de l'orage, du tonnerre; et de qeruôn (keraunos foudre), = Kronos = celt. dieu C e r n u n n o s, présenté sur plusieurs monuments avec 3 têtes, ce qui fait supposer une doublette *Trikernunnos. Tarvos Trigaranos correspond exactement à la dyade iranienne Gayomard et Bos primogenitus; cf. la divinité Moloch, Adramelech, Melkart, également figurée sous l'idole du bœuf dans un culte à sacrifices humains. Héracle tuant Geryonês, i. e. Tarvos Trigaranos est Mithra Tauroktonos, resp. Indra Verethragna, Vritrahan (immolateur du monstre Vritra). Ce culte représenté de même en Egée créto-pélasge par Thésée-Minotauros est ibéro-chamitique, préceltique; les noms et cultes identiques de Tarvos Trigaranos et Cernunnos en Gaule et pays atlantiques, et celui de Geryon «possesseur des grands troupeaux de bœufs rouges» dans l'île hespéro-ibérique d'Erythée marquent des jalons extrêmement importants sous le rapport ethnologique, en ce sens qu'ils nous révèlent l'extension de la religion et du culte d'un dieu-taureau vénéré par des sacrifices sanglants à travers tout le bassin méditerranéen jusqu'en Ibéro-Hispanie, en Gaule et le N.-O. de l'Europe atlantique. Le foyer de ce culte qui vers le S.-E. s'étendait jusqu'en Inde préarienne (culte de Çiva, Kepheus, Sabazios) est à situer probablement en Elam et Assyrie, Sumer et Akkad. Comme station intermédiaire on admettra toutefois l'Egypte avec son culte du taureau Apis, dont le nom se retrouve en Ibérie bétique sous forme du roi mythique H a b i s. Cf. encore le héros mythique G a r g o r i s ibéro-turdétanien = égypt. Ḫerḥor (Chrëchor XXIème dyn.), rappelant Geryon-Cernunnos et la Gorgô libyenne.

N O T E 4 add. p. **189**: Tusuri, et p. **286—287**. — Cf. les dusii, démons celtiques, censés avoir des rapports sexuels avec les femmes (Arb. Jubain. Litt. celt. 165—172). Etymon probable: arm. diutz héros, démon, demi-dieu. En connexion avec les Tussyloi et avec le nom myth. théophore Odysseus (Ulixes). Les Tussyles sont des génies-pygmées; et Odysse s'appelait originairement Nanos ou Nannos (cf. Nanos, roi légendaire des Ligures; et Nannakos, héros phrygien du déluge), ce qui a été également interprété au sens de pygmée. Tzetzes, Lyc. 1244. — Conjecture: en combinant le nom d'Ulysse (Odysseus) avec son ancien attribut équivalent, Nanos (ou bien Nantos) Nannos, qui en étrusque signifiait planêtês, nous aboutissons à un type composé *Nan(t)-ulyss-*, ou *Nan-odyss-ul* (diminutiv.) qui produit, par syncope, resp. par métathèse, un Nantussyl-; ce qui confirme notre théorie des Toussyles et Nantes. — Odysseus-Ulyxes est à la fois un dieu p l a n é t a i r e, colonial, périodique,

faisant des circuits (Nannos «planétès), des odyssées comme Evandre, et un dieu maritime, héros du déluge, semblable au phrygien Nannakos.

NOTE 5 add. ad p. 280 sq.: *Nanto-svelta.* — L'élément composant svelta se retrouve radicalement encore en mythologie germanique: sous forme de spilli (dans Mu-spilli, Mu-spell) axe, rouleau, tour, rotation (spille «fuseau»); puis dans le glossaire géorgien: sopheli «le monde, l'univers»; mu-spilli a été dans notre *Grundst.* p. 178 expliqué: «Mundi-revolutio» (Weltwende) ou «le Fatum du monde», en rapprochant Spilli du carth. švildi, škvili, mšvildi «l'arc, voûte».

NOTE 6 add. ad p. 285: les Matres gauloises. — Il sera indiqué de compléter notre première théorie et d'admettre l'hypothèse de deux sortes de «Matres» ou déesses «Mères» chez les Celtes: 1) les *Matres* proprement dites, avec nom divin du type *Mẹter* ou *Matẹr*, type qui est appuyé et quasi certifié et assuré pour les parages celtiques par son corrélat oriental; *a)* la déesse Mitra, d'après Hérod. I 131, nom authentique d'Aphrodite chez les Perses; *b)* la Déméter égéo-pélasgique. C'est ce qui résulte affirmativement encore de notre exposé antérieur, en haut p. 307, où l'étroite affinité de nos Matres celt. avec Mâ Rhéa se trouve démontrée; 2) une seconde classe de génies «Mères» improprement dites, dont la désignation authentique et primitive a été *Nanta* ou *Nana* (var. Nanat- ou semblable). Cf. les déesses asianiques Nana, Nanaia; Anaitis, Nanaitis. — Les deux types de «Mères» peuvent avoir existé simultanément dans diverses régions du territoire celto-ligure-atlantique; à moins qu'on ne préfère admettre notre opinion antécédente, selon laquelle un des deux types aurait succédé et se serait superposé temporellement à l'autre.

Déités irlandaises.

NOTE 7 add. ad p. 269; IV aperçu compl. sur la Mythologie hespéro-atlantique. — Le système mythologique est dominé par l'opposition de deux groupes unis par certains liens de parenté mais pourtant ennemis: les Tûatha Dê Danann et les Fomôré ou Fomharaig, Fomhoraigh, Foghmoraice.

1) Tuatha De Danann «Gens du dieu de Danaan»[1] sont les dieux du ciel, de la lumière, du jour; génies vivifiants, créateurs

[1] Nom d'ailleurs ambigu, polysémantique. Tuatha peut également signifier «le Nord» (= gadh. tuath). De-Danann n'est peut-être qu'une variation altérée du nom des Titans pélasgiques. Ou bien encore, ce qui n'est pas exclu, il faudrait voir en Tuath-Dedanann un équivalent de Dodoneus (Zeus)-Dan. Cf. Thaut (Thôt)-Idotion. — Sur le même nom composé en fonction d'ethnicon, rappelant les Danaoi pélasgo-égéens, et les Danois scandinaves, cf. Lor. Diefenbach, Celtica II 410 sq.

et ordinateurs, semblables aux Dévas de l'Inde; ils correspondent à Zeus Dodoneus. Idaios avec les dieux olympiens à lui subordonnés, spécialement à la phase antique de Zeus-Juppiter crétois. Ils sont comparables encore au groupe oriental de Thaut-Thôt, That, Idôtion. — Un de leurs représentants principaux, Dagdê, qui figure comme premier «roi» des Tuatha-Dê-Danaan, équivaut bien à Zeus ou à Ormuzd; mais le caractère secondaire chtonique de cette classe divine se manifeste toutefois en ce que ces génies sont censés être sujets à des métamorphoses, fonctionnant successivement et graduellement en dieux éthériques et en dieux de la terre; dans leur phase terrestre, vénérés comme dieux-héros ils résident dans des palais souterrains ou *Sid's*[1]. Ainsi par exemple Dagdé, roi des dieux Tuatha De-Danann, comme Zeus-Juppiter, fut vénéré secondairement en fonction de «Bon-Dieu», par interprétation populaire evhéméristique de son nom, que les Gadhélo-Irlandais expliquaient sur base du thème gadhél.-irl. *deagh*, *dag*, *deg* (gaul. dago, dego) «bon» et *dé* «dieu» dans le sens de «le bon Dieu», génie bienfaisant de la terre et des humains. Mais en réalité ce Dagdé ou Bon-Dieu se dévoile sous forme primitive de *Tagete* (Daqete) dans son proche apparenté et doublet équivalent, l'étrusque dieu Tagês (du thème *Tagēt-*), genius Jovialis, nepos Jovis et dieu chtonique, issu de la Terre, dieu-logos de la culture et civilisation; ce génie-dieu atlanto-ligure (étrusque), qui se retrouve reçu dans le panthéon romain sous l'espèce de la déesse Tacita (lara ou dea)[2] se continue en Egée créto-minoënne sous la forme des Daktyloi (Idéens)[3] dans le culte du Zeus Creticus;

---

[1] D'Arb. de Jubainv. *Litt. Celt.* t. VI, 205.

[2] Dea Tacita (Larenta mater Larum), appelée aussi Dea Muta, est une déesse catachtonienne, vénérée dans un Mundus, à l'instar du Dagdé atlantique; cf. le sépulcre de la Tarpeja et de la Larenta (Wissowa, Relig. u. Kult. der Röm. 188); Plut. Numa 8; Ovid. fast. II 571. Lara Muta rappelle la déesse *Môt* (Phil. Bybl. fr. 2) phénicienne et *Mûth*, a) attribut d Isis, b) attr. de Rhéa (Phil. Bybl. 2, 24). Très significatif est le terme ibéro-basque *larumbata* «samedi», dans lequel nous reconnaissons un ancien nom théophore, une divinité chtonique correspondant à Saturne et reflétant encore manifestement les noms de la *Larum-Mater* et Laramuta, génies pré-romaines.

[3] Taget-tul, composé, dont le premier élément rappelle vaguement le germ. Tag, et le second = finn. *tuli* «feu, splendeur», cf. finn. ukon-tuli, mordv. yon-dyl «foudre, éclair, feu du ciel, de l'orage». — Quant à la Bona-Dea romaine, son nom attributif *Bona* nous paraît, en cette liaison, authentique, sauf restitution et rappel de cette forme postérieure en un ancien *Pomna, selon notre théorie antérieure. Nous distinguons donc 2 catégories de la «bonne» divinité: 1) à prototype Pomn-, Bomn-, epomn, eponn; 2) à prototype Taget, Daqet, Taht, Tavt. — En outre en Egée pélasge un 3ème type: Agathos (Daimon), = arm. *Khaj* (les Khadjes, génies démons bienfaisants chtoniques). Cette épithète Khadj, qui signifie à la fois *a*) Daimôn, *b*) valeureux, bon pourrait avoir originairement formé, en liaison avec Manuk, forme arménienne du dieu indo-arien Manu, une dyade *Khadj Manuk*, c.-à-d. le (bon) génie (Khadj) Manu. Cependant il n'y a pas lieu de douter de l'authenticité du terme à nous transmis par les

il se continue en Orient présémitique sous forme du dieu philist. Dagon, du génie chaldéo-babyl. Odakon et notamment représenté encore en religion égypto-phénicienne par le clan hermétique de Thaut, Thôt, Thayt, Thât, issu génétiquement d'un radical Thaγyt, Thavyt, Tavęt. Aux libri Tagetici de l'Italie étruro-romaine correspond adéquatement la littérature magique-mantique de Hermès «Trismegistos» en Egypte-Syrie et Chaldée.

2) Fomoré, Fomharaig, Fomhoraigh, Foghmoraice.[1] — Ces divinités, figurant comme antédiluviales, primordiales, antérieures aux Thuata-Dê-Danaan, comme représentants amorphes, monstrueux, amphibiques de l'époque chaotique, correspondent à la race mythique des Titans primitifs, engeance du Kronos pélasge-égéen et d'Ouranos-Varuna. Leur essence et caractère primitif transparaissent encore dans la terminologie de la spéculation théologo-historique des temps postérieurs, par laquelle les Fomoré ou Fomhoraigh sont appelés «Gens maritima», géants issus de la Mer, sortis comme conquérants-colonistes de l'Océan atlantique. Ce qui, transporté sur le plan cosmique, est à entendre de l'Okéanos ouranien, origine et générateur des «dieux» et de la création chaotique. Cette origine océanique se révèle déjà dans leur nom divin même: *Fomoraigh* est, à n'en pas douter, une forme variante, archaïque, une modification de la divinité du Chaos, qui dans la tradition chaldéo-babylonienne nous est transmise sous le nom d'**Omôrôka** (Omorka, Omoraka, Markayê pour *Omarkayê). Cette Omôroka, qui nous est attestée comme reine-déesse-mère de la race primordiale titanique-amphibienne, est expressément appelée aussi, dans nos documents: *Thamtê-Thiamat*, resp. Talatth, Thalattha, i. e. «Mer-Océan».[2] La même divinité primordiale-chaotique apparaît en cosmogonie norroise-eddique: Ymir, principe primordial de la création germanique, est nettement parallèle et homogène à l'Omorka-Omoraka suméro-chaldaïque; fendaison sacrificatoire-créatrice de l'Omorka par Bélos (d'après Bérosse); fendaison et démembrement d'Ymir par la trinité Odin, Willi, Wê; dans chacun des deux cas le sang de la victime produit une création ultérieure.

Le thème atlanto-ligure (proto-celte) *Fomôr* paraît n'être qu'une modification d'un radical **Thomôr-* ou Thaumur (thavmur). Or la

---

documents médiévaux, qui est *Aghēk Manuk* «le bon Manuk» dans l'interprétation vulgaire, resp. Manu(k) Alek ou Aghêk dans le stricte sens mythogénique. Cf. notre exposition y relative (plus haut p. 7—9).

[1] Le lexique gadhélien cite en outre une variante famhair a giant. ir. fomor, fomorach «a mythic race».

[2] Euseb. Chron. c. 2, ed. Berlin p. 7 sq ; Beros. fragm., Alex. Polyhistor, Damasc. etc. — Cf. Eb. Schrader: *Keilinschr. u. ATest.*, 3ème éd. p. 488—490.

mythologie iranienne connaît un dieu-héros ou roi archaïque Tahmûrath, ou (en zendavesta) *Tahmourupa*, dans lequel il ne sera pas trop téméraire de reconnaître une émanation de la divinité primitive Omoraka (chald.), Fomoraighe (celt.-lig.). Ce Tahmurat auquel correspond plus exactement un héros-roi Tamûra en Assyrie, serait une variation chamito-sémitique d'un ancien *Tamuraka; et Tahmo-urupa serait forme arianisée d'un original *-uruka* (cf. Omoroka). Tahmurath-Tahmourupa (l. -ouruka) figure traditionnellement comme frère de Yama[1], dieu-souverain du monde infernal chez les Indo-Ariens. Celui-ci nous apparaît comme réduction d'un original **Tyâma*: or la phase féminine de Yama indo-arien serait la même Tiâmat (chald.) que nous venons de citer ci-devant comme déesse de l'océan chaotique et essentiellement identique avec Omoroka. Par conséquent nous osons reconstruire un proto-iranien Tahmura(-ka), ou Tahmouruka, comme équivalent réel et formal-lexical de l'Omoroka. Cf. Thomyris, Thamyris et Thamar(a). — Morigu, femme de Nêt (Neit, Nantos) dieu de la guerre, n'est qu'une abstraction réduite de Fomoraigh; de même Morc, chef des Fomoré. Cromm cruach, idole du cycle des Fomoré, vénérée par des sacrifices humains,[2] rappelle Kronos (cf. kopt.-ég. krom «feu», korm, krm «fumée, cendre»); Cruach: cf. armén. Krogh «dieu infernal». — *Tethra* roi des morts, qui règne au-delà de l'Atlantique dans le royaume des Trépassés, un des Fomoré: cf. Saturne, Sisithros, b. Tusuri, ind. Tvashtri. — Balar ou Balor, du même cycle: = gr. Belleros, Bellerophontês. — Bress ou Breas: cf. Perseus, Persephatta, Parsi-fal. Observons l'étroite affinité du cycle graalique de Parcifal avec l'Orient irano-alarodique: le *Graal* = arm. *Graul*, *Grol*, l'ange de la mort, Psychopompe. Gahmuret, le père de Parcifal, s'assimile admirablement avec le héros primitif de l'Iran préarien, **Gayômarth** ou *Gayomard* (Gaimors, Caimors), patriarche primordial, l'homme-dieu ou Proto-Adam iranien, dont le nom s'est continué dans l'antique secte iranienne des Gayomarthiyya's[3]; de ce Gayomarth ou — en forme dialectalement modifiée — Caymors, Caymorþ, se dérive en ligne directe le Dieu national des Péréens ammonites-moabites, *Camosh* ou *Qemosh*.[4] Voilà un résultat ethnographique-culturel nettement acquis, propre à confirmer la théorie d'un peuplement préhistorique du Canaan

---

[1] Comme Yama et son doublet iranien Yima (Djemshid) ainsi de même notre Tahmurath est un héros civilisateur du genre du chaldéen Oannès avec lequel Tahmourupa partage le caractère physique d'un être amphibion. Cf. sur Tahmurath: Fr. Spiegel op. cit. I, 518 sq. — Par sa fin tragique — mort provoquée par Ahriman, Tahmurath semble être une variante iranienne du Thammuz assyro-babylonien.

[2] D'Arbois de Jubainville, Cycle mytholog. irlandais et Myth. celt. § 7 sq.

[3] Fr. Spiegel, Iran. Altertumskunde, I 509, II 187.

[4] Syncope de *Camorϑ, *Qemors.

péréen par des tribus apparentées aux Elamo-Préiraniens, soit aussi Suméro-précouchitiques. Gayomarth n'est d'ailleurs qu'une variante ou métamorphose phonétique du même radical, dont paraît issu — d'après le type Dêmêter: Gêmeter — le clan Thamurath-Tamura, resp. celt. Fomoraigh, Fomorê.

En général la théologie et les mythes atlanto-celtiques décèlent un élément fondamental qu'ils partagent en commun avec les panthéons de l'Egypte, de l'Elam et de l'Iran préarien, ainsi que de la Mésopotamie et de l'Arménie alarodienne, par rapport aux idées de la cosmogonie primitive et de certains dogmes eschatologiques, tels que ceux d'une métempsychose, de la continuation métamorphosique des existences par avatars successifs etc. — Puissance des ordres religieux et castes sacerdotales (Druides, Ollamh', ollam «docteur, mage») chez les Celtes, analogue aux Brahmanes de l'Inde, aux Mages de la Médie, à la caste des Chaldéens en Mésopotamie, aux collèges de prêtres dans l'ancienne Asie Mineure (cf. les Vardapet's ou Vartabieds de l'Arménie), à la caste des Lévites de Palestine, à l'ordre ou à la caste des prêtres de l'antique Egypte. — Migration et passage des âmes dans l'au-delà: barque des morts en mythologies celtique, aryo-indienne, égyptienne et égéenne; croyance atlanto-ligure à un séjour des trépassés sur une île lointaine transatlantique dans le Far-West (pays ou île de St Brandan), analogue aux Champs Elyséens des Grecs, à l'Amenthês des Egyptiens. — Aux Avatara's de Vishnou se comparent ceux du héros celt.-irlandais Tuan, fils de Carell, transformé en homme, cerf, porc, vautour (aigle), poisson et derechef en homme, dans ses différentes existences successives; cf. l'Oan chald. dans son existence amphibique. Citons encore les équations: irl. dieu Mider[1] = norr. Widar = asian.-iran. Mithra. — Asian. Sargis, Sergios: ir.-gaél. *sorcha*, scr. *svarga* «lumière, splendeur»; cf. Sucellus, pour Surc-el? — Asian.-alarod. Diutz Vanoreaykh «les démons Vanoreay»: ir.-celt. divinité Fomorê, Fomhoraygh. — Celt. beall-tuin, beal-teine, beltene, -teine, «May-day, bright-fire»: cf. divinité Bel, Beltis, Beltin et Baltin (identifié avec Telbin, Telepinu hittite) en Syrie présémitique; rom. déesse Palatua, et Bellona (?). — Celt. Nemet, Nemon, ital. Nemetor, Numitor et rex Nemorensis: cf. Nemrod, Nebrod. Ce dernier apparaît dans certains mythes syro-araméens (Légende de la Caverne aux Trésors) en équivalence avec Tamûra.[2] Or Tamûra étant identique avec iran. Tahmurath, ou Tamurath, il serait loisible de supposer par conjecture un original ancien *Tammurat, issu de Tan-N^{e}murath, ce qui équivaudrait à un composé de

[1] D'Arb. litt. celt. VI 194.

[2] Cf. Gemoll, Israel. — Hyksos, 108 et passim.

Tan, Dan (Zeus) + N^e^murath = Nemrod, Nimrud. — Finalement nous relevons encore ceci comme trait significatif, propre à illustrer une certaine cohésion culturelle entre l'Occident atlanto-ligurien et le proche Orient:

En irlando-gadhélique l'empire élusien situé dans l'extrême Occident transatlantique s'appelle *Tir na m-Ban* «Terre des Femmes».[1] En réalité il s'agit du norrois Wane, de Wanaheimr «l'habitat ou pays-résidence des Wanes, espèce de Titans qui s'assimilent aux Fomoré celtiques». Cependant le concept de «pays des Femmes» a également sa raison d'être; il est fondé et légitimé en ces raisons-ci: *a)* homonymie des termes Ban, Wan (pays des Vanes, Vanheimr) avec gaél. ban, bean, ben, gr. βανα en dial. béot., got. ginô, angl. queen, skr. gnâ «femme»; *b)* par l'arménien *kin* «femme» plur. *kanani*, confondu dans la tradition relative aux Amazones de Libye-Hespérie, avec l'ethnicon de cette peuplade demi-mythique: Cainî, Qenî, Qenanî, qui, au lieu de «race de Caïn, Caïnites, Caïnanites» fut erronément interprété dans le sens de: le peuple des femmes, des viragos: arm. *kanani* «feminae»; *c)* par une ancienne vague tradition cosmographique-mythique d'une région fortunée, située dans l'extrême Occident atlantique, et désignée sous le nom de Can'ân ou Qana'an. Il appert que l'antique tradition hébraïque-biblique d'une terre lointaine occidentale «débordant de lait et de miel» selon l'expression proverbiale,[2] ne pouvait point se rapporter à la Palestine, pays exigu, montagneux et très médiocrement fertile; mais que dans cette tradition de géographie ou ethnographie préhistorique était visée l'Hespérie atlantique (Maurétanie ou Afrique Mineure, Hispanie-Gaule) et en général l'Occident atlantique, paysages riches jadis en minerais précieux et en terres extrêmement fertiles. D'ailleurs selon les récents résultats des investigations ethnographiques-archéologiques,[3] une Cana'an primitive serait réellement à situer en Afrique Mineure, y compris les îles fortunées, l'Hespérie ibéro-atlantique. Or la même tradition se retrouve encore représentée chez les Celtes gadhéliques de l'Irlande, ainsi qu'en Inde[4]. «L'Irlande, atteste à ce propos l'éminent celtologue D'Arbois de Jubainville, nous montre des ruisseaux de miel dans les îles merveilleuses qu'habitent les morts et les dieux».[5] Cette concordance de tradition ethno-géographique et mythique-cosmique suppose une certaine affinité, un échange d'éléments culturels-ethniques entre l'Orient méditerranéen et l'Occident hespéro-atlantique.

---

[1] Terra Feminarum. D'Arbois Jubainv. *Litt.* celt., t. VI, p. 221.

[2] Lait et miel sont des produits essentiellement féminins, supposant un élément producteur de femmes, un peuple de femmes.

[3] Alb. Herrmann, *Die Erdkarte der Urbibel*, 1931 (passim).

[4] Zimmer, *Altind. Leben*. 413.

[5] D'Arbois, *Litt. celt.*, t. VI, 220 sq.

NOTE finale: collective add. ad art. VI: **Babyloniaca.** — Complémentairement quelques remarques encore sur certaines divinités syro-araméennes, notamment celles qui, de caractère présémitique, montrent une certaine accointance avec des types de la mythologie babylono-assyrienne, traités dans notre article *Babyloniaca.* Dieu phénicien Môt ou Mut (Mout) fils de 'El (Kronos) et de Rhéa, d'après Phil. Bybl.; dieu chtonique de la moisson, de l'été; identifié par Phil. Bybl. avec Pluton (Thanatos); cf. arm. muth «ténèbres». Môt est l'ennemi du dieu de la lumière céleste Aliyan Baal ou Eleon-Helios. — 'Anat, sœur de Aliyan-Ba'al, appelée aussi betulat «vierge», réapparaît en Egypte sous l'appellation d'Anta. Cf. Anahit.

Dagon «le dieu du blé», génie agraire (d'après R. Dussaud); dieu d'Ascalon, parèdre de la grande déesse Derketô. Dagon, représenté comme dieu-poisson et doué d'un culte relatif au lac d'Ascalon avec ses poissons sacrés, se retrouve de nouveau en Assyro-Babylonie sous le nom d'Odakon parmi les génies-logos du groupe de l'Oannês, figurés sous forme amphibique d'hommes-poissons. Odakon pour Otargon: cf. Atergatis, Derketô. Dagon nous paraît le résultat de deux êtres divins, de radical différent: 1) thème Darg, Targ-, apparenté à Derketo-Atergatis; 2) thème Dag-, Tag-, représenté encore par le Tagês étrurien, un génie agraire à l'effigie de Dagon; = celt. Dagdé. — Les tablettes cunéiformes d'Amarna citent un Dagan-Takala, nom théophore d'un prince local. Un temple de Dagon a été découvert à Ugarit (Ra's Shamra) à côté d'un temple de Ba'al. Atargatis, syr.-aram. *'Attar 'atté,* ce qui s'explique par réduction de 'Aštart (Astarté) combiné avec 'Anat. Derketô est issue d'un type thématique différent: cf. Targitaos, Tarquinius, Tarchon, Therach.

Simios, dieu syro-araméen, appelé aussi Ichthys, est étroitement lié au cycle syro-babylonien des divinités-poissons, notamment à ses représentants syro-palestiniens Dagon-Derketo. Diodor. Sic. II 4 nous relate comment du couple amoureux Derketo-Simios naquit Semiramis (Semi-ramid-; cf. And-romeda); comment, après cet évènement, Derketo confuse fit noyer son ami et conjoint, le beau Simios, surnommé Ichthys, et exposer sa fille Semiramis dans le désert, où elle fut nourrie par des colombes (Semi-ramid = «Simia-colombe»). Finalement Derkéto se précipite elle-même dans le lac d'Ascalon. D'où se dériva le caractère sacral des poissons, interdits à l'usage alimentaire des Syrophéniciens. Simia, une phase d'Atargatis-Semiramis, est fille du dieu Hadad. La triade Hadad-Atargatis-Simios résume la combinaison des principales divinités de la Syrie. Simios nous apparaît comme doublet du dieu Ešmun; il est issu d'un prototype *Semyûn, = Semo dans ital. Semo-Sancus et Semones. Ešmun est par essence le dieu Asklepios; aussi Simios a-t-il très judicieusement été, déjà par les Grecs

comparé et identifié à Asklepios. Simios (Esmûn, Semyûn), espèce de génie Sotêr-Paiân, intermédiaire entre Adonis-Thammuz et Héracle tyrien (Héracle Apotropaios, Sôtêr; cf. O. Gruppe, Gr. Myth. 453 sq.)

Concernant la théologie et mythologie des Elamo-Susiens et Cassites-Cosséens, dont nous avons pu relever certains points de contact avec les religions de Babylonie et de l'Asie Antérieure alarodo-hethite, nous renvoyons pour plus de détails à H. de Genouillac, Les Dieux de l'Elam (Rec. Trav. 27, 1905 p. 94 sq.); et G. Hüsing, Die Götter Elams (Or. Lit. Ztg. VIII 1905); cf. aussi Fr. Hommel, Geogr. u. Gesch. d. A.-Or. 35 sq. et 987, qui cite comme remarquable en religion susienne-élamique la liste des 7 dieux planétaires et des 12 dieux des mois. L'homonymie du dieu élam. Dag-dadra avec la divinité végétale Dag-tag (et Tag-tug) des Hethites semble fondée en parenté génétique, vu le clan étr. Tagês, pélasg. Daktyloi (Idaioi), et celt. Dagdé; élam. Lagamar (génie planétaire): cf. bibl. Kedor-laomer; élam. Uduran (gén. plan.): cf. chald. sum. Edoranchos; coss. Turku, het. Tarchu, as. Tarchon. — Quant à l'interférence culturelle entre la Babylonie pré-couchitique (suméro-élamienne) et l'Asie alarodo-anatolienne, notamment la Lydie et la Carie qui a été signalée par nous déjà plus haut p. 309—312, nous sommes à même de l'appuyer encore finalement par quelques exemples de concordance assez significatifs. Dans l'édition monumentale des Lydian inscriptions (Publ. of the Americ. Soc. for the excavation of Sardis, vol. VI, I-II) by Enno Littmann, Leiden 1916, nous est transmis un dieu *Hudans* ou en variante plus primitive *Hundans*. Or, il s'agit manifestement d'un dieu-logos prophétique, qui figure dans les monuments épigraphiques comme compagnon-parèdre avec Artémis Ephésienne; on l'a comparé tantôt au Zeus Hydênos, tantôt à la divinité Hyntinos Apollon de Thrace (W. H. Buckler, op. cit. p. 13); ce qui est certes bien judicieux; cependant ce Hyntinos thraque et Hundans lydien nous paraissent remonter à un type plus archaïque **yuntan*; et ce Yuntan est facilement reconnaissable dans Ionton ou Yonton, que nous avons cité plus haut (p. 176 et p. 337) comme génie oraculaire ou dieu-logos syro-mésopotamien, se rattachant au clan d'Idotion-Oan. La dyade lydienne Hundans-Taušaš ou Tavšaš (Littmann, Lyd. Inscr. p. 13) correspond au couple phrygien Onnês-Tottês (-Totês), ou Idôtion-Thôt (chald.-égypt.). Nous en concluons que Hundans, au thème *Yundan, n'est qu'une variante modifiée de Yonton (Idotion, Anidotion); et se décèle comme divinité issue par emprunt cultuel du panthéon mésopotamo-babylonien. Taušaš, qu'on a voulu identifier à sanscr. Dyaus (Jovis), est certainement une forme dérivée de Thaot, Thaut, le Hermès Thôt égypto-phénicien, représenté encore en Melek Taûs, l'ange déchu des Yézidis, qui équivaut à Tottês de la dyade Onnês-Tottês. D'ailleurs

la divinité osque-ombrienne *Honde*, *Hunte* (masc.), *Hunte Juvie* (f.) et *Huntia*, proposée ingénieusement par Herbig comme terme équivalent de comparaison (Littmann, ibid. p. 14) ne fait que confirmer notre théorie, en tant que Honde, Hunte serait de provenance étrusque (ainsi déjà Littmann, loc. cit.): et les Etrusques-Rasenna sont «Lydiens», dans l'acceptation archaïque du terme de Lud, désignant une couche ethnique syro-mésopotamienne, chamito-couchite.[1] — Comme second exemple nous citons *Komyros*, le nom du Zeus carolélégique d'Halicarnasse, vénéré dans des mystères appelés Comyria, symboliquement fêtés avec offrande de cheveux (cf. l. coma); or ce Komyros ou Kômyros (Tzetz. Lycophr. 459) se dévoilera à une investigation approfondie comme pendant et reflet d'une divinité archaïque, Qẹmurϑ, représentée en Transjordanie par Qemôš ou Qamôš, le dieu national des Moabites-Ammonites, et en pays cassitecosséen par Kamulla, déité des Cassites. L'équation entre Ossogôs le Poseidon carien et l'Usôos de Phénicie est reconnue depuis longtemps; et qui sait si Panamoros (un Courète) et Panamaros (Zeus des Cariens) ne voilent pas pareillement, sous leur forme grécisée, d'anciens dieux présémitiques: cf. le dieu Marnas de Gaza.

Dieux de Palmyre: Bôl (= Bel, Ba'al); Yarhibol (Jaribolos) vénéré comme dieu solaire avec oracle. Toutefois, vu son étymon, Yarẹḫ = hebr. yareach «lune», il s'agirait plutôt originairement du même génie qui est représenté par le Yabal biblique (= *yarbal, yareh-bal); combinaison du dieu lunaire yareaḫ avec le dieu Ba'al. — 'Aglibol est connu comme dieu lunaire. — En outre il y a un génie Malak-bel: cf. tyr. Melk-art, assyr. Adra-Melech; puis Shadrapha, qui évoque d'une manière frappante le groupe arménien de dieux champêtres (genii terminales et sepulcrales), appelés Shahap ou Shahapet, d'un original šatrap; skr. kšetrapa (Hübschm. AGr. 209).[2] —

---

[1] Lud I Mos. 10, 22, de la souche de Sem; Ludim I Mos. 10, 13, souche de Mizraïm. Cf. ég. Lutu, Rutu «nation»; Rtnu (Rutennu) nom ancien de la Syrie chez les Egyptiens, synonyme de Naharin. Rutennu alterne avec la variante Lutennu. Les Tyrrhènes-Tyrsènes (Etrusques) sont les Turusha ou Turša des textes égyptiens; ceux-ci correspondent aux Pa-thrusim, tribu issue des Mizraïm-Chamites (Genes. X, 14); cf. W. Max Müller: Asien & Europa, 143 sq. Pathrusim = Punto-Couchites ou Ethiopes erythréens, souche primitive des «Philistéens et des Caphtorites».

[2] Arm. šahapet, génie chtonien, catachtonien et patron sépulcral, génie tutélaire des nécropoles (Agath. 56—57), qui selon le témoignage d'Eznik (106) apparaît de préférence sous figure de dieu-serpent (cf. les Višapazunkh de la mythologie arm.), remonte à une ancienne forme *šarapet (šarhapet), issue d'un prototype archaïque *šadrapet, -bed, -met. Dans son thème supposé ***šarapet***, c'est la même divinité connue sous le nom du dieu Sarapis (Sarapid-) ou Serapis pontique. Dans son prototype archaïque ***šadrapet***, le Chahapet arménien s'est substitué partiellement à Sandarapet ou Sandaramet „deus infernalis, Pluto, Cerès-Deméter" du panthéon arméno-alarodien. La forme šahapet ou šahap est une arianisation produite par assimilation populaire de

Dieu Nabathéen Orotal (Dionysos), le même que Dusara (Dusarês) ou Dusara-A'ara. Ce Dusarês figure dans le mythe comme fils d'une vierge du nom de Ka'aba (cf. la Ka'aba de la Mecque) selon le témoignage de S[t] Epiphane: «Le bétyle de Dusarês était posé sur une pierre cubique qui servait d'autel et que, sous le nom araméen môtab, i. e. trône, les inscriptions associent à son culte»; sur cet autel on sacrifiait des victimes (cf. R. Dussaud, *Mana*). Orotal, issu d'un archaïque *Ḫorotal ou *Qurotal est identique à la divinité des Courètes; Orotal est Creticus Zeus, Juppiter Lapis, il est Karthlos-Karthuli, il est l'alarodien Quratul-Qeraûl, ange de la mort, le prototype du Graal, symbole sacramental d'une divinité intermédiaire, médiatrice entre ciel, terre et enfers, génie messianique, prométhéen; c'est Thammuz, c'est son corrélat pré-iranien Thamûra, c'est Tahmurath, auquel correspond, dans la légende atlantique, Gamureth, père de Parcifal, qui lui-même est le Persée éthiopien, le Barsiyavouch iranien; c'est en Egypte Osiris, le grand dieu médiateur et roi de l'Amenthès, c'est en tradition hébraïque (Mos. Gen. 49, 24) le héros Joseph d'Egypte, «pastor et lapis Israël», qui se perpétue dans le culte de l'arche d'Alliance ainsi que dans le mystère et sacrement du Graal, représenté et présidé par Joseph d'Arimathée, selon la légende atlantique-chrétienne, laquelle, certes, n'est en cela que le reflet et la réalisation christianisée d'une antique pratique religieuse pré-chrétienne, orientale-ibère ou couchitique-erythréenne. L'auguste personnage historique du Joseph d'Arimathée de l'Evangile n'a fait que se substituer à un antique héros-demidieu Joseph (Josaphat)-Armais (Harma-Mašya, Aramazd) ou ég. Usaphais-Armais, comme héros du Graal.

Le calice du Graal ou Gradalis (Quratal) trouve son pendant en myth. celtique: 1) dans le «Chaudron de Korydwen» (cf. Mabinogion), vase mystique de divination et de sagesse; 2) dans le chaudron du dieu Dagda. Au terme de coupe, calice, chaudron est substitué

---

ce nom théophore divin, confondu avec le nom commun arménien *šahap* „satrape" ou šahapet, scr. kšatrapati „maître (seigneur) de la terre, du règne". Ainsi analoguement le sanscrit Kšētrapa-, interprété du point de vue arien „une divinité gardienne-patronne des champs", n'est en réalité que la phase arianisée de la même déité primitive de l'Asie Antérieure ponto-alarodique, sous ses diverses appellations de Sandarapet, Sarpedon-Sarapis; de même que le génie indo-arien *Kšêtrapâla*, variation de Kšetrapa, trouve son pendant parallèle dans Sardanapal, ancienne divinité assyrienne. De sorte que ces génies apparemment ariens ou arianisés du type šahap-, kšatrap-, šadrapha, se décèlent comme issus de souche asianique, probablement caucaso-alarodique ou ibéro-préchamitique. — En tout cas, notre terme Sahapet, tel qu'il est compris et entendu vulgairement parmi le peuple arménien, c.-à-d. au sens de „patron des champs", „seigneur de la région", est un euphémisme, destiné à voiler le véritable nom cultuel de la divinité en question, divinité vénérée sous figure de serpent ou dragon, dont le nom, homonyme à l'hébreu Saraf „serpent", a dû être interdit comme „tabou".

celui de sépulcre (tombe) dans «Tombe de Carthlos», «tombe d'Osiris, d'Adonis» etc. Ici comme là il s'agit d'un seul et même concept, celui du reposoir, du récipient ou autel sacramental, par lequel et dans lequel le génie divin, le médiateur messianique descendu sur terre se communique et s'offre en communion eucharistique comme «victime du salut» à la communauté des sacrificateurs, au genre humain croyant.

Pour d'autres entités du panthéon araméo-syrien et péréen-nabathéen telles que Sadykos, Sydek, Azizos (étoile du matin), Monimos (étoile du soir), Arsu, Ruda, Beelšamin, Yaréah ou Térach (Lune), Allat-'Uzza (fem. d'Azizos), Shai'al-qaum (qôm), nous renvoyons à l'exposé détaillé de René Dussaud dans *Mana II, Religion des Phéniciens et Syriens*, 410 ss. — Cf. aussi Claude F. A. Schaeffer, Bibliographie de textes concernant la mythologie phénicienne (du XIVème s.) dans *Ugaritica*, tom. I, 1936.

INDEX PRINCIPAL

A

B

C

D

E

F

G

H

I - J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

X

Y

Z

GLOSSAIRE EXOTIQUE

Signification des exponents: (a) = albano-illyrien; (b) = basque-ibère; (g) = géorgien ou carthvél-ibère; (ab.) = abchase; (ad.) = adighé-circassien; (lesg.) = lesghien; (fm.) = mordvine; (f) = finno-ougrien; (p) = perse-iranien; (skr.) = sanscrit; (ar.) = arien; (ass.) = assyro-babylonien; (ég.) = égyptien; (k) = copte; (h) = hébreu; (am.) = amazirgh ou berbéro-chamite; (H) = hittite, hati; (phr.) = phrygien; (ld.) = lydien; (l) = latin; (gr.) = grec. — Les termes arméniens sont donnés simplement. sans désignation par exponent.

abot, ebat (k) 135.
aes, aesar (etr.) 189.
aesma (ar.) 114.
aesma-daeva, esmak-deva (ar.) 212.
agevorkh 82.
aghpratz-aruyn (bot.-arm.) 196.
ahaide, aide (b) 231.
aitze, haitze (b) 189.
achtar, ahtar (p) 8.
afour, agour (am.) 41.
a-jatcv «étoile» (ab.) 181.
alack-a-day (agl.) 353.
alija (H) 33.
alwanzak (H) 33.
alêg, aγêk 7.
amanak 71.
amarhn, -arrn 314.
aniv 338.
*apad: abot, ebot, ebat, abêt. ebate (k-ég.) 23.
aratuste (b) 236.
areg 69, 289, 298.
arevelkh 69.
arevmutkh 69.
arhavaut, arravaut 50, 89.
arhiuts, arriuts) 94.
arî, aryê (h) 94.
arphi 76, 314.
arraultz (b) 313.
arsaloys 89; arsalus 46, 101.
artaxoir 73.
arthizar (b) 236, 304 A.
aruna (H) 30.
aruseak 94, 147.
asipu, siptu, isippu, ipsu (ass.) 98, 137.
aspa, *sipp, *siqv (ar.) 16.
astcva (ab.) 181.
astelatun 75.
ἄστυ 223.
astuac 3, 6, 174.
astuats-hęmaj (arm.) 161.
asturu (b) 247.
asup 83.
atalase (b) 323.
athe, athal, athari (b) 322.
ayg, aygorem, aygoravêt 233.
ays 189, 355.
azyhvan (ab.) 1.

badr (arb.) 137.
badzeba, badzwa, badzi (g) 237.
baga, bag, bog (ar.) 3, 6, 225.
bahman (p) 59.
ballên (phr.) 124.
barti 70, 160.
bâru, bârutu 137, 308.
baz, paz (f) 6, 100.
bazmoith 79.
bît-akit (ass.) 224.
but, bût (syr.-arm.) 169.
Βοώτης 318.

čandramâsa (skr.) 19.
çaredha (ar.) 22.
casho (ad.) 181.
cautès, cotès (l.) 235.
cechli (g) 134.
chatoba (g) 151 sq.
chimistu (basq.) 177.
chorsad (p) 148.
čim-paz (f) 100.
cixe (g) 109.
ckravori 73.

dag (h) 332.
daskuri, dačhirí (g) 130.
deagh, dago (celt.) 363.
deda-mitsa (g) 119.

ADDENDA ET CORRIGENDA

Ad p. 42, 87 et 135 sq. — Montagnes saintes et culte des hauts-lieux en Arménie et Caucasie. — Comme pendant et parallèle du Dieu enchaîné au Caucase (v. plus haut Art. XXXVI p. 135 ss.) nous avons constaté en Arménie le héros Artavazd, qui, pareil à Prométhée, gît enchaîné dans une caverne du Mt. Masis, banni et condamné à n'en sortir qu'au cataclysme final. La sainte montagne Masis se présenté sous deux phases diverses: 1) sous le nom d'Azat Masis «le Masis libre», ou plus authentiquement Yazatni-Masis (iran. yazatan «Dieu, génie»), c.-à-d. Masis dédié au culte de la Mère du Ciel, arm. Anoysh-Oskia, la grande divinité de la Lune; 2) Masis-Sararat, en tant que résidence des «Fils du Dragon» (Vishapazn) et des Khadjes, sous leur chef, le roi des Dragons, Artavazd. Ce dernier équivaut à Ahriman, au Serpent-dragon du Paradis, représenté par le «Serpent d'Airain». Au génie du Masis «libre» s'oppose ainsi un génie au Masis «enchaîné». La leçon Ararat pour le nom de la montagne est abusive; l'arménien ne connait qu'un Ayrarat, comme terme chorographique (et non pas orographique), désignant la province centrale de l'Arménie. Par contre Sararat est attesté pour le Sipan-Dagh, et pour le mont Masis. Cf. encore H. Hübschmann: *Aa Ortsnamen*, p. 324. — Avec le terme Masis-Sararat semble alterner comme synonyme un Neh-Masis (*Hübschm.* ibid.); l'élément *Neh-* serait ici à rapporter à Nehustan ou Nahusha, l'ange-dragon ou Lucifer, qu'il faut identifier avec «l'ange enchaîné» (voir plus bas notre Note ad p. 263). Sararat, mutation d'un *Sarac'hat (*asurac'hatn) est congruent au Soracté étrurien; cf. Syros-Chthonios (pl. haut p. 305). Ce Sararat-Masis, attesté comme «sainte montagne du déluge» a été d'ailleurs originairement localisé aux environs du lac de Van, et (p. 87) identifié avec le Masius Mons des anciens, l'Antitaurus de la Cordyène. Il semble identique encore au mont sacré Niphatès, arm. Nypat (Nybad); cf. Apâm-*Napad*; cf. Neptune et la tradition de l'arche diluvienne de Noah, abordant sur le Masis du pays d'Airarat; s'agirait-il d'un haut-lieu du culte primitif d'un Apam-Napad, i. e. Neptune-Xisuthros ou d'un génie maritime Noah-Nahusha?

Ad p. 174—75. — L'etymologie proposée pour Subbiluliuma ne prétend être péremptoire. L'élément *subbil* ou *suphil* pourrait s'identifier aussi au terme ibère-grus. *shvili* «fils», qui est radicalement apparenté au clan idg.: scr. sûnus, allm. Sohn, nord. swen (swein), gr. υἱός «fils». Subbil-Uliuma signifierait alors: fils du ciel (d'Elohim-Olympios).

Pour l'élucidation ultérieure des problèmes de mythologie hitt., nous renvoyons à notre article des «Coïncidences Hittito-Japhétidiques» dans *Rev. Hitt.-Asian.* 1939, p. 157 sq., où il est traité des sujets suivants: hit. sivanz «Dieu»: Sabazios, Çivas; hit. akalash: arm. ashalush, étr. aukelōs «l'aurore»; hit. Labarna: pelg. Labrandeus; hit. Tarku, Tarchon: arm. erkin, *Terqin «ciel»; en outre du terme hit. akesshar «astre»: b. ib. argizari «étoile du matin, Vénus»; puis notamment du clan hit.-asian·

Tarchondis, Trokondis «dieu du tonnerre» et Tarchondemos, Tarkudimme apparenté à l'arm. Torkh et au tart.-ib. Arganthonios, *Targanthun-; hit. Tarchundara, Tarchondara, qui, sous forme altérée se continue en alban.-illyr. *dragunar*, calabr.-sic. dragunara «orage, tempête, tourbillon» et réapparaît en ibér.-b. igorzuri «tonnerre, orage» ortzadar «arc-en-ciel».

Ad p. 181 ss. — Panthéon des Hittites-Héthites, Harri et Churri-Subaréens. — *Supplémentairement l'ouvrage sus-cité de B. Hrozny donne lieu d'ajouter et d'incorporer* à cette mythologie encore imparfaitement connue les divinités suivantes: Ishtanu, dieu du soleil et du droit, de la justice, comparable à Mithra; dieu Inar, Inara, le prototype probable de l'indo-ar. Indra, d'origine ibéro-protochamite: cf. basque iñauteri, inoteri «génie du carnaval», égypt. nutr., nute «dieu»; dieu Chalki-génie des moissons; dieu héthite Kumarpi, le Kumarve des Churrites, le «père des dieux» (cf. Kamrushepa), qui nous paraît à combiner avec la déité chaldo-sumérique du Chaos, Omorka ou Omoraka; cf. Chamos, *Qamorh. — Divinités féminines: Mezzula, fille de la déesse du soleil et du dieu de l'Ether; avec les déesses apparentées Zentuchi et Lelvani. Zentuchi, d'un radical commun avec Santas, Sandon, Desandas (cf. p. 183). Lelvani avec assonance tant sémito-chamitique qu'ibère: cf. Lelo, Lelhunnus, Ilhunnus. Le syncrétisme religieux que, d'accord avec B. Hrozny, nous constatons dans le panthéon des Héthites, nous autorise à comparer la déesse hét. Mezzula (Hrozny, p. 171 sq.) avec l'hebr. Metusâlach, équivalente à Salacia-Neptuni, selon notre démonstration (plus haut p. 327). Ont été mentionnés déjà auparavent en leur place respective: Shanda(s), dieu luite-héth. = Sandas, Sandon; Kupapa = Cybèle, var. Kubabat; Shantaja; Apulunas (p. 223) au faisceau de roseaux = lyd. Pldans = Apollon Thyraios (cf. p. 173 Hrozny); et Ruta, l'Artémis des Grecs (223), lyd. Artimu. Ajoutons-y encore le dieu lunaire des Chourrites: Kushach ou Kushuq pour lequel Hrozny conjecturerait une origine «caspienne»; mais qui nous semble appartenir plutôt au clan suivant: finn. ur. kû «lune», kûkausi «mois lunaire», élam.-sumér. *Qôsh*, *Qush*, *Qaush*, dieu lunaire, encore survivant chez les Proto-Arabes ainsi qu'en fonction de héros-éponyme des Couchites. D'autres entités divines, telle que p. expl. *Melashata(ma)*, cité par Hrozny, p. 174, «dieu de l'arbre sacré» ne sont encore que mal élucidées et à accepter «cum beneficio inventarii». Bon nombre de divinités babyloniennes, tel que le dieu guerrier Zamama, ont étè transplantées dans le panthéon hétite, dans lequel se reflète ainsi toute l'histoire multicolore et l'évolution ethnique de l'Asie Antérieure antique. Cf. Hrozny op. cit. 162—183. — Quant à Tuvata(s), roi hitt. du XIème s. av. J.-Chr., son nom paraît dériver du géorg. thavadi «prince»; mais peut aussi bien revendiquer comme étymon le clan Thaut, Thôt, géorg. thutha «lune, mois»; il paraît identique d'ailleurs au celt. Tuatha.

P. 263 sq. — Le terme grec Sôma-Moyseos rappelle le Sôma ou Haoma indo-arien, le mystère du Graal et le Sacrement eucharistique. D'ailleurs, tout en maintenant comme base d'interprétation le thème supposé Tan-y-Mose, l'hypothèse sus-énoncée peut se modifier encore ainsi: *Tan-y-Mose* «le corps de Mosès» serait issu par métathèse d'un ancien **aThamenosh*, prototype à la fois du nom primitif d'Adam (Athamanoš, -enosh) et de celui de Thammuz-Adonis; aTham-enosh aurait été altéré successivement en **aThanemosh*, puis en *Tan-y-Moshe*, interprété arbitrairement «le corps de Mose»; tandis qu'originairement le terme litigieux doit avoir signifié: «l'âme d'Adam, Adam-Enosh ou Adam le protopator». L'objet du litige aurait donc été la possession de l'Ame (enosh) d'Adam et l'empire sur sa postérité, représentée par Enosh-Adam: donc litige de domination sur le genre humain entre le bon et le mauvais Ange. Cf. Apocalypse cap. 12; Genes. III 1—15). En outre nous proposons encore cette hypothèse-ci: il s'agirait du Serpent d'Airain de Moïse, qui fut vénéré comme divinité jusque dans les temps postérieurs du royaume de Juda, sous le nom de *Nehustan* ou *Nohestan*, culte abrogé comme idolâtrique par le roi Ezéchias (IV Reg. 18, 4). Nehustan est le dieu N a h u s h a

des Indo-Ariens, espèce de Lucifer ou de Prométhée. Cf. pers. nôs, nôsa, nôsha «le firmament», «arcus coelestis»; cf. déesse arm. Anoish, Noysh, Nûsh. Le terme cosmique paraît avoir été compris d'abord au sens de «l'arc (voûte, cercle) de Noë» (Nôh-ustan; pers.-aram. *ostan* «cercle»); puis au sens de «corps (tanu) de Noah»; finalement une lecture altérée **Môhes-tan*, aurait provoqué l'interprétation: «le corps de Moïse». Originairement la querelle entre Michel et Satan aurait donc concerné le «Serpent d'airain» comme emblème d'un génie apocalyptique, objet de culte sacral ou d'adoration abusive. D'ailleurs le prototype du dieu dragon ou Serpent d'airain semble être figuré dans Genèse cap. 49, 16—18, où *Dan* apparaît sous le symbole d'un «serpent» ou «Coluber in via», d'un puissant régent ou juge précurseur du Messie; ce «Serpent» ou «Dragon cornu» *Dan*, qui, selon le témoignage de Theodoret. Ambros. Gregor. Magn., signifie l'Antéchrist figuré par le Serpent d'airain, est donc identique à notre Nehustan; comme appellation synonyme, archaïque, théophore, l'on conjecturera préalablement un type composé: **Yisr-a-dan*, *Asyratan ou *Yusir-Adon (cf. Osir-Adonis). Le culte du Serpent d'Airain s'est conservé chez les Jézides, connus comme adorateurs du Diable ou de l'Ange déchu. Remarquons ici encore incidemment que Dan, comme nom de tribu et terme géographique-ethnique, est suspect de n'être que l'apocope d'un original Asur- ou Asor-dan, soit encore Isyrdan, composé de Dan avec Syria (Asori, Assur); le territoire de Dan s'étend en effet depuis la côte syro-palestinienne jusqu'en Célésyrie, en deux sections, une méridionale et une septentrionale, qui sont séparées entre elles par la région de la tribu d'Aser (Asser, Assyr). Voir Orig. Med. p. 553.

Ad 305—306. — L'article *Déesse Syria* veut être compris supplémentairement en combinaison avec l'exposition donnée déjà p. 14—23 sur le même sujet sous la rubrique Andromeda-Europa (Sandaramet, art. VII).

Add. ad p. 337—38. — Idotion évoque la comparaison avec le terme biblique *Idithun*, qui dans la triade Asaph, Heman, Idithun (Jedithun) apparaît comme chef d'un clan lévitique investi du rôle «prophétique» de l'office des chantres et de la musique sacrale dans la constitution liturgique du culte davidique (Paralip. l. I cap. 15, 16; cap. 25; l. II cap. 5, 12); Hêman ou Eman remonterait à un prototype chaldaïque apparenté au clan Oan-Ea, Omanês (*On-manu), An-ementos (Hanuman-). — Avec chald. An-idotion comparez phén. Sanch-oniathon ou Sankhôn-iathon (l. ianthon). Immanuël ou Emanu-ël suggère un terme parallèle *Emanu-adon (adonia; cf. le couple biblique Hêman-Ethan, Eman-Idithun) Paralip. I 16, 41—42 et I 6, 44, auquel correspond ég. Manethon.

Ad p. IX sq., *Remarques concernant Littérature*. — La liste de Littérature se borne au strict essentiel. Systématiquement n'y sont pas énumérés soit des travaux de vieille date et d'un abord difficile, comme p. expl. les études critiques de A. v. Gutschmid sur Bérose, ou l'ouvrage de F. Lenormant: «Essai de commentaire des fragments cosmogoniques de Bérose d'après les textes cunéiformes et les monuments de l'art asiatique», Paris 1871; soit encore des publications de très récente date, apparues après clôture du mscr. de ce livre ou restées inaccessibles à l'auteur, telles que les savants et très intéressants travaux du professeur Dumézil, chef d'une nouvelle école de comparatisme à l'Inst. des Hautes-Etudes, intitulés: «Jupiter, Mars, Quirinus», «Horace et les Curiaces» ou «Naissance de Rome», dont les conclusions magistrales paraissent s'accorder heureusement et s'harmoniser parfaitement avec les théories cardinales et les résultats principaux de cette présente Mythologie comparée.

ERRATA

P. 7, l. 11 a. infr.: au lieu de: n'est *pas* la prolongation, lire: n'est *que* la prolongation.

P. 13 l. 7 et N. 2, dernière l.: lire Art. XXIX (au lieu de Art. XXVII).

P. 18, l. 10 et p. 231, l. 11: lire St. Graal.

P. 70, l. 2: lire Arouiortikh.

P. 76, l. 2 a. infr.: lire «Pitar.» (avec point).

P. 77, l. 22: lire dialectalement, pour dialecticalement.

P. 78, l. 5 a. infr.: lire Mer *Rouge*.

P. 102, l. 8 a. infr.: lire pèche, au lieu de: pêche.

P. 116, l. 4: lire Desandan.

P. 117 l. 12 infr.: lire caspo-mède.

P. 161, N. 1: lire Chnorhali pour Chuorhali.

P. 231, N. 1: lire et compléter: «*Les Ligures*» éd. Heitz & Cie., Strasbourg 1930, p. 68.

P. 233, N. 1: l. 4: lire *l'homonyme*.

P. 239, l. 11: lire Hindous.

P. 256, l. 1 infr. et p. 257, l. 1 supr.: lire asphodélique pour asphodétique.

P. 264, N. l. 9 infr.: lire *b*ocal solaire au lieu de *p*ocal (l. poculum, allmd. Pokal).

P. 265, N. l. 4 infr.: lire *suite* au lieu de *usite*.

P. 272, l. 2 a. infr.: lire *ég.* Isis pour *ag.* Isis.

P. 273, l. 6—7: à transposer la phrase: «*Etana, héros babylonien, pareil à Phaeton*» plus haut, l. 3/4 après: «*cf. Eden et Dis, Haidês*;».

P. 274, l. 2 a. infr.: lire *parèdre*.

P. 280: le texte principal de cette page se continue à la page **282** (en haut); toute la page intermédiaire (p. 281) est affectée aux *Notes*.

P. 284, a. 1 l. 1: lire sukil pour snkil.

ADDENDA. — P. 188, art. 3: Teutatès: à mentionner aussi les variantes Totatis' Toutatis.

P. 189 n° 8 et p. 360—61: au dieu tricéphale celtique adjoindre en parangon encore le *Tri-shiras* («three-headed») indo-arien, démiurge des Hindous, appelé aussi Tvashtra-Vishvarûpa.

P. 216, l. 12 infr.: Tuchol (Toushol) ou Tousholi, dieu phallique caspi-caucasien, s'identifie à Oitosyros Apollon des Scythes et Oitoskyros Mithra; cf. les Toussyles carolélèges. Voir *Revue Hitt. et Asian.* fasc. 8, p. 259 sq..

P. 297, sub Apoll. Pasparios: add. cf. H. Usener, *Kl. Schriften*, t. IV, p. 182 sq., art. «Pasparios».

P. 298, VI, Ulios Apollon: en tant que dieu archer, paraît apparenté à Ullush, le Xisuthros des Héthites, phase antique d'Ulysse-Odysse, étr. Uthuze, Uthuste, le représentant de l'arc cosmique; cf. eusk.-ib. *odoi-ustai* «arc-en-ciel»; mais aussi, en JO. et cotte: *Ulishe*, *Urgus* génie fluvial, neptunien.

P. 321, l. 12, à ajouter: Le mythe suméro-babylonien du Déluge se trouve transplanté en Inde préarienne, où à Xisuthros (Sisuthros) correspond dans les Pouranas le héros diluvien *Satyavrata*. Colonisation anté-arienne de l'Indostan par des Proto-Couchites ou Céphènes (Kaphines), la nation des Punto-Ethiopiens.

P. 372, l. 5 infr., à ajouter après «Shai'al-qaum» encore ces divinités: Alonim, Oulômos, Chousoros, Resheph (Apollon), Baaut et Kolpias, Rekubel (Rhéa-Kybèle); cf. G. Contenau, *Civilisation phénicienne*, 1929.

P. 398—99, Nahusha, à spécifier: le rebelle usurpateur du trône d'Indra; déposé ensuite, précipité du 3ème ciel et métamorphosé en serpent ou démon-dragon; cf. hébr. na'hash «serpent»; Na'hasiu, terme hiéroglyphe désignant la race bronzée subéthiopienne. — Le Serpent d'Airain mosaïque (Nehusthan) a été d'ailleurs judicieusement comparé au dieu pont-égypt. Sarapis (Serapis), à l'emblème symbolique du serpent (hébr. saraph «serpent», ég. srrf dragon). — A séparer de Nahusha, fils de Manou et propator du genre humain. — Voir aussi E. W. Hopkins, Epic indo-ar. Mythology, p. 26 et 130.